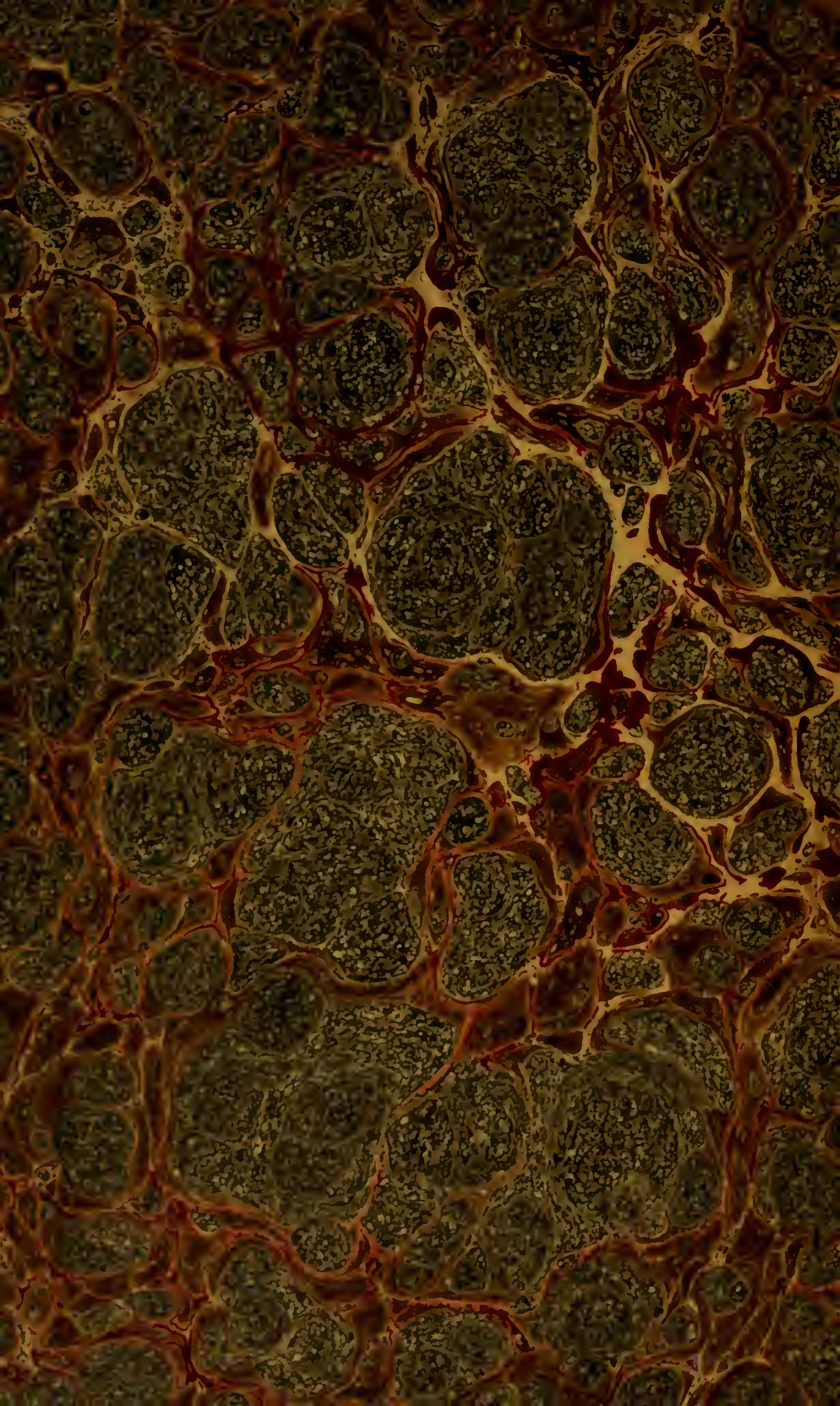
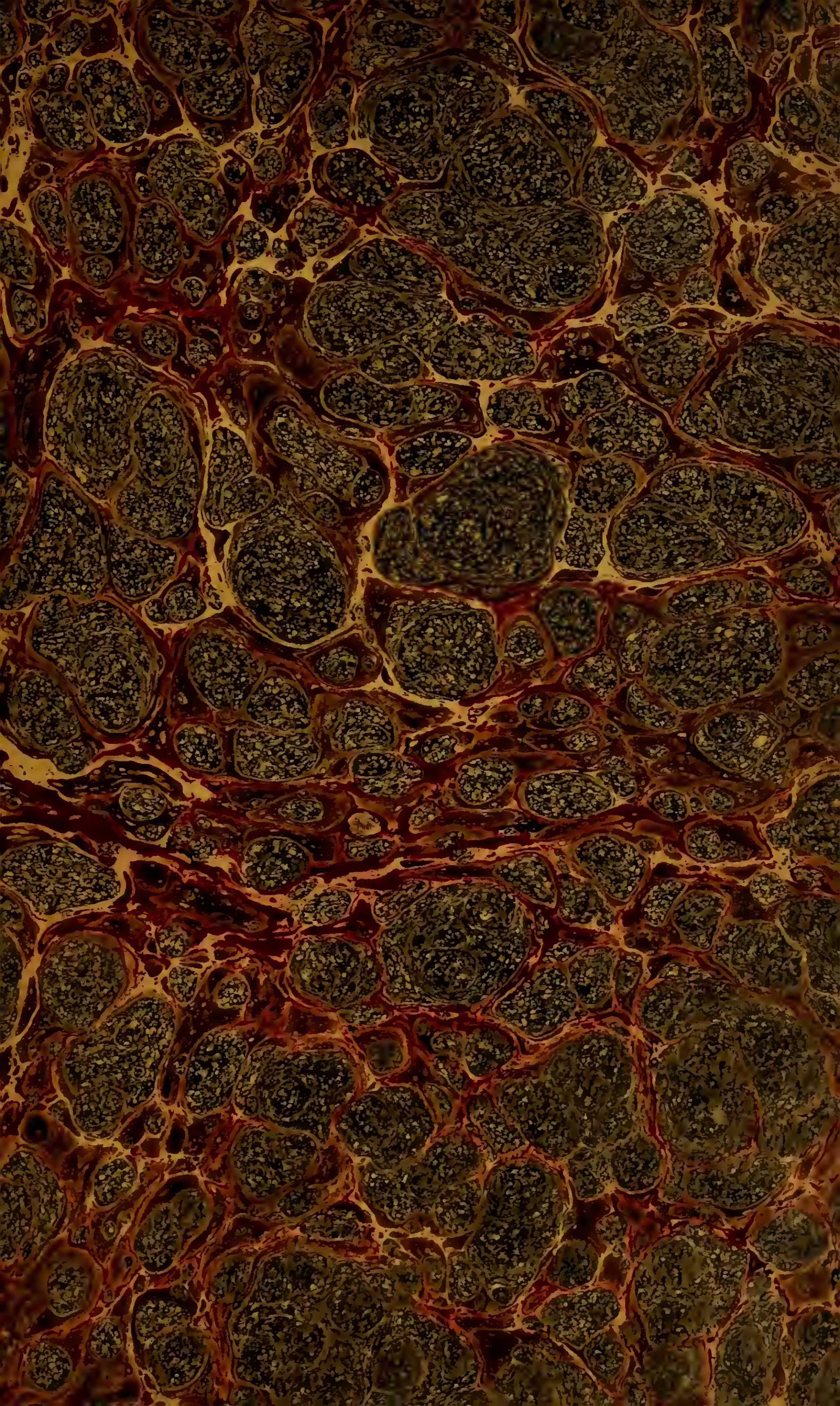
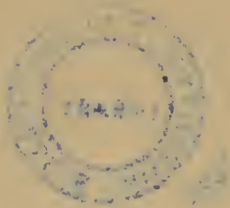

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01985042 9






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



LA

PASSION DE JÉSUS-CHRIST

ET LA

SEMAINE SAINTE

APPROBATION DE L'ORDINAIRE

RAPPORT OFFICIEL

MONSEIGNEUR,

« J'ai lu avec attention l'ouvrage qui a pour titre : *La Passion de Jésus-Christ et la Semaine-Sainte*, et je n'y ai rien trouvé d'opposé à l'enseignement de l'Église catholique, apostolique et romaine. C'est un *excellent commentaire* des Epitres et des Evangiles de la semaine sainte. C'est le couronnement obligé de l'ouvrage intitulé : *Le Carême*, publié l'an dernier par le même auteur, M. l'abbé Bénard.

« Il suit le même ordre et la même méthode que dans le *Carême* et dans *l'explication des Evangiles et des Epitres des dimanches et fêtes de l'année*. Il expose d'abord le texte sacré traduit en français, et le texte latin est au bas des pages. Il divise la matière qu'il contient en plusieurs paragraphes et en donne l'explication.

« Rien n'est comparable, dit-on, au simple récit de la Passion que nous ont laissé les Evangélistes. Tout y est naïf, clair, concis, noble et sublime. Cependant les Docteurs de l'Eglise en ont tiré des pages de la plus haute éloquence, en expliquant le texte biblique.

« Le Fils de Dieu s'est fait homme pour sauver le monde, sa Passion est donc un drame dont le premier acte touche à la création, et le dénouement a eu lieu au Golgotha. M. l'abbé Bénard résume d'une manière très intéressante les prophéties, soit verbales, soit typiques, qui annoncent et figurent d'avance les souffrances du divin Crucifié. Les prophètes ont été les premiers historiens de l'Homme-Dieu.

« Pour préparer ses Apôtres à ce grand événement, Jésus-Christ leur parle souvent de sa Passion, qui domine tout le Nouveau Testament.

« Ce livre est digne de ses devanciers. La doctrine en est pure et approfondie. Les réflexions sont courtes et pieuses ; les pensées surabondent et donneront lieu à de beaux développements. C'est un ouvrage *neuf* et tout à fait remarquable.

« Parmi les arts d'agrément qu'on enseigne aujourd'hui à la jeunesse, on a supprimé le plus nécessaire et le plus important, l'art de bien souffrir : car nous ne sommes ici-bas que pour travailler et pour souffrir. M. Bénard nous offre un parfait modèle, nous trace les règles à suivre pour marcher sur ses traces, et nous met sous les yeux les motifs les plus efficaces, pour faire chaque jour de nouveaux progrès, dans cet art qui élève le chrétien jusqu'à l'héroïsme.

« Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond respect, et de la sincère vénération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, »

de Votre Grandeur, le très humble
et très obéissant serviteur.

GRIDEL,

Chanoine.

« Après avoir pris connaissance du rapport que Nous a fait M. le chanoine Gridel sur le nouvel ouvrage de M. l'abbé Bénard : *La Passion de Jésus-Christ et la Semaine-Sainte*, Nous approuvons volontiers la publication de cet ouvrage ».

Nancy, le 22 janvier 1883.

† CHARLES-FRANÇOIS,

Évêque de Nancy et de Toul.

LA

PASSION DE JÉSUS-CHRIST

ET LA

SEMAINE SAINTE

PAR

L'ABBÉ BÉNARD

Ancien chef d'institution et Chanoine honoraire de Nancy,
avec l'approbation de l'Ordinaire.

Christus se tibi :
Tu te Christo,
Le Christ s'est donné tout entier à toi :
A ton tour, tu te dois donner tout entier
à lui.

CHEZ L'AUTEUR, A NANCY
Et dans les principales Librairies catholiques.

1883

2

AVANT-PROPOS

Nous avons déjà publié quelques aperçus généraux sur la Semaine Sainte et la Passion de Notre-Seigneur, dans les explications de l'Epître et de l'Evangile du Lundi Saint et dans les trois instructions qui les accompagnent (1).

Nous continuons ici et nous achevons l'œuvre de notre Carême, dont la plus importante partie est incontestablement la *Passion du Sauveur*, l'instrument de notre Rédemption et le trophée de ses Victoires.

Dans la présente publication, nous exposons les vérités capitales du Christianisme et les grands mystères que l'Eglise offre à notre méditation le *Mardi*, le *Mercredi*, le *Jeudi*, le *Vendredi* et le *Samedi* de la Semaine Sainte.

Pour mettre de l'ordre dans notre travail, nous avons interprété, suivant notre méthode ordinaire, les *Epîtres* des différents jours de la Grande Semaine et les *Evangiles* qui ne parlent pas de la Passion. Quant à ceux qui en contiennent le récit, nous les avons réservés, fondus ensemble, afin de donner, le *Vendredi*

(1) Voir le tome troisième de notre Carême, le *Lundi Saint*.

Saint, toute l'histoire authentique de la Passion, tirée du texte des quatre Évangélistes réunis, avec l'explication détaillée. De cette manière, le lecteur pourra mieux saisir, suivre et méditer le drame le plus douloureux et le plus émouvant, non-seulement de notre sainte Religion, mais de toute l'histoire humaine.

En expliquant, avec de grands détails, les souffrances si incompréhensibles et en même temps si salutaires du divin Crucifié, nous sentons plus que jamais notre faiblesse et notre insuffisance. Le secours d'en-Haut nous est absolument nécessaire pour suppléer à notre incapacité, illuminer notre intelligence, émouvoir notre cœur, et lui faire comprendre, avec le grand docteur des nations et tous les Saints, la *hauteur* et la *profondeur*, la *longueur* et la *largeur* de l'immense amour de Jésus-Christ (1). Nous avons besoin, comme les Apôtres, de l'intelligence des Écritures, qui nous fera voir avec clarté, le principe générateur du bonheur, la liaison étroite entre la souffrance et la gloire (2).

Le mystère de la douleur, de l'expiation, vraie échelle de la grandeur, est le livre fermé à sept sceaux, montré au prophète de Patmos. En dehors du Verbe incarné, personne, ni au ciel ni sur la terre, ne peut rompre ces sceaux, ni ouvrir ce livre mystérieux, loin de savoir y lire et le comprendre.

A l'Agneau Rédempteur, seul, il a été donné de recevoir ce livre des mains de l'Eternel, au milieu des chants de triomphe de la Cour céleste ; seul, il en a

(1) Eph. III, 18, 19. — (2) Luc XXIV, 44.

rompu les sceaux ; seul, il l'a ouvert, mangé et révélé le contenu à ses enfants fidèles, parce que de concert avec son Père, il l'a écrit de toute éternité.

Si la lecture et la méditation de ce livre mystérieux offrent d'abord à l'esprit des amertumes, celles-ci ne tardent pas à se changer en doux miel (1). Grâce à ces amertumes, le *pécheur* se convertit et prend le chemin de la sainteté ; le *juste* devient plus juste encore, et l'*âme tiède* secoue sa torpeur habituelle. La méditation de la Passion de Jésus-Christ est, par excellence, le livre de la sanctification, qui a produit tous les grands héros de l'Eglise, les vrais apôtres, les vrais martyrs, toutes les vierges et tous les grands Saints.

Seigneur Jésus ! que le livre de votre Passion soit donc, pour nous tous, le livre *aigre-doux* de tous les jours, qui nous transforme et nous excite à marcher, à pas de géants, sur vos divines traces et dans la voie royale qui conduit à la Patrie supérieure.

O notre tendre Maître ! nous osons de nouveau vous offrir, ainsi qu'à votre digne Mère, notre faible travail, à titre d'hommage, de respect, de gratitude et d'amour.

Daignez l'agréer, le bénir et le faire produire des fruits, dignes de la vie éternelle !

(1) *Apoc.* V.

LA

PASSION DE JÉSUS-CHRIST

ET

LA SEMAINE SAINTE

LE MARDI SAINT.

Lecture du prophète Jérémie.
XI, 18.

CONJURATION DES JUIFS (1).

« En ces jours-là, Jérémie dit : Vous m'avez révélé et découvert leurs desseins ; alors je les ai connus. Pour moi, j'ai été comme un doux agneau qu'on porte à l'immolation. J'ignorais leurs entreprises formées contre moi, lorsqu'ils disaient : Mettons du bois dans son pain ; arrachons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit jamais rappelé. Mais vous, Seigneur des armées, qui jugez selon la justice, et qui sondez les reins et les cœurs, faites-moi voir votre vengeance sur eux ! Car c'est à vous que j'ai confié ma cause, ô Seigneur, mon Dieu ! »

(1) *Lectio Jeremiæ Prophetæ*, XI. — In diebus illis, dixit Jeremias : Domine, demonstrasti mihi, et cognovi ; tu ostendisti mihi studia eorum. Et ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam ; et non cognovi quia cogitaverunt super me consilia dicentes : Venite, mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius. Tu autem, Domine Sabaoth, qui judicas juste, et probas renes et corda, videam ultionem tuam ex eis : tibi enim revelavi causam meam, Domine Deus meus.

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Conjuration des prêtres juifs contre Jérémie, laquelle figure celle des pharisiens contre Jésus-Christ. — II. Au complot homicide le prophète oppose la douceur et la patience de l'agneau, sous le couteau du sacrificateur. Cette douceur et cette patience annoncent celles de l'Agneau qui ôte les péchés du monde. — III. Les ennemis de Jérémie veulent qu'il disparaisse de la terre des vivants. Les ennemis de Jésus-Christ demandent également sa mort. — IV. Le voyant d'Anathoth annonce à ses compatriotes les châtiments du Très-Haut, à raison de leurs outrages et du mépris de ses avertissements. Notre-Seigneur prophétise aussi la ruine de Jérusalem, du temple et de la nation à cause de leur déicide.

I. — *Conjuration des prêtres juifs contre Jérémie, laquelle figure celle des pharisiens contre Jésus-Christ.*

« *En ces jours-là, Jérémie dit : Vous m'avez révélé et découvert leurs desseins ; alors je les ai connus* »

Les prophètes annoncèrent non-seulement les souffrances du Christ ; mais, par les leurs, ils les figurèrent, comme nous le dirons plus loin avec plus de détails, lorsque nous expliquerons la Passion proprement dite de Jésus-Christ. Jérémie fut spécialement une figure saisissante de Notre-Seigneur. Les Juifs, dont les péchés semblaient être gravés dans leurs cœurs, en caractères ineffaçables, avec une plume de fer et une pointe de diamant, cherchèrent à le faire mourir. Il fut un prophète de malheur pour les rois Joachas, Joachim, Jéchonias et Sédécias, pour Jérusalem et ses habitants. Il leur annonça, en paroles et en actions, le triple châtiment réservé à leurs crimes. L'*épée*, la *famine* et la *captivité* les désoleront. Loin de profiter de ses remontrances et de ses menaces, les principaux de sa nation et de sa patrie résolurent sa mort. Plusieurs fois, il fut jeté en prison et battu de verges ; mais Dieu, son protecteur, le délivra toujours du péril. En recevant, à l'âge de quinze ans, le redoutable fardeau d'annoncer aux hommes les arrêts du Ciel, et

voulant décliner cette dangereuse mission, prétextant son jeune âge, Dieu lui dit : « Je t'affermis aujourd'hui, comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, sur toute la terre et sur les rois de Juda, ses princes, ses prêtres et son peuple. Ils te combattront et ne prévaudront pas, parce que je suis avec toi et je te délivrerai » (1). Aussi le Seigneur lui découvrit-il, avec les crimes de ses concitoyens et de ses compatriotes, tous les complots formés contre sa personne ; et il resta comme une colonne de fer, à son périlleux poste. Jésus-Christ en démasquant l'hypocrisie, les crimes des Pharisiens, l'incrédulité de ses compatriotes, et en annonçant les châtiments qui les frapperont, s'attira leur haine acharnée. Il fut l'objet continuel de leurs machinations, qu'il connut parfaitement ; il y échappa plusieurs fois, par miracle. Malgré tous ces attentats, il achèvera le cercle tracé à sa carrière terrestre, et ne subira la mort que, quand l'heure de notre Rédemption aura sonné, dans les décrets de sa Providence.

A l'imitation des prophètes et du divin Maître, les vrais Apôtres, en connaissant par révélation ou par des voies naturelles, les maux qui les menacent, ne se servent de cette connaissance, que pour se soumettre à la volonté divine ; ils fuient, quand Dieu ne leur ordonne pas de demeurer ; mais ils acceptent généreusement les souffrances ; ils s'y exposent même, quand leur mission le commande.

Saint Pierre était renfermé à Rome par Néron, dans la prison Mamertine. Il y convertit ses geôliers, qui lui donnèrent la liberté de se dérober à la fureur du tyran et de partir pour la Grèce. Les fidèles l'excitèrent à profiter de l'occasion et à sortir de Rome. A peine fut-il à la porte, qu'il vit Notre-Seigneur venir au-devant de lui ; il l'adora avec un profond respect et lui dit : « Seigneur, où allez-vous ? » Jésus-Christ lui répondit : « Je vais à Rome, pour y être crucifié de nouveau ». L'Apôtre comprit la

(1) *Jérémie,* I, 19.

réponse du Maître ; il retourna à sa prison ; et au retour de Néron, il fut crucifié.

Saint François Xavier eut, dans un hôpital à Rome, la vision des souffrances réservées à son apostolat. Il ne rejeta pas ce calice amer, mais il en conçut un si grand amour, qu'il s'écria : « Encore plus ! Encore plus, Seigneur ! » En partant pour les Indes, il révéla cette vision au Père Rodriguez. Les prophètes du Très-Haut et les hommes apostoliques se regarderont toujours comme des victimes, ou publiques ou secrètes, destinées à la mort.

II. — *Au complot homicide, Jérémie oppose la douceur et la patience de l'agneau, sous le couteau du sacrifiateur. Cette douceur et cette patience figurent celles de Jésus-Christ, l'Agneau qui ôte les péchés du monde.*

« *Pour moi, j'ai été comme un doux agneau qu'on porte à l'immolation. J'ignorais leurs entreprises formées contre moi, lorsqu'ils disaient : Mettons du bois dans son pain ; arrachons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit jamais rappelé.* »

Jérémie proclame hautement son innocence. Il se compare à l'agneau doux, pacifique, qui se laisse immoler sans plainte : allusion au sacrifice perpétuel du Temple, à l'immolation de l'Agneau, chaque jour, dans le lieu saint, à l'aube du jour et vers trois heures du soir. Cette comparaison du doux agneau immolé, en qualité de victime, n'a été parfaitement réalisée, que dans l'Homme-Dieu.

L'Écriture Sainte désigne souvent le Sauveur, sous le nom d'Agneau, parce que, comme nous le dirons plus tard, la qualité de *victime* est le caractère principal de sa mission. Isaïe, en traçant les traits défigurés de cette victime universelle de nos péchés, l'appelle, à l'instar de Jérémie, l'Agneau qui n'ouvrira point la bouche à la plainte, lorsqu'il sera conduit à l'immolation (1). C'est pourquoi saint

(1) *Is.* LIII, 7. Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi Agnus coram tondente se obmutescet, et non aperuit os suum.

Jean-Baptiste, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, après avoir rendu publiquement témoignage à la divinité de Jésus-Christ, dit, le lendemain, à plusieurs disciples, en voyant Jésus qui se promenait, et en le montrant : « Voilà l'Agneau de Dieu (1) ». Deux disciples du fils de Zacharie, entendant ainsi parler leur maître, suivirent Jésus. L'un d'eux était André, frère de Simon, qu'il amena aussi à Jésus, en lui disant : « Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ ». Oui, Jésus est le vrai *Agneau de Dieu,* la grande victime qui donnera la réalité aux sacrifices anciens et qui réconciliera le Ciel et la terre. Saint Jean l'Evangéliste, le disciple que Jésus aimait et qui, à la dernière Cène, lors de l'institution de l'Eucharistie, en reposant sa tête sur la poitrine de la grande victime du Calvaire et de nos autels, a le mieux connu l'immense charité du Sauveur, l'appelle vingt sept fois Agneau, dans l'Apocalypse. C'est pourquoi, la douce figure de l'Agneau se trouve fréquemment dans les catacombes et sur les anciens monuments de la piété chrétienne. Elle continue d'être rappelée au souvenir des fidèles par l'iconographie et les vitraux de nos temples. S'inspirant de cette pieuse tradition, l'Eglise romaine a conservé un usage datant de la plus haute antiquité, celui de distribuer, le dimanche de Quasimodo, après la communion, des agneaux bénits en cire, aux nouveaux baptisés qui déposent, ce jour, l'habit blanc reçu au baptême, afin de les faire souvenir sans cesse, par la vue de cette figurine, de leur innocence baptismale et de la nécessité d'une vie de sacrifice.

Sous la même inspiration, la liturgie catholique veut que le prêtre à l'autel, avant la communion, dise trois fois, en frappant la poitrine : « *Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde,* » et ajoute deux fois : « *Ayez pitié de nous ;* la troisième fois, il termine par cette invocation : « Donnez-nous la paix », c'est-à-dire « toutes sortes de biens », parce que tout bonheur nous vient du sacrifice de

(1) *Jean* 1, 36-43. Ecce Agnus Dei.

nos autels. Dans la Messe pour les défunts, le prêtre, au lieu de dire : « *Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous*, et donnez-nous la paix », dit : « *Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde*, donnez-leur le repos éternel. » Avant de communier les fidèles, le ministre du Seigneur, en élevant la Sainte-Hostie au-dessus du vase qui la contient, dit aussi : « Voici l'Agneau de Dieu : voici Celui qui ôte les péchés du monde », afin de leur rappeler continuellement la nécessité du sacrifice, la source et le modèle de leur sainteté. Dans la liturgie catholique, les hymnes retentissent sans cesse de ce cri répété : « L'Agneau sera immolé sur l'arbre de la croix : cet arbre fut seul digne de porter la Victime du monde ; devenu une nouvelle arche enduite du sang sacré, coulant du corps de l'Agneau, il prépare le port au monde naufragé (1). »

« Le Christ est notre victime paschale. L'Agneau racheta les brebis (2). »

« Le Christ est le vrai Agneau qui effaça les péchés et par sa mort nous donna la vie (3). »

Le souvenir de l'Agneau ne réveille-t-il pas en nous l'idée de l'innocence, de la candeur et du sacrifice ? N'invite-t-il pas à une patience invincible, au milieu des souffrances et des persécutions ? Lorsque nous pensons au Prince des agneaux, nous avons présente cette parole magistrale : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups (4). » La race bêlante n'oppose à la dent des bêtes cruelles que l'arme de la patience. Ainsi le chrétien, formé à l'image du Christ et des Saints, triomphera de la haine et de la rage de ses ennemis, par sa simplicité, son calme et sa patience.

(1) Agnus in crucis levatur immolandus stipite : Sola digna, tu fuisti portare mundi victimam, atque portum præparare, arca mundo naufrago, quam sacer cruor perunxit, fusus Agni corpore.

(2) Pascha nostrum immolatus est Christus ; Agnus redemit oves.

(3) Vere Agnus qui peccata abstulit et vitam moriendo dedit.

(4) *Matth.*, X, 16.

On lit dans la vie de saint Antoine, que pour former un disciple à la vertu de la patience, il l'envoya battre une pierre. De retour, le saint Patriarche lui demanda ce que la pierre a répondu à ses coups ? — Rien, fut la réponse. Soyez donc comme cette pierre, lorsqu'on vous chargera d'outrages.

Un Père du désert disait : « Ceux qui nous louent, nous trompent ; ceux qui nous calomnient et nous maltraitent, nous rendent de signalés services ; ils nous exercent dans les vertus de la patience et de la charité ».

III. — *Les ennemis de Jérémie veulent qu'il disparaisse de la terre des vivants. Les ennemis de Jésus-Christ demandent également sa mort.*

« *Mettons du bois dans son pain* ».

Dans l'Ecriture, le pain se prend pour tout ce que l'homme mange. Les Juifs, fatigués des reproches et des menaces de Jérémie, complotèrent sa mort. Ils eurent l'idée de recourir à du bois empoisonné, qu'ils couperont en petits morceaux, réduiront en poudre et mettront dans sa nourriture.

La paraphase chaldaïque expliquant ce passage, dit formellement : « Mettons un venin mortel dans ce qu'il doit manger ». D'autres interprètes traduisent ainsi : « *Donnons lui du bois, au lieu de pain* », c'est-à-dire, battons-le de verges et crucifions-le. C'est en ce sens que plusieurs saints Pères appliquèrent ces paroles à Jésus-Christ, dont le prophète n'était qu'une figure. Car le Sauveur né à Bethléem, la maison de pain, est le vrai pain descendu du Ciel, pour être la nourriture, la force et la vie du monde. Ses ennemis, au lieu de recevoir avec respect et reconnaissance le pain céleste, lui ont donné le bois mortel ; ils l'ont attaché à la croix.

« *Arrachons-le de la terre des vivants, et que son nom soit à jamais effacé de la mémoire des hommes* ».

Le complot formé contre le prophète visait sa mort par tous les moyens possibles. Semblable à une plante dange-

reuse, il devait être arraché de la terre des vivants ; son nom odieux ne sera plus prononcé qu'avec exécration, et sa mémoire sera ensevelie dans un oubli éternel. Ce complot n'est-il pas une figure saisissante de celui qui s'est réalisé, avec un acharnement encore plus infernal, contre la personne sacrée de Jésus-Christ? Que de fois les Pharisiens et les prêtres n'ont-ils pas cherché à faire mourir le Sauveur et à le livrer à une justice sommaire ! Que de fois, dans leur haine et leur aveuglement, se sont-ils écriés : « Il faut qu'il disparaisse du nombre des vivants et que sa mémoire soit effacée du cœur des hommes ! » Pour arriver à leur but, ils ont acheté des archers, des espions, finalement Judas le traître, et après la résurrection, les soldats, gardiens de son tombeau ; ils ont tellement exécré son nom, qu'il ont craint de souiller leur bouche en le prononçant. Les Juifs incrédules continuent encore aujourd'hui à maudire Jésus-Christ, tous les jours, dans les synagogues. A cette malédiction incessante de l'adorable nom de Jésus, se joint de nos jours la conjuration et l'hypocrisie sectaire de la Franc-Maçonnerie, qui travaille avec un acharnement à peine croyable à chasser Dieu et son Christ de la politique, de la cité, de la famille, de l'armée, de la science, de l'école, de la rue, et même du cimetière. Vains efforts ! Comme leurs devanciers, les Pharisiens de la Synagogue, les ennemis du Christ tomberont tous, sous les coups de la colère céleste.

IV. — *Jérémie annonça à ses compatriotes leur châtiment à raison de leurs outrages et du mépris de ses avertissements. Jésus-Christ prophétise aussi aux Juifs la ruine de Jérusalem, du Temple et de la nation, à cause de leur déicide.*

« *Mais vous, Seigneur des armées, qui jugez selon la justice, et qui sondez les reins et les cœurs, faites-moi voir votre vengeance sur eux ; car c'est à vous que j'ai confié ma cause, ô Seigneur mon Dieu* ».

Le Très-Haut s'appelle souvent le Seigneur des armées. Il sonde les reins, siège de la concupiscence, des mauvais

instincts ; et les cœurs, source de tous les mauvais desseins. Connaissant les pensées les plus secrètes et les mobiles cachés des actions, il peut seul juger avec justice. Si Jérémie demande à connaître le châtiment que Dieu tirera des machinations de ses ennemis, ce n'est pas par un désir de vengeance, mais par charité, dans le but de les avertir, pour qu'ils se corrigent, qu'ils fassent pénitence et qu'ils évitent les malheurs annoncés. Les Saints ne rendent pas le mal pour le mal ; ils ne nourrissent ni haine, ni ressentiment. Ils sont des paratonnerres, non pour attirer la foudre, mais pour l'éloigner.

Jérémie connut par révélation et annonça la verge vengeresse, qui frappera les Juifs incrédules, hypocrites et impénitents. Il leur prédit la ruine de Jérusalem, celle du Temple et la captivité de Babylone. Ils s'irritèrent contre ses menaces et ses remontrances, et attentèrent à la vie du prophète. Quand la colère divine éclata et les broya, le prophète, pouvant avoir un sort heureux à Babylone, resta sur les ruines fumantes de sa patrie et exhala ses lamentations immortelles. Il mourut même en Egypte, martyr de sa charité. Après sa mort, il continua de prier, sous les pierres de ses concitoyens, en faveur de son peuple et de Jérusalem coupable (1).

Les souffrances de Jérémie, le complot contre sa vie, sa patience et sa charité, ne sont qu'une faible image de l'acharnement des pharisiens et des prêtres de la Synagogue contre Jésus-Christ. Le grand prophète de Nazareth démasque leur orgueil, leur avarice et leur sensualité. A l'heure marquée, il leur fut permis de torturer leur victime et de la crucifier. Mais voyez, dans sa Passion, son calme, sa patience, son immortelle charité. Sur la Croix, la première parole qui sortira de sa bouche sera en faveur de ses bourreaux. « Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font (2). »

C'est à juste titre que, pendant la Semaine Sainte, l'Eglise offre à notre méditation la conjuration prophétique

(1) *Mach.* I, 14. — (2) *Luc*, XXIII, 34.

de la Synagogue contre l'Homme-Dieu, sous les figures de l'Ancien Testament. Elle nous montre des représentants de sa douceur, de sa patience et de sa charité pour nous inviter à les imiter.

O divin Agneau, Juge des vivants et des morts ! Nous avons mérité, par nos résistances à l'action de la grâce, les coups de votre justice ; changez-les en miséricorde ; faites que les maux que nous endurons ici-bas expient nos péchés et se transforment en biens éternels !

L'*Evangile* du Mardi, qui renferme le récit de la Passion selon saint Marc, est fondu avec le récit de saint Jean. — Voyez le Vendredi Saint.

LE MERCREDI SAINT.

Lecture du Prophète Isaïe.

LIII, 1.

« En ces jours-là, Isaïe dit : Seigneur, qui a cru à notre parole ? et le bras du Seigneur à qui a-t-il été révélé ? Il s'élèvera devant lui, comme un arbrisseau et comme un rejeton, sortant d'une terre aride. Il n'a ni beauté, ni éclat. Nous l'avons vu : il était tout défiguré : nous l'avons méconnu : il nous a paru un objet de mépris, le dernier des mortels ; l'homme de douleur, qui a la science de la souffrance ; son visage était comme voilé et couvert d'opprobres. C'est pourquoi, nous ne l'avons pas connu. Vraiment, il a pris nos langueurs et il s'est chargé de tous nos maux. Nous l'avons pris pour un lépreux, et pour un homme frappé et humilié sous la main de Dieu. C'est pour nos iniquités et nos crimes qu'il a été brisé et broyé par les plaies. Le châtiment, l'instrument de notre paix tomba sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous étions tous comme des brebis égarées. Chacun s'était détourné pour suivre sa voie, et le Seigneur a mis sur lui

l'iniquité de nous tous. Il a été offert parce qu'il l'a voulu. Il sera mené à la mort, comme une brebis, et il n'ouvrira pas la bouche, semblable à l'agneau muet devant celui qui le tond. Il a été enlevé par suite de ses angoisses et de son jugement. Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. Le Seigneur donnera des impies pour garder son sépulcre et des riches pour l'ensevelir après sa mort. Car il n'a pas commis l'iniquité et le mensonge ne s'est pas trouvé dans sa bouche. Dieu a voulu l'accabler dans son infirmité. Mais, puisqu'il a donné sa vie pour expier les péchés, il verra une longue postérité, et par lui s'exécutera la volonté de l'Eternel. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. Il sera mon serviteur juste, et par son enseignement il justifiera un grand nombre : il portera sur lui leurs iniquités. C'est pourquoi, je lui donnerai pour partage une multitude d'hommes ; il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il s'est livré à la mort, a été mis au rang des scélérats, et qu'il a porté les péchés de tous et prié pour les transgresseurs de la loi (1).

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Malgré les immenses bienfaits de l'œuvre de la Rédemption, un grand nombre d'hommes n'en profiteront pas. L'orgueil est la principale cause du rejet de la grâce. — II. Les grandes souffrances du Sauveur ; pourquoi et comment souffrit-il ? — III. La grandeur de la victime. — IV. Ce qui se passera au sépulcre du Christ, et les résultats merveilleux de sa Passion.

I. — *Malgré les immenses bienfaits de notre Rédemption, un grand nombre d'hommes n'en profiteront pas. L'orgueil est la principale cause du rejet de la grâce.*

« *En ces jours-là, Isaïe dit : Seigneur, qui a cru à notre parole ? et le bras du Seigneur, à qui en a-t-il été révélé ?*

(1) *Lectio Isaiæ Prophetæ.* Cap. LIII. — In diebus illis : Dixit Isaias : Domine, quis credidit auditui nostro : et brachium Domini cui revelatum est ? Et ascendet sicut virgultum coram eo : et sicut radix de terra sitienti. Non est species ei, neque decor. Et vidimus

Dans le chapitre précédent, Isaïe annonça en termes magnifiques le bonheur de la Rédemption du genre humain par le Sauveur et les grands bienfaits de la mission de ses apôtres. Il exhorte Jérusalem et tous les peuples à se réjouir et à se revêtir de leurs habits de fête pour célébrer leur délivrance. Son esprit prophétique voit les envoyés du Rédempteur parcourir les plages du globe et porter partout la bonne nouvelle de la paix. Le prophète explique la nature de cette paix, qui est la réunion de tous les biens, le salut des hommes, l'affranchissement de tous les liens de l'esclavage, bref, le règne de Dieu en nous et notre félicité éternelle. Il s'écrie, avec des accents poétiques : « Qu'ils sont beaux ! sur les montagnes, les pieds de Celui qui annonce et prêche la paix, disant : O Sion, ô homme, quel que tu sois, Chinois, Indien, Grec ou Barbare, le règne de ton Dieu est arrivé. Soumets-toi à ses douces lois ; ce n'est plus la domination violente de Satan, du péché et des passions, celles d'un tyran du corps et de l'âme, mais l'action aimable et pacifique du Sauveur (1).

Dans les paroles de l'Epître que nous expliquons, le prophète nous fait connaître que, malgré les immenses bienfaits de la Rédemption, peu d'hommes en profiteront, et se soumettront au joug si léger de l'Evangile. Le grand nombre restera sourd à l'appel de la grâce. Le mystère d'endurcissement qui s'est produit à la prédication de Jésus-Christ, continuera durant le cours des siècles. Saint Jean l'Evangéliste remarque formellement que la plupart

eum : et non erat aspectus, et desideravimus eum : despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem. Et quasi absconditus vultus ejus, et despectus ; unde nec reputavimus eum. Vere languores nostros ipse tulit : et dolores nostros ipse portavit. Et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo, et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras : attritus est propter scelera nostra : disciplina pacis nostræ super eum : et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus : unusquisque in viam suam declinavit : et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. Oblatus est, quia ipse voluit : et non aperuit os suum. Sicut ovis ad occisionem ducetur : et quasi

(1) *Is.*, LII, 7, et *Rom.*, X, 15.

des Juifs, témoins des miracles de Jésus-Christ, ne crurent pas en lui. Il leur applique les paroles de notre texte d'Isaïe : « *Qui a cru à votre parole ? et le bras du Seigneur, à qui a-t-il été révélé ?* Il leur applique encore ces autres paroles du même prophète : « Leurs yeux sont aveuglés ; leur cœur, endurci ; ils ne veulent voir ni comprendre, de peur d'être obligés de se convertir, de changer de vie et de sortir du bourbier de leurs vices (1). » Dans son Epître aux Romains, saint Paul applique aux incrédules de son temps la même prophétie d'Isaïe (2).

« Le bras du Seigneur que les passions repoussent, c'est le Christ lui-même. »

Le Verbe incarné vient du Père Eternel, comme le bras sort de notre corps. Le Verbe est l'organe de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu, dans les œuvres de la création et de la Rédemption, ainsi que notre bras est l'instrument de nos travaux. Au chapitre précédent, Isaïe appelle le Sauveur le bras de sainteté que Dieu a préparé à la face de toutes les nations, dont les extrémités de la terre verront la lumière salutaire. Pourquoi le bras de salut est-il repoussé ? Le prophète va nous le dire :

« *Il s'élèvera devant lui, comme un arbrisseau et comme un rejeton, sortant d'une terre aride.*

Le prophète donne ici la cause du petit nombre de ceux qui croiront au Christ, savoir : *l'humilité* de sa naissance,

agnus coram tondente se, obmutescet : et non aperiet os suum. De augustia, et de judicio sublatus est. Generationem ejus quis enarrabit ? Quia abscissus est de terra viventium. Propter scelus populi mei percussi eum. Et dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua : eo quod iniquitatem non fecerit, neque dolus inventus fuerit in ore ejus. Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate. Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum : et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit, et saturabitur. In scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos : et iniquitates eorum ipse portabit. Ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia : pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est. Et ipse peccata multorum tulit : et pro transgressoribus rogavit.

(1) *Joan*, XII, 27. — (2) *Rom.*, X, 16.

de son éducation et de son genre de vie. L'Ecriture compare les grands, les puissants de la terre à des cèdres et à des chênes altiers. Ils étendent au loin leur feuillage protecteur ; et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les peuples, se reposent sous leur ombrage. ils vivent sous la puissance de leur protection. Jésus-Christ, au contraire, est représenté sous la figure d'un arbrisseau, d'une chétive apparence, venu dans une terre déserte et aride. Sous cette image d'un rejeton sorti d'un pays inconnu et inculte, n'avons-nous pas la naissance de l'Homme-Dieu, né de la Vierge-Marie aussi pauvre que lui et épouse d'un pauvre ouvrier ? L'orgueil des castes, l'orgueil des richesses, l'orgueil de la science, l'orgueil des partis politiques ou religieux repousseront toujours le pauvre, privé de tout appui matériel et moral dans les classes dirigeantes, dût-il montrer sous le manteau de la pauvreté, par l'éclat de ses miracles, qu'il est le Fils de Dieu. Pour guérir cet orgueil naturel, Jésus-Christ y applique le remède de son exemple et de sa doctrine. Si sa naissance, son éducation et son genre de vie sont sans éclat, sa Passion et sa mort lui ôteront toute beauté et toute forme humaine : elles le ravaleront au dernier degré de l'échelle sociale.

III. — *Souffrances du Sauveur, et pourquoi souffre-t-il?*

« *Il n'a ni beauté, ni éclat ; il était tout défiguré ; nous l'avons méconnu ; il nous a paru un objet de mépris, le dernier des mortels. l'homme de douleurs qui a la science de la souffrance ; son visage était comme voilé et couvert d'opprobres. C'est pourquoi nous ne l'avons pas connu ; vraiment, il a pris sur lui nos langueurs et il s'est chargé de tous nos maux. Nous l'avons pris pour un lépreux, et pour un homme frappé et humilié sous la main de Dieu. C'est pour nos iniquités et nos crimes, qu'il a été brisé et broyé par ses plaies. Le châtiment, l'instrument de notre paix tomba sur lui. Nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous étions tous comme des brebis égarées. Chacun s'était détourné pour suivre sa voie, et*

le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été offert parce qu'il l'a voulu. »

Quelle page prophétique de la Passion de Jésus-Christ telle qu'elle est racontée dans l'Evangile ! A juste titre, les Saints Pères ont nommé Isaïe le premier Evangéliste. Avec quelle clarté et quelle précision le Prophète annonce ici les indicibles souffrances du Sauveur et les causes de ses souffrances !

Quoique Jésus-Christ fût la beauté incarnée, comme la puissance incarnée, comme la sagesse incarnée, comme l'amour incarné, c'est-à-dire la manifestation des attributs les plus apparents de la divinité ; qu'il restât toujours beau entre les bras de sa mère, comme entre les bras de la croix, le type, le modèle, l'idéal de la beauté ; et qu'il possédât tous les genres de beauté, beauté du corps, beauté de l'âme, beauté de l'intelligence, beauté du cœur ; néanmoins, durant sa vie mortelle, sauf le Thabor, il cacha les rayons de sa beauté corporelle. A sa Passion, il permit qu'elle fût complètement voilée et flétrie.

Le Prophète entre ici en quelques détails, qu'on dirait tirés mot à mot de l'Evangile : « Il est sans beauté ni éclat ; il est tout défiguré, méconnaissable, un objet de mépris, le dernier des mortels, l'homme de douleurs, un lépreux frappé et humilié sous la main de Dieu. »

Oui, Jésus-Christ est, par excellence, l'homme de douleurs, l'homme qui possède la science expérimentale de tous les genres de souffrance. Il est l'homme de douleurs dans tous les instants et les états de sa vie mortelle : l'Homme de douleurs dès sa conception, l'Homme de douleurs dans sa naissance, l'Homme de douleurs dans son exil en Egypte, l'Homme de douleurs dans l'atelier de Nazareth, l'Homme de douleurs dans sa vie publique, l'Homme surtout de douleurs dans sa Passion et le Crucifiement.

Dès l'instant de sa conception, son petit corps étant formé par l'opération du Saint-Esprit, il avait tous les membres parfaitement organisés et l'usage de toutes les facultés de son âme, unie à la divinité. Dès lors, il voyait et éprouvait

d'avance, avec les affreux détails, les humiliations et les souffrances de sa vie entière. Il voyait et endurait d'avance les humiliations de sa naissance dans l'étable de Bethléem.

Il voyait et endurait d'avance les humiliations et les peines de son exil de sept ans en Egypte.

Il voyait et endurait d'avance les humiliations et les travaux pénibles, pendant vingt-deux ans, dans l'atelier de Nazareth, étant soumis à deux pauvres créatures, et gagnant à la sueur de son front son pain de chaque jour. Il voyait et endurait d'avance les souffrances et les humiliations *de sa vie publique*. Il voyait comment il passera quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, dans le désert, en compagnie de bêtes sauvages, comment il sera tenté par Satan, son ennemi irréconciliable, et ira presque nu-pieds à travers monts et maux, souffrant faim et soif, chaud et froid, parmi les contradictions et les persécutions de tout genre, prêchant son Évangile dans toutes les villes et bourgades de la Judée.

Il voyait et endurait d'avance surtout :

La trahison de Judas, son apôtre ;

Les angoisses du jardin des Olives, son agonie, la sueur de sang ;

Les insultes et les mauvais traitements de ceux qui l'arrêtèrent et le lièrent ;

Les outrages devant Anne, devant Caïphe, devant Hérode ; *sa cruelle flagellation devant Pilate* ;

Les affres de sa mort et de son crucifiement.

Il voyait et endurait d'avance tout ce qu'il souffrira, pendant tout le cours de sa carrière mortelle ;

Dans son âme et toutes ses *facultés* : intelligence, mémoire, cœur ;

Dans son corps et tous les membres de son corps : mains, pieds, yeux, oreilles, bouche, langue, odorat.

Dans sa mère ; dans ses amis ; dans son honneur ; dans sa puissance ; dans sa sagesse ; dans son amour.

Seul il porte le nom d'*Homme de douleurs*, l'Homme

éprouvé par tous les genres de douleurs imaginables, intérieures et extérieures, et cela de la part de toutes les classes de la société : riches et pauvres, savants et ignorants, prêtres et laïques, enfants, femmes et vieillards, rois et roturiers, juifs et païens.

Les saints, les confesseurs, les martyrs ont souffert partiellement, dans quelques membres, ou de la part de quelques hommes, et pendant un temps relativement court. Abel souffrit de la part de Caïn ; Isaac, d'Ismaël ; Jacob, d'Esaü ; Joseph, de ses frères ; Job, du démon, de ses amis, et de sa femme ; David, de Saül ; Elie, de Jézabel ; les martyrs, de quelques bourreaux. Mais aucun ne fut comme Jésus-Christ, l'*Homme de douleurs*, et n'eut comme lui l'expérience, et sous tous les rapports, la science de la douleur, science théorique et science expérimentale ; visage voilé de crachats ; corps ensanglanté, et broyé sous les coups de la flagellation ; figure méconnaissable, et à peine humaine, avec toutes les apparences repoussantes d'un lépreux frappé par la main de Dieu. Voilà l'*Homme de douleurs*, au moment de sa Passion et de son crucifiement. Pourquoi tant de maux et de souffrances ? Celui qui paraît ainsi être sous la malédiction du Ciel, est-ce un criminel, un transgresseur des lois divines et humaines ? Un voleur, un assassin, un blasphémateur ? Non ; c'est l'innocence même, celui qui, seul de tous les mortels, peut porter à ses ennemis le défi de trouver en lui la plus légère tache (1). Quel sont donc les causes de son prodigieux abaissement et d'un état si lamentable ? Ces causes sont au nombre de trois :

Nos iniquités ; la justice de son Père ; son amour désintéressé et sans bornes envers nous.

Ne l'oublions jamais : par suite du péché originel et de ses désastreuses conséquences, le genre humain était comme un troupeau errant, égaré dans les mille sentiers de l'erreur, et livré à tous les instincts de l'animalité. C'est pour expier nos erreurs, nos iniquités et nos crimes, que le Christ a été

(1) *Joan.* VIII, 6.

brisé et broyé. Nous aurons été guéris par ses meurtrissures. Ton intempérance, ô ivrogne et ô sensuel, lui fit boire le fiel et le vinaigre. Ton ambition, ô superbe, l'éleva entre deux voleurs. Ton impudicité, ô voluptueux, flagella et ensanglanta, dénua son corps, et lui perça pieds, mains et cœur. O vaniteux, le luxe de tes habits enfonça dans son auguste tête la couronne d'épines. Tes malédictions et tes blasphèmes, ô blasphémateur, couvrirent de souillures sa face, objet de la contemplation des Anges. Nous tous, pécheurs, regardons le corps de Jésus-Christ défiguré, crucifié, où tous les membres et toutes les parties sont plaies livides : n'est-ce pas l'état hideux du pécheur, que Jésus-Christ a bien voulu exprimer dans sa physionomie ? Les meurtrissures de son corps sont, en même temps, l'image et la guérison des plaies de notre âme.

Mais, si les déchirures sanguinolentes de la victime du Calvaire portent la double empreinte *de nos iniquités et de la justice de son Père*, elles manifestent encore d'une manière plus émouvante l'excès de son amour gratuit envers nous. Cet amour, peint et gravé en caractères de feu ineffaçables, dans toutes les plaies de son corps, nous crie, comme par autant de bouches : « *O homme, voyez si un amour est semblable au mien !* »

Ma douleur est le résultat, et non la mesure, de mon amour. Or, voyez si ma douleur n'est pas plus amère que celle de l'amertume de tous les océans réunis. Mesurez et comparez la hauteur, la largeur et l'immensité de mon amour (1).

O divin Crucifié, blessez notre cœur de votre douleur et de votre amour, afin que nous puissions dire avec l'apôtre et toute âme saintement aimante : « Loin de moi toute gloire, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel le monde m'est crucifié, et moi au monde ! Il m'a aimé et s'est livré pour moi : mon bien-aimé est à moi, et moi à lui ; il repose sous ma poitrine comme un bouquet de myrrhe (2). » Qui nous donnera une voix assez

(1) *Eph.*, III, 16. — (2) *Gal.*, VI, 14, et II, 20.

forte, pour nous faire entendre de tous les échos de l'Orient et de l'Occident, du ciel et de l'enfer, et leur dire : « Aimons l'Amour crucifié, qui nous a tant aimés. »

III. — *Comment souffrira la victime du Calvaire. La grandeur de la victime.*

« *Il sera mené à la mort comme une brebis, et il n'ouvrira pas la bouche, à l'instar de l'agneau muet devant son tondeur. Il a été enlevé par suite de ses angoisses et de son jugement. Qui racontera sa génération ? Il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé, à cause des crimes de mon peuple.* »

Isaïe, ayant prophétisé les souffrances et les causes des souffrances du Messie, annonce également la manière admirable avec laquelle il endurera ses souffrances. Puis il nous rend attentifs sur la grandeur de cette innocente victime. Comment le divin libérateur souffrira-t-il ? Comme une brebis qui n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, ni gémir sous la dent des loups et sous le couteau de l'égorgeur, ou comme l'agneau, calme et paisible, sous les ciseaux du tondeur. Dans la tonte violente faite à l'agneau divin, ce n'est pas seulement la laine, le vêtement qui lui est enlevé, mais la peau, la chair, le sang, la vie, par la flagellation , la couronne d'épines, le crucifiement ; et il souffre ces horribles tourments, sans se plaindre, sans gémir, ni résister, avec une patience inaltérable (1). Aussi lorsqu'on décompose le nom de Jésus, Ἰησοῦς, dans la langue grecque on trouve par anagramme : Σὶ ης οἴς, c'est-à-dire : « Vous êtes la brebis, l'*agneau*, la victime par excellence (2). » La vue d'une brebis et celle d'un agneau qu'on conduisait à la tonte ou à la boucherie faisait fondre en larmes saint François d'Assise. L'image lui rappelait le divin modèle. La patience inaltérable de la victime du Calvaire enfantera des imitateurs. Les apôtres, les martyrs et les confesseurs de tous les temps et de tous les lieux s'efforceront de l'imiter en face de leurs persécuteurs

(1) *Pet.*, II, 23. — (2) *Joan.*, I.

et de leurs supplices. Au Christ, le père du siècle futur, commença une nouvelle race d'hommes. Ils marcheront sur ses traces, ils se laisseront égorger sans plainte ni résistance, même avec joie, pour la cause de Dieu et de la vérité.

Le prophète, ayant annoncé les souffrances indicibles et la patience admirable du Sauveur, nous rend attentifs sur l'incomparable grandeur de celui qui a été retranché de la terre des vivants par suite de ses angoisses et de la sentence inique de ses juges. Il demande hardiment au ciel et à la terre : *Qui racontera sa génération ?* Il défie toute intelligence créée de pouvoir la comprendre et la définir.

Oui, *la génération divine et la génération humaine du Christ sont mystérieuses et ineffables*. Qui peut les sonder et les comprendre ? La génération divine est éternelle dans le sein de son Père ; sa génération humaine dans le temps est opérée par le Saint-Esprit dans le sein d'une vierge, avant comme après l'enfantement ; génération où l'humanité et la divinité sont pour toujours unies d'un lien indissoluble et ne forment plus qu'une personne divine.

IV. — *Ce qui se passera au Sépulcre et les résultats merveilleux de la Passion du Sauveur.*

« *Le Seigneur donnera des impies pour garder son sépulcre et des riches pour l'ensevelir après sa mort. Car il n'a pas commis l'iniquité, et le mensonge ne s'est pas trouvé dans sa bouche. Le Seigneur a voulu l'accabler dans son infirmité. Mais, puisqu'il a donné sa vie pour expier les péchés, il verra une longue postérité, et par lui s'exécutera la volonté de Dieu. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. Il sera mon serviteur juste : et par son enseignement, il justifiera un grand nombre; il portera sur lui leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai en partage une multitude d'hommes ; il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il s'est livré à la mort, a été mis au rang des scélérats, et qu'il a porté les péchés de tous et prié pour tous les transgresseurs de la loi* ».

Le prophète nous a rendus attentifs *sur celui qui souffre*, sur *ce qu'il souffre et comment il souffre*, sur *la grandeur* de la victime et sur sa *charité* inépuisable, qui l'a porté à être mis au rang des scélérats, à être crucifié entre deux voleurs, et à prier pour ses ennemis. Isaïe nous annonce aussi ce qui se passera *à son Sépulcre* et les merveilleux effets *de ses souffrances*.

Le Seigneur donnera des impies pour garder son Sépulcre et des riches pour l'ensevelir après sa mort.

N'est-ce pas ici, avec une clarté aussi évidente que celle du soleil, la prophétie littéralement accomplie de l'ensevelissement de Jésus-Christ, et celle des soldats gardiens de son sépulcre, ainsi que nous le verrons ?

Quels seront les merveilleux résultats du supplice volontaire et honteux du Christ ? De sa mort sortira une postérité innombrable, qui embrassera tous les temps et tous les lieux. Il sanctifiera cette nouvelle humanité, par son exemple, sa doctrine, ses sacrements : il lui distribuera les dépouilles des forts ; il vaincra par elle Satan et les puissances aériennes, les monarques, les chefs des peuples, et lui donnera les richesses et les temples enlevés à ses ennemis. Il sera le vrai froment qui se multipliera en terre ; le vrai pélican qui vivifiera ses enfants. *Dum perit, parit ;* il sera le vrai Abraham, dont les générations seront plus nombreuses que le sable de la mer et les étoiles du ciel.

O âme chrétienne, à l'imitation de saint Bernard : « Souvenez-vous donc toujours de ce qu'a souffert le divin Maître, dans ses prédications, dans ses courses, dans ses jeûnes, ses veilles et ses larmes ; n'oubliez jamais les insultes, les crachats, la flagellation, les épines, les plaies de ses mains, de ses pieds, de son cœur. Ce souvenir sera votre force et votre stimulant, afin de n'être pas complice du sang du juste versé sur la terre (1). »

Suivant la recommandation de saint Augustin : « Voyez sans cesse les plaies du crucifié, le sang du mourant, le prix du rachetant, les cicatrices du ressuscité. Il a la tête

(1) *S. Bern. Hebd. pœnosæ*, Serm., IV.

inclinée pour vous baiser, les bras étendus pour vous recevoir, tout le corps exposé pour vous racheter. En pensant à ces choses, mettez-les dans la balance de votre cœur, afin que Jésus-Christ soit tout entier dans votre cœur, comme il fut tout entier sur la croix (1). »

L'*Evangile* qui renferme la Passion selon saint Luc, est renvoyé au Vendredi-Saint.

L'OFFICE DES TÉNÈBRES.

Les trois derniers jours de la Semaine Sainte, l'Eglise anticipe, la veille, l'office canonial des Matines et Laudes, et invite tous ses enfants, sans distinction, à y prendre part, afin de se mieux pénétrer des grands mystères qui y sont contenus. Cet office solennel diffère de celui des autres jours de l'année. On n'y entend que des accents sombres, mélancoliques, funèbres. Il n'y règne qu'un air de tristesse et de deuil, image de la tristesse et du deuil de l'Eglise universelle Celle-ci s'interdit, à tous les offices du Jeudi, du Vendredi et du Samedi, les cris de joie et d'espérance par lesquels elle commence les louanges de Dieu. Elle ne laisse plus retentir ces invocations consolantes : *Domine, labia mea aperies ; Seigneur, ouvrez mes lèvres pour votre louange* : ni : « *Deus, in adjutorium meum intende ; O Dieu, venez à mon aide* ; ni : «*Gloria Patri*, à la fin des psaumes, des cantiques et des répons. Les offices divins ne conservent plus leur forme matérielle : ils ont perdu toutes les aspirations variées et vives de l'âme. Une psalmodie sévère, des lectures lamentables, des chants lugubres, voilà ce qui les caractérise. Chacune des heures canoniales se termine par le psaume *Miserere* et par une mention de la mort et de la croix du Rédempteur.

On donne vulgairement le nom de *Ténèbres* à l'office des *Matines* et *Laudes* des trois derniers jours de la Semaine Sainte ; c'est qu'on le commence d'ordinaire à la

(1) *S. Aug. de Virgine.* Inspice vulnera pendentis, sanguinem morientis, pretium redimentis.

chute du jour, et il se termine à la nuit. Le nom de *Ténèbres* lui vient encore d'un rite imposant, mystérieux, et spécial à cet office. On place vers le milieu du sanctuaire, un vaste chandelier triangulaire, sur lequel sont rangés quinze cierges ; à la fin de chaque psaume, on éteint un de ces cierges ; un seul, celui qui est placé à la partie supérieure, reste allumé. Pendant le cantique du *Benedictus* des *Laudes*, les six cierges de l'autel sont également éteints. Durant le chant de l'antienne du cantique, un ministre prend l'unique cierge qui reste allumé sur le chandelier et, sans l'éteindre, le pose sur l'autel, le cache derrière l'autel, loin de tous les regards, pendant la récitation du *Miserere* et de l'oraison finale. Cette oraison achevée, on frappe avec un léger bruit sur les sièges du chœur, jusqu'à ce que le cierge caché derrière l'autel, toujours allumé, annonce par sa lumière conservée que l'office des *Ténèbres* est terminé. Voici le sens de ces diverses cérémonies. Durant la Passion, la gloire de Jésus-Christ, *la lumière* du monde, est éclipsée. Chacun l'abandonne, même ses Apôtres. Cependant la lumière méconnue de Jésus-Christ, durant sa Passion, n'est pas éteinte, quoique les ombres se soient épaissies autour d'elle. On a posé un moment le cierge mystérieux sur l'autel. Il représente le Rédempteur sur le Calvaire, où il souffre et meurt. Pour exprimer la sépulture du crucifié, on cache le cierge derrière l'autel ; sa lumière ne paraît plus. Alors un bruit confus se fait entendre dans le sanctuaire, plongé dans l'obscurité par l'absence du dernier flambeau. Ce bruit au milieu des ténèbres figure les ténèbres et les convulsions de la nature, au moment où le Sauveur expira sur la croix ; tout à coup le cierge reparaît, sans avoir rien perdu de l'éclat de sa lumière, et le bruit cesse : image du Christ ressuscité , et vainqueur de la mort.

Les leçons du premier nocturne de l'office des ténèbres sont empruntées aux lamentations de Jérémie. Le prophète nous offre le désolant spectacle de la ruine de Jérusalem par les Assyriens, de celle du Temple et de la captivité des enfants de Juda, conduits à Babylone

comme un vil troupeau, en proie à toutes les tortures de la faim, de la soif, de la nudité, sous les coups d'un vainqueur impitoyable. Ce terrible châtiment tomba sur eux, à raison de leur idolâtrie, de leur profanation du sabbat, de leurs injustices, de leur immoralité, et des outrages faits aux envoyés du Seigneur, qui avaient pour mission de les avertir et de les ramener à l'observation de la loi. Cet épouvantable désastre n'était qu'une figure d'un autre plus grand encore qui les frappa, à cause de leur déicide. Dans le premier, Jérusalem fut détruite de fond en comble : elle perdit jusqu'à son nom ; elle s'appela, pendant deux siècles, *Ælia* Adriana ; et si, à la paix de l'Eglise, elle portera de nouveau le nom de Jérusalem, ce sera en mémoire de Jésus-Christ crucifié en cette ville ; et malgré la piété de Constantin, celle de sa mère Hélène, et les efforts des croisés, elle restera une ombre de ville secondaire, toujours l'esclave des infidèles ; et son peuple sera errant et captif, jusqu'à la fin des siècles, dispersé parmi toutes les autres nations, sans se confondre avec aucune. C'est pourquoi l'Eglise, en tendre mère, évoque tous ces lugubres souvenirs, à la veille de Pâques ; fête qui doit réconcilier avec Dieu tous les pécheurs, afin de leur rappeler les terribles châtiments qui les attendent, s'ils demeurent endurcis et impénitents (1).

LE JEUDI SAINT

Première Epitre de saint Paul aux Corinthiens (2).
XI, 20.

« Mes frères, lorsque vous vous réunissez, ainsi que vous faites, ce n'est pas pour manger la cène du Seigneur.

(1) Dom Guéranger, *Passion.*

(2) *Lectio Epistolæ beati Pauli apostoli ad Corinthios.* — Fratres, convenientibus vobis, jam non est Dominicam cœnam manducare ; unusquisque enim suam cœnam praesumit ad manducandum. Et alius

Chacun se presse de manger son souper à part. Et l'un n'a rien à manger, et l'autre se livre à la bonne chère. N'avez-vous pas vos maisons, pour y manger et y boire? Méprisez-vous l'Eglise de Dieu, et voulez-vous faire honte aux pauvres? Que vous dirai-je? Vous louerai-je? En cela, je ne vous loue pas. C'est du Seigneur lui-même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné, savoir :. Que le Seigneur Jésus, la nuit même où il fut livré, prit du pain et, ayant rendu grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice, après avoir soupé, disant : Ce calice est la nouvelle alliance, en mon sang; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous le boirez; car toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. C'est pourquoi, quiconque mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice. Car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur.

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Les abus glissés à Corinthe dans la célébration des mystères. — II. Institution de l'Eucharistie. — III. Gravité de la communion indigne. — IV. Epreuve nécessaire pour s'approcher avec fruit de la table sainte.

I. — *Les abus glissés dans la célébration des saints mystères.*

Ayant laborieusement fondé la chrétienté de Corinthe, l'apôtre saint Paul régla tout, et quant à la discipline

quidem esurit : alius autem ebrius est. Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum? Aut Ecclesiam Dei contemnitis et confunditis eos, qui non habent? Quid dicam vobis? Laudo vos? In hoc non laudo. Ego enim accepi a Domino, quod et tradidi vobis : quoniam Dominus Jesus, in qua nocte tradebatur, accepit panem, et

de la communauté, et quant à l'administration des sacrements. Ses règles embrassèrent le dogme et la morale. Il communiqua ses instructions de vive voix, parce que l'Eglise est établie non sur l'Ecriture, inaccessible au grand nombre, mais sur la tradition, sur l'enseignement oral, canal ordinaire et habituel de la pensée humaine, et spécialement celui de la doctrine chrétienne. L'enseignement de la famille, l'enseignement de la philosophie et de la science, comme l'enseignement religieux, reposent sur cette base fondamentale et sur cette voie naturelle de la communication des idées. Après le départ de l'Apôtre, des divisions et des abus entrèrent dans la chrétienté de Corinthe. L'autorité de saint Paul fut contestée ou amoindrie par des novateurs judaïsants. Ceux-ci voulurent défendre aux fidèles de manger de la viande commune, qu'ils appelaient impure, parce qu'elle était achetée au marché ; ils mêlèrent à la simplicité de l'Evangile des théories plus ou moins philosophiques et scientifiques ; ils décrièrent la personne de saint Paul, le faisant passer pour un apôtre inférieur ; il n'avait pas été, disaient-ils, instruit immédiatement par Jésus-Christ. Des désordres scandaleux se glissèrent même jusque dans la célébration des saints mystères. L'apôtre en nomme trois, et les flagelle vertement, afin de les corriger.

La ville de Corinthe était une des cités les plus corrompues, non-seulement de la Grèce, mais de l'empire romain.

gratias agens fregit, et dixit : Accipite et manducate : hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur; hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam coenavit, dicens : Hic calix novum testamentum est in meo sanguine. Hoc facite : quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, donec veniat. Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini. Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi : quod si semetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur. Dum judicamur autem, a Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.

Ses femmes et ses filles païennes étaient tellement effrontées, qu'elles s'offraient au désordre devant le temple de Vénus, désirant ainsi trouver ou continuer un mariage heureux. Cette luxure passait pour légitime et honnête. La contagion d'un pareil exemple, entré dans les mœurs publiques, déteignait sur les femmes nouvellement converties au christianisme. Plusieurs d'entre elles paraissaient dans les réunions des fidèles en cheveux et avec une mise indécente. Saint Paul, consulté là-dessus, coupa court au scandale. Il exigea que femmes et filles, en assistant à la célébration des saints mystères, fussent voilées. Il appuya sa règle disciplinaire sur des considérations de l'ordre tant surnaturel que naturel si élevées, que nous croyons utile de les résumer ici.

Selon la profonde doctrine de saint Paul, basée sur l'incarnation et le plan divin : « Le Christ est la tête, le chef de l'humanité régénérée, comme Dieu est la tête, le chef du Christ ; et l'homme est la tête, le chef de la femme (1). » En d'autres termes, le Verbe incarné est le maître, le souverain de toute la création ; l'homme est le souverain de la femme. L'homme est l'image visible du Christ sur la terre ; il doit paraître et prier dans les réunions chrétiennes la tête découverte, parce qu'il représente la souveraineté et l'indépendance du Christ ; et la femme ne doit y paraître que voilée, parce qu'elle dépend de l'homme et lui est assujétie. Le voile est le signe de cette dépendance et de cet assujétissement. La femme y trouve sa force et sa grandeur.

Après cette considération tirée du mystère de l'incarnation, qui nous montre non la nature *féminine*, mais la nature *virile*, élevée jusqu'à la grandeur infinie de l'Homme-Dieu, l'apôtre insiste encore sur la nécessité du voile pour la femme dans la réunion des fidèles, en mettant en relief l'*ordre*, le *mode*, le *plan* de sa création, ainsi que sa *constitution physique et son devoir moral*.

« La femme, ajoute l'apôtre, est tirée de la substance de

(1) 1 *Cor.*, XI, 3.

l'homme et lui est assujétie, tandis que l'homme est sorti immédiatement des mains du Créateur, et ne connait d'autre maître que Dieu seul (2). »

De plus, la nature a donné à la femme un voile tout fait, dans ses longs cheveux. C'est donc la nature elle-même qui lui conseille de se voiler dans le lieu saint; surtout afin d'éviter de scandaliser par son immodestie les prêtres, les anges visibles du Seigneur, et les anges gardiens, les esprits invisibles, présents à la célébration des saints mystères. Dans cette hiérarchie surnaturelle et naturelle des êtres, l'homme et la femme doivent se rappeler l'un et l'autre que, dans le Christ, ils ont identité de vocation, d'espérance et de destinées, et que, par conséquent, ils doivent se prêter un mutuel appui, et toujours vivre dans une parfaite harmonie (1).

L'apôtre ayant ainsi motivé la nécessité du voile et de la modestie pour la femme, pendant les prières publiques, corrige deux autres abus, signalés dans l'Epître du jour, relatifs aux repas en commun.

« *Mes frères, lorsque vous vous réunissez ainsi que vous faites, ce n'est pas manger la Cène du Seigneur. Chacun se presse de manger son souper à part, et l'un n'a rien à manger, et l'autre se livre à la bonne chère. N'avez-vous pas vos maisons pour y manger et boire ? Méprisez-vous l'Eglise de Dieu et voulez-vous faire honte aux pauvres ? Que vous dirai-je ? Vous louerai-je ? En cela je ne vous louerai pas.* »

Avant d'instituer l'Eucharistie, comme nous le verrons plus loin avec plus de détails, Notre-Seigneur célébra la Pâque avec ses apôtres; puis, selon le rite de la synagogue, il prit part à un repas commun, qui fut suivi de l'institution de l'Eucharistie, mémorial de sa Passion. En mémoire de ce repas en commun, avant l'institution de l'Eucharistie, les premiers chrétiens se réunissaient, soit tous les jours, soit du moins les dimanches; et après avoir jeûné toute la journée, riches et pauvres, hommes et

(1) I *Cor.*, XI, 3. — (2) I *Cor.*, XI 3

femmes à part, prenaient en commun un repas frugal, appelé *agapes*, du mot grec ἀγαπεῖν, *aimer*, pour marquer leur union intime; puis ils participaient tous au banquet eucharistique. la plus haute expression de l'union de Dieu avec l'homme. Recevant tous les jours le Dieu de l'amour universel dans le cœur, ils paraissaient des hommes célestes, entièrement détachés des choses de la terre, vivant comme les anges du ciel de la nourriture divine, dans la communauté des biens et des cœurs (1). Ce repas frugal, pris en commun le soir, après une journée de jeûne, où le riche nourrissait le pauvre en témoignage de leur charité réciproque, était comme une préparation à l'union eucharistique. L'usage passa de Jérusalem, berceau de l'église primitive, aux autres chrétientés, fondées par les apôtres. Plus tard, ce repas de charité, pris avant l'Eucharistie, se prenait après, au rapport de saint Augustin (2). Mais si les agapes, soit avant, soit après la réception de l'Eucharistie, durèrent plusieurs siècles, dans certaines localités, l'abus qui corrompt les meilleures institutions ne tarda pas à les faire abolir universellement.

Saint Paul, loin de les condamner à Corinthe, cherchait à les ramener à l'esprit de leur fondation, à l'esprit de l'amour fraternel et de la sobriété. Dans ce but, il reproche aux Corinthiens d'avoir entièrement dénaturé l'institution de ce repas de charité réciproque. Chez eux, ce n'est plus la Cène du Seigneur qui est célébrée, mais celle d'une divinité païenne, celle de Bachus ou de Mars. La division, l'ivrognerie et l'intempérance caractérisent leurs réunions et sont les préparations scandaleuses à la réception de l'Eucharistie. Entendons les accents émus de l'apôtre :

« *Lorsque vous vous réunissez ainsi que vous faites, ce n'est pas manger la cène du Seigneur; chacun se presse de manger son souper à part, et l'un n'a rien à manger et l'autre se livre à la bonne chère.* »

Voilà les tristes résultats de la division des esprits parmi les Corinthiens. Divisés entre eux, les riches se

(1) *Act.* III, XX, 7, et *Ib.*, v. 32. — (2) *S. Aug.*, Ep.

groupaient suivant les sentiments de leurs partis ; ils mangeaient, ils buvaient ce qu'ils avaient apporté. et se livraient à la bonne chère, à l'ivresse, à des discussions ardentes ; non-seulement, ils n'attendaient pas les pauvres, mais ils les exclusaient de leurs réunions. Il arriva que ceux-ci restaient à jeûn, en proie à la torture de la faim, tandis que ceux-là se gorgeaient de vin et de nourriture, L'apôtre ayant constaté et caractérisé un pareil désordre, le reprend vivement. Il le stigmatise en termes courts, mais énergiques, comme contraire à la sainteté du lieu, à l'égalité chrétienne et à la dignité du pauvre :

« *N'avez-vous pas vos maisons, pour y manger et y boire ? Méprisez-vous l'Eglise de Dieu ?* Reproche qui veut dire : « Respectez le lieu Saint, et l'assemblée des chrétiens. »

« *Voulez-vous faire honte aux pauvres ?* »

C'est-à-dire : à la vue de votre abondance et de leur détresse, les pauvres ne se sentent-ils pas humiliés ? Peuvent-ils croire qu'ils sont vraiment vos frères en Jésus-Christ ? En brisant ainsi le lien de l'unité et de la concorde, pensez-vous mériter mes louanges et vous préparer convenablement à la réception de l'Eucharistie, de ce sacrement de l'amour et de la charité ? Puis, pour leur inspirer une sainte frayeur devant nos redoutables mystères, et afin de les exciter à s'y préparer dignement, il les expose brièvement par écrit, ce qu'il avait fait de vive voix avec plus de détails ; et afin qu'ils ne contestent pas son autorité, il la confond avec celle de Jésus-Christ même.

II. — *Institution de l'Eucharistie. Saint Paul a reçu sa mission et sa doctrine directement de Jésus-Christ.*

« *C'est du Seigneur lui-même que j'ai appris ce que je vous ai enseigné* ».

Dans ces quelques mots, le docteur des nations rend attentifs tous les siècles et en particulier les Corinthiens sur trois vérités fondamentales :

Sur l'auteur de la Révélation chrétienne ; sur le canal et l'instrument de cette Révélation, et sur son autorité apostolique.

Quel est l'auteur de la Révélation chrétienne ? Ce n'est pas un monarque, un prince, ni un législateur, ni un philosophe, ni un sage, ni un savant de la terre. C'est le Fils de Dieu lui-même, incarné dans le sein de Marie ; c'est Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, qui nous a intimé la volonté du Ciel et nous a instruits par son exemple, ses actes, sa doctrine, ses miracles, par sa vie et sa mort. La Révélation chrétienne, émanée de la pensée éternelle de Dieu, a été promulguée par son Fils. Elle repose donc sur un fondement plus inébranlable que celui des astres et de la terre, parce que le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera pas.

Par quel organe le Fils de Dieu a-t-il promulgué sa doctrine, sa législation ? L'a-t-il écrite, ou a-t-il ordonné de l'écrire ? Non ; il l'a enseignée de vive voix : il a parlé à l'oreille de ses Apôtres et leur a prescrit d'aller dans le monde entier, de prêcher, qu'on le remarque bien, son Evangile à tous les peuples : « et voici, leur dit-il, que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1) ». C'est pourquoi, le jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint est descendu sur eux, non sous le symbole d'une plume, d'un livre ou d'une épée, mais *sous la forme d'une langue de feu*, pour nous annoncer que la langue, la parole vivante, sera l'organe ordinaire de l'enseignement chrétien. Ainsi, l'Evangile ne repose pas, à l'instar de la loi mosaïque, sur des préceptes incrustés dans des tables de pierre, mais sur la prédication, sur la transmission orale qui, passant par l'oreille de l'auditeur, est gravée dans les cœurs, à l'aide de la grâce divine et de l'Esprit-Saint.

La tradition de l'Eglise enseignante et divinement infaillible est donc la source, le canal de toute la doctrine chrétienne, ou mieux, elle n'est rien autre chose que Jésus-Christ lui-même, continuant d'enseigner à travers le temps

(1) *Matth.*, XXVIII, 18 : *Marc*, XVI, 15.

et l'espace. L'Ecriture ne renferme qu'une partie de cet enseignement traditionnel. Elle-même ne tire sa valeur que de la tradition et ne peut s'expliquer que par elle. La tradition, dont la hiérarchie catholique est seule la fidèle dépositaire et l'interprète, forme le lien de l'unité et de la vérité. Aussi l'Eglise a-t-elle longtemps existé avec tous ses caractères d'universalité, de sainteté, d'unité, avant que les apôtres et leurs disciples eussent consigné leur doctrine dans des écrits. Ceux-ci, composés par pièces détachées, sans suite chronologique, sont des mémoires plutôt que des relations méthodiques. Ils répondent généralement à des besoins locaux ou à des consultations particulières ; ils se complètent par la tradition, et ne deviennent que par elles intelligibles. Car, c'est uniquement par la tradition ou l'Eglise enseignante, que nous connaissons avec certitude l'authenticité, la véracité et l'inspiration des Ecritures. C'est elle qui est chargée de les conserver intègres et de les expliquer dans leur vrai sens. Mais, encore une fois, l'Esprit-Saint dont elles sont l'œuvre a inspiré, guidé l'Eglise enseignante, longtemps avant leur production, et continuera indépendamment d'elles de la guider, de l'inspirer, jusqu'à la consommation des siècles.

Quant *à son autorité apostolique,* saint Paul l'établit brièvement, en affirmant que la doctrine qu'il prêche n'est pas le produit de son imagination ni de son génie, ni même celle qui lui a été communiquée par les apôtres. Quoiqu'il ait confronté son Evangile avec le leur, sa doctrine vient immédiatement de Jésus-Christ, qui a été son docteur, son maître, son illuminateur. C'est de sa bouche et par des visions et des révélations particulières, qu'il a appris ce qu'il enseigne. C'est de Jésus-Christ seul, ressuscité, glorieux, régnant, qu'il a reçu sa mission, et non des hommes, et, par conséquent, il n'est en rien inférieur aux chefs de l'Eglise. Son enseignement est celui de Jésus-Christ même. *C'est du Seigneur même que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné* (1).

(1) 1 *Gal.* II, 6.

L'apôtre, après avoir indiqué sommairement la source de son autorité doctrinale, basée sur celle de Jésus-Christ même, aborde le grand mystère, centre et pivot de notre sainte religion. Il se réfère pour les détails à son enseignement verbal (1).

Saint Paul s'étant rapporté à son enseignement oral, pour les circonstances qui accompagnèrent l'institution de l'Eucharistie, ne cite qu'une circonstance, laquelle relève d'une manière extraordinaire l'immense charité de Jésus-Christ envers les hommes, savoir : celle relative au temps où cet auguste sacrement fut institué : « La nuit même où il fut livré ». Dans le chapitre précédent, l'apôtre, tout en voilant le grand mystère des chrétiens, afin de le soustraire aux yeux et aux esprits souillés des profanes, avait dit aux Corinthiens, dans le but de faire ressortir la nécessité de l'union et de la charité : « Je m'adresse à vous comme à des gens sages et avisés. Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-ce pas la communication du sang du Christ ? Et le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation au corps du Seigneur ? Ne devons-nous pas tous former comme un seul pain, nous qui participons à un seul corps, c'est-à-dire être aussi étroitement unis que les grains de blé moulus et réduits à l'état de farine et de pâte cuite ? (2). » S'appuyant donc sur ses instructions antérieures et verbales, l'apôtre glisse sur les circonstances qui précédèrent l'institution de l'Eucharistie, telles que :

La préparation de la salle du Cénacle ;
La manducation de l'agneau pascal ;
Le souper qui suivit cette manducation ;
Le lavement des pieds.

Nous parlerons avec plus de détails de ces diverses circonstances, en expliquant l'Evangile du jour.

La *nuit* même où Jésus-Christ était livré par Judas, condamné par le Sanhédrin, et lâchement abandonné de ses Apôtres, la veille de Pâque (3), le soir du

(1) I *Cor.* XI, 1 : II *Cor.* XII, 4 ; I *Cor.* XI, 34. — (2) *Cor.*, X., 16.
(3) *Joan*, XIII, 1.

quatorzième jour de Nisan (mars), où l'on devait immoler et manger l'agneau pascal (1), en mémoire de la délivrance des Israélites de la servitude de l'Egypte, symbole de la délivrance du genre humain, de la servitude du péché et de Satan, l'Homme-Dieu, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, voulut les aimer jusqu'à la fin, c'est-à-dire sans mesure et jusqu'à l'épuisement de sa puissance, pendant le temps et l'éternité ; il réalisa les promesses et les figures de la loi. A l'approche de la fête de Pâque, il avait envoyé ses deux principaux apôtres, Pierre et Jean, faire les préparatifs pour la manducation de l'agneau pascal, dans une salle spacieuse, haute et ornée, connue sous le nom de Cénacle. Ayant mangé l'agneau pascal avec ses douze Apôtres réunis, suivant la prescription de la loi, et ayant pris part à un frugal repas, qui suivait cette manducation, en qualité de chef de famille, il fit passer aux douze une coupe pleine de vin, et leur annonça la fin de sa mission terrestre en ces termes : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où arrivera le royaume de Dieu (2).

Après l'accomplissement de tout ce qui était prescrit pour l'immolation, la manducation de l'agneau pascal, dont le sang, au sortir de l'Egypte, sauva le peuple hébreu, et consacra par le sang l'alliance avec l'Éternel ; manducation qui était à la fois un sacrifice et une participation à ce sacrifice, Jésus-Christ institua la manducation plus relevée d'un autre agneau pascal, qui sera également le sacrifice et la communion dont l'Agneau pascal des Juifs n'était qu'une pâle figure, et il contracta avec les hommes une alliance plus parfaite et plus universelle. Cette alliance ne se bornera plus à une race particulière, composée de douze tribus, issues du même sang d'Abraham par Isaac et Jacob ; elle embrassera l'humanité entière sortie du sang d'Adam et d'Eve. Le Sauveur as-

(1) *Exod.*, XIII. — (2) *Luc*, XXII.

seoira également cette alliance sur douze patriarches, ses enfants et ses frères, non selon *la chair*, mais selon l'esprit. Il les a engendrés spirituellement et formés à son image par sa doctrine, ses sacrements. Il va les créer ses Pontifes, les princes de son Eglise et de la nouvelle humanité ; et il consacrera cette alliance, non par le sang impur, grossier d'un animal, mais par son propre sang divin, d'une valeur infinie.

« *Jésus prit donc du pain.* »

C'était le pain prescrit pour la manducation de l'gneau pascal, c'est-à-dire du pain azyme, sans levain (1), encore aujourd'hui en usage chez les Juifs, pendant la célébration de leur Pâque.

Ayant rendu grâces, il le rompit.

Toutes les actions importantes de Notre-Seigneur étaient précédées de la prière ; mais l'Eglise parle de quatre circonstances où il rendit publiquement à son Père des actions de grâces. Il le remercia une première fois, lorsqu'au retour de leur mission, les soixante-dix disciples racontèrent avec de vifs sentiments de joie leur succès et leur empire sur l'enfer (2).

Notre-Seigneur rendit encore à son Père des actions de grâces, lorsqu'il multiplia les pains dans le désert, figure de l'Eucharistie (3). Il rendit aussi des actions de grâces avant de ressusciter Lazare , image de notre résurrection corporelle, à la fin des siècles, et de notre résurrection spirituelle, à travers le temps et l'espace. La résurrection de Lazare eut un retentissement si considérable, que, tout en précipitant sa mort, elle fit croire en lui un grand nombre de personnes (4). Jésus-Christ rendit une quatrième fois des actions de grâces à son Père, au Cénacle, en instituant l'Eucharistie et le sacrifice de la Messe, qui feront le cœur et la vie de son Eglise.

Après *cette action de grâces,* Notre-Seigneur, selon le rite des Juifs, *rompit* le pain en autant de morceaux qu'il y avait de convives, c'est-à-dire en douze. Puis il prononça les paroles sacramentelles qui opèrent la merveille des

(1) *Exod.*, XII.—(2) *Luc*, XX, 21.—(3) *Joan*, VI, 11.—(4) *Joan*, XI, 45.

merveilles, le prodige le plus étonnant dont il soit fait mention dans les annales religieuses, prodige dont l'idée, la conception même dépasse les forces de l'intelligence créée.

« *Il dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous* ; *faites ceci en mémoire de moi.* »

Un philosophe, ou un docteur, ou un législateur ordinaire qui tiendrait un pareil langage, passerait, à juste titre, pour un insensé. Dieu seul a pu parler ainsi, parce que rien n'est impossible à sa parole toute-puissante (1). Elle opère ce qu'elle veut. Sa parole créa le ciel et la terre, et elle maintient encore toute la création dans l'unité et l'harmonie ; elle changea l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée, ressuscita les morts, et opéra toutes sortes de prodiges. En vertu de cette même parole, ce qui était du pain n'est plus du pain, mais le vrai corps de Jésus-Christ, *livré* pour nous, ou selon le Grec, *rompu pour vous* (2). Le corps de Jésus-Christ a été *rompu* par la flagellation, par la couronne d'épines, par les clous qui ont percé ses mains et ses pieds, par la lance qui a ouvert son cœur. Au moment où Jésus-Christ prononça les paroles sacramentelles, il était déjà immolé et livré, dans sa volonté et dans celle de ses ennemis, qui l'avaient condamné à mort dans leur sanhédrin et avaient acheté la trahison de Judas.

Les apôtres reçurent des mains de Notre-Seigneur, entre leurs mains, les espèces sacramentelles et se communièrent eux-mêmes. L'usage de se communier personnellement n'existe plus que pour le prêtre, au sacrifice de la Messe. S'il dura quelque temps dans l'Eglise primitive, même au profit des laïques, il fut aboli, à raison des dangers de la profanation.

« *Faites ceci en mémoire de moi.* »

Jésus-Christ ne se contenta pas d'opérer une fois la merveille des merveilles de la Cène, de changer le pain en son corps, et de le présenter comme aliment à ses apôtres. Son corps, qui sera livré, rompu, broyé par ses ennemis,

(1) *Luc*, I, 37. — (2) *Ib.*, XXII ; I *Cor.*, XI, 34. τὸ ὑπὲρ ὑμῶν κλώμενον.

il le livre lui-même à ses apôtres : il leur donne sur ce corps un pouvoir plus grand que celui de la Sainte-Vierge. Le Saint-Esprit n'a formé, du sang virginal du cœur de Marie, qu'une fois le corps de Jésus-Christ. La Sainte-Vierge l'a porté neuf mois dans son sein, et ne l'a enfanté qu'une fois. Les apôtres reçoivent de leur maître l'ordre et le pouvoir de changer le pain en son corps de le donner à manger aux fidèles, et d'opérer cette merveille des milliers de fois, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles : pouvoir que ne possède ni la Sainte-Vierge, ni aucun ange du ciel. Pourquoi les apôtres ont-ils reçu un pouvoir si extraordinaire et un pareil ordre ? N'est-ce pas pour faire souvenir les hommes, à chaque instant de la durée, et sur tous les points du globe, de l'immense charité du divin Rédempteur et de leur devoir de lui rendre amour pour amour ?

« *Il prit de même le calice, après avoir soupé*, disant : *Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang. Faites ceci en mémoire de moi. Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne* ».

Comme nous l'avons dit plus haut, n'oublions pas que Notre-Seigneur, dans le Cénacle, fit trois choses ; il mangea avec ses apôtres l'agneau pascal ; et après cette manducation, il partagea un frugal repas, puis, en qualité de chef de famille, selon le rite de la Synagogue, ayant pris une coupe de vin, trempé d'eau, et l'ayant bénite, en disant : « Soyez loué, Seigneur, qui avez créé le fruit de la vigne », et l'ayant goûtée, il la présenta à son voisin d'honneur, qui la donna à un autre, jusqu'à ce qu'elle eut fait le tour de la table et que tous en eussent bu.

Ce rite figurait l'union et l'amitié fraternelle qui doit régner parmi tous les convives d'une table commune, et était le mémorial de la joie des Israélites, lors de leur délivrance de la servitude égyptienne. Notre-Seigneur suivit ce rite et le réalisa. Le calice que Jésus-Christ offre à boire à ses apôtres n'est plus une coupe ordinaire de vin

naturel. En vertu de la parole sacramentelle et créatrice de Jésus-Christ, le vin est changé en son sang, qui cimentera le Nouveau-Testament, l'alliance d'amour avec le genre humain ; ce ne sera plus l'alliance temporaire et particulière, contractée autrefois, nous le répétons, avec la race d'Abraham, par le sang grossier, impur des animaux, mais l'alliance nouvelle, éternelle, faite dans le sang de l'Homme-Dieu, avec tous les peuples du globe ; alliance dont le souvenir sera perpétué d'âge en âge, de génération en génération, jusqu'à la consommation des siècles.

Que cette alliance est touchante ! Elle provoque toute la vivacité de notre reconnaissance et toute la tendresse de notre cœur !

Dans le paradis terrestre, Dieu contracta une alliance avec nos premiers parents. Comme ils étaient innocents, l'Ecriture ne nous parle ni des victimes, ni du sang qui cimenta le contrat. Si la Bible ne nous initie pas à la forme de cette alliance, elle se borne à nous dire en termes magnifiques que Dieu, en créant l'homme et la femme à son image, leur donna l'intelligence, la parole, la liberté, la souveraineté sur toute créature terrestre ; il leur montra le bien et le mal, et se manifesta à eux ; il honora leurs yeux de sa gloire et leurs oreilles du charme de sa parole ; il contracta avec eux une alliance éternelle qui se résumait : « *Dans l'abstinence du mal et la pratique de la charité réciproque* (1). » Malheureusement, cette alliance faite dans l'Eden, avec les représentants du genre humain, fut rompue par le péché. L'infidélité de nos parents au contrat primitif, introduisit la mort dans le monde. L'empire de cette terrible ennemie ne sera brisé que par l'immolation volontaire et sanglante de l'Homme-Dieu, immolation que figura, dès l'origine des choses, le sang des victimes répandu dans les sacrifices anciens (2).

Après le déluge, Dieu contracta de nouveau alliance avec

(1) *Exod.*, XVII, 16. Attendite ab omni iniquo et mandavit illis unicuique de proximo suo.

(2) Agni qui occisus est ab origine mundi. *Apoc.*, XIII, 8.

le genre humain, dans la personne de Noé : il lui promit qu'un bouleversement général n'arrêterait plus la régularité des saisons et il lui donna, en signe de miséricorde, l'arc-en-ciel. Le sang des holocaustes cimenta cette alliance, parce que la nature humaine, viciée par le péché originel, ne se relèvera que par le sang du Rédempteur, figuré dans le sang des victimes offertes par Noé.

Lorsqu'un déluge moral allait inonder la terre, Dieu, en n'abandonnant jamais la direction des autres nations, voulut se construire une arche morale, c'est-à-dire former un peuple prophète, qui préparera l'avènement du Sauveur, l'espérance et le salut de l'humanité. Abraham, de la race bénie de Sem par Arphaxad, fut choisi pour être le père de cette nation providentielle, le dépositaire de l'alliance divine, principalement de la promesse du Messie, qui sera l'attente de toutes les nations. Dieu promit à Abraham un héritier naturel et une postérité aussi innombrable que les étoiles du firmament. *Abraham crut à la promesse divine et sa foi lui fut* imputée à justice (1), c'est-à-dire, lui mérita une faveur particulière ; car le Seigneur ne se contenta pas de cet engagement verbal, il daigna contracter avec son serviteur une alliance dans les formes alors usitées chez les peuples anciens.

La chose se passait de la manière suivante : les parties contractantes offraient des victimes, afin de prendre le ciel *à témoin* de leurs engagements réciproques ; les victimes étaient divisées en deux et disposées sur deux rangs parallèles. Les personnes qui s'engageaient passaient entre les victimes ainsi placées, comme pour dire qu'elles voulaient être traitées de la sorte, si elles manquaient à leurs engagements respectifs. De là, chez les Hébreux, les Grecs et les Latins, cette expression étrange, « *frapper, immoler l'alliance* (2). » Or, Dieu se soumit, par une éton-

(1) *Gen.*, XV, 8.

(2) *Careath-Berith*, ὅρκια τέμνειν fœdus ferire, ou percutere. Voici les paroles que le sacrificateur prononça, lorsque Rome fit alliance avec Albe : « Si populus Romanus prior defuerit dolo malo, tu Jupiter sic illum ferito ». *Tite-Live*, l. 1er.

nante condescendance, à cette formalité avec Abraham.

Le saint Patriarche. ayant divisé les victimes, selon le rite prescrit, tomba. vers le coucher du soleil, dans une extase. Pendant ce sommeil mystérieux. il eut une vision effrayante et entendit une voix qui lui dit : « Sachez dès maintenant que votre postérité habitera une terre étrangère, pendant quatre cents ans : qu'elle y sera asservie et affligée. Mais j'exercerai mon jugement sur les oppresseurs, et vos descendants sortiront de leur captivité (de l'Egypte) avec de grandes richesses. Pour vous, vous ne verrez pas tous ces maux ; vous mourrez en paix et dans une heureuse vieillesse. C'est après la quatrième génération que votre race occupera ce pays-ci. car l'iniquité des Amorrhéens n'est pas encore accomplie. Puis une fournaise fumante et une lampe de feu passèrent au travers des victimes divisées. C'était l'Eternel, ratifiant l'alliance avec Abraham et lui promettant l'héritage de dix peuples, depuis les confins de l'Egypte jusqu'à l'Euphrate (1).»

Ainsi, l'Eternel contracta alliance avec Abraham dans le sang et par le sang des victimes, et lui fit des promesses magnifiques.

Aux pieds du Sinaï, Dieu, réalisant les promesses faites à Abraham, forma des descendants d'Abraham. par Isaac et Jacob, un peuple particulier. Après la promulgation de la loi et son acceptation de la part des Israélites, le Seigneur contracta une alliance solennelle avec eux, par l'immolation des victimes. En signe de cette alliance, Moïse arrosa le livre de la loi. ainsi que le peuple d'Israël, et plus tard tous les vases sacrés, du sang des victimes. Il leur dit : « C'est le sang de l'alliance que le Seigneur contracta avec vous (2). » Toutes les cérémonies et les sacrifices sanglants, dans le tabernacle et dans le temple, rappelaient le souvenir de ces diverses alliances patriar-

(1) *Gen.*, XV, 15 et suiv.

(2) Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum. *Exod.*, XXIV, 3 ; et *Heb.*, IX, 20 : Hic sanguis Testamenti, quod mandavit ad vos Deus.

cales et mosaïque, et, selon la profonde doctrine de saint Paul, n'étaient que des symboles de ce qui se passera dans le Cénacle et sur la croix. C'est pourquoi le docteur des nations ajoute : « La loi veut que tout soit purifié dans le sang ; et sans l'effusion du sang, il n'y a pas de rémission de péché (1). » Les figures des choses célestes devaient ainsi être purifiées ; mais la réalité des choses célestes exigeait la pureté d'une autre victime, l'immolation de Jésus-Christ pour la destruction du péché (2).

Dans tout le chapitre d'où ce texte est tiré, saint Paul met en relief la nécessité et l'efficacité de la mort sanglante de Jésus-Christ, pour racheter les hommes ; il compare l'Ancien Testament au Nouveau, le sacerdoce d'Aaron à celui de Jésus-Christ, le sang des animaux à celui de l'Homme-Dieu ; et il en fait ressortir la grande différence. La conclusion finale de l'Apôtre, c'est que les sacrifices anciens n'étaient que figuratifs, et que la Rédemption du monde est due au sang de Jésus-Christ. C'est pourquoi, dans l'institution de l'Eucharistie, Jésus-Christ dit ces paroles, en présentant à ses Apôtres le calice : « *Ce calice est la nouvelle Alliance en mon sang* », ou selon les Evangélistes, saint Mathieu et saint Marc : « Ceci est mon sang du Nouveau Testament, qui sera répandu pour la rémission des pèchés (3). »

En parlant ainsi, Notre-Seigneur ne fait-il pas allusion aux paroles que, sous son inspiration, Moïse prononça, lors de l'alliance du Sinaï : « Ceci est le sang de l'alliance que le Seigneur contracta avec vous. » Or, dans cette mémorable circonstance, le législateur hébreu aspergea les Israélites avec du vrai sang, sorti des victimes immolées. Dans la Cène aussi, nous n'avons pas, comme le rêvent les Calvinistes, un signe vide, mais la réalité du sang de Jésus-Christ, qui cimente la nouvelle alliance.

(1) Omnia penè in sanguine secundum legem mundantur, et sine sanguinis effusione remissio non fit. *Heb.*, IX, 22.

(2) *Heb.*, V, 26.

(3) Hic est sanguinis meus novi Testamenti, qui pro multis effundetur, in remissionem peccatorum. *Matth.*, XXVI, 28; *Marc*, XIV, 22.

Saint Paul rapporte en termes voilés, mais très intelligibles pour les fidèles, l'histoire de l'institution du grand mystère de nos autels. Son récit, qui s'appuie sur la tradition ou mieux sur l'enseignement infaillible de Jésus-Christ et de l'Eglise, est le même que celui des Evangélistes, sauf quelques variantes dans l'expression. Le docteur des nations s'approche le plus de saint Luc, son disciple. En effet, cet Evangéliste parle également de l'*action de grâces*, de *corps livré*, et rapporte les paroles de la consécration du pain et du vin, presque dans des termes identiques à ceux de l'Apôtre. Seulement, au lieu de dire : « *Corps rompu pour vous*, il dit : « *Corps donné pour vous* (1). » Et au mot *sang*, il ajoute encore l'adjectif caractéristique : *répandu pour vous* (2). Saint Matthieu s'exprime encore avec plus de clarté, en disant : « *Ceci est mon sang du nouveau Testament qui sera répandu, pour un grand nombre, pour la rémission des péchés* (3). » Saint Marc a presque identiquement les mêmes expressions que saint Mathieu. Tous les deux, au lieu de l'action de grâces qui précède, chez saint Paul et saint Luc, l'acte de la consécration, parlent encore de la bénédiction (4).

L'Eglise, dans le canon de la messe, ajoute une circonstance qui n'est pas plus relatée dans le texte sacré que le mélange d'eau, savoir : « Jésus-Christ, avant l'action de grâces, *leva les yeux au ciel*, *vers son Père* tout-puissant. » Le canon du calice contient encore ces mots : *Eternel Testament*, mystère de foi ; *æterni Testamenti, mysterium fidei.* » Et le Concile de Trente ajoute que le canon est pur de toute erreur (5).

(1) Et accepto pane, gratias egit et fregit, et dedit eis dicens : Hoc est corpus meum quod pro vobis datur. Hoc facite in meam commemorationem. *Luc*, XXII, 19.

(2) In sanguine meo qui pro vobis fundetur,

(3) Hic est enim sanguis meus novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. *Matth.*, XXVI, 28.

(4) Benedicens fregit. *Marc*, XIV, 22. Et benedixit. *Matth.*, XXVI, 26.

(5) *Sess.*, XXII, 4. Ab omni errore purum.

En résumant la doctrine contenue dans l'histoire de l'institution de l'Eucharistie, rapportée par saint Paul et complétée par les Evangélistes, ainsi que par la tradition infaillible de l'Eglise, il résulte que ces mots étranges et prodigieux : « Ce calice qui vous est donnné à boire est le Nouveau Testament, en mon sang, répandu pour la rémission des péchés », signifient trois choses :

Ce sang est le sang de Jésus-Christ ;

Ce sang fut versé pour confirmer la nouvelle alliance, contractée avec l'Eglise ou la nouvelle humanité;

Ce sang vivant, vivifiant, bien différend de celui des victimes légales, remet directement les péchés.

Ces trois points constituent l'essence de la consécration du pain et du vin. Les paroles des deux consécrations s'appuient mutuellement, pour affirmer les mystères qu'elles renferment. Prises à la lettre, et interprétées par le contexte et les circonstances, elles indiquent que Jésus-Christ a donné à ses disciples son corps à manger sous la forme du pain, son sang à boire sous la forme du vin, et que pour les nourrir ainsi de sa substance, les élever à sa hauteur, les diviniser, il s'est mis en état de victime ; il a livré son corps à être broyé par anticipation ; il a offert, au Cénacle, le sacrifice représentatif du sacrifice de la croix.

Il y a donc, dans l'institution du mystère de la Cène, deux choses :

La réalité d'un *sacrement*, où Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin, est reçu par les fidèles, avec son humanité et sa divinité.

La réalité d'un sacrifice, où, sous les apparences du pain et du vin, Jésus-Christ est offert à son Père, afin de représenter la mort sanglante de la croix.

La réalité du sacrement suppose la réalité du sacrifice. Jésus-Christ n'est présent dans l'auguste sacrement de nos autels, qu'en raison de sa présence au sacrifice.

Son corps et son sang, offerts en nourriture à la Cène et pendant le cours des siècles, sont comme les restes d'une victime immolée. Car le corps qu'il distribuera aux siens

n'est pas seulement son corps qui doit être livré par la trahison de Judas et livré à la mort par le complot homicide de ses ennemis, mais, c'est son corps revêtu des insignes du trépas, tel qu'il paraîtra, enveloppé de son linceuil. Le sang contenu dans la coupe que Notre-Seigneur présente à ses apôtres, n'est pas seulement le sang qui coulera dans sa Passion et sur la croix, mais c'est son sang déjà versé et possédant l'efficacité de l'holocauste, c'est-à-dire du sacrifice consommé. Telle est la signification textuelle de ces paroles : *Prenez et mangez-en; ceci est mon corps rompu ou livré pour vous ; ceci est mon sang répandu pour la rémission de vos péchés.*

La consécration séparée du pain et du vin, à la Cène et sur nos autels, marque la mort dont la sainte victime est frappée. En vertu des paroles sacramentelles, il n'y aurait que le corps de Jésus-Christ, sous les apparences du pain, et que son sang, sous les apparences du vin. Le glaive de la consécration les a séparés l'un de l'autre, et tous les deux de l'âme ; néanmoins, par concomitance, Jésus-Christ se trouve tout entier, corps, sang, âme, humanité et divinité, sous chaque espèce, parce que le mystère qui retrace sa mort le contient vivant, ressuscité, et par là même impassible, indivisible (1).

« *Faites ceci en mémoire de moi.* »

Jésus-Christ recommande de perpétuer, à travers toutes les générations, l'acte solennel qu'il vient d'accomplir. Pourquoi cette recommandation spéciale, unique dans l'Evangile ?

C'est que le mémorial, ou le sacrifice sous les espèces sacramentelles, institué par Jésus-Christ, rappelle et représente à la Cène, comme plus tard sur nos autels, le sacrifice sanglant de la croix, son amour sans bornes envers les hommes.

« *Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que*

(1) *Trid. Sess.* XIII., C. III (Voir Epitres et Evangiles des dimanches et fêtes. La *Fête-Dieu*, corps de Jésus-Christ.

vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

Jésus-Christ, à la Cène, se montre prêtre, selon l'ordre de Melchisédech. A l'exemple du roi-pontife, qui a béni Abraham, le père des croyants, et qui a offert au Très-Haut un sacrifice composé de pain et de vin (1) il a offert son propre corps et son propre sang, sous les apparences du pain et du vin. Pour accomplir sa mission et exercer sa dignité de prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech (2), il a perpétué son sacrifice, en commandant à ses Apôtres de le répéter indéfiniment.

En leur intimant l'ordre de faire ce qu'il a fait, sous leurs yeux, Jésus-Christ leur donne par là même, la puissance de changer, en vertu de sa parole, du pain en son corps et du vin en son sang. Il met également entre leurs mains, la Victime de la Croix, afin qu'ils puissent la distribuer aux fidèles. Cet ordre les associe à son sacerdoce et leur *délègue* son propre pouvoir. Le devoir de s'y conformer entraîne la faculté d'accomplir ce qu'il leur prescrit. Il leur communique par là même une action directe et continuelle sur sa personne, qui, docile à leur voix, se rend présente, toutes les fois que, réitérant les paroles de la consécration sur le pain et le vin, ils ont l'intention de rappeler sa mort et d'en appliquer les mérites. Bien plus, cette prérogative n'est pas une faveur personnelle qui doit expirer avec ses Apôtres, c'est un ministère stable, universel, qui ne cessera qu'à son second avénement. Jésus-Christ a donc créé à son image les prêtres de la Nouvelle Alliance, pour les besoins de son Eglise, et qui seront prêtres, selon l'ordre de Melchisédech.

Saint Paul ayant rappelé, en quelques mots, aux Corinthiens la grandeur et la sainteté de nos mystères que nous venons d'expliquer longuement, à cause de leur importance, expose le crime de ceux qui osent les profaner et le châtiment tant spirituel que temporel qui attend les profanateurs.

(1) *Gen.*, XIV, 18. — (2) *Ps.* IX, 5.

IV. — *Le péché de la communion indigne.*

« *C'est pourquoi quiconque mangera ce pain ou boira ce calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur.* »

Si l'apôtre appelle encore le pain consacré du pain, c'est pour se conformer à l'usage de nommer les choses par leur forme extérieure ; mais il le distingue du pain ordinaire, en l'appelant *ce pain* celui qui est devenu ce que le Seigneur en a fait par sa parole et qui sert d'enveloppe *au pain vivant* descendu du Ciel.

Le calice *est celui du Seigneur*, non parce qu'il exprime un titre de possession, mais qu'il reproduit le sacrifice du Cénacle et contient le sang versé sur la Croix et offert par la main de ses ministres. Saint Paul affirme donc clairement deux choses.

La *présence réelle* du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sous les apparences du pain et du vin.

Et la *réalité du Sacrifice de la Messe*, qui est la continuation de celui de la Cène, lequel fut par anticipation celui de la Croix. En effet, l'apôtre déclare hautement, que ceux qui participent indignement à ces mystères, c'est-à-dire sans les dispositions nécessaires, *sont coupables* du corps et du sang de Jésus-Christ : il les compare à Judas, qui l'a trahi, et à ceux qui l'ont crucifié. Il les appelle, en quelque sorte, des déicides. L'apôtre formule ses reproches si sévères contre les femmes effrontées, qui, dans la participation aux saints mystères oubliaient, le voile de la modestie, et contre les riches Corinthiens, sensuels, égoïstes, qui, par mépris de leurs frères pauvres, oublieux de l'égalité fraternelle et de la tempérance, s'enivraient, se montraient durs dans les agapes et recevaient avec cette disposition d'esprit et de cœur, le corps et le sang de Jésus-Christ.

Ainsi, profaner l'une ou l'autre des deux espèces, ou communier indignement, c'est commettre un horrible sacrilège. Car Jésus-Christ est tout entier, sous chaque

espèce, quelque petite qu'elle soit (1). L'apôtre signale ensuite la disposition nécessaire à une bonne communion et caractérise encore davantage le malheur d'une communion indigne.

V. — *Disposition indispensable pour bien communier, et châtiment de la communion indigne.*

« *Que l'homme donc s'éprouve lui-même et qu'il mange ainsi de ce pain et qu'il boive de ce calice, car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur.* »

De tout temps, l'Eglise enseigna que l'épreuve indispensable pour communier ou célébrer la sainte Messe dignement, c'est la grâce sanctifiante, l'habit nuptial. Le Concile de Trente rappelle cet enseignement traditionnel et prescrit la confession préalable à quiconque est coupable de péché mortel (2). L'épreuve nécessaire à une digne communion, lorsqu'on est coupable de péché grave, c'est donc l'examen, la discussion de sa conscience et l'aveu sincère et contrit de ses fautes, fait à un prêtre approuvé et suivi de l'absolution. Les choses saintes doivent être traitées saintement, *sancta sanctis*. Arrière les immondes ! Il n'y a pas d'alliance entre le Christ et Bélial, entre la vie et la mort, entre la table du Seigneur et celle du démon (3).

Remarquons les fortes et étranges expressions dont se sert l'apôtre pour caractériser la communion indigne. Il ne dit pas l'indigne communiant s'attire la malédiction ou la damnation éternelle, mais *il mange et boit sa propre condamnation, ne discernant pas le corps de Jésus-Christ*. Il incorpore dans son être intelligent, moral et physique, la sentence qui le condamne d'avoir méconnu le respect dû au corps de Jésus-Christ, le vrai tabernacle de la divinité, comme l'aliment assimilé par notre organisation corpo-

(1) *Trid.* sess., XXI, C. III.
(2) *Sess.*, XXI, 2. — (3) *Cor.*, X, 16 ; *Ib.*, V, 24.

relle se transforme en notre chair et sang. L'apôtre fait ici encore allusion à un rite en usage, chez quelques peuples anciens, dans l'application de la peine capitale. Aux condamnés à mort, on faisait avaler la cédule de leur sentence, afin qu'elle fût comme identifiée avec leur substance. L'indigne communiant agit de même. En profanant le corps, le sang de Jésus-Christ, dans le mystère d'amour, en le recevant avec un cœur de Judas, en le livrant à ses passions comme à des bourreaux, le profanateur s'assimile sa propre condamnation. L'indigne communion opère donc sur l'âme comme un poison mortel qui s'infiltre dans tout notre être moral et physique, elle endurcit le coupable et amène la réprobation finale. Elle exerce même sur le corps une action corrosive, soit pour le décomposer, soit pour en hâter la dissolution ; car l'apôtre parle aussi de peines corporelles et temporelles qui tombent sur le sacrilège.

« *C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont infirmes, faibles et mourants.* »

Selon le docteur des nations, des maladies de langueur, de consomption, de phtisie et des morts subites, sont les terribles châtiments dont Dieu punit déjà dans ce monde, l'indigne usage des sacrements. Saint Cyprien raconte l'effet funeste d'une communion indigne. « Pendant le saint sacrifice, dit le docteur, martyr de l'Eglise d'Afrique, une femme se présenta furtivement à la communion : elle reçut les saintes espèces, non comme un aliment, mais comme une épée, comme un poison mortel entré dans ses entrailles. Agitée d'angoisses et de convulsions, elle s'affaissa, non sous la terreur d'une persécution, mais de son attentat sacrilège. Ayant trompé les prêtres, elle reçut son Dieu en vengeur ».

Le même saint raconte encore un autre fait aussi épouvantable : « Une femme qui avait indignement communié, fut saisie du démon ; grinçant les dents, elle se déchirait la langue ; elle devint son propre bourreau ; souffrant

d'horribles douleurs intérieures, elle ne tarda pas à expirer (1).

On raconte encore que Vitikind, le fameux général saxon, vaincu par les troupes de Charlemagne, avant d'embrasser le christianisme, s'était rendu secrètement dans l'assemblée des chrétiens et avait assisté à la Messe. Au moment de la communion des fidèles, il vit dans la sainte hostie la forme d'un bel enfant qui semblait entrer avec joie dans la bouche de plusieurs communiants et avec une répugnance marquée, dans la bouche de quelques autres. Ce miracle convertit le Saxon, jusqu'alors rebelle à l'action de la grâce.

Avant de nous approcher de nos redoutables mystères, sachons donc discerner le corps de Jésus-Christ d'une nourriture ordinaire ; ne le forçons pas d'entrer dans un cœur souillé. Rappelons-nous toujours la nécessité et l'importance d'une bonne communion. Si nous avons le malheur d'être coupables de péché mortel, réconcilions-nous avec Dieu par une bonne confession, et alors nous pourrons avec confiance participer à ce banquet institué comme antidote et remède contre nos faiblesses journalières, comme préservatif contre les péchés mortels, comme source de vie, de force, de sainteté, et comme gage de notre glorieuse résurrection (2).

Avant d'expliquer l'Evangile du Jeudi saint, nous croyons utile de donner quelques explications sur :

La Messe du Jeudi saint ;

Le Reposoir ;

Le dépouillement des autels ;

La bénédiction des saintes huiles.

Le Jeudi saint est non-seulement l'anniversaire de l'institution du *Sacrement* de nos autels, mais aussi celui de l'unique et immortel *sacrifice*, ainsi que celui du sacerdoce chrétien.

(1) *Serm. de Lapsis.* — (2) *Trid., Sess.*, XIII.

Dans le but de nous rappeler l'unité et la majesté de ce sacerdoce, l'Eglise interdit ce jour-là la célébration des *Messes privées*, sauf le cas de nécessité. Elle veut que le saint Sacrifice ne soit offert, dans chaque temple, qu'une seule fois, que tous les prêtres de la paroisse y assistent et qu'ils communient de la main du célébrant.

La Messe du Jeudi saint est une des plus solennelles de l'année, et quoique l'institution de la fête du très Saint-Sacrement ait pour objet d'honorer avec plus de pompe ce grand mystère, l'Eglise, en l'instituant, n'a pas amoindri l'honneur dû à l'anniversaire de la Cène du Seigneur. La couleur adoptée à cette Messe est le blanc, comme aux solennités de Noël et de Pâques. Cependant, pendant cette Messe, la tristesse se mêle à la joie. La douleur qui oppresse l'Epouse de Jésus-Christ, au souvenir de la Passion de son cher Epoux, n'est que momentanément suspendue. A l'autel, le prêtre entonne, avec transport, l'hymme angélique : « Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux ; » les cloches de leurs voix aériennes répondent au céleste cantique, en joyeuse volée et l'accompagnent jusqu'à la fin de leurs accents graves et mélodieux. A partir de ce moment, elles demeurent trois jours muettes et leur long silence mettra dans les âmes des sentiments tristes et mélancoliques. Il réveille de douloureux souvenirs, celui du deuil de la nature, lors des souffrances et de la mort de son Auteur, et au Jardin des Olives, celui de la fuite des Apôtres qui sont les voix du Christ et les cloches vivantes des fidèles. Au sacrifice du Jeudi saint, le prêtre ne donne pas le baiser au diacre, en exécration du traître Judas qui, ce jour, a converti le signe de l'amitié en instrument de meurtre. A la Messe du Jeudi saint, le prêtre consacre deux grandes hosties ; il en consomme une et réserve l'autre qu'il met dans le calice, soigneusement couvert, pour la consommer le lendemain. En souvenir de l'immolation sanglante sur le Calvaire, le Vendredi saint, l'Eglise interrompt le sacrifice perpétuel et à l'office du matin, le prêtre n'y consacre pas, mais il consomme l'hostie

consacrée la veille ; ce rite s'appelle la *Messe des Présanctifiés.*

Le Reposoir du Jeudi saint.

Si l'Eglise suspend, durant quelques heures, le sacrifice perpétuel, Elle ne veut pas que son divin Epoux perde quelque chose des hommages dus à sa majesté, dans son sacrement d'amour. Elle demande à la piété de ses enfants de préparer, dans le temple de chaque paroisse, un reposoir aussi pompeux que possible, où, après la Messe du Jeudi saint, le célébrant transportera l'hostie sainte, ainsi que le ciboire contenant les saintes espèces pour le viatique des mourants. C'est là que les fidèles rendront leurs hommages d'adoration, de louanges et de remerciements à l'Homme-Dieu, reposant dans son tombeau : « Là où sera le corps, les aigles s'assembleront. »

Le dépouillement des autels.

Après la Messe du Jeudi saint, le célébrant dépouille l'autel ; il en enlève les nappes qui le couvrent et l'ornent. Pendant cette triste cérémonie, on chante ou l'on récite le psaume XXI, dans lequel David prophétise, d'une manière si frappante, les outrages du peuple juif et la nudité de Jésus-Christ sur la Croix, ainsi que l'action des soldats romains qui partagèrent ses vêtements.

Après avoir dépouillé l'autel majeur, le célébrant se rend aux autres autels de l'église et enlève pareillement les nappes qui les couvrent. L'image de la désolation est partout. Le tabernacle lui-même a perdu son Hôte divin, il est ouvert. Tout est muet et glacé dans le lieu saint. La Majesté de notre Dieu s'est retirée dans le sanctuaire écarté où repose la Victime universelle. Les autels ne reprendront leurs ornements ordinaires et leur éclat que le jour de Pâques, lorsque le lion de Juda, vainqueur de la mort, sortira triomphant du sépulcre, pour continuer sur nos autels, d'une manière non sanglante, le sacrifice perpétuel de la Croix.

La Bénédiction des Saintes Huiles.

Dans les églises cathédrales, le Jeudi saint, à l'unique Messe solennelle, l'Evêque consacre annuellement les huiles saintes, qui servent aux quatre sacrements : au *Baptême*, à la *Confirmation*, à l'*Ordre* et à l'*Extrême-Onction*. Cette bénédiction est faite, au milieu d'un appareil inaccoutumé. Douze prêtres en chasubles, sept diacres et sept sous-diacres, tous revêtus des habits de leurs ordres, assistent le célébrant.

La foi nous enseigne que, si nous sommes régénérés par l'eau, nous sommes confirmés et fortifiés par l'huile consacrée : précieuse liqueur de l'olivier, signe de la paix entre le ciel et la terre, et principal élément que l'Auteur des sacrements a choisi pour signifier et opérer en même temps la grâce dans les âmes.

La première des huiles saintes qui reçoit la bénédiction de l'Evêque, le Jeudi saint, est celle qu'on nomme l'*huile des malades*, et qui est la matière du sacrement de l'*extrême onction*. C'est elle qui efface dans le chrétien mourant le reste du péché, le fortifie dans le dernier combat et lui rend même quelquefois la santé du corps. La vue de cette huile doit réveiller en nous la pensée si salutaire de la mort.

Après l'huile des malades, l'Evêque consacre le *saint Chrême*, mélange d'huile d'olives et de baume ; c'est par le *saint Chrême* que l'Esprit-Saint imprime son sçeau ineffaçable sur le nouveau baptisé. Oint à la tète de cette huile sacrée, le fidèle devient visiblement un membre de l'Homme-Dieu, dont le nom de Christ signifie l'onction qu'il a reçue comme roi, prophète, martyr et pontife. Il participe à sa dignité royale et pontificale, et en quelque sorte à sa dignité de prophète et de martyr. Le *saint Chrême* sert dans le baptême, dans la confirmation, où il est la matière du Sacrement, dans le sacre des Evêques, dans la consécration des calices et des autels, dans la bénédiction des cloches, dans la dédicace des églises, où

l'Evêque en marque les douze croix qui doivent attester aux âges futurs la sainteté de la maison de Dieu.

La troisième des Huiles saintes consacrée le *Jeudi saint*, est celle qui est appelée l'*Huile des Catéchumènes*. Elle sert dans le baptême pour les onctions que l'on fait au catéchumène sur la poitrine et entre les épaules avant l'immersion ou l'infusion de l'eau. On l'emploie aussi à l'ordination des prêtres, pour l'onction des mains, et au sacre des rois et des reines (1).

O Rédempteur! roi de l'Eternelle Patrie, daignez me rendre digne de l'huile sainte qui a déjà sanctifié la tète, le front et les mains de votre ministre. Veuillez surtout me faire la grâce, qu'à ma dernière heure, elle purifie les yeux, les oreilles, les lèvres, la poitrine, les mains et les pieds de votre pauvre prêtre. Qu'elle me soit un instrument de lumière, de vie et de victoire finale, contre les assauts de l'enfer !

Évangile selon saint Jean (2)

XIII.

« Avant le jour de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, comme il avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et le souper fini, lorsque le diable avait mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le trahir,

(1) *Don Guéranger*, Passion. Le *Jeudi saint*.

(2) *Sequentia Sancti Evangelii secundum Joannem*. Cap. XIII. — Ante diem festum Paschæ, sciens Jesus, quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Parem: Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Et cœna facta, cum diabolus jam misisset in cor, ut traderet eum Judas Simonis Iscariotæ : Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia a Deo exivit et ad Deum vadit, surgit a cœna, et ponit vestimenta sua. Et cum accepisset linteum, præcinxit se. Deinde misit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo, quo erat præcinctus, venit ergo ad Simonem Petrum, et dicit ei Petrus : Donine, tu mihi lavas pedes! Respondit Jesus, et dixit ei: Quod ego facio, tu nescis modo: scies autem post ea. Dicit ei Petrus : Non lavabis mihi pedes in

Jésus sachant que son Père avait tout remis entre ses mains, et qu'il était sorti de Dieu, et retournait à Dieu, il se leva de table, ôta ses vêtements, et ayant pris un linge, il se ceignit. Ensuite, il versa de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre, et Pierre lui dit : Vous, Seigneur, vous me laverez les pieds ! Jésus lui répondit : Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez plus tard. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. Simon-Pierre lui dit : Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui est déjà lavé, n'a besoin que de laver ses pieds, pour être entièrement pur ; vous êtes purs, mais non pas tous, car, il savait qui le trahirait. C'est pourquoi, il dit : Vous n'êtes pas tous purs. Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant remis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc, je vous ai lavé les pieds, moi, Maître et Seigneur, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres, car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi. »

æternum, respondit ei Jesus : Si non lavero te, non habebis partem mecum. Dicit ei Simon-Petrus : Domine, non tantum pedes meos, sed et manus et caput. Dicit ei Jesus : qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus. Et vos mundi estis, sed non omnes. Sciebat enim quisnam esset qui traderet eum ; propterea dixit : Non estis mundi omnes. Postquam ergo lavit pedes eorum, accepit vestimenta sua : et cum recubuisset iterum, dixit eis : Scitis quid fecerim vobis ? Vos vocatis me Magister et Domine : et bene dicitis : sum etenim. Si ergo ego lavi pedes vestros, Dominus et Magister : et vos debetis alter alterius lavare pedes. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.

EXPLICATION.

Sommaire. — I. L'emploi des huit derniers jours de la vie de Notre-Seigneur sur la terre. — II. La préparation de la salle du Cénacle. — III. La manducation de l'agneau paschal. — IV. Le lavement des pieds. — V. La trahison de Judas.

I. *L'emploi des huit derniers jours de la vie de Notre-Seigneur sur la terre.*

« *Avant le jour de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père, comme il avait aimé lés siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.* »

L'Evangile et l'Epître du Jeudi saint se complètent et s'expliquent mutuellement. Saint Augustin, parlant de l'Eucharistie, dit formellement que le sacrement de nos autels épuise la *puissance*, la *sagesse* et l'*amour de Dieu*, envers les hommes. Le Concile de Trente l'explique dans le même sens, en disant que Jésus-Christ y a comme versé tous les trésors inépuisables de son amour, *divitias sui amoris quasi effusit*. Le disciple de la dilection ayant ainsi caractérisé l'acte héroïque du divin Maître, relate quelques circonstances qui précédèrent et suivirent cette institution, comme le *lavement des pieds*, la *trahison de Judas* et les *tendres adieux de Jésus*.

Dans le but de mieux suivre l'ensemble des grands mystères, surtout ceux de l'institution de l'Eucharistie et de la Passion, nous croyons bon de rappeler sommairement l'emploi des huit derniers jours de la vie de Notre Seigneur sur la terre.

Ayant été condamné à mort par le Sanhédrin, sur la motion de Caïphe, grand-prêtre, à raison de l'entraînement des esprits, produit par la résurrection de Lazare, et sa tête, ayant été mise à prix, Notre-Seigneur se retira quelque temps dans le désert, près de la petite ville d'Ephrem, parce que son heure n'était pas encore venue. Huit jours avant la fête de Pâque que, de toute éternité,

il avait choisie pour son immolation et la Rédemption du genre humain, il sortit d'Ephrem, le vendredi, le huitième jour du mois de Nisan ; il vint à Béthanie, dans la famille de Lazare ; le lendemain, jour du sabbat, il soupa chez Simon le lépreux, en compagnie de Lazare, ressuscité, et où Madeleine, la grande pénitente, oignit d'avance ses pieds, pour la sépulture, au milieu des murmures de Judas, qui songeait déjà à trahir son Maître. Le jour suivant, c'est-à-dire le dimanche ou le dixième jour du mois de Nisan, Jésus-Christ entra triomphalement à Jérusalem. Le lundi, il maudit le figuier stérile, qui dessécha complètement. Le mardi, dans le temple, il prononça ses va· formidables, contre les scribes et les pharisiens, et leur annonça les grands châtiments de la colère de Dieu. Il prédit aussi ce jour, à ses Apôtres, la destruction du temple de Jérusalem, et la fin du monde, ainsi que les signes précurseurs de ces terribles événements. Le mercredi, les princes des prêtres se réunirent de nouveau chez Caïphe, pour aviser aux moyens de s'emparer de Jésus-Christ. L'assemblée inclinait à laisser passer la fête de Pâque, de peur de susciter une sédition populaire, lorsque Judas, le traître, vint à les tirer d'embarras, en leur promettant, moyennant trente pièces d'argent, de leur livrer secrètement son Maître. Le marché est accepté, et conclu à la grande joie de l'assemblée. Le jeudi, le quatorzième jour de Nisan, Jésus-Christ mangea la Pâque avec ses Apôtres, institua l'Eucharistie, et fut livré par Judas aux Juifs, dans le jardin de Gethsémani. Le vendredi, il fut crucifié. Le sabbat, c'est-à-dire, le seizième jour de Nisan, il reposa dans le sépulcre, et le dimanche, le dix-septième jour de Nisan, il ressuscita glorieux.

Tel est l'enchaînement des faits et des événements consolants et douloureux de la grande semaine. Nous allons méditer, avec quelques détails, sur :

La préparation de la salle du Cénacle :

La manducation de l'agneau pascal :

Le lavement des pieds ;
La trahison de Judas ;

I. *La préparation de la salle du Cénacle.*

Quand saint Luc dit : « *Vint le jour des Asymes, où il était nécessaire d'immoler la Pâque* (1), l'Evangéliste parle du quatorzième jour du mois de Nisan, ou la quatorzième lune, c'est-à-dire la pleine lune, qui suit l'équinoxe du printemps, tombant le 21 mars. Le mois de Nisan, qui ouvre l'année civile et religieuse, chez les Juifs, correspond en partie à notre mois d'avril. Cependant, on doit remarquer que le premier jour des Asymes, chez les Juifs, se prend tantôt pour le quatorzième jour de Nisan, tantôt pour le quinzième, car, selon leur manière ordinaire de compter, ils comprenaient dans le quatorzième jour, le soir où il était ordonné de manger la Pâque, et où commençait le premier jour des pains sans levain ; au contraire, selon le comput sacré, en usage dans les fêtes, le soir appartenait au jour suivant, c'est-à-dire, au quinzième jour, car les fêtes de la Synagogue commençaient le soir et finissaient le jour suivant. Saint Jean, dans notre Evangile, adopta ce comput (2).

Le mot *Pâque, pascha*, chez les Juifs, signifie proprement dit, *passage*, *sortie*, *délivrance.* Pour eux, immoler, manger, célébrer la Pâque, n'est rien autre chose,

(1) *Luc*, XXIIe. Venit autem dies asymorum in qua necesse erat occidi Pascha.

(2) Une opinion admise par quelques docteurs modernes et basée, disent-ils, sur le texte de saint Jean, sur l'usage des Grecs, de se servir dans l'Eucharistie, de pain fermenté, prétend que Jésus-Christ anticipa d'un jour, la célébration de la Pâque, et la célébra le 13 du mois de Nisan. Cette anticipation était alors entrée dans les mœurs publiques, et fondée sur la nécessité, à cause de la foule immense de pélerins, qui affluaient à Jérusalem, de toutes les contrées de la Judée, et de tous les pays connus, pour célébrer la Pâque. Il leur eut été matériellement impossible de célébrer la Pâque, sans une anticipation. *Cornélius à Lapide*, réfute cette opinion.

qu'immoler, manger l'agneau pascal, en mémoire de la délivrance de la servitude égyptienne. Cette fête, qui commence par la manducation de l'agneau pascal, dure sept jours, pendant lesquels il leur est défendu de manger des pains fermentés. La loi de l'hospitalité religieuse, obligeait tous les propriétaires des maisons, à Jérusalem, de prêter à leurs coreligionnaires étrangers, ce qui leur était nécessaire à la célébration de leur Pâque. C'était donc le jeudi, avant midi ou vers midi, que Jésus-Christ, se trouvant à Béthanie, distante d'une demi-lieue de Jérusalem, dans la famille de Lazare, fut demandé par ses disciples, dans quelle maison de Jérusalem il voulait manger la Pâque. Il envoya Pierre et Jean, ses Apôtres de prédilection, préparer ce qui était indispensable pour la célébration de la dernière Pâque. Sachant que Judas l'avait trahi et vendu à ses ennemis, il ne nomma pas le propriétaire du local qu'il désirait, afin de ne pas fournir au traître, les éléments d'une nouvelle trahison, mais il le désigna d'une manière claire et précise ; il en donna le signalement, par celui de son serviteur qu'ils rencontreront à l'entrée de la ville, portant une cruche d'eau ; ils le suivront chez son maître, qui les accueillera bien, et se mettra entièrement à leur disposition. Jésus fit même la topographie du local, que le propriétaire leur montrera. C'est une grande salle, haute, tapissée. C'est chez cet homme riche et dans cette salle, qu'ils prépareront l'agneau pascal. « Les disciples s'en allèrent et vinrent dans la ville, et trouvèrent les choses comme il leur avait dit, et préparèrent la Pâque. »

Jésus-Christ, né pauvre, est toujours resté pauvre. Il ne possédait aucune propriété, et vivait d'aumônes, ainsi que le collége apostolique. Il pouvait dire, à juste titre : « les renards ont leur tannière, et les oiseaux du ciel leurs nids, le fils de l'homme n'a pas où reposer la tête (1). »

Cependant, dans cette vie si pauvre, si persécutée et si

(1) *Luc*, IX, 58.

laborieuse, éclate toujours un rayon de la divinité, et le Souverain de toute chose. Si l'enfant pauvre de Marie est couché dans la crèche de l'étable de Bethléem, il reçoit les hommages des anges, des bergers et des mages, des pauvres et des riches, ceux du ciel et de la terre. Les rois d'Orient lui présentent de splendides offrandes, que la main charitable de la Mère, sous l'inspiration de l'enfant, distribue à d'autres pauvres. Lorsqu'il sémera plus tard son Evangile, comme le laboureur répend son grain de sillon en sillon, il inspirera à des dames de qualité, à le nourrir, ainsi que ses Apôtres ; il commandera même à un poisson de la mer, de fournir à Pierre les quatre dragmes nécessaires pour solder sa taxe et la sienne, en faveur des frais du culte et de l'entretien du temple (1).

Le jour des Rameaux, Jésus voulant entrer triomphant dans Jérusalem, se procura également une monture d'une façon miraculeuse. Le texte sacré dit : « Lorsqu'ils s'approchèrent de Jérusalem, et qu'ils furent venus à Bethphagé, près du mont des Oliviers, Jésus envoya deux disciples, leur disant : Allez au village qui est devant vous, vous y trouverez une ânesse attachée, et son ânon avec elle, sur lequel aucun homme ne s'est encore assis, déliez-les et amenez-les moi. Et si quelqu'un vous dit quelque chose, dites : Le Seigneur en a besoin, et aussitôt, on les laissera emmener. Les disciples s'en allant, trouvèrent l'ânon lié dehors à la porte, et ils le délièrent. Quelques-uns de ceux qui étaient là, leur dirent : Que faites-vous ? Pourquoi déliez-vous cet ânon ? Ils leur répondirent, comme Jésus le leur avait commandé, et ils les laissèrent emmener (2). » Après son crucifiement, Jésus inspirera Joseph d'Arimathie, à lui fournir un sépulcre neuf, taillé dans le roc, et Nicodème, sénateur, aidera ce dernier à l'ensevelir.

Nous le répétons, dans son plus grand dénûment, le Sauveur montre toujours, qu'il est le seul Maître des hommes et des choses, et que tout dépend de sa volonté.

Revenons au riche possesseur de la vaste maison, mise

(1) *Matth.*, XVII. — (2) *Matth.*, XXI, 1, 3.

à la disposition de Jésus-Christ, pour y célébrer sa Pâque. Selon une opinion, Nicodème, sénateur, en était le propriétaire. Selon d'autres, cette maison, sise sur le mont Sion, non loin de celle de Caïphe, appartenait à Jean, surnommé Marc, qui fut plus tard, associé à saint Paul et à Barnabé, pour porter l'Evangile aux peuples païens. C'est dans cette maison, mieux dans la salle spacieuse, belle, tapissée, élevée (1), qui portera le nom de Cénacle, que se réuniront et se cacheront les Apôtres, après le crucifiement de leur Maître ; c'est là qu'il leur apparaîtra, le jour de sa Résurrection, et leur montrera les marques de ses plaies, et instituera le sacrement de pénitence. C'est là aussi qu'après l'Ascension, ses Apôtres et ses disciples, avec la très Sainte Vierge, au nombre de cent vingt personnes, passeront dix jours en prières, et recevront, le jour de la Pentecôte, le Saint Esprit, sous forme de langues de feu. C'est encore, dans cette maison, que les chrétiens seront réunis, quand ils recevront la visite de Pierre, délivré de la prison Hérodienne. A raison de tant de pieux souvenirs, cette maison, berceau de l'Eglise primitive, deviendra, plus tard, l'église de Sion, longtemps la plus belle et la plus sainte de la chrétienté.

Nous connaissons donc la sainteté du Cénacle, où sera célébrée la dernière Pâque de l'Homme Dieu, où seront institués l'Eucharistie, le Sacrifice de la Messe, le Sacrement de l'ordre et le Sacrement de pénitence ; le Cénacle honoré de la descente visible de l'Esprit-Saint, et le berceau de l'Eglise chrétienne (2).

Du choix du Cénacle fait par Notre-Seigneur, tirons quelques réflexions morales. Pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur aimait la demeure modeste du pauvre : la grotte de Bethléem, le réduit obscur de son exil en Egypte, la petite maison de Nazareth, l'atelier de saint Joseph, la caverne du désert lors de son jeûne de quarante jours, le séjour d'une barque, la pierre d'un puits,

(1) *Luc*, XXII, 12. (2) Le Cénacle est aujourd'hui converti en mosquée.

le gazon de la montagne ou celui de la solitude. Voilà les lieux de repos qui ont sa préférence, pendant sa vie mortelle. Mais, lorsqu'il veut instituer l'Eucharistie, le Sacrifice auguste, qui honorera éternellement son Père, et qui sera l'épuisement de sa charité, qui sera le centre, le pivot de toute sa Religion, il choisit une salle élevée, belle, vaste, tapissée ; salle qui se multipliera à l'indéfini, et se transformera, à travers le temps et l'espace, dans les superbes basiliques et les splendides cathédrales qui couvriront toutes les grandes cités du globe. Tous les peuples et toutes les races humaines s'y réuniront, pour s'abreuver aux sources de la vie, entendre la parole de Dieu, recevoir les sacrements avec les dons du Saint-Esprit, chanter les louanges du Très-Haut, s'asseoir au banquet Eucharistique, et en sortir transformés en hommes nouveaux. Par le choix donc du Cénacle, d'une salle belle, haute et richement décorée, Notre-Seigneur ne voulut-il pas nous faire entendre qu'en nous approchant du sacrement des sacrements, nos cœurs doivent être détachés de la terre, et élevés vers les choses célestes, et nos âmes ornées de toutes les vertus chrétiennes : foi, espérance, charité, humilité, pureté ? A cet effet, souvenons-nous toujours de cette parole, que Jésus-Christ adresse au propriétaire du Cénacle, par l'intermédiaire de saint Pierre et de saint Jean : « *Mon temps est proche. Je ferai chez vous la Pâque avec mes disciples* (1).

Le moment de la mort, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ approchait, la croix sera le piédestal qui le fera monter au Ciel. Le temps de notre mort est également proche. A l'imitation du divin Maître, puissions-nous la préparer par les souffrances, une vie de bonnes œuvres, par la réception du saint Viatique, et la couronner par la gloire éternelle !

(1) *Luc*, XXII, 11. Ubi est diversorium, ubi Pascha cum discipulis meis manducem ?

III. — *La manducation de l'Agneau pascal.*

Pierre et Jean, ainsi que nous venons de le dire, préparèrent tout ce qui était nécessaire pour célébrer la Pâque, suivant la loi de Moïse et le rite de la Synagogue. Jésus se rendit avec les douze dans le Cénacle.

Avant la dixième plaie dont Dieu frappa les Egyptiens et qui amena la délivrance des Hébreux, Moïse dit au nom de l'Eternel aux enfants d'Israël : « Le dixième jour de ce mois, chaque père de famille mettra à part un agneau sans tache, mâle et de l'année. Vous pouvez le prendre parmi les brebis ou parmi les chèvres. Si la famille ne se trouvait pas assez nombreuse pour manger cet agneau dans un seul repas, on s'associera des voisins. L'agneau mis à part, dès le dixième jour, sera gardé jusqu'au quatorzième. Le soir de ce jour, tous les enfants d'Israël immoleront cet agneau. On réservera du sang de la victime, on marquera de ce sang les deux jambages et le linteau de la porte de chaque maison où se fera le repas. L'agneau doit être rôti tout entier, sans qu'on en brise aucun os; vous le mangerez avec des pains azymes et des laitues amères. Ce qui restera sera consumé par le feu ; rien ne sera conservé jusqu'au matin.

« Voici comment vous le mangerez : Vous aurez les reins ceints, des chaussures aux pieds et un bâton à la main. Vous prendrez le repas à la hâte, car c'est la Pâque, le passage du Seigneur, ou la victime du passage de l'Eternel. Je parcourrai cette nuit la terre de l'Egypte, et j'y frapperai tous les premiers-nés depuis l'homme jusqu'à la bête, et j'exercerai mon jugement sur tous les dieux de l'Egypte (1). Le sang que vous aurez mis sur les portes de vos demeures, me sera un signe auquel je les reconnaîtrai : je verrai ce sang et je passerai outre, et la plaie de mort ne vous touchera pas, lorsque j'en frapperai toute l'Egypte. Ce jour vous sera un mémorial ; vous le célébrerez de race en race, par un culte perpétuel, comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur (2). »

(1) Toutes les idoles furent renversées. — (2) *Exod.* XI et suiv.

Nous voyons que la loi entre dans des détails précis sur l'*âge*, le *choix* et les *qualités* de l'agneau pascal, sur *le mode* de son immolation, sur *l'emploi* d'une partie du sang, et *sur la manière* dont il doit être mangé. Tout cela n'était qu'une figure réalisée en Jésus-Christ. Les traits de ressemblance entre l'agneau figuratif et le vrai agneau, immolé pour les péchés du monde, peuvent se résumer ainsi :

L'agneau pascal, chez les Juifs, devait être sans tache. Notre-Seigneur, qui est la Pâque chrétienne, est l'agneau pur, immaculé de Dieu. L'agneau pascal ne devait être mangé que dans la même maison. Rien de la victime ne pouvait être transporté ailleurs. Notre-Seigneur ne peut être mangé que dans le sein de la même demeure, l'Eglise catholique. L'agneau pascal ne devait être mangé qu'avec des pains sans levain et des laitues amères, et par les vrais Hébreux, portant dans leur chair le caractère de la circoncision, ayant les reins ceints, un bâton à la main et des chaussures aux pieds, dans l'attitude de voyageurs. Ceux qui mangent Notre-Seigneur, doivent être de vrais chrétiens, sans levain de péché mortel, ayant les reins ceints de la pureté et revêtus des insignes de la pénitence, portant un bâton à la main, image de la force morale contre les tentations, et des chaussures aux pieds, dans l'attitude de voyageurs qui n'ont pas leurs affections à la terre et qui marchent vers leur patrie céleste. Le sang de l'agneau pascal, répandu sur les portes des demeures des Israélites, fut un signe auquel l'ange exterminateur les reconnut et les épargna. Toutes les âmes marquées du sang de Notre-Seigneur seront reconnues et épargnées au jugement dernier, lorsque l'ange exterminateur fera, comme en Egypte, le discernement des justes et des méchants.

Remarquons ici que tout père de famille devait immoler l'agneau pascal et offrir ainsi un vrai sacrifice. Dans cet acte capital du culte israélite, la loi de Moïse rendait au père de famille la puissance sacerdotale, qui lui appartenait durant le régime patriarcal, et qui, en vertu du baptême, est donnée à chaque chrétien (1).

(1) Vos autem genus electum, regale sacerdotium. I *Pet.* II, 9.

Remarquons encore que l'agneau pascal rôti à la broche, offrait l'aspect d'un crucifié ; les pieds de devant et ceux de derrière, étaient étendus et soutenus par des baguettes enfoncées dans la chair, et formaient l'image du supplice de la Croix. Lorsque Pierre et Jean eurent immolé, rôti l'agneau pascal, aspergé de son sang le linteau et les jambages de la porte, et tout préparé pour sa manducation, savoir : les laitues, les bâtons, les chaussures, les ceintures, ainsi que le repas qui devait suivre, sur le soir, Jésus vint avec ses douze apôtres, dans la maison qu'il avait désirée pour l'accomplissement de ses plus sublimes mystères. Le propriétaire l'accueillit avec les sentiments du plus profond respect et de la plus vive reconnaissance ; il le remercia de l'honneur qu'il lui faisait en acceptant chez lui l'hospitalité. Notre-Seigneur entra dans le Cénacle richement décoré.

Avant la manducation de l'agneau pascal, Jésus dit à ses douze apôtres réunis : « J'ai désiré d'un grand désir, de manger cette Pâque avec vous, avant que de souffrir, » c'est-à-dire, si nous comprenons bien : « J'ai désiré d'être moi-même votre Pâque, l'Agneau immolé pour vous et mangé par vous, la victime de votre délivrance et l'aliment de votre âme, ainsi que la victime, la délivrance et l'aliment du genre humain. » Cet étonnant langage sorti de la bouche du Sauveur, la veille de sa mort, manifeste clairement que, pendant tous les instants de sa vie mortelle, il a eu présente à son esprit sa dernière Pâque, qui devait consommer les grands mystères de sa charité. Le désir ardent qui pressait sans cesse son cœur si aimant, était de souffrir pour nous, d'instituer l'Eucharistie et le sacrifice de la Messe, en d'autres termes, de donner aux siens, sous les espèces du pain et du vin, sa chair à manger et son sang à boire, ainsi qu'il l'avait promis un an auparavant, au grand scandale des Capharnaïtes, et de laisser le mémorial de son sacrifice sanglant

(1) *Luc*, XXII, 15.

de la Croix qui racheta le genre humain, dans le sacrifice de nos autels. L'institution de ces divins mystères, qui perpétuent la présence réelle de Jésus-Christ, au milieu de nous, jusqu'à la fin des siècles, et qui divinise notre âme et notre corps, quand nous nous en approchons dignement, devra toujours nous exciter à rendre amour pour amour.

Ayant ainsi exprimé en termes voilés la mystérieuse signification de la dernière Pâque, Jésus mangea avec ses apôtres l'agneau pascal, suivant les prescriptions de la loi, debout, un bâton à la main, une ceinture aux reins et des chaussures aux pieds. C'est ici encore le passage πασχα, la Pâque de la Synagogue, instituée, en Egypte, dans cette nuit mémorable où l'ange extermina les premiers-nés des Egyptiens et fit sortir les Israélites de la captivité, pour se rendre dans la terre promise. Cette Pâque n'était que la figure d'un autre agneau, d'une autre Pâque, d'un autre passage, d'une autre délivrance qui va se réaliser, non en figure, mais en réalité, non plus par l'intermédiaire d'un ange, mais par Jésus-Christ, le Verbe incarné. Ce n'est plus le mémorial du passage d'une terre à l'autre, mais de l'exil à la patrie céleste.

Après la manducation de l'agneau pascal, Jésus et les apôtres déposèrent les signes symboliques et se mirent autour d'une table où fut servi le repas qui suivait la manducation de l'agneau pascal.

IV. — *Lavement des pieds.*

« *Et le souper fini, lorsque le diable avait mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le trahir, Jésus sachant que son Père avait tout remis entre ses mains et qu'il était sorti de Dieu et retournait à Dieu, il se leva de table, ôta ses vêtements et, ayant pris un linge, il se ceignit. Ensuite, il versa de l'eau dans un bassin et commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui.* »

la surprise, du respect et de la vénération, l'apôtre voyant venir à lui son Maître avec l'habillement d'un esclave et prêt à en remplir les fonctions, laisse entendre ce cri naturel de stupéfaction, qui est, en même temps, une admirable profession de foi : *Vous, Seigneur, vous me laverez les pieds !* Vous, le Maître du ciel et de la terre, vous qui avez les paroles de la vie éternelle, vous pour qui j'ai tout abandonné, femme, parents, filets, vous vous humilierez jusqu'à laver les pieds à moi pécheur, indigne de votre présence, et surtout indigne du contact de vos mains, divins instruments de tant de merveilles et de prodiges. » Saint Pierre résume ici en quelques mots la protestation d'indignité qu'il proféra après sa première pêche miraculeuse, et qui fixa définitivement sa vocation à l'apostolat : « Eloignez-vous de moi, Seigneur : je ne suis qu'un pécheur (1).

Tout en acceptant cette protestation d'indignité et de respect, Notre-Seigneur veut de son apôtre une obéissance passive et aveugle. Il lui dit : « *Vous ne savez pas maintenant ce que je fais, mais vous le saurez plus tard* », c'est-à-dire, vous n'avez pas encore l'intelligence de mon acte d'humilité, vous l'aurez plus tard, ainsi que celle de toute chose, en recevant l'Esprit-Saint, qui vous donnera la clef, le sens de tous les mystères. Pierre, ardent dans son amour et cédant à un mouvement coupable d'amour-propre, répondit : « Jamais, vous ne me laverez les pieds ». En d'autres termes : « Vous, mon Dieu, à mes pieds ! jamais je ne pourrai le permettre ». Quoique cette nouvelle protestation de saint Pierre sortît d'un cœur parfaitement dévoué, néanmoins elle laissa percer une ardeur d'amour-propre déplacé. C'est pourquoi elle déplut à Notre-Seigneur, qui aime l'obéissance aveugle à ses ordres. L'obéissance absolue lui est le sacrifice le plus agréable. C'est le sacrifice de la volonté, par conséquent le témoignage le plus éclatant du vrai amour (2). De là, ces deux règles de saint Basile : « Quiconque s'oppose à un ordre connu de

(1) *Matth.*, V, 8.
(1) *Marc*, XXI, 13. Majus est omnibus holocautomatibus et sacrificiis.

Dieu, quelque piété qu'il fasse paraître, n'est pas exempt de péché.

« Tout ordre connu de Dieu doit être accompli avec un parfait sentiment de soumission. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit à Pierre : « *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi* ».

Selon saint Augustin, dans ces paroles le Sauveur fait allusion à la grande pureté de conscience que nous devons apporter à la réception de l'Eucharistie qu'il va instituer ; pureté représentée par les lotions des prêtres de la Synagogue. Avant de remplir leurs fonctions dans le temple, ils devaient se laver les mains et les pieds dans la mer ou bassin d'airain qui se trouvait à l'entrée du sanctuaire, et qui figurait le tribunal de pénitence, institué par Notre-Seigneur, afin de nous préparer au sacrement des sacrements. Jésus menace le chef de ses apôtres de lui refuser la part dans le banquet du divin amour, de l'exclure de l'union intime avec lui et même du Paradis, jusqu'à la parfaite expiation des moindres fautes, parce que rien de souillé n'est admis dans le séjour de la pureté parfaite. Néanmoins, il ne faut pas croire que par cette menace, Notre-Seigneur ait voulu exclure à jamais son apôtre du Ciel. Le péché seul en ferme la porte, et saint Pierre n'était coupable dans cette circonstance que de péchés véniels, ainsi que l'indique la réponse du Seigneur. Pierre, atterré de la menace de son Maître, s'écria plein de terreur : « *Non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête.* » Il est frappé comme d'un coup de foudre ; il offre plus que Jésus ne demande ; il lui présente à laver pieds, mains et tête : allusion à ce qui était en usage dans la réception des hôtes. Des esclaves, sous les ordres du père de famille, lavaient les pieds, les mains et la tête de l'hôte, ou ils lui faisaient prendre un bain, dans lequel il lavait toutes les parties du corps. Jésus lui dit : « *Celui qui est déjà lavé n'a besoin que de laver ses pieds, pour être entièrement pur,* » c'est-à-dire, vous avez été purifié par les eaux du baptême, les actes de pénitence, le partage de

mes tribulations : il ne vous reste à effacer que quelques fautes légères qui sont comme une fine poussière attachée à vos pieds, qui ont foulé la boue du monde.

Dans ces paroles, Notre-Seigneur laisse entendre qu'il désire une pureté plus qu'ordinaire de la part des prêtres et des fidèles qui participent souvent au mystère de l'Eucharistie. En lavant les pieds à ses apôtres, Notre-Seigneur leur donna une plus grande connaissance de leurs péchés et un plus vif repentir. En lavant le corps, il purifia également leur âme. Les guérisons corporelles de Jésus-Christ produisaient toujours la guérison des plaies spirituelles. Car sauver l'homme du mal moral, cause du mal physique, voilà la raison de son nom et de sa mission ; *Salvator*. Les paroles de Notre-Seigneur doivent tranquilliser les âmes timorées, qui voudraient toujours laver *la tête, les pieds et les mains,* recommencer leurs confessions. Un confesseur avisé leur redira avec Jésus : *Vous êtes pures ;* vousn'avez qu'à laver les pieds. Grâce à vos confessions précédentes, vous êtes en état de sainteté : il ne vous reste qu'à vous purifier des fautes journalières.

Ayant constaté dans Pierre, chef du collège apostolique, et dans d'autres apôtres, une grande pureté, Jésus ajouta ces paroles, qui les firent trembler tous : « *Vous êtes purs, mais non pas tous. Car il savait qui le trahirait. C'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs.* »

Cette révélation inattendue des consciences, de la part de Celui qui sait tout, consterna les apôtres fidèles. Nous expliquerons plus au long ces paroles, dans le paragraphe suivant. Jésus lava les pieds à tous ses apôtres. Arrivé à Judas, dont il venait de réveiller publiquement la conscience sans le nommer, il se montra singulièrement prévenant à son égard. Non-seulement il lui lava les pieds, mais une pieuse légende dit : « *Il les lui baisa d'une manière affectueuse.* » Quelle profonde humilité de la part du Fils de Dieu ! Le ciel, la terre et l'enfer même sont surpris de cet étonnant abaissement. Jésus savait que le traître, sous l'empire de Satan, l'avait vendu à ses mortels ennemis.

qu'il ne cherchait qu'une occasion favorable de le livrer ; et cependant, tout en connaissant tous les détails de ce pacte infernal, il est aux pieds du malheureux ; il lui lave les pieds, pour exciter les remords de sa conscience et la purifier. Dans le désert, Satan avait promis à Jésus la possession du monde entier, s'il tombait à ses genoux et l'adorait ; dans le Cénacle, Jésus est à genoux devant son apôtre apostat, instrument de Satan, pour le convertir, et rien n'amollit ce cœur de bronze. Judas est ici le prototype du pécheur sacrilége qui, nonobstant tous les avertissements, reste endurci et impénitent. Encore une fois, quelle humilité ! et surtout quelle charité de la part du Sauveur !

« *Après qu'il leur eut lavé les pieds et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant mis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Maître et le Seigneur, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi* ».

Notre-Seigneur ayant lavé les pieds à ses apôtres et repris sa robe sans couture ou son manteau, et s'étant remis à table, indique à ses apôtres le sens de sa profonde humiliation et de son excessive charité. Il affirme de nouveau devant eux sa grandeur, sa dignité et son caractère messianique : « Vous m'appelez *le Maître* » en grec, *le Docteur et le Seigneur* (1). *Vous avez raison, je le suis*. En d'autres termes : « Je suis le seul Docteur que les hommes doivent écouter, le seul Seigneur du ciel et de la terre, l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie ; en dehors de moi, il n'y a que ténèbres, que mort, que malheur éternel. »

Après cette solennelle et véridique affirmation, il ajoute : « Si moi, le Docteur des anges et des hommes, si moi, le Seigneur de toute chose, je me suis abaissé jusqu'à remplir le rôle d'esclave, jusqu'à laver les pieds de celui d'en-

(1) *Jean*, XIII, 13. Ὁ διδάσκαλος καὶ ὁ κύριος.

mes tribulations : il ne vous reste à effacer que quelques fautes légères qui sont comme une fine poussière attachée à vos pieds, qui ont foulé la boue du monde.

Dans ces paroles, Notre-Seigneur laisse entendre qu'il désire une pureté plus qu'ordinaire de la part des prêtres et des fidèles qui participent souvent au mystère de l'Eucharistie. En lavant les pieds à ses apôtres, Notre-Seigneur leur donna une plus grande connaissance de leurs péchés et un plus vif repentir. En lavant le corps, il purifia également leur âme. Les guérisons corporelles de Jésus-Christ produisaient toujours la guérison des plaies spirituelles. Car sauver l'homme du mal moral, cause du mal physique, voilà la raison de son nom et de sa mission ; *Salvator*. Les paroles de Notre-Seigneur doivent tranquilliser les âmes timorées, qui voudraient toujours laver *la tête, les pieds et les mains,* recommencer leurs confessions. Un confesseur avisé leur redira avec Jésus : *Vous êtes pures ;* vousn'avez qu'à laver les pieds. Grâce à vos confessions précédentes, vous êtes en état de sainteté : il ne vous reste qu'à vous purifier des fautes journalières.

Ayant constaté dans Pierre, chef du collège apostolique, et dans d'autres apôtres, une grande pureté, Jésus ajouta ces paroles, qui les firent trembler tous : « *Vous êtes purs, mais non pas tous. Car il savait qui le trahirait. C'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs.* »

Cette révélation inattendue des consciences, de la part de Celui qui sait tout, consterna les apôtres fidèles. Nous expliquerons plus au long ces paroles, dans le paragraphe suivant. Jésus lava les pieds à tous ses apôtres. Arrivé à Judas, dont il venait de réveiller publiquement la conscience sans le nommer, il se montra singulièrement prévenant à son égard. Non-seulement il lui lava les pieds, mais une pieuse légende dit : « *Il les lui baisa d'une manière affectueuse.* » Quelle profonde humilité de la part du Fils de Dieu ! Le ciel, la terre et l'enfer même sont surpris de cet étonnant abaissement. Jésus savait que le traître, sous l'empire de Satan, l'avait vendu à ses mortels ennemis.

qu'il ne cherchait qu'une occasion favorable de le livrer ; et cependant, tout en connaissant tous les détails de ce pacte infernal, il est aux pieds du malheureux ; il lui lave les pieds, pour exciter les remords de sa conscience et la purifier. Dans le désert, Satan avait promis à Jésus la possession du monde entier, s'il tombait à ses genoux et l'adorait ; dans le Cénacle, Jésus est à genoux devant son apôtre apostat, instrument de Satan, pour le convertir, et rien n'amollit ce cœur de bronze. Judas est ici le prototype du pécheur sacrilége qui, nonobstant tous les avertissements, reste endurci et impénitent. Encore une fois, quelle humilité ! et surtout quelle charité de la part du Sauveur !

« *Après qu'il leur eut lavé les pieds et qu'il eut repris ses vêtements, s'étant mis à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Maître et le Seigneur, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi* ».

Notre-Seigneur ayant lavé les pieds à ses apôtres et repris sa robe sans couture ou son manteau, et s'étant remis à table, indique à ses apôtres le sens de sa profonde humiliation et de son excessive charité. Il affirme de nouveau devant eux sa grandeur, sa dignité et son caractère messianique : « Vous m'appelez *le Maître* » en grec, *le Docteur et le Seigneur* (1). *Vous avez raison, je le suis*. En d'autres termes : « Je suis le seul Docteur que les hommes doivent écouter, le seul Seigneur du ciel et de la terre, l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie ; en dehors de moi, il n'y a que ténèbres, que mort, que malheur éternel. »

Après cette solennelle et véridique affirmation, il ajoute : « Si moi, le Docteur des anges et des hommes, si moi, le Seigneur de toute chose, je me suis abaissé jusqu'à remplir le rôle d'esclave, jusqu'à laver les pieds de celui d'en-

(1) *Jean*, XIII, 13. Ὁ διδάσκαλος καὶ ὁ κύριος.

tre vous qui est un démon et qui me trahira, ainsi vous ne devez pas dédaigner, ni rougir de vous laver les pieds les uns aux autres, de rendre au moindre de vos frères tous les services que réclame la charité, de soulager, d'assister amis et ennemis, dans leurs détresses, infirmités et maladies.

Si le rang, la condition, la naissance, la fortune ou la nature y répugnent, *souvenez-vous de moi :* souvenez-vous de ma charité et de mon humilité.

« *Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous le fassiez aussi.* »

Jésus est le seul Docteur qui ait pratiqué parfaitement ce qu'il a enseigné. L'exemple est plus efficace que la parole. Dans l'exemple, on voit l'aimant qui attire : la parole n'est souvent qu'un vain son de la voix qui s'éteint. « Exempla trahunt, verba volant. » Jésus a fait son Evangile, avant de le promulguer (1). Il est plus docteur en actes qu'en paroles ou, comme le dit si bien le grand Augustin : « Tous les actes du Verbe incarné sont un enseignement et une doctrine : facta Verbi, verba. »

On lit dans la vie de ce saint docteur que, se trouvant dans son couvent, près de la ville de Tagaste, il joignit à ses études les œuvres de miséricorde et principalement l'hospitalité. Un jour qu'il recevait les pauvres, leur donnait à manger et leur lavait les pieds, Jésus-Christ se présenta à lui sous l'apparence d'un malheureux, et dans un état si languissant, que le saint docteur, touché de sa misère, le mena dans sa cellule et le traita de son mieux ; il lui lava les pieds et les baisa. Le pauvre lui dit alors :

« Grand Augustin, réjouissez-vous, parce qu'aujourd'hui vous avez mérité de voir et de toucher le Fils de Dieu dans sa chair (2) ». Ces paroles dites, le pauvre disparut, laissant cet homme céleste tout ravi de la faveur qu'il venait de recevoir. A l'école du divin Maître, tous ceux qui ont

(1) *Act.* I, 5. Cœpit facere et docere.

(2) Magne pater Augustine, gaude ; quia Filium Dei hodie in carne videre et tangere meruisti.

charge d'âmes, prêtres, parents, instituteurs, institutrices, apprendront le dévouement, la charité, plus en actes qu'en paroles. Ils feront leur enseignement avant de le donner. Alors, ils pourront dire avec le docteur des nations : « Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ (1). » Saint François Xavier, légat du souverain Pontife, allant dans les Indes, ne rougit pas de faire le lit aux malades, de préparer leurs aliments et de leur administrer les médicaments. Lorsqu'on lui représentait que ces fonctions serviles ravalaient la dignité d'un légat du Saint-Siège, il répondit gaiement : « Elles rapprochent le disciple du Maître, qui s'est abaissé jusqu'à laver les pieds à ses apôtres. » L'humilité orne et ne déshonore pas les hommes. Cette maxime de l'Evangile a été comprise et pratiquée par toutes les âmes d'élite. Saint Charles, archevêque de Milan et cardinal de l'Eglise romaine, dans le but d'éloigner le fléau de la peste de son peuple, ordonna une procession publique où il marchait nu pieds, une corde au cou, portant sur les épaules une lourde croix, comme un criminel, à l'exemple de Jésus-Christ, montant au Calvaire. Il vendit jusqu'à sa vaisselle pour en donner le prix aux pauvres pestiférés, qu'il servit et administra de ses propres mains. Mgr Belsunce, évèque de Marseille, imita cet illustre modèle, dans une calamité pareille.

Conformément à la recommandation de Jésus-Christ, les papes, les évêques, les princesses et même les princes chrétiens adoptèrent l'usage de laver les pieds à douze pauvres, le Jeudi Saint, et de les associer à leur table. Saint Louis, roi de France, sainte Hedvige, reine de Pologne, sainte Elisabeth de Hongrie, femme du landgraf de Hesse, sainte Brigite, reine de Suède, et bien d'autres l'ont fait. Cet usage existe encore dans la cour de Vienne et dans le Vatican de Rome, ainsi que dans bien des cathédrales, le Jeudi Saint.

De l'action du Sauveur lavant les pieds à ses apôtres immédiatement avant l'institution de l'Eucharistie et de

(1) Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. I *Cor*. XI., 1.

sa recommandation de suivre son exemple, nous tirerons cette morale utile à tous. En nous approchant du Sacrement des autels, nous nous efforcerons d'avoir une grande pureté de conscience, afin que Jésus-Christ puisse nous rendre ce témoignage, « Vous êtes purs ». Si nous sommes coupables de quelque faute grave, nous irons nous laver dans la piscine du sacrement de Pénitence. De plus, à l'exemple du divin Maître, nous ne rougirons jamais, si la nécessité l'exige, de rendre au moindre de nos frères, amis ou ennemis, les services les plus répugnants à l'orgueil, à l'égoïsme et à la nature. Alors nous serons vraiment, non en paroles, mais en actes, les disciples et les imitateurs de Celui qui, pour gagner une âme endurcie, s'est jeté aux pieds de Judas le traître et un démon incarné.

O Jésus ! Docteur et Sauveur du monde ! nous vous remercions du fond du cœur de nous avoir donné l'exemple d'une pareille humilité et charité. Nous vous supplions de nous purifier de tout ce qui pourrait vous déplaire. Accordez-nous également la vertu de l'humilité et du sacrifice, afin que cendre et poussière, nous puissions marcher sur vos traces et mériter l'exaltation promise à l'anéantissement volontaire.

V. — *La révélation de la trahison de Judas.*

Ce n'est pas sans un dessein particulier de la Providence que Judas se trouvait dans le Cénacle, à la dernière Cène, au nombre des convives.

Après une nuit passée en prières, Notre-Seigneur le choisit et l'éleva à la dignité de l'apostolat ; il était alors juste et saint. Avec les autres apôtres, il reçut le pouvoir de prêcher l'Evangile, de guérir les malades, d'opérer des miracles et de chasser les démons. Le Sauveur l'honora même d'une confiance particulière, en le chargeant du soin de le nourrir, ainsi que le collége apostolique, du produit des charités que lui faisaient des dames de qualité ; il l'établit son économe et son pourvoyeur. Dépositaire de

l'argent d'autrui, en faveur de l'entretien de son Maître, de ses confrères et des pauvres. Judas se laissa tenter par la cupidité ; il commit des larcins secrets, au préjudice de la communauté ; il se fit une bourse à part. Et où n'aboutit pas une passion non réprimée ? Cependant les avertissements charitables ne lui manquèrent pas ; car Jésus, se voyant abandonné d'un grand nombre de disciples, à raison de son discours relatif à l'Eucharistie, qu'il avait adressé aux Capharnaïtes, s'était tourné vers les douze apôtres et leur demanda carrément si eux aussi voulaient l'abandonner ? Au nom de tous, Pierre répondit : « Seigneur, à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru et nous avons reconnu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus leur répondit : « Ne vous ai-je pas choisis tous les douze ? et un de vous est un diable. » Il désignait déjà Judas Iscariote qui devait le trahir, étant un des douze (1). La passion qui agitait ce malheureux fut plus forte que les charitables remontrances. Il osa murmurer publiquement contre Madeleine, qui, le samedi avant le crucifiement, vint généreusement, pendant que Jésus soupait chez Simon le lépreux, oindre ses pieds d'un parfum précieux. Il traita cet acte héroïque de prodigalité scandaleuse ; il s'écria qu'on pouvait vendre ce parfum plus de trois cents deniers et donner le prix aux pauvres ; l'Evangéliste remarque qu'il ne se souciait pas des pauvres, mais de ses intérêts, parce qu'il était voleur (2).

Le démon de l'argent possédait son cœur. A dater du dimanche des Rameaux, Jésus passait le jour dans le temple à prêcher, et la nuit, il se retirait sur le mont des Olives (3) jusqu'au mercredi matin. Les Pharisiens et les chefs des prêtres ayant mis à prix la tête du Sauveur et résolu sa mort, se réunirent de nouveau chez Caïphe,

(1) *Jean*, VI, 71. — (2) *Ib.*, II, 6.

(3) Erat autem diebus docens in templo, noctibus vero exiens, morabatur in monte qui vocatur Oliveti. *Luc.*, XXI, 37.

grand-prêtre, le Mercredi de la Semaine Sainte, afin d'aviser aux moyens de l'arrêter par ruse et d'exécuter la sentence ; ils opinèrent de laisser passer la fête de Pâque, dans la crainte d'une émeute, lorsque Judas, un des douze, sous l'inspiration de Satan, quitta subitement le collége apostolique, se rendit dans l'assemblée délibérante, et promit aux ennemis de son Maître de le livrer secrètement. Voici comment l'Evangile raconte l'histoire de la trahison de Judas et le contrat secret qu'il fit avec les ennemis de son Maître :

« Or, Jésus ayant achevé tous ses discours (sur le jugement dernier) le Mardi de la Semaine Sainte, dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours et que le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié. Alors le Mercredi, les princes des prêtres et les anciens du peuple s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre Caïphe et tinrent conseil pour se saisir de Jésus par ruse et le faire mourir. Mais, disaient-ils, que ce ne soit pas pendant la fête de Pâque, de peur que cela ne suscite du tumulte parmi le peuple. Satan entra dans Judas, surnommé Iscariote, un des douze. Et s'en allant, il s'entendit avec les princes des prêtres et les chefs des gardes du temple, touchant la manière en laquelle il le livrerait ; et pleins de joie, ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent. Et s'étant engagé, il cherchait l'occasion de le livrer à l'insu du peuple (1). »

Par ce texte si sobre de détails, nous voyons que le Sanhédrin, réuni chez son président Caïphe, le grand-prêtre, ne délibéra pas sur *la condamnation de Jésus-Christ*. Cette condamnation avait été prononcée dans la réunion qui eut lieu après la résurrection de Lazare, ainsi que nous l'avons vu. La délibération roula sur *le mode de l'exécution de la sentence de mort*. Dans le but d'éviter une émeute, qu'on craignait, on prit *deux résolutions* : La *première*, qu'il faudra recourir à *la ruse*, et non

(2) *Math.*, XXVI, *Marc* XIV, *Luc* XXII.

à *la violence*, pour *arrêter et faire mourir Jésus*. La *seconde*, qu'on attendra jusqu'après les fêtes de Pâque, quand la masse des pèlerins aura quitté la ville. Cette dernière mesure fut inopinément changée par l'intervention de l'apôtre Judas, sous l'inspiration de Satan. Le traître, moyennant trente pièces d'argent, promit aux princes des prêtres et aux chefs des gardes du temple de livrer son Maître, à l'insu du peuple : promesse qui fut acceptée avec une joie infernale.

A cette occasion, nous nous permettons de demander si l'argent fut le seul mobile qui poussa Judas à un tel acte d'ingratitude, de malice et de perfidie. Nous savons que toute passion, surtout celle de la cupidité, aveugle l'intelligence et peut porter sa victime à tous les excès (1).

Judas, à raison de ses fonctions d'économe du collége apostolique, se trouvant souvent en contact avec le monde extérieur, n'a-t-il pas été parfaitement au courant de ce que les autorités de sa nation tramaient contre son Maître ? D'autre part, ayant souvent entendu Jésus dire que sa mort était prochaine, n'a-t-il pas pensé que sa cause était désespérée, et que, par conséquent, il devait songer à son propre avenir ? Manquant de foi et de confiance dans la Providence, n'a-t-il pas cru sage de calculer avec sa conscience et de se mettre du parti dominant, comme le font, dans les crises sociales, politiques et religieuses, certains esprits ondulants qui passent pour *habiles* et qui se soucient plus du bien-être présent que du bonheur futur ? Chez Judas, le vil calcul de l'avenir et d'une politique égoïste, ne s'est-il pas associé à l'avarice pour arriver à la trahison et à un pacte diabolique ?

Si Judas est le type incarné de la perfidie, de l'ingratitude et de la malice, Caïphe et ses amis du Sénat ne sont pas moins les agents visibles de l'enfer, par leur haine implacable envers l'innocence et par leur mépris de toute justice.

(1) Auri sacra fames, ad quid mortalia pectora cogis? *Virgile*.

La loi de Moïse défendait, sous peine de mort, de vendre un enfant d'Israël et d'accepter le prix de cette vente (1). Au mépris de cette législation, qui garantissait la liberté individuelle des fils de la Synagogue, le Sanhédrin, gardien-né de cette loi tutélaire, n'eut pas honte de forfaire à l'honneur national et d'acheter la vie du grand Prophète de Nazareth.

Malgré son horrible forfait, le traître, qui cherchait l'occasion d'exécuter sa promesse, d'une mine contrefaite, retourna au collége apostolique et accompagna son Maître dans le Cénacle. Il mangea avec lui l'agneau pascal et prit part au repas qui suivait cette manducation. Notre-Seigneur, venu pour sauver tous les pécheurs, fera tous ses efforts, dans le but de retirer de l'abîme ce malheureux, vendu à l'enfer.

« *Et pendant qu'assis à table, ils mangeaient, Jésus leur dit : En vérité, je vous le dis, un de vous qui mange avec moi, me trahira. Et pleins d'une grande tristesse, ils commencèrent chacun à lui demander : Est-ce moi, Seigneur? Et il leur répondit : Celui qui met avec moi la main dans le plat, celui-là me trahira. Pour ce qui est du Fils de l'Homme, il s'en va, selon ce qui a été écrit de lui; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'Homme sera trahi! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût pas né. Judas, qui le trahit, dit : Est-ce moi, Maître? Il lui répondit* (*tout bas*) : *Vous l'avez dit* (2). »

Le récit de saint Jean est encore plus explicite et plus détaillé. Il se lie au lavement des pieds. Jésus, après avoir porté la charité jusqu'à laver les pieds au traître qui l'avait vendu et qui reste insensible à cet héroïsme d'humilité, de retour à table, prononça ces paroles pleines de terreur et de compassion :

« Cependant, il faut que cette parole de l'Ecriture s'ac-

(1) *Deut.*, XXIV, 7. Si deprehensus fuerit homo sollicitans fratrem suum de filiis Israël, et vendito illo, acceperit pretium, interficietur et auferes malum de medio tui.

(2) *Math.*, XXVI; *Marc*, XIV; *Luc*, XXII.

complisse : Celui qui mange avec moi le pain, lèvera le pied contre moi (1). Je vous le dis à présent, avant que cela arrive, afin qu'après que ce sera arrivé, vous croyiez à ce que je suis. En vérité, en vérité, je vous le dis : Qui reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit ; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Lorsque Jésus eut dit ces choses, il se troubla en son esprit et il protesta et il dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : Un de vous me trahira. Oui, la main de celui qui me trahit est avec moi à cette table. Pour ce qui est du Fils de l'Homme, il s'en va, selon ce qui a été déterminé ; mais malheur à cet homme par qui il sera trahi ! Or, les disciples se regardaient l'un l'autre, incertains de qui il parlait, et ils commencèrent à s'entre demander qui était celui d'entre eux qui ferait cette action. Or, un de ses disciples était couché sur le sein de Jésus, celui qu'il aimait. Simon Pierre lui fit signe et dit : Qui est celui de qui il parle ? C'est pourquoi, celui qui était couché sur le sein de Jésus lui dit : Seigneur, qui est-ce ? Jésus répondit : Celui à qui je présenterai du pain trempé. Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote. Dès qu'il eut pris le pain, Satan entra en lui et Jésus lui dit : Faites au plus tôt ce que vous faites. Aucun de ceux qui étaient à table ne comprit ce qu'il leur disait. Car quelques-uns pensaient que, Judas ayant la bourse, Jésus lui avait dit : Achetez ce qui nous est nécessaire pour le jour de la fête, ou donnez quelque chose aux pauvres. Judas ayant donc pris ce pain sortit aussitôt et il était nuit. »

Dans ces textes de l'Evangile, nous voyons manifestées trois choses : la *haute science* et l'immense charité de Jésus-Christ ; la *consternation* des Apôtres, et l'*endurcissement* de Judas.

Dans le but de toucher le cœur endurci de son apôtre, Jésus lui manifeste clairement qu'il connaît toute la trame de sa noire action ; il tait, par charité, son nom : « En vé-

(1) *Ps.* XI, 19. Allusion au traitre Achitophel qui trahit David. Il fut le prototype de Judas.

rité, je vous le dis. un de vous qui mange avec moi me trahira ; je vous le dis à présent, avant que cela arrive. » Il cherche à réveiller dans cette âme de bronze le sentiment de l'honneur, de la reconnaissance et de l'amitié : « Celui qui mange avec moi ; celui qui met avec moi la main dans le plat, celui-là me trahira. » Il l'épouvante par la terreur des peines éternelles : « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'Homme sera trahi ! Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il ne fût pas né. »

Après la terreur que Jésus veut inspirer à son apôtre, traître à sa sublime vocation, Jésus relève cette glorieuse mission qui le personnifie en affirmant solennellement : « En vérité, en vérité, je vous le dis : qui reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit ; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. » A la vue de cette hauteur d'où Judas est tombé, il laisse éclater un trouble intérieur et ces paroles d'indignation : « En vérité, en vérité, je vous le dis : un de vous me trahira ; oui, la main de celui qui me trahira est à cette table. Pour ce qui est du Fils de l'Homme, il s'en va, selon ce qui a été déterminé ; mais malheur à cet homme par qui il a été trahi ! »

Devant une révélation aussi claire et aussi foudroyante, qui concerne l'honneur de tout le collége apostolique, l'on conçoit la profonde consternation, la tristesse des Apôtres, et cette demande d'un chacun en particulier : « Est-ce moi, Seigneur ? »

Quant à Judas, témoin de la science, de la charité miséricordieuse de son Maître et de la consternation de ses collègues, reconnaît-il son crime ? Se prosternant devant Celui qui n'a repoussé aucun repentir sincère, implore-t-il son pardon, à l'exemple de Matthieu, de Madeleine, de la femme adultère, de Zachée, de tous les pécheurs ? Il voit même Jésus à ses pieds, pour les laver, les baiser et l'attendrir. Il reste insensible, endurci, impénitent. Il se raidit contre les remords de sa conscience, contre le sentiment de l'honneur, de la gratitude et de l'amitié, contre la pensée de la justice éternelle. Il ne craint qu'une chose, celle

d'être découvert, d'être nommé publiquement. Sous cette impression, il ose dire d'un ton insolent et hypocrite : « Est-ce moi, Maître ? » Le Seigneur lui répond : « Vous l'avez dit ». En d'autres termes, « C'est vous ». Notre-Seigneur donne cette réponse d'un ton si calme, si charitable, que lui seul l'entend.

Cependant Pierre, placé à droite de Jésus, toujours ardent dans son zèle et son amour pour son Maître, veut connaître le traître ; il fait signe à Jean, couché dans le sein de Jésus, de demander quel est le coupable et de le désigner. Jean dit donc : « Seigneur qui est-ce ? Jésus répond à son disciple bien-aimé, d'une voix douce : « Celui à qui je présenterai du pain trempé ». Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote.

Ce pain trempé ne fut pas l'Eucharistie. Judas avait déjà fait sacrilégement sa première communion, et avait été sacré prêtre et évêque. Comme la table, servie pour la manducation de l'agneau pascal et le repas qui suivait, n'était pas déchargée, Jésus trempa du pain dans la sauce et le donna à Judas. Ce pain, dernier signe de l'amitié de Jésus, qui avait associé le traître au banquet de sa doctrine, de ses sacrements, de ses vertus et de ses miracles, bref, qui l'avait admis à la communauté de sa vie, fut la consommation de son impénitence. Il resta sourd à tous les avertissements, et la grâce, la main divine l'abandonna. Aussitôt Satan, qui lui avait suggéré la pensée de vendre son Maître, s'empara de son âme tout entière et la poussa à accomplir les clauses de son contrat infernal. Il en devint l'instrument visible. Jésus, à qui rien n'est caché et qui connaît tous les mouvements intérieurs de l'âme, voyant l'inébranlable résolution de Judas de le trahir, lui dit avec autant de douceur, de calme, que de dignité : « Ce que tu fais, fais-le vite ». En d'autres termes : « Tu veux irrévocablement me perdre : remplis ton engagement : je suis prêt à la souffrance et à la mort ». Et Judas, sous l'empire de Satan, se croyant découvert, sort promptement du Cénacle et quitte à jamais la suite de Jésus, de ses Apôtres et de sa Mère, pour se dévouer âme et corps au

parti des ennemis de son Maître. Il court chez le grand-prêtre, afin de préparer tout pour livrer, cette nuit même, l'innocente Victime du jardin des Olives. L'Evangile remarque que, lorsque Judas sortit du Cénacle, apostasia et rompit avec Jésus et les autres Apôtres, « il était nuit ». Les ténèbres matérielles avaient enveloppé ce soir de deuil ; mais les ténèbres spirituelles, plus intenses encore, régnaient dans le cœur de Judas et de ses nouveaux amis.

Lorsqu'il fut élevé à la dignité d'apôtre, c'était le *plein jour* (1). Le bien, c'est toujours l'enfant de la lumière : et le mal, celui des ténèbres. Toutes les apostasies, hérésies, incrédulités arrivent par l'inspiration de l'esprit des ténèbres, et sont les funestes résultats de la nuit, de l'erreur, des passions, de l'abandon de la vérité, de la grâce et de l'Esprit-Saint. Judas rompit ainsi toutes les relations avec Jésus et les Apôtres. Depuis longtemps, il se trouvait intérieurement séparé d'eux, mais maintenant il l'est aussi pour toujours extérieurement. Sa réprobation va se consommer. Malgré ses mauvaises dispositions, tant que ses rapports visibles existaient avec Jésus, il restait l'espérance de la conversion ; mais, ayant mangé son propre jugement par l'indigne communion, il est entièrement livré à l'auteur du mal et à ses partisans. Un apôtre, un conducteur d'âmes fidèles, va se mettre à la tête d'une bande de brigands armés de fer, pour se saisir de son bienfaiteur par un baiser perfide. Quelle chute et quelle trahison ! Qui ne tremblerait pas devant l'inconstance du cœur humain !

Dans la plus belle vocation, Judas devient un voleur, un traître, un sacrilége, un déicide et un suicide. Sous l'empire impie du démon de la cupidité, il vend son Maître pour trente pièces d'argent, prix d'un esclave. Quelle malice ! N'imitons-nous pas plus ou moins Judas, en sacrifiant notre Dieu, notre conscience, notre bonheur, notre avenir éternel à un moment de vengeance, de sale volupté et à

(1) Et cum dies factus esset, vocavit discipulos suos et elegit duodecim ex ipsis, quos et apostolos nominavit, et Judam Iscariotem, qui fuit proditor. *Luc*, VI, 12.

l'intérêt d'un jour ? Ne marchons-nous pas encore sur les traces du traître, en livrant Jésus, notre Maître et notre bienfaiteur, par l'hypocrisie d'une communion sacrilége, à Satan et à nos passions ?

LES TENDRES ADIEUX DE JÉSUS-CHRIST.

Sa glorification, sa séparation prochaine et son commandement nouveau.

Comme le discours de Jésus-Christ qui suivit la Cène et les tendres adieux qu'il fit à ses Apôtres, après le départ de Judas, sont le résumé de l'Evangile, sous la forme la plus consolante, nous croyons qu'il est de la plus haute importance de donner ici un commentaire abrégé de ce discours, le plus sublime qui soit sorti d'une bouche humaine.

Lorsque Judas fut sorti du Cénacle, Jésus dit :

« *Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et tout à l'heure il le glorifiera.* »

Sous l'empire de Satan, Judas rompit pour toujours avec la société de Jésus et celle des Apôtres ; il est sorti du Cénacle, afin de livrer son bienfaiteur à ses ennemis qui le crucifieront ; sa malice infernale procurera la gloire de Dieu et le triomphe du divin Crucifié. En effet, la grande Passion de Jésus-Christ commença à la trahisou de Judas. Notre-Seigneur la nomme sa *glorification* et *celle de Dieu*. La Croix sera l'instrument de son triomphe et le piédestal de sa grandeur, sous les apparences de la faiblesse et de l'anéantissement ; elle fera éclater sa puissance, sa divinité et son immense miséricorde. L'éclipse totale du soleil, les ténèbres et les convulsions de la nature, la terre qui tremble, les rochers qui se fendent, les tombeaux qui s'ouvrent, le voile du temple qui se déchire, le centurion romain et ses soldats qui se convertissent et frappent leur poitrine, s'écriant : *Celui qui vient d'expirer est vraiment le Fils de Dieu* : toutes ces voix célestes, terrestres et in-

fernales n'attestent-elles pas que la Victime du Calvaire est le Souverain de toute chose ? L'horrible supplice de sa mort, suivi des miracles de sa Résurrection et de son Ascension au Ciel, ne l'a-t-il pas glorifié avec plus d'éclat que les prodiges de sa naissance et ceux de sa vie publique ? Le Crucifié glorifiera également son Père ; il manifestera *sa justice et sa miséricorde*. Sa *justice*, en exigeant de son propre Fils, qui est l'objet de sa complaisance éternelle, l'obéissance jusqu'à la mort de la Croix, pour l'expiation des péchés des hommes ; sa *miséricorde*, en nous ouvrant, à raison du mérite infini de cet héroïque sacrifice, les portes du Paradis, et en nous associant à sa divinité, à son règne éternel, si, par nos souffrances et l'imitation de ses vertus, nous nous rendons dignes de ses mérites infinis.

A dater du crucifiement de Jésus-Christ, malgré tous les obstacles de la nature, des climats, des races, des préjugés séculaires, des intérêts et des passions, Dieu n'est-il pas plus adoré, plus aimé par toutes les tribus humaines du globe, que, sous la loi patriarcale et mosaïque ? La prophétie du Cénacle continue donc à s'accomplir visiblement, sous nos yeux.

Ayant prophétisé, dans quelques mots, le résultat consolant de sa Passion, Jésus-Christ prend, à l'égard de ses Apôtres, le ton le plus tendre pour leur annoncer sa séparation et son prochain départ :

« *Mes petits enfants, je ne suis que pour peu de temps encore avec vous. Vous me chercherez, et comme j'ai dit aux Juifs, où je vais, vous ne pouvez venir ; je vous le dis à présent : Je vous donne un commandement nouveau : Que vous vous aimiez les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez, comme je vous ai aimés ; en cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* »

Quels termes de tendresse de la part de Notre-Seigneur ! Il appelle ses Apôtres ses *petits enfants*. Il les a enfantés à la foi. Ne dirait-on pas une mère inquiète, qui craint d'annoncer à ceux qu'elle aime, sa séparation prochaine ?

Quelles précautions, en leur faisant connaître son départ peu éloigné : « Je ne suis que pour peu de temps avec vous. Et où je vais, vous ne pouvez venir. »

Pierre, toujours ardent dans son amour plus que les autres Apôtres, dit :

Seigneur, où allez-vous ? Jésus répondit : *Où je vais, vous ne pouvez me suivre, vous me suivrez ensuite. Pierre lui dit : Pourquoi ne puis-je vous suivre à présent ?*

Les paroles du Sauveur ne signifient-elles pas : « Le moment est arrivé, où je dois aller à la Croix, à la mort, et par le sépulcre, à la Résurrection, à l'Ascension, au Père et à la gloire. Quant à vous, vous n'êtes pas encore assez riches en mérites, ni assez affermis dans la vertu, pour me suivre maintenant dans la Passion. Vous me suivrez plus tard, lorsque revêtus de la vertu d'en Haut, vous aurez prêché l'Evangile dans le monde et que vous couronnerez une vie de travaux et de souffrances par le martyre. J'ai dit aux Juifs incrédules : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché. Quant à vous, pendant mon absence, dans vos tribulations, peines, persécutions, vous me chercherez aussi ; vous désirerez ma présence, pour vous soutenir et vous fortifier. Mais, courage ! L'heure viendra où vous serez toujours avec moi. » Après avoir jeté un regard prophétique sur sa mort et sur celle de ses Apôtres, Jésus-Christ indique la cause de son héroïque sacrifice : il veut que cette cause domine tout son Evangile et soit le caractère distinctif de ses disciples. Quelle est-elle ? C'est son immense amour envers les hommes, lequel aura pour résultat final notre Rédemption. Nous devons surtout l'imiter dans ce dévouement sans bornes.

« *Je vous donne un commandement nouveau : Que vous vous aimiez les uns les autres, et que vous m'aimiez comme je vous ai aimés. En cela, on reconnaitra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* »

Comment le Sauveur peut-il déclarer qu'il nous donne un *précepte nouveau*, en nous commandant de *nous aimer*

les uns les autres ? Ne voyons-nous pas la loi de l'amour mutuel promulguée, dans le Paradis terrestre, lorsque l'Eternel fait alliance avec nos premiers parents (1) ? Dans la législation de Moïse, ne trouvons-nous pas aussi le même précepte ? N'est-il pas cité dans l'Evangile même par le docteur de la loi à Notre-Seigneur, qui approuve la citation, la fait sienne et en explique l'étendue, dans la belle parabole, ou mieux, dans la touchante histoire du charitable samaritain (2) ?

Comment donc le précepte de l'amour mutuel est-il *nouveau* et forme-t-il le caractère distinctif, le signe et le symbole de la morale du chrétien ? Comment est-il devenu particulier au Nouveau Testament, la marque, le caractère distinctif du disciple de Jésus-Christ ?

Sous le règne de l'Evangile, ce précepte de la charité, quoiqu'aussi vieux que l'homme, est *nouveau* dans son *objet* et son *étendue ; nouveau* dans ses motifs ou ses mobiles ; *nouveau* dans son *modèle* ou son *idéal.*

Nous disons *nouveau* dans son objet et son étendue.

En vertu de la nature, nous devons nous entr'aider, parce que nous appartenons au même genre humain ; nous sommes tous sortis d'une souche commune, et nous sommes unis par la communauté de la même organisation, physique, intellectuelle et morale. De là, la maxime de la sagesse antique :

« Je ne suis étranger à rien de ce qui est humain (3). »

Nous voyons même, sous certains rapports, l'observation de cette loi dans le règne animal. En cas de nécessité, les animaux de la même espèce se respectent, se défendent et se prêtent un mutuel appui. De là, le proverbe vulgaire :

« Les loups ne ne se mangent pas entr'eux. »

Malheureusement, en dépit de quelques belles maximes, empruntées aux poètes et aux sages du paganisme, la loi

(1) *Eccl.*, XVII, 12. Et mandavit illis unicuique de proximo suo.
(2) *Levit*, XIX, 14. *Luc*, X, 27.
(3) Nihil humani a me alienum puto.

de la nature ne fut observée nulle part. Nous ne pouvons suivre l'histoire des peuples qu'aux traces sanglantes des guerres, tant civiles qu'étrangères, et de la tyrannie la plus affreuse. Dans l'antiquité païenne, la haine succéda à la haine, la force à la force, la violence à la violence ; le despotisme, qui va jusqu'à la barbarie, devint le lot de la famille, de la cité, de l'Etat, et réduisit les neuf dixièmes des hommes à l'esclavage le plus lamentable. Cet état de choses existe encore aujourd'hui, on ne saurait assez le répéter, partout où le christianisme ne pénètre pas de son esprit de charité, les cœurs et les institutions.

Chez les Juifs, la législation de Moïse parlait de l'amour du *prochain* ; mais, par *prochain*, ils n'entendaient que leurs coreligionnaires, les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les fils de la Synagogue. Toutes les autres tribus humaines, ils les traitaient de *goïm*, d'ennemis, d'excommuniés. — Jésus-Christ est le seul Législateur, l'unique Docteur, qu'on le remarque bien, qui ait résumé sa loi dans le précepte de l'amour de Dieu et du prochain. Cet amour ne doit pas être une maxime vaine, platonique, stérile ; il sera *effectif* ; il se traduira en actes, en sacrifices visibles et réels. Il n'embrassera pas seulement un ami, un bienfaiteur, un coreligionnaire, il s'étendra à tous les hommes, amis et ennemis, civilisés et barbares ; ni race, ni langue, ni patrie, ni distance, ni climat, ne sauraient en arrêter l'essor.

Moïse, Solon, Lycurgue, Minos, Numa, Mahomet ont édicté des lois pénales contre les malfaiteurs, Jésus-Christ seul promulgua une loi d'amour envers les ennemis, non en faveur de leurs vices, mais en faveur de leurs personnes.

Dans son fameux sermon sur la montagne, où Jésus-Christ formula la substance de son Evangile en sentences courtes, vives, pittoresques, il abolit la loi du talion mosaïque et la fausse interprétation de la haine des ennemis, œuvre des docteurs de la Synagogue ; il proclama le précepte de la charité universelle, la loi du talion dans l'amour.

« Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis : Ne résistez point au méchant, mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Pardonnez, et on vous pardonnera. Donnez, et on vous donnera.

« Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi (1). Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les Cieux, qui fait luire son soleil sur les bons et les méchants et pleuvoir sur les justes et les injustes » (2).

La charité que Jésus-Christ prescrit dans son sermon sur la montagne est universelle. Elle a son idéal en Dieu, qui fait du bien à tous les hommes, amis et ennemis. Dans son sermon de la Cène, qui clôt et couronne son enseignement public, Jésus-Christ divinise la charité ; il n'en place pas seulement l'idéal dans le Ciel, mais il la montre visible sur la terre ; il la personnifie dans son exemple, et la proclame le sceau, la marque de ses disciples.

« *Aimez-vous comme je vous ai aimés* ». Voilà l'immortel Modèle. Toutes les vertus, pauvreté, humilité, charité, pénitence, sont divinement personnifiées en Jésus-Christ : mais aucune n'a revêtu une face plus apparente, plus sublime, plus prodigieusement héroïque que la charité. Elle forme son caractère essentiel, le signalement auquel l'on peut facilement le connaître. C'est *par lui ; en lui* et *avec lui* que selon l'aigle de Patmos, « Dieu est charité (3). »

Or, comment Jésus-Christ *nous a-t-il aimés* ? Etant Fils unique de Dieu, il se réduisit par amour pour nous à l'état de servitude ; il devint esclave dans sa naissance ;

(1) Ces paroles : *Vous haïrez* votre ennemi, ne se trouvent pas dans la loi. Elles ont été ajoutées par les Pharisiens.

(2) *Matth.*, V, 38, 46.

(3) *Joan*, V, 8 et 16. Deus charitas est.

esclave dans sa nourriture, esclave dans son logement, esclave dans son habillement, esclave dans son travail, esclave dans sa vie et esclave à sa mort, et cela pour nous instruire, nous sauver et nous rendre éternellement heureux. Avant de nous recommander d'imiter sa charité, que vient-il de faire à la Cène ? Il a institué l'Eucharistie qui est essentiellement le Sacrement de l'amour. La nature humaine, qu'il a prise dans le sein très pur de la Vierge Marie, il l'a étroitement unie à la divinité et en a formé une seule et même personne divine. La veille de sa mort, en vertu de sa Toute-Puissance et de sa charité, jusqu'à la consommation des siècles, il nous laisse, sous l'apparence du pain et du vin, son corps et son sang, comme aliments de nos âmes, afin de nous rendre vraiment ses frères consanguins, et de former avec lui un seul corps moral dont il est le *chef* et nous les membres. A l'effet d'accomplir ce mystère d'amour, il livrera à la mort de la Croix son corps matériel, qui sera broyé sous les coups de la flagellation et du crucifiement, comme le blé sous la meule du moulin et la grappe de raisin dans le pressoir. N'est-ce pas la nouveauté et le prodige de la charité ? Encore une fois, voilà notre Modèle.

A l'école du divin Maître, les Apôtres, les disciples du Christ seront les docteurs, les rédempteurs, et, s'il le faut, les victimes de leurs frères. Pour sauver leur âme, ils ne reculeront devant aucun travail, aucune peine, ni même devant le sacrifice de la vie (1). A ce signe de charité surnaturelle, héroïque, on reconnaîtra les enfants du Christ (2). L'imitation du dévouement du Maître, les distinguera parmi les enfants des hommes et enfantera plus de merveilles que la science, l'éloquence, le génie, la fortune, les dons de la nature et de la sagesse humaine. L'exemple des Apôtres, des martyrs, des confesseurs, des missionnaires, et même des sœurs de charité, attestera tous les jours cette vérité capitale et féconde de l'Evangile.

C'est pourquoi, l'Esprit-Saint lui-même, loue l'Eglise

(1) *Joan*, III, 16. — (2) *Joan*, III, 16.

primitive de Jérusalem, berceau de toutes les chrétientés, en disant : « La multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme et entr'eux tout était commun (1). » A la vue de cette charité, qui caractérisait les disciples de Jésus-Christ et qui tranchait avec les mœurs publiques du paganisme, dominées par le vil égoïsme, les infidèles stupéfaits, s'écriaient : « Voyez comme les chrétiens s'entr'aiment ; ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ; ils paraissent être tous des frères et des enfants d'une même mère ; ni la distance, ni la différence de la langue et de la patrie ne peuvent affaiblir *cet amour* réciproque. » Saint Pacôme, soldat, longtemps au service de l'empereur Constantin, en Egypte, voyant les chrétiens distribuer gratuitement à leurs coreligionnaires tout ce dont ils avaient besoin, embrassa le christianisme, se fit moine et devint un grand saint.

LES TENDRES ADIEUX DE JÉSUS-CHRIST (suite).

Discussion sur la prééminence. Pierre est confirmé dans sa qualité de chef de l'Eglise militante.

Les Apôtres entendant Jésus parler de son départ prochain et de sa glorification, pensèrent que le moment de son règne Messianique était arrivé. Voyant, pendant la Cène, Jean couché sur le cœur de leur Maître, sans trop faire attention à sa recommandation de *s'entr'aimer, comme il les a aimés*, et toujours sous l'impression d'un règne Messianique, à la façon des monarques de la terre, ils soulevèrent de nouveau entre eux la question de la prééminence dans son royaume.

« *Il s'éleva parmi eux une contestation, lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand* (2) ».

Dans son sermon sur la montagne, Notre-Seigneur renverse toutes les données de la raison et de la sagesse humaine. Il parle du bonheur qui est le plus pressant besoin de l'homme et sa destinée suprême. « *Beati ! Heureux*

(1) *Act.* IV, 32. — (2) *Luc*, XII, 24-30.

les pauvres d'esprit! ». Le bonheur, c'est l'objectif de toutes les aspirations du cœur humain, parce que l'homme est créé pour le bonheur, comme le poisson pour l'eau, l'oiseau pour l'air. La félicité est le but de nos actions, notre centre, notre repos. Hélas ! elle ne se trouve, ni en nous, ni dans aucune créature. En quelques mots, Jésus-Christ décide la question, agitée parmi les anciens philosophes, celle du *Souverain Bien* (1). Il ne met le bonheur de l'homme ni dans les biens de la terre, ni dans ceux de l'âme, mais dans la possession, la vision et la jouissance de Dieu, qui est la félicité éternelle, et il proclame la vertu, le seul moyen d'acquérir ce bonheur. Les *huit béatitudes* qui résument le sermon de la montage et tout l'Evangile, sont la félicité éternelle, sous des noms divers. Chacune d'elles contient un moyen pour y arriver, et les quatre *malheurs* sont les quatre grands obstacles qui nous empêchent d'atteindre notre fin dernière. A l'encontre de tous les législateurs et de tous les philosophes, Jésus-Christ béatifie ce qui répugne le plus à la nature et aux idées dominantes : la *pauvreté* d'esprit, le détachement sincère des choses de la terre, la *douceur*, les *larmes*, la *faim et la soif de la justice*, la *miséricorde*, la *pureté du cœur*, l'*amour de la paix*, la *persécution pour la justice*, et il anathématise, en quelque sorte, ce que les hommes aiment, recherchent et ambitionnent : la *richesse*, le *rassasiement*, la *joie* et la *faveur publique*.

Saint Paul, l'interprète inspiré de la doctrine de Jésus-Christ, a raison de s'écrier : « La sagesse de ce monde est folie aux yeux de Dieu. Il a plu à Dieu de sauver les fidèles par la folie de la prédication de l'Evangile (2). »

Tertullien formule cette pensée de l'apôtre dans cet étrange axiome : « Je crois, parce que c'est absurde, *credo quia absurdum* ». Mais cette prétendue absurdité, cette folie est plus sage, plus sublime que toute la sagesse humaine. Dans le discours de la Cène, qui est au plus haut degré l'expression du surnaturel et du sublime, Notre-Seigneur

(1) Summum bonum, τὸ ἀγαθόν. — (2) *Cor.*, I, 20.

donne à ces aphorismes du sermon de la montagne d'autres développements, également en apparence contraires aux données de la raison. Il proclame le principe de la vraie grandeur et de la primauté dans son royaume, et résout en même temps la question agitée par ses Apôtres. Et où place-t-il l'*échelle de la grandeur* ? Dans la bassesse, dans l'humilité, dans le dévouement qui va jusqu'à la servitude universelle. A l'encontre de tous les législateurs, de tous les hommes d'Etat et philosophes anciens, il trace les vrais rapports entre les *gouvernants* et les *gouvernés*, entre le *commandement* et la *soumission*, entre le *chef* et le *peuple*, ou selon le langage du jour, entre l'*autorité* et la *liberté*. — Quels doivent être ces rapports ? Ecoutons le Souverain Législateur, qui, ici, comme pour la charité, comme pour toutes les vertus, propose à notre imitation, non un idéal de fantaisie, mais réel, visible, palpable, son propre exemple.

« *Les rois des nations dominent sur elles et ceux qui ont l'autorité sur elles sont appelés Evergètes (bienfaiteurs). Qu'il ne soit pas de même parmi vous, mais que celui de vous qui est le plus grand, devienne comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Car quel est le plus grand, celui qui est assis à table ou celui qui sert ? Or, je suis au milieu de vous, comme celui qui sert. C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans vos tentations. C'est pourquoi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table, dans mon royaume et que vous siégiez sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël* (1). »

Jésus-Christ constate un fait de l'histoire ancienne, savoir : « Les monarques païens, tout en tyrannisant (2) les peuples, prenaient fastueusement le titre d'*Evergètes* (3), de *bienfaiteurs*, de *Sauveurs*, de *Pères de la Patrie*. Té-

(1) *Luc*, XXII, 24, 50.

(2) Le verbe grec : ἐξουσιάζοντες veut dire dominer avec violence.

(3) Εὐεργέται.

moins, Ptolémée, le cruel Antiochus, Domitien et les Césars de Rome. Quelle ironie ! Notre fabuliste ne s'est-il pas inspiré de cette pensée de Notre-Seigneur, en mettant dans la bouche du renard les vers connus et adressés au lion (1).

Les potentats de la terre, tout en dévorant leurs peuples, se font passer pour leurs bienfaiteurs et leurs sauveurs. « Vous, mes disciples, leur dit Jésus-Christ, vous ne ferez pas ainsi, *vos autem non sic*. Le premier en dignité sera le premier en dévouement, en amour fraternel, qui le rendra dépendant de tous ceux qui lui obéissent ; il ne sera dans la réalité que l'esclave de son devoir à l'égard de tous ses subordonnés. C'est pourquoi, le Pape, le chef suprême de l'Eglise, le vicaire de Jésus-Christ s'intitule : *Le Serviteur des serviteurs*. Les dignitaires de la société chrétienne, surtout ceux de l'Eglise, ne se pavaneront donc pas dans le luxe, le faste, la mollesse, une vaine ostentation du pouvoir. Ils se rappelleront qu'ils sont les obligés de leurs subalternes. Ils leur doivent l'exemple de la modération, la sollicitude et le dévouement à leurs intérêts, tant spirituels que temporels. Ils marcheront sur les traces du divin Maître, qui, Roi du ciel et de la terre, s'est humilié jusqu'à laver les pieds à ses Apôtres, jusqu'à mourir sur la Croix pour le salut des hommes ; ils se souviendront que, suivant le plan divin et les décrets éternels, Jésus-Christ ne fut élevé à la droite de son Père qu'après avoir passé par toutes sortes de travaux, de peines et d'humiliations ; qu'il est tombé de chute en chute jusqu'au sein du sépulcre (2), afin de monter du tombeau jusqu'à la droite de son Père. Ils se souviendront que personne n'est associé à son trône et au banquet de la vie éternelle, qu'après l'avoir suivi et marché, dans la car-

(1) « Sire, dit le renard, vous êtes trop bon ;
« Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
« Eh bien ! Manger moutons, canaille, sotte espèce,
« Est-ce un péché ? Non, non.
« Vous leur fîtes, Seigneur, en les croquant, beaucoup d'honneur ».
LA FONTAINE, *Les animaux malades de la peste*.

(2) *Phil.*, II, 6, 10.

rière de l'épreuve. Les Apôtres subiront la loi du talion dans l'amour du prochain, avant de devenir dignes de juger les douze tribus d'Israël.

En résumé, la grandeur de l'épreuve, de la souffrance, de l'humiliation subie, avec *amour*, *par amour*, et *dans l'amour de Dieu*, est la mesure de la gloire dans le Ciel. Les saints comprennent parfaitement cette vérité. C'est pourquoi le séraphique François d'Assise voulut que ses religieux ne portassent d'autre nom, que celui « *de frères Mineurs* ». Saint François de Paule alla plus loin encore, il appela ses enfants « les Minimes ». Sainte Madeleine de Pazzi reçut du Ciel cette maxime de l'humilité chrétienne : « Sois de l'ordre des Minimes, et la dernière des Minimes ». Sainte Elisabeth, fille d'André, roi de Hongrie, et mariée au Landgraff de Hesse, aimait à rendre aux pauvres, aux lépreux, aux malades, tous les services les plus répugnants, refusés par ses servantes. Et quand on lui faisait des représentations, que des offices si bas étaient contraires à la dignité d'une princesse, elle répondit : « Après l'exemple de Jésus-Christ, aucun sacrifice ne dégrade la condition royale ». Convaincu de cette importante vérité de la perfection chrétienne, saint Jean de la Croix, étant un jour demandé par Notre-Seigneur : Quelle récompense il désirait de tous ses travaux, il répondit : « Seigneur, point d'autre, que celle de souffrir et d'être méprisé par amour pour vous ». Il demanda à Dieu trois choses : Ne jamais être un instant de sa vie sans souffrir : ne pas mourir en qualité de prieur ; mourir inconnu et méprisé, et il fut exaucé. La séraphique Thérèse, pour s'élever au degré le plus sublime de l'amour de Dieu, n'avait d'autre maxime que celle-ci : *Ou souffrir ou mourir*.

L'Esprit-Saint avait déjà dit dans l'Ancien Testament : « Plus vous serez grand, plus cherchez à vous humilier en toute chose, et vous trouverez grâce devant l'Eternel (1). » Le divin Maître, ayant donné une réponse générale à la question soulevée par ses Apôtres, et ayant tracé les conditions des rapports des gouvernants avec leurs subal-

(1) *Eccl.*, III, 20.

ternes, et celles de la gloire dans le Ciel, confirme les prérogatives faites à Pierre, d'être le chef de son Eglise militante, en lui annonçant son reniement.

« Simon, Simon, voilà que Satan a demandé de vous cribler tous comme du froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point, et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères. Pierre lui dit : Seigneur, je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort ; je donnerai ma vie pour vous. Jésus lui répondit : Tu donneras ta vie pour moi ? En vérité, en vérité, je le dis : Pierre, le coq aujourd'hui, cette nuit même, ne chantera pas deux fois, que tu auras nié trois fois me connaître (1). »

L'Evangile, ainsi que l'Ancien Testament, nous montre en présence deux sociétés : *Celle de Dieu et celle de l'enfer*. Satan est le chef des Anges apostats ; par haine contre Dieu, et par envie contre les hommes, qui doivent occuper leurs places vides, dans le Ciel, il cherche continuellement à nous rendre complices de sa révolte et de son apostasie. Dans l'intérêt de notre bien, et dans le but de manifester sa puissance, sa justice, sa miséricorde, Dieu lui permet de nous attaquer, de nous éprouver, d'expérimenter ce que nous valons ; cette attaque ne lui est permise par Dieu, qu'à condition qu'elle ne sera jamais au-dessus de nos forces (2).

La tentation ou l'épreuve entre donc dans le plan divin et dans l'œuvre de notre salut. Elle nous est nécessaire pour nous guérir de l'orgueil naturel, de la présomption dans nos propres forces, pour nous faire connaître notre immense faiblesse, pour nous exciter à nous défier de nous-mêmes, à mettre notre confiance en Dieu seul, et pour augmenter nos mérites, ainsi que pour punir parfois l'abus des grâces.

C'est pourquoi, l'Esprit-Saint nous donne cet avertissement : « Mon fils, en entrant au service de Dieu, soyez

(1) *Luc*, XXII, 31-35 ; *Joan*, XIII, 38 ; Marc, XIV, 30.
(2) 1 *Cor.*, X, 13.

ferme dans la justice et la crainte et préparez votre âme à la tentation (1). »

L'ange dit formellement à Tobie : « Parce que vous étiez agréable à Dieu, il fut nécessaire que la tentation éprouvât votre fidélité (2). » Personne n'ignore ce que Satan fit au patriarche Job, par quelles terribles épreuves il le fit passer : perte de toute sa fortune, perte de tous ses enfants, perte de sa santé et pourriture de son corps vivant. Satan ne lui laissait que sa femme pour le tourmenter de ses sarcasmes et trois amis qui lui reprochaient ses crimes. Voilà l'état lamentable où ce patriarche fut réduit. Tous les saints, depuis Abel, Abraham, Jacob, Joseph, les prophètes, jusqu'à Jésus-Christ, passèrent par la tentation. Il en est de même, sous la loi Evangélique. Nous sommes tous éprouvés, comme l'or dans la fournaise ardente.

Sous une image vive et saisissante, empruntée à la vie champêtre, Notre-Seigneur révèle à ses Apôtres la machination de l'enfer à leur égard. Satan possède déjà l'un d'entre eux ; il a demandé à les vanner, à les cribler tous comme on vanne ou on crible le froment, afin de séparer le bon grain de la paille. Quel sera le van, le crible que Lucifer agitera contre le vent de la tentation, dans le but de voir si les Apôtres sont une paille légère ou un pur froment ? Ce sera la captivité de Jésus-Christ, dans le jardin des Olives. Pendant cette heure de ténèbres, le Tentateur, qui rôde toujours autour de nous comme un lion rugissant cherchant à nous dévorer, à connaître notre défaut capital, le côté où nous penchons, et qui sait mettre à profit toutes les faiblesses du cœur, inspirera aux Apôtres une peur effroyable ; il les poussera à fuir, à abandonner lâchement leur Maître : il fera trembler Pierre, leur chef, devant la voix des serviteurs et d'une servante du Grand-Prêtre, et l'excitera à renier trois fois Jésus-Christ, même avec imprécation, avant que le coq ait chanté deux fois, malgré la protestation solennelle qu'il avait faite à son

(1) *Eccl.*, II, 1. — (2) *Tob.*, X, 11.

Maître d'aller avec lui et par amour pour lui à la prison et jusqu'à la mort. Mais Jésus, qui connaît tous les secrets du livre de l'avenir, fermé à tout autre esprit créé et qui veille au salut de son Eglise, a prié d'une manière particulière en faveur de l'intégrité de la foi de Pierre, son vicaire sur la terre. Celui-ci pourra donc succomber aux faiblesses ordinaires de la nature humaine ; mais en vertu de la prière spéciale, toujours efficace de Jésus-Christ, Pierre ne faillira jamais dans la foi et il aura pour mission dans sa personne et dans celle de ses successeurs, de confirmer dans la foi, le fondement de la vie chrétienne, les autres Apôtres, les évêques, les fidèles, à travers le cours du temps, jusqu'à la consommation des siècles.

Dans ses tendres adieux, Jésus-Christ continue d'instruire ses Apôtres, de les fortifier contre les assauts du Tentateur qui les éprouvera, durant sa Passion prochaine. Pour leur enlever toute idée d'un règne Messianique dans le sens temporel, il leur déclare que jusqu'ici, il a été leur défenseur, leur protecteur et leur Providence, mais que dorénavant, ils doivent compter sur eux-mêmes, pourvoir à leur sûreté et à leur existence. La prophétie d'Isaïe, qui annonce son humiliation va s'accomplir : « Il sera rangé parmi les criminels », et tout ce qui le concerne touche à sa fin (1). La prophétie de Jésus-Christ, sur la trahison de Judas, sur la tentation de Satan, sur le reniement de Pierre, leur chef, cette nuit-là même, sur sa mort, qui sera celle d'un vil criminel, sur sa séparation prochaine, jette le trouble, la tristesse dans le cœur de tous ses Apôtres. Le Maître les rassure, les console et affermit leur foi, leur espérance et leur charité.

« Cependant, que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père ; je vais vous préparer une place ; je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je vais, vous soyez aussi. Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par

(1) *Luc*, XXII, 37, et *Isaï*, LIII, 12

moi. Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi fait lui-même les œuvres que je fais... En vérité, je vous le dis : qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera aussi, et il en fera de plus grandes, parce que je vais à mon Père, et tout ce que vous demanderez au Père, en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils... Si vous m'aimez, gardez mes commandements, je prierai le Père et il vous donnera un autre Paraclet (consolateur), pour qu'il demeure avec vous toujours, l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît point. Mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera au milieu de vous et sera en vous. Je ne vous laisserai point orphelins : je viendrai vers vous. »

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui ; qui ne m'aime pas, ne garde pas mes commandements. Et la parole que vous avez entendue n'est pas ma parole, mais celle du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ceci, demeurant avec vous. Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix. Je vous donne ma paix ; je vous la donne, non comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble pas et ne soit pas saisi de frayeur ; vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je vais au Père ; parce que le Père est plus grand que moi. Je ne m'entretiendrai plus longtemps avec vous, car le prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi. Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et que je fais ce que le Père m'a commandé, levez-vous, sortons d'ici. »

Quels accents tendres, intimes, surnaturels et divins dans cette communication de Jésus-Christ, faite à ses

(1) *Joan*, XIV.

Apôtres la veille de sa mort ! Il leur promet que son absence ne sera que momentanée, qu'il va leur préparer une place dans la vaste maison de son Père, qu'il reviendra pour les réunir toujours à lui ; qu'étant la voie, la vérité et la vie, durant cet intervalle, leur foi en lui opérera plus de prodiges, que pendant sa vie mortelle ; qu'il ne les laissera pas orphelins, qu'il leur enverra un autre Paraclet (consolateur), l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité, inconnu aux passions, lequel demeurera toujours avec eux et leur rappellera tout ce qu'il leur a enseigné. Il leur affirme de nouveau que lui et le Père ne sont qu'*un*, qu'il en est l'organe, la manifestation visible, que celui qui l'aime, garde ses commandements, sera son sanctuaire à lui, celui du Père et de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire le Temple de la sainte Trinité et aura avec lui une union aussi intime qu'est la sienne avec le Père, *plus grand* que lui, non comme Dieu, mais comme homme, parce qu'il est le principe de sa gloire éternelle et la source de la glorification de son humanité. Il leur donne *sa paix*, qui ne ressemble pas à celle du monde. Celle-ci est une paix apparente, trompeuse, pleine de pourriture et de haine cachée, tandis que la sienne est celle de la véritable amitié de Dieu et du prochain, paix qui conserve, dans l'intelligence, l'intégrité de la foi et remplit le cœur d'une joie indicible (1).

« Je ne m'entretiendrai plus longtemps avec vous. Car le prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi. »

Le prince de ce monde, c'est Satan que saint Paul, fidèle interprète de son Maître, appelle *le prince des puissances aériennes*, qui opère dans tous les enfants de l'infidélité (2) ; et plus loin, cet apôtre nomme ses satellites, *les recteurs* des ténèbres spirituelles du siècle, les esprits de malice répandus dans les airs. Contre ces ennemis dangereux, le docteur des nations veut que les fidèles soient armés de l'armure de Dieu, dont les principales pièces sont : *Une foi vive, l'amour de la parole de Dieu, la prière,*

(1) *Phil.*, IV, 7. — (2) *Eph.*, II, 12.

la vigilance (3). Satan, ce chef de l'armée formidable des méchants, va de nouveau attaquer Jésus-Christ dans sa Passion. Il l'a tenté en personne et visiblement dans le désert de la Quarantaine avant sa vie publique. Le moment est arrivé, où il lui sera donné de l'arrêter, de le tourmenter et de le crucifier par ses agents, Judas, les Juifs et les bourreaux. Mais il ne trouvera rien en lui qui lui appartienne. Etant l'innocence même, le Sauveur n'a jamais été soumis un instant à son empire ; mais ayant librement accepté l'expiation de tous les péchés des hommes, il a permis à Satan de lui infliger, avec ses satellites, tous les supplices de son crucifiement. Comme les détails de cette mort sanglante qui devait procurer le salut du genre humain étaient arrêtés dans les décrets de son Père, le Fils s'y soumit avec joie. En témoignage de cette entière soumission, il se leva de table, avec ses Apôtres, et s'apprêta à sortir du Cénacle et à laisser à la puissance des ténèbres l'exercice de sa maligne action, d'où sortira la Rédemption du monde (4).

Debout dans le Cénacle, les Apôtres rangés autour de lui, Notre-Seigneur, semblable au tendre ami qui, au moment de quitter des amis chéris, aime encore à s'entretenir avec eux, continue son haut enseignement.

(3) *Eph.*, VI, 12. Voir encore 1er dimanche de Carême, Ep. et Ev., t. II.

(4) Certains interprètes de l'Evangile prétendent que Jésus-Christ ayant prononcé ces mots : « Levons-nous et sortons d'ici » quitta immédiatement avec ses Apôtres la table et le Cénacle. Cette version est généralement rejetée, parce qu'il eut été difficile, pour ne pas dire impossible, aux Apôtres marchant la nuit, isolés à travers des chemins raboteux, d'entendre les belles et profondes instructions qui suivirent, d'en saisir le sens, et surtout d'avoir l'intelligence de la sublime prière qui consacra les adieux de la Cène. On peut dire, que dans cette circonstance, Notre-Seigneur agit comme un ami dévoué qui doit quitter des amis aimés. Il prolonge sa présence, et continue ses tendre conversations. Ovide nous décrit une pareille scène en partant pour l'exil.

LES TENDRES ADIEUX DE JÉSUS-CHRIST (suite).

Union de l'âme avec Jésus-Christ. Opposition du monde. Persécutions dont les disciples du Christ seront l'objet.

« Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne porte pas de fruit en moi, il le retranchera, et celui qui porte du fruit, il l'émondera pour qu'il porte plus de fruits. Demeurez en moi, et moi, je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut porter du fruit de soi-même, s'il ne demeure au cep de la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Qui demeure en moi, et en qui je demeure, portera beaucoup de fruits, parce que sans moi, vous ne pouvez rien faire. Celui qui ne demeure pas en moi, sera jeté dehors, comme un sarment inutile, et il sèchera, et on le ramassera pour le jeter au feu, et il brûlera... Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés ; demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Le commandement que je vous donne, est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous ai commandé. Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés mes amis, parce que tout ce que j'ai appris du Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis, et vous ai établis, afin que vous alliez et vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure. Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui, mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous

hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront tous les mauvais traitements à cause de mon nom. Ils vous chasseront de leurs synagogues. et le temps vient où quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu. Et ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent, ni le Père, ni moi (1). »

O union ineffable, tendre, intime, des âmes saintes avec Jésus-Christ ! Comme le sarment est inhérent au cep de la vigne, y puise toute sa force, sa croissance, son suc nourricier, ses feuilles, ses fleurs, ses fruits, de même le fidèle est spirituellement attaché à Jésus-Christ, par la grâce sanctifiante en tire toute sa puissance, sa valeur morale, le développement de sa vie intérieure et le mérite de ses bonnes œuvres. Dès que la sève est interrompue, entre la vigne et le sarment, celui-ci dépérit, sèche, et n'est plus bon que pour le feu. Ainsi, l'âme séparée de Jésus-Christ, son chef, est spirituellement morte et destinée au supplice. Ce qui féconde l'âme chrétienne, ce qui fait couler en elle une sève divine, c'est la persévérance dans l'amour de Jésus-Christ, dans l'amour du prochain, et dans l'observation de ses commandements, malgré la haine gratuite et la persécution des méchants. Ceux-ci n'épargneront pas plus les disciples que le Maître, parce que sous le manteau hypocrite de leur prétendue religion, ils cacheront leur ignorance et leur haine de Dieu et de son envoyé.

Jésus-Christ relève le courage abattu de ses Apôtres à la nouvelle de leur séparation et de leurs souffrances futures. Il leur annonce qu'ils vont l'abandonner cette nuit même.

« Parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur s'est rempli de tristesse. Cependant je vous ai dit la vérité : il vous est utile que je m'en aille. Car, si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. Mais lorsque viendra

(1) *Joan*, XV.

cet Esprit de vérité, il vous enseignera toute vérité. Car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le père est à moi. C'est pourquoi j'ai dit : Il prendra du mien et il vous l'annoncera. Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, parce que je vais au Père... En vérité, en vérité, je vous le dis : Vous pleurerez et vous gémirez, et le monde se réjouira ; vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.

« Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la douleur, parce que son heure est venue ; mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux, à cause de la joie d'avoir mis un homme au monde. Vous donc aussi, vous aurez maintenant de la tristesse. mais vous me verrez et votre cœur se réjouira, et nul ne ravira votre joie... Voici que vient l'heure, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et me laisserez seul, et je ne suis pas seul, parce que le Père est avec moi. Je vous serai cette nuit à tous un sujet de scandale, car il est écrit : Je frapperai le Pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées, et après être ressuscité, je vous précéderai en Galilée. Je vous ai dit ces choses, afin que vous trouviez la paix en moi ; vous aurez des angoisses dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde ».

Jésus-Christ promet ici de nouveau à ses Apôtres le Paraclet, le Consolateur, l'Esprit de vérité procédant du Père et du Fils, lequel viendra confirmer sa doctrine, le glorifier et lui rendre un multiple témoignage par l'enseignement et les miracles des Apôtres. L'Esprit-Saint sera l'apôtre de Jésus-Christ glorifié, comme Notre-Seigneur a été l'apôtre de son Père. Le Sauveur annonça aussi à ses disciples qu'à la fin de cette vie, qui ne dure qu'un moment, il viendra les prendre et leur communiquer une joie plus grande que celle d'une mère à la vue de son premier-né. après les douleurs de l'enfantement, et cette joie leur sera éternellement commune avec celle de son Père.

Descendant du ciel sur la terre, le Rédempteur prédit itérativement à ses Apôtres leur fuite honteuse cette nuit-là même. et à Pierre son triple reniement. malgré leur protestation commune de fidélité. Il leur recommande de chercher en lui seul. dans leurs angoisses, la paix, la force et le courage. parce qu'il est le Vainqueur du monde. Puis les regards élevés vers le Ciel, il exhale cette prière si divine d'onction, de tendresse et de profondeur ; véritable expression du sublime, s'il existe quelque part dans la langue humaine.

« Jésus ayant dit ces choses, leva les yeux au Ciel et dit : Père. l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés. il communique la vie éternelle. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous seul vrai Dieu. et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai consommé l'œuvre dont vous m'avez chargé. Et maintenant, vous. Père, glorifiez-moi en vous-même de la gloire que j'ai eue en vous. avant que le monde ne fût. J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés. et ils ont gardé votre parole. Maintenant, ils savent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, parce que les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données et ils les ont reçues, et ils ont connu que je suis vraiment sorti de vous. et ils ont cru que vous m'avez envoyé. Et je prie pour eux ; je ne prie point pour le monde, mais pour tous ceux que vous m'avez donnés. parce qu'ils sont à vous. Et tout ce qui est à moi est à vous et tout ce qui est à vous est à moi, et je suis glorifié en eux. Déjà. je ne suis plus dans le monde, eux sont dans le monde, et moi je retourne à vous. — Père Saint. conservez, en votre nom, ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Quand j'étais avec eux, je les conservais en votre nom ; j'ai conservé ceux que vous m'avez donnés et pas un n'a péri, hors le fils de perdition.

afin que l'Ecriture fût accomplie. Et maintenant, je vais à vous, et je dis ceci, étant encore dans le monde, pour qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné ma parole et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas du monde ; sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est la vérité ; comme vous m'avez envoyé dans le monde, et moi je les ai aussi envoyés dans le monde, et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité. Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui, par leur parole, croiront en moi, afin que tous ensemble soient un comme vous, ô Père, en moi, et moi en vous ; qu'ils soient de même en vous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un : je suis en eux et vous en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé. Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père, le monde ne vous a pas connu. Mais moi, je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Et je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois en eux moi-même » (1).

Cette prière, résumé du discours de la Cène, est comme l'abrégé de l'Evangile : elle nous révèle nos hautes destinées et lève un coin du voile qui couvre les secrets de la Rédemption, de la glorification des élus, et les relations étroites qu'ils ont avec le mystère de la sainte Trinité. Jésus-Christ, à la fois Créateur, Médiateur, Rédempteur des hommes et Glorificateur des élus, au moment de consommer son sacrifice, en qualité de souverain Pontife, consacre à son Père, source de tout ce qui existe, ses Apô-

(1) *Joan*, XVII.

tres et les fidèles, c'est-à-dire son Eglise, par une prière dite à voix haute, solennelle, la plus tendre et la plus sublime qui soit sortie d'une bouche et d'un cœur créés. Il prie spécialement pour ses chers coopérateurs, qui, après son départ, resteront dans le monde, exposés à toutes sortes de dangers et de persécutions ; il annonce et bénit d'avance leurs succès à travers le cours des siècles. Dans cette prière, Notre-Seigneur confesse que sa mission terrestre est terminée ; il y demande que son Père, juste et saint, dont il a glorifié le nom, parce qu'il a manifesté sa paternité divine, auparavant explicitement *inconnue*, fasse rejaillir sur son humanité, étroitement unie au Verbe, la gloire qu'il possédait comme Dieu, avant la création de l'Univers. Il demande que, de même qu'il existe communauté de nature, d'intelligence, d'amour et d'opération entre lui et le Père, et qu'ils ne sont qu'*un*, de même ses disciples n'aient qu'un esprit et qu'une âme. Ils seront *un* entre eux de similitude et d'imitation. L'unité et la charité caractériseront son Eglise. Il demande que la même gloire divine qui lui est commune avec le Père et dont sa nature humaine va être revêtue, lors de la Résurrection et de l'Ascension, pour ne plus faire qu'un avec Dieu, s'étende sur ses Apôtres et sur tous ses élus, afin de consommer tout dans l'unité de la nature divine et de la nature humaine, non-seulement dans le Christ, mais dans tous les saints glorifiés.

O unité d'essence dans les trois Personnes de la sainte Trinité ! O personnalité divine dans la distinction de la nature humaine ! Qui peut vous comprendre ! Et qui sondera cet autre mystère : Le Père et le Fils ne sont qu'*un* ; les élus et le Fils ne sont qu'*un* ; Dieu en nous et nous en Dieu ! Tout procède de l'Unité par la création, effet d'amour ; tout rentre dans l'Unité par la Rédemption, effet d'amour : tout sera déifié par la glorification finale des élus, effet d'amour. Dieu, principe et terme des êtres créés ; le Christ, le moyen. Connaître le Père et Jésus-Christ son Fils, les aimer, les posséder, jouir éternellement de leur société, comme des

enfants chéris ! O connaissance ! ô amour ! ô possession ! ô jouissance, encore une fois, qui peut vous approfondir ? Telle est la vie éternelle et le dernier mot de toute chose.

Puisse chacun de nous, à la fin de sa carrière terrestre, suivant sa condition et sa position sociale, pouvoir dire avec le divin Maître : « Père juste et saint, j'ai glorifié votre nom, je l'ai fait aimer par mon exemple et mon enseignement, j'ose donc espérer de votre miséricorde infinie qu'elle m'accordera dans le Ciel la gloire qu'elle m'a destinée de toute éternité (1).

Lorsque Jésus-Christ eût fini sa prière, il dit l'hymme d'actions de grâces, le grand Alleluia, composé de trois Psaumes, du cent quatorzième, du cent quinzième, du cent seizième ; il sortit et s'en alla, suivant sa coutume, au mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent (2). Il passa au-delà du torrent de Cédron et entra dans le jardin de Gethsémani (3). Nous parlerons plus loin de la route que le Sauveur suivit pour se rendre au jardin des Olives.

LE VENDREDI SAINT

La Passion de Jésus-Christ, selon les prophéties de l'Ancien Testament, réalisées dans le Nouveau.

Comme au jardin des Olives, commença la Passion de Notre-Seigneur, proprement dite, ou ce que nous nommerons volontiers l'*excès visible* de son amour envers nous, et que lui-même appelle sa *glorification* et *celle de son Père*, scandale qui mettra en fuite ses Apôtres et ébranlera les fondements de son Eglise (4), nous croyons très utile de résumer ici l'ensemble des prophéties sur la Pas-

(1) Voir, pour plus de détails, l'explication des Evangiles des IIIe, IVe, Ve Dimanche après Pâques. Tome II.

(2) *Luc*, XXII : *Math.*, XXVI. — (3) *Joan*, XVIII ; *Marc*. XIV, 32.

(4) *Marc*, XIV, 27.

sion, afin de les embrasser d'un seul coup d'œil et de voir qu'elles sont littéralement accomplies.

A l'avénement du Christ, saint Jean nous le dit : « Le monde entier gisait dans le mal (1) : mal religieux, mal intellectuel, mal moral. mal social et mal physique. L'homme tout entier, âme et corps, gémissait sous l'empire du Mauvais. Le lien religieux, qui attache la créature intelligente au Créateur, l'ordre naturel à l'ordre surnaturel. le temps à l'éternité, avait été brisé par le péché originel. Peu à peu, sous l'influence de l'esprit de ténèbres, la plus grossière idolâtrie, source et comble de tous les crimes, avait envahi toutes les parties du globe, sauf la Judée, un coin obscur de la terre. « Tout était Dieu, excepté le Dieu véritable », selon la pensée et l'expression si justes de Bossuet. Dans le culte des idoles, lequel n'était rien autre chose que l'adoration de Satan (2), entrèrent comme partie intégrantes, les vices les plus honteux et tous les attentats contre la pudeur. Ce qui amena nécessairement la dégradation de la Majesté divine et celle de la nature humaine. Satan possédait, tyrannisait et souillait la conscience des hommes. La société ne tarda pas à se former à son image. Toutes les institutions sociales, à mesure qu'on s'éloigna des traditions primitives, revêtirent un caractère d'absolutisme et d'abjection : famille, cité, Etat, tout devint violent, corrompu et corrupteur. Nul droit, nulle garantie, nulle charité, partout corruption, égoïsme, violence. Tout fut réduit sous le régime arbitraire de la force. De là, l'oppression du faible, de la femme, du pauvre, et l'esclavage de la majorité du genre humain. Le péché originel avait ainsi jeté son venin et fait ressortir l'impuissance de l'homme, réduit à ses propres forces et dominé par l'esprit du mal.

Dieu toujours Père, malgré l'égarement de sa noble créature, eut pitié de tant de maux. Il envoya son Fils unique pour nous sauver, et détruire l'œuvre de Satan (3),

(1) *Joan*, V, 10. — (2) *Ps.*, XCV, 5. — (3) *Joan*, III, 8.

nous rendre à la vraie liberté d'enfants, nous redonner les droits perdus à l'héritage céleste, et rétablir entre lui et nous l'Ancienne Alliance. Comme le genre humain avait malicieusement abandonné le vrai Dieu pour s'attacher au diable et à la créature, qu'il était par conséquent gravement coupable, égaré, aveugle et destiné à des supplices sans fin, le Sauveur dut être à la fois le *Modèle*, la *Lumière* et la *Victime* expiatrice des péchés des hommes ; en d'autres termes : la *voie*, la *vérité* et la *vie* qui ne sortira que de sa mort sanglante sur la Croix.

C'est pourquoi, la note dominante dans la mission de notre Rédempteur devait être sa qualité de Victime universelle. C'est aussi à ce caractère principal que nous pouvons le suivre, depuis l'origine des choses, jusqu'au Calvaire. Dans le but de mieux comprendre le drame de la Passion que l'Evangile va dérouler à nos yeux, nous allons voir en abrégé les prophéties, soit verbales, soit typiques, qui annoncent et figurent d'avance les souffrances du divin Crucifié, en expiation des crimes des hommes.

L'apôtre des nations, saint Paul, élevé jusqu'au troisième ciel, directement éclairé par Jésus-Christ dans sa gloire et l'apôtre des mystères de la grâce, nous montre l'Homme-Dieu, la première de toutes les créatures, non quant *à l'exécution*, mais quant *à l'intention*, comme saint Jean ; il le nomme *le commencement* et *la fin* de toutes les œuvres divines. « C'est *par lui*, *en lui* et *pour lui* que sont créées les choses visibles et les choses invisibles ainsi que tout ce qui existe (1). » Ce trait de lumière du docteur des nations nous fait comprendre pourquoi l'Ecriture, en nous racontant l'histoire de la création, ajoute : « L'homme fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, » voulant dire : l'homme, composé d'un corps et d'une âme, est un petit monde dans le grand monde ou le grand monde dans le petit monde, le lien des substances matérielles et spirituelles, le résumé de l'univers (2). L'homme porte la ressemblance divine, non-seulement dans son âme, principe

(1) *Col.*, I, 14. — (2) *S. Amb.*, l. VI. Summa quædam universitatis.

spirituel, libre, immortel, qui pense, qui aime, qui raisonne et nous distingue essentiellement des créatures visibles, mais encore dans son corps.

Notre corps est formé à l'image du corps adorable de l'*Homme-Dieu*, du Verbe éternel qui, devant un jour prendre notre nature, a été notre frère aîné, notre prototype, notre modèle. « Dans cette boue que Dieu ajuste, comme s'exprime Bossuet après Tertullien, il pense à nous donner une vive image de son Fils qui doit se faire homme (1) ». Dans la formation de notre corps, si artistement travaillé, le Fils de Dieu voit déjà son propre corps, qui, sur la Croix, réconciliera le ciel et la terre, et qui sera, en tout temps, la grande victime d'un prix infini, qui continuera d'intercéder pour nous et deviendra notre nourriture, notre breuvage pour nous faire vivre de la vie céleste, en attendant que, dans la tombe, notre corps se dépouille de son enveloppe mortelle, grossière, corruptible, pour revêtir une forme spirituelle, incorruptible, immortelle (2).

Le grand apôtre voit aussi dans la création de la femme les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et la formation de l'Eglise du Christ.

Dieu, qui avait créé l'homme à son image pour la société, et l'avait placé dans le Paradis terrestre, lui envoya *une extase* (3). Pendant ce sommeil mystérieux, il lui enleva, sans violence, une de ses côtes, et remplit de chair la place qu'elle laissa vide. De cette côte, Dieu forma la première femme, appelée Ève ou mère des vivants, douée des mêmes dons naturels et surnaturels que l'homme. Ce fut là le premier objet que Dieu présenta au père du genre humain à son réveil, en l'instruisant de la manière dont il l'avait formée. A cette vue, à ce récit, Adam s'écria : « Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair ». Dieu ajouta : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans la même chair ».

(1) Christus, cogitabatur homo futurus. *Tert.* et *Bossuet. Discours universel,* 2e partie. Le *Père*, *Le Jeûne*. Sermon *sur la Passion.*
(2) *Cor.*, XV, 42. — (3) Texte grec.

Le docteur des nations, l'illuminateur des faits bibliques, ayant cité ces paroles du texte de Moïse, conclut : « Toute cette histoire renferme un sens profond et mystérieux. Elle figure l'union de Jésus-Christ et de l'Eglise (1).

I. *La Passion de Jésus-Christ est annoncée en termes voilés dans la création de la femme, dans la promesse du Messie faite à Adam au Paradis terrestre. — Elle est figurée dans le sacrifice et la mort d'Abel.*

L'apôtre saint Paul, partant de la prophétie figurative de la création d'Ève, déduit les devoirs réciproques des époux chrétiens ; il les déclare semblables aux devoirs réciproques de Jésus-Christ et de son Eglise. Le péché originel commis, Dieu punit les trois coupables : Adam, Ève et le démon. Dans la punition de nos premiers parents, il laisse percer un rayon d'espérance, en disant au serpent séducteur : « *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Celle-ci, ou suivant le texte hébreux, son rejeton, te brisera la tête, et tu chercheras à mordre son talon* ».

Dans cette prophétie, sont annoncées quatre choses :

Un Sauveur qui naîtra de la femme ;

Un Sauveur qui écrasera la *tête du serpent*, c'est-à-dire brisera l'orgueil, l'empire de Satan ;

La lutte incessante, ténébreuse de Satan contre le règne du Christ.

Si, dans cette prophétie, il n'est pas parlé ni du temps où le Messie paraîtra, ni du peuple qui l'engendrera, ni de l'instrument dont il se servira pour écraser la tête du serpent séducteur, et triompher de l'orgueil du prince des ténèbres, la liturgie catholique nous initie au plan divin. Dans la belle hymne consacrée à la Passion de Jésus-Christ, elle chante :

« Le Créateur, ayant compassion du chef de l'humanité, qui s'est laissé entraîner à manger le fruit défendu, marqua l'arbre afin d'en relever les ruines. L'économie de notre

(1) *Gen.*, II, et *Eph.*, v. 32.

salut avait exigé qu'on opposât à la malice du traître à formes *multiples*, l'instrument de notre perte, afin de faire sortir le remède de la source du mal (1) ».

La promesse faite à nos premiers parents, dans le Paradis terrestre, servira de fondement à l'édifice religieux et reposera sur la mort de l'Homme-Dieu, comme sur sa pierre angulaire. Tous les sacrifices anciens figureront cet événement mémorable ; ils cesseront lorsqu'il aura son accomplissement. Le Calvaire sera l'autel, mais le sang de la Victime baignera l'univers, soit *en figure* avant Jésus-Christ, soit *en réalité,* après Jésus-Christ. L'Agneau de Dieu a été immolé, comme dit saint Jean, dès l'origine du monde (2).

En effet, chez tous les peuples, dans tous les sacrifices, on trouve l'idée d'*une victime sainte* et *substituée, sanglante et offerte* pour la *culpabilité* et l'*aliment* de l'homme. Ces cinq choses sont de l'essence de tout sacrifice : 1° une *victime* ou réellement ou *emblématiquement sainte.* De là, jamais on n'immola des animaux sauvages, mais souvent l'homme, comme plus innocent, surtout les vierges et les enfants ; 2° une victime autre que le *coupable*. De là, la croyance à la réversibilité des mérites, par contre à la solidarité du crime ; 3° *une victime immolée d'une manière sanglante*. De là, le mystère du sang inexplicable en dehors de la foi ; 4° une victime offerte par une autorité légitime, par le représentant de la communauté. De là, le sa-

(1) De parente protoplasti,
Fraude Factor condolens
Quando pomi noxíalis,
In necem morsu ruit.
Ipse lignum tunc notavit,
Damna ligni ut solveret.
Hoc opus nostræ salutis
Ordo depoposcerat
Multiformis proditoris
Ars ut artem falleret.
Et medelam ferret inde,
Hostis unde læserat.
Hymne. Le dimanche de la Passion. Matines.

(2) *Apoc.*, XIII, 8.

cerdoce ; 5° une *victime* accompagnée de la communion du peuple. Qu'on analyse tous les sacrifices, et on y trouvera ces éléments constitutifs.

Comme par le sang se transmet la faute originelle, le sang, principalement celui de l'homme et des animaux domestiques, qui s'approchent davantage de nous, devint le symbole préféré de notre réhabilitation. La source de notre malheur fut universellement regardée comme le seul remède à nos maux, le seul moyen expiatoire, devant la colère céleste. Ce fait est acquis, qu'il soit intelligible ou non, à quiconque admet et lit l'histoire humaine. Ainsi la mort de l'Homme-Dieu, pivot et fondement de la Religion chrétienne, se révèle jusque dans les profondeurs de notre nature, et dans ce qu'il y a de plus inexplicable du culte antique. Ce mystérieux plan de notre réhabilitation, exposera au grand jour toutes les richesses de la bonté de Dieu ; c'est, dans ce sens, comme le chante l'Eglise, le Samedi Saint, que la prévarication d'Adam fut une *heureuse faute*, *felix culpa*. Ce plan de réparation ne se manifestera que par degrés. Son développement est proprement dit l'*histoire* humaine, qui ne commence avec une date certaine, qu'à la chute de l'homme, principe de la lutte entre le bien et le mal ici-bas, et ne se terminera qu'au triomphe final du premier sur le second, au dernier avénement de Jésus-Christ.

Revenons à Adam, qui, selon saint Paul, est une figure de Jésus-Christ. Adam est le père de tous les hommes, selon la chair : Notre-Seigneur est le père de tous les hommes, selon l'esprit ; c'est lui qui nous a créés et régénérés. Adam était roi, pontife de l'univers. Il devait offrir à Dieu l'hommage de toute la création ; Notre-Seigneur est le grand pontife, le prêtre catholique de son Père. Adam s'endort dans le Paradis. Dieu lui tire une côte, dont il lui forme une compagne. Notre-Seigneur s'endort sur l'arbre de la Croix. Pendant sa mort, qui n'est que comme un sommeil, son côté est ouvert, de sa plaie sort l'Eglise, son Epouse, figurée par le sang et par l'eau. Ève, épouse d'Adam, est son image vivante, sa société indissoluble, la

mère de tous les humains ; l'Eglise, Epouse de Notre-Seigneur, est son image vivante, la société qui lui donnera une postérité innombrable avec laquelle il sera, jusqu'à la consommation des siècles, et pendant toute l'éternité.

Le sacrifice d'Abel, dont parle l'Ecriture, commence la longue liste des sacrifices figuratifs ; ce sacrifice de foi, selon l'expression de saint Paul, plut à Dieu, qui rendit visiblement témoignage de la sainteté du juste, et rendit immortelle la figure du sacrifice de la Croix (1).

L'histoire de Caïn et d'Abel, les premiers représentants de la société du bien et de la société du mal, est également l'histoire anticipée d'un autre Caïn et d'un autre Abel, immolé quatre mille ans plus tard. Abel est berger. Notre-Seigneur lui-même s'appelle le bon Pasteur. Abel offre un sacrifice, que Dieu reçoit favorablement, tandis que celui de Caïn est rejeté. Notre-Seigneur s'offre lui-même en sacrifice ; ce sacrifice est reçu favorablement, et tous ceux de l'Ancienne Alliance, ayant reçu leur accomplissement sont rejetés. Abel est en butte à la jalousie de Caïn, son frère. Notre-Seigneur est victime de l'envie des Juifs, ses frères. Abel est attiré dans les champs, et succombe sous les coups de son frère. Notre-Seigneur est conduit hors de Jérusalem, et mis à mort par les Juifs, ses frères. Le sang d'Abel crie vengeance contre Caïn. Le sang de Notre-Seigneur implore le pardon de ses bourreaux (2). En punition de son fratricide, Caïn est condamné à être errant et vagabond sur la terre. En punition de leur déïcide, les Juifs sont condamnés à être errants et vagabonds sur la terre. Depuis près de dix-neuf siècles, le monde les voit passer sans prêtre, sans roi, sans sacrifice, n'étant nulle part, et se trouvant partout.

II. *La Passion de Jésus-Christ est figurée par l'histoire de l'Arche de Noé et par celle du déluge.*

Noé, le second père et le sauveur du genre humain, par la construction de l'arche, et par son alliance avec l'Eter-

(1) *Heb.*, XI, 4. — 2) *Heb.*, XII, 23.

nel, figure aussi Jésus-Christ, sauvant le monde, sur l'arbre de la Croix. « C'est à l'aide d'un bois vil, dit le livre de la Sagesse, que le juste Noé, guérit la terre des désastres du déluge (1) ». Voici les traits de ressemblance, entre lui et Jésus-Christ : Noé, dont le nom signifie paix, sauva le monde ancien et fit bénir le nouveau. De tous les hommes, il est le seul qui ait trouvé grâce devant Dieu, et il fut choisi pour repeupler la terre. Jésus-Christ est le seul qui fut désigné par son Père céleste, pour donner des justes à la terre, et des saints au Ciel. Noé reçoit l'ordre de bâtir l'arche, durant un long laps de temps, afin d'exhorter les coupables à la pénitence. Notre Seigneur depuis la chute de l'homme, jusqu'à la fin des siècles, ne cesse de former son Eglise de tous les vrais pénitents. Hors de l'arche, tout périt ; hors de l'Eglise, de cette société divine, point de salut. L'arche était remplie de créatures de toute espèce. L'Eglise renferme des membres de toutes les nations. Plus les eaux du déluge montaient, plus l'arche montait vers le Ciel. Plus la barque de saint Pierre se trouve assaillie par la tempête, sur l'océan du monde, plus elle s'élève vers Dieu, c'est-à-dire, plus l'Eglise est persécutée, plus elle se purifie et se rend parfaite. Au sortir de l'arche, Noé offrit à Dieu un holocauste agréable, qui valut au genre humain l'alliance avec l'Eternel et l'arc-en-ciel, comme signe de miséricorde. Sur la Croix, Jésus-Christ offrit un sacrifice unique, la source de tous les sacrifices, qui réconcilia le ciel avec la terre, et nous mérita l'alliance éternelle du Cénacle. Le bois a sauvé les représentants du monde primitif. Le bois sauvera également des membres de toutes les tribus humaines.

III. *La Passion de Jésus-Christ est figurée dans le sacrifice de Melchisédech et dans celui d'Isaac. Le mariage d'Isaac avec Rebecca figure également l'union de Jésus-Christ avec son Eglise : Résultat de sa Passion.*

A la dispersion des hommes et à la confusion des langues, lors de la construction de la tour de Babel, com-

(1) *Sap.*, X.

mence, suivant les desseins de la Providence, une ère nouvelle. Depuis Adam jusqu'à cet événement, on ne voit sur la terre, ni nation, ni royaume ; on ne trouve que le régime patriarcal : c'est, pour parler de la sorte : l'*enfance de l'humanité*.

A dater de la dispersion des hommes, jusqu'à Jésus-Christ, le genre humain est *adolescent* et abandonné en quelque sorte à lui-même, pour que plus tard il devienne sage par ses propres égarements. Durant cette période, se formera cet empire universel, qui, né à Ninive, passera successivement des Assyriens aux Mèdes, aux Perses, aux Grecs et aux Romains. Jésus-Christ, la grande figure de l'histoire, changera la scène du monde : il renversera le colosse romain ; il réunira des membres épars de toutes les nations dans la même foi, la même espérance, la même charité, et formera l'empire universel, non des corps, mais des âmes.

Dans l'éducation du genre humain, Dieu agira comme un père à l'égard de son fils ou un maître à l'égard de son disciple : il proportionnera les instructions, les grâces, les châtiments et les récompenses à l'âge, à la capacité, aux progrès de son élève. L'enfant des siècles va être émancipé, mais la Providence ne l'abandonnera jamais ; un fonds de vérités communes lui servira de frein dans ses égarements ; l'idée *d'un Dieu* juste et bon, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, dans un monde futur : l'*immortalité de l'âme*, la *chute primitive*, l'*espérance du Libérateur*, l'*histoire du déluge*, seront à la fois ses motifs de crainte et d'espérance. Les hommes, dans l'éloignement de leur foyer commun de lumière, dans leurs pérégrinations et leur mobile existence, oublièrent bientôt le vrai Dieu. Frappés de l'influence bénigne des astres, surtout de celle du soleil, ils adorèrent les corps célestes comme des divinités bienfaisantes (1). C'est ainsi que le Sabéisme (culte des astres) fut la première source de l'idolâtrie, de cette prostitution, en faveur de la créature, des

(1) *Job*, XXXI, 26.

hommages dus au seul Créateur, de cette division d'un nom dont la majesté consiste à être incommunicable.

Le livre de la Sagesse nous marque comme trois degrés dans l'origine et l'histoire de l'idolâtrie. On voit d'abord, la *déification* de la nature et de ses principaux phénomènes ; puis la *déification* de l'homme et des choses humaines ; enfin la *déification* des animaux et des créatures les plus viles, ainsi que des passions les plus infâmes (1). « Les sens décidèrent de tout et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre (2). »

Chez tous les peuples, sans exception aucune, suivant qu'ils descendent ou de Cham, ou de Japhet, ou de Sem, l'idolâtrie se présente sous le triple caractère de *mensonge, d'immoralité et d'homicide*. Des oracles ambigus, un amalgame de superstitions contradictoires, voilà *le dogme* ; une licence sans frein comme sans pudeur, des crimes contre nature, voilà la *morale : des sacrifices humains*, voilà le *culte* qu'exigea de ses partisans celui qui fut *menteur, homicide*, dès le commencement, et qui ambitionna comme une faveur, la *sale demeure* des pourceaux (3).

Au milieu de ce déluge universel qui allait inonder la terre, Dieu résolut de se bâtir une arche vivante, un temple animé, et de se former une race sacerdotale, un peuple prophète, où se réfugieront l'espérance et le salut du monde.

Abraham, rejeton béni de Sem (par Héber), fut choisi pour être le père de cette nation providentielle, le dépositaire de l'alliance divine, principalement de la promesse du Messie, qui est héros de l'histoire et des siècles.

L'Eternel apparut donc à ce patriarche qui habitait Ur, ville de la Chaldée, et lui dit : « Quittez votre pays et votre parenté : venez dans la terre que je vous montrerai.

(1) *Sap.*, XIII et XV.
(2) *Bossuet. Discours universel* (2e partie), C. II, Abraham.
(3) *Marc*, V, 12.

Je ferai sortir de vous un grand peuple ; je bénirai ceux qui vous béniront et je maudirai ceux qui vous maudiront : « *Toutes les familles* de la terre seront bénies en vous », c'est-à-dire dans le Messie qui sortira de vous (1).

Dans ces dernières paroles, Dieu désigne la race qui donnera la naissance au Sauveur des hommes. Il sera le *Fils d'Abraham*.

Ce patriarche demeurait dans la vallée de Membré, dans le pays de Chanaan. Il eut occasion d'être en rapport avec Melchisédech, prêtre du Très-Haut et roi de Salem (ville de la paix, probablement Jérusalem), lequel offrit à l'Eternel, en qualité de victimes du pain et du vin (2). Abraham avait délivré son neveu Loth des mains de Chodorlahomor, roi des Elamites, ainsi que tous les prisonniers de la Pentapole, des cinq villes de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Bala. Melchisédech vint au-devant du libérateur, le bénit, disant : « *Béni soit Abraham*, par le Très-Haut qui a fait le ciel et la terre, et béni soit l'Eternel, qui, par sa protection, vous a livré tous vos ennemis ! » Et Abraham lui donna la dîme de tout le butin enlevé aux vaincus (3). Quel est le roi de paix, le pontife offrant du pain et du vin, en qualité de victimes, qui apparaît là sans généalogie, sans père ni mère, sans prédécesseur ni successeur dans le sacerdoce, devant lequel s'incline Abraham, père futur d'Aaron ? David et saint Paul nous l'apprennent, c'est la figure de l'Homme-Dieu, grand Prêtre et instituteur de la nouvelle Alliance ; c'est l'image de Jésus-Christ, le véritable Roi de la paix, le Pontife éternel, qui n'a ni *père ni mère dans le ciel*, qui, engendré de toute éternité dans le sein de son Père céleste, a reçu le serment qu'il sera éternellement le Sou-

(1) *Gen.*, XII. — (2) *Id.*, XIV, 13.

(3) Catherine Emerich, en parlant de la Cène, dit que la coupe dans laquelle Melchisédech offrit le vin à l'Eternel, fut conservée précieusement comme une relique, et Jésus-Christ s'en servit à la Cène pour l'institution de l'Eucharistie. Il est loin de notre esprit d'attribuer une valeur historique à cette pieuse légende.

verain Pontife, selon l'ordre de Melchisédech (4), qui a caché son corps et son sang, sous les apparences du pain et du vin, pour être dans tous les lieux, dans tous les temps, notre nourriture vivifiante et notre Victime, devant la justice suprême (5).

Si le sacrifice de Melchisédech figure celui de la Messe, mémorial du sacrifice de la Croix, celui d'Isaac en est également une figure saisissante.

Abraham avait deux fils, Ismaël, né de l'esclave Agar, et Isaac, né de Sara, femme légitime et libre. Saint Paul, dans son Epitre aux Galates, nous apprend qu'Ismaël et Isaac figurent les deux Alliances, le peuple juif et le peuple chrétien, la loi de crainte et la loi d'amour, la Synagogue et l'Evangile, Moïse et Jésus-Christ. Le premier, né selon la chair, est l'esclave, la lettre qui tue ; le second, né selon la foi et la liberté, est l'esprit qui vivifie. Celui-là, abandonné à lui-même dans la personnification de la nation judaïque, continue d'errer dans le désert et de persécuter son frère préféré, qui, sous l'emblème de l'Eglise catholique, est seul héritier des promesses d'en Haut (1).

Lorsqu'Abraham était au comble de la prospérité humaine, béni de Dieu et vénéré des hommes, riche en troupeaux, en esclaves et en argent, sans avoir en propre, ni terre, ni domaine, vivant dans un royaume étranger, respecté et indépendant, Dieu, non content de lui avoir promis que le Rédempteur naîtrait de sa race, voulut aussi lui donner une image frappante de la manière dont se fera cette Rédemption. Il lui apparut et lui dit : « Abraham ! Abraham ! — « Me voici », répondit le vieillard. « Prenez, ajouta l'Eternel, prenez Isaac, votre fils unique, que vous aimez : allez me l'offrir en holocauste dans la terre de Moriah (vision), sur une montagne que je vous montrerai ». A cet ordre, si capable de révolter la nature, Abraham ne répond que par une prompte obéissance. Il se lève dès la pointe du jour, prépare tout pour le grand sacrifice, et, accompagné de son fils et de deux serviteurs, il s'achemine

(1) *Ps.* CIX, 4. — (2) *Heb.*, V, 6. — (3) *Gal.*, IV, 21.

vers le lieux désigné. Après trois jours de marche, ils virent de loin la montagne indiquée, c'était le Calvaire. Abraham dit alors à ses domestiques : « Attendez ici ; mon fils et moi, nous monterons sur cette hauteur, et après avoir adoré l'Eternel, nous reviendrons à vous ». Il prit en même temps le bois de l'holocauste et le mit sur les épaules de son fils ; lui-même portait dans les mains le feu et le glaive, et ils s'avançaient tous deux ensemble. En montant, Isaac dit à son père : « Mon père, voilà le feu et le bois, où est la victime ? ». Abraham lui répondit : « Le Seigneur y pourvoira, mon fils ».

Arrivé au haut de la montagne, Abraham dresse l'autel, déclare à son fils la volonté de Dieu à son égard. Isaac s'y résigne, monte sur le bûcher et s'y laisse attacher librement par son père. Abraham étend le bras, saisit le glaive et veut porter le coup mortel ; mais en même temps, l'ange de Dieu lui crie du haut des cieux : « Abraham, Abraham, arrêtez ; je connais maintenant votre fidélité. Parce que vous n'avez pas épargné votre propre fils, par amour pour moi, j'ai juré par moi-même : je vous bénirai et je multiplierai votre race comme les étoiles du firmament et le sable du rivage de la mer ; elle triomphera de ses ennemis et *tous les peuples de la terre seront bénis en Celui qui sortira de vous* (1) ».

En même temps, Abraham se retourne et voit un bélier embarrassé par les cornes dans un buisson voisin ; il le prend et l'immole à la place de son fils.

O Jésus, mort sur le Calvaire ! je vois ici votre holocauste : l'image annonce la réalité. Isaac est le fils unique de son père ; il en est tendrement aimé. Jésus-Christ est le Fils unique de son Père qui a mis en lui toute sa complaisance. Isaac porte lui-même le bois sur lequel il doit être immolé. Notre-Seigneur est chargé personnellement de la Croix sur laquelle il mourra. Isaac, dans la force de l'âge, environ trente-sept ans, se laisse attacher librement sur le bûcher par la main de son père. Notre-Seigneur, à l'âge

(1) *Gen.*, XXII, 18.

viril, trente-quatre ans, l'innocence même. libre dans la mort, s'offre de plein gré à son Père pour le salut du monde. En récompense de son obéissance, Isaac descend de la montagne. plein de vie et comblé de bénédictions. Notre-Seigneur, grâce à son sacrifice sanglant, sortira vivant du tombeau et recevra l'héritage de toutes les nations. Dans l'attente de ce nouvel Isaac, un bélier, le sang des animaux s'offrira dans le temple de Jérusalem, qui sera bâti sur la montagne de Moriah et figurera la grande victime du Golgotha (1).

L'union d'Isaac avec Rebecca figure également l'union de Jésus-Christ avec son Eglise ; résultat de sa Passion. Le fils unique d'Abraham n'épouse Rebecca qu'après son sacrifice sur la montagne de Moriah. Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, ne forme son Eglise qu'après son immolation sur la même montagne. Rebecca est amenée à Isaac par le chef des serviteurs, Eliézer, aidé de ses compagnons. L'Eglise est amenée à Jésus-Christ par le chef des Apôtres, saint Pierre, aidé de ses collègues. Eliézer reçoit l'ordre d'aller la chercher dans la parenté temporelle d'Isaac, avant de se tourner ailleurs. Pierre et les siens reçoivent l'ordre de s'adresser d'abord à la maison d'Israël, avant de s'en aller dans la voie des nations. L'amour d'Isaac pour sa nouvelle épouse, ne lui fait pas perdre le souvenir de Sara, sa mère ; l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise, ne lui fait point oublier la perte de la Synagogue, sa mère.

IV. — *L'histoire d'Esaü et celle de Jacob, fils d'Isaac, figurent la Passion de Jésus-Christ et la lutte entre l'Eglise et la Synagogue.*

Une famine obligea Isaac de quitter la vallée de Membré ; Dieu lui apparut, lui défendit de descendre en Egypte, lui commanda de séjourner en qualité d'étranger, dans le pays des Philistins, l'assura de sa protection spéciale et

(1) Il ne faut pas oublier que la montagne de Moriah avait plusieurs pointes : l'une était le mont Sion, l'emplacement du temple, l'autre le Calvaire.

lui promit *que, dans sa race, seront bénies toutes les familles de la terre* (1).

Isaac avait cent quarante ans et la vue affaiblie par l'âge. Dans la bénédiction qu'il donna par une mystérieuse surprise à Jacob, il lui promit, avec la *rosée* du Ciel et la *graisse* de la terre, la soumission et la domination sur tous ses frères; ceux qui le maudiront seront maudits: ceux qui le béniront seront bénis (2).

La scène si étrange de la bénédiction d'Isaac donnée à Jacob, au préjudice d'Esaü et de la promesse que le Sauveur naîtra de sa race, fut conduite par Dieu même et renferme un sens prophétique. Elle annonce que la gentilité, la dernière venue à la connaissance de la foi, sera préférée à la Synagogue, et que celle-ci, soumise aux peuples chrétiens, sera toujours en lutte ouverte ou latente avec eux, lutte qui présente une image de la Passion de Jésus-Christ.

En effet, l'Eglise devenue féconde en vertu des mérites de son divin Epoux, sent bientôt deux jumeaux, le juif et le gentil s'entrechoquer dans ses entrailles; le premier veut assujétir à la loi de Moïse le second qui s'y refuse. Le Christ affectionne l'aîné malgré tous ses vices. C'est à lui qu'il veut réserver la bénédiction et la préférence, mais cet enfant ingrat dédaigne son droit de primogéniture et l'amour de prédilection. Alors le Christ ou mieux l'Eglise, Epouse du nouvel Isaac, se tourne vers le gentil, d'un caractère plus doux et plus pacifique. Elle le revêt des vêtements de son aîné, de toutes les prérogatives de l'ancienne loi, le présente à son Epoux, à Jésus-Christ qui l'embrasse, l'adopte pour son fils chéri. La Synagogue a beau rugir de désespoir, jurer la mort du Christianisme; la bénédiction est irrévocable; l'aîné servira le plus jeune, le juif le chrétien, jusqu'à la réconciliation avec son frère, vers la fin des siècles. Esaü, frustré de la bénédiction paternelle, respire la vengeance, il voue son frère à la mort. Rebecca et Isaac apprennent ce projet homicide. Ils appellent Jacob et lui conseillent de se

(1) *Gen.*, XXVI, 4. — (2) *Gen.*, XXVII, 28.

dérober au danger, de s'enfuir chez Laban, son oncle, en Mésopotamie et de prendre là une épouse. Jacob, chargé de nouveau des bénédictions de ses parents, part de Bersabée. Il marche toute la journée. Après le coucher du soleil, il s'arrête, prend une pierre, la met sous sa tête et s'endort. Pendant son sommeil, il a une révélation ; il voit une échelle posée sur la terre et par le sommet atteignant le Ciel. Des anges montaient et descendaient. Dieu se tenait au haut de l'échelle et lui dit : « Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham et d'Isaac ; le sol où vous reposez sera l'héritage de vos enfants, aussi nombreux que la poussière de la terre. et toutes les tribus de l'univers seront bénies en vous et dans le fils qui naîtra de vous. Ne craignez rien ; je serai partout votre protecteur (1) ».

O heureux Jacob, qui, dans votre solitude, vous trouvez dans la compagnie des anges et méritez de voir Dieu et de grandes merveilles, une échelle mystérieuse, allant du ciel à la terre et figurant l'*union* future de la nature divine et de la nature humaine, dans celui qui sera tout ensemble et le Fils de Dieu et le fils de Jacob ; qui dans sa personne, réconciliera le ciel et la terre, et par qui, nos prières monteront jusqu'à Dieu et les grâces de Dieu descendront jusqu'à nous. Vous n'avez pour lieu de repos, qu'une pierre brute, mais elle se changera en une tente mobile, en une cité fixe, en la Synagogue, en l'Eglise catholique, et finalement en la céleste Jérusalem, le repos sans trouble de l'éternité.

Jacob aura douze fils. Lequel sera l'héritier des promesses divines ? Ce ne sera pas l'un des trois aînés: Ruben, Siméon, Lévi, à raison de leurs crimes publics. Ce sera Juda son quatrième fils.

Au moment de mourir en Egypte, ayant adopté pour siens les deux fils de Joseph, Manassès et Ephraïm, Jacob assembla tous ses autres fils, autour de sa couche, pour leur annoncer leur destinée future et leur dicter son

(1) *Gen.*, XXVIII.

testament prophétique. Dans cet acte célèbre, qui est comme la charte du peuple de Dieu, chaque tribu a son histoire et son caractère propre (1). Arrivé à son quatrième fils, à Juda, dont le nom signifie *louange*, l'esprit du Patriarche-Prophète s'élève et s'anime :

« Juda, tes frères te loueront ! Ta main sera sur la tête de tes ennemis ; les enfants de ton père t'adoreront. Tu es un jeune lion, Juda ; tu t'es élevé, ô mon fils, pour ravir ta proie. Il ploie ses pieds et se couche dessus, comme le lion et la lionne ; qui l'excitera à se lever ? *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé* (*le Messie*) ; *c'est Lui qui sera l'attente des nations*. Il attachera à la vigne son rejeton et au cep, ô mon fils, son ânon. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang du raisin. Ses yeux sont plus beaux que le vin et ses dents plus blanches que le lait (2). »

Cette prophétie a été littéralement accomplie dans son double sens matériel et spirituel. La tribu de Juda, toujours la plus puissante, entre toutes les tribus d'Israël, devenue la tribu royale dans la personne et la famille de David, conserva le pouvoir souverain, le droit de vie et de mort, jusque dans la transmigration de Babylone. Au retour de la captivité, elle forma une nation indépendante ; plus tard, elle choisit librement pour chefs les Machabées ; et elle donna son nom à tous les descendants de Jacob. Enfin la souveraineté lui fut ôtée ; les Romains lui imposèrent pour roi un étranger, l'Iduméen Hérode. Bientôt elle cessa d'être un royaume ; elle ne fut plus qu'une province romaine ; elle perdit le droit de vie et de mort, c'est-à-dire la judicature qui forme l'essence de l'indépendance nationale. Alors paraît le grand Envoyé, le Messie, le Christ, qui commence un nouvel ordre de choses. Il relève le trône de David sous une autre forme ; il fonde la monarchie spirituelle des peuples ou l'Eglise catholique,

(1) *Gen.*, XLVIII. Voir notre histoire de la Révélation.
(1) *Gen.*, XLIX, 10.

qui, militante ici-bas, sera éternellement triomphante au Ciel. Dans cette monarchie ou cette Eglise universelle, les Juifs et les gentils convertis, loueront et adoreront le Christ comme leur Dieu et l'auteur de leur espérance. Lion de la tribu de Juda, il triomphera de tous les ennemis du monde et de l'enfer; il les défiera de ruiner son œuvre. Après avoir été l'attente des nations pendant quatre mille ans (1), depuis son avènement, depuis près de deux mille ans, fait remarquable, aucune nation ne l'attend plus.

Le Désiré des nations attachera à la vigne son rejeton et au cep son ânon, c'est-à-dire, sous l'influence de sa grâce et de sa doctrine. Jésus-Christ, par ses Apôtres sortis du peuple juif, unira le libre fils de la gentilité à l'Eglise primitive, à l'alliance d'Adam et de Noé, et li convertira personnellement à son Evangile les prémices de la Synagogue.

Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang du raisin. Dans la flagellation et le crucifiement, toute la personne du Christ sera lavée dans un bain de sang; et dans le Baptême, il appliquera à chaque membre de son Eglise les mérites de sa mort sanglante.

Ses yeux sont plus beaux que le vin et ses dents plus blanches que le lait.

Ces paroles annoncent la beauté, la gloire du Christ ressuscité et la richesse, la pureté, la splendeur de son règne dans son Eglise, sur la terre et dans le Ciel.

V. — *La Passion de Jésus-Christ est figurée dans l'histoire de Joseph.*

Joseph, né d'une mère devenue miraculeusement féconde, est le fils bien-aimé de son père. Jésus, né miraculeusement d'une Vierge, est l'objet de la prédilection de Dieu, son Père. En récompense de sa vertu, Joseph est revêtu d'une robe de différentes couleurs ; il annonce à ses frères

(2) Desideratus cunctis gentibus. *Aggé*, II, 8.

sa grandeur future et devient, par là même, le point de mire de leur jalousie et de leur haine. Notre-Seigneur, grandissant en sagesse, devant Dieu et les hommes, et révélant sa gloire future aux Juifs, ses frères, est en butte à leur envie et à leur persécution. Joseph, envoyé vers ses frères pour inspecter leur conduite, est maltraité par eux, condamné à mort, puis vendu à des marchands étrangers. Notre-Seigneur, envoyé vers les Juifs, ses frères, pour les ramener à des sentiments de pénitence, est maltraité par eux, vendu et livré à des étrangers, aux Romains. Joseph se trouve en prison, avec des criminels d'Etat ; il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice. Notre-Seigneur agonise sur la Croix entre deux malfaiteurs ; il promet le Ciel à l'un et laisse l'autre endurci dans son état de perdition. Joseph sort de la prison pour être élevé au faîte des honneurs, pour devenir le sauveur des Egyptiens, puis des Hébreux, ses frères. Notre-Seigneur sort du tombeau, sa prison de trois jours, pour sauver tous les hommes, d'abord les gentils, les étrangers, puis finalement la masse des Juifs, ses frères. Joseph, avant de mourir, prédit à ses frères leur oppression en Egypte et leur délivrance miraculeuse. Notre-Seigneur, la semaine de sa mort, annonce à ses disciples les persécutions qui les attendent et leur délivrance miraculeuse à la fin des siècles.

En résumé, entre les incidents de la vie du patriarche Joseph et ceux de la vie de Jésus-Christ, ne trouvons-nous pas une ressemblance frappante ?

VI. — *La Passion de Jésus-Christ est figurée dans les souffrances du patriarche Job.*

Vers le temps de la mort de Joseph, vivait dans la terre de Hus, dans l'Idumée, un homme simple, craignant Dieu et fuyant le mal. Il descendait d'Esaü, frère de Jacob ; il s'appelait Job et possédait toutes les richesses du régime patriarcal. C'était un des princes les plus célèbres de l'Orient. L'histoire de ce patriarche présente, comme celle d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, une figure de Jésus-Christ crucifié.

En effet, Job est innocent, et malgré son innocence, Dieu l'éprouve ; il permet à Satan de lui enlever tous ses biens, richesses, enfants, santé, et de frapper tout son corps d'une lèpre affreuse. Dans cet état lamentable, il est un homme de douleurs, meurtri des pieds à la tête, rassasié d'opprobres, méconnaissable à ses amis. Jésus-Christ, quoique l'innocence même, est chargé de toutes les iniquités du monde, et plongé dans une mer de douleurs. Job, assis sur son fumier, privé de ses biens et de ses enfants, raillé par sa femme, accablé de reproches par ses intimes, paraissant abandonné de Dieu et des hommes, s'écrie d'abord, dans l'amertume de son âme : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Mais il reprend bientôt : « J'espère jusque dans le sein de la mort : je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour, je ressusciterai de la terre et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu, dans ma chair ; je le verrai moi-même et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux ; cette espérance repose dans mon sein (1). » Jésus-Christ, attaché au gibet, en proie à toutes les tortures possibles, abandonné des siens, raillé et accablé de reproches par les Juifs, ses frères, s'écrie d'abord, dans l'amertume de son âme : « Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Mais il reprend bientôt : « Mon Père, entre vos mains, je remets mon esprit. » Job intercède pour ceux qui l'ont outragé et Dieu leur pardonne en vertu de sa médiation. Jésus-Christ prie pour ses ennemis, et un grand nombre se convertissent. Job, après le temps de son épreuve, reçoit de Dieu plus de biens et de gloire qu'auparavant. Jésus-Christ, après son épreuve, sa mort, ressuscite à une vie permanente de bonheur et de gloire et compte une postérité plus nombreuse que le sable de la mer et les étoiles du firmament.

Voici les réflexions que fait saint François de Sales sur Job.

(1) *Job*, XIX.

« Aimer les souffrances et les afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut point de la charité... Le malin ennemi savait bien que c'était le dernier affinement de l'amour. Quand, après avoir ouï de la bouche de Dieu que Job était juste, droiturier, craignant Dieu, fuyant le péché et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose, en comparaison de la souffrance, des afflictions par lesquelles il fit le dernier et le plus grand essai de l'amour de ce serviteur de Dieu, et pour les rendre extrêmes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfants, de l'abandonnement de tous ses amis, d'une arrogante contradiction de ses plus grands confédérés et de sa femme ; mais contradiction pleine de mépris, de moqueries et de reproches, à quoi il ajouta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une plaie universelle, cruelle, infecte, horrible ».

« Or, voilà toutefois le grand Job comme roi des misérables de la terre, assis sur un fumier comme sur le trône de la misère, paré de plaies, d'ulcères, de pourriture, comme de vêtements inégaux, assortissant la qualité de sa royauté avec une si grande abjection et anéantissement que, s'il n'eut parlé, on ne pouvait discerner si Job était un homme réduit en fumier ou si le fumier était une pourriture en forme d'homme. Or, le voilà, dis-je, le grand Job qui s'écrie : « Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi bien les maux ? » O Dieu ! que cette parole est de grand amour (1) ».

VI. *La Passion de Jésus-Christ est figurée dans l'immolation de l'agneau pascal ou la Pâque des Juifs, dans le passage de la mer Rouge, dans l'eau miraculeusement adoucie du désert de Sur ; dans la manne, dans la pierre d'Horeb, dans la victoire des Israélites contre les Amalécites.*

Nous avons expliqué, en parlant de l'institution de l'Eucharistie, le cérémonial figuratif de la manducation de l'agneau pascal et les traits de ressemblance entre la

(1) *Théotime*, liv. IX, c. II.

Pâque juive et la Pâque chrétienne. Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit plus haut. Il nous suffit de résumer ici la pensée dominante de la figure et de la réalité, savoir : Le sang de l'agneau, qui sauva en Egypte les Juifs de la mort, figure le sang de la Victime du Calvaire qui sauve tous les élus de la mort éternelle.

L'histoire de la merveilleuse délivrance des Israélites de la servitude égyptienne, celle du passage de la mer Rouge et de leur pérégrination dans le désert, figurent les souffrances de Jésus-Christ et celles de son Eglise, à travers le cours des siècles. Les Israélites sont les fidèles de toutes les nations ; l'Egypte, c'est le monde entier ; les Pharaons qui poursuivent les Israélites, ce sont les Césars romains, les pouvoirs persécuteurs de tous les temps et de tous les lieux. La victime de délivrance pour les Juifs, ce fut le sang de l'Agneau pascal ; la Victime de notre délivrance, c'est Jésus-Christ, immolé sur la Croix et sur nos autels. Les trois journées de chemin conduisant les Israélites à la Mer Rouge, qui leur sert, selon saint Paul, de baptême figuratif, et qu'ils traversent dans la crainte et l'angoisse, ce sont trois siècles de persécutions, aboutissant à l'inondation des barbares. L'Eglise, nouvel Israël, traverse ce déluge de sang, dans lequel les chrétiens sont également baptisés ; l'empire romain y périt comme dans un abîme. L'Eglise continue sa marche à travers un désert affreux, l'humanité en ruines, les royaumes écroulés ; elle porte dans son sein, non plus douze tribus, mais une douzaine de nations féroces qu'elle transforme et enfante à la vie chrétienne et à la vraie civilisation.

Dans le gouvernement des peuples et des individus, Dieu agit comme à l'égard des Juifs. Il n'introduisit pas les Israélites dans la terre promise par le chemin le plus court, de peur que se voyant sitôt en guerre avec les peuples chananéens, qu'il fallait chasser, ils ne retournassent en Egypte. Il leur fit faire un long circuit par la voie du désert, près de la Mer Rouge ; car, selon le dessein de la

Providence, le principal n'était pas d'introduire Israël dans le pays de Chanaan, mais d'en former un type prophétique, et de chaque homme et de l'humanité tout entière. Pour cette raison, il faut que l'un et l'autre soient délivrés de l'antique servitude du démon par le sang de la Croix ; qu'ils traversent la Mer Rouge, les arides déserts de la faiblesse naturelle ; qu'ils essuient, dans le chemin de la vie, des combats et des révoltes au dedans ; qu'ils se convainquent, par une longue et dure expérience, que Dieu seul peut être leur Maître, leur loi et leur refuge. Ce n'est qu'après avoir été ainsi éprouvés, châtiés, consolés, abattus et relevés, changés et renouvelés tout entiers, « qu'ils entreront dans leur terre, où coulent le miel et le lait, non pas sous la conduite de Moïse, législateur élémentaire, mais sous la conduite de Josué ou Jésus, chef de la perfection » (1).

Des bords de la Mer Rouge, Moïse conduisit les enfants d'Israël dans le désert de Sur. Pendant trois jours de marche, ils ne rencontrèrent point d'eau ; celle qu'ils trouvèrent enfin, était amère. Le peuple murmura. Moïse pria l'Eternel, qui lui montra un bois, qu'il jeta dans l'eau, et elle fut adoucie. Les Israélites vinrent à Elim, où il y avait douze fontaines d'eau vive, et soixante-dix palmiers, et ils dressèrent là leur camp.

Ce bois, qui adoucit les eaux d'amertume, figure le bois de la Croix, le vrai remède aux maux de la nature humaine. Ces douze fontaines du désert présageaient les douze Apôtres qui arrosèrent, de la doctrine céleste, les plages arides de ce monde ; les soixante-dix palmiers sont les soixante-dix ou soixante-douze disciples, qui, se renouvelant de siècle en siècle, comme ces arbres toujours renaissants, offrent sans cesse à tous les peuples les fruits de la vie éternelle.

Pendant quarante ans, Dieu nourrit les Israélites de la manne, dont le goût variait, suivant les dispositions de l'âme de chacun.

(1) *Bossuet, Elev.* — (2) *Exode*, XV.

Cette nourriture miraculeuse qui tombait du Ciel chaque matin, et qu'il fallait recueillir, avant le lever du soleil, dont les rayons la faisaient fondre, quoiqu'elle résistât à l'action du feu, figurait la nourriture du chrétien, plus merveilleuse encore. Jésus-Christ lui-même nous explique la vertu de cette nourriture, quand il dit aux Juifs : « Je suis le pain de vie ; vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Je suis le pain vivant descendu du Ciel ; celui qui mange ce pain, vivra éternellement, et le pain que je donnerai est ma chair, que je livrerai pour la vie du monde (1). » Mystère ineffable ! Le pain de vie et d'immortalité, descend tous les matins du Ciel sur la terre, non plus en un lieu, ni en faveur d'un peuple, mais en tout lieu et en faveur de toutes les races humaines. Il est pour Dieu, le sacrifice d'une valeur infinie, et pour l'homme, le plus prodigieux de tous les aliments. Supérieure à l'ancienne manne, la nouvelle, suivant les dispositions de l'âme, se transforme en foi, espérance, charité, patience, humilité, douceur, repentir filial, pureté, zèle ardent, courage invincible ; tout y est, et tout y est pour tous. Que des formes extérieures de cette nourriture céleste, l'un en prenne plus, l'autre moins, chacun en aura la substance, la vertu tout entière. C'est là la Manne cachée, qui allume le feu de l'apôtre, illumine l'intelligence du docteur, inspire l'intrépidité et la joie du martyr, maintient la pureté de la vierge, soutient les enfants de Dieu, à travers l'aride désert de ce monde, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés dans la terre de promission, et qu'ils contemplent et possèdent à découvert, ce que, maintenant, ils contemplent et possèdent, sous le voile Eucharistique.

Si la nourriture des Israélites, dans le désert, figurait le pain des Anges sur nos autels, lequel est lui-même le mémorial de la Passion de Jésus-Christ (2), l'*eau de la*

(1) *Exod.*, XV ; *Joan*, VI.

(2) O Sacrum convivium ! in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratiâ et futuræ gloriæ nobis pignus datur. Liturg.

pierre d'Horeb. qui abreuvait les Israélites. durant leur long séjour dans la solitude, figurait également le sang de Jésus-Christ, coulant sur l'arbre de la Croix.

Les enfants d'Israël recevaient chaque jour de leur Père. qui est au Ciel, le pain nécessaire ; mais ce qui ne leur était pas moins indispensable, au milieu des sables brûlants, c'est l'eau. Ils arrivèrent près de la montagne d'Horeb ; ils en demandèrent avec tumulte à Moïse. Ce patriarche cria vers l'Eternel, qui lui répondit : « Allez, avec quelques anciens d'Israël, à la pierre d'Horeb ; je serai là devant vous sur cette pierre ; vous la frapperez avec votre verge et l'eau en jaillira ». Moïse obéit et l'eau jaillit abondante. et il appela ce lieu : *Querelle* ou *tentation*, parce que les Israélites l'avaient querellé et avaient tenté l'Eternel.

Selon la doctrine formelle de saint Paul, fondée sur le Psalmiste, l'eau jaillissant de la pierre d'Horeb, figure les Sacrements du Christ (1). Cette eau suivait les Israélites dans la solitude par divers canaux, pour les abreuver. Elle figure le sang de l'Homme-Dieu, qui désaltère en tous lieux les vrais fidèles, à travers les siècles, et ces fontaines du Sauveur, où les justes vont puiser avec joie, l'eau qui les désaltère. les purifie et jaillit jusqu'à la vie éternelle (2).

Israël, à l'abri des besoins physiques, est éprouvé par un autre genre de tribulation. par la guerre. Il est attaqué brusquement, avec une lâcheté cruelle, par les Amalécites, descendants d'Esaü. Ils tombent à l'improviste sur ceux qui, de lassitude, étaient restés en arrière du camp. Moïse dit donc à Josué, de prendre des troupes d'élite, et de combattre ce peuple, tandis que lui-même, accompagné d'Aaron et de Hur (probablement l'époux de sa sœur Marie), monterait au sommet de la colline de Raphidim. Là, quand Moïse élevait les mains, Israël triomphait ; mais quand il les abaissait un peu, Amalec l'emportait. Cependant, les bras de Moïse s'appesantissaient. Les deux

(1) 1 *Cor.*, XI, 5. — (2) *Ps.* LX, 41-34.

compagnons firent alors asseoir le guerrier d'étrange sorte, sur une pierre, et soutinrent ses deux bras, jusqu'au coucher du soleil. Josué défit complètement Amalec, lequel, en punition de cette attaque imprévue et de ses autres crimes, sera quatre siècles plus tard, sous le règne de Saül, effacé du rang des peuples (1).

Moïse, plein de reconnaissance pour cette victoire signalée, dressa sur les lieux mêmes un autel, et l'appela du nom mystérieux : l'*Eternel est mon étendard*. L'étendard visible d'Israël contre Amalec, fut évidemment Moïse sur la colline, étendant les mains vers le Ciel, en forme de Croix. Suivant que cet étendard s'élevait ou s'abaissait, Israël triomphait ou succombait.

Dans cette attitude, Moïse n'était-il pas la figure de Jésus-Christ, de notre éternel Pontife, qui, conducteur d'Israël, devait un jour monter sur le Calvaire, et les bras étendus vers le Ciel, sur une croix, devenir pour tous les fidèles, combattant contre les puissances des ténèbres, l'étendard de salut et de triomple ? A la vue de son *Crucifix*, chaque chrétien peut dire avec Moïse : l'*Eternel ou le Christ mort en Croix, sera mon étendard*. C'est par ce signe, que l'enfer et le monde seront vaincus. C'est par la confiance dans le Sauveur, par la prière avec Moïse, sur la montagne, par le combat, par l'action avec Josué, dans la plaine ; bref, par la foi et les œuvres, que nous prévaudrons contre tous nos ennemis. *In hoc signo vinces.*

VIII. *Le tabernacle, l'arche d'alliance et le serpent d'airain, figurent la Passion de Jésus-Christ et la puissance de la Croix.*

Le tabernacle construit par Moïse, sur le modèle que Dieu lui montra sur le Sinaï, avait, comme le temple plus tard, trois parties : le *parvis* ou l'enceinte extérieure pour tout le monde ; le *lieu Saint* accessible aux prêtres seuls : le *Saint des Saints*, ouvert seulement une fois par an au Souverain Pontife, le jour de l'*expiation*.

(1) *Exod.*, XVIII, 8, 16.

Ainsi, dans le chrétien, tabernacle vivant, il y a *les sens* qui s'arrêtent à l'extérieur ; *la raison* qui perce ce premier voile et peut s'approcher de Dieu ; *la foi* ou *la grâce* qui, soulevant ce second voile, nous fait entrer dans les mystères de la divinité et unit la créature au Créateur. Dans l'Univers, ce temple immense de l'Eternel, il y a le *monde des corps*, où le Très-Haut a imprimé les vestiges, le cachet de son Être, sa toute puissance, sa sagesse, sa bonté ; le *monde des intelligences*, où il a spécialement gravé son image, sa ressemblance ; le *monde ineffable des Cieux*, où il se manifeste aux élus tel qu'il est. Car, dit saint François de Sales : « comme Dieu nous a donné la *lumière de la raison*, par laquelle nous pouvons le connaître, comme Auteur de la nature, et *la lumière de la foi*, par laquelle nous le considérons comme source de la grâce, de même il nous donnera la *lumière de la gloire*, par laquelle nous la contemplerons comme fontaine de la béatitude et de la vie éternelle (1). »

Les enfants du siècle s'arrêtent en dehors du tabernacle ; les enfants de lumière, de l'Eglise militante, pénètrent dans l'intérieur ; les bienheureux de l'Eglise triomphante sont arrivés dans le Saint des Saints, le séjour de félicité où il n'y a plus d'ombres. Le Christ, le Pontife éternel, après avoir passé par le tabernacle de son corps, nous en a ouvert par son sang le céleste sanctuaire et déchiré le rideau qui nous en dérobait la vue (2).

La gloire du tabernacle figuratif était l'*arche d'alliance ;* espèce de coffre de bois de sétim. Elle était revêtue, au-dedans et au-dehors, d'un or très pur, et renfermait les tables de la loi, un vase de la manne du désert et la verge d'Aaron, laquelle fleurit miraculeusement. Son couvercle, appelé *propitiatoire*, d'un or très pur, avait à ses deux extrémités deux chérubins d'or qui l'ombrageaient de leurs ailes. C'est du propitiatoire, du milieu des deux chérubins, que l'Eternel rendait ses oracles, et que par

(1) Traité de l'amour de Dieu, L, III, 14. — (2) *Heb.*, X, 19.

Moïse il faisait connaître sa volonté aux enfants d'Israël, et leur rendait sa présence sensible (1).

L'arche, qui était regardée comme la représentation visible de Dieu et appelée l'*escabeau de ses pieds*, recevait les honneurs divins, et les prêtres chantaient, lorsqu'ils l'élevaient pour se mettre en marche : « Que le Seigneur s'élève, et que ses ennemis soient dissipés et que ceux qui le haïssent prennent la fuite, devant sa face (2). » Quand on allait camper, on descendait l'arche, au chant de cette strophe mille fois répétée : « *Descendez, Seigneur, au milieu de l'assemblée d'Israël.* » Cette arche, l'escabeau des pieds du Seigneur, à laquelle on rendait un culte de lâtrie, figurait et *l'humanité* du Verbe éternel, qui sera notre vraie manne, et devant laquelle tout genou fléchira, tant sur la terre que dans le ciel et les enfers, et *la Croix*, vraie verge d'Aaron, victorieuse de toutes les puissances ennemies. Les fidèles adorent l'humanité de Jésus-Christ, toujours unie à la divinité et ils révèrent la Croix, comme l'instrument de notre salut et de notre triomphe.

Dans le circuit que les enfants d'Israël furent obligés de faire pour longer le pays d'Edom, ils s'ennuyèrent de la longueur et des difficultés du chemin. Ils se laissèrent aller à de nouveaux murmures contre Moïse. Pour les en punir, l'Eternel envoya contre eux des serpents de feu, dont la morsure causait d'affreuses tortures suivies de la mort. Les coupables vinrent confesser à Moïse leur péché et le conjurèrent d'intercéder en leur faveur. Le saint législateur le fit, et, sur l'ordre de Dieu, il éleva dans l'air un *serpent d'airain ;* quiconque regrettant sa faute le regardait était guéri de sa blessure, non pas, comme s'exprime le livre de la sagesse : « *Par la vertu de ce qu'il voyait, mais par la puissance* du Sauveur de tous les hommes (3). » Ce serpent était, selon l'explication que Jésus-Christ donna lui-même à Nicodème , une image de la vertu salutaire de la Croix et une figure du genre de sa

(1) *Deut.*, XXIII. — (2) *Ps.* LX. — (3) *Sap.*, XVI, 7.

mort, qui délivrera ses disciples de la morsure du dragon infernal et leur donnera la vie éternelle (1). Voici le commentaire de saint Augustin sur ce texte de l'Evangile de saint Jean : « Quel est le serpent élevé dans le désert? C'est la figure de Notre-Seigneur mort sur la Croix ; car la mort est entrée dans le monde par le serpent. C'est pourquoi son effigie représente la mort de Jésus-Christ. La morsure du serpent est mortelle, la mort de Notre-Seigneur est vitale. Le serpent d'airain de Moïse devait être regardé pour réduire à l'impuissance le serpent. Que signifie donc : la mort doit être regardée en face, pour la réduire à l'impuissance ? Mais la mort de qui ? La mort de la vie. Le Christ n'est-il pas la vie? Et cependant le Christ est mort. Pour être guéris de nos péchés, regardons donc le Christ crucifié, parce que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi le Fils de l'Homme sera élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Ceux qui regardaient le serpent de Moïse ne périssaient pas par les morsures des serpents : ainsi ceux qui regarderont par la foi la mort du Christ seront guéris des morsures des péchés. Dans le désert, les Israélites coupables étaient délivrés de la mort pour une vie temporelle, mais le chrétien fidèle est guéri pour la vie éternelle. La différence entre la figure et la réalité est donc celle-ci : « La figure donnait une vie temporelle, la réalité procure une vie éternelle (2). »

IX. — *Moïse figure Jésus-Christ, en sa triple qualité de docteur, de législateur et de victime.*

Moïse, l'homme le plus célèbre de l'antiquité, chéri de Dieu et de ses semblables, ceint de la quadruple couronne *du plus ancien des historiens, du plus sublime des philosophes, du plus sage des législateurs, et du plus divin des prophètes*, était un des types les plus frappants de Celui qui se nomme *la perfection même.*

En effet, Moïse, à peine né, n'échappe que par un mi-

(1) *Joan*, III, 14. — (2) *St-Aug*. Trait. in Joan, III.

racle extraordinaire à l'édit cruel de Pharaon. Jésus-Christ, à sa naissance, ne se soustrait que par miracle à la fureur d'Hérode. Moïse, élevé hors de sa famille, à la cour du roi d'Egypte, retourne, à l'âge mûr, auprès des Israélites, ses frères. Notre-Seigneur, nourri quelque temps dans une terre étrangère, en Egypte, revient dans la Palestine, au milieu des Juifs, ses frères. Moïse, choisi de Dieu pour délivrer les Israélites de la servitude, passe quarante ans dans le désert, avant de se manifester aux Hébreux. Notre-Seigneur, descendu du Ciel sur la terre, pour arracher tous les hommes à l'esclavage du démon, mène pendant trente ans une vie inconnue et obscure, avant de se manifester au monde. Moïse opère des prodiges étonnants pour prouver sa mission. Notre-Seigneur opère également de grands miracles pour attester qu'il est l'envoyé, le Fils de Dieu. Moïse fait passer la Mer Rouge aux Hébreux et les sépare ainsi des Egyptiens. Notre-Seigneur distingue ses disciples des infidèles par les eaux salutaires du Baptême. Moïse, conduisant les Israélites à travers d'affreuses solitudes, vers un pays où coulent le lait et le miel, les nourrit et les abreuve miraculeusement. Notre-Seigneur, guidant ses élus, à travers le désert de la vie, vers la céleste patrie, les soutient par la nourriture de sa chair et par le breuvage de son propre sang. Moïse, au milieu d'un appareil terrible, donne aux Israélites une législation temporaire. Notre-Seigneur publie sa loi immortelle, avec des prodiges infinis de miséricorde. Moïse n'a pas la consolation d'introduire les Hébreux dans la terre promise. Supérieur à Moïse, Notre-Seigneur ouvre le Ciel aux hommes, y emmenant avec lui tous les justes de l'ancienne loi et y préparant des places aux élus des générations futures de toute langue et de toute tribu.

X. — *Josué figure la Passion de Jésus-Christ.*

Josué, le fils de Navé, a été vaillant dans la guerre ; il a succédé à Moïse dans l'esprit de prophétie ; il a été grand selon son nom, très grand pour sauver les élus de Dieu,

pour renverser les ennemis qui s'élevaient de tous côtés, et pour conquérir à Israël un héritage qu'il leur partagera.

« Pour entrer, dit Bossuet, dans la terre promise, il faut que Moïse expire et que la loi soit enterrée avec lui dans un sépulcre inconnu aux hommes, afin qu'on n'y retourne jamais, et que jamais on ne se soumette à ses ordonnances. L'ancien peuple, qui a passé la Mer Rouge, et qui a vécu sous la loi, n'entre pas dans la céleste patrie : la loi est trop faible pour y introduire les hommes ».

« Ce n'est pas Moïse, c'est Josué, c'est Jésus (car les deux noms ne sont qu'un), qui doit entrer dans la terre de promission et y assigner l'héritage au peuple de Dieu. Qu'avait Josué de si excellent pour introduire le peuple en cette terre bénie, plutôt que Moïse ? Ce n'était que son disciple, son serviteur, son inférieur en toutes manières ; il n'a pour lui que le nom de Jésus, et c'est en la figure de Jésus qu'il nous introduit dans la patrie. Entrons donc, puisque nous avons Jésus à notre tête ; entrons, à la faveur de son nom, dans la bienheureuse terre des vivants (1) ».

XI. — *La Passion de Jésus-Christ est annoncée clairement dans les Psaumes de David et elle est figurée dans les actes de la vie du prophète royal.*

En prononçant la sentence de mort contre nos premiers parents, Dieu laisse éclater un rayon d'espérance. Il leur promet un Sauveur qui *sortira* de leur sang, qui écrasera la tête du serpent séducteur, et renversera l'empire de Satan. Si cette prophétie verbale est vague et muette sur le peuple qui aura la gloire d'enfanter le Libérateur, sur l'époque de son avénement, le mode de notre délivrance est déjà figuré dans la création d'Ève, dans le mariage d'Adam et d'Ève, dans le sacrifice et le genre de mort d'Abel, dans les sacrifices de la loi patriarcale.

Avec la vocation d'Abraham, l'élection d'Isaac, son fils,

(1) *Bossuet*, *Elev.* sur les mystères, IIIe semaine, 16e élévation.

de celle de Jacob son petit-fils, Dieu spécifie la race qui donnera naissance au Rédempteur. Dans son testament prophétique, parmi ses douze fils, Jacob désigne spécialement Juda, son quatrième, comme l'ancètre du Messie, et il fixe déjà l'époque de son avénement : Ce sera lorsque le sceptre sortira des mains des descendants de Juda et qu'ils auront perdu leur liberté nationale ou le droit du glaive. Le mode de notre Rédemption continue à être figuré dans l'histoire des patriarches, ainsi que dans celles de Joseph, de Moïse, de Josué, dans les miracles du désert et les sacrifices institués par la loi mosaïque.

David, de la tribu de Juda, élevé sur le trône d'Israël, reçoit du Seigneur la promesse qu'un de ses rejetons sera le Messie, et que celui-ci règnera éternellement (1). Les mêmes promesses sont faites à Salomon, son fils (2).

Ainsi, nous connaissons le peuple et la famille d'où sortira le Messie. Nous connaissons même, en un certain sens, l'époque de son avénement lorsque la tribu de Juda aura perdu le pouvoir suprême.

A dater de David, commence un autre ordre de choses. Les prophètes qui se succèderont et qui paraîtront pendant l'époque de la royauté, dans la Judée et le cinquième âge du monde, traceront le portrait du Désiré des nations; ils donneront son signalement, afin que, lors de son avénement, Juifs et gentils puissent facilement le reconnaître. Dans ce signalement, nous le répétons, la *note dominante*, c'est la Passion du Rédempteur, laquelle est annoncée par les prophètes, jusque dans ses moindres détails. Les *voyants* ont été les premiers historiens de l'Homme-Dieu.

C'est pourquoi, après sa Résurrection, Jésus-Christ dit à ses Apôtres : « Il est nécessaire que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et les Psaumes. » Et il leur donna l'intelligence des

(1) I-II *Reg.*, VII, 12. Fidelis erit Dominus tuus et regnum tuum usque in æternun. Ante faciem et thronus tuus erit firmus jugiter.
(2) III, *Reg.*, IX, 5. Ps. C. XXXI.

Ecritures, ajoutant : « Il est écrit que le Christ devait souffrir ainsi et ressusciter le troisième jour (1) ».

En commençant par David, nous allons résumer l'ensemble des prophéties sur le drame douloureux du Sauveur, afin de voir clairement que les figures et les oracles de l'Ancien Testament ont leur réalité et leur accomplissement dans l'Evangile.

David, à la fois roi, prophète et poète, chante, avec une hauteur que n'atteignit jamais la muse profane : *La naissance éternelle et temporelle* de l'Homme-Dieu ; *Sa Passion et sa mort, sa Résurrection et son triomphe, son empire* ou *son Eglise*, au milieu des nations régénérées.

Sa naissance éternelle : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Je vous ai engendré dans mon sein, avant l'aurore. Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas : Vous êtes le Prêtre, selon l'ordre de Melchisédech. Le Seigneur est à votre droite ; il jugera les nations ; il brisera la tête d'un grand nombre sur la terre ; il boira, en passant, l'eau du torrent. C'est pourquoi il lèvera la tête (2). »

Dans ce Psaume que l'Eglise récite à tous les offices des Vêpres, le roi prophète chante, outre la naissance éternelle du Messie, son *Sacerdoce*, selon l'ordre de Melchisédech, et sa *Passion*, cause de son triomphe sur tous ses ennemis, qu'il brisera et anéantira.

Dans un autre Psaume, le prophète chante le même ordre d'idées : « Le Seigneur m'a dit, tu es mon Fils : je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les confins de la terre. Tu les gouverneras avec un sceptre de fer ; tu les briseras comme un vase d'argile ».

« Maintenant, ô rois, comprenez, instruisez-vous, vous qui jugez la terre. servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Adorez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite et que vous ne périssiez, hors de la

(1) *Luc*, XXIV, 44. — (2) Ps. c. IX.

voie : car sa colère s'allumera soudainement. Heureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance ! (1)

David chante la *naissance temporelle* du Sauveur et sa *qualité de victime universelle.*

« Mon Père, vous n'avez point voulu de sacrifice, ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez demandé ni holocauste ni sacrifice pour le péché. Alors, j'ai dit : « Voici que je viens ; à la tête du livre il est écrit de moi : Je ferai votre volonté, mon Dieu ; je le veux, et votre loi est au milieu de mon cœur » (2).

Saint Paul applique cette prophétie au Fils de Dieu, qui n'a pris, dit-il, un corps que pour l'immoler, en expiation de tous les péchés des hommes (3).

David chante les traitements ignominieux du Crucifiement et les outrages dont le Rédempteur sera abreuvé sur la Croix.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Je crie vers vous, durant le jour, et vous ne m'écoutez pas ; vous habitez dans la sainteté, vous, la louange d'Israël. Nos pères ont espéré en vous, vous les avez délivrés ; ils vous ont imploré, et ils ont été sauvés. Ils se sont confiés en vous, et ils n'ont pas été confondus. Mais moi, je suis un *ver de terre* et non pas *un homme*, l'*opprobre des hommes* et le *rebut* du peuple. »

« Tous ceux qui me voient m'insultent, le mépris sur les lèvres ; ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, qu'il le délivre ! Qu'il le sauve donc, puisqu'il se plaît en lui. Cependant, c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère. Ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce que la tribulation m'oppresse et personne n'est là pour me secourir. Je me suis écoulé comme l'eau ; tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur est devenu au dedans de moi, comme la cire qui se fond. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils m'ont regardé et considéré attentivement. Ils se sont

(1) *Ps.* II. — (2) *Ps.* XXXIX, 7. — (3) *Heb.*, X, 10.

partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort (1). »

Ce Psaume prophétique résume les opprobres et les blasphèmes dont Jésus-Christ a été l'objet, durant sa flagellation et devant ses juges iniques, ainsi que les insultes de ses ennemis, pendant ses angoisses sur la Croix. Il annonce tous les incidents de ce drame douloureux, jusqu'au partage de ses vêtements, jusqu'au sort qui décidera de sa robe sans couture.

David chante *la gloire de la Résurrection du Sauveur et son règne éternel.*

« Je raconterai votre nom à mes frères ; je publierai vos louanges, au milieu de l'Eglise. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur et se tourneront vers lui ; car à Jéhova est l'empire ; il dominera sur tous les peuples. Votre trône, ô Dieu ! subsiste éternellement. Le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité. C'est pour cela, ô Dieu ! votre Dieu vous a oint d'une huile d'allégresse. (2) »

Mais ce qui est encore plus merveilleux que toutes ces prophéties, si clairement accomplies, c'est que David fut une figure vivante du Messie.

En effet, David naquit à Bethléem. Notre-Seigneur est né à Bethléem. David, fut agréable à Dieu qui le choisit pour le roi et le libérateur de son peuple. Notre-Seigneur est l'objet des complaisances du Père, qui le choisit pour le Roi et le Libérateur du genre humain. David est élu pour calmer les fureurs de Saül, dont le malin esprit s'était emparé. Notre-Seigneur a pour mission de chasser les démons et d'anéantir leur empire. David, armé seulement d'un bâton et d'une fronde, marche contre le géant Goliath, qui, pendant quarante jours, insultait l'armée d'Israël. Notre-Seigneur, armé de sa Croix, s'avance contre Satan, qui, durant quarante siècles, insultait au genre humain. Goliath se moque de David et méprise sa faiblesse. Le démon et le monde se moquent de la faiblesse apparente de Jésus-Christ, dont ils appellent la Croix une folie.

(1) *Ps.* XXIV. — (2) *Ps.* XXI et XLIV.

Malgré l'apparente inégalité des forces, Notre-Seigneur terrasse le monde et le démon. David est persécuté par Saül, à qui cependant il n'a fait que du bien. Notre-Seigneur est persécuté par les juifs et par le monde, tout en semant tous ses pas de bienfaits. David n'oppose à Saül que la douceur, la patience et le pardon des injures. Notre-Seigneur n'oppose à ses ennemis que la patience, la douceur et le pardon des injures. Après plusieurs années de travaux, de souffrances, David est reconnu par toutes les tribus d'Israël, comme leur roi légitime. Après trente-trois ans d'humiliations, de travaux et de souffrances, Notre-Seigneur est reconnu pour le Roi des rois par quelques Juifs ; et après trois siècles de persécutions, l'Univers l'adore, et à la fin des temps la masse des Juifs le proclamera le Messie et embrassera l'Evangile. David pèche, et pour expier son crime, il est obligé de s'enfuir de Jérusalem. Notre-Seigneur est innocent, et pour expier les crimes du monde qu'il n'a pas commis, il est conduit hors de Jérusalem. David passe en pleurant le torrent de Cédron. Notre-Seigneur, sous l'impression de son Crucifiement, passe le même torrent. David monte nu-pieds la montagne des Olives. Notre-Seigneur monte la même montagne. David est accompagné d'un petit nombre de serviteurs dévoués. Notre-Seigneur est accompagné d'un petit nombre d'amis. David, dans sa fuite, est maudit par Séméï auquel il pardonne. Notre-Seigneur, sur la Croix, est maudit par les Juifs pour lesquels il prie. Architophel, qui trahit David, se pend de désespoir, parce qu'il est méprisé. Judas, qui trahit Notre-Seigneur, se pend aussi de désespoir, parce qu'il est méprisé des prêtres de Jérusalem. David revient triomphant et reçoit l'hommage de ses sujets. Notre-Seigneur sort triomphant du tombeau et reçoit les hommages de l'Univers entier (1).

XII. — *La Passion de Jésus-Christ est annoncée par le roi Salomon.*

Quoique Salomon, la personnification de la sagesse

(1) *Mgr Gaume.* Catéchisme de Persévérance.

humaine et de l'éclat du trône, ne marchât pas sur les traces de son père David, qu'il imprimât une tache à sa gloire, déshonorât sa race et attirât la colère de Dieu sur ses enfants et sur son royaume par son idolâtrie, il ne laissa pas de dresser en termes prophétiques l'acte d'accusation, que le Sanhédrin formulera mille ans plus tard, contre le Juste par excellence.

« Que le droit de la force soit la loi de notre justice. Ce qui est faible, nous est inutile. Faisons tomber le Juste dans nos pièges ; il nous est à charge et nous déshonore, en nous découvrant et nous reprochant les fautes de notre conduite. Il assure avoir la science de Dieu et il se nomme le Fils de Dieu, il nous est insupportable à la vue, parce que ses mœurs tranchent trop avec celles des autres ; il nous regarde comme des gens infidèles et des cœurs corrompus ; il appelle heureuse la fin de l'homme de bien et se vante d'avoir l'Eternel pour Père. Voyons si ses paroles sont véritables ; éprouvons ce qui lui arrivera. S'il est innocent, le Fils de Dieu, le Seigneur prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis. Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice, afin que nous connaissions sa douceur et que nous mettions à l'épreuve sa patience : condamnons-le à la mort la plus infâme (1). »

Cet acte prophétique d'accusation, ne s'est-il pas littéralement réalisé en Notre-Seigneur ?

XIII. — *La Passion de Jésus-Christ est figurée dans l'histoire du prophète Jonas.*

Après la mort d'Elisée, les deux royaumes de Juda et d'Israël étant sur le penchant de leur ruine, les prophètes se multiplièrent pour les soutenir et pour leur annoncer, ainsi qu'à toutes les nations avec lesquelles la postérité de Jacob était ou sera en rapport, la cause de leur grandeur et de leur chute, et pour les préparer toutes à l'avénement du Messie et à l'acceptation de l'Evangile.

(1) *Sap.*, II, 10, 21.

Dans l'espace de près d'un siècle, paraissent, outre les *voyants obscurs*, les *seize prophètes* qui nous ont laissé par écrit leurs prophéties. Ce sont : Jonas et Osée, Isaïe et Amos, Michée et Jérémie, Ezéchiel et Nahum, Daniel et Habacuc, Joël, Abdias, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, sont les quatre grands prophètes, non parce qu'ils ont mieux, mais parce qu'ils ont plus écrit que les autres ; ils ont tous tracé d'avance, avec le style d'une poésie supérieure à toute littérature profane, outre l'état présent et futur de leurs coréligionnaires, l'histoire et la succession des *quatre empires* ou les quatre grandes époques du même *empire matériel* qui doit préparer l'*empire spirituel* de Jésus-Christ. Ils ont vu d'abord cet empire Assyrio-Babylonien, puis Médo-Perse, puis Grec et finalement Romain, et enfin l'empire éternel du Christ et de ses Saints. Ils ont également prédit la fortune des peuples secondaires, engloutis dans ces empires dominateurs, celle des Egyptiens, des Ethiopiens, des habitants d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et même celle des nations modernes, débris du colosse romain, des Arabes, des Italiens, des Français, des Espagnols, des Anglais, des Allemands, des Slaves, en tout avec les Indiens et les Chinois, environ seize nations qui ont eu une histoire et de l'influence sur la destinée et la marche du genre humain : nombre mystérieux, le même que celui des prophètes qui ont écrit et inauguré dans la gentilité l'époque où commence la certitude historique : « Quand le Très-Haut instituait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples, selon le nombre des fils d'Israël (1). »

Ainsi, dans le dessein de Providence, il y a une correspondance secrète entre la race de Jacob et les autres peuples. Aussi fut-elle mêlée comme un levain, comme un ferment sacré, comme une préparation au Messie, comme un peuple docteur et prophète à toutes les nations influentes

(1) *Deut.*, XXXIII, 8.

de l'Univers : à l'Egypte, par Abraham, Jacob, Joseph, Moïse et leurs descendants ; à la Phénicie, par David, Salomon et de nombreux traités ; à l'empire des Assyriens, des Perses, des Grecs, par la captivité, par Tobie, Daniel, et la connaissance des Livres saints traduits en grec ; à l'empire romain, par les alliances des Machabées, par la conquête et la dispersion finale.

C'est pourquoi, les prophètes joignent presque toujours aux prophéties qui regardent Israël seul, des oracles qui concernent le reste du genre humain. Le caractère saillant de tous les voyants sans exception, c'est qu'à côté des menaces les plus terribles, à côté du désespoir, est toujours placée l'espérance. Ils mêlent aux portraits de la destruction de Ninive, de Samarie, de Babylone, de Jérusalem, de Rome et de tous les empires matériels, les sombres tableaux de la ruine du monde et du jugement dernier. Mais, après avoir broyé les couleurs les plus noires, ils épuisent leur pinceau pour nous faire une description riche, pompeuse, consolante, soit du règne de Jésus-Christ sur la terre, par l'établissement de son Eglise, soit du règne du Christ, dans le Ciel, par le triomphe de ses élus. Ce mélange de bonheur et de tristesse, de ruine et d'édification, cette idée de victoire finale de l'esprit sur la matière, est la marche générale des prophètes. Cette unité de tous les temps et de tous les événements dans les révélations des prophètes, nous prouve que ces hommes inspirés n'ont pas été les échos de la chair et du sang, mais les organes de l'Esprit de Dieu, devant lequel, tout est *un* dans son immuable Eternité.

Ces réflexions générales faites, sur les prophètes, voyons comment Jonas est un type frappant du Sauveur. Voici les traits de ressemblance entre la figure et la réalité.

Jésus-Christ dit aux juifs incrédules de son temps et en leurs personnes à tous les chrétiens infidèles de tous les siècles : « Au jour du jugement, les Ninivites s'élèveront contre cette race perverse, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et voici plus que Jonas ici. Cette

génération adultère n'aura d'autre signe que celui de Jonas. Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le sein du monstre marin, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (1). »

Jonas est envoyé pour prêcher la pénitence à la capitale de la gentilité. Jésus-Christ a été envoyé pour ramener la gentilité entière. Jonas déclina d'abord la mission de Ninive. Jésus-Christ rejeta d'abord la prière de la Chananéenne et interdit à ses Apôtres la prédication chez les nations. Jonas, désirant borner son ministère au seul peuple d'Israël, excita une grande tempête, au milieu de laquelle il dort d'un profond sommeil. Jésus-Christ, envoyant ses Apôtres aux seules brebis perdues de la maison d'Israël, souleva contre lui une furieuse conjuration, au milieu de laquelle il est calme. Jonas, livré humainement à la mort, dans le sein des ondes, est le sauveur de ceux qui étaient avec lui dans le vaisseau. Le Christ, plongé dans une mer d'affliction, mis à mort, selon la nature humaine, est le Sauveur de tous les élus. Jonas descendu dans le ventre du monstre marin, comme dans un enfer vivant, y loue Dieu, y célèbre ses merveilles et le bénit de sa prochaine délivrance. Le Christ, descendu aux enfers, aux parties inférieures de la terre, y annonce les merveilles du Très-Haut aux âmes détenues et libres entre les morts, y fête, avec elles, sa prochaine Résurrection. Jonas est trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre, et, sorti de l'abîme, quitte la Judée et convertit la première capitale de la gentilité. Le Christ, ressuscité d'entre les morts, envoie ses Apôtres jusqu'aux extrémités de l'Univers, et avec la grande Rome, capitale de la gentilité, convertit et change le monde entier.

XIV. — *L'Evangile prophétique d'Isaïe. La Passion de Jésus-Christ y est annoncée en traits lumineux*

Isaïe annonce le précurseur du Messie : « Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple. Voici celui qui crie dans le

(1) *Matth.*, XII, 39.

désert : Préparez la voie du Seigneur ; rendez droits les sentiers de notre Dieu. Toute vallée sera comblée ; toute colline et toute montagne seront abaissées ; ce qui est tortu sera redressé ; ce qui est raboteux, aplani. Monte sur la haute montagne, toi qui annonces la bonne nouvelle de Sion : élève la voix avec force, toi qui publies l'Evangile à Jérusalem ; élève-la, ne crains point, dis aux villes de Juda, voici notre Dieu (1). »

Isaïe, écrit en ces termes la sagesse et la douceur du Sauveur : « Voi ci mon Serviteur, sur qui je me repose, mon élu en qui mon âme se complaît ; j'ai mis mon Esprit en lui. Il portera ma justice parmi les nations. Il ne criera pas ; il ne haussera pas la voix ; il ne la fera pas entendre dans les places publiques. Il ne brisera pas le roseau cassé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore (2) ». Et plus loin : « Le Seigneur m'a envoyé pour prêcher la bonne nouvelle aux humbles et aux doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs la liberté, et à ceux qui sont dans les chaînes, l'affranchissement de leurs liens (3) ».

Notre Seigneur s'est appliqué à lui-même cette prophétie, en enseignant un jour de sabbat, dans la synagogue de Nazareth (4).

Isaïe nous attendrit surtout sur les souffrances du Messie, ainsi que nous l'avons expliqué longuement, dans l'Epître du Mercredi Saint.

XV. — *Le prophète Jérémie figure par ses souffrances la Passion de Jésus-Christ. Ses prédictions sur le Sauveur.*

Jérémie, fils d'Helcias, prêtre d'Anathoth, ville de la tribu de Benjamin, remplaça Isaïe, dans le ministère prophétique. Dès le sein de sa mère, il fut sanctifié par le Seigneur et choisi pour être son prophète. Chargé, à l'âge de quinze ans, du redoutable fardeau d'annoncer aux

(1) *Isaïe*, XI. — (2) *Isaïe*, XI, 2. — (3) *Ib.*, XLII. — (4) *Ib.*, LXI.
(4) *Luc*, IV, 21.

hommes les arrêts du Ciel, il voulut décliner sa mission, alléguant sa jeunesse. L'Eternel le rassura en lui promettant son assistance et en lui touchant de la main la bouche, avec cette consécration verbale : « Je t'établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes pour arracher et détruire, pour perdre et dissiper, pour édifier et planter. Je t'affermis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain sur toute la terre et pour les rois de Juda, ses princes, ses prêtres et son peuple. Ils te combattront et ne prévaudront pas, parce que je suis avec toi pour te délivrer (1). »

A la vue de la noire *ingratitude* de ses compatriotes envers le Seigneur, de leur *idolâtrie*, de leur *cruauté* et des maux qui doivent tomber sur Israël, en punition de ses crimes, Jérémie désire que ses yeux deviennent deux fontaines de larmes, pour les pleurer, et que son habitation soit dans le désert, pour n'être plus témoin des iniquités de son peuple. Le prophète, à raison de ses prédictions, fut jeté en prison ; sa tête fut proscrite, et on croit même, qu'après la prise de Jérusalem, il fut lapidé en Egypte et qu'il tomba, victime de sa charité, sous les coups de ses compatriotes. Ce prophète est une vive image de Jésus-Christ souffrant. En effet, Notre-Seigneur, comme le voyant d'Anathoth, est envoyé aux Juifs pour les éclairer et les sauver. Témoin de leur ingratitude, de leur perfidie, qu'il leur reprochait, il devint l'objet de leur haine et de leurs complots homicides. Il pleura leur aveuglement et leur annonça la destruction de Jérusalem, du temple et de la nation, parce qu'ils n'ont pas connu le jour de la grâce. Sa charité le rendit victime de leur fureur ; ils lui firent subir le supplice de la Croix. La vengeance céleste tomba sur la nation juive, à cause de ce déicide, et restera visible dans le monde entier, jusqu'à la consommation des siècles.

Cependant, Jérémie, prophète de malheurs, prédit aussi des jours plus heureux. Il annonça l'incarnation du Verbe

(1) *Jérém.*, I.

dans le sein d'une Vierge et la mission du Messie en ces termes :

« Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : *Une femme vierge* environnera l'*Homme-Dieu :* il réunira tout son peuple, apaisera la soif et la faim de toute âme languissante. Il sera tout ensemble, et le rejeton juste de David et le Prêtre éternel. Sa race et ses ministres seront aussi nombreux que les étoiles du Ciel et les sables de la mer. Il contractera une nouvelle et éternelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda. La loi ne sera plus la lettre morte ; elle sera imprimée dans les entrailles et dans le cœur des hommes : je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple (1) ».

Toutes ces prophéties ne sont-elles pas littéralement accomplies ?

XVI. *La Passion de Jésus-Christ est annoncée, avec précision, par Daniel, le prophète de l'ensemble de l'histoire humaine.*

Daniel, révéré des conquérants, respecté des lions, chef des sages de la Chaldée et des Perses, est le prophète de l'histoire humaine, qui lui doit son ensemble. Voici le résumé du drame historique, manifesté par Dieu à Nabuchodonosor, roi de Babylone, et expliqué par Daniel.

Au commencement de son règne, Nabuchodonosor eut un songe qui l'effraya fort, et qui sortit de sa mémoire. A son réveil, il manda tous les devins de la Chaldée, leur promettant de grands honneurs, s'ils lui indiquaient son songe, l'objet de sa terreur, avec le sens qu'il renferme, les menaçant dans le cas contraire, du dernier supplice. Comme personne d'entre eux n'était capable de répondre à la demande impertinente du despote qui croyait, qu'on commande à la science humaine, la connaissance des secrets connus de Dieu seul, il rendit un édit de mort contre tous les sages de la Chaldée. Arioch, général de l'armée, était chargé de cette cruelle exécution. Daniel et ses compagnons sont enveloppés dans le malheur commun. Ré-

(1) *Jérém.*, XXI, XXXII et XXXIII.

duits à la dernière extrémité, ils s'adressent au Dieu, auteur du mystère communiqué à Nabuchodonosor. Le Seigneur manifeste cette vision à Daniel, qui s'empresse d'aller trouver le roi, afin de sauver d'une mort imminente, sa vie, celle de ses compagnons, ainsi que celle des sages chaldéens, et lui dit :

« O roi, ce que vous demandez est au-dessus de la sagesse humaine ; il n'y a que Dieu, dans le Ciel, qui puisse révéler les choses futures. Voici le mystère de l'avenir que le Seigneur vous a fait connaître :

« Vous avez vu une grande statue. Elle se tenait debout devant vous et son regard était effroyable. Elle avait la tête d'un or très pur ; la poitrine et les bras d'argent ; le ventre et la cuisse d'airain ; les jambes étaient de fer, et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre se détachant de la montagne, sans le secours d'aucun homme, frappa les pieds de la statue, et la mit en pièces. Alors l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, furent réduits en poudre, que le vent emporta. Mais la pierre qui avait frappé la statue, devint une grande montagne et remplit la terre entière ».

« Tel est votre songe, ô roi, et en voici l'explication :

« *Vous êtes* le roi des rois. Le Dieu du Ciel vous a donné l'empire. *Vous êtes la tête d'or de la statue* ».

Nabuchodonosor est le représentant de l'empire Assyrio-Babylonien, la plus ancienne puissance qui nous soit connue. Sa force et son éclat sont comparés à l'or, le plus brillant métal. Depuis Nemrod jusqu'à Cyrus, cet empire subsista près de quinze siècles.

« Après vous, s'élèvera un royaume moindre que le vôtre. Il est représenté par la poitrine et les bras d'argent ».

C'est l'empire des Mèdes et des Perses, ouvrage de Cyrus, vaste, puissant et riche ; il le cédait néanmoins, quant à la durée et à la puissance, à l'empire Assyrio-Babylonien, comme l'argent le cède à l'or. Il ne subsista que deux cents ans.

« Ensuite un troisième empire, représenté par l'airain, dominera sur toute la terre. »

Alexandre le Grand fonda ce troisième royaume. L'airain, métal de la guerre au temps de Daniel, est aussi le métal des arts. Bel emblême du double génie grec !

« Le quatrième empire, sous l'image du fer qui broie et dompte tout, brisera tout obstacle. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume sera divisé selon que vous avez vu le fer mêlé à l'argile, et il sera fort en partie, et en partie faible. Dans les jours de ces royaumes, le Dieu du Ciel suscitera un empire éternel et stable, vainqueur de tous les autres. C'est cette pierre qui, détachée de la montagne, sans le secours de la main d'aucun homme, a réduit en poudre l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, et remplit l'Univers entier (1) ».

Le fer qui broie tout, qui tranche tout, c'est la sanglante et terrible Rome. Cependant l'homicide métal est en même temps le métal de la paisible et noble agriculture, source de la civilisation, nourricière du genre humain, et toujours en grand honneur chez les Romains. Mais cet empire, originaire du fer, après avoir broyé le monde, sera brisé lui-même, d'abord en *deux*, puis en *dix*, tel qu'un vase d'argile, et verra lui succéder un royaume éternel, qui sous le nom d'Eglise Catholique, sera militant ici-bas, et triomphant dans le Ciel.

Cette statue, vue par Nabuchodonosor et expliquée par Daniel, nous donne l'unité, l'ensemble et le développement ou l'évolution de l'histoire humaine, l'éternelle pensée de Dieu, se réalisant à travers le temps et l'espace, les deux mesures de ce qui est périssable. Les quatre grandes monarchies qui domineront sur toute la terre, ne sont au fond que le même colosse, le même empire matériel, c'est la succession de la force à la force, comme le métal remplace le métal dans la statue.

Lorsque l'histoire prophétique de la vision de Daniel sera réalisée par les nations conquérantes et écrite, avec des fleuves de sang, sur les trois plages de l'ancien monde,

(1) *Dan.*, II.

l'Asie, l'Afrique, l'Europe; lorsque cet empire universel sera concentré entre les mains sanglantes et adroites de l'heureux Octave, connu sous le nom d'empereur Auguste, la pierre détachée de la montagne frappera les pieds du colosse romain; le Fils de Dieu descendra du Ciel, se fera chair, sans le secours de l'homme, et fondera l'empire spirituel; il remplacera le règne de la force, du mensonge, de la haine, par celui de la charité, de la justice et de la vérité: imperceptible d'abord, la pierre grossira visiblement et remplira bientôt la terre entière, nonobstant les obstacles qu'on posera autour d'elle par le déchaînement de toutes les passions. Cet empire spirituel, fondé non sur les malheureuses victimes de la cupidité et de l'ambition, mais sur le sang des martyrs, sur le glaive de la parole et de la persuasion, renversera toutes les hauteurs qui s'opposent à la connaissance du Seigneur.

Pendant que le premier empire *Assyrio-Babylonien, la tête-d'or*, allait devenir l'empire Médo-Perse, *la poitrine et les bras d'argent*, Daniel vit de nouveau, avec plus de clarté encore, l'ensemble de l'histoire de la Providence, dans le gouvernement du monde.

La première année du règne de Balthasar, le prophète eut une vision qui est en quelque sorte le développement et l'explication de la statue de Nabuchodonosor. Il l'écrivit et la résuma en ces termes:

« Je voyais quatre vents du ciel se combattre sur une mer immense et quatre grandes bêtes, fort différentes les unes des autres, sortaient de cet océan. La première, semblable à la lionne, avait des ailes d'aigle qui furent arrachées. Tombée par terre, elle se releva dans l'attitude d'un homme, ayant un cœur humain. Elle fut suivie d'une autre qui ressemblait à l'ours. Elle avait trois rangs de dents dans la gueule et on lui disait: Rassasie-toi de carnage. Ensuite parut une autre, semblable au léopard, armée de quatre ailes et de quatre têtes: la puissance lui fut donnée. Puis je vis une quatrième bête, terrible, épouvantable, d'une force prodigieuse: avec ses dents de fer

elle dévorait, mettait en pièces ce qu'elle trouvait, et elle foulait aux pieds ce qui restait ; elle n'avait aucune forme connue et portait dix cornes. Je considérais ces cornes, lorsqu'une petite corne s'éleva du milieu d'elles et en arracha trois autres. Elle avait les yeux d'un homme et une bouche qui disait de grandes choses. »

« J'étais attentif à ce que je voyais, jusqu'à ce que des trônes fussent placés et que l'Ancien des jours s'assit. Un million d'esprits le servaient et mille millions étaient debout devant lui. Le jugement se tint et les livres furent ouverts. Lorsque la puissance temporaire des bêtes leur eût été enlevée, voilà qu'avec les nuées du Ciel venait comme le Fils de l'Homme qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours et on le présenta devant lui et il lui donna la puissance, l'honneur et la domination des peuples pour toujours (1) ».

Le prophète, épouvanté et hors de lui-même, à cause de cette vision, s'approcha d'un des assistants du trône de l'Eternel qui la lui expliqua. Selon cette explication, les quatre vents et les quatre bêtes qui sortent d'une mer immense, ce sont les quatre grands empires, sortis de cet océan orageux qu'on appelle le genre humain, où les flots sont les peuples, et les tempêtes les révolutions. Ces empires apparaissent, sous la forme de bêtes farouches, parce que leur instinct politique, c'est non l'équité, le respect de l'homme, le dévouement au bien public, mais la violence, le féroce égoïsme de la brute.

Le premier empire, figuré par le lion avec les ailes du roi des airs, c'est l'empire Assyrio-Babylonien, lequel a été fier et puissant comme le lion, rapide dans ses conquêtes, comme l'aigle. Les ailes lui furent arrachées, lorsque Nabuchodonosor, par sa maladie, perdit sa force expansive ; la bête abattue se releva avec ce conquérant, quand ce prince, châtié et humilié sous la main de Dieu, se reconnut un mortel.

Le *second empire*, représenté par l'ours, à la triple den-

(1) *Dan.*, VII.

ture, animal redoutable, mais moins fort et moins superbe que le lion, c'est l'empire *Médo-Perse*. Les trois défenses qui arment sa gueule, c'est la puissance réunie des Perses, des Mèdes et des Chaldéens.

Le *troisième empire*, apparaissant sous la figure d'un léopard aux couleurs variées, muni de quatre ailes et de quatre têtes, c'est l'empire grec, dont la rapidité et l'astuce furent les caractères saillants. Les quatre ailes et les quatre têtes sont les quatre généraux d'Alexandre, lesquels, à sa mort, se hâtent de se partager ses vastes domaines.

Le *quatrième empire*, ayant la forme d'une bête effroyable, sans nom, avec des dents et des ongles de fer, c'est l'empire romain qui a tout broyé. Les dix cornes qui lui ont poussé, sont dix royaumes, formés des débris du colosse romain. Cette petite corne qui s'élève la plus grande au milieu d'elles, qui en abat trois autres, qui a les yeux de l'homme et une bouche prononçant de grandes choses, c'est un royaume plus puissant que les autres ; il en humiliera trois, parlera contre le Très-Haut, écrasera les saints, pendant un temps, deux temps et trois temps. Il pensera pouvoir changer les temps et les lois. Quel est ce dernier royaume ? On l'ignore. Quelques-uns croient avec Bossuet que ce fut l'empire anti-chrétien de Mahomet, dont l'imposture, à la fois visionnaire, conquérante, abattit rapidement la puissance des Visigoths en Espagne, des Perses en Asie, des Grecs de Constantinople, et pensa, par le Koran et sa nouvelle manière de compter, changer les temps et les lois établies.

Ensuite Dieu rendra le jugement avec ses saints. Est-ce le jugement de sa Providence sur les royaumes de la terre, contraires à l'empire du Christ ou le jugement dernier ? On l'ignore également. Ce qui est certain, c'est qu'après cet empire anti-chrétien, quel qu'il soit, l'empire de tous les royaumes qui sont sous le Ciel, sera donné au peuple du Très-Haut.

Après ces deux visions, dans lesquelles l'Eternel commu-

nique le drame de l'histoire à son prophète, Daniel eut la révélation de l'époque fixe où apparaîtra le Héros, le Dominateur des siècles, celle *de sa mort*, en expiation des crimes des hommes et celle de la destruction de *Jérusalem*, du *temple* et de la *nation juive par le peuple roi* ou l'empire romain.

Voici cette importante prophétie qui se résume dans la Passion de Jésus-Christ :

Daniel, captif à Babylone, soupirait après la délivrance de ses compatriotes ; il comprit, par la lecture des Livres saints, que les *soixante-dix ans* de captivité que Jérémie avait annoncés touchaient à leur fin ; il hâta ce moment par l'ardeur de ses prières et l'aveu sincère des péchés de sa nation. Pendant qu'il répandait son cœur et ses larmes devant le Seigneur, l'archange Gabriel lui apparut pour lui annoncer une délivrance plus précieuse encore, celle de l'humanité entière et lui en préciser l'époque.

XVII. — *La précision du temps où s'accompliront ces divers événements.*

« Ecoutez, lui dit-il : A soixante et dix semaines se réduit le temps décrété sur votre peuple et sur la ville sainte, pour que la prévarication soit abolie, que le péché soit expié et l'iniquité effacée ; que la justice des siècles soit introduite, que les visions et les prophéties soient consommées et que le Saint des Saints soit oint. Sachez donc et comprenez, depuis l'ordre qui sera donné pour reconstruire Jérusalem jusqu'au Christ chef, il y aura *sept semaines* et *soixante-deux semaines*. Les places et les murailles de la ville seront rebâties dans des temps fâcheux et difficiles. Et après ce temps, le Christ sera mis à mort ; le peuple qui devra le renoncer ne sera plus le sien. Un peuple roi qui doit venir comme un déluge détruira la ville et le Sanctuaire. La guerre ne finira que par une entière destruction ».

« Cependant le Christ confirmera son Alliance avec plusieurs, dans une semaine et dans la moitié d'une semaine ;

l'oblation et le sacrifice cesseront ; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation des siècles (1) ».

Deux témoins vivants, répandus sur toute la surface de la terre, attestent aux aveugles mêmes l'accomplissement de cette prophétie : c'est le *juif* et le *chrétien*. Le premier, sans prêtre comme sans sacrifice, sans patrie comme sans Dieu protecteur, est errant sur notre globe, depuis la mort du Christ, n'ayant d'autre guide qu'une lettre morte, dont l'intelligence lui reste voilée. Le second, sorti des ténèbres du paganisme, des horreurs de la barbarie et des fers de l'esclavage, domine par la sublimité de ses dogmes, par la pureté de sa morale, par la majesté de son culte et par la supériorité de son intelligence, la civilisation tant ancienne que moderne.

Voilà notre réponse générale à toutes les chicanes qu'on pourrait fonder sur les détails de cette prophétie ; détails qui sont même très intelligibles à l'esprit de quiconque connaît le comput hébreu.

La loi mosaïque avait établi, outre les semaines de sept jours terminées par le sabbat, des semaines d'années (sept ans), terminées par l'année jubilaire, le grand pardon (2). L'ange, faisant allusion à cette manière de compter, annonce le *grand pardon*, non-seulement à un peuple particulier, mais le *Jubilé* de l'humanité entière, non pas, après une semaine de sept ans, mais après septante semaines d'années ou 490 ans, à dater du décret d'Artaxerxès Longuemain, en faveur de la reconstruction des murs de Jérusalem (3).

Voici comment on peut résumer cette prophétie, l'une des plus importantes et des plus claires de nos Livres saints. Elle contient trois éléments distincts :

(1) *Dan.*, IX. — (2) *Lev.*, XXV, 8.

(3) Le désaccord de quelques chronologistes, dans la supputation de 490 ans de cette prophétie, n'est que de 7 à 9 ans ; ce désaccord même ne vient pas de la prophétie, mais du défaut de précision dans la chronologie générale.

La reconstruction des murs de Jérusalem ;
La mort du Christ ;
La réprobation finale de la nation juive.

Le point de *départ* de la prophétie, c'est l'édit de reconstruction des murs de Jérusalem, la vingtième année du règne d'Artaxerxès (l'an 454 avant J.-C.) ; le point d'*arrivée*, c'est la mort du Christ (l'an 36) de l'ère chrétienne ; l'*intervalle*, c'est septante semaines d'années ou 490 ans. Ces semaines sont coupées en *sept*, consacrées à la réparation des murs de Jérusalem, et en *soixante-deux*, après lesquelles le Christ sera mis à mort ; et en *une* où il y a deux moitiés. Dans la première moitié, le Christ enseignera sa doctrine, opérera ses miracles et confirmera son alliance avec plusieurs ; dans *la seconde* moitié, le sacrifice du Christ fera cesser tous les sacrifices anciens.

L'événement a répondu victorieusement à toutes les questions. Le Christ est venu ; il a été mis à mort. La nation coupable de déicide a été rejetée. Le temple brûlé et le peuple juif, répandu sur tout le globe atteste la désolation suprême. Le sacrifice de Jésus-Christ a remplacé tous les sacrifices de l'Ancienne Alliance. La prophétie est visiblement accomplie.

XVIII. — *Le caractère dominant des dernières prophéties, celles d'Aggée, de Zacharie, de Malachie, c'est la Passion de Jésus-Christ.*

Pendant que les travaux de la reconstruction du temple à Jérusalem étaient mollement conduits ou même abandonnés par les intrigues des ennemis des Juifs, auprès de Cambyse, successeur de Cyrus, Dieu suscita Aggée et Zacharie, pour ranimer l'ardeur des Israélites. Ces deux prophètes consolèrent les anciens qui versaient des larmes, en comparant la pauvreté du nouveau temple à la magnificence du premier. Au nom de l'Eternel, Aggée leur dit : « Armez-vous de courage, Jésus, fils de Joaïda, grand. prêtre ; armez-vous de courage, peuple tout entier de cette terre, et travaillez. Car je suis avec vous et ne craignez

rien. » Et élevant ensuite son regard vers le Messie, le grand Consolateur, l'honneur futur de cet édifice, le prophète coutinua :

« Ainsi, parle Jéhova-Sabaoth : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai tous les peuples et le Désiré de toutes les nations viendra. Je remplirai de gloire cette maison. La gloire de ce temple sera plus grande que celle du premier. J'y donnerai la paix, dit le Seigneur, le Dieu des armées (1). »

Cette prophétie est visiblement accomplie. Le Messie a paru dans le second temple, qui, depuis son avénement, n'existe plus.

Comme le Sauveur devait sortir de la famille de David, Zorobabel, du sang de ce prince, reçut la promesse d'être le lien entre la souche et le rejeton béni.

« J'ébranlerai les cieux et la terre ; je renverserai le trône des royaumes et je briserai la force des empires. Le frère sera percé par l'épée du frère. En ce jour-là, je te prendrai, ô Zorobabel, je te garderai comme mon sceau et mon cachet, dit Jéhova-Sabaoth (2). »

Cette prophétie est la suite de celle que nous venons de citer plus haut ; elle annonce l'état politique et social, à l'époque de l'apparition du soleil de justice. L'Eternel ébranlera le monde : il brisera les empires humains, les Perses par les Grecs, ceux-ci par les Romains, qui le seront par eux-mêmes ; alors apparaîtra le Désiré des nations ; alors Jéhova lui-même adoptera Zorobabel, prendra sa chair, son sang et l'unira dans la personne du Verbe et sera l'Homme-Dieu, l'Emmanuel, né de la Vierge, le sceau de Jéhova, le caractère de sa substance, l'anneau de son alliance et de sa réconciliation avec les hommes.

Dans le temps qu'Aggée traçait la haute destinée du second temple et celle de Zorobabel, qu'il précisait l'état politique et social des nations, lors de l'Incarnation du Verbe, le prophète Zacharie traça quelques traits de la

(1) *Aggée*, II, 8. — (2) *Ib.*, 22.

vie du Messie qu'il appelle *Orient.* Il prophétisa son entrée à Jérusalem sur la monture du pauvre, l'établissement de son royaume universel, la trahison de Judas, les principales circonstances de sa Passion et de son Crucifiement, et la conversion finale de son peuple.

« Fille de Sion, soyez comblée de joie ; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse. Voici votre Roi qui vient à vous, le Roi juste et Sauveur. Il est pauvre et est monté sur une ânesse et sur le poulain d'une ânesse. Il annoncera la paix aux nations. Sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre et jusqu'aux confins de l'univers. » Il tirera par le sang de son alliance ses captifs d'un lac sans eau (les justes des limbes) (1).

« Le Seigneur sera estimé trente pièces d'argent. Cette somme sera jetée dans le temple et donnée à un potier (2). » Le Pasteur sera frappé et le troupeau dispersé.

« Il sera percé dans la maison de ceux qui l'aimaient (3). Je répandrai sur la maison de David et les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière. Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils ont transpercé ; ils le pleureront comme un fils unique (4). »

Le prophète Malachie annonce le sacrifice futur et universel de la Nouvelle Alliance, qui n'est rien autre chose que le mémorial de la Passion de Jésus-Christ.

« Mon affection n'est point en vous, dit Jéhova-Sabaoth et je n'agréerai point l'offrande de vos mains. Car, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand, parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom une oblation pure (5). »

Malachie, le dernier des prophètes de l'Ancien-Testament, annonça le premier du Nouveau, savoir : saint Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ, ainsi que la gloire du second temple, illustré par la présence du Messie.

« Voici que je vous envoie mon ange (saint Jean-Bap-

(1) *Zach.*, III.—(2) *Ib.*, XI, 13.—(3) *Ib.*, XIII, 7.—(4) *Malach.*, I, 11.
(5) *Ib.*, III, 1.

tiste); il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'Alliance, que vous désirez. Le voici qui vient, dit Jéhova-Sabaoth (1). »

Au premier avénement de Jésus-Christ, le prophète unit son second qui sera précédé d'Elie en personne.

« Voici que je vous envoie Elie, le prophète, avant que vienne, le grand, le terrible jour du Seigneur. Il réunira le cœur des pères à celui des enfants et le cœur des enfants à celui des pères. » En d'autres termes, les enfants d'Abraham croiront en Celui que les Pères ont attendu. Saint Jean, Baptiste précédera le premier avénement de Jésus-Christ-Elie le second. Le dernier prophète de l'Ancienne Alliance donne la main au premier de la Nouvelle; il lui met dans la bouche, la prophétie et la parole. Le peuple juif n'avait donc point à attendre de prophète (la loi de Moïse devait lui suffire), jusqu'au Sauveur, le lien, le complément et la perfection des deux Testaments.

Ainsi le résumé et le simple exposé des principales figures et prophéties de l'Ancienne Alliance nous montrent que la Passion de Jésus-Christ est le point culminant de la Rédemption du monde (2). C'est par la vertu anticipée de ses mérites que les sacrifices des patriarches et de la Synagogue eurent une valeur et furent efficaces; c'est dans ce sens, que Jésus-Christ est l'Agneau immolé, dès l'origine du monde.

« Le Christ a été hier; il est aujourd'hui et sera dans tous les siècles (3). Il est l'Alpha et l'Oméga, l'auteur et le consommateur, le commencement et la fin de toutes choses (4). »

Tout pour le Christ; le Christ pour l'homme et l'homme uni au Christ pour Dieu (5). Voilà le plan de Dieu réalisé dans le temps et dans l'éternité.

(1) *Ib.*, IV, 5. — (2) *Cor.*, X, 11. — (3) *Heb.*, XIII, 8. — (4) *Heb.*, II, 10. (5) *Cor.*, III, 22.

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST DOMINE LE NOUVEAU TESTAMENT.

I. *La Passion de Jésus-Christ est figurée et annoncée dès l'instant de sa Conception dans le sein de sa Mère.*

Le Nouveau-Testament, qui est l'accomplissement, la manifestation de l'Ancien, selon la belle pensée de saint Augustin, figure et annonce la Passion de Jésus-Christ, comme l'œuvre essentielle et principale de notre délivrance. Le sang rédempteur de l'Homme-Dieu doit racheter le monde. Si quelques personnages historiques se trouvent tout entiers dans leur berceau, cela est surtout vrai de Notre-Seigneur, qui, tout en passant par les infirmités humaines et les divers degrés de l'enfance, a été homme parfait, à l'instant de sa Conception. Dès que le Verbe se fit chair et vivifia l'être humain, saint Paul nous le représente à l'état de Victime suppliante. Derrière les barrières de la maternité, et du fond de sa prison de neuf mois, il s'immole déjà pour le salut des anges et des hommes, et adresse à son Père cette prière ardente, qui est à la fois l'élan de son amour filial envers son Père et celui de son amour fraternel envers nous :

« Vous n'avez pas voulu le sacrifice des animaux pour effacer le péché. Les holocaustes ne vous ont pas été agréables. C'est pourquoi, vous m'avez revêtu d'un corps et j'ai dit : Me voici, ô mon Dieu, comme il est écrit de moi au commencement du livre, pour faire votre volonté (1). »

Le docteur des nations ayant cité et appliqué ce passage du trente-neuvième Psaume de David à Jésus-Christ, qui venait de recevoir l'être humain, ajoute : « Nous avons été sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ (2) ». L'immolation du corps de Notre-Seigneur a donc commencé dans le sein de la Vierge que le Fils de Dieu n'a pas eu en horreur (3), et a été consommée sur l'arbre de la Croix. On peut dire avec vérité que, dès que le Verbe incarné eut déposé le manteau de sa Majesté divine et revêtu les

(1) *Heb.*, X, 5, et *Ps.* XXIX, 7. — (2) *Heb.*, X, 16.
(3) Non horruisti virginis uterum. *Te Deum.*

haillons de notre nature et se fut présenté dans cet humble état à son Père irrité, celui-ci, désarmé, dit en présence de la cour céleste : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance. » Et l'homme dans la personne du Verbe incarné, devint l'objet de la dilection et de la complaisance du Père éternel.

O Jésus, notre Sauveur ! mille actions de grâces pour le grand bienfait de votre Incarnation. Comme dans les ténèbres de votre prison maternelle, vos petits membres, animés d'une âme en possession de l'usage de sa complète raison, étaient enchaînés, et déjà crucifiés ; que vous y avez commencé l'œuvre de notre Rédemption et que vous vous y êtes déjà offert à votre Père, en qualité de Victime agréable, daignez-nous unir à votre sacrifice : nous vous offrons également ce que nous sommes et ce que nous pouvons : nos pensées, nos paroles et nos actes. Bénissez et sanctifiez-les pour votre gloire, celle de votre Père, ainsi que dans l'intérêt de notre salut éternel.

II. — *La naissance de Jésus-Christ dans l'étable de Béthléem et l'adoration des Mages ne figurent et n'annoncent pas moins la Passion de Jésus-Christ que sa Conception dans le sein de sa Mère.*

L'homme s'agite et Dieu le mène, à son insu, vers l'accomplissement de ses desseins éternels. Le Très-Haut avait décrété et fait connaître par ses prophètes que Béthléem sera le berceau du Messie. Un édit, ouvrage peut-être de la flatterie d'un vil courtisan ou de l'orgueil d'un despote, accomplira ce décret. César Auguste, personnification vivante de la colossale statue de Nabuchodonosor destinée à être mise en poudre, par la petite pierre qui va la frapper, désirait connaître sa force et sa puissance. A ce dessein, il ordonna le tableau statistique de l'empire. Cette mesure de la volonté impériale obligea Joseph et Marie de se rendre à Béthléem (1) où était la souche de leur famille et le fondement de la maison de David, dont ils étaient les membres.

Mais ici se réalise cette parole inspirée de l'Evangéliste

(1) *Luc*, 1, 5.

saint Jean : « Il est venu chez soi et les siens ne l'ont pas reçu (1) ».

Arrière les pauvres! A ce titre, Joseph et Marie, quoique sortis du sang royal de David, mais devenus pauvres par une disposition particulière de la Providence, étaient repoussés de toutes les demeures des Béthléhémites pour faire place aux riches. Ils se virent forcés de se réfugier, à l'extrémité de la cité, dans une grotte naturelle, dans une roche couverte d'une toiture grossière et convertie en remise, à l'usage des bergers du voisinage. C'est là que Marie enfanta le Fils de Dieu, le plaça dans une crèche, entre le bœuf et l'âne, figures du peuple juif et de la gentilité (1). L'étable de Béthléem, qui nous présente le triste spectacle de la souffrance, du vagissement, de la nudité de la crèche, du bois dur sur lequel repose l'enfant Jésus garotté de langes, au milieu de deux animaux, n'est-ce pas l'image anticipée de Jésus-Christ, attaché nu sur la croix, entre deux voleurs, qui figurent également le juif et le gentil ?

L'adoration des Mages présente aussi le symbole de la Passion de Jésus-Christ.

Nous savons qu'à la vue d'une étoile extraordinaire, les Mages, quelle que fût leur origine ou leur position sociale, mus par l'attrait de la grâce, quittèrent famille et patrie pour aller dans un pays lointain, à travers mille difficultés, à la recherche d'un enfant *né roi*, dans la capitale et à la cour du sanguinaire Hérode. *A cette nouvelle, Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui*, dit le texte sacré. Le tyran, comme c'est l'ordinaire, joint l'hypocrisie à la cruauté. Sachant que l'époque où le Messie doit naître est arrivée, il consulta les docteurs sur le lieu de cette naissance, objet de ses terreurs. Ayant appris que Béthléem est la ville désignée par les prophéties, il affecte le dehors d'une piété sincère : « Allez, dit-il aux Mages, enquérez-vous avec soin de l'enfant, afin que j'aille moi-

(1) *Joan*, I.
(2) *Luc*, II. In medio duorum animalium jacebat.

même l'adorer. » A peine les Mages sont-ils sortis de Jérusalem, de ce théâtre d'intrigues et de passions, que l'étoile vue en Orient raparaît à leurs yeux et les conduit comme un phare intelligent, jusqu'à l'étable de Béthléem. Leur joie est grande, mais au lieu d'un prince environné de courtisans et couché dans un berceau doré qu'ils pensent visiter, ils ne trouvent qu'un enfant gisant dans une crèche, ou au moins dans un obscur réduit, n'ayant avec lui que ses parents aussi pauvres que lui. La foi des Mages étouffe la voix de la chair et du sang ; ils se prosternent devant l'humble nourrisson de Marie et lui offrent des présents symboliques : l'*encens*, pour marquer sa divinité ; l'*or*, sa royauté, et la *myrrhe*, son humanité et ses souffrances.

En résumé, dans l'histoire des Mages, on voit, comme lors du Crucifiement sur le Calvaire, l'hypocrisie des autorités de la Synagogue, la masse des Juifs indifférents, la terreur de Jérusalem, un mouvement insolite dans les astres, et finalement la myrrhe du Sépulcre.

III. *La présentation de Jésus-Christ au Temple, ainsi que la douleur qu'il cause à sa Mère, à l'âge de douze ans, figure et annonce sa Passion. Son baptême par saint Jean-Baptiste en est une autre figure.*

Les prophéties s'accomplissent. La cité de David eut l'honneur de donner naissance au Dominateur universel. Les Mages lui offrirent des présents symboliques. En faisant sa première entrée dans le temple de Zorobabel, suivant les prophéties d'Aggée et de Malachie, Jésus le rendit plus illustre que le chef-d'œuvre de Salomon ; il s'y présenta en qualité de *premier-né* de toute créature ; il y apparut surtout en qualité de Souverain Pontife et de Victime unique, qui remplacera tous les sacrifices figuratifs. Siméon, ce vieillard, prêtre ou non, que l'Esprit-Saint avait averti qu'il ne mourrait pas sans avoir vu le Sauveur, eut le bonheur de prendre l'enfant Jésus dans ses bras, de le couvrir de tendres baisers, de le serrer contre son

cœur, dans les sentiments les plus vifs d'amour, de reconnaissance, de respect et d'adoration ; mais à peine l'enfant Jésus a-t-il touché la bouche de Siméon, que l'Esprit divin anime le vieillard ; il est saisi d'un ravissement céleste et de l'esprit de prophétie : il voit et il chante les hautes destinées de l'Enfant et de la Mère. Il annonce que cet enfant « est la lumière des nations et la gloire du peuple d'Israël ; qu'il est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et un signe de contradiction. »

Il ajoute en s'adressant à Marie « *Un glaive percera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient manifestées* ». Quand ce glaive de douleur a-t-il percé le cœur de la Mère ? N'est-ce pas pendant toute la vie mortelle de son Fils, et surtout aux pieds de la Croix ?

Le Fils et la Mère ne vivaient, pour ainsi dire, que d'un seul *cœur* et d'une *seule âme*. Aussi, lorsque le mystère de la Passion de son Fils fut révélé à Marie, le glaive de douleur commença son œuvre d'indicibles angoisses. La pensée de ce drame horrible la suivit partout, et la constitua essentiellement la Mère de la souffrance, *mater dolorosa*. Elle vit continuellement son Fils, sous la figure d'un agneau immolé (1).

Depuis sa fuite en Egypte et son retour à Nazareth, jusqu'à l'âge de trente ans, époque de sa vie publique, Jésus-Christ nous est inconnu, sauf le rayon divin jeté à sa douzième année. Jusqu'alors le Verbe incarné s'était manifesté aux mortels de bien des manières. Dans cette manifestation multiple, son action restait cachée, conformément aux oracles des prophètes : il avait ébranlé le ciel et la terre, mis en mouvement les anges et les hommes, les pauvres et les riches, les ignorants et les savants, les bergers et les rois, les Juifs et les Gentils, les époux et les épouses, les enfants et les vieillards, les laïques, les prêtres et les prophètes : il avait remué Nazareth, la maison de Zacharie, Bethléem, Jérusalem, le temple et l'Egypte ; mais dans toutes ces manifestations, il paraissait plutôt

(1) Agnum stantem, quasi occisum *Ap.*, V, 6.

passif qu'actif. Il se tenait ou invisible derrière les barrières de la maternité, ou muet sous les langes du berceau et le voile de l'enfance. A l'âge de douze ans, il agit visiblement, non par l'intermédiaire des créatures, mais par lui-même ; il préluda, à sa grande mission, qui fut celle d'être le *Docteur* et la *Victime* du monde.

« Lorsque Jésus-Christ eut atteint sa douzième année, dit l'Evangile, ses parents montèrent suivant leur coutume, à Jérusalem, à la fête de Pâque ».

« L'enfant demeura à Jérusalem et les parents ne s'en aperçurent pas. Et après trois jours de recherche, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses (1). »

Durant ces trois jours d'absence, les parents de Jésus étaient désolés, inconsolables, passant la nuit dans l'insomnie, ne comprenant rien au mystère de cette perte. L'imagination peut se représenter, sans qu'il soit possible d'exprimer l'inquiétude et la désolation de saint Joseph et de Marie. Par cette soustraction visible de sa présence, durant trois jours, Jésus ne voulut-il pas annoncer d'avance les angoisses qui oppresseront sa Mère et ses amis, au moment de sa mort et de son repos dans le Sépulcre?

Après cette mystérieuse retraite de trois jours au temple, Jésus accompagna ses parents à Nazareth et il *leur fut soumis*. Pendant près de trente ans, dans la sainte famille de Nazareth et du fond de l'atelier de saint Joseph, Jésus résume l'exemple de toutes les vertus dans *cette obéissance* que saint Augustin appelle *la reine des vertus*, et qui est le fondement de la société, tant civile que religieuse.

Au commencement du monde, avant la création de la lumière, des océans, des êtres vivants, des astres et de l'homme, il est dit « que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux (2) » pour leur communiquer, disent les docteurs, la fécondité, parce que dans l'ordre naturel, rien ne peut

(1) *Luc*, II, 42. — (2) *Gen.*, I, 1.

vivre sans cet élément nécessaire. Le Verbe incarné féconda également l'eau pour produire la vie dans l'ordre surnaturel. En descendant dans le Jourdain pour se faire baptiser par saint Jean-Baptiste et en choisissant l'eau comme matière de son baptême, il lui donna la vertu d'engendrer ses enfants à la vie de la grâce. Mais le baptême de pénitence que Jésus reçut, en qualité de Victime des péchés du monde, au commencement de sa vie publique, ne fut-il pas le prélude, l'image du baptême sanglant dont il sera baptisé dans son agonie, dans sa flagellation et son crucifiement ? L'Esprit-Saint lui-même n'a-t-il pas désigné Jésus-Christ, le jour de son baptême, comme la Victime expiatrice des crimes des hommes, en descendant sur lui visiblement du haut du Ciel ouvert, sous la forme d'une colombe, oiseau pur, doux, pacifique, essentiellement destiné au sacrifice, comme l'agneau parmi les animaux, et ne nous a-t-il pas rendus attentifs sur cette parole du Père au nouveau baptisé : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance ? (1) ».

IV. — *Jésus-Christ annonce et prophétise souvent sa Passion jusque dans les moindres détails.*

Si la Passion de Notre-Seigneur forme le caractère dominant des faits bibliques, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, et l'objet principal des oracles des prophètes, ce drame douloureux est également toujours dans le cœur et souvent sur les lèvres du Rédempteur. Citons quelques prophéties verbales de l'Evangile sur la Passion de Notre-Seigneur :

Saint-Jean Baptiste, qui avait la mission de préparer les voies au Sauveur, le fait principalement connaître comme : « l'*Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde* (2) ».

Le saint précurseur le désigne spécialement en qualité de Victime perpétuelle, qui réalise tous les anciens sacri-

(1) *Matth.*, III, 17.
(2) *Joan*, I, 29. Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.

fices et surtout celui de l'agneau offert au temple tous les jours, soir et matin.

Les Scribes et les Pharisiens, insensibles à tous les miracles de Jésus-Christ, qui avaient pour but de faire rayonner sa divinité et de soulager l'humanité souffrante, lui demandèrent un jour un signe au Ciel, c'est-à-dire un miracle de parade et d'ostentation, il leur répondit : « A cette génération mauvaise et adultère, il ne sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas, car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du monstre marin, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre (1). »

Jésus-Christ n'annonce-t-il pas ici clairement sa mort et le séjour de son âme, durant trois jours dans les limbes, pendant que son corps reposait dans le Sépulcre ?

A Philippe de Césarée, Jésus-Christ établit Pierre le chef de son Eglise, et lui promit les clefs du Ciel. Après la promesse de l'institution de la papauté, qui sera établie sur la tête de Pierre, il se mit à découvrir à ses Apôtres le scandale de sa mort. Il leur dit : « Il faut qu'il aille à Jérusalem, qu'il y souffre beaucoup des anciens, des Scribes et des princes des prêtres, qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour (2) ». Cette prophétie désigne *le lieu de sa mort, Jérusalem ;* les *auteurs de sa mort ;* la *conjuration des Anciens, des Prêtres et des Scribes*, des trois Chambres réunies du Sanhédrin. Elle annonce aussi *sa Résurrection*, le troisième jour.

Pierre lui-même, qui venait de recevoir la promesse d'être la pierre fondamentale de l'Eglise, ne fut pas assez fort pour soutenir le mystère de la Passion. Il ne comprit pas encore que, pour être disciple de Jésus-Christ, il faut se renoncer soi-même et porter sa croix. Il se permit de reprendre son Maître et de lui dire : « Mon Seigneur, cela

(1) *Marc*, III, et *Matth.*, XII.

(2) *Marc*, VIII, 31. Et cœpit docere eos quoniam oportet Filium hominis pati multa et reprobari a senioribus et a summis sacerdotibus et scribis et occidi, et post tres dies resurgere.

ne vous arrivera pas ; » mais Jésus, se retournant, lui dit : « Arrière Satan ! (adversaire) Vous m'êtes un scandale, parce que vous n'avez pas le goût des choses de Dieu, mais des choses des hommes ».

Jésus, ayant continuellement devant les yeux les circonstances de sa Passion, qu'il appelle sa *glorification* et celle de son Père, *son calice, son baptême*, s'interrompait parfois brusquement dans son enseignement et s'écriait : « Je dois être baptisé d'un baptême, et que je suis oppressé, jusqu'à ce qu'il soit accompli ! (1) »

La même pensée, il l'exprime presque dans les mêmes termes aux fils de Zébédée, qui lui demandaient, par la bouche de leur mère, les deux premières places dans son royaume : « Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous, leur dit-il, boire mon calice ou être baptisés de mon baptême ? (2) ».

Dans la transfiguration, sur le Thabor, où Jésus-Christ parut dans la majesté de sa gloire et où son Père le déclara solennellement « son *Fils bien-aimé, en qui il a mis sa complaisance, et l'unique Docteur des siècles*, devant Moïse, le représentant de la loi, devant Elie, le représentant des prophètes, devant Pierre, Jean et Jacques, représentants de l'Evangile, Moïse et Elie, dit le texte sacré, s'entretinrent avec Jésus-Christ glorifié ; et de quoi lui parlèrent-ils ? *De sa mort, à Jérusalem* (3). En descendant de la montagne, Jésus défendit à ses Apôtres, témoins de sa gloire, de parler de cette vision qu'après sa Résurrection, et il leur annonça que de même que les Scribes et les Pharisiens ont inspiré la mort de saint Jean-Baptiste, ainsi le Fils de l'Homme souffrira par eux et sera moqué et méprisé (4).

(1) *Luc*, XII, 50. Baptisimo autem habeo baptizari et quomodo coarctor usquedum perficiatur!

(2) Nescitis quid petatis ? Potestis bibere calicem quem ego bibo ? Aut baptismo quo ego baptizor baptizari ? *Marc*, X, 36.

(3) *Luc*, IX, 31. Et dicebant *excessum ejus* quem completurus erat in Jerusalem.

(4) *Matth.*, XVII, 9, 12.

Plus tard, étant avec ses Apôtres dans la Galilée, il leur dit : « Le Fils de l'Homme doit être livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour ». Cette annonce les remplit d'une tristesse extraordinaire (1).

Au sortir du désert d'Ephrem, lorsque Notre-Seigneur se rendit pour la dernière fois à Jérusalem, à la fête de Pâque, il prit à part ses douze Apôtres et leur dit : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme, va s'accomplir. *Il sera livré* aux princes des prêtres et aux scribes et aux anciens, et ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé, couvert de crachats et crucifié. Et le troisième jour, il ressuscitera. Mais eux ne comprirent rien à cela (2) ».

Dans cette prophétie, Jésus-Christ nous révèle clairement que sa Passion est l'objet principal des prophéties : « Tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme va s'accomplir ; qu'il connaît parfaitement toutes les circonstances de sa Passion ; *le lieu : Jérusalem ; la trahison* et les *auteurs de cette trahison. Il sera livré par Judas à la coalition des prêtres, des scribes et des anciens ; sa condamnation ; ils le condamneront à mort.* Il sera livré par cette coalition aux Gentils ; il connaît également le genre de *ses souffrances et de sa mort.* Il sera *moqué, flagellé, couvert de crachats et crucifié ;* mais il ressuscitera le troisième jour.

Jésus soupant à Béthanie, chez Simon le Lépreux, et Marie Madeleine ayant répandu un parfum précieux sur sa tête, en oignit les pieds et les essuya avec ses cheveux. Judas et d'autres convives murmuraient de cette profusion. Mais Jésus leur dit : « Laissez-la. Pourquoi la blâ-

(1) *Matth.*, XVII, 21, 22.

(2) *Matth.*, XX. 18. Ecce ascendimus Jerosolymam et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis et condemnabunt eum morte. Et tradent eum gentibus ad illudendum et flagellandum et crucifigendum et tertia die resurget. *Luc.*, XVIII, 32. Tradetur gentibus et illudetur et flagellabitur et conspuetur.

mez-vous ? Ce qu'elle m'a fait, est bien fait. Elle a gardé ce parfum et d'avance elle a parfumé mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Evangile dans le monde entier, on racontera ce qu'elle a fait, et elle en sera louée (1) ».

La pensée de la mort prochaine domine l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem. Du haut de la montagne des Oliviers, qui dans quelques jours sera témoin de sa sanglante agonie, voyant à ses pieds l'ingrate et impénitente cité, il pleura sur elle, et, le cœur saisi de douleur, il s'écria et lui annonça en ces termes son malheureux sort : « Et toi aussi, au moins en ce jour qui t'est encore donné, si tu connaissais ce qui ferait ta paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Des jours viendront où tes ennemis t'environneront de tranchées et t'enfermeront de toutes parts, et te jetteront à terre et tes enfants qui sont au milieu de toi, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée (2) ».

Trente-sept ans plus tard, Titus, à la tête de l'armée romaine, réalisera cette prophétie à la lettre.

En résumé, selon les figures et les prophéties de l'Ancien Testament, ainsi que selon les images et les oracles de l'Evangile, Jésus-Christ ou le Messie doit être la Victime du genre humain. Sa Passion est le fait saillant et forme le fond des Ecritures.

C'est pourquoi, le jour même de sa Résurrection, ayant apparu à ses Apôtres, réunis dans le Cénacle, et pour constater son identité, leur ayant montré ses mains et ses pieds, qui portaient les glorieuses cicatrices de sa mort, il leur ouvrit le sens des Ecritures et leur dit : « Il est écrit que le Christ devait ainsi souffrir et ressusciter le troisième jour (3) ».

(1) *Marc*, XIV ; *Joan*, XII ; *Matth.*, XXVI.

(2) *Luc*, XIX, 43.

(3) *Luc*, XXIV, 39. Videte manus meas et pedes quia ego sum... Tunc aperuit illis sensum, ut intelligerent scripturas et dixit eis : Quoniam sic scriptum est et sic oportebat Christum pati, et resurgere a mortuis, tertia die.

Le sens des Livres saints ayant été donné, on trouve, qu'à chaque page de l'Evangile, Jésus-Christ apparaît toujours avec *sa double nature*, avec la nature humaine et la nature divine. Sous *la première face*, il se présente comme l'homme de douleurs qui porte toutes nos infirmités et faiblesses ; sous *la seconde,* nous le voyons comme le Créateur, le Conservateur et le Seigneur de toute chose. Ses souffrances, ses paroles, ses actes, ainsi que ses miracles et son enseignement, révèlent partout la présence de l'Homme-Dieu.

Le résumé que nous venons de donner sur l'ensemble des figures et des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, lesquelles concernent la Passion de Jésus-Christ, nous fera mieux comprendre le dénouement du drame douloureux du Vendredi Saint. Quoique la vie entière de Notre Rédempteur, depuis l'instant de sa conception jusqu'à sa mort, fût une Passion continuelle et une préparation au sacrifice sanglant de la Croix, néanmoins, l'immolation de la Victime est la phase la plus émouvante de l'Evangile. Lorsqu'on la médite sérieusement, elle amollit les cœurs les plus durs. Elle y réveille les sentiments les plus vifs de compassion envers la Victime, et elle provoque le mépris et l'indignation contre l'hypocrisie et la cruauté de ses juges et bourreaux, qui, hélas ! trouvent leurs imitateurs en nous, surtout dans les pécheurs impénitents et les persécuteurs de l'Église. Cette dernière phase de la vie de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Paul, est un *scandale* pour les Juifs et une *folie* pour les gentils, et révèle plus que toute autre sa grandeur et son caractère divin. A travers ses horribles souffrances et ses plaies béantes, on voit sortir avec éclat les rayons de la Souveraine Majesté.

Pour mettre de l'ordre dans notre travail, reprenons notre récit. Nous l'avons laissé le jeudi soir, après l'institution de l'Eucharistie et les tendres adieux de Jésus-

Christ adressés à ses onze Apôtres. Désirant éviter des redites, nous fondrons le narré des quatre Evangélistes, afin de saisir par une vue d'ensemble tous les détails authentiques, contenus dans l'Evangile, relativement à l'immolation, mieux, à l'égorgement de la Victime du Calvaire. Nous partagerons ce drame, si douloureux et si sanglant, en plusieurs actes distincts, que nous méditerons avec leurs détails, plus encore par le cœur que par l'intelligence.

Selon la marche suivie dans notre travail, nous donnerons d'abord le *récit évangélique* de la Passion, puis l'*explication*.

LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE DE LA PASSION.

La Passion de Jésus-Christ selon saint Jean, et le texte combiné des autres Evangélistes.

« Lorsque Jésus-Christ eut fini sa prière, il passa avec ses disciples au-delà du torrent de Cédron. Il alla, selon sa coutume, au mont des Olives, et entra dans le jardin de Gethsémani avec ses disciples. Judas, qui le trahissait, connaissait ce lieu, parce que Jésus y venait souvent avec ses disciples. Il leur dit : Asseyez-vous ici, pendant que j'irai là prier. Priez afin de ne pas entrer en tentation. Et il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean. Et il commença à être saisi de frayeur, d'ennui et d'angoisses, et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici et veillez avec moi. Et il s'éloigna d'eux de la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il tomba la face contre terre, et il priait que cette heure, s'il se pouvait, s'éloignât de lui, et il disait : Mon Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice. Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne ! Et s'étant levé, après sa prière, il vint à ses disciples, et les trouvant endormis, à cause de leur tristesse, il dit à Pierre : Simon, tu dors ainsi !

N'as-tu pu veiller une heure avec moi, et il dit à tous : Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous, veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est infirme. »

« Il s'en alla une seconde fois, et pria, disant : Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! Et étant retourné vers les disciples, il les trouva dormant, car leurs yeux étaient appesantis, et les laissant, il s'en alla encore, et pria une troisième fois, disant les mêmes choses. Et étant tombé en agonie, il priait avec plus d'instance, disant : Mon Père, tout vous est possible. Eloignez de moi ce calice ; cependant, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. Mon Père, s'il est possible que ce calice passe de moi, cependant non comme je veux, mais comme vous voulez. Et il eut une sueur de sang qui coulait à terre. Alors un ange du Ciel lui apparut et le fortifia. Ensuite il revint à ses disciples, et leur dit : Dormez maintenant et reposez-vous. C'est assez ; l'heure est venue : Le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons, voilà que celui qui me livrera est proche. Jésus parlait encore, lorsque Judas Iscariote, un des douze, vint à la tête d'une grande troupe armée d'épées et de bâtons, et portant des lanternes et des torches, envoyée par les princes des prêtres, par les scribes et les anciens du peuple. »

« Judas, qui le trahissait, connaissait ce lieu, parce que Jésus y venait souvent avec ses disciples. Or, le traître, leur avait donné ce signe : Celui que je baiserai, c'est lui, saisissez-le, et emmenez-le avec précaution. Etant arrivé, Judas à l'instant, s'approcha de Jésus, lui disant : Salut ! Maître, et il le baisa. Et Jésus lui dit : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? Judas, vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser ! Jésus sachant tout ce qui devait arriver, s'avança vers la troupe, et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or, Judas qui le trahissait, était avec eux, lors donc qu'il leur dit : C'est moi, ils furent tous renversés, et tombèrent par terre. Il leur demanda de rechef : Qui cher-

chez-vous ? Ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus répondit : Je vous ai dit : C'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez allez ceux-ci (ses Apôtres), afin que fût accomplie la parole qui dit : De ceux que vous m'avez donnés, je n'en ai perdu aucun. Alors, ils s'approchèrent, se jetèrent sur Jésus, et l'arrêtèrent. Ceux qui étaient avec Jésus, voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous de l'épée ? Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira, et frappa un serviteur du Grand-Prêtre, et lui coupa l'oreille droite, et ce serviteur s'appelait Malchus. Jésus dit à Pierre : Arrêtez-vous là, remettez votre épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront du glaive, périront par le glaive. Le calice que mon Père m'a donné, ne le boirai-je donc pas ? Pensez-vous que je ne puis pas prier mon Père, et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'Anges ? Comment donc s'accompliraient les Ecritures, qui déclarent qu'il doit être fait ainsi ? Et ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit. En même temps, Jésus dit à ceux qui étaient venus vers lui, aux princes des prêtres, aux gardes du temple et aux anciens : Vous êtes venus à moi avec des épées et des bâtons, comme à un voleur. Quand j'étais tous les jours avec vous, enseignant dans le temple, vous n'avez pas mis la main sur moi, mais c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres. Or, tout cela se fit pour que s'accomplît ce qu'avaient écrit les prophètes. Alors la cohorte, le tribun et les satellites des Juifs se saisirent de Jésus, et le lièrent, et tous les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent.

Un jeune homme le suivait, couvert seulement d'un linceul, et ils se saisirent de lui, mais laissant le linceul, il s'enfuit nu. Et ils l'amenèrent d'abord chez Anne, parce qu'il était le beau-père de Caïphe, lequel était Grand-Prêtre cette année. Et Anne l'envoya lié au Grand-Prêtre Caïphe, où s'étaient assemblés tous les prêtres, les scribes et les anciens. Or, Caïphe était celui qui avait donné le conseil aux Juifs : « Il est expédient qu'un homme meure pour la nation ». Simon-Pierre suivait de loin Jésus, ainsi qu'un autre disciple, et ce disciple étant connu du Grand-

Prêtre, entra avec Jésus dans la maison du Grand-Prêtre. Mais Pierre resta dehors, debout, près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du Grand-Prêtre, sortit donc, et parla à la portière, et elle fit entrer Pierre, jusque dans le vestibule du Grand-Prêtre, et y étant entré, Pierre s'assit avec les serviteurs, pour voir la fin. Les serviteurs et les satellites, ayant allumé du feu au milieu de la cour, rangés autour du brasier, se chauffaient, parce qu'il faisait froid. Et debout parmi eux, Pierre aussi se chauffait. »

« Cependant, le Grand-Prêtre interrogea Jésus, touchant ses disciples et sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement au monde. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le temple où les les juifs s'assemblent; je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui ont entendu ce que j'ai dit. Après cette réponse, un des satellites, là présent, donna un soufflet à Jésus disant : Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre ? Jésus lui dit : Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?

« Or les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un témoignage contre Jésus pour le faire mourir, et ils n'en trouvaient point, quoique beaucoup de faux témoins se fussent présentés, car plusieurs rendaient de faux témoignages contre lui ; mais les témoignages ne s'accordaient point. Enfin, il vint deux faux témoins qui portèrent contre lui un faux témoignage. Nous l'avons entendu dire : « Je détruirai le temple bâti de la main des hommes et en trois jours j'en rebâtirai un autre qui ne sera point de la main des hommes ». Mais ce témoignage ne suffisait pas. Alors le Grand-Prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus, disant : Vous ne répondez rien à ce dont ceux-ci vous accusent ? Mais Jésus se taisait et il ne répondit rien. Le Grand-Prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire : Si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu béni ? Jésus lui dit : Vous l'avez dit. Je le suis, et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la vertu de Dieu et venant

sur les nuées du Ciel. Alors le Grand-Prêtre, déchirant ses vêtements dit : Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème, que vous en semble ? Ils répondirent : Il mérite la mort. Alors il lui crachèrent au visage et le frappèrent avec le poing et d'autres se mirent à lui voiler la face et lui donner des soufflets, en lui disant : Christ, prophétise-nous, qui est celui qui t'a frappé ? Et ils proféraient contre lui d'autres paroles outrageantes. »

« Cependant Pierre, assis dehors dans la cour, se chauffait, et une servante, la portière, s'approchant et le regardant à la clarté du feu, lui dit : Vous aussi, vous étiez avec Jésus le Galiléen. Mais il le nia devant tous, disant : Femme, je ne sais et ne connais ce que vous dites. Et il sortit devant le vestibule et le coq chanta. Et comme il sortait hors la porte, une autre servante le vit et dit à ceux qui étaient là : Celui-ci était aussi avec Jésus le Nazaréen. Et peu après un autre le voyant dit : Vous êtes aussi de ceux-là. Plusieurs lui dirent donc : Etes-vous aussi de ses disciples ? Et il le nia de rechef avec serment : Je ne connais pas cet homme. Environ une heure après, un des serviteurs du Grand-Prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin ? Un autre affirmait la même chose, disant : Certainement, celui-ci était avec lui, car il est aussi de la Galilée. Et ceux qui se trouvaient là s'approchant de Pierre, lui dirent : Certainement, vous aussi, vous êtes de ces gens-là ; votre langage vous trahit. Alors, il se mit à jurer avec exécration qu'il ne connaissait pas cet homme.

« Et aussitôt, comme il parlait encore, le coq chanta de nouveau, et le Seigneur se retournant regarda Pierre. Pierre se ressouvint de la parole que le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renierez trois fois. Il sortit et pleura amèrement.

« Le matin venu, tous les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus, pour le faire mourir, et l'ayant fait amener devant eux, ils lui dirent : Si vous êtes le Christ, dites-le nous ? Il leur ré-

pondit : Si je vous le dis, vous ne me répondrez point ni me renverrez. Mais désormais, le Fils de l'Homme sera à la droite de la puissance de Dieu. Alors, tous dirent : Vous êtes donc Fils de Dieu ? Il répondit : Vous le dites, je le suis. Et eux dirent : Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage ? Nous l'avons nous-mêmes entendu de sa bouche. Et tous en foule, se levant, le conduisirent lié de chez Caïphe dans le prétoire, pour le livrer au gouverneur Ponce Pilate. Or, c'était le matin. »

« Or Judas, voyant qu'il était condamné, se repentit et reporta ses trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens, disant : J'ai péché en livrant le sang innocent. Mais ils lui dirent : Que nous importe ! C'est ton affaire. Sur quoi, ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira et alla se pendre. Mais les princes des prêtres, ayant pris l'argent, dirent : Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Et s'étant consultés entre eux, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi, ce champ est encore aujourd'hui appelé *Haceldama*, c'est-à-dire le champ du sang. Alors fut accompli ce qu'avait dit le Prophète : Ils ont reçu trente pièces d'argent, prix de Celui qui a été mis à prix, suivant l'appréciation des enfants d'Israël, et ils les ont données pour le champ d'un potier, comme me l'a ordonné le Seigneur. »

« Cependant, les sénateurs et les prêtres qui avaient conduit Jésus de chez Caïphe dans le prétoire, n'y entrèrent pas, afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque. Pilate donc vint à eux dehors et dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? Ils répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené. Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes e jugez-le selon votre loi. Les juifs dirent : Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort. En sorte que fut accompli ce qu'il avait dit, lorsqu'il fit entendre de quelle mort il devait mourir. Et ils commencèrent à l'accuser, disant : Nous avons trouvé celui-ci pervertissant la nation et défendant de payer le tribut à César, et se disant le

Christ-Roi. Or Jésus comparut devant le gouverneur et le gouverneur l'interrogea, disant : Etes-vous le Roi des Juifs ? Jésus lui répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres l'ont-ils dit de moi ? Pilate répondit : Est-ce que je suis juif ? Votre nation et vos prêtres vous ont livré à moi, qu'avez-vous fait ? Jésus répondit, si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs, mais mon royaume n'est pas maintenant d'ici. Pilate lui dit : Vous êtes donc Roi ? Jésus répondit : Vous le dites, je suis Roi. Pour cela, je suis né et pour cela, je suis venu dans le monde, pour que je rende témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Et ayant dit cela, il sortit de nouveau, et alla aux Juifs et dit aux princes des prêtres et à la foule : Je ne trouve rien de criminel en lui. »

« Comme les princes des prêtres et les anciens l'accusaient, il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit : N'entendez-vous pas combien de choses ils disent contre vous ? Mais à tout ce qu'il lui dit, il ne répondit rien ; de sorte que Pilate s'étonnait grandement. Mais eux insistaient, disant : Il remue le peuple, enseignant par toute la Judée, de la Galilée jusqu'ici. Pilate entendant parler de la Galilée, demanda si cet homme était Galiléen. Et dès qu'il sut qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode qui était aussi à Jérusalem en ces jours-là. »

« Hérode, voyant Jésus, en eut une grande joie, car depuis longtemps, il désirait le voir, parce qu'il avait entendu dire beaucoup de choses de lui et qu'il espérait le voir opérer quelque miracle. »

« Il l'interrogea donc longuement, mais Jésus ne lui répondit rien. Or, les princes des prêtres et les scribes, là présents, l'accusaient avec opiniâtreté. Hérode et sa cour le méprisèrent, et l'ayant par moquerie revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à Pilate. Et de ce jour-là, Hérode et Pilate devinrent amis, car auparavant ils étaient ennemis l'un de l'autre. »

« Et Pilate, ayant convoqué les princes des prêtres, et

les magistrats et le peuple, leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple, et maintenant, l'interrogeant devant vous, je n'ai rien trouvé en lui de ce dont vous l'accusez, ni Hérode non plus ; car je vous ai renvoyé à lui et on ne l'a convaincu de rien qui mérite sa mort. Je le renverrai donc après l'avoir fait châtier. »

« Un insigne voleur, nommé Barabbas, était en prison avec d'autres séditieux pour avoir tué dans la ville un homme dans une sédition. Au jour de la fête de Pâque, le gouverneur avait coutume de délivrer un prisonnier, celui que le peuple voulait ; il y était obligé. Et le peuple étant monté dans le prétoire, se mit à lui demander ce qu'il accordait toujours. Pilate leur répondit : Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ? Car il savait que les princes des prêtres l'avaient livré par envie. »

« Et pendant qu'il siégeait sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce qui touche ce juste, car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée en songe à cause de lui. »

« Mais les princes des prêtres et les anciens du peuple persuadèrent de demander Barabbas et de faire périr Jésus. Le gouverneur leur dit donc : Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? Ils répondirent : Barabbas. Pilate désirant renvoyer Jésus, leur dit de nouveau : Que ferai-je donc de Jésus, appelé Christ ? Tous dirent : Qu'il soit crucifié ! Pilate répliqua : Quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve en lui aucun crime qui mérite la mort. Je le châtierai donc et le renverrai. Mais ils crièrent plus fort : Qu'il soit crucifié !

« Alors Pilate prit Jésus et le fit flageller. Les soldats du gouverneur le conduisirent dans la cour du prétoire et assemblèrent autour de lui toute la cohorte. Et l'ayant dépouillé, ils jetèrent sur lui un manteau de pourpre, et tressant une couronne d'épines, ils la mirent sur sa tête et un roseau dans sa main droite, et fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient, disant : Salut, roi des Juifs ! et crachant sur lui, ils prenaient le roseau, en frappaient sa tête et lui donnaient des soufflets. »

« Pilate sortit de nouveau et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus donc sortit, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre. Et Pilate leur dit : *Voilà l'Homme.* Les prêtres et les satellites l'ayant vu, crièrent : Crucifiez-le, crucifiez-le ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez, car moi, je ne trouve pas de crime en lui. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu. Ayant entendu cette parole, Pilate fut plus effrayé. Et rentrant dans le prétoire, il dit à Jésus : D'où êtes-vous ? Mais Jésus ne lui répondit point. Pilate lui dit alors : Vous ne me parlez point ? Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous crucifier et le pouvoir de vous délivrer ? Jésus lui répondit : Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, s'il ne vous était donné d'en Haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché. Et de ce moment, Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient, disant : Si vous le délivrez, vous n'êtes pas ami de César. Car quiconque se fait roi, se déclare contre César.

« Ayant entendu ces paroles, *qu'il soit crucifié !* Pilate fit amener Jésus dehors, et il s'assit sur le tribunal, au lieu appelé en grec *Lithostrotos* et en hébreu *Gabbatha.* C'était le jour de la préparation de la Pâque, vers la sixième heure, et Pilate dit aux Juifs : Voilà votre roi. Les prêtres répondirent : Nous n'avons de roi que César. Pilate voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte allait croissant, prit de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, dit : Je suis innocent du sang de ce juste ; à vous d'en répondre. Et tout le peuple s'écria : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! Pilate donc, voulant complaire au peuple, leur délivra Barabbas qu'ils demandaient, lequel avait été mis en prison pour cause de sédition et de meurtre, et il abandonna Jésus à leur volonté. »

« Alors les soldats du gouverneur, toute la cohorte, renouvelèrent leurs outrages, leurs crachats. Après s'être

ainsi joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau de pourpre, lui remirent ses vêtements, et l'emmenèrent pour le crucifier, et il portait sa Croix. Comme il sortait de la ville, ils rencontrèrent un certain Simon de Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus, qui passait par là, revenant de sa maison des champs, ils le forcèrent de porter la Croix derrière Jésus. »

« Or, une grande foule de peuple et de femmes le suivaient, pleurant et se lamentant : Et Jésus se tournant vers elles, dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voilà que viendront des jours où l'on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté et les mamelles qui n'ont pas allaité ! Alors, ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et vous collines couvrez-nous ; car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec ? On conduisait avec lui deux malfaiteurs pour les faire mourir et ils vinrent au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire, lieu du Calvaire (Crâne). Et arrivés là, il lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel et de myrrhe, et l'ayant goûté, il ne le voulut pas boire, et ils le crucifièrent et les voleurs aussi, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Ainsi fut accompli ce que dit l'Ecriture : Il a été rangé parmi les criminels. Et il était la *sixième heure* lorsqu'ils le crucifièrent.

« Pilate écrivit une inscription et la fit mettre au haut de la Croix. Et il était écrit : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce que le lieu où Jésus était crucifié était près de la ville, et qu'elle était écrite en Hébreu, en Grec et en Latin. Les prêtres des Juifs dirent donc à Pilate : N'écrivez point : *Roi des Juifs*, mais parce qu'il dit : *Je suis le Roi des Juifs.* Pilate répondit : Ce qui est écrit est écrit. »

« Les soldats, après l'avoir crucifié, prirent ses vêtements, et ils en firent quatre parts, à chaque soldat une part, et comme sa tunique était sans couture d'en haut jusqu'en bas, ils se dirent entre eux : Ne la divisons point.

mais tirons au sort à qui elle sera, afin que s'accomplisse ce que dit l'Ecriture : Ils se sont partagé mes vêtements, et ont jeté ma robe au sort. C'est ce que firent les soldats, et s'étant assis ils le regardaient. »

« Les passants le blasphémaient, branlant la tête et disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la Croix. Et le peuple était là, regardant et avec lui les princes des prêtres, les scribes et les anciens le raillaient, disant : Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la Croix, et nous croirons en lui. Il se confie en Dieu ; que le Christ Roi d'Israël descende maintenant de la Croix, afin que nous voyions et que nous croyions. Et Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Les soldats aussi s'approchant, et lui présentant du vinaigre, se moquaient, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi. Les voleurs qu'on avait crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes reproches. (Mais l'un d'entre eux, sous l'action de la grâce ne tarda pas à se convertir). Car, lorsque l'autre voleur suspendu en croix, le blasphémait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous, il le reprenait, disant : Ne crains-tu point Dieu, toi non plus, qui subis la même condamnation ? Et pour nous c'est justement, car nous ne recevons que ce que nos actions méritent ; mais celui-ci n'a fait aucun mal. Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous viendrez en votre royaume. Et Jésus lui dit : En vérité, je vous le dis : aujourd'hui vous serez avec moi, dans le Paradis.

« Debout, près de la Croix de Jésus, étaient sa Mère et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus ayant vu sa Mère, et debout, près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils, et ensuite au disciple : Voilà votre Mère. Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

« Or, il était environ six heures (midi) et les ténèbres

couvrirent toute la terre, jusqu'à la neuvième heure (trois heures après midi), et vers la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri, disant : *Elie*, *Elie*, *lamma*, *sabactani*, c'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ce qu'entendant, quelques-uns de ceux qui étaient là disaient : Il appelle Elie, d'autres disaient : Attendez, voyons si Elie viendra le délivrer. Mais Jésus sachant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Ecriture s'accomplisse encore, dit : J'ai soif ; il y avait là un vase plein de vinaigre. Et aussitôt, l'un d'eux courut prendre une éponge, qu'il remplit de vinaigre et la mettant au bout d'une canne d'hysope, il lui présenta à boire. Et Jésus ayant pris le vinaigre dit : Tout est consommé, et jetant de nouveau un grand cri, il dit : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, et baissant la tête, il rendit l'esprit. »

« Aussitôt le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, et la terre trembla, les pierres se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent et plusieurs corps des Saints qui étaient endormis se levèrent et sortant de leurs tombeaux, après sa Résurrection, ils vinrent dans la cité sainte et furent vus de plusieurs. Le Centurion qui était debout devant lui, voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu, disant : Certainement, cet homme était juste, vraiment le Fils de Dieu. Et ceux qui étaient avec lui, gardant Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une grande crainte et dirent : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu. Et ceux qui assistaient en foule à ce spectacle et qui virent ces choses, s'en retournèrent frappant leur poitrine. »

« Il y avait aussi non loin de la Croix, ceux de la connaissance de Jésus et plusieurs femmes, qui de la Galilée avaient suivi Jésus pour le servir, parmi lesquelles étaient Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, le mineur et de Joseph et Salomé, la mère des fils de Zébédée, et plusieurs autres qui avaient monté avec lui à Jérusalem.

« Or, ce jour était celui de la préparation. Afin que les

corps ne demeurassent point en croix, durant le Sabbat, car ce jour de Sabbat était grand : les Juifs prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes et de les enlever. Les soldats vinrent donc et ils rompirent les jambes de l'un et de l'autre qui avaient été crucifiés avec Jésus. Et venus à Jésus et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes. Mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui le vit en rend témoignage, et son témoignage est vrai, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Ceci advint, pour que cette parole de l'Ecriture fut accomplie : Vous ne briserez pas un de ses os ; et cette autre encore : Ils verront Celui qu'ils ont transpercé. »

« Après cela, un Décurion, homme riche, bon et juste, d'Arimathie, ville de la Galilée, du nom de Joseph, qui était du conseil et fort considéré, qui n'avait point consenti à leur dessein et à leurs actes, et qui, disciple de Jésus, mais en secret, par la crainte des Juifs, attendait lui aussi, le royaume de Dieu, vint trouver hardiment Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate s'étonnant qu'il fût déjà mort, fit venir le Centurion et lui demanda s'il était déjà mort ; s'en étant assuré par le Centurion, il commanda qu'on donnât le corps à Joseph. Et Joseph, ayant acheté un linceul blanc, détacha Jésus de la Croix, l'enveloppa dans le linceul. Nicodème, qui était venu premièrement trouver Jésus de nuit, vint aussi, apportant une composition de myrrhe et d'aloës, environ cent livres. Ils prirent donc le corps de Jésus, l'enveloppèrent dans le linceul avec d'autres linges et des aromates, comme c'est la coutume chez les Juifs d'ensevelir les morts. »

« Au lieu où il avait été crucifié, il y avait un jardin et dans le jardin un sépulcre neuf que Joseph avait fait tailler dans le roc, où nul encore n'avait été mis. Là donc, à cause de la Parascève des Juifs, et de la proximité de ce Sépulcre, ils mirent Jésus. Et Joseph ayant roulé une grande pierre, à l'entrée de ce Sépulcre, s'en alla. Or, les femmes qui étaient venues de la Galilée avec Jésus

suivirent Joseph. Et Marie-Madeleine et Marie, mère de Joseph, assises près du Sépulcre, virent comment le corps de Jésus y avait été mis. Et s'en retournant, elles préparèrent des aromates et des parfums, et pendant le Sabbat, elles demeurèrent en repos, selon la loi. »

L'EXPLICATION DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Le douloureux drame de notre Rédemption, dont nous venons d'exposer le récit, selon le texte réuni et combiné des quatre Évangélistes, nous allons le méditer en détails.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES.

Les motifs du choix de ce jardin.

« Lorsque Jésus-Christ eut fini sa prière, il passa avec ses disciples au-delà du torrent de Cédron ; il alla, selon sa coutume, au mont des Olives, et entra dans le jardin de Gethsémani avec ses disciples. Judas, qui le trahissait, connaissait ce lieu, parce que Jésus y venait souvent avec ses disciples (1) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Accomplissement d'une prophétie figurative de David. — II. Signification verbale et morale de Gethsémani, du jardin et du mont des Olives. — III. Motifs du choix de ces lieux, comme témoins de l'expiation sanglante du Rédempteur.

I. *Accomplissement d'une prophétie figurative de David.*

Jésus ayant quitté le Cénacle, après l'institution de l'Eucharistie, ses tendres adieux adressés à ses Apôtres,

(1) Egressus cum discipulis suis trans torrentum Cédron ibat, secundum consuetudinem in montem Olivarum. Tunc venit Jesus, cum illis in villam quæ dicitur Gethsemani ; ubi erat hortus, in quem introivit ipse et discipuli ejus. Sciebat autem et Judas qui tradebat eum locum quia frequenter Jesus convenerat illuc cum discipulis suis. *Joan*, XVIII, I : *Matth.*, XXVI, 36 : *Luc*, XXII, 29 ; *Marc*, XIV.

et son chant d'actions de grâces, descendit le mont Sion, sortit de Jérusalem par la porte orientale, traversa la vallée de Josaphat et le torrent de Cédron. Arrivé à la métairie, nommée Gethsémani, distante du Cénacle d'une demi lieue, il entra dans le jardin des Olives, adossé à la montagne de ce nom.

En suivant cette route, Jésus réalisa une prophétie figurative de son père David. Ce prince, lors de la révolte d'Absalon, pour échapper à la poursuite d'un fils dénaturé, sortit avec hâte de Jérusalem, accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles ; pleurant à chaudes larmes, il gravit la montagne des Oliviers, les pieds nus, dans l'attitude d'un pénitent, implorant la miséricorde et la protection du Seigneur, irrité contre lui, à raison du scandale de son adultère avec la femme d'Urie, et du meurtre de ce vaillant guerrier. David rentra vainqueur à Jérusalem. Dans sa reconnaissance, il chanta en faisant allusion au Messie. « Il boira l'eau de la tribulation au torrent de Cédron ; mais à raison de ses souffrances, il sera exalté (1). »

Jésus-Christ, le vrai héritier du trône de David, suivit le même chemin, accompagné seulement de onze Apôtres ; innocente Victime, il va désarmer le courroux du Ciel, demander le pardon, non de ses fautes, mais celui des iniquités du monde entier. C'est pourquoi, conformément au chant prophétique de son père David, il sera éternellement couronné.

Le torrent de *Cédron* que Jésus traverse, signifie *noir, obscur*, parce que ses eaux étaient sombres et recevaient les immondices de la ville et les débris des cadavres carbonisés des enfants immolés à Moloch. En l'honneur de cette divinité syrienne, des parents Israélites, aussi cruels qu'impies, faisaient brûler tout vifs, dans une statue d'airain, leurs petits enfants, au milieu du bruit du tam-tam, afin de n'être pas émus par leurs cris et leurs gémisse-

(1) II *Reg.*, XV, 50.

ments. Ce lieu, le plus impur de la Judée, était devenu synonyme de celui d'enfer. L'Evangile le désigne sous le nom de *Géhenne* ou d'enfer, parce que, pour purifier l'air, on y entretenait un feu perpétuel. C'était donc, comme le siège de Satan, où, en face de Jérusalem, la Ville sainte, et du temple du Seigneur, le prince des ténèbres recevait du peuple de Dieu même, un culte aussi atroce que sacrilège. Le Sauveur choisit la proximité de ce lieu infâme, pour marcher au devant de Lucifer, et abattre son empire sur les hommes par ses souffrances.

II. *Signification verbale et morale de Gethsémani, du jardin et du mont des Olives.*

Gethsémani est un mot hébreu qui signifie *la vallée de l'huile ou le pressoir des Olives.* Ce nom renferme une vérité consolante. Il rappelle le miracle de la multiplication de l'huile de la veuve de Sarepta. Durant une famine de trois ans et demi, il ne restait à cette mère, réduite à la dernière extrémité, qu'un peu d'huile pour sa subsistance et celle de sa famille. Des créanciers impitoyables, forts de la législation alors en vigueur, vinrent réclamer ses deux fils, afin de les réduire en esclavage. Dans cette misère extrême, Dieu, le protecteur des veuves et des orphelins, lui envoya le prophète Elisée, qui multiplia si prodigieusement son peu d'huile, qu'avec le produit de la vente, elle put satisfaire ses créanciers et subsister elle-même avec ses enfants, durant tout le temps de la famine. Cette veuve ne représente-t-elle pas l'humanité que la mort spirituelle de son chef et de son époux réduisit à l'état le plus lamentable ? Elle était impuissante à payer les dettes contractées envers l'auteur du mal. Tous ses en fants étaient condamnés à devenir ses éternels esclaves. Alors Jésus, le vrai Elisée, vint nous sauver, en multipliant l'huile de sa miséricorde ; il déchira la cédule de condamnation portée contre nous, et l'attacha à la Croix, comme marque de sa victoire ; il nous délivra de la puis-

(1) *Col.*, II, 14.

sance des esprits de ténèbres et nous mérita une vie immortelle (1). C'est, grâce à sa Passion que Jésus-Christ accomplit cette œuvre d'infinie miséricorde. C'est pourquoi, pour la commencer, il choisit *Gethsémani. la vallée de l'huile* ou le *pressoir des Olives* ; c'est là qu'il fut comme brisé, broyé, torturé dans un pressoir par la douleur ; c'est là qu'il devint véritablement notre Christ, notre Oint, qu'il versa sur nous l'huile de la miséricorde, de la joie et de la force contre les assauts de l'enfer (1).

De plus, Elisée ne fit couler l'huile miraculeuse que dans les vases qui lui furent présentés par la veuve de Sarepta et ses enfants. Ainsi le sang de Jésus-Christ n'est recueilli que par les âmes présentées par l'Eglise, notre Mère. Elisée demandait toujours d'autres vases, afin de les remplir. Son huile merveilleuse ne s'arrêta que, lorsque les vases firent défaut. Jusqu'à la consommation des siècles, Jésus-Christ demandera toujours à ses Apôtres d'autres âmes pour y verser l'huile inépuisable de sa miséricorde. Elle ne s'arrêtera que, devant le marbre de l'endurcissement et de l'impénitence finale.

A un autre point de vue, le jardin et la montagne des Olives figurent encore les fruits salutaires de la Passion. L'olivier est le symbole de la paix, de la réconciliation, de l'amitié, en souvenir de la branche d'olivier que la colombe porta à Noé, dans l'Arche, pour lui annoncer la fin du déluge et de la colère divine. Jésus-Christ, lors de son baptême, fut aussi désigné par l'Esprit-Saint, qui descendit sur lui en forme de colombe, comme la Victime du monde et le Médiateur entre Dieu et les hommes. Dans le jardin des Olives, il va paraître le majestueux Olivier de l'Eglise (2). Olivier vivant et intelligent, il entera sur sa tige les oliviers sauvages et stériles du genre humain ; les arrosera de son sang, les fécondera et les fera croître en un

(1) In montem Oliveti, in montem Chrismatis, intravit Jesus. *S. Aug.*

(2) *Eccl.*, XXIV, 19. Quasi oliva speciosa in campis.

même corps mystique, qui sera le saint temple et l'habitation du Seigneur (1).

Au commencement du monde, nous l'avons dit plus haut, l'Esprit-Saint était porté sur les eaux et leur *communiqua* la fécondité, dans l'ordre naturel. Lors de son baptême, Jésus-Christ, plongé dans les eaux du Jourdain, sanctifia par son contact l'élément liquide et lui donna une vertu régénératrice, dans l'ordre surnaturel. Pour le Baptême chrétien, nous pouvons aussi dire, en quelque sorte, que l'Homme-Dieu, au jardin des Olives, par sa sueur de sang, imprégna la précieuse liqueur de l'huile d'une vertu sanctifiante. C'est pourquoi, il fit entrer l'huile d'olives dans quatre de ses sacrements, dans le *Baptême*, la *Confirmation*, l'*Ordre* et l'*Extrême-Onction*. Elle sert, comme nous l'avons déjà dit, au sacre des rois, à la bénédiction des cloches, à la consécration des églises, des autels et des calices. Au yeux des fidèles, elle est toujours un symbole de lumière, de force, de puissance et de soulagement aux angoisses de la lutte suprême.

III. *Motifs du choix de Gethsémani, du jardin et du mont des Olives, comme témoins de l'expiation sanglante du Rédempteur.*

Dans la vie de Notre-Seigneur, tout est enseignement. Les actes y parlent, selon la remarque de saint Augustin. *Facta verbi, verba.* La Sagesse incréée ne fait rien, sans un dessein miséricordieux. Cette miséricorde se manifeste clairement, lorsqu'on réfléchit aux motifs qui ont porté le Sauveur à choisir les lieux symboliques et solitaires, dont nous venons de parler, comme témoins de son agonie, de sa sueur de sang et de son arrestation. Nous résumons ces motifs en quatre principaux : *Motif de recueillement et de prières ; motif d'indépendance de sa volonté*, dans le choix du jour et du genre de sa mort ; *motif de charité* envers ses ennemis ; *motif d'expiation et de réparation* de la faute originelle, d'où sont sortis tous les crimes et les maux de la terre.

(1) *Rom.*, XI, 15.

Jésus-Christ avait l'habitude de consacrer par la prière tous les actes importants de sa vie ; il y passait souvent la nuit et choisissait de préférence le calme des montagnes, des ténèbres et de la solitude. Sachant que sa dernière heure, décrétée par son Père, était arrivée, il voulut s'y préparer. C'est pourquoi, sans parler d'autres temps, tous les soirs, depuis le dimanche des Rameaux, Jésus ayant passé la journée à instruire le peuple dans le temple, allait, vers le temps des Vêpres, à Béthanie, prendre une légère réfection dans la famille de Lazare, et revenait avec ses disciples, passer la nuit en prières, au jardin des Olives. Aussi le texte sacré affirme-t-il : « Que Judas avait une parfaite connaissance de ce lieu, où Jésus venait fréquemment avec ses disciples. »

Ainsi, en se retirant dans le jardin des Olives (1), le Sauveur a-t-il voulu épargner à Judas et à ses ennemis de le chercher ailleurs, et montrer à tous qu'il marchait à la mort de plein gré et dans l'indépendance de sa volonté.

A la fête des tabernacles, six mois avant sa mort, ayant guéri l'aveugle-né dans le temple, au milieu de la stupéfaction universelle, il dit aux Pharisiens, réunis autour de lui, qui avaient conjuré sa perte et excommunié tous ses disciples : « Personne ne pourra m'ôter la vie ; je la donnerai librement pour la reprendre bientôt après. J'ai le pouvoir de la donner et de la reprendre. Cet ordre, je l'ai reçu de mon Père (2). » Par ces paroles prophétiques, Jésus annonce sa mort et sa Résurrection, et il défie ses ennemis de lui ôter la vie sans sa volonté. Aussi, plusieurs fois cherchèrent-ils à se saisir de sa personne et à en faire une justice sommaire, mais toujours il leur échappa, ou il se rendit miraculeusement invisible à leurs yeux, ou une

(1) Le jardin des Olives appartient aux Pères de Terre-Sainte ; ils l'ont entouré d'un mur haut de deux mètres et demi, pour protéger les huit oliviers, témoins des pleurs et du sang de Notre-Sauveur. Ce jardin est le plus saint qui existe et ses arbres sont les plus vénérables, après l'arbre de la Croix. Ils sont honorés par les pèlerins de toutes les religions. Les Turcs mêmes les respectent. *Mᵍʳ Mislin. Les Saints-Lieux.* — (2) *Joan*, X, 17.

main surnaturelle les arrêta, parce que, ajoute le texte sacré : « Son heure n'était pas encore venue (1). »

Aujourd'hui qu'est arrivée l'heure de la consommation de son sacrifice : heure, objet de ses vœux ardents ; heure déterminée dans les conseils éternels ; heure de sa glorification et de celle de son Père (2) ; heure de notre Rédemption, Jésus alla de son propre mouvement au-devant de la violence ; il se retira la nuit à Gethsémani, endroit si connu de son apôtre apostat ; s'il attendait qu'on vînt le saisir à l'improviste et en public, on pourrait dire que sa mort n'est pas volontaire et il en ternirait l'éclat, en lui ôtant la spontanéité.

Cette retraite volontaire et nocturne à Gethsémani était aussi de la part du Sauveur un *acte de charité* envers ses ennemis. Ceux-ci, épouvantés du retentissement du miracle de la résurrection de Lazare, sur la promotion de Caïphe, l'avaient condamné à mort, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Le Mercredi Saint, ils s'étaient de nouveau réunis chez Caïphe, Grand-Prêtre, pour aviser aux moyens opportuns d'exécuter la sentence capitale. Ils s'arrêtèrent au parti de l'emploi de la ruse, c'est-à-dire à des voies détournées et secrètes. Ils voulurent à tout prix éviter une émeute. Ils craignaient, qu'en arrêtant Jésus publiquement et en plein jour, la foule qui le regardait comme le Messie, n'excitât un mouvement séditieux, toujours réprimé avec une barbare cruauté par les Romains, leurs maîtres ; qu'aux yeux du gouverneur de Rome, ils ne fussent responsables du carnage et du sang versé, et qu'ainsi Jésus n'échappât de leurs mains (3). Or, en allant la nuit, accompagné seulement de ses onze Apôtres, à Gethsémani, hors des murs de Jérusalem, dans un lieu écarté, solitaire, paisible, le Sauveur prévint toute insurrection ; il dissipa les craintes de ses ennemis ; il leva tous les obstacles à sa capture.

Le véritable Abel se rendit volontairement dans la campagne où un autre Caïn put facilement le saisir et l'immoler à sa haine sanguinaire.

(1) *Joan.*, VII. — (2) *Ib.*, XVII, 1. — (3) *Joan*, VII, 31.

D'ailleurs, la Passion de Jésus-Christ n'était pas un supplice, dans le sens rigoureux du mot, mais un grand et véritable sacrifice, le prix de la Rédemption du monde. Ce sacrifice était figuré par tous les sacrifices du régime patriarcal, mosaïque ; il leur donnait leur efficacité, et il est représenté, jusqu'à la fin des siècles, dans le sacrifice de la Messe. Il ne convenait donc pas que la Sainte Victime fût prise, en plein jour, dans un lieux profane, sur une place ou sur une voie publique. Le Rédempteur voulait être arrêté, dans l'endroit qu'il a librement choisi et transformé par sa prière en un sanctuaire, vénérable et vénéré de tous les siècles.

Jésus-Christ doit encore expier et réparer la faute originelle et tous les péchés du monde sortis de la prévarication de nos premiers parents. C'est dans un jardin, le Paradis terrestre que notre père *commun*, nous a tous perdus et livrés à l'empire de Satan. C'est aussi un jardin que choisit le second Adam, pour se mesurer de nouveau avec Lucifer, briser entre ses mains l'épée flamboyante mise par la justice de Dieu à la porte du véritable Paradis et nous en ouvrir la libre entrée ; mais que l'aspect de ce nouveau jardin est différent de celui de l'ancien Eden ! Dans le Paradis terrestre, le premier Adam goûtait le repos, la joie, les douceurs de la vie ; ici, le second Adam n'éprouvera que les combats, les ennuis, les frayeurs, les angoisses de l'agonie. Là coulait un fleuve majestueux partagé en quatre branches, aux eaux fraîches et limpides qui arrosaient tout le jardin. Ici on n'apercevra que du sang qui coulera de toutes les veines ouvertes du Rédempteur. Là, un Ange apostat était l'instigateur de la désobéissance et de la rebellion contre Dieu ; ici un Ange fidèle soutiendra l'obéissance et la fidélité de la Victime. Là, la Majesté du Très-Haut était méconnue et outragée ; ici elle sera satisfaite. Là, le péché, foyer de tous les autres, fut commis ; ici, il sera réparé. Dans l'Eden, la mort était engendrée, à l'ombre de l'arbre de vie ; ici, à l'abri des Oliviers, symbole de la miséricorde, grâce à l'agonie

sanglante, renaîtra l'espérance de l'immortalité glorieuse.

C'est donc dans ce mystérieux jardin, que la nature humaine, l'Epouse du Christ, presse vivement son bien-aimé de descendre, afin d'être guérie par sa douleur (1).

C'est pourquoi, le Sauveur *s'y rend avec ses disciples.* Il marche à leur tête, il guide leurs pas, il les associe à sa prière et à ses souffrances, pour les rendre participants de sa gloire. Soyons donc tous ici, disciples de Notre-Seigneur. Entrons généreusement avec lui dans le jardin des angoisses et de la miséricorde. Pleurons avec lui nos iniquités, afin que, purifiés par les larmes de la pénitence, il puisse un jour nous admettre dans l'Eden éternel.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Tristesse du Sauveur.

« *Jésus dit à ses Apôtres : Asseyez-vous ici, pendant que j'irai là prier : priez afin de ne pas entrer en tentation. Et il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean. Et il commença à être saisi de frayeur, d'ennui et d'angoisses et il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici et veillez avec moi* (2). »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Tristesse de Jésus-Christ. — II. Causes de cette tristesse.

I. *Tristesse de Jésus-Christ.*

A la métairie de Gethsémani, Jésus partagea ses Apôtres en deux groupes. Il fit asseoir là, huit d'entre eux, et prit trois autres avec lui, dans le jardin des Olives, savoir : Pierre, Jacques et Jean. Les Apôtres classés en deux groupes

(1) *Cant.* V.

(2) Et dixit discipulis suis : sedete hic donec vadam illuc et orem : Orate, ne intretis in tentationem. Et assumpto Petre et duobus filiis Zebedæis, cœpit pavere et tædere. Et ait illis. Tristis est anima mea usque ad mortem : sustinete hic et vigilate mecum. *Matth.*, XXVI, 37. *Marc*, XIV, 35 ; *Luc*, XXII, 40.

distincts, sous la conduite du Sauveur, c'est l'image et la représentation de l'Eglise, composée de deux catégories : des *fidèles*, qui sont en quelque sorte assis, qui obéissent passivement, et des *pasteurs*, qui gouvernent, qui approchent Jésus-Christ de plus près et marchent avec lui. Il recommanda, aux uns et aux autres, à ceux qui se trouvaient hors du jardin, comme aux trois qui l'y suivirent, la vigilance et la prière, contre les assauts du tentateur, qui, selon sa prophétie au Cénacle, va les agiter, les peser, les faire passer par son redoutable crible, afin de voir s'ils sont une paille légère ou un vrai froment. Les trois contemplateurs de la gloire de leur Maître sur le Thabor, qui ont entendu Moïse et Elie s'entretenir avec lui sur sa mort à Jérusalem, seront, dans ce jardin, témoins de sa tristesse, de ses angoisses et de son agonie. Ils apprendront que le Calvaire est le marchepied du Thabor, et la souffrance, le chemin de la gloire.

Jusqu'ici, la figure et le port de Jésus-Christ toujours si sereins, si calmes et si majestueux, changent tout à coup d'aspect. Toute sa physionomie apparaît décomposée : il est pâle, défait, tremblant, immobile, anéanti ; il a les yeux enfoncés, éteints, tous les traits d'un mourant. Lui qui est la beauté, la vie, la force de tout être vivant, et la joie, le bonheur, les délices des anges et des élus, *commença à être saisi de frayeur, d'ennui et d'angoisses.* Lui, devant lequel la substance des choses n'est rien, et sur la parole duquel repose toute la création, fléchit sous le poids d'une tristesse indicible et il laisse sortir d'un cœur oppressé ces paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » L'Evangéliste saint Mathieu appelle cette tristesse *mortelle* ; saint Luc une *agonie* ; Saint Marc le *dégoût de la vie*. Le Sauveur demande l'appui, le secours de ses trois disciples de prédilection : *Demeurez ici et veillez avec moi.* Mais hélas ! Les Apôtres les plus intimes ne soulageront pas leur Maître. Ils le laisseront sans nulle consolation humaine et il boira seul, jusqu'à la lie, le calice d'amertume présenté par son Père et librement accepté par lui, pour la Rédemption du genre humain.

II. *Causes de la tristesse de Jésus-Christ.*

Ne l'oublions jamais, la profonde tristesse de notre divin Rédempteur eut une *cause principale* et des *causes secondaires*. La *cause principale* se trouve en nous. Cette tristesse est l'expression de la contrition universelle et souveraine de tous les péchés des hommes, depuis Adam jusqu'au dernier des mortels.

En qualité de Rédempteur du genre humain, Jésus-Christ prit sur lui toutes nos iniquités et toutes nos misères ; il se chargea d'expier les premières et d'adoucir les secondes ; il se substitua à tous les pécheurs et à tous les malheureux. Aux yeux de son Père, il devint leur rançon, leur souffre-douleur et l'universelle Victime des péchés du monde. Pour emprunter le langage hardi, énergique de saint Paul : « Celui qui ne connaissait pas le péché, parut comme la personnification du péché même, afin que par lui, nous fussions justes en Dieu (1). »

Tous les docteurs de l'Eglise enseignent que, dans sa vie mortelle, Jésus-Christ souffrit à une quadruple fin : pour *expier* nos péchés et satisfaire la justice de son Père ; *pour offrir un remède* à nos maux ; pour nous *donner l'exemple* de la patience et de la résignation, et *pour montrer* qu'il est vraiment revêtu de la nature humaine et non d'un corps fantastique.

Ainsi le Sauveur, dans ses souffrances, se montre à la fois : *Victime, remède, exemple* et *homme mortel*. En qualité de *Victime* universelle, Jésus se mit à la place de tous les pécheurs ; il s'immola pour eux et déchira la sentence de condamnation portée contre nous, l'attachant à la Croix (2). A cet effet, il devait souffrir toutes les peines dues au péché. Or, tout péché, selon la profonde et juste pensée de saint Augustin, mérite trois espèces de peines :

(1) *Rom.*, VIII, 3. Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et. II. *Cor*, I. Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.

(2) *Col.*, II, 14.

Peines de la part de l'âme ;
Peines de la part des créatures :
Peines de la part de Dieu.

Tout péché est une révolte contre l'ordre et l'harmonie de l'âme ; contre l'ordre et l'harmonie des créatures ; con- l'ordre et l'harmonie de la loi divine.

L'âme, le consentement de la volonté, est le principe, le générateur du péché. L'homme étant le roi, le pontife des créatures, doit, en *leur nom*, *par elles* et *avec elles*, chanter la gloire du Très-Haut. Malheureusement, sorti du plan divin par la désobéissance, il abuse maintenant des créatures ; il les fait servir violemment et contre leur gré à l'empire du mal.

Pour notre bonheur et celui de la société tout entière, Dieu, en Père sage, a réglé nos actes par sa loi, leur a tracé une limite salutaire et les a soumis à une sanction.

Le pécheur transgresse cet ordre, il refuse l'obéissance à la loi divine ; le péché renferme donc un triple désordre : *révolte de l'âme, abus de la créature, transgression de la loi divine*. Pour la réparation de ce désordre, qui attaque à la fois l'âme, le monde matériel et Dieu, l'éternelle justice exige une triple pénalité, à la fois intérieure, extérieure et divine. C'est pourquoi, Jésus-Christ, en sa qualité de Victime universelle des péchés des hommes, a dû subir trois sortes de châtiments : *châtiments de la part de l'âme, châtiments de la part des créatures, châtiments de la part de Dieu.*

Dans le but de nous former une faible idée du châtiment de l'âme subi par le Sauveur, ou de l'immensité de sa tristesse au jardin des Olives, il suffit de nous rappeler les souffrances intérieures d'un seul pécheur. Comme dans le cœur se trouvent le foyer, le siège, la source du mal moral, ainsi que nous venons de le remarquer, le cœur en est aussi le premier bourreau ou vengeur. Le péché mortel commis, la paix, la tranquillité de l'ordre est sortie de l'âme coupable ; la crainte, le trouble, la honte, l'ennui, le dégoût, la mélancolie y sont entrés. Le ver rongeur la dévore, la tour-

mente et la crucifie jour et nuit. On peut étourdir, endormir ce ver intérieur, mais le tuer, jamais. Il forme avec l'iniquité un seul et même être moral. Tant que le péché dure, le rongeur continue son travail intérieur. Nous voyons cet état anxieux de l'âme dans Adam, le père du genre humain. Dès l'instant qu'il eut transgressé la loi de Dieu et mangé du fruit défendu, *la crainte et la honte* le saisissent ; il a peur de Dieu et de lui-même ; il tremble, il se cache, il est honteux : la honte le pousse à couvrir de feuilles sa nudité qui lui fait horreur (1).

Dans son épître aux Romains, saint Paul résume et formule en ces termes le châtiment intérieur du péché, et le bonheur d'une bonne conscience : « Tribulations et angoisses, dit le Docteur des nations, en toute âme qui fait le mal. Gloire, honneur et paix, à quiconque fait le bien (2) ».

Ayant accepté la mission d'expier tous nos péchés, Jésus-Christ dut en subir tous les châtiments, tant intérieurs qu'extérieurs ; il en éprouvera intérieurement toute l'amertume : la tristesse, la crainte, la honte ; il se trouvera dans cet état indéfinissable où la vie paraît un lourd fardeau. « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Car, comme dit saint Paul, pour accomplir l'œuvre de notre Rédemption, il sera en tout semblable à ses frères (3).

Malgré le sourire sur les lèvres, les pécheurs sont intérieurement tristes ; par conséquent, qui peut comprendre l'incommensurable tristesse de Notre-Seigneur pour expier les péchés des hommes et satisfaire la justice de Dieu ? Subissant toutes les peines intérieures et extérieures des pécheurs, il unit, dans son âme, toute la crainte, tout l'ennui de tous les pécheurs de tout temps et de tout lieu, depuis le commencement du monde, jusqu'à la consommation des siècles, dont seul il connaît parfaitement les

(1) *Gen.*, III, 9, 10. Vocem tuam audivi in paradiso et timui eo quod nudus essem et abscondi me.

(2) *Rom.*, II, 9. Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum. Gloria autem et honor operanti bonum.

(3) *Heb.*, II, 7. Debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret.

péchés, jusque dans les moindres détails et circonstances. A raison même de cette parfaite connaissance, ne fut-il pas plongé dans un océan insondable d'impiétés, de sacrilèges, de blasphèmes, d'homicides, d'adultères, de turpitudes, de luxures, de crimes contre nature, de rapines, d'injustices, de calomnies, océan qui couvre la terre, à travers les générations humaines? « Ces torrents innombrables de l'iniquité des siècles, comme parle le roi prophète, n'inondèrent-ils pas son âme et n'y excitèrent-ils pas les terreurs de la mort? (1) ».

Cette tristesse indicible de l'âme de Jesus-Christ, à la vue des souillures passées, présentes et futures du genre humain, commença, il est vrai, dès l'instant de son union avec son corps. Mais elle ne se manifesta dans son intensité qu'au jardin des Olives, à l'heure décrétée de toute éternité, pour la consommation de son sanglant sacrifice. Cette tristesse immense, qui embrasse les péchés et les crimes de tous les temps et de tous les lieux, était à la fois *satisfactoire* et *réparatrice*. Elle renfermait, avec l'expiation, le regret, la contrition de toutes les iniquités des hommes; contrition souveraine et universelle, que la justice de Dieu accepta et qui doit être le modèle de celle des chrétiens, dans le sacrement de Pénitence.

Si cette profonde tristesse de Jésus-Christ vint principalement de peines intérieures dues aux pécheurs et de la contrition à la fois *expiatrice et satisfactoire,* elle eut encore d'autres causes secondaires. Ces causes secondaires peuvent se résumer dans les suivantes :

L'horreur naturelle de Jésus-Christ en tant qu'homme, à la vue des tortures imminentes de sa Passion et de sa mort.

La commisération filiale pour l'immense douleur de sa Mère, qui boira avec lui le calice de sa Passion.

La compassion paternelle et fraternelle envers ses Apôtres, qui, à l'occasion de sa Passion, le renieront et l'abandonneront.

(1) *Ps.* XVII, 5. Circumdederunt me dolores mortis et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.

La prévision de toutes les souffrances de son Eglise militante, lesquelles en sa qualité de Chef, il partagera moralement; souffrances de ses Apôtres dans la prédication de l'Evangile; souffrances des martyrs, des docteurs, des confesseurs, dans la défense de la foi; souffraces des prêtres, des religieux, des vierges, des parents et de tous les chrétiens, dans la fidélité aux devoirs de leur état respectif; souffrances mêmes des âmes du purgatoire.

La punition et le rejet de la nation juive, à raison de son déicide laquelle, selon la chair, est son peuple et celui de ses pères.

Finalement, l'ingratitude, la malice de la plupart des hommes, ses frères, qui ne profiteront pas des mérites et des souffrances de sa Passion, et qui iront volontairement à la damnation éternelle.

Toutes ces causes réunies donnèrent à la tristesse de l'âme du Sauveur un degré d'intensité incompréhensible, non-seulement à l'homme, mais à l'ange et à toute intelligence créée.

Un mot de l'action de ces diverses causes.

En dehors de l'expiation des peines intérieures du péché, nous disons premièrement : *Notre Seigneur a naturellement craint et redouté la souffrance et la mort, à l'arrivée de l'heure de son horrible Passion, dont il connaissait tous les détails et tous les raffinements de cruauté.*

L'Auteur de la nature a donné à tous les êtres vivants l'instinct de leur conservation. Menacés, ils fuient et craignent le péril, la souffrance, la mort, et se servent de leurs armes offensives et défensives pour s'y soustraire. L'homme surtout est possédé de cet instinct conservateur, parce que, selon le plan divin de la création, il ne devait pas mourir. Grâce à un privilège indû à la créature, Dieu l'éleva à l'état surnaturel et immortel, et *quant au corps*, et *quant à l'âme*. « Le péché, inspiré par l'envie de Satan, introduisit la mort avec tous les maux dans le monde (1) ». Elle règne

(1) *Sap.*, 11, 23.

maintenant en maîtresse sur tous les hommes et sur leurs œuvres. Semblables à la fleur d'un jour et à l'herbe de la vallée, nous tombons sous les coups inévitables de sa faux tranchante. Jésus-Christ eut pour mission de nous sauver, de vaincre Satan, et d'en détruire les œuvres (1), principalement la mort, qu'il anéantira, lors de son second avénement à la résurrection générale. Mais, nouvel Adam, et personnification du genre humain régénéré, il devra mourir lui-même, et nous racheter au prix de son sang. Comme la nature humaine du Rédempteur était intègre, non viciée, comme la nôtre, par le péché originel, et toujours unie à la nature divine, Jésus-Christ ne pouvait naturellement mourir. Sans un miracle de sa Toute-Puissance, ainsi que le remarque saint Augustin, la mort n'avait aucun empire sur lui, et ne l'osait approcher que par la permission expresse de sa volonté (2). C'est pourquoi, l'horreur de la mort était naturellement plus forte en lui qu'en tout autre mortel : ce qui augmentait encore cette crainte naturelle, c'est que le divin Rédempteur, connaissait parfaitement et voyait clairement tous les détails et tous les raffinements de sa Passion et de son crucifiement. Qu'on ne dise pas : les Saints ont désiré mourir. Nous répondons que, si le désir de quitter cette vallée de larmes est commun aux âmes parfaites, toutes aussi éprouvent instinctivement une peur secrète de la mort. En s'écriant avec saint Paul : « Malheureux homme que je suis ! Quand serai-je délivré de ce corps de mort (3) », la voix de la nature semble protester contre ce généreux désir et répéter avec le même Apôtre : « Je ne voudrais pas cependant être dépouillé de mon corps ; mais je désirerais que ce qui est corruptible fut absorbé par la vie (4) », et que l'immortalité vînt me couvrir comme d'un vêtement nouveau, sans que

(1) 1 *Joan*, III, 8. In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli.

(2) *Aug. cont. Faust.* Ejus infirmitas fuit ex potestate.

(3) *Rom.*, VII. — (4) 1 *Cor.*, V. Nolumus expoliari, sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est a vita.

je fusse obligé de quitter l'ancien. Les Saints désirent donc être délivrés de la corruption et de la concupiscence inhérentes à leur chaire mortelle et ouvrage du péché, mais ils aiment naturellement le corps, ouvrage de Dieu. Ainsi, comme le remarque saint Thomas, sauf le cas de suicide, malheureux résultat, soit d'un dérangement dans les facultés intellectuelles, soit effet d'un froid désespoir, le désir de vivre reste dans l'âme du juste, et la mort est naturellement un objet d'horreur (1).

Une autre cause de la tristesse du Sauveur, au jardin des Olives, ce fut :

La commisération filiale pour l'immense douleur de sa Mère, qui partagera et boira avec lui le calice de sa Passion.

Une mère vit dans son enfant : Joie et douleur, bonheur et malheur sont communs. Cette vérité emprunte une lumière nouvelle, lorsqu'il s'agit de Jésus et de Marie, du Fils de Dieu et de la Mère de Dieu. Ici se trouvent les deux êtres les plus parfaits, les plus purs de la création, unis par un double amour : *l'amour naturel et l'amour surnaturel*, élevés à la plus haute puissance. Ces deux amours réunis et réciproques, donnent à leurs sentiments une tendresse, une énergie inexprimables, et forment entre les deux cœurs, chefs-d'œuvre de la nature et de la grâce, une union indissoluble, une communauté parfaite, l'idéal du véritable amour : un seul cœur dans deux poitrines, *duo in corde uno*. En vertu de cette communauté de sentiments, la Mère accompagna toujours son Fils, dans toutes les circonstances de sa vie, depuis son berceau jusqu'au Calvaire. Elle en partagea toutes les péripéties joyeuses ou douloureuses. Elle était présente lorsqu'on le portait en triomphe et qu'on le traînait au supplice. C'est pourquoi, si Jésus est le Sauveur du genre humain, Marie, disent les Saints Pères, est la *coopéra-*

(1) Naturaliter vitam perpetuam remanere vellemus, et amissio vitæ corporalis naturaliter est horribilis humanæ naturæ. *S. Th., Summ*, 3, p. q. 9, a, 46.

trice dans l'ouvrage de notre salut, surtout par la part surhumaine qu'elle prit à la Passion de son Fils.

La Sainte Vierge savait que son Fils devait mourir, pour racheter le genre humain. Elle avait accepté avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu, le glaive de douleur, qui percera continuellement son cœur maternel ; mais elle ne connaissait ni l'époque, ni le jour, ni les détails de cette mort. Elle vivait toujours dans l'espérance de posséder encore quelque temps le cher fruit de ses entrailles, qui était pour elle son unique consolation et sa vie tout entière. On croit que Jésus lui révéla avec ses principaux détails, l'horrible drame de sa Passion, le Mercredi Saint, à Béthanie, où il passa toute la journée dans la famille de Lazare, et que le jour suivant, le Jeudi Saint, il lui fit ses tendres adieux (1). Cette révélation et ce congé furent pour Marie un coup de foudre, elle en fut atterrée. Quoique la femme forte chantée par Salomon et parfaitement résignée aux décrets éternels, elle était Mère, et la nature conserve toujours ses droits.

A l'horrible communication du Fils, Marie pâlit, trembla de tous ses membres ; son sang se glaça dans ses veines, une sueur froide la couvrit, son cœur sembla se fendre, et bientôt des larmes abondantes, sortant de ses paupières, inondèrent son visage décomposé. Jésus, attendri à ce douloureux spectacle, fortifia sa Mère, et lui annonça que la volonté de son Père était que, dans l'intérêt du salut du monde, elle participât au calice de sa Passion. Néanmoins, comme entre le cœur du Fils et celui de la Mère, il y avait communauté de tendresse, le Fils ressentit vivement tout le contre-coup de la douleur de la Mère. Au jardin des Olives, il avait présents les larmes qu'elle versa, les soupirs, les gémissements qu'elle poussa, depuis le moment qu'il prit congé d'elle ; il voyait aussi ses angoisses, ses serrements de cœur, ses tourments intérieurs, lorsqu'elle le verra lié, garrotté comme un vil criminel, traîné de tribunal en tribunal, traité d'insensé, couvert des in-

(1) *S. Bonaventure. Médit. vitæ Christi.*

signes de la folie, flagellé comme le dernier des esclaves, bafoué comme un Roi et un Dieu de théâtre, couronné d'épines, condamné à la mort ignominieuse de la croix, accablé sous l'énorme fardeau du gibet infâme, et finalement crucifié, au milieu de deux scélérats, souffrant des tortures indicibles, et entendant les railleries et les malédictions de ses ennemis. Ce calice d'affreuse amertume de la Mère, était nécessairement pour le cœur si tendre et si aimant du Fils, un nouveau calice, qui augmentait sa tristesse et ses angoisses, au jardin des Olives, et durant toute sa Passion.

Une autre cause de souffrance pour le divin Maître ce fut :

La compassion paternelle et fraternelle envers ses Apôtres, qui, à l'occasion de sa Passion, le renieront ou l'abandonneront.

Jésus-Christ est le chef de son Eglise. Tous les fidèles constituent ses membres ; mais il a choisi, formé ses Apôtres pour être les principaux organes de ce corps mystique, pour en être avec lui comme le cœur, les yeux, les pieds. Ils ont la mission d'animer de son souffle divin ce corps moral, de l'éclairer, de le faire marcher et agir. Au Cénacle, Jésus-Christ venait de confier à ses Apôtres la vie de son Eglise par l'institution de l'Eucharistie et du sacrement de l'Ordre, et de se personnifier en eux en les créant ses prêtres, ses évêques. Pour affermir leur courage et leur fidélité, il leur avait dit ces tendres et consolantes paroles : « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour (1). » En d'autres termes, je suis l'objet de la complaisance de mon Père, son image et sa ressemblance parfaite. Eternellement, je suis engendré de lui ; je reçois de sa plénitude égalité de vie, de lumière, de majesté. Tout ce qu'a le Père, je le possède. Ainsi vous êtes les objets de ma complaisance, mes images et ma ressemblance, les confidents de mes secrets,

(1) *Joan.*, XI 9.

je vous ai engendrés à la vie divine par la grâce sanctifiante ; je vous ai rendus dépositaires de ma puissance ; je vous ai choisis pour être mes représentants près des hommes et pour devenir avec moi la lumière et la vie du monde. Malgré cet amour de prédilection et les immenses bienfaits dont Jésus combla ses Apôtres, ceux-ci, dans quelques instants, le trahiront ou le renieront, ou l'abandonneront lâchement. Judas l'a déjà vendu au prix d'un esclave ; Pierre, le dépositaire des clefs du Ciel et de l'enfer, non-seulement le méconnaîtra, mais il protestera avec serment et imprécation qu'il ne le *connait même* pas ; il regardera comme une honte, comme un opprobre d'être son disciple, d'avoir des rapports avec lui. Tous les autres le fuiront et se cacheront pendant sa Passion.

La prévision nette et claire que Jésus-Christ eut de la perfidie de Judas, de l'apostasie de Pierre et de la lâcheté et de l'ingratitude de ses chers Apôtres, ne pesa-t-elle pas d'un poids immense sur sa tristesse au jardin des Olives ? Un autre sujet d'angoisses ce fut :

La prévision de toutes les souffrances que son Eglise militante et souffrante endurera jusqu'à la fin des siècles, et que Jésus-Christ partagera moralement, en qualité de Chef de famille : souffrances des Apôtres, dans la prédication de l'Evangile ; souffrances des martyrs, des confesseurs des docteurs, des vierges, des prêtres, des religieux, des parents, de tous les élus, dans la fidélité aux devoirs de leur mission et de leur état respectif ; souffrances même des âmes du Purgatoire.

Nous l'avons remarqué plus haut, une mère vit dans ses enfants : joie et douleur, bonheur et malheur sont communs. Les souffrances des enfants sont les souffrances de la mère. Or, l'amour de Jésus-Christ envers les hommes est plus tendre et plus fort que celui d'une mère envers le fruit de ses entrailles. Le Sauveur affirme lui-même cette vérité si honorable et si consolante pour nous. Dans ses adieux au Cénacle, n'appelle-t-il pas ses Apôtres

filioli, ses *petits enfants*, l'objet de sa tendresse ? Ne dit-il pas à ses disciples qu'il les aime du même amour que son Père l'aime lui-même ? Et quel est l'amour tendre, infini, incompréhensible du Père envers son Fils unique ? N'est-ce pas l'amour éternellement vivant et vivifiant, qui est l'Eprit-Saint, la troisième personne de la Sainte Trinité, procédant de l'amour mutuel du Père et du Fils ? (1).

L'amour de Jésus-Christ envers nous est donc un abîme insondable. En comparaison de cet amour incréé, Dieu de Dieu, vie de vie, lumière de lumière, qu'est l'amour créé ? N'est-ce pas une ombre, une goutte d'eau comparée à l'immensité de l'Océan ? Comme l'amour créé trouve son idéal dans le cœur d'une mère, le divin Rédempteur n'a pas dédaigné de prendre cette similitude pour nous manifester sa tendresse, et, selon la remarque de saint Augustin, il ne se compare pas à une mère ordinaire, mais à celle qui est le plus tendrement mère, et qui, sans qu'on l'aperçoive, laisse entendre ses cris maternels ; qui communique sans cesse à ses petits sa chaleur, les couvre de son corps, les protège contre tout danger et leur cherche la nourriture aux dépens de sa vie. — Aux Pharisiens et aux Juifs hypocrites, malicieux et ingrats, ne dit-il pas : « Voici que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez et vous crucifierez les uns, vous en flagellerez d'autres dans vos synagogues et les persécuterez de ville en ville, afin que sur vous retombe tout le sang innocent versé sur la terre ? Jérusalem, Jérusalem ! qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits, et tu ne l'as pas voulu ? (2). » Dans ce langage, qui résume son discours véhément, à l'adresse des Pharisiens, le Sauveur, en voyant leur obstination à le méconnaître ainsi que ses envoyés, ne témoigne-t-il pas la douleur la plus profonde et l'amour le plus tendre et le plus dévoué ? Déjà dans l'Ancien-Testa-

(1) *Joan*, XV, 9. Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos.
(2) *Matth.*, XXIII, 37.

ment. Dieu s'affirme une Mère à l'égard de son peuple. Il lui rappelle, par l'organe de Moïse, comment à travers la solitude affreuse du désert il l'a formé et gardé, comme la prunelle de ses yeux, et comment, à l'instar de l'aigle qui vole au-dessus de ses petits, les protège et les porte sur ses ailes, il l'a conduit dans la terre promise (1). Dieu dit même : « Une mère peut-elle oublier son enfant et n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles ? Mais, quand par une exception phénoménale, une mère oublierait son enfant, moi, je ne vous oublierai jamais. Je vous porte inscrits dans ma main pour vous conserver sans cesse sous les yeux (2) ». Qui porte éternellement inscrites, non seulement dans les mains et les pieds, mais dans le cœur, les marques de son amour envers les hommes ? N'est-ce pas Jésus-Christ qui, après la Résurrection, a voulu conserver éternellement au ciel l'empreinte de ses plaies, afin de les montrer sans cesse à son Père et d'implorer sa miséricorde (3).

L'Apôtre saint Paul se plaint déjà que la sollicitude de toutes les Eglises pèse sur lui, qu'il souffre dans tous les chrétiens affligés, et il s'écrie : « Qui est faible, sans que je compatisse à sa faiblesse ? Qui est scandalisé, sans que je brûle de zèle pour son salut ? (4). » Notre-Seigneur, le Pasteur suprême, le Chef, le cœur véritable de son Eglise, le consolateur de tous les malheureux qui, pendant sa carrière terrestre, les appelait de sa voix si douce : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, sous le poids du travail et de la misère, et je vous consolerai ». Le Sauveur, disons-nous, qui se personnifie dans tous ses fidèles, qui a faim dans les affamés, soif dans les altérés, qui est nu dans les nus, et qui accepte comme siens les services rendus au moindre de ses membres, ne porte-t-il pas moralement le poids de tous les travaux et de toutes souffrances des Apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les fidèles ? Ce lourd fardeau de toutes les douleurs et épreuves de ses enfants, à travers la du-

(1) *Deut.*, XXXII, 10. — (2) *Is.*, XLIX, 16. — (3) *Joan.*, XX, 25.
(4) II *Cor.*, XI, 29.

rée et l'espace, ne l'a-t-il pas accablé au jardin des Olives?

Non-seulement les épreuves des élus ont profondément affligé Jésus-Christ, mais il a surtout été attristé :

Du rejet de la nation juive, son peuple, selon la chair, et de l'ingratitude, de la malice de la plupart des hommes qui ne profiteront pas des mérites de sa Passion et qui iront volontairement à la damnation éternelle.

L'homme est essentiellement un être social. En naissant, il appartient à une famille et à une société quelconque. C'est pourquoi, l'amour de la famille ou le patriotisme est un sentiment, en quelque sorte inné dans le cœur humain. On aime naturellement le milieu qui nous a vu naître, la terre de ses ancêtres, le théâtre de leurs travaux, de leurs luttes religieuses, civiles, politiques et de leurs victoires ; les monuments qui rappellent leurs hauts faits, leur mémoire et le repos de leurs cendres. L'amour naturel de la patrie est d'autant plus vif que celle-ci est plus illustre. Le Fils de Dieu ayant adopté notre nature, la prit avec tous ses sentiments naturels et ses faiblesses, sauf le péché. Par conséquent, Jésus-Christ aima naturellement sa famille, sa patrie et son peuple plus qu'aucun mortel. Il était animé de l'esprit du plus pur et plus ardent patriotisme, et on peut dire avec vérité que son patriotisme avait pour objet la patrie la plus belle de l'antiquité. C'était la *Judée* ou la *Palestine* : sol riche et fertile où coulaient le lait et le miel, et occupé par la race de Jacob, choisie pour être spécialement le peuple de Dieu, lequel, par ses ancêtres connus, monte directement au premier couple humain ; qui lie le Ciel à la terre et illumine l'origine des choses ; qui fut exclusivement le fidèle dépositaire des archives du genre humain, de l'histoire de la création, de celle de l'homme et de la femme, de leur bonheur, de leur chute, de la promesse du Rédempteur, de celle du déluge, de la vocation d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ou Israël, dont les douze fils formèrent les douze tribus d'un même peuple. Ces douze tribus, Dieu les organisa lui-même, et il les érigea en corps de nation sur le

Sinaï, par sa législation figurative, prophétique : elles furent son peuple particulier pour maintenir parmi les hommes les notions fondamentales de l'ordre social : l'idée de l'unité de Dieu, de la Providence, celle de l'immortalité de l'âme, celle des récompenses et des châtiments futurs ; par conséquent celle de notre responsabilité et de notre liberté.

C'est pourquoi ce peuple, comme un levain salutaire, fut mêlé à toutes les races influentes et aux grandes monarchies qui dominèrent le globe, aux Egyptiens, aux Assyriens, aux Mèdes, aux Perses, aux Syriens, aux Grecs et aux Romains.

Conformément aux prophéties, Jésus-Christ, le Rédempteur, naquit de ce peuple privilégié. Il fut le fils d'*Abraham* et de *David*. Par la circoncision, il reçut le signe distinctif de l'enfant d'Abraham et de la Synagogue. Sa Mère était juive, ainsi que son père nourricier et tous ses Apôtres. Quoiqu'il fut venu sauver tous les hommes, il circonscrivit son activité terrestre dans les limites étroites de la Judée, et il se borna personnellement à rendre ses compatriotes témoins de ses vertus, de sa doctrine, de ses sacrements, et les bénéficiaires de ses miracles. Il parcourut toutes les villes de la Galilée, de la Samarie et de la Judée ; il y prêcha son Evangile, les arrosa de sa sueur, et y opéra ses merveilles. Les montagnes et les vallées, les déserts et les contrées fertiles, les lacs et les bords du Jourdain retentirent des accents de sa voix, qui appelait à la vie les morts ; au mouvement les paralytiques ; à la vue, à la parole, à l'ouïe, à la santé parfaite, les aveugles, les muets, les sourds, les lépreux, et qui nourrissait miraculeusement dans la solitude des milliers d'hommes avec quelques pains et quelques poissons. — Jérusalem, la capitale de sa patrie, son temple, chefs-d'œuvre de l'art humain, furent les théâtres choisis de ses prodiges ; ses docteurs, ses prêtres y entendirent son enseignement, virent ses plus grandes merveilles et furent témoins de son entrée triomphale, de ses tourments, de son injuste

condamnation, de son crucifiement, de sa mort et de son sépulcre glorieux.

A sa naissance, les Mages d'Orient remuèrent profondément la cour d'Hérode et Jérusalem, cette grande cîté d'intrigues et de corruption. Ils y annoncèrent le Messie, l'objet des vœux de leurs ancêtres, de leurs prophètes et l'attente des nations. « Ils virent son étoile en Orient et ils vinrent l'adorer. » Quarante jours après sa naissance, l'enfant né à Bethléem fut porté au temple pour y être offert à son Père éternel. Le vieillard Siméon et la prophétesse Anne, deux personnages respectés et d'une sainteté éminente, y annoncèrent publiquement sa haute destinée, ainsi que celle de sa Mère. A l'âge de douze ans, Jésus émerveilla ses docteurs et y reçut l'honneur du doctorat. Durant sa vie publique, à toutes les grandes fêtes : Pàque, Pentecôte, fête des Tabernacles, Dédicace, il y parut et y opéra ses miracles les plus éclatants : la guérison du paralytique de trente-huit ans, celle de l'aveugle-né, et à sa porte, la résurrection de Lazare, qui appartenait à la première famille de Jérusalem. Malgré tant de prodiges, la masse des Juifs, l'immense majorité des habitants de la capitale restèrent endurcis et leurs aveugles conducteurs, loin de reconnaître le caractère Messianique du Prophète de Nazareth, lui préparèrent une mort infâme. C'est pourquoi, le jour des Rameaux, en entrant triomphant à Jérusalem et en l'apercevant du haut de la montagne des Olives, il versa des larmes sur son ingrate patrie, d'avoir méconnu le temps de la miséricorde, de la grâce et d'être forcé, à raison de ses iniquités passées, présentes et futures, de briser sa chère nation et de la balayer aux quatre coins de l'univers.

Le rejet de son peuple et la perte de tant d'âmes parmi ses compatriotes, pesèrent d'un poids immense sur le cœur si aimant et si dévoué de Jésus-Christ au jardin des Olives.

Ajoutez encore à la perte de tant d'âmes tirées de son peuple endurci :

La damnation éternelle du plus grand nombre d'hom-

mes, à travers le cours des siècles, qui ne profiteront pas des fruits de sa mort, et il est impossible de concevoir et d'exprimer la profonde tristesse qui accabla le divin Rédempteur au jardin des Olives.

Nous en avons une faible image dans la douleur de David à la mort de son fils Absalon. Nous savons que ce fils dénaturé avait fait égorger, à un festin, Ammon son frère. Tout couvert encore du sang de ce fratricide, l'indigne fils prit les armes contre son propre père, qui lui avait accordé la vie et le pardon de son crime. David, au moment d'une bataille, d'où dépendaient sa couronne et son existence, s'oublia soi-même pour ne songer qu'à sa tendresse de père. Dans les instructions qu'il donna à ses généraux, li leur dit: « Ayez pitié de moi et sauvez mon fils Absalon. » La bataille se llvre, l'armée royale triomphe, et Joab, le généralissime de l'armée, perce le rebelle d'une lance. A cette nouvelle, la douleur de David ne connaît ni bornes, ni mesure. Ce n'est plus un roi triomphant ; on dirait un roi vaincu, fugitif, prisonnier. Au lieu des chants de victoire, les échos des montagnes et des collines ne répètent que les gémissements du père inconsolable : « Absalon, mon fils, mon fils Absalon, où es-tu ? Qui me donnera de verser mon sang pour toi ? (1). » Cette scène biblique n'est-elle pas l'histoire de ce qui se passe au jardin des Olives ? Si David se lamentait ainsi d'avoir perdu un fils, que toute sa sollicitude n'avait pu sauver de la mort tempórelle, Jésus-Christ, plus père que David, ne pleure-t-il pas, ne gémit-il pas, ne tremble-t-il pas, pour les hommes; et surtout pour les chrétiens, ses enfants régénérés, mais impénitents, que tout son sang et son amour ne sauveront pas de la mort éternelle ?

O Jésus, notre doux Rédempteur ! qui voulez le salut de tous les mortels, vous la joie des anges et des élus, merci, mille fois merci, pour votre tristesse expiatrice ! Qu'une goutte de votre amer calice tombe sur notre âme, afin qu'elle aussi, regrette et déplore ses iniquités. Hélas ! que

(1) II *Reg.*, XVIII. Absalon, fili mi, quis mihi det ut ego moriar pro te ?

nos cœurs restent froids et insensibles à la vue de nos misères ! Pour suppléer à l'imperfection de notre satisfaction, au défaut de notre contrition et du regret de nos fautes, nous les unissons à votre expiation, afin que par vos mérites, ils obtiennent le pardon de votre Père Céleste.

O divin Sauveur ! nous vous remercions d'avoir voulu subir, au jardin des Olives, tous les sentiments pénibles de notre faible nature : la crainte, la tristesse et les angoisses ; vous nous avez offert un modèle, un soulagement, un remède, dans les souffrances inséparables de notre condition mortelle. Nous vous supplions humblement de nous accorder la grâce de profiter de votre tristesse et de celles qui seront notre partage ; qu'elles servent à notre sanctification et nous fassent arriver au nombre de vos enfants prédestinés et au bonheur éternel.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite) 1).

Sa prière.

« *Il s'arracha d'eux et s'éloigna de la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il tomba la face contre terre et il priait que cette heure, s'il se pouvait, s'éloignât de lui, et il disait : Mon Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice. Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne* (1). »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Jésus demande trois fois à son Père, la même chose. — II. Sens de cette prière.

I. *Jésus demande trois fois à son Père, la même chose.*

Le Sauveur était accablé sous le lourd fardeau de tous les péchés du monde, dont il éprouvait dans son âme

(1) Et ipse avulsus est ab eis, et progressus pusillum, quantum jactus est lapidis, et positis genibus, procidit in faciem suam et orabat : ut si fieri, posset transiret ab eo hora et dixit : Pater, si vis

l'amertume. Sous l'impression de la terreur de ses souffrances, de celles de sa Mère et de ses disciples fidèles, et mortellement attristé de l'abandon de ses Apôtres, de la ruine de sa patrie et de la perte du plus grand nombre des hommes, Jésus va présenter l'état de son âme à son Père, implorer notre pardon et demander un soulagement à nos maux, en s'offrant comme la Victime universelle de nos péchés.

« *Jésus s'arracha du milieu de ses disciple*. Il ne les quitta qu'avec peine, en quelque sorte par force, parce que son amour voyait l'assaut que l'enfer allait leur livrer. Mais tout en s'éloignant de quelques pas, du jet d'une pierre, il ne les perdit pas de vue et leurs yeux aussi pouvaient facilement l'apercevoir, surtout à la clarté de la pleine lune, et leurs oreilles entendre les accents de sa prière. Jésus s'étant éloigné de quelques pas de ses Apôtres de prédilection se rendit, dans une grotte adossée au mont des Olives, laquelle fut convertie en église. On y voit encore, au témoignage de saint Jérôme, l'empreinte des genoux du Sauveur sur la pierre où il priait : pierre soigneusement conservée et vénérée par des milliers de pèlerins. — On voit aussi au jardin des Olives encore aujourd'hui deux oliviers qui ont plus de huit mètres de circonférence.

Avant cet anéantissement du Sauveur, le texte sacré nous parle souvent de ses prières. Mais sans entrer dans aucun détail ni quant à *son maintien* pendant la prière, ni quant *au fond de sa prière*. — Il se borne à dire en général : « *Jésus monta sur une montagne pour prier et passa la nuit en prières* (1) ».

Au jardin des Olives, les Evangélistes nous montrent Jésus-Christ, *se courbant*, *tombant à genoux et se prosternant la face contre terre*. Le Fils de Dieu adore son

transfer calicem istum a me ; verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat ! *Matth.*, XXVI, 39 ; *Marc*, XIV, 35 ; *Luc*, XXII, 41.

(1) *Luc*, VI, 12. Exiit in montem orare et erat pernoctans, in oratione Dei.

Père comme le dernier des mortels : il associe toutes les parties du corps à l'expression des sentiments de l'âme, et appliquant à la terre ses pieds, sa tête, sa bouche, ses mains, il l'embrasse en quelque sorte, la sanctifie et lui enlève la malédiction, dont par le péché originel elle a été frappée (1). Renouvelée, elle deviendra plus tard l'habitation de ses Saints et de ses élus (2). Pourquoi ces inclinations, ces génuflexions, ces prosternations dans un coin solitaire du jardin, de la part du Sauveur, devant qui tout genou fléchit au Ciel, sur la terre et dans les enfers ? N'est-ce pas là l'attitude humiliée du publicain, du pécheur de l'Evangile qui sera exaucée ? Jésus-Christ est chargé de tous les péchés des hommes ; il se présente devant son Père, en qualité de Victime universelle. De honte, il n'ose lever les yeux vers le Ciel, dont il s'avoue indigne de contempler les splendeurs et où habite son Père, justement irrité contre le genre humain : il semble lui dire : « Voici mon front, je suis prêt à recevoir la couronne d'épines ; voici mon dos, je le présente au déchirement de la flagellation. Voici mes mains et mes pieds, je les offre aux clous qui les perceront ; voici mon cœur, que la lance l'ouvre pour en faire sortir le fleuve de sang et d'eau qui lavera les péchés du monde. »

Après cette prière en action, solitaire, muette, silencieuse, venons à la prière verbale, sublime cri d'amour et de miséricorde de l'Homme-Dieu.

Jésus, à genoux, la face prosternée contre terre, priait que « cette heure, s'il se pouvait, s'éloignât de lui », mais il savait qu'il était venu dans ce monde pour cette heure solennelle, comme il l'avait publiquement déclaré dans le temple, quelques jours avant sa mort. Sa prière était : « *Mon Père, si vous voulez, éloignez de moi ce calice. Cependant, que votre volonté se fasse et non la mienne* (3). »

(1) *Gen.*, III, 17. Maledicta terra in opere tuo.
(2) VI. Vidi cœlum novum et terram novam. *Ap.*, XXI, I.
(3) *Joan.*, XII, 27. Nunc anima mea turbata est. Et quid dicam ? Pater salvifica me ex hac hora, sed propterea veni in hunc mundum.

Nous avons vu plus haut que la Passion de Jésus-Christ est l'âme de l'Ancien-Testament comme du Nouveau, et que, dès l'instant de son Incarnation, dans le sein de sa Mère, le Sauveur l'a eue continuellement sous les yeux et que, durant tout le cours de son existence terrestre, il soupira sans cesse après ce baptême de sang : but de sa mission. Nous savons encore que, par l'institution de l'Eucharistie, le cœur de son Eglise et le résumé de son culte, il avait consacré le perpétuel souvenir de sa mort et que le Calice de la Cène, présenté à boire à ses Apôtres, est le même sang qu'il versera sur la Croix, ou comme s'exprime saint Augustin : « L'auteur du Calice du jardin des Olives est le même que celui qui le boit (1). Gardons-nous donc de croire, que Jésus-Christ repoussa la mort qu'il avait librement et joyeusement acceptée pour la Rédemption du monde.

Dans le but de bien comprendre le sens et la profondeur de la prière du Sauveur, au jardin des Olives, rappelons-nous qu'en Jésus-Christ, il y a deux natures qui se manifestent dans toutes les circonstances importantes de sa vie : « *Que ce calice s'éloigne de moi et que votre volonté se fasse* ». Ces paroles sont la manifestation claire de deux volontés distinctes en Jésus-Christ et par conséquent celle de deux natures. Le mot *transeat* est le cri de la nature humaine, celui de la faiblesse, de la répugnance, de la crainte, de la douleur. Le mot *fiat* est la parole brève du commandement, de l'autorité, de la puissance de Dieu. Saint Ambroise, commentant cette prière, dit avec raison : « La volonté qui refuse, découvre l'homme : la volonté qui accepte, révèle la divinité (2). »

Que ce Calice s'éloigne de moi : Voilà la nature humaine qui s'intimide devant la mort ; voilà l'esclave qui décline les tortures ; voilà le coupable qui fuit le châtiment.

Que votre volonté soit faite et non la mienne : voilà

(1) Auctor hujus calicis est ipse qui bibit. *S. Aug. in Joan.*

(2) Quasi homo mortem recusans, quasi Deus sententiam suam servans. *S. Amb.*

le vieil Adam qui disparaît ; voilà le nouveau qui se manifeste ; voilà la Victime universelle qui s'offre elle-même ; voilà le Dieu-Homme.

Nous voyons dans cette prière, non-seulement la manifestation de la nature divine et de la nature humaine, mais encore celle du divin Rédempteur (1).

Selon la doctrine de saint Paul, le corps réel de Jésus-Christ, représentait son corps mystique ou son Eglise (2), composée de l'ensemble des fidèles. Or, en suppliant son Père d'éloigner de lui le Calice de douleur, il priait, disent les Saints Pères, que les souffrances fussent épargnées non à lui chef, mais à tous ses membres ; il demandait, si cela était possible, que toutes les tribulations, ignominies, croix, tortures, peines, passassent de son corps mystique à son corps réel ; il demandait à épuiser à lui seul le Calice d'amertume, sans y laisser une goutte pour nous ; mais en déclarant ouvertement que cela est impossible, il accepte en notre nom et en qualité de notre représentant, la nécessité de la souffrance pour lui et pour tous ses membres.

Selon cette doctrine, ces paroles : « Loin de moi ce Calice », ne sont pas de Jésus-Christ, mais de nous, de la faiblesse de notre nature. Nous crions tous par la bouche de notre chef; nous ne voulons pas boire à la coupe de la douleur. Mais notre divin Médiateur a répondu pour nous : « Le Ciel est le prix de la souffrance. Il n'est accordé qu'à la peine, qu'au sacrifice, qu'à l'immolation (3). »

Père, que votre volonté soit faite : Le Sauveur nous tend une main secourable et il nous élève jusqu'à lui ; il nous veut semblables à lui, par la *communauté* des souffrances (4).

Après avoir parlé notre langage, il nous apprend à parler le sien ; il veut rappeler au disciple la leçon et l'exemple du Maître.

(1) Reminiscens propter quod missus est clamat ; non sicut ego volo, sed, sicut tu. *Bède in Marcum*, XIV.

(2) Ipsum dedit caput, supra omnem Ecclesiam. *Eph.*, I, 22.

(3) *Eph.*, I, 22. — (4) *Matth.*, XI, 17, 29.

C'est pourquoi, si dans l'ordre matériel, nous voyons *le fiat créateur* avoir encore aujourd'hui toute son efficacité par la reproduction de la lumière. des plantes et des animaux, le même phénomène existe dans l'ordre moral. Le *fiat* de la prière de Jésus-Christ, au jardin des Olives. continue à reproduire le zèle des Apôtres. la force des martyrs. la science des docteurs, la constance des confesseurs. la pureté des vierges. Jésus-Christ a prié en nous et pour nous tous : « Que votre volonté soit faite ! ». La prière humble. fervente, persistante du Chef est le salut de tous ses membres.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Le Sommeil des Apôtres.

« *Et s'étant levé, après sa prière, il vint à ses disciples, et les trouvant dormant, à cause de leur tristesse, il dit à Pierre : Simon, tu dors ainsi ! N'as-tu pu veiller une heure, avec moi ? Et il dit à tous : Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous, veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible* (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — Jésus recommande à ses Apôtres la vigilance et la prière. — II. Motifs de cette recommandation.

I. *Nécessité de la vigilance et de la prière.*

Après cette première prière qui dura une heure, Jésus. en Père tendre et dévoué. se leva et vint trouver ses Apôtres bien-aimés. d'abord les trois qui étaient entrés avec lui au jardin. En se séparant d'eux. il recommanda à tous de *veiller et de prier, afin de ne pas entrer en tentation.*

(1) Et cum surrexisset ab oratione et venisset ad discipulos suos invenit eos, dormientes præ tristitia. Et ait Petro : Simon dormis ? Non potuisti una hora vigilare ? Et ait illis : Quare dormitis ? Surgite, orate ne intretis in tentationem. Spiritus promptus est, caro vero infirma. *Matth.*, XXVI, 12 : *Marc*, XIV, 39 ; *Luc*, XXII, 47.

Mais, sous l'impression de diverses secousses de la journée, produites par l'institution mystérieuse de l'Eucharistie, par l'annonce de la trahison de l'un d'entre eux, par la révélation de la mort prochaine de leur Maître, et par celle de leur abandon et de leur fuite cette nuit-là même, les Apôtres oublièrent la recommandation suprême de la *vigilance et de la prière*. Témoins oculaires de la tristesse indicible de Celui dont ils avaient toujours contemplé la face si belle, si sereine, ils se laissèrent aller à l'accablement, à la fatigue et au sommeil. — A son retour, le Sauveur trouva ses disciples dormant et peu touchés de son péril. S'adressant à Pierre, comme au chef du collège apostolique et à celui qui lui avait promis avec le plus d'énergie la *constance* et la *fidélité*, et l'appelant par son nom, il lui dit : « *Simon, tu dors ainsi ! N'as-tu pu veiller une heure avec moi ?* » Quelle douceur incomparable dans ce reproche ! Jésus ne leur dit pas : « Où est votre foi, votre constance, l'effet de vos solennelles promesses ? ». Il semble excuser leur sommeil et l'attribuer plutôt à la faiblesse qu'à la volonté. Cependant la charité le presse de rendre ses disciples attentifs, non sur son danger personnel, mais sur celui qu'ils courent eux-mêmes. *Il dit à tous ; Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous, veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible* ».

Par ces paroles, le Sauveur insinua à ses Apôtres que le moment d'un grand combat pour eux s'approche et que le danger de le renier est arrivé. Il les réveille donc de leur sommeil et de leur léthargie. Il leur recommande de nouveau et avec plus d'instance, la *vigilance* et la *prière*, comme le bouclier et le grand remède contre les assauts de l'enfer et du monde. Satan va attaquer leur foi en sa divinité par le scandale de ses liens, de ses horribles souffrances et de sa mort, par le respect humain et par l'instinct de leur conservation. Réduits à leur propre faiblesse sans le secours d'en Haut qu'ils négligent d'implorer, ils succomberont à la violence du choc et ils seront pris dans

le filet de la tentation, à l'instar de l'oiseau et du poisson imprudents qui trouvent la captivité et la mort dans l'appas d'une amorce trompeuse. Remarquons bien, quand Jésus dit à ses Apôtres : *veillez*. Cette recommandation ne vise pas la vigilance qui combat le sommeil du corps, mais la vigilance spirituelle qui secoue la torpeur de l'âme, l'empêche de se laisser aller à l'assoupissement de l'infidélité. C'est cette vigilance dont il avait dit, dans la publication de son Evangile : « Heureux le serviteur que le Seigneur, à sa venue, trouvera vigilant et fidèle ! (1) » Il est donc d'une indispensable nécessité pour nous de veiller continuellement sur les pensées de notre esprit et les mouvements de notre cœur, afin de ne pas être entraînés ni par les préoccupations de l'entendement, ni par la séduction de la volonté, ni par les affaires ou les soucis de la vie.

A la vigilance, Notre-Seigneur joint la *prière*, aliment et force de l'âme. Ce solennel avertissement et précepte de Notre-Seigneur : *veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation*, doivent retentir sans cesse aux oreilles de tous les fidèles. Comprenons la nécessité de la vigilance et celle de la prière, et remarquons cette expression étrange qu'emploie le Sauveur : « *afin que vous n'entriez pas en tentation* ». Il y a une grande différence entre l'entrée de la tentation en nous et notre entrée dans la tentation. Quand la tentation *entre en nous*, on la subit malgré soi, on y résiste, on acquiert le mérite de la résistance. La vertu en sort plus belle, plus brillante, plus solidement affermie, comme l'or du creuset. Mais, quand *nous entrons en la tentation*, elle nous attire, nous absorbe, comme le serpent attire et charme l'oiseau qu'il veut dévorer. Elle devient notre maîtresse et Satan a vaincu. Lorsque Madame de Sévigné se rendait aux sermons du père Bourdaloue, elle disait : « Nous allons en Bourdaloue ». Cette femme, pleine d'esprit et de foi, voulait dire :

(1) *Luc*, XII, 37. Beati servi illi ! Quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes.

l'orateur nous captivera par son éloquence, et nous gagnera à ses idées et à ses sentiments. »

Notre-Seigneur ne dit pas : *priez*, afin que vous ne soyez jamais tentés ; il est impossible à l'homme d'échapper à toutes les tentations. La tentation n'est pas un mal, mais le consentement qu'on y donne. Sans quoi, Notre-Seigneur n'eût pas consenti à passer par toutes les épreuves de ce genre pour être plus miséricordieux à notre égard. En disant à ses Apôtres : « *veillez et priez, afin de n'entrer point en tentation* », Jésus les rend attentifs sur ce qu'il leur avait prédit, savoir : « que cette nuit, ils l'abandonneront ». Il veut donc les prémunir contre leur chute.

II. *Motifs de la nécessité de la vigilance et de la prière.*

Notre-Seigneur ajoute les motifs de son insistance sur la nécessité de la vigilance et de la prière.

« *L'esprit est prompt et la chair est faible* ». L'*esprit* peut se prendre pour le diable et la *chair* pour l'homme. Le premier est vigilant, fort et prompt à l'attaque, et le second est naturellement faible, lâche, timide. L'homme ne peut résister au tentateur qu'avec un secours particulier de Dieu, effet de la vigilance et de la prière. « *L'esprit est prompt et la chair est faible* ». Cette maxime du Sauveur signifie encore que, dans un moment de ferveur, l'âme prend facilement les résolutions les plus généreuses : elle est prête à tous les sacrifices ; mais viennent les épreuves, les difficultés, elle recule, elle oublie ses promesses et retourne à son vomissement. *L'esprit prompt*, c'est aussi l'âme dans l'amitié de Dieu, dont elle reçoit les saintes inspirations et les bons désirs ; la *chair faible*, c'est la concupiscence, ce sont les convoitises, les inclinations mauvaises. C'est pourquoi, notre confiance dans le succès de notre résistance, au moment de la tentation, sera toujours en rapport avec la défiance de nos propres forces : la grâce agit d'autant plus victorieusement que nous sommes persuadés de notre faiblesse (1).

(1) Sufficit tibi gratia mea : nam virtus in infirmitate perficitur. II *Cor.*, XII, 9.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (Suite).

Sommeil des Apôtres.

« *Il s'en alla une seconde fois et pria, disant : Mon Père, si ce Calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! Et étant retourné vers ses disciples, il les retrouva dormant. Car leurs yeux étaient appesantis et ils ignoraient ce qu'ils répondraient* (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — Pourquoi Jésus répète-t-il la même prière, et retourne-t-il trois fois à ses Apôtres qu'il trouve toujours dormant ?

Ayant oublié ses horribles souffrances pour exercer la charité la plus tendre, à l'égard de ses Apôtres, et pour leur recommander de nouveau la *vigilance* et la *prière* contre les tentations qui vont les assaillir, Notre-Seigneur retourna triste et accablé, sous le poids des péchés du monde, à la grotte du jardin des Olives ; il y continua l'office de Médiateur entre Dieu et les hommes. Dans sa personne s'accomplit littéralement cette prophètie de David : « J'ai devant les yeux tous ceux qui m'attristaient : j'ai cherché des cœurs compatissants et des consolateurs et je ne les ai pas trouvés (2) ».

Sous l'impression d'un vif sentiment de joie, de douleur, l'âme de l'homme éclate en cris d'allégresse, ou pousse des gémissements plaintifs. Elle répète les mêmes choses, quand ce qui la réjouit ou l'attriste, l'émeut vivement. Alors, la bouche parle de l'abondance du cœur et la même idée revêt une expression identique. C'est la marche naturelle d'une violente passion. Témoin les Psaumes de David, les odes de Pindare et d'Horace. Dans les chants

(1) Iterum secundo abiit et oravit dicens : Pater mi, si non potest hic calix transire, nisi bibam illum, fiat voluntas tua ! Et venit iterum, et invenit eos dormientes ; erant enim oculi eorum gravati et ignorabant quid responderent ei. *Matth.*, XXVI, 43-45 ; *Marc*, XIV, 39, 41. — (2) *Ps.* LXVIII, 21.

même populaires, le même refrain revient toujours. Arrivé à la grotte du jardin des Olives, Notre-Seigneur prosterné la face contre terre, les bras étendus en forme de croix, portant le poids des péchés des hommes, négociant l'affaire de notre salut, et prévoyant que le plus petit nombre des hommes profiteront de sa Passion, demande, par amour envers nous, l'éloignement de cette peine écrasante. Il répète naturellement la même prière. La damnation éternelle d'un grand nombre d'hommes ses frères est pour Jésus-Christ, revêtu de notre nature, et pour son cœur si tendre et si compatissant, le Calice le plus amer et le tourment le plus cuisant de sa Passion. Néanmoins, sa volonté divine s'accorde parfaitement avec celle de son Père, parce qu'en Dieu, il y a unité de volonté. « *Si ce Calice ne peut passer sans que je le boive ! Que votre volonté soit faite !* »

Combien de temps cette deuxième prière du Sauveur au jardin des Olives a-t-elle duré ? Le texte sacré ne l'insinue pas, comme pour la première fois où il est parlé d'une heure. Cette deuxième prière dura un certain laps de temps. Car les Apôtres, éveillés une première fois par la charité du divin Suppliant, qui leur avait itérativement recommandé la *vigilance* et la *prière*, oublièrent cette importante recommandation et se laissèrent de rechef gagner au sommeil. Le bon Pasteur, touché du danger de son petit troupeau, revint le trouver. Il réveilla ses chers disciples de leur sommeil ; mais leurs yeux étaient tellement appésantis, que n'ayant pas la conscience de leurs paroles, ils lui répondirent machinalement. L'Evangile ne nous relate ni les paroles du Sauveur à leur adresse, ni la réponse des Apôtres. Saint Marc se borne à dire : « Ils ignoraient ce qu'ils lui répondraient (1). »

Quelle tendre sollicitude de Jésus-Christ pour ses Apôtres ! Et quelle espèce d'indifférence et de froideur de ceux-ci, devant le danger spirituel de leur âme ! Sans doute, le sommeil des Apôtres est plutôt le résultat de la fai-

(1) *Marc*, XIV, 39. Ingnorabant quid responderent.

blesse, de l'infirmité de la nature. celui de la tristesse compatissante, à la vue des souffrances de leur Maître. que l'effet de la malice, de la désobéissance et du dérèglement de la volonté ; mais ces excuses qui peuvent diminuer la faute, sont-elles vraiment valables, quand l'âme est en danger et que le salut éternel est compromis ?

Certes, si les Apôtres eussent été menacés de la mort corporelle, ils eussent aisément triomphé de leur sommeil en apparence invincible ; l'instinct de la conservation eût dissipé leur torpeur. Hélas ! dans cette circonstance, les Apôtres ne sont que de pâles figures de ce qui nous arrive journellement. Si nous avions véritablement souci de notre salut éternel, ne ferions-nous pas pour l'âme, au moins autant que pour le corps ? Quelle activité, quelle énergie, quelles ressources ne déployons-nous pas, lorsque nos intérêts temporels ou nos plaisirs sont menacés ? On surmonte tous les obstacles, quand il s'agit de biens éphémères ou de la satisfaction de viles passions. L'indolence, le dégoût, l'impossibilité n'existent pour nous que dans les choses divines. Cependant, ne nous faisons pas illusion. Jésus-Christ ne laisse pas ses Apôtres jouir tranquillement de leur sommeil. Trois fois il les visite et les réveille de leur torpeur, avant-coureur d'une chute lamentable. Dieu tient à notre égard une conduite semblable. Il ne nous permet pas de nous endormir dans la tiédeur et le sommeil de l'âme. Il nous visite souvent : disgrâces, humiliations, maladies, remords ; pensées de la mort, du jugement, de l'enfer, sont des voix multiples de la miséricorde divine. Mais, nous nous laissons assoupir sous le charme soporifique de la cupidité, de l'ambition, des plaisirs de la terre. Semblables aux Apôtres, nous retombons dans le sommeil spirituel ; si nous secouons un instant la torpeur de l'âme, ce n'est que pour retomber dans une léthargie plus profonde.

O Jésus ! qui avez tant pleuré et gémi, sur la perte d'un grand nombre d'hommes, au jardin des Olives, et qui, pour nous éviter ce malheur, nous avez recommandé

avec instance la *vigilance* et la *prière*, dans la personne de vos Apôtres, accordez-nous la grâce d'être fidèles à cette importante recommandation. Ne permettez pas que nous nous endormions dans l'ivresse des sens et des créatures, et que, surpris par la mort, nous nous réveillions dans l'éternité les mains vides ; mais faites qu'à votre avénement, nous soyons les serviteurs vigilants et fidèles que vous puissiez louer et récompenser.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Il prie pour la troisième fois : son agonie ; sa sueur de sang ; l'ange qui le fortifie.

« *Et les laissant, il s'en alla encore une troisième fois, disant les mêmes choses. Et étant tombé en agonie, il priait avec plus d'instance, disant : Mon Père, tout vous est possible. Eloignez de moi ce Calice. Cependant, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. Mon Père, s'il est possible, que ce Calice passe de moi. Cependant, non pas comme je veux, mais comme vous voulez. Et il eut une sueur de sang qui coulait à terre. Alors, un ange du Ciel lui apparut et le fortifia* (1). »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Jésus prie pour la troisième fois, au jardin de Olives. — II. Son agonie. — III. Sa sueur de sang. — IV. L'ange qui le fortifie.

I. — *Jésus prie une troisième fois.*

Notre-Seigneur, ayant de nouveau rempli l'office du

(1) Et relictis illis, iterum abiit et oravit tertio, eumdem sermonem dicens. Et factus in agonia, prolixius orabat, et dixit : Abba, Pater, omnia tibi possibilia sunt, transfer calicem hunc a me sed non quod ego volo, sed quod tu. Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. Apparuit autem illi Angelus de cœlo, confortans eum. — *Matth.*, XXVI, 44 ; *Marc*, XIV, 36 ; *Luc*, XXII, 33.

bon Pasteur, à l'égard de ses chers Apôtres, retourna une troisième fois à la grotte du jardin des Olives pour se présenter, en qualité de Victime universelle, à la justice du Très-Haut et opérer l'œuvre de notre Rédemption. Prosterné la face contre terre, les bras étendus en forme de croix, comme les deux précédentes fois, il adressa à son Père les mêmes supplications que nous venons d'expliquer. Dans cette dernière prière, il se produisit trois phénomènes extraordinaires, ou mieux trois éclatants prodiges : *une agonie*, *une sueur de sang*, *l'apparition d'un ange*.

II. *L'agonie de Notre-Seigneur.*

Gardons-nous de croire que l'agonie de Notre-Seigneur, au jardin des Olives, fut l'agonie ordinaire d'un mourant, dont l'âme lutte contre la maladie qui la violente de quitter le corps, le compagnon ordinaire de son pèlerinage terrestre. Lorsque l'homme, au moment suprême, combat entre la vie et la mort, c'est un état de faiblesse et d'anéantissement général. Les sens sont atrophiés, les membres engourdis ou paralysés. Les yeux ne voient plus ; les oreilles n'entendent plus ; la bouche ne parle plus ; les lèvres sont bleues ou noirâtres. Une sueur froide couvre le front et les pâles traits du visage contracté. La mort qui tient le corps du mourant sous son sceptre de fer, laisse voir tous les signes avant-coureurs de sa victoire définitive.

Dans l'agonie de Notre-Seigneur, nous voyons, il est vrai, une vraie *agonie,* ou mieux une *forte lutte*, selon l'énergie du mot grec ἀγωνία, qui signifie *lutte, combat.* Car, Jésus-Christ, le Représentant, le Médiateur, la Caution et la Victime, chargée de tous les péchés des hommes, combattit contre la justice éternelle pour nous obtenir miséricorde.

Dans son agonie ou lutte suprême, le Sauveur des hommes pria encore avec plus d'instance, d'humilité et de persévérance ; il demandait par ses larmes, ses gémisse-

ments et ses cris, le salut du genre humain (1). Il disait : « *Mon Père. tout vous est possible. Eloignez de moi ce Calice. Cependant, non ce que je veux, mais ce que vous voulez* ».

Ce que le divin Suppliant demande avec tant de ferveur ne concerne pas sa personne, mais nos intérêts éternels. N'oublions pas que sur lui reposent toutes les iniquités du monde ; qu'il est notre rançon, notre Victime, notre caution et qu'il n'a pris notre nature que pour satisfaire à la justice de son Père, payer nos dettes, nous délivrer de l'esclavage de Satan et nous ouvrir les portes du Ciel. Toute sa vie a été une immolation ; mais, c'est par sa Passion, par la mort sanglante sur la Croix, qu'il doit consommer son sacrifice. Or, au jardin des Olives, sa Passion proprement dite est commencée et entrée dans sa phase aigüe et dernière. Notre-Seigneur, pour expier nos péchés, subit, ainsi que nous l'avons dit plus haut, toutes les peines intérieures dues aux pécheurs ; qui peut en dire le nombre et les poignantes angoisses ? C'est cet affreux Calice rempli de tous les crimes et plein de souillures, d'impuretés et d'ignominies, qu'en qualité de Victime du genre humain, il buvait jusqu'à la lie et qu'il trouvait si amer par la prévision de la damnation d'un grand nombre d'hommes.

Ainsi l'*agonie* de Notre-Seigneur au jardin des Olives, c'est l'effort généreux, extraordinaire, unique, et le cri sublime de son immense charité envers nous. Sa prière suprême peut se traduire en celle du Psalmiste, rapportée par saint Paul, et que nous formulons en ces termes : « Mon Père, vous n'avez pas voulu ni le sang, ni les sacrifices d'animaux, vous m'avez revêtu d'un corps, pour faire votre volonté, et expier les crimes des hommes (2). Je vous ai offert ce corps, dès le sein de ma Mère ; je vous l'ai offert, à ma circoncision où mon premier sang a coulé :

(1) *Heber*, V, 7. Qui in diebus carnis suæ preces supplicationes — que ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia.

(1) *Heber*, X, 5.

je vous l'ai offert sur l'autel, lors de ma présentation au temple : je vous l'ai offert avec mes sueurs et mes peines, dans l'atelier de mon père nourricier : je vous l'ai offert, pendant mon jeûne de quarante jours et quarante nuits dans le désert ; je vous l'ai offert dans toutes mes courses, fatigues, dangers de ma vie publique, mais me voici arrivé à l'heure de la consommation de mon immolation. Je m'offre de plein gré, volontiers et avec joie, tout entier, intérieurement et extérieurement, en holocauste à votre justice, en faveur de la rédemption des hommes. »

« Voici ma tète, qu'elle soit couronnée d'épines ; voici mes yeux, qu'ils soient noyés dans les larmes et le sang ; voici mes oreilles, qu'elles entendent les blasphèmes que mes ennemis vomiront contre moi ; voici ma langue, qu'elle soit brûlée par la soif ; voici mon visage, qu'il soit couvert de crachats, de sang et de boue ; voici mes mains et mes pieds, qu'ils soient percés de clous ; voici ma poitrine et mon dos, qu'ils soient déchirés par une horrible flagellation ; voici mon cœur, qu'il soit ouvert par la lance et laisse échapper sa dernière goutte de sang ; que tout mon corps ne soit qu'une plaie : supplices, tortures, ignominies, rien ne me coûtera, ô mon Père, pour racheter les hommes, leur appliquer le mérite de mes souffrances, les rendre à votre tendresse, et forcer votre justice à donner un baiser de paix à votre miséricorde (1) ».

Tel fut le sens de la prière de Notre-Seigneur, durant son *agonie* ou sa lutte suprême au jardin des Olives.

L'*agonie* ou la lutte extraordinaire de Jésus-Christ au jardin des Olives, était figurée par celle du patriarche Jacob, à son retour des plaines de la Mésopotamie, dans le pays de Chanaan, lieu de sa naissance. Sur l'ordre de Dieu, Jacob quitta Laban, son oncle et son beau-père, avec sa famille et sa fortune. Il était arrivé dans la terre de Chanaan. A la nouvelle que son frère Esaü, qui nourrissait toujours envers lui une haine implacable,

(1) *Ps.* LXXXIV, II. Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.

approchait avec quatre cents hommes, il fut saisi d'une grande frayeur : il partagea sa suite en deux corps ; il traversa avec ses onze fils, un torrent qui se trouvait sur sa route : il s'isola de ses enfants, afin d'implorer les secours du Ciel. Il pria en ces termes : « Seigneur, délivrez-moi des mains d'Esaü ; je crains qu'il ne vienne égorger la mère et les enfants (1) ».

Dans cette prière, la personne du père se confond avec celle de la femme et des enfants : c'est pour sa famille, qu'en réalité il tremble, il s'attriste et demande pour elle la protection du *Très-Haut*. Une lutte qu'il eut durant la nuit avec un Ange, peut-être avec le Fils de Dieu même ; lutte d'où, à force de prières, de larmes et d'efforts, il sortit vainqueur, le rassura et lui valut un nouveau nom, qui sera désormais son nom historique, et celui de tous ses descendants. Le lutteur céleste le bénit, changea son nom de Jacob, en celui d'*Israël* (fort contre Dieu), afin de lui faire entendre qu'étant fort contre Dieu, il n'avait rien à craindre des hommes (2).

Selon les Saints Pères, la lutte et la prière de Jacob, sont le symbole de celles de Jésus au jardin, et ils nous en donnent l'explication. Ils disent, si par cette prière, « Que ce Calice passe de moi, le Sauveur semble demander une faveur personnelle, au fond, il ne prie que pour son Eglise. Il ne demande pas à être délivré de sa Passion, mais il sollicite son Père de lui en laisser toute l'horreur et toute l'amertume, et de transmettre à sa famille, à sa postérité, aux enfants qui naîtront de son amour, tout le mérite acquis par ses souffrances. » C'est donc la lutte entre la justice représentée par le Père, et la miséricorde représentée par le Fils. Si Jacob, sortit de sa lutte vainqueur, il y fut affaibli. Le lutteur céleste engourdit le muscle de la cuisse où réside la force des athlètes. Depuis, Jacob boita. Toute sa vie, il porta la marque de cette lutte

(1) Erue me de manibus fratris mei Esaü, ne forte veniens percutiat matrem cum filiis. *Gén.*, XXII.

(2) *Gén.*, XXII, et *Osée*. XII, 3. Invaluit.

mystérieuse. Ainsi, ce patriarche qui, dans sa lutte figurative, quoiqu'il y fût terrassé, sortit victorieux et béni de Dieu, avec le nom d'Israël, qu'il communiquera à toute sa race, n'est-il pas la figure de Jésus-Christ, à raison de ses profondes humiliations, et de l'infirmité de sa chair ? Le Sauveur ne prévalut-il pas contre la justice de Dieu, et n'obtint-il pas l'héritage des nations, et un nom au-dessus de tout nom, devant lequel fléchira tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers ? (1).

Grâce donc à l'agonie et à la lutte du Rédempteur au jardin de Gethsémani, nous devenons justes et saints par son innocence et sa sainteté. Etant à notre place de pécheurs, couvert des dépouilles de tous les péchés du monde, il subit les châtiments que nous avons mérités, et est livré à toutes les horreurs de la mort la plus ignominieuse (2).

Un autre phénomène extraordinaire, ou un autre prodige qui suivit l'*agonie* de Notre-Seigneur, ce fut :

III. *La sueur de sang. — Cause de cette sueur.*

Pendant sa vie publique, le divin Rédempteur, ayant prêché sur la confiance en la Providence, sur le détachement des richesses, sur la nécessité de la vigilance et de la préparation continuelle à la mort, à raison de l'incertitude de l'heure de son arrivée, s'interrompit tout à coup, et annonça sa propre mort, qui sera l'effet de sa charité, et un bain de sang qu'il désire ardemment, où tout son corps sera plongé (3).

Cette prophétie sera littéralement réalisée au jardin des Olives et sur la Croix.

Durant son agonie, *une sueur de sang ruissela de tout*

(1) *Phil.*, II, 7.

(2) Proprio Filio suo non pepercit. Sed pro nobis omnibus tradidit eum. *Rom.*, VIII, 32.

(3) Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur? Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur ? *Luc*, XII, 50

son corps, le baigna tout entier et arrosa encore la terre autour de lui.

Il fut ainsi baptisé dans son propre sang.

Quelles furent *les causes* de cette miraculeuse sueur, et pour *quelle fin* ?

Quelques auteurs, plus pieux qu'éclairés, pensent que cette sueur insolite provint de l'anxiété violente que le Seigneur éprouva, à la vue de ses tourments. Devant la perspective de tous les outrages et de toutes ignominies de sa mort, toutes ses veines et tout son cœur furent si fortement resserrés, que le sang s'ouvrit un passage à travers les pores, et s'échappa par toutes les parties d'un corps aussi délicat que pur. Cette explication ne nous parait pas exacte ; elle nous semble contraire à la dignité du Rédempteur, à la générosité de son dévouement, à l'excellence de son sacrifice. Nous l'avons dit plus haut, il n'y eut jamais en Jésus-Christ une vraie lutte intérieure entre l'esprit et la chair, entre la volonté divine et la volonté humaine, ni même, d'une manière absolue, une répugnance à souffrir : comment donc admettre que la crainte des souffrances fut assez forte pour lui extraire le sang des veines ? Loin du Sauveur la contrainte et la force ! Tout, chez lui, fut spontané, libre et plein d'amour. Connaissant le glorieux résultat de sa Passion pour son Père, pour lui-même et pour le salut du monde, « il méprisa, dit saint Paul, la honte, la douleur, et marcha résolument avec joie à la mort de la Croix (1) ».

Parmi les sacrifices anciens et prescrits par Dieu même, se trouvait l'*holocauste*, le sacrifice où une victime pure était offerte et consumée tout entière en l'honneur du Très-Haut, pour reconnaître sa majesté suprême et son haut domaine, sur la vie et la mort de tous les êtres. C'était le sacrifice par excellence et le plus agréable à l'Eternel (2). « Or, dit saint Thomas, le divin Rédempteur

(1) Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta. *Heb.*, XII, 2.

(2) Holocaustum, oblatio suavissimi odoris Domino. *Levit*, VIII, 21

voulut en notre nom offrir à son Père, en sa personne, un holocauste parfait où la victime fut entièrement consumée, non par un feu matériel, mais par les flammes de la charité (1). » C'est la première cause de sa sueur de sang à Gethsémani. A la fois souverain Pontife, Autel et Victime, le Rédempteur ouvrit, par sa propre volonté, sous l'impulsion de son amour infini envers nous, ses veines sacrées, et en laissa librement jaillir le sang et la vie, en quelque sorte. Ce fut là un sacrifice complet par l'entière destruction de la victime. Là, son corps adorable, sans avoir encore été déchiré par la flagellation et la couronne d'épines, ni percé par les clous et la lance, ni pressuré sur la Croix, versa spontanément son sang, pour le salut de l'homme. O pur et sublime holocauste ! Comme du fond de la vallée de Gethsémani, il fit monter son suave parfum jusqu'au trône de l'Eternel, et nous attira la miséricorde divine (2).

Il y a encore une *autre cause* de la sueur du sang du Rédempteur. Nous l'avons dit plus haut : tout péché est un acte humain qui provient du consentement du cœur ou de la volonté. Il faut aussi que la réparation du péché commence dans le cœur, sa source et son siège. La douleur volontaire du péché commis, ou la contrition, en est la condition indispensable. C'est pourquoi, le Sauveur, chargé d'expier tous les péchés du genre humain, en ressentit intérieurement la douleur, en eut la contrition parfaite, qui se manifesta, non-seulement par ses larmes, mais aussi par la sueur miraculeuse de son sang (3). Cette contrition de l'Homme-Dieu pouvait seule réparer parfaitement la malice du péché. S'étant substitué à nous, Jésus-Christ sentit dans son cœur la douleur, l'amertume de tous les péchés du monde, d'une manière incompréhensible

(1) Loco materialis ignis fuit, in Christo, ignis caritatis, *Summ.*, 3 p., q. 46, a. 4.

(2) *Eph.*, V, 2. Christus dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis, oblationem et hostiam Deo, in odorem suavitatis.

(3) Doloris interioris causa fuit primo quidem omnia peccata generis humani pro quibus satisfaciebat. *Summ.*, 3 p., 9, 46 a. 6.

pour nous, parce qu'il en connaissait seul clairement le nombre, l'énormité, ainsi que la grandeur, la majesté, la bonté de Dieu outragé (1). Ainsi la miraculeuse sueur de sang du Sauveur fut donc un sublime acte de contrition de tous les péchés des hommes. Notre-Seigneur les lava dans des larmes d'eau et dans des larmes de sang (2); son amour contrit et humilié les pleura en quelque sorte par tous les membres et tous les pores de son corps.

Le sang du Rédempteur, sorti de son cœur, ayant arrosé sa chair sacrée, alla encore humecter le sol. Ce fait renferme un enseignement salutaire. Il nous apprend que le sang du véritable Abel répandu, non par le bras de Caïn, mais par la charité du Rédempteur, aura une voix plus puissante que celle du premier juste; il criera sans cesse, de cette terre imbibée de cette précieuse liqueur, vers le Ciel, et demandera miséricorde en faveur de notre pauvre poussière frappée par la malédiction et l'anathème primitif (3). Associons-nous donc à la contrition et aux larmes sanglantes du Sauveur. Gardons-nous de profaner par nos vices, nos scandales, nos sacrilèges, ce sang de l'alliance, du pardon et de la réconciliation. Craignons qu'il ne nous poursuive pendant la vie, en la remplissant d'amertume, à la mort en nous inspirant le désespoir, au tribunal du Souverain Juge, en appelant sur nos têtes la réprobation éternelle (4). »

L'agonie et la sueur de sang de Jésus-Christ, au jardin des Olives, furent suivies d'un autre phénomène extraordinaire.

(1) Doluit pro peccatis omnium. Dolor interior in Christo fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. *Summ.*, 9, 46, ar. 9.

(2) Sanguis Christi qui per Spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram, ab operibus mortuis. *Heb.*, IX, 14.

(3) Dilexit nos et lavit nos peccatis nostris, in sanguine suo. *Ap.*, I, 5.

(4) On sait par révélation que quarante-sept mille gouttes de sang sortirent des veines du Rédemteur, au jardin des Olives. *Olivier Maillard. Passion de Jésus-Christ.*

IV. — *Un Ange fortifia Jésus-Christ.*

Dans la vie de Notre-Seigneur, l'apparition des Anges n'a rien d'insolite. L'Evangile nous dit que l'Archange Gabriel, qui paraît être le messager préféré du mystère de l'Incarnation, négocia à Nazareth l'accomplissement de ce grand mystère avec la Vierge Marie. Un Ange apparut à saint Joseph pour lui manifester le mystère de l'Incarnation, accompli dans le sein de sa chaste Epouse et lui ordonner, de la part de Dieu, d'imposer le nom de Jésus à l'enfant qui naîtra. A la naissance du Sauveur, dans la grotte de Bethléhem, les Anges annoncèrent aux bergers d'alentour ce joyeux évènement et résumèrent sa glorieuse mission dans cette hymne : « Gloria in excelsis Deo et pax hominibus bonæ voluntatis », laquelle, jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise catholique chantera aux oreilles des fidèles, pour leur rappeler que Jésus-Christ seul « *est la gloire du Très-Haut et la paix des hommes de bonne volonté* ». Après l'adoration des Mages et la présentation de Jésus, un Ange apparut de nouveau à saint Joseph pour lui ordonner de fuir avec l'Enfant et la Mère en Egypte, afin d'échapper à la persécution d'Hérode. Au bout de sept ans, le même Ange lui apparut pour lui ordonner de retourner avec l'Enfant et la Mère en Judée et à Nazareth. Après son baptême par saint Jean-Baptiste, Jésus, ayant jeûné dans le désert quarante jours et quarante nuits, eut faim, et des Anges vinrent le servir et lui apporter à manger. Saint Paul enseigne que, dès son entrée dans le monde, les Anges l'adorèrent et furent les ministres de sa volonté (1).

Jésus dit lui-même à Nathaël, qui avait le premier professé sa divinité et sa royauté (2) : « Vous verrez le Ciel ouvert, les Anges monter et descendre sur le Fils de l'Homme (3). » Ainsi, ne soyons pas étonnés de l'apparition de l'Ange au jardin des Olives. On croit que ce fut

(1) *Heb.*, I, 7.
(2) Tu es Filiis Dei, tu es rex Israel. *Joan*, I, 49. — (3) *Joan*, I, 51.

l'Archange Gabriel ou l'Archange Michel, le premier des hiérarchies célestes. Si le texte sacré dit que l'Ange fortifia le Sauveur, cela ne veut pas dire que Celui qui est la *vie*, la *force*, la *lumière* de tout être créé, eut besoin de secours à Gethsémani. L'apparition d'un messager du Ciel, comme celle que nous voyons dans toutes les circonstances solennelles de la vie du Fils de Marie : à sa Conception, à sa Naissance, dans le désert, au jardin des Olives, au Sépulcre, à la Résurrection, à l'Ascension, nous montre la grande charité des esprits célestes envers les hommes et la part sympathique qu'ils prirent aux humiliations et aux souffrances de leur Seigneur et Maître. Rappelons-nous que Jésus est le Sauveur des Anges comme celui des hommes.

Si les esprits élus persévérèrent dans la justice, méritèrent la gloire et la vision intuitive de Dieu, c'est à la grâce, aux mérites anticipés du Sauveur qu'ils en sont redevables. Ils n'oublièrent jamais ce grand bienfait, ni l'Auteur de leur félicité éternelle. La Cour céleste, voyant donc Jésus si abandonné des hommes, au moment qu'il expiait nos péchés par l'effusion de son sang, et que sa charité luttait contre la justice de son Père, et voyant aussi dans les souffrances de leur Maître le haut prix de leur propre bonheur, lui députa un de ses principaux princes, sinon le premier, afin de le consoler par sa présence et ses paroles. Car, dans les angoisses, la visite d'un ami qui prend part à nos douleurs est naturellement une force et une consolation. L'envoyé du Ciel, au nom de tous les Anges élus, ayant déposé, aux pieds du Sauveur baigné dans son sang, qu'il essuya respectueusement, l'hommage commun de leur gratitude et de leur adoration, lui tint, selon des docteurs, ce langage :

« Excellent Seigneur et Maître, ô le plus courageux et le plus vaillant des hommes, votre prière est très agréable à votre Père et fait l'objet de notre admiration. Malgré l'horreur naturelle de la mort et les ignominies de la Croix, qui vous attendent, vous êtes généreusement résolu à subir tous

les tourments décrétés dans les conseils éternels. Déposez donc la profonde tristesse que vous avez laissé librement entrer dans votre âme : reprenez votre sérénité ordinaire pour achever l'œuvre de la Rédemption des hommes, pour glorifier Dieu, refaire, compléter vos hiérarchies brisées par l'apostasie de Lucifer et de ses adhérents, et pour délivrer la race humaine de l'esclavage de Satan et lui ouvrir les portes du bonheur. Instruite et fortifiée par votre exemple, vos mérites et vos sacrements, pendant le cours des siècles, l'armée innombrable des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, des fidèles de toute tribu et de toute langue, marchera sur vos traces, défiera tous les tourments de l'enfer et de la terre ; elle observera les préceptes et les conseils même de votre Evangile. Elle sera votre gloire, votre couronne. Elle formera les divers membres de votre corps mystique : elle vous honorera devant Dieu et devant les hommes. O le meilleur des Maîtres, pardonnez à notre liberté, si, au moment de votre indicible abaissement, nous, vos très humbles ministres, à l'initiative de Moïse et d'Elie, qui, pendant votre glorieuse transfiguration sur le Thabor, vous parlèrent de votre mort à Jérusalem, nous osons aussi vous entretenir de votre Passion et de ses glorieux résultats (1). » C'est dans ce sens qu'un prince des hiérarchies célestes fortifia le divin Rédempteur.

Seigneur Jésus ! Pauvres enfants de la terre, nous nous joignons volontiers à nos frères du Ciel. Daignez également agréer notre tribut de respect, de reconnaissance et d'adoration. Nous vous promettons de ne jamais oublier vos angoisses, votre agonie et votre sueur de sang au jardin des Olives. En santé, en maladie, jour et nuit, jeunes et vieux, laïques ou religieux, nous nous souviendrons toujours de la valeur de nos âmes et du prix de votre sang qui les racheta.

(1) *Cornelius a Lapide.*

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Judas consomme sa trahison.

« *Ensuite Jésus revint à ses disciples et leur dit : Dormez maintenant et reposez-vous. C'est assez. L'heure est venue. Le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons. Voilà que celui qui me livrera est proche. Jésus parlait encore, lorsque Judas Iscariote, un des douze, vint à la tête d'une grande troupe armée d'épées et de bâtons et portant des lanternes et des torches, envoyée par les princes des prêtres, par les scribes et les anciens du peuple. Or, le traître leur avait donné ce signe : Celui que je baiserai, c'est lui. Saisissez-le et emmenez-le avec précaution. Etant arrivé, Judas à l'instant s'approcha de Jésus, disant : Salut, Maître ! Et il le baisa. Et Jésus lui dit : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? Judas, vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser !* (1) »

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Jésus va au-devant de ses ennemis. — II. Judas, à la tête d'une troupe de soldats, arrive au jardin des Olives pour arrêter son Maître. — Mot d'ordre de Judas. — Miracles de miséricorde. — IV. Baiser de Judas.

I. *Jésus va au-devant de ses ennemis.*

Le Sauveur, au jardin des Olives, ayant prié trois fois, de neuf heures jusqu'à vers minuit, lutté contre la justice

(1) Tunc venit ad discipulos suos et ait illis: Dormite jam et requiescite. Sufficit. Venit hora. Ecce Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite. Eamus. Ecce qui me tradet propè est. Adhuc eo loquente, ecce Judas unus de duodecim venit et cum eo turba multa, cum gladiis et fustibus, missi à principibus sacerdotum et senioribus populi. Et Judas antecedebat eos. Dederat autem traditor ejus signum eis dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum et ducite cauté. Et cum venisset, statim accedens ad eum ait : Ave ! Babbi ! Et osculatus est eum. Dixit illi Jesus : Amice, ad quid venisti ? Juda ! Osculo Filium hominis tradis ! *Luc*, XXII, 47 et 48. *Matth.*, XXVI, 47. *Marc*, XIV, 44, 45.

de son Père et lavé nos péchés dans des larmes de sang, reprit sa sérénité ordinaire et revint à ses chers Apôtres, qui, vaincus par le sommeil, n'avaient pas eu le courage de veiller et de prier, afin de ne pas succomber à la tentation. Ils s'étaient endormis trois fois et Jésus les réveilla trois fois. A la troisième fois, malgré cette inexcusable faiblesse, Jésus ne leur fit qu'un reproche plein de patience, et empreint de sa bonté ordinaire, il leur dit : « Dormez maintenant et reposez-vous. C'est assez. *L'heure est venue. Le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous. Allons. Voilà que celui qui me livrera est proche* ».

Ces paroles ne signifient-elles pas : « Pendant que je me suis offert tout entier corps et âme à mon Père, afin de vous obtenir pardon et miséricorde, vous oubliiez mes avertissements répétés et vous vous livriez au sommeil ; mais mes ennemis ne dorment pas ; ils veillent, ils s'agitent, ils conspirent. C'est donc assez de ce repos léthargique. « *Levez-vous* ». L'heure décrétée éternellement, l'heure de la consommation de mon sacrifice est arrivée. Le Fils de l'Homme va être livré *entre les mains des pécheurs*. Les impies, les orgueilleux, les libertins, les hommes de sang et de haine de la gentilité et de la Synagogue, tous les agents de l'enfer vont avoir pouvoir sur mon corps ; ils pourront le frapper, le souiller, en faire un objet de raillerie, exercer sur lui la plus affreuse cruauté : pouvoir qui, jusqu'ici, n'a été accordé à aucune intelligence créée. La puissance du mal atteindra son dernier degré de malice, elle montera jusqu'au déicide, et la puissance de l'amour du Fils de l'Homme ira jusqu'au sacrifice de la vie, sur l'autel de la Croix ». Ayant dit ces paroles prophétiques et sachant tout ce qui lui arrivera, Jésus réunit ses onze Apôtres qui dormaient et s'avança avec dignité, avec calme, et même avec joie, au-devant de ses ennemis. Il faut être vraiment Dieu pour parler et agir de la sorte.

Trois choses ressortent avec évidence de la Passion

l'*innocence*; la *souveraine autorité* et l'*immolation volontaire* de la Victime. Le coupable ne s'avance pas au-devant de ses juges et de ses bourreaux; il les fuit. Jésus se présente aux siens. Tout en leur livrant son corps, il dirige leur volonté et leurs actes : il ne meurt que par les tourments qu'il a librement choisis et au moment voulu par sa Providence. En assouvissant sur lui leur haine et leur cruauté, ses ennemis ne sont que les exécuteurs inconscients de la justice éternelle. Ces trois idées, nous devons les avoir continuellement présentes à la mémoire, lorsque nous méditons la Passion du Sauveur. Revenons à la consommation de la trahison de Judas.

II. — *Discours de Judas. Il est mis à la tête d'une troupe de soldats, d'une foule sans aveu et des membres du Sanhédrin; il arrive au jardin des Olives pour arrêter son Maître. Son mot d'ordre.*

Pendant que Jésus-Christ priait, luttait et suait du sang, en faveur de la Rédemption des hommes, Judas conspirait, s'agitait, se concertait avec ses ennemis pour le livrer cette nuit même. Nous l'avons dit plus haut, lorsque Satan eut pris possession de ce malheureux, après sa communion sacrilège, et que son Maître lui eut dit : « *Ce que tu fais, fais-le vite* », Judas crut que sa trahison était découverte et connue des autres Apôtres, il quitta brusquement le Cénacle, en proie à la plus sombre terreur. Il se dirigea tout effaré vers le palais de Caïphe, sous l'empire du démon et de la cupidité, et lui communiqua un moyen de s'emparer facilement, cette nuit même et sans tumulte, de celui dont le Sanhédrin avait décrété la mort pour le bien de la nation (1).

Caïphe, initié au plan infernal de Judas, réunit à la hâte ses partisans dévoués du grand conseil, ceux qui, après la résurrection de Lazare, avaient voté avec lui la peine capitale. Longtemps auparavant, ils l'avaient excommunié ainsi que ses disciples. Les sénateurs, complices du grand

(1) *Joan*, XI, 47.

prêtre, étant tumultueusement réunis, le traître, inspiré de l'enfer, leur tint à peu près ce langage :

« Sénateurs, vous, les dignes représentants de la nation. vous savez mieux que moi que nous gémissons, sous le joug des Romains ; vous ne voulez pas encore agraver ce joug ; ce qui arriverait infailliblement, si vous continuez à permettre ces réunions de masses d'hommes sans aveu, accourus de toutes les provinces de la Judée et de la dispersion ; vous en avez vu le triste spectacle ces jours derniers, lorsque le Galiléen est entré en triomphe à Jérusalem et dans le temple. Vous avez entendu de vos propres oreilles les cris séditieux. Une plèbe, en délire, composée de la lie du peuple, d'une cohue d'hommes, de femmes et d'enfants, osa crier à tue-tête : *Hosanna au Fils de David !* Béni le Roi d'Israël qui vient ! De pareilles acclamations, dans la bouche d'une foule ignorante, inflammable et prête à tous les désordres, ne constituent-elles pas un vrai danger public ? Nos amis les Romains n'en profiteront-ils pas pour susciter une émeute, massacrer et piller les honnêtes gens, comme ils ont l'habitude de le faire ? Vous n'ignorez pas qu'animé du même patriotisme que vous, j'ai quitté le parti dangereux du Nazaréen et je vous offre maintenant ma longue expérience, dans le but de vous aider, à vous délivrer de votre ennemi et à prévenir une sédition qui pourrait devenir fatale à notre chère patrie. »

Les paroles de Judas comblèrent de joie l'assemblée, qui, sous la couleur de l'intérêt public, y trouva une juste interprétation de ses sentiments de haine et d'acharnement contre Jésus de Nazareth. L'Apôtre apostat insista ensuite sur la nécessité et la facilité de se saisir de son ancien Maître, cette nuit même ; il ajouta qu'il connaissait parfaitement le lieu solitaire, le jardin de Gethsémani où il avait l'habitude de s'arrêter, et qu'il s'était déjà assuré par un espion sûr qu'il s'y trouvait actuellement. Les partisans de Caïphe se concertèrent donc avec le traître et avisèrent aux moyens pratiques de s'emparer de la per-

sonne de Jésus, à la faveur des ténèbres et loin du tumulte du peuple. Un coup de main fut immédiatement résolu par l'assemblée et on se hâta d'en organiser l'exécution.

Comme le Souverain Pontife avait à sa disposition des soldats romains pour la garde et la police du temple, il fit venir une cohorte composée de six cents hommes, d'autres disent de mille hommes, parfaitement équipés. A cette force régulière se joignirent une grande troupe d'archers, d'employés subalternes et d'esclaves envoyés par les princes des prêtres, par les anciens du peuple et par les docteurs de la loi. Et ce qui caractérise la sauvagerie et la honte de cette expédition nocturne, c'est qu'un grand nombre de sénateurs, de magistrats, de docteurs de la loi et plusieurs princes des prêtres ne rougirent pas de se joindre à la soldatesque et d'oublier la dignité de juges, pour prendre le rôle de bourreaux. Outre les épées et les bâtons dont ils étaient armés, tous ces gens portaient avec eux des lanternes et des flambeaux. Le traître inspira tant de confiance à Caïphe et à ses partisans, qu'ils le mirent à la tête de cette foule armée, afin d'en être le capitaine et le guide. Pour se montrer digne de sa nouvelle charge et de l'amitié des plus scélérats des hommes, il donna à sa troupe ce mot d'ordre et ce signalement perfide : « *Celui que je baiserai, c'est lui : saisissez-le et emmenez-le avec précaution.* »

Quelle chute lamentable et qu'elle perfidie ! Judas, un des douze, par une faveur spéciale, élevé à la dignité d'un Apôtre, le témoin permanent, oculaire et auriculaire de la doctrine, des vertus et des miracles de son Maître, et destiné à être le dépositaire même de sa Toute-Puissance, et à conduire les peuples pour les éclairer, les vivifier, leur montrer le chemin du Ciel, est devenu le chef de la scélératesse, de l'ingratitude, de la malice infernale ! Encore une fois, quel effrayant changement et quelle perversité !

III. *Miracles de miséricorde opérés par Jésus, dans le jardin des Olives.*

Judas conduisant sa troupe de brigands, s'achemine en silence vers le jardin de Gethsémani ; il pense surprendre Jésus, et s'en emparer facilement par l'arrivée subite de tant d'hommes armés ; mais, celui qui assiste à la préparation des pensées, connaît parfaitement la trame ourdie contre sa vie et les tortures qu'on lui réserve ; il prévient ses ennemis, il s'avance généreusement au-devant d'eux. avec l'intrépidité du Roi et du Modèle des Martyrs : il déconcerte leur coupable dessein, et se joue de leur complot : il se présente à eux et leur montre qu'il est le Souverain Maître du Ciel et de la terre, qu'il marche librement à la mort, et qu'aucune puissance n'a de pouvoir sur lui, que celle qu'il lui accorde ; il opérera à leurs yeux plusieurs prodiges, qui ne les convertiront pas. Le premier miracle qu'il opère, c'est qu'étant en présence de Judas et de sa troupe, il se rend méconnaissable. Il couvre leurs yeux d'un mirage trompeur. Les deux anges envoyés pour délivrer Loth et sa famille, et pour punir la Pentapole coupable, frappèrent de cécité les habitants corrompus de Sodome, qui avaient voulu les outrager, dans la maison de Loth, de sorte qu'ils n'en purent trouver la porte (1).

Bénadad, roi de Syrie, en guerre avec Joram, roi d'Israël, voyait sans cesse déjoués ses plans de campagne. Il crut à la trahison de l'un des siens. Ayant appris qu'Elisée, qui connaissait par révélation tous les secrets de son conseil, les découvrait à Joram, il envoya la nuit, un corps d'armée à Dothaïm, séjour du prophète, pour le saisir. Les troupes cernèrent la ville ; le voyant en sortit et se présenta à ses ennemis, qui lui demandèrent où se trouvait Elisée. Par la vertu de sa prière, il charma leurs yeux, de manière qu'en leur parlant, ils ne purent le reconnaître, et ils les mena, dans cet état d'illusion, jusqu'au milieu de la cité assiégée, leur assurant qu'ils y

(1) *Gén.*, XIX, 11.

trouveront l'objet de leur recherche. Etant arrivés dans Samarie, le charme se rompit, et ils se virent dans la capitale d'Israël (1). Ainsi les envoyés du prince des ténèbres se trouvèrent devant Jésus, sans le connaître. Tant de flambeaux ne le découvrirent pas ; tant d'yeux familiarisés à le voir, ne le distinguèrent pas. L'infâme mot d'ordre de Judas ne leur servit de rien. Jésus voulut prouver par ce miracle que, s'il le voulait, non-seulement ses ennemis ne pourraient pas l'arrêter, mais pas même le voir (2). Il se découvrit lui-même ; il rompit le charme qui les illusionnait, et opéra un second miracle.

« *Il s'avança vers la troupe, et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or, Judas qui le trahissait était avec eux. Lors donc qu'il leur dit : C'est moi, ils furent renversés, et tombèrent par terre* ».

Quelle scène étrange ! Avec quelle clarté elle démontre le néant des forces humaines, l'inanité des complots formés contre Dieu et son Christ ! Voici une troupe de plus de mille hommes, venus pour se saisir de Jésus-Christ ; elle a pour guide et conducteur, un Apôtre qui a constamment vécu dans la familiarité de son Maître, si facile à distinguer à sa taille élevée, à sa belle figure, à son port majestueux, à sa robe sans couture ; il s'y trouve un grand nombre de prêtres, de docteurs et de magistrats, qui l'avaient si souvent vu et entendu dans le temple ; il est en leur présence, et personne ne le reconnaît, pas même Judas ! Jésus, d'un ton ferme, digne et calme, leur demande : *Qui cherchez-vous ?* Et lorsqu'ils répondent de leurs voix réunies : *Jésus de Nazareth ;* le Sauveur ajoute : *C'est moi* (3) ».

C'est Moi, *Ego sum*, ces deux mots sont un coup de fou-

(1) IV, *Reg.*, VI.

(2) Hoc autem fecit Jesus, ostendens quod non solum comprehendere eum non possent sed nec videre, nisi ipse consentiat. *S. Chrys Hom.*, 82, in *Joan.*

(3) Ego sum, Ἐγώ εἰμι. *Joan.*, XVIII, 5.

dre. Dès qu'ils sont prononcés et entendus de cette foule d'hommes armés, tous et Judas lui-même, glacés d'épouvante, sont renversés et roulent la face contre terre, comme frappés de paralysie, sans pouvoir se remuer, et sont enchaînés au lieu où ils sont tombés.

Devant cet éclatant prodige, saint Augustin s'écrie à juste titre : « Où est maintenant l'appareil formidable de tant d'armes? Où est la coalition de toutes les haines et de toutes les fureurs ? Que sont devenus ces guerriers si farouches et si menaçants ? Un seul mot prononcé par un homme sans défense, les a tous frappés, abattus, terrassés (1) ».

Quel tonnerre dans le mot : *C'est moi,* qui renverse des centaines d'hommes armés! Celui qui le prononce, au moment qu'il offre ses lèvres si pures à un démon incarné, sa face auguste aux crachats et aux souillures, sa tête si majestueuse à la couronne d'épines, ses mains et ses pieds aux chaînes et aux clous, tout son corps à la flagellation, au crucifiement et aux tortures, n'est-ce pas Celui qui, sur le mont Horeb, s'est défini lui-même à son serviteur Moïse : « *Je suis Celui qui suis ?* ». Jésus en tant que *Dieu est ;* seul il existe par sa propre vertu. La créature n'est pas, à proprement parler ; elle subsiste, elle a une vie empruntée, mobile, dépendante ; elle n'est qu'un phénomène vivant, se mouvant, étant en Dieu, comme la feuille est à l'arbre et le cep à la vigne. « L'être créé doit se regarder sans cesse comme un demi-néant, comme un demi-être qui n'est que prêté, comme un être fluide et successif, qui ne subsiste jamais tout entier ; ses parties, pour ainsi dire, ne sont jamais ensemble, non plus que les flots d'une rivière dont les uns ne sont plus devant moi, quand les autres arrivent (2) ».

Jésus ayant ainsi montré à ses ennemis que d'un seul

(1) Ubi terror et muniones armorum? Nempè una vox turbam odiis ferocem armisque terribilem, sine ullo telo percussit, repulit, stravit. *S. Aug.*, *Tract*, 118, in *Joan.*

(2) *Fénelon.* Lettre troisième sur la Religion.

mot il pourrait les anéantir tous, leur permit de se relever et leur rendit le mouvement et la liberté. L'impression de ce double prodige ne dura pas longtemps. Les malheureux l'attribuèrent peut-être à un vertige naturel. La promptitude même avec laquelle ils furent relevés, acheva de les aveugler et de les endurcir. Saint Augustin leur crie : « O Juifs perfides ! lorsque, sur la réponse à votre demande, vous tombâtes renversés, en vous relevant vous devenez encore plus aveugles et plus ingrats (1) ». Mais celui de tous qui dans cette circonstance solennelle montra la plus grande malice et la plus noire ingratitude, ce fut Judas. Il joignit à sa malice infernale l'impiété, l'hypocrisie et le sacrilège. Renversé avec sa troupe et relevé avec elle, il s'avança vers le Sauveur, sous le masque de la vraie amitié, par un endroit détourné comme s'il venait par hasard, dans ce lieu solitaire qu'il connaissait.

IV. — *Le baiser de Judas.*

« *Judas s'approcha de Jésus, lui disant : Salut Maître ! et il le baisa. Et Jésus lui dit : Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? Judas, vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser !* »

Le scélérat ! Il appelle Jésus son *Maître* au moment même où il va le livrer, comme un vil esclave, pour quelques pièces d'argent : il l'appelle son Maître, alors que lâche apostat, il a renié son sublime caractère d'évêque et d'apôtre, pour devenir le guide des scélérats et le ministre de Satan ! Et Jésus, que répond-il à ce démon incarné ? Laisse-t-il tomber sur lui un regard qui le foudroie, un mot qui l'anéantisse ? Non. Plein de compassion et de bonté pour ce cœur de bronze, il fait un dernier effort pour le convertir. Il offre ses lèvres virginales et pures à l'être immonde qui est en sa présence ; il lui dit : « *Mon ami !* » Quel titre tendre donné au perfide qui a dit, il y a quel-

(1) O insensati Judæi ! Interrogastis et cecidistis, levati estis et ingrati estis. *S. Aug.* Serm., CXXI, *de Temp.*

ques heures : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai? » Le traître est connu, sa trahison découverte. Judas s'est avancé pour y mettre le dernier sceau. Et Jésus l'appelle encore *ami*, terme de tendresse et d'amour, afin de lui rappeler le souvenir de son innocence, celui de son ancienne amitié et de le reconquérir à la grâce et à la vie.

« *Pourquoi êtes-vous venu ?* ». N'était-ce pas lui dire : « Quel horrible dessein vous conduit ici? A quelle bande criminelle êtes-vous associé? Quel rôle infâme avez-vous accepté! De quelle mission cruelle vous êtes vous chargé! Dans quel abîme de perfidie êtes-vous tombé! »

Ces paroles de douloureuse pitié, prononcées avec un accent d'énergique sollicitude et capables de briser le cœur le plus dur, n'impressionnèrent aucunement le traître.

« *Judas, vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser !* » Ce reproche, si triste et si mélancolique où Jésus nomme par son nom celui qui le trahit, ne signifie-t-il pas : « Judas, vous changez en signe de trahison le baiser, cette expression de l'amour du cœur, ce cachet particulier de l'amitié, le sceau de la fidélité! Vous osez appliquer votre bouche de traître à mes lèvres pour me trahir et me livrer à mes ennemis! » Ce dernier avertissement de la charité et de la correction paternelle du Sauveur ne fut-il pas un poignard permanent dans le cœur de Judas, afin d'y réveiller le remords et le repentir?

Si les scènes de l'Evangile relatives à la conversion de la Madeleine, de la femme adultère, de l'enfant prodigue, du publicain dans le temple, de Zachée, du bon larron, sont attendrissantes et manifestent l'infinie miséricorde du divin Rédempteur, nous osons dire que l'entrevue de Jésus-Christ et de Judas, au jardin des Olives, et les paroles alors échangées entre le Maître et son Apôtre apostat, offrent un spectacle plus émouvant encore. D'un côté apparaît la charité incarnée en Jésus-Christ, de l'autre, l'endurcissement personnifié dans Judas. Nous voyons

pour ainsi dire en présence : *Dieu*, la souveraine bonté et *Satan*, l'idéal de la malice. Dans la personne de Jésus-Christ, Dieu fait un dernier effort pour convertir son disciple apostat, et Judas, sous la puissance de l'esprit des ténèbres, oppose à l'action de la grâce une résistance inflexible.

Le divin Rédempteur ayant opéré deux prodiges éclatants aux yeux de cette soldatesque, envoyée pour s'emparer de sa personne, et ayant donné au traître un dernier avertissement de sa charité infinie, produira d'autres merveilles, tant dans l'ordre moral que dans l'ordre physique. Il montrera qu'il est le Maître des âmes, comme celui des corps ; qu'il peut, quand cela lui plaît, changer la volonté des hommes aussi facilement que la forme et les éléments de la matière.

Malgré la permission qu'il avait donnée à ses ennemis de se relever de terre et malgré le baiser du traître, les bandes furieuses venues pour se saisir de sa personne ainsi que de ses disciples, ne le reconnurent pas encore. Il va leur parler en Roi, et les lions pleins de rage, obéiront à l'Agneau.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Il se laisse reconnaître par ses ennemis et sauve la vie à ses Apôtres.

« *Jésus leur demanda de rechef : Qui cherchez-vous ? Ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus répondit : Je vous ai dit, c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci* (ses Apôtres), *afin que fût accomplie la parole qu'il a dite : De ceux que vous m'avez donnés, je n'en ai perdu aucun* (1). »

(1) Iterum ergo interrogavit eos : quem quæritis ? Illi autem dixerunt : Jesum Nazarenum. Respondit Jesus : Dixi vobis : quia ego sum ; si ergo me quæritis, sinite hos abire, ut impleretur sermo quem dixit : quia quos dedisti mihi, non perdidi ex eis quemquam. *Joan*, XVIII, 7, 9.

Ici, nous le répétons, nous sommes en présence d'un miracle de l'ordre moral. La majorité impie du Sanhédrin envoya une troupe armée, à l'effet de se saisir de Jésus-Christ, comme d'un criminel d'Etat; par conséquent, les Apôtres, ses complices, devaient être arrêtés et enveloppés dans son châtiment : car Jésus-Christ, aux yeux de ses ennemis, était le chef d'une nouvelle secte religieuse. En laissant libres ses disciples, dépositaires de sa doctrine, n'avaient-ils pas à craindre que la continuation de l'erreur et sa propagande ne survécussent à la mort du Maître? Ainsi la politique et la religion poussaient la foule armée à s'emparer aussi de ses Apôtres. « Si donc personne n'ose toucher à aucun d'eux, ce n'est pas, dit saint Chrysostome, par l'effet du bon vouloir des soldats, mais par la vertu divine de ce commandement :

« *Laissez aller ceux-ci* », cette parole émanée de l'autorité souveraine eut le même effet que celle-ci : « *C'est moi.* » Le pouvoir qui avait abattu les Juifs aux pieds du Rédempteur les empêcha de faire aucun mal à ses disciples et enchaîna leur volonté.

Dans cette garantie miraculeuse de la vie des Apôtres, Notre-Seigneur nous donne un nouveau témoignage de son inépuisable amour. Prêt à accepter pour lui les chaînes et la mort, il s'empresse d'assurer à ses amis la vie et la liberté de leurs mouvements. Tous ceux qui sont à son service auront toujours une confiance illimitée dans sa douce Providence. Il ne leur arrivera que le mal qu'il permettra et dans le temps qu'il voudra, et cela pour leur plus grande utilité.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

La troupe armée s'apprête à l'arrêter.

« *Alors ils s'approchèrent et se jetèrent sur Jésus et l'arrêtèrent. Ceux qui entouraient Jésus, voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous*

de l'épée? Simon Pierre qui avait une épée la tira et frappa un serviteur du Grand-Prêtre et lui coupa l'oreille droite, et ce serviteur s'appelait Malchus. Jésus dit à Pierre : Arrêtez-vous là; remettez votre épée dans le fourreau. Car tous ceux qui prendront le glaive, périront par le glaive. Le Calice que mon Père m'a donné, ne le boirai-je pas? Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'Anges? Comment donc s'accompliraient les Ecritures qui déclarent qu'il doit être fait ainsi? Et ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit (1). »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Pierre coupe l'oreille droite à Malchus, serviteur de Caïphe. — II. Jésus donne à cette occasion une importante leçon sur l'emploi et la valeur de la force matérielle.

I. — *Pierre coupe l'oreille droite à Malchus, serviteur de Caïphe.*

Nous sommes ici en présence de nouveaux miracles et nous entendons d'autres enseignements. A l'approche du danger qui menaçait leur Maître, les Apôtres voyant s'approcher un satellite du Grand-Prêtre, plus audacieux que tous les autres, avec l'intention de mettre la main sur lui, ne purent contenir leur indignation. Ils lui demandèrent la permission d'user de l'épée, afin de repousser l'agression dans un intérêt défensif. Pierre, toujours animé d'un zèle

(1) Tunc accesserunt et manus injecerunt in Jesum et tenuerunt eum. Videntes autem hi qui circa ipsum erant quod futurum erat, dixerunt ei : Domine, si percutimus in gladio? Simon ergo Petrus habens gladium, eduxit eum et percussit pontificis servum, et abscidit auriculam ejus dexteram. Erat nomen servo Malchus. Dixit ergo Jesus Petro : mitte gladium tuum in vaginam ; omnes enim qui acceperint gladium, gladio peribunt. Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum! An putas, quia non possum rogare Patrem meum, et exhibebit mihi modo plus quam duodecim legiones Angelorum? Quomodo ergo implebuntur scripturæ, quia sic oportet fieri? Et cum tetigisset auriculam ejus, sanavit eum. *Math.*, XXVI, 51, 55. *Luc*, XXII, 49, 52. *Joan*, XVIII, 8, 12.

ardent et d'une foi vive, sans attendre la réponse et plus prompt que la parole, se jeta sur l'insolent serviteur, et voulut de son épée lui fendre la tête, mais par une secrète disposition de Jésus, le coup se détourna et lui coupa l'oreille droite. Humainement parlant, que cet acte du chef du Collège apostolique était imprudent! Quelles conséquences sanglantes ne devait-il pas naturellement produire, malgré la nécessité d'une défense légitime? Par le fait même d'une résistance active à l'autorité de la Synagogue et à la vue du sang qui coulait d'une blessure grave d'un des leurs, toute cette troupe armée ne devait-elle pas se jeter sur les onze Apôtres et les massacrer tous? Mais elle est devant Celui qui enchaîne les tempêtes du cœur humain, comme celles de l'atmosphère. Cette immense force reste immobile. Et Jésus, désarmé, apaise les flots de fureur et *va éclairer* Pierre ainsi que tous les siècles sur l'emploi et la valeur de la force matérielle.

II. *Jésus donne une importante leçon sur l'emploi et la valeur de la force matérielle.*

« *Arrêtez-vous là : remettez votre épée dans le fourreau. Car tous ceux qui se serviront du glaive périront par le glaive.* »

Par ces paroles, Jésus arrêta ses autres Apôtres, qui, à l'exemple de Pierre leur chef, voulaient également user du glaive et défendre leur Maître, et en même temps, il nous avertit du danger de l'emploi du glaive. En sage législateur, il rappelle et renouvelle la loi naturelle du talion intimée à Noé et à ses enfants, au sortir de l'Arche : « Quiconque répandra le sang humain, son sang sera répandu (1). » Dans l'intérêt de l'ordre social, les assassins ne doivent pas rester impunis ; et dans une guerre juste ou dans une légitime défense, il est toujours permis de recourir à la voie des armes et de repousser la force par la force. Ce-

(1) *Gen.*, IX, 6. Quicumque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis ejus.

pendant, avant tout, le Sauveur voulut nous apprendre que, dans les persécutions religieuses, suscitées par la tyrannie des hommes, les chrétiens doivent marcher sur les traces du chef des persécutés et ne pas repousser la force matérielle par la force matérielle, ce qui les exposerait à être vaincus et à périr par l'épée. Dans une guerre spirituelle, ils opposeront à leurs persécuteurs des armes spirituelles et invisibles : la prière, la force d'âme, la patience, le bouclier de la foi, le casque de l'espérance, la cuirasse de la charité et l'épée de la parole divine. Cette panoplie décrite par saint Paul (1) sera invincible ; elle nous fera triompher tôt ou tard sur la terre, et méritera toujours aux martyrs, aux confesseurs la palme de la victoire.

Les paroles du Sauveur, prises dans leur sens naturel, signifient encore que l'épée, la force matérielle, sans l'appui de la force morale, offre de faibles garanties de défense et de protection. Elle s'use vite et se brise toujours contre une épée plus forte ou contre une puissance prépondérante. On ne peut s'appuyer ni se reposer sur la pointe d'un glaive. C'est l'histoire de tous les empires conquérants et militaires ; ils ont été tous dévorés par l'épée, leur origine.

Le glaive se heurte contre le glaive et le choc le fait éclater. L'œuvre de la violence renferme un germe de mort et n'a aucune durée. Témoin l'histoire de la succession des quatre grands empires qui jouèrent un rôle historique sur le globe. L'empire conquérant des Assyriens périt par le glaive des Mèdes et des Perses ; l'empire conquérant des Mèdes et des Perses périt par le glaive des Grecs ; l'empire conquérant des Grecs périt par le glaive des Romains, et l'empire conquérant des Romains par celui des barbares. Et les royaumes des temps modernes tombent les uns sur les autres, suivant le nombre de gros bataillons qui les attaquent et la puissance de leurs armes offensives et défensives.

(1) *Eph.*, VI.

III. *Jésus guérit l'oreille de Malchus.*

Après cette courte leçon, en termes généraux, sur la valeur de la force matérielle séparée de l'ordre moral, son appui nécessaire, Notre-Seigneur affirme de nouveau la spontanéité de sa mort et il déclare solennellement que, s'il désirait être matériellement défendu, il avait à sa disposition, non une douzaine d'Apôtres, mais plus de douze légions d'esprits célestes dont un seul a fait mourir dans une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes au roi Sennachérib qui assiégeait Jérusalem. — Il s'est soumis volontairement à boire le calice de douleur qu'il a accepté, dès l'origine du monde, qui a été figuré dans l'histoire des patriarches, dans tous les sacrifices anciens et dans la législation de Moïse; qui a été annoncé par les prophètes et qui est le salut, la rançon du genre humain. Les prophéties seront ainsi accomplies. Ce n'est pas parce que la Passion de Jésus-Christ a été annoncée et figurée dans l'Ancien Testament qu'elle s'est accomplie. L'Ecriture n'a pas été la cause des souffrances du Rédempteur, mais la malice volontaire des hommes et celle des Juifs. Elle fut le crime de l'humanité entière. L'Esprit-Saint, présent à tous les temps et à toutes les dispositions du cœur humain, l'a annoncée longtemps d'avance, et Dieu, qui sait tirer le bien du mal, qui se sert de la méchanceté des mortels pour l'accomplissement de ses desseins adorables, fit sortir de la perversité et de la scélératesse des Juifs le salut du genre humain. Leur déicide n'est imputable qu'à leur aveuglement, à leur endurcissement et à leur impénitence. Le Pape saint Léon dit très bien à cette occasion : « O Juifs, ô Judas, nous ne vous devons aucun sentiment de reconnaissance. Vos actes restent exécrables. Si Dieu s'est servi de votre impiété pour nous sauver, elle restera éternellement votre condamnation ».

Puis le Créateur et le Réparateur de toute chose prit l'oreille coupée et la remit à sa place. Il toucha le blessé et son oreille se trouva saine. Il remplit ainsi par un pro-

dige le précepte de l'amour des ennemis. Il guérit miraculeusement un scélérat venu pour le traîner à la mort.

L'amputation et la guérison de l'oreille de Malchus renferment, comme tous les faits de la Bible et de l'Evangile, un mystérieux enseignement. Dans l'Ecriture-Sainte, l'oreille du corps se prend métaphoriquement pour l'intelligence, la docilité de l'esprit à la parole de Dieu. Cela posé, « pourquoi, c'est la demande de saint Ambroise, pourquoi Pierre seul frappe-t-il de l'épée et coupe-t-il l'oreille à Malchus? C'est, répond le même docteur, c'est que Pierre seul possède, avec la puissance de lier et de délier, le droit suprême de trancher par le glaive spirituel de l'anathème l'oreille spirituelle de ceux qui n'écoutent pas ou qui écoutent mal la doctrine de l'Eglise (1) ». Que signifie encore ce fait? Dans l'Ecriture-Sainte, l'oreille droite est synonyme d'intelligence, de docilité et de bonne volonté. Notre-Seigneur, afin de nous rendre attentifs à une vérité importante de l'Evangile, répète souvent cette maxime: « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende (2) ». Ainsi, selon saint Cyrille, l'amputation de l'oreille droite de Malchus signifie que le peuple juif, pour avoir renié et mis à mort le Messie, et les hérétiques, pour avoir mutilé sa doctrine, furent châtiés par la perte de l'oreille droite, c'est-à-dire ils perdirent le sens facile, vrai et spirituel des Ecritures-Saintes. Ils ne les entendirent plus que de l'oreille gauche; ils n'en comprirent plus les promesses et les mystères que dans un sens faux, matériel et humain; ils s'arrêtèrent à l'ombre, à l'écorce, et n'en découvrirent nullement ni la substance ni la vérité (3).

Si Jésus remet miraculeusement à sa place l'oreille sanglante de Malchus; par là, ajoute saint Augustin, il veut nous faire entendre qu'un jour viendra où Dieu rendra aux Juifs déicides la véritable intelligence des prophéties

(1) *S. Amb., in Luc.*, 21. Le Père Ventura. La Passion.
(2) Qui habet aures audiendi audiat. *Matth.*, XIII, 9.
(3) *S. Cyrille, in Luc.*

et leur donnera un cœur docile et soumis à l'Evangile (1).

Les miracles et les paroles de Jésus-Christ avaient enchaîné la fureur et les bras de ses ennemis. Avant de permettre qu'on le liât, ils s'adressa surtout aux représentants de la Synagogue, qu'il voyait dans cette foule ameutée contre lui.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Reproches adressés aux chefs de la Synagogue.

« *Il dit à ceux qui étaient venus vers lui, aux princes des prêtres, aux gardes du temple et aux anciens : Vous êtes venus à moi, avec des épées et des bâtons comme à un voleur. Quand j'étais tous les jours avec vous, enseignant dans le temple, vous n'avez pas mis la main sur moi ; mais, c'est ici votre heure et la puissance des ténèbres* (2) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — Jésus reproche aux représentants de sa nation, l'acharnement de leur haine à son égard, et leur accorde sur sa personne, le pouvoir d'une heure, pendant laquelle, ils ne seront que les agents de l'enfer.

Ce n'est pas sans raison que le texte sacré nomme *les princes des prêtres, les gardes du temple, les anciens du peuple*, tous ces magistrats, juges, sénateurs, qui, oublieux de leur haute dignité, se transforment en bourreaux. Jésus relève avec autant de calme et de dignité l'acharnement et l'incohérence de leur haine, ainsi que leur conduite violente. En même temps, il leur dévoile les motifs

(1) Quid auris pro Domino amputata et a Domino sanata significat, nisi auditum amputata veteri vetustate, reversurum ? *S. Aug.*

(2) Dixit autem Jesus ad eos qui venerant ad se principes sacerdotum et magistratus templi, et seniores : Quasi ad latronem existis cum gladiis et fustibus. Cum quotidie vobiscum fuerim in templo, non extendistis manus in me, sed hæc est hora vestra et potestas tenebrarum. *Luc*, XXII, 52, 53.

de cette différente façon d'agir et sa souveraine indépendance à leur égard. Les paroles à leur adresse nous semblent signifier :

« Vous, les représentants de l'autorité qui, dans tous ses actes, doit rester juste et tutélaire ; vous oubliez le rôle de magistrats graves et équitables. Avec un appareil formidable, vous venez à moi, sans défense, la nuit priant dans un lieu solitaire et me livrant spontanément à vous ; vous venez, comme si j'étais le chef d'une bande de brigands et d'assassins. Tous les jours, en ces derniers temps, j'étais devant vous, à la clarté du soleil, dans le temple, au milieu de la foule, agissant non en criminel dangereux, mais enseignant au peuple à observer la loi et à remplir ses devoirs envers Dieu, envers César et envers ceux qui sont assis dans la chaire de Moïse. Ma doctrine, inspirée des seuls intérêts de Dieu et indépendante de votre ambition et de votre cupidité, a provoqué votre fureur. Vous avez plusieurs fois cherché à me faire mourir. Dans le temple même, où vous agissez en maîtres et tenez à votre disposition une garde nombreuse, vos archers sont venus pour se saisir de ma personne, pendant que j'enseignais, et ils se trouvèrent enchaînés à ma parole, sans oser mettre la main sur moi. Egalement dans le lieu saint, vous vous êtes armés de pierres pour me lapider et vos pierres sont tombées dans le vide. Pourquoi ces tentatives de meurtre et ces complots n'ont-ils pas réussi ? Parce qu'étant le souverain de la vie et de la mort, mon heure n'était pas encore venue, et que ma puissance se jouait de votre volonté et de vos actes homicides. Maintenant, je m'abandonne à votre haine ; vous allez avoir pouvoir sur moi. Ce pouvoir, que vous tenez d'en Haut, ne durera qu'un laps de temps fugitif : *une heure* qui sera votre heure inspirée par la puissance *des ténèbres*. Pendant ce court intervalle, vous n'agirez pas en magistrats ; vous ne serez que les agents de Satan et les instruments de l'enfer ».

Quelles scènes et quelles leçons ! Que tous les actes et les paroles de Jésus-Christ au jardin des Olives, manifes-

tent clairement sa divinité! La bande armée environne le Sauveur qui s'est fait connaître ; le traître a donné le signal, les prêtres et les magistrats frémissent et sont impatients de l'avoir entre les mains. Cependant, ces esprits superbes, impudents et haineux, demeurent immobiles et écoutent en silence des reproches aussi amers. Et personne n'ose l'interrompre, ni lui imposer silence, ni exécuter contre lui le mandat d'arrêt. La même vertu qui les a renversés, relevés, contraints de respecter ses disciples, contient aussi leur fureur tant qu'il lui plaira. Personne ne le touchera que quand il le permettra. Il n'a été reconnu que lorsqu'il a voulu ; le baiser de la trahison est devenu inutile pour le désigner ; ainsi il rend la force de la haine impuissante à l'arrêter. Dès qu'il dit : *Cette heure* est la vôtre, c'est l'heure de *la puissance des ténèbres*, il donne par là même à ses ennemis le pouvoir de l'approcher, de le saisir, et il se livre à leur fureur et à leur cruauté.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Il est arrêté et lié.

« *Alors la cohorte, le tribun et les satellites des Juifs se saisirent de Jésus et le lièrent* (1).

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Pourquoi Jésus est-il lié et enchaîné comme un vil criminel ? — II. Sens moral de ses chaînes.

I. *Comment et pourquoi Jésus est-il lié et enchaîné ?*

Dès que Notre-Seigneur a donné à ses ennemis le pouvoir de s'emparer de sa personne, le texte sacré dit : « Toute la cohorte, le tribun, ou selon le grec, le comman-

(1) Cohors ergo et tribunus et ministri Judæorum comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum. *Joan*, XVIII, 12.

dant de mille hommes (1) et les satellites des Juifs, s'approchèrent de lui. » Ils exécutèrent la cruelle et sacrilège arrestation avec une rage inouïe. Ils le saisirent et le lièrent. Ils l'attachèrent par les mains, les bras et tout le corps. Voici comment des auteurs pieux, fondés sur des traditions autorisées, décrivent les liens dont fut entouré le divin Captif du jardin des Olives. Ses ennemis lui lièrent les mains sur le dos, passèrent autour de son corps et de son cou une forte chaîne dont ils laissèrent libres les deux extrémités, de manière que deux soldats pussent la manier à volonté par devant et par derrière (2). A cette pesante chaîne, ils ajoutèrent deux cordes qui serrèrent fortement ses bras et son corps, et les deux bouts étaient également entre les mains des soldats. N'oublions pas que deux causes enflammèrent la fureur des Juifs. Leur propre haine, que, depuis plusieurs années, ils nourrissaient contre le doux Nazaréen, laquelle ils n'avaient pu satisfaire, et la rage des esprits de ténèbres qui les animaient et les possédaient.

Comme un torrent enflé par les pluies rompt ses digues et se précipite avec furie sur les campagnes pour les ravager, ainsi la rage des ennemis du Sauveur se déchaîna contre lui, d'autant plus violente qu'elle avait été plus longtemps contenue. Les prophètes décrivent toutes les circonstances de cette humiliante capture. Ils comparent ceux qui entourent le Sauveur, à une meute furieuse qui serre de près une biche tremblante (3). Ils frémissent comme un lion affamé à la vue de sa proie (4). Ils tressaillent d'allégresse, à l'instar des vainqueurs devant un riche butin. Il s'écrient avec une joie féroce :

(1) *ὁ χιλίαρχος. Joan.*, XVIII, 12.

(2) Saint Louis, roi de France, a obtenu cette chaine ou un lien de fer dont on croit que Jésus fut attaché, des empereurs de Constantinople, en 1239 : elle se trouve encore dans le trésor des reliques de la Passion, à Notre-Dame de Paris.

(3) *Ps.* XXI, 17. Circumdederunt me canes multi.

(4) Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens. *Ib.*, 10.

« Voilà donc le jour si désiré où il nous est donné de dévorer une vie si odieuse (1). »

Pourquoi l'Auteur de toute liberté a-t-il permis cette arrestation, ces chaînes et ces liens à ses mains, à ses bras, à ses pieds, à son cou, à tout son corps ? Pourquoi a-t-il voulu être enchaîné, lié, conduit comme le dernier des hommes ? C'est, qu'en qualité de Victime volontaire des iniquités du genre humain, il voulut subir toutes les peines et tout les châtiments des péchés, afin de les expier. Or, tout péché grave est une captivité et une honteuse servitude, sous l'empire du démon (2). L'âme souillée, dégradée, asservie par le péché, est chargée de chaînes invisibles qui l'abaissent vers la terre, arrêtent ses regards vers le Ciel, et la rendent comme immobile, dans la voie du salut. La chaîne infernale devient d'autant plus forte et plus lourde que le péché s'est changé en habitude invétérée. Elle ressemble alors à celle que les esclaves portent depuis longtemps et qui pénètre dans la chair et jusqu'aux os. La volonté du mal s'endurcit à l'égal du fer, s'écrie saint Augustin, qui avait malheureusement gémi, pendant de longues années, sous le poids honteux du vice (3).

II. *Sens moral des chaînes du Rédempteur.*

Comme Notre-Seigneur est l'innocence même, ces affreux liens du péché n'ont pu envelopper son âme, toujours sainte. Pour obtenir que notre âme en fût délivrée, il les subit sur son corps, l'assujettit à la puissance des ténèbres, et il put dire en vérité : « Les liens des pécheurs m'entourèrent (4) ». Notre-Seigneur accepta surtout aux

(1) Sicut exultant victores, captâ prædâ, quando dividunt spolia. *Is.*, IX, 3. Vocem dederunt, sicut in die solemni. Fremuerunt dentibus suis et dixerunt : Devorabimus. En ista dies quam expectabamus, invenimus, vidimus. *Jér.-Th*, 11, 46.

(2) *Joan.*, VIII, 34. Omnis qui facit peccatum, servus est peccati.

(3) Suspirabam ligatus non aliena catena, sed voluntate. *S. Aug.*, *Conf.*

(4) Funes peccatorum circumplexi sunt me. *Ps.* CVIII

mains et aux pieds des liens humiliants, dans le but de satisfaire pour les péchés commis par ces organes. En qualité de nouvel Adam, il expia d'abord le péché originel dont le premier Adam s'est rendu coupable, en mettant la main au fruit défendu. De plus, Notre-Seigneur étant notre Victime volontaire, le véritable Isaac, qui sera immolé sur l'autel de la Croix, devait, en cette qualité, être enchaîné, comme on avait coutume de lier toutes les victimes, avant leur immolation, afin qu'elles ne pussent ni fuir, ni résister.

A sa qualité de Victime universelle, le Sauveur unit celle d'être notre modèle. Il prévit, qu'après sa mort un grand nombre de ses disciples, bravant la haine des persécuteurs de son nom et de sa doctrine, seront jetés dans les fers, livrés aux bêtes féroces des arènes et comparaîtront enchaînés, comme de vils criminels, devant les tribunaux des persécuteurs ; il voulut par ses liens être leur idéal, leur force et leur consolation, dans les tortures de la persécution. Il voulut encore, par ses liens volontaires, offrir un modèle à imiter, aux ascètes qui aspirent à dompter plus parfaitement le vieil homme en l'assujétissant au cilice et à des instruments de pénitence. C'est donc la charité sans bornes de notre Rédempteur qui, en chargeant son corps immaculé de chaînes visibles, nous délivra de l'esclavage des fers de Satan, et nous rendit, comme il le dit lui-même, à la liberté des enfants de Dieu (1). Saint Paul, commentant les paroles du Maître, ajoute : « C'est dans le Christ que nous avons été délivrés, des liens du péché et de la mort (2). »

Eternelles actions de grâces, divin Prisonnier, pour avoir porté et brisé les liens de notre esclavage ! O saintes et inestimables chaînes, signes de notre malheur et de l'infinie miséricorde de notre Sauveur, nous vous vénérons et baisons avec foi, amour et respect ! O charitable Ré-

(1) *Joan.*, VIII, 36. Si ergo vos Filius liberaverit, vere liberi eritis.
(2) *Rom.*, VIII, 2. Lex enim spiritus vitæ in Christo Jesu, liberavit me a lege peccati et mortis.

dempteur, accordez-nous la grâce de ne plus retomber dans les fers de Satan et de les rompre, si nous avons le malheur d'y être engagés, afin de n'être pas jetés mains et pieds liés, dans les ténèbres extérieures où il y a d'éternels pleurs et grincements de dents. Daignez nous lier par le doux lien de votre amour pour le temps et l'éternité.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

« *Et tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent* (1) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Les différentes causes de la fuite des Apôtres. — II. Gravité de leur faute morale.

I. *Les différentes causes de la fuite des Apôtres.*

Jusqu'ici les Apôtres avaient toujours vu leur Maître sortir victorieux de toutes les embûches et persécutions de ses ennemis. Sa puissance avait déjoué tous leurs complots et il avait miraculeusement échappé à leurs tentatives homicides. Au jardin des Olives même, il s'était rendu méconnaissable à Judas et à sa nombreuse bande armée et venue pour se saisir de sa personne ; il venait d'un seul mot de les renverser tous, de les immobiliser, d'enchaîner leur volonté et leur bras, de guérir l'oreille coupée de Malchus et de les sauver eux-mêmes. Tous ces miracles opérés sous leurs yeux, quelques instants auparavant, les confirmèrent dans leur croyance qu'aucun pouvoir humain n'aurait prise sur lui et ne pourrait arrêter, ni lier ce nouveau Samson, mille fois plus fort et plus puissant que le premier.

Lorsqu'ils le virent maltraité, lié de cordes, de chaînes et entre les mains de ses ennemis, ivres de joie et de

(1) Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt. *Matth.*, XVIII, 56

férocité, sans qu'il fît le moindre effort pour se soustraire à leur fureur, ils oublièrent ses avertissements réitérés, ses prophéties relatives aux circonstances ignominieuses de sa mort et les garanties qu'il venait de leur donner par rapport à la conservation de leur vie. Ils doutèrent de son pouvoir divin. Sous l'instinct de la conservation, et sous l'impression d'une crainte excessive et d'une foi affaiblie, ils abandonnèrent lâchement leur Maître, sans attendre ses ordres; ils s'enfuirent et coururent se cacher dans les grottes des rochers qui bordent la montagne des Olives, retraites qu'on montre encore aujourd'hui aux pèlerins.

Ainsi, dans l'intervalle de quelques heures, les Apôtres tombèrent en deux excès contraires; ils péchèrent par *présomption* et par *défiance*. Avant la tentation, malgré l'insistance du Sauveur sur la nécessité de la vigilance et de la prière, ils présumèrent de leurs propres forces et pensèrent n'avoir pas besoin du secours d'en Haut. Au moment de la tentation, ils crurent que tout était perdu et leurs espérances déçues. Le premier excès les avait conduits au second. Car, il existe un rapport secret entre la présomption et la lâcheté, entre la témérité et la fuite, entre les promesses pompeuses et l'oubli total des engagements. Le vrai courage est fils de l'humilité; plus l'homme se défie de soi et s'appuie sur la grâce, plus il devient fort de la force de Dieu même (1).

L'abandon et la fuite de ses chers Apôtres, ses enfants spirituels, formés avec tant de peines et de sollicitudes, les confidents de sa doctrine, de ses miracles, de ses vertus, les instruments organisés de ses sacrements, les amis tendres que tout à l'heure il a créés prêtres, évêques, colonnes, furent pour le Sauveur une torture indicible. Ce nouveau supplice, ajouté à tant d'autres, entra dans le Calice amer qu'il avait accepté et prédit, longtemps d'avance. Le prophète royal nous initie à cette partie de la Passion du divin Rédempteur: « Tous mes amis, dit-il, m'ont abandonné; ils ont rougi de mon amitié

(1) I *Cor.*, XII, 10. Quum infirmor, tunc potens sum.

et de ma société comme d'une chose dangereuse, compromettante et abominable : parents, proches, tous mes intimes m'ont délaissé, dans les angoisses de mon infortune (1) ». Isaïe nous révèle également cet isolement et l'absence des amis du Christ lors de sa Passion (2). Cet abandon quelque douloureux qu'il fût pour Jésus, projette une nouvelle lumière sur cette vérité, savoir : L'Homme-Dieu est seul l'Auteur de notre salut. En dehors de sa Mère, personne ne prit une part vraie à l'œuvre de notre Rédemption. Saint Jérôme a raison de dire : « Seul il pria pour tous : seul il souffrit pour tous (3) ». Malheureusement, ce qui est arrivé au Sauveur dans la captivité, se réalisera toujours à travers les siècles : « l'infortune n'a pas d'amis. » Les anciens disaient déjà : « Tant que vous serez heureux, vous compterez beaucoup de courtisans : mais lorsque le nuage sombre du malheur vous aura enveloppé, l'isolement vous torturera (4) ». C'est pourquoi, l'imitation de Jésus-Christ crie à toute âme délaissée et méprisée dans le malheur : « Le Christ dans le monde fut l'objet du mépris universel. Et au milieu de son extrême détresse, il fut abandonné par ses proches et ses amis intimes : Et tu oses te plaindre ! (5) »

II. *Gravité de la faute des Apôtres et morale.*

Sans examiner le plus ou moins de gravité dans la faute des Apôtres, il est certain qu'ils ont failli à leurs

(1) *Ps.* LXXXVII, 9, 19. Longe fecisti notos meos a me ; posuerunt me abominationem sibi... Elongasti a me amicum, et proximum et notos meos a miseria.

(2) *Isaï*, LXIII, 3. Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.

(3) Solus oravit pro omnibus, solus patitur pro universis. *S. Jér.*, *in Matth.*

(4) Donec eris felix, multos numerabis amicos. Tempora si fuerint, nubila, solus eris.

(5) *Im.*, L, II, 5, I, 11, 5. Christus fuit etiam ab hominibus despectus, et in maxima necessitate a notis et amicis inter opprobria derelictus. Et tu audes de aliquo conqueri !

engagements. Leur péché est-il allé jusqu'à la perte de la foi en la divinité de leur Maître ? Cela est douteux. Le contraire paraît plus probable. Il est cependant certain qu'ils ont perdu la foi en sa résurrection. Le texte de l'Evangile, qui relate l'histoire du triomphe du Sauveur sur la mort, les reproches que Jésus-Christ ressuscité, adresse à ses Apôtres, la pratique de l'Eglise dans l'extinction symbolique des cierges, à l'office des ténèbres, confirment cette assertion des docteurs et des interprètes de l'Ecriture Sainte.

Quoi qu'il en soit de la défaillance des Apôtres, ne soyons pas trop sévères à leur égard. Leur faiblesse d'un jour leur sera, ainsi qu'à nous, salutaire. Une longue pénitence et leur martyr, la répareront glorieusement ; ils en profiteront pour déposer leur présomption et le zèle amer, lequel, sur le refus des Samaritains, de les laisser passer à travers leur ville, demandait à faire descendre le feu du Ciel sur les coupables. Ils deviendront plus humbles et plus indulgents. La faute des Apôtres nous sera également utile. Si les colonnes de l'Eglise fléchirent, qui peut s'assurer de rester toujours debout ? Dans les desseins de l'éternelle miséricorde, la chute, la pénitence, la confession publique, le témoignage sanglant, comme la doctrine des Apôtres, seront des flambeaux, allumés devant les générations humaines, *vera lumina mundi* (1). A l'école apostolique, nous apprendrons la défiance de nos forces personnelles, la confiance en Dieu et la prompte et juste réparation des fautes que nous aurons le malheur de commettre.

(1) *Fête* des Apôtres. — Hymne.

JÉSUS EST CONDUIT ENCHAÎNÉ DEVANT ANNE.

Ses souffrances.

« *Un jeune homme le suivait, couvert seulement d'un linceul, et ils se saisirent de lui ; mais, laissant le linceul, il s'enfuit nu. Et ils emmenèrent Jésus d'abord chez Anne, parce qu'il était le beau-père de Caïphe, lequel était Grand-Prêtre cette année* (2). »

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Souffrances de Jésus dans la voie de la captivité et morale. — II. Aventure d'un jeune homme et morale.

I. *Souffrances de Jésus dans la voie de la captivité. — Morale.*

Cependant les soldats et les cruels sicaires n'oublièrent pas cette recommandation de Judas, leur chef et leur conducteur (1) : « Tenez ferme votre prisonnier et conduisez-le avec de grandes précautions (2) ». C'est pourquoi, outre les cordes et les chaînes dont ils environnèrent les mains, les bras et tout le corps du Sauveur, ils formèrent devant, derrière lui et à ses côtés, un cercle vivant de fer, une garde, une barrière infranchissable. Quelle imagination peut se représenter et quelle plume décrire les insultes, les outrages dont cette horde de sauvages, ou mieux cette réunion de bêtes féroces, accabla le divin Prisonnier, pendant le trajet de plus de deux kilomètres, du jardin des Olives jusqu'aux palais d'Anne et de Caïphe, sis sur le mont Sion, près du temple ? La route est abrupte, escarpée, rocailleuse. On la montre encore aujourd'hui aux

(2) Adolescens autem quidam sequebatur eum amictus sindone super nudo, et tenuerunt eum. At ille, rejecta sindone, nudus profugit ab eis. Et adduxerunt eum (Jesum) ad Annam primum ; erat enim socer Caiphæ, qui erat pontifex anni illius. *Marc*, XIV, 51. *Joan*, XVIII, 13, 15.

(1) Dux eorum qui comprehenderunt Jesum. *Act*, I, 16.

(2) Tenete eum et ducite cauté. *Marc*, XIV, 44.

pèlerins, sous le nom de *voie de la captivité*. Jésus n'avait pour chaussure que des sandales ; il marchait pour ainsi dire nu-pieds sur des pierres qui les blessaient et les ensanglantaient ; il était enchaîné et traîné comme le dernier et le plus dangereux des criminels : chaînes dont les extrémités étaient tirées, en tous sens, à droite, à gauche, devant, derrière, par des soldats païens, brutaux, inhumains. A travers le chemin rocailleux, les conducteurs du Sauveur, plus tigres qu'hommes, lui donnèrent souvent le croc en jambe ; selon une pieuse tradition, ils le firent tomber jusqu'à sept fois. Quand il tombait, ils l'accablaient de coups et le relevaient avec violence. On indique même aux pèlerins l'endroit, où passant sur le pont du Cédron, ils le jetèrent dans l'eau bourbeuse du torrent. La pierre du torrent, sur laquelle il tomba, conserva l'empreinte de ses genoux et de ses mains (1).

Le Sauveur accomplit ainsi la prophétie de son aïeul David : « Dans son chemin douloureux, il boira l'eau amère du torrent et elle servira à l'exalter dans la gloire (2). » Ces scènes d'horreur étaient provoquées par les esprits de ténèbres et par les magistrats juifs, mêlés à la soldatesque soudoyée ; magistrats que l'Esprit-Saint burine en ces termes :

« Les princes, les chefs de mon peuple, sont des lions rugissants et ses juges des loups nocturnes (3) ».

Aux actes d'indicible sauvagerie, ajoutez les cris de triomphe, les vociférations, les hurlements de cette troupe nombreuse, ivre de joie et de fureur d'avoir entre ses mains celui qu'elle cherchait depuis si longtemps. — Le cortège s'acheminait avec tumulte, à la clarté de la lune, mêlée à la lumière mobile des lanternes et des torches ardentes. — Nouveaux Philistins, mille fois plus coupables que les premiers, ces barbares conducteurs traînaient

(1) Mgr. Mislin. Les *Lieux-Saints*.
(2) *Ps*. CIX. De torrente in via bibet. Propterea exaltabit caput.
(3) Principes ejus in medio ejus quasi leones rugientes : judices ejus, lupi vesperè. *Soph.*, III, 3.

leur Samson captif. Un pareil spectacle n'est-il pas l'opprobre de la nature humaine ? Ne rappelle-t-il pas la rage des bêtes féroces qui emportent en frémissant leur proie, au fond des forêts, pour la dévorer vivante ?

Cependant, l'étrange cohue, armée d'épées et de flambeaux, arrive avec son Prisonnier dans la ville vers minuit. Son vacarme infernal a bientôt réveillé les habitants endormis. On se lève en sursaut. On accourt de tous côtés. Les rues ne tardent pas à être encombrées de monde. On se demande la cause, le motif de ce bruit insolite et d'un tel déploiement de forces militaires, à telle heure de la nuit. La nouvelle « Jésus de Nazareth est *arrêté* et *conduit prisonnier*, vole de bouche en bouche ».

Ici se dessinent *les deux camps :* les ennemis déclarés ou cachés *du Christ et ses partisans*, qui se trouveront toujours en présence à travers le cours des siècles, avec leurs caractères particuliers, empruntés à la différence des temps, des mœurs et des pays. Les *premiers* ont presque toujours à leur disposition toutes les influences gouvernementales et sociales : l'armée, la finance, la politique, les fausses religions, la science frelatée, le mensonge officiel, la libre pensée et la libre vie. Les *derniers* sont généralement des gens du peuple : pauvres, timides, désarmés. Ils n'ont souvent pour se défendre que le secret dévouement du cœur et les larmes muettes de leurs paupières. En d'autres termes : Les amis du Christ trouveront devant eux la coalition de toutes les passions : l'intérêt, l'ambition, l'orgueil, la cupidité, la volupté.

Quoique les masses populaires de la Judée, troupe moutonnière, fussent pour le grand Prophète de Nazareth, néanmoins, durant sa Passion, soit qu'elles se laissassent égarer par leurs chefs hiérarchiques, soit qu'elles fussent abasourdies par le coup de main du jardin des Olives, elles se montrèrent plutôt hostiles que favorables et bienveillantes. Dans cette douloureuse circonstance, l'isolement du Christ, prédit par les prophètes, reste une flétrissure pour la dignité de la nature humaine

II. *Aventure d'un jeune homme et morale.*

Parmi les curieux, accourus au triste spectacle de la marche tumultueuse du divin Captif, les bourreaux du Rédempteur reconnurent l'un de ses disciples. C'était un jeune homme qui suivait son Maître, peut-être un garçon de la métairie de Gethsémani. Une simple toile, une espèce de chemise de nuit voilait sa nudité. Les sicaires se jettent sur lui et l'enveloppent pour le prendre. Mais le jeune homme se débarasse soudain de son léger vêtement, le laisse entre leurs mains et s'enfuit. Cet épisode, rapporté par saint Marc, renferme une leçon salutaire. Nous y voyons clairement que, si Notre-Seigneur n'eut pas miraculeusement garanti la vie à ses Apôtres, ils eussent partagé son sort. Une grâce particulière les préserva de la mort. Car la volonté de les saisir ne manquait pas aux représentants de la Synagogue. A un autre point de vue, l'aventure de ce jeune homme, qui n'a sauvé sa liberté et sa vie, qu'en laissant sa robe de nuit entre les mains des ennemis de son Maître, nous montre que, pour suivre Jésus de près et résister avec succès aux attaques du démon, représentées dans les sicaires des Juifs, il est nécessaire d'être libre de toute attache mondaine et d'être disposé à rompre tous les liens et à sacrifier toutes les choses terrestres. La victoire n'est qu'à cette condition.

JÉSUS DEVANT ANNE.

Sommaire. — I. Pourquoi Jésus est-il d'abord conduit chez Anne avant de paraître devant Caïphe, Grand-Prêtre ?

Cependant, le Sauveur, captif, saturé d'outrages et d'opprobes, fut traîné jusqu'au palais d'Anne, que l'Evangile et les actes des Apôtres nomment le *prince des prêtres* (1).

(1) *Luc*, III, 2. Sub principibus sacerdotum Anna et Caipha. *Act.*, IV, 6. Annas princeps sacerdotum.

et le beau-père de Caïphe, Grand-Prêtre cette année. On se rendit d'abord chez Anne, parce que son palais se trouvait sur le chemin de la maison de Caïphe, que le vieil hypocrite s'était toujours montré l'ennemi le plus acharné du Sauveur, qu'il avait promis à Judas trente pièces d'argent, prix de sa trahison, et que l'Apôtre apostat, chef de la bande furieuse, voulait avoir son argent qu'il toucha réellement chez Anne et qui lui brûla les mains et les entrailles, comme nous le verrons plus loin.

Anne était un homme superbe, avare, voluptueux, cruel, le personnage le plus influent du Sanhédrin, par sa famille et ses relations, l'ennemi déclaré de la doctrine, de la vie et de la personne de Jésus-Christ.

On voulait donner au vieil hypocrite la barbare satisfaction de voir courbé, sous les fers, Celui qui, depuis longtemps, était devenu pour le vieux pontife et ses partisans, l'objet d'une haine implacable. Un autre motif militait, en faveur de cette démarche. On pensait qu'Anne, vieilli dans la malice, la rouerie et les faux expédients, trouverait facilement un moyen plausible de donner une forme légale à la mort de Jésus de Nazareth. Nous ignorons ce que la haine lui suggéra, quelles paroles il adressa à l'auguste Captif. Les auteurs inspirés ont omis bien des détails, dans le drame de la Passion. Quelques docteurs, s'appuyant sur le texte de l'Evangéliste saint Jean attribuent faussement à Anne les questions que Caïphe fit à Jésus (1).

Ce qui paraît certain, c'est qu'Anne, après avoir satisfait sa haine sauvage par ses insolentes paroles, par le spectacle des humiliations et des insultes du Sauveur, fit resserrer encore davantage ses liens, afin qu'il ne pût échapper, et l'envoya dans cet état à Caïphe, Grand-Prêtre cette année et digne gendre d'un tel beau-père, où le Sanhédrin se trouvait réuni. Le palais de Caïphe était distant de celui d'Anne de plus de cent cinquante mètres.

(1) On a bâti sur l'emplacement de la maison d'Anne, une église qui appartient aux Arméniens. *Mgr Mislin.*

A travers le quartier noble de Jérusalem, les insultes, les outrages, ne furent pas épargnés au divin Prisonnier.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN.

« *Anne envoya Jésus lié au Grand-Prêtre Caïphe où s'étaient assemblés tous les prêtres, les scribes et les anciens. Or, Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est expédient qu'un homme meure pour la nation* (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Le Souverain Pontificat. — II. La constitution et la juridiction du Sanhédrin. — III. Les divers partis chez les Juifs, à l'époque de Jésus-Christ.

I. *Le Souverain Pontificat.*

Dans le but de mieux apprécier, nous ne disons pas *la justice*, mais *le défaut* des formes judiciaires observées à l'égard du divin Rédempteur, qui se trouve solennellement devant Caïphe, Grand-Prêtre, et le Sanhédrin, conseil suprême de la Synagogue et personnification du droit civil et religieux de la nation juive, il est important de donner quelques notions sur la *constitution du Souverain Pontificat*, sur celle *du Sénat* chez les Israëlites, sur *la mission* qu'ils avaient à remplir, suivant l'esprit de leur institution divine, sur *la décadence* où ils étaient tombés, à l'époque qu'ils s'érigent en juges du Sauveur des hommes, sur *les divers partis* qui déchiraient alors la Judée.

Selon la loi du Sinaï, la *souveraineté du sacerdoce* chez les Hébreux, était la plus haute dignité, à vie et hé-

(1) Et misit eum Annas ligatum ad Caïpham principem sacerdotum, ubi scribæ et seniores convenerant. Erat autem Caïphas qu concilium dederat Judæis : Quia expedit unum hominem mori pro populo. *Joan*, XVIII, 13, 14, 24.

réditaire dans les descendants d'Aaron. Le *Souverain Pontife* était constitué le chef de la nation, en tant qu'arbitre suprême de toutes les questions religieuses et civiles, même du temps de la royauté. Son jugement était sans appel. « Quiconque ne s'y soumettait pas était puni de mort (1) ».

Cette divine constitution dura jusqu'à Hérode. Pendant quatorze siècles et demi, depuis Aaron jusqu'aux temps de ce prince, on ne compte en tout que 52 Souverains Pontifes, 27 depuis la captivité de Babylone et 25 depuis cette époque, Hérode, de race Iduméenne et vassal couronné de Rome, brisa l'autorité du Souverain Pontife, laquelle avait déjà été ébrêchée par les rois Syriens, il la rendit dépendante de la politique ; il choisit et défit à volonté les Souverains Pontifes. Il fut en cela imité par les gouverneurs romains, jusqu'à la destruction de Jérusalem.

A dater du règne d'Hérode, tributaire de Rome, les Juifs ne se gouvernaient plus eux-mêmes ; ils gémissaient sous une domination étrangère, qui ne leur ménageait aucune humiliation. Le moindre mouvement de rebellion était réprimé avec une cruauté inouïe. Les cohortes romaines avaient pris leurs quartiers dans la Judée, qu'ils taillaient à merci. Le vainqueur, dans son insolence, s'était emparé même des habits sacerdotaux, de tous les riches ornements que le Souverain Pontife portait aux trois fêtes principales : *Pâque*, *Pentecôte*, *Fête des Tabernacles*, ainsi qu'au *grand jour de l'expiation*. Il les tenait renfermés sous clef, dans la tour Antonia, la citadelle du temple, qu'elle dominait, comme le temple dominait Jérusalem. Il ne les donnait qu'aux pontifes de sa convenance. Il se montrait par là, le maître, non seulement de l'Etat, mais celui de la Religion. Il avilit ainsi le pontificat, la plus haute dignité, et le rendit vénal, sans égard, ni au mérite, ni à la naissance, portant ses préférences sur des Saducéens, comme plus souples et plus avancés dans les idées païennes, dites li bérales. Aussi, depuis Hérode,

(1) *Lévit*, VIII.

jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus, dans l'espace d'un siècle, il y eut vingt-huit Grands-Prêtres, plus de la moitié que, pendant quatorze siècles, c'est-à-dire, des pontificats de trois ans et demi. Ce qui annonce évidemment un état religieux qui touche à sa fin.

II. *Constitution et juridiction du Sanhédrin.*

Quant à l'institution du Sanhédrin, elle remonte également à Dieu, quant au modèle, et non quant à l'organisation. Moïse, fatigué des plaintes incessantes et du fardeau du peuple Juif, demanda à l'Eternel un allégement dans sa lourde charge. Le Seigneur l'exauça. Il lui commenda de choisir soixante-dix hommes, parmi les anciens, avec ordre de les présenter devant son tabernacle. Moïse obéit et le Seigneur remplit les élus de son Esprit (1). Ils formèrent chez les Israëlites, le Sénat, qui subit bien des modifications ; dans les temps postérieurs, il prit le nom de *Sanhédrin, réunion des anciens*. Le Sanhédrin, comme Conseil suprême de la nation, ne remonte pas au delà de 170 ou 166 avant Jésus-Christ, au temps des Machabées. Il se composait de soixante et onze membres, y compris le *président*, le *vice-président* et les *deux secrétaires*. Dans les derniers temps, il était toujours présidé par le Grand-Prêtre, jouet et instrument de la politique étrangère. Les plus grandes causes civiles et religieuses étaient de son ressort ; il prononçait sur les faux prophètes, sur les doctrines impies, sur la nécessité de la guerre. Au temps de Jésus-Christ, il comptait *trois chambres*, qui renfermaient chacune vingt-trois membres :

La *chambre des prêtres*, principalement celle des princes des prêtres (2) ;

(1) *Num.*, XI, 16, 17.

(2) Le nom de *prince des prêtres* revient souvent dans l'Evangile. Pour comprendre cette dénomination, il faut se souvenir que David avait ordonné les prêtres en vingt-quatre classes, qui devaient alternativement servir, d'abord dans le tabernacle, et plus tard dans le temple ; le chef de chaque classe s'appelait *prince des*

La *chambre des Scribes* et des docteurs de la loi ;

La *chambre des anciens*, qui se recrutait parmi les personnages les plus riches et les plus influents de la nation.

Après la transfiguration sur le Thabor, Jésus-Christ annonça formellement à ses Apôtres, que ces trois chambres se coaliseront pour le faire souffrir beaucoup et le mettre à mort (1).

Avec la conquête romaine, ce grand corps suivit le Souverain Pontificat dans son irrémédiable décadence. L'esprit du néopotisme le dominait ; chaque membre cherchait à y faire entrer ses fils, petits-fils, proches parents (2). Nicodème et Joseph d'Arimathie, parmi les notables, et Gamaliel parmi les docteurs, faisaient exception à la corruption générale du Sanhédrin. Au moment où Jésus-Christ parut devant le Sanhédrin, ce grand corps avait perdu le droit souverain de vie et de mort. Il conservait encore le droit d'excommunier, de mettre en prison, de condamner aux verges, mais il était privé depuis vingt-

prêtres ou même *Grand-Prêtre*. Cette classification fut rétablie, après la construction du temple de Zorobabel. Les prêtres ne résidaient pas tous à Jerusalem, ils étaient disséminés dans le pays, et habitaient les villes sacerdotales. Pendant les huits jours de service, ils demeuraient dans les maisons adjointes au temple, ils devaient s'abstenir de vin et garder la continence.

Les *Abbés Lémann* disent que les *Grands-Prêtres* ou les *princes des prêtres*, dont parle souvent l'Evangile, sont encore les Grands-Prêtres deposés par la politique. Ils conservèrent à vie leur titre, et restèrent membres-nés du Sanhédrin. A l'époque de Jésus-Christ, on comptait dix Grands-Prêtres déposés, membres du Sanhédrin; ils en formaient la dixième partie. (*La valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ.*)

(1) Ex inde cœpit Jesus ostendere discipulis suis, quia oporteret eum ire Jerosolymam, et multa pati a *senioribus* et *scribis*, et *principibus sacerdotum* et occidi. *Matth.*, XVI, 21.

(2) Anne eut pendant 50 ans le pontificat dans sa famille, qui s'appela la *famille sacerdotale* par excellence. Toutes les charges importantes du temple lui appartenaient; cinq de ses fils devinrent Grands-Prêtres : Eléazar, Jonathas, Théophile, Mathias, Ananas : Caïphe était son gendre. Les *Abbés Lémann*.

trois ans, d'exécuter un arrêt de mort, droit essentiel de la souveraineté. Les Juifs avaient définitivement perdu la puissance royale et la puissance judiciaire. La prophétie de Jacob était visiblement accomplie.

III. *Les divers partis qui divisaient et désolaient la Judée : les Saducéens, les Pharisiens avec les Scribes, et les Hérodiens.*

Les *Saducéens,* ainsi nommés à cause de Sadoc, leur chef et disciple, d'Antigone de Sacho, président du grand Sanhédrin, étaient les Epicuriens du Judaïsme. Ils commencèrent à exercer leur funeste influence, environ 150 ans avant Jésus-Christ. Sans lien et sans homogénéité, ils n'admettaient dans l'accomplissement de la loi que des récompenses temporelles. Ils rejetaient l'immortalité de l'âme, la Providence, ainsi que la tradition. Ils niaient également l'existence des esprits (1). Ils ne recevaient probablement des Ecritures, comme les Samaritains, que le Pentateuque ou les cinq livres de Moïse (2). Ils attendaient le Messie, mais dans un sens purement humain. Les Saducéens, qui se recrutaient dans les classes riches et lettrées, durent leur influence politique, sociale, à l'action délétère qu'exerça l'*hellénisme* ou le contact de la civilisation grecque et romaine sur le Judaïsme. Prenant de la loi ce qui était facile : la circoncision, le sabbat et l'assistance à quelques sacrifices publics, ils rejetaient tout ce qui était onéreux et pénible, sous prétexte d'innovation ; c'étaient des puritains, des réformés commodes, qui, sans rompre avec la Synagogue, ne voulaient de la Religion nationale que ce qu'ils pensaient nécessaire pour sauver les apparences, comme le faisaient les philosophes de la Grèce ou de Rome, et le font les libéraux de nos jours et les prétendus sages de tous les siècles.

On ne sait rien de positif sur l'origine des *Pharisiens*.

(1) *Act.* XXIII, 8. Sadducæi enim dicunt : Non esse resurrectionem, neque spiritum ; Pharisæi autem utraque confitentur.

(2) *Matth.*, XXII, 23.

Ils sont ainsi appelés, selon les uns du mot *hébreu*, *paras* (sanction), et selon d'autres du mot *pharès* (singularité). Les Rabins, presque tous de cette secte, leur assignent pour chef *Hillel*, du temps de Jonathas Machabée. La masse de la nation leur était dévouée par le souvenir toujours vivant des persécutions sanglantes, œuvre de la manie unitaire des princes syriens, surtout de celle d'Antiochus.

Depuis cette funeste époque, le zèle pour la loi, la haine et la séparation pour tout ce qui venait de l'étranger, formaient le caractère national. De plus, à dater de la captivité et de l'époque d'Esdras, la langue hébraïque était devenue pour le peuple une lettre morte.

Les *Pharisiens* ne tardèrent pas à s'assimiler et absorber les *Scribes*, qui comptent le prêtre Esdras parmi leurs membres (1).

Les *Scribes*, les docteurs, les interprêtes de la loi existaient avant la captivité. Les livres des rois en parlent souvent (2). Ils se recrutaient parmi les savants prêtres ou séculiers, instruits dans les langues hébraïque et grecque. Comme l'Ecriture-Sainte était lue, tous les sabbats et les jours de fête, dans les synagogues, construites dans toutes les localités importantes de la Judée et de la dispersion, et que la langue hébraïque n'était plus comprise du peuple, les Pharisiens, renforcés de la corporation des Scribes, purent l'interpréter. Ils acquirent par là un grand ascendant sur le peuple.

Or, pour expliquer la loi, ils s'appuyèrent principalement sur l'élément traditionnel et chargèrent la loi de gloses tellement discordantes, qu'elle devint un fardeau insupportable. Ils disaient, outre la loi écrite par Moïse, Dieu donna à Moïse des enseignements, des éclaircissements verbaux ; Moïse les a communiqués à Josué ; celui-ci aux anciens ; ceux-ci aux prophètes qui les transmirent par le canal d'Esdras, l'un d'entre eux. Ils les ré-

(1) *Esdras.* VII, 21. Esdras sacerdos, scriba legis Dei cœli.
(2) IV *Reg.*, XXII, 12

digèrent en code de doctrine trois siècles après Jésus-Christ, sous le nom de *Talmud*, successivement augmenté d'une manière si prodigieuse, qu'en réalité il n'est qu'un amas de rêves creux, plus absurdes les uns que les autres.

Si les Pharisiens ont défiguré l'enseignement oral, ils ne dénaturèrent pas moins la parole de Dieu écrite ou la loi. Suivant leur enseignement, l'acte, non l'intention, rend coupable. La concupiscence est permise, par conséquent on peut impunément se livrer à la corruption la plus effrénée, pourvu qu'elle reste dans le for intérieur et ne se traduise pas en actes visibles. L'extérieur est tout, l'intérieur, le cœur, rien. Aussi, toute leur religion consistait en actes extérieurs ; en prières vocales, longues veilles, discipline, habits cousus de textes bibliques, aumônes publiées par le son des trompettes ; scrupules pour l'observation de petites choses et mépris de ce qu'il y a de plus grave ; chassant le moucheron et avalant le chameau ; payant exactement la dîme de légumes non commandés et dévorant la substance de la veuve et de l'orphelin ; ardents pour faire des prosélytes, soit par terre, soit par mer, afin de les rendre enfants de l'enfer ; orgueilleux jusqu'à regarder comme un malheur de parler à un homme de la populace ou à un publicain ; bref, des sépulcres blanchis et de belle apparence, et intérieurement remplis de pourriture : tel est le portrait que nous en tracent l'Evangile et l'historien Joseph.

Les Hérodiens, en petit nombre, formaient une secte plus politique que religieuse. Ils admettaient Hérode comme leur Messie, la légitimité de la dynastie de ce prince et celle du despotisme romain. La faveur du jour était leur dieu. Ils ont des imitateurs en tous temps et en tous lieux, dans les âmes vendues au succès.

En résumé, Anne et Caïphe, Grands-Prêtres, jouets de la politique romaine, et appartenant à la secte des Saducéens, étaient, non-seulement de libres-penseurs et viveurs, mais encore simoniaques. Ils étaient montés au Souverain Pon-

tificat, non par le droit de la naissance ou du mérite, mais par la voie des intrigues, en l'achetant au poids de l'or. L'orgueil, l'ambition, la cupidité les possédaient. Inspirés de ces passions, ils se montraient les ennemis acharnés de Jésus-Christ. La majorité des membres du Sanhédrin, qui suivaient leur inspiration, se composaient ou de Saducéens libres-penseurs comme eux ou de Pharisiens, charniers vivants, ou d'Hérodiens à genoux devant la divinité du succès. David, le prophète royal, avait dépeint cette réunion en ces termes prophétiques : « Une assemblée de méchants m'a assiégé ; des hommes pervers ont guetté l'occasion de me perdre (1) ». Un autre prophète caractérise avec plus d'énergie encore les juges du Sauveur : « Ce sont des loups qui se réunissent la nuit et des lions rugissants à la vue de leur proie (2) ».

Voilà les hommes et le tribunal devant qui paraît en qualité de rebelle, de blasphémateur et de perturbateur de l'ordre public, Jésus, le Grand Prophète, la Sainteté et l'Innocence même, parce qu'il prêche une Religion qui veut plus que des actes extérieurs, qui demande surtout le cœur, et qui se résume dans l'amour de Dieu et celui des hommes, qui commande l'humilité, le désintéressement, la justice, et parce qu'il s'est déclaré le Fils de Dieu, le Messie attendu et promis. Le Rédempteur sera le premier martyr de sa doctrine et de sa divinité.

Remarquons, avec l'Evangéliste saint Jean, que *Caïphe et le Sanhédrin*, effrayés de l'éclat de la résurrection de Lazare et des miracles de Jésus, avaient prononcé, depuis longtemps, ainsi que nous l'avons vu, contre lui, la sentence de mort, en la motivant par ce considérant politique : « Il est expédient qu'un homme meure pour la nation (3) ». Ainsi le Sauveur, sans avoir été entendu, sans autre accusation que celle de *raison* d'Etat, prétexte hypocrite et

(1) *Ps.* XXI, 17. Concilium malignantium obsedit me. — *Ps.* CXVIII. Me expectaverunt peccatores ut perderent me.

(2) *Soph.*, III, 5.

(3) *Joan*, XI, 50.

banal qui sert à toutes les tyrannies, était condamné à mort, par Caïphe et la majorité du Sanhédrin, avant sa comparution devant leur tribunal. Cette vérité, que nous ne devons pas perdre de vue, illumine bien des détails de la Passion et nous la montre, comme le drame le plus odieux, le plus hypocrite, le plus illégal et le plus cruel de l'histoire.

Voyons comment Caïphe et son conseil procèdent pour chercher à donner une forme judiciaire à leur arrêt inique de mort.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN (suite).

Il est interrogé.

« *Cependant le Grand-Prêtre interrogea Jésus touchant ses disciples et sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement au monde ; j'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le temple où les Juifs s'assemblent ; je n'ai rien dit de secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que j'ai dit. Après cette réponse, un des satellites. là présent, donna un soufflet à Jésus, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre ? Jésus lui dit : Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* (1) »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Caïphe interrogea Notre-Seigneur sur ses disciples et sa doctrine. Réponse de Jésus. — II. Soufflet donné par un valet du Grand-Prêtre au divin Accusé. Réponse du Sauveur. — III Signification de ce soufflet.

(1) Pontifex ergo interrogavit Jesum de discipulis suis et de doctrina ejus. Respondit ei ejus : Ego palam locutus sum mundo ego semper docui in Synagoga et in templo quo, omnes Judæi conveniunt et in occulto locutus sum mihil. Hæc autem cum dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu dicens : Sic respondes Pontifici ! Respondit ei Jesus : Si male locutus suum, testimonium perhibe de malo ; si autem bené, quid me cædis ? *Joan*, XVIII, 19, 24.

I. *Caïphe interroge Notre-Seigneur sur ses disciples et sa doctrine. Réponse du Sauveur.*

Jésus, le Saint des Saints, dont toutes les paroles, tous les pas, tous les actes ne sont que des bienfaits, se trouve devant Caïphe, le Grand-Prêtre et le conseil souverain de sa nation.

Il est lié et enchaîné, comme le plus grand criminel et le plus dangereux des êtres de la terre. Sa tête est courbée, sous le poids de ses chaînes ; sa belle chevelure en désordre, sa figure pâle, amaigrie, ses mains horriblement gonflées sous les nœuds serrés de ses liens ; ses pieds tuméfiés sont couverts de sang, à raison de la marche forcée de conducteurs plus brutes qu'hommes, à travers la voie escarpée, longue et rocailleuse de la captivité. Devant le triste spectacle et l'état lamentable du Personnage qui sera éternellement la gloire de la création et qui, depuis plusieurs années remplit la Judée et toutes les contrées environnantes de l'éclat de son enseignement et de ses miracles, un sentiment naturel de pitié et de compassion monte-t-il au cœur de ses juges ? Non. Ils tressaillent intérieurement et extérieurement d'allégresse, à l'exemple de Satan dans le paradis terrestre, à la vue de nos premiers parents, réduits sous sa domination et enchaînés dans les liens du péché originel. Le Pontife libre-penseur, à force d'intrigues, de bassesses et de simonies, avait pu se maintenir dans le souverain pontificat, depuis plus de trois ans, durant toute la vie publique du Sauveur (1). Il se prépare avec son conseil à juger le Juge souverain des vivants et des morts. Assistons à cette étrange et instructive procédure.

Dans tout jugement fondé sur l'équité ou au moins sur l'apparence des formes judiciaires, on demande :

Une accusation précise ;

Des témoins attestant des faits délictueux ;

Une sentence motivée sur une loi.

(1) *Luc*, III, 2.

Or, toutes ces formalités, qui sont de l'essence de la justice naturelle, font ici défaut. L'arrestation de Jésus était un guet-à-pens et non un acte légal. Tout le procès du Sauveur ne sera qu'une série d'illégalités, un pur brigandage et une procédure contraire à toutes les lois de la Synagogue et de l'empire romain.

Contrairement à toute loi humaine, et notamment à la législation hébraïque, qui défend à l'accusateur de siéger en qualité de juge, Caïphe est à la fois accusateur, juge et président du tribunal qui va condamner le Sauveur. Quels chefs d'accusation formule-t-il contre le divin Accusé? Articule-t-il une parole, un enseignement, un fait délictueux? Il s'en garde bien. Six mois auparavant, Jésus prêchant dans le temple, devant ses ennemis, par conséquent devant plusieurs membres du Sanhédrin qui voulaient l'arrêter, dans le Sanctuaire même par leurs archers, pour en faire une justice sommaire, et faisant allusion à sa mort, qui se produira, sous l'inspiration du père du mensonge et de l'homicide portait à tous ce fier défi : « Qui de vous m'arguera d'une faute ? (1) ». Ce défi reste porté et subsistera éternellement, comme toutes les paroles du Christ. Caïphe, qui, probablement en avait connaissance, peut-il relever ce défi ? Impuissant à reprocher une faute à Jésus-Christ, il se borne à l'interroger vaguement sur deux points :

Sur ses disciples ;

Sur sa doctrine.

Il veut rendre son Prévenu son propre accusateur, ce qui est contraire au code criminel des hébreux. En interrogeant le Sauveur sur *ses disciples* et sur *sa doctrine*, il lui tend évidemment un piège, dans le but d'avoir un grief ou un prétexte d'accusation. Car Caïphe connaissait ses Apôtres, leur nombre, leur crédit sous le rapport politique, religieux et social, soit par la rumeur publique, soit par des espions, soit par ses relations avec Judas. Nous le voyons clairement, lorsque quarante jours après, les deux

(1) *Joan.*, VIII, 46. Quis ex vobis arguet me de peccato ?

plus éminents d'entre eux, Pierre et Jean, parurent devant lui et son conseil, sous l'inculpation d'avoir guéri, *au nom de Jésus de Nazareth*, un boîteux de naissance. Le texte sacré dit formellement : « Anne, Caïphe et le Sanhédrin connaissaient Pierre et Jean comme des hommes ignorants, illettrés, disciples de Jésus, et ils étaient frappés de stupeur devant l'intrépidité qu'ils montraient alors (1). »

Caïphe savait donc parfaitement à quoi s'en tenir relativement aux disciples de Jésus-Christ. Il savait aussi qu'en tout temps les illustres prophètes de la Synagogue avaient formé des disciples imbus de leur esprit. L'Ecriture nomme ceux d'Elie, d'Elisée, et de saint Jean-Baptiste. Il savait encore, par les renseignements de ses espions, que les onze Apôtres, tous sans culture intellectuelle, sans influence sociale, avaient abandonné leur Maître, au jardin des Olives, lors de sa captivité. En interrogeant Jésus sur ses disciples, Caïphe, aussi malicieux que méchant, a-t-il voulu faire allusion à cette fuite et élargir la plaie saignante du cœur de Notre-Seigneur, si profondément affligé de la trahison de Judas, du prochain reniement de Pierre, le chef de sa famille spirituelle, et de l'abandon de tous les autres, ou n'a-t-il désiré qu'une réponse qui pût lui servir de prétexte plausible à une accusation ?

Sur la question des disciples, Notre-Seigneur garde un charitable silence.

Sur celle de la doctrine, que Caïphe n'ignorait pas non plus, Jésus répondit avec autant de dignité que de sagesse ; il se rapporte à deux témoins irrécusable : la *publicité* de son enseignement et la *multitude* de ses auditeurs, dont un grand nombre sont ses ennemis. Il en appelle *au public et à la nation entière*.

Il n'a pas été un Docteur secret, un semeur de principes

(1) *Act.* IV, 13. Videntes autem Petri constantiam et Joannis, comperto, quod homines essent sine litteris et idiotæ, admirabantur et cognoscebant eos, quoniam cum Jesu fuerant.

dangereux. Sa doctrine, il l'a publiée dans les lieux où par religion les Juifs s'assemblent, savoir : *dans les synagogues et le temple*, spécialement affectés à l'enseignement de la loi (1). Pendant trois ans, tous les échos de la Galilée et de la Judée en ont retenti ; tous les Juifs de bonne volonté l'ont entendue ; les membres du Sanhédrin, devant qui, en qualité d'Accusé il se trouve maintenant, l'ont écoutée dans le Sanctuaire. Car à plusieurs reprises, surtout dans ces derniers jours, lui tendant des pièges, à l'effet de pouvoir l'incriminer, ils lui posèrent des questions insidieuses :

Sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps (2) ;

Sur le premier et le plus grand commandement de la loi de Dieu (3) ;

Sur le sens de l'amour du prochain (4) ;

Sur l'unité et l'indissobilité du mariage (5) ;

Sur la licité du tribut à payer à César (6).

Cette dernière question, posée à Notre-Seigneur quelques jours avant sa mort, nous révèle la malice vraiment infernale de ces juges iniques. Voici comment le texte sacré raconte cet épisode, un des plus curieux de l'Evangile :

« Les princes des prêtres et les Scribes voulaient arrêter Jésus-Christ dans le temple, mais ils craignaient le peuple. Ils lui députèrent donc des Pharisiens et des Hérodiens, feignant d'être des hommes justes et voulant le surprendre dans ses paroles pour le livrer au gouverneur de Rome. Ils l'abordèrent avec respect et lui dirent : « Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la loi de Dieu, dans la vérité. Dites-nous

(1) Circuibat Jesus totam Galilæam docens in synogogis eorum et prædicans Evangelium regni. *Matth.*, IV, 23. Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum et prædicans Evangelium regni. *Id.*, IX, 35.

(2) *Marc*, XII, 18. — (3) *Ib.*, 28.

(4) *Luc*, X, 29. — (5) *Matth.*, XIX, 3. — (6) *Matth.*, XXII, 15.

ce qui vous semble : Est-il permis ou non de payer le tribut à César ? (1) ». Notre-Seigneur leur donna son immortelle réponse : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* : sentence où il formule sa doctrine relativement à la distinction de l'autorité civile et de l'autorité religieuse, deux pouvoirs qui ne seront ni confondus, ni séparés, mais unis.

C'est donc à juste titre que le divin Accusé en appelle à toute la nation juive, qu'il évoque la conscience de ses auditeurs sans nombre et même celle de ses juges et qu'il répond à Caïphe et à ses complices : « J'ai parlé publiquement au monde. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le temple où les Juifs s'assemblent ; je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que j'ai dit. »

II. *Soufflet donné au Sauveur par un valet du Grand-Prêtre.*

A cet appel solennel au public, à cette réponse si vraie, si digne et si calme du divin Accusé, un serviteur du Grand-Prêtre s'avance jusqu'au milieu de la salle où Jésus se tenait debout, et aussi insolent et cruel que vil flatteur, il lève sa main sacrilège, pensant être agréable au Pontife et à ses complices, il frappe violemment avec un gant de fer la face sacrée du Fils de Dieu, en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au Pontife suprême ? ». Le coup fut si fort que Jésus tomba par terre ; le sang lui sortait du nez et de la bouche ; l'empreinte lui resta sur la figure, ainsi qu'on peut encore le voir dans le suaire de sainte Véronique, conservé à Rome et qu'on montre aux pèlerins, la Semaine-Sainte. Cette insulte était prédite par le prophète Jérémie : « Il offrira sa joue aux coups de l'insolent ; il sera saturé d'opprobres (2) ».

Au lieu de flétrir publiquement cette action brutale

(1) *Matth.*, XXII, 15. *Luc*, XX, 15. *Marc*, X, 12. Voir T. IV. *Epitres et Evangiles* du vingt-deuxième dimanche, après la Pentecôte.

(2) Dabit percutienti se maxillam ; saturabitur opprobriis. *Thren.* III, 30.

comme une offense faite à la dignité du tribunal et comme une atteinte à la sainteté de la loi qui protège l'accusé et à l'honneur des magistrats qui ont pour devoir de le respecter, Caïphe et ses vils partisans y applaudirent par l'éclat de leur rire, leur regard approbatif, l'insolence de leurs gestes et de leurs paroles.

Aux yeux de la raison, quel oubli de toute convenance ! Quel outrage ! Et aux yeux de la foi peut-on imaginer une insulte plus atroce ? A la vue du Roi de gloire, ainsi maltraité par un esclave, la terre dut trembler, les cieux s'épouvanter et les Anges frémir d'horreur. Le bras du roi Jéroboam sécha et devint immobile, quand il l'étendit contre un prophète (1). Osa, qui n'était pas de l'ordre sacerdotal, voulant soutenir l'Arche qui glissait sur son char, tomba foudroyé par la main invisible de l'Eternel (2). Le roi Osias ou Ozée fut couvert de la lèpre et détrôné pour avoir porté la main à l'encensoir et à l'autel des parfums (3). Et ici, le rebut des hommes reste impuni pour avoir frappé le Prophète des prophètes, l'Arche divine, l'Autel vivant et l'immortel Prêtre du sacerdoce éternel !

N'y a-t-il pas là un exemple indicible de patience inouïe et une leçon de charité offerte à la méditation de tous les siècles ?

III. *Signification de ce soufflet.*

Certes, c'était un prodige de patience de la part du Seigneur des Seigneurs, de laisser vivre le misérable valet qui venait de l'outrager si indignement. Au point de vue de la légitime défense, le Sauveur était fondé à interpeller l'hypocrite président du tribunal et à lui adresser de justes reproches sur l'insolence et la brutalité de son serviteur. Il pouvait avec plus de raison lui dire, comme plus tard saint Paul au Grand-Prêtre Ananie, son fils : « Dieu te frappera, muraille blanchie ! Tu sièges pour me juger, se-

(1) III *Reg.*, XIII. — (2) *Reg.*, VIII. — (3) II *Paral.*, XXVI.

lon la loi et contre la loi, tu permets qu'on me frappe (1) ». Mais non, conservant le respect envers le Grand-Prêtre, Jésus se contenta de dire à l'insolent valet : « Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Cette justification si calme, si modérée et si victorieuse du divin Accusé confondit sans les convertir, ses juges iniques. Qu'on ne dise pas, dans cette circonstance : « Jésus n'a pas suivi le conseil de son Evangile ; il n'a pas présenté la joue gauche à celui qui lui avait frappé la droite. » Saint Augustin répondit : « Il a donné à frapper non les deux joues, mais toute sa face, tous ses membres et tout son corps. » Dans le soufflet brutal que Notre-Seigneur reçut, nous voyons plus que l'exemplaire de la patience, nous vénérons la Victime expiatrice de nos iniquités. Ce soufflet ignomineux devient, en quelque sorte, notre sauf-conduit, qui nous donne droit de nous présenter devant Dieu sans crainte et sans honte. Nous l'avons souvent répété, le divin Rédempteur s'est mis à notre place et a subi pour nous toutes les peines du péché. En acceptant avec tant de résignation l'insulte d'être publiquement souffleté, il effaça généreusement de notre front et visage l'empreinte de l'ignominie de nos iniquités ; il nous mérita sa propre sûreté et assurance devant Dieu, « comme par sa mort, il nous mérita sa propre vie (2) ».

Saint Christophe, l'illustre martyr, reçut un jour, sur la place publique, un soufflet de la part d'un misérable ; aussitôt il mit l'épée à la main et se jeta sur lui. Il allait le percer, lorsque le soufflet que Jésus reçut avec tant de patience se présente à son souvenir. Aussitôt, il se calme, pardonne à son agresseur et lui laisse la vie, malgré ce cri unanime du peuple, témoin de la scène : « Tuez-le ! tuez-le !

(1) *Act.*, XXIII, 3. Percutiet te Deus, paries dealbate. Et tu sedens judicas me, secundum legem, et contra legem, jubes me percuti ?

(2) *S. Cyrille in Joan.* Sicut sua mors mortem nostram destruxit, ità prævaricationis nostræ dedecus, alapâ Christo inflicta delevit.

Mort à l'insolent agresseur ! » Christophe répond : « Je le ferais, si je n'étais pas chrétien (1) ».

Seigneur ! accordez-nous, comme aux Saints, la grâce de suivre l'exemple de votre patience et de votre charité, lorsque nous recevrons des affronts publics ; donnez-nous la force d'imposer silence aux bouillonnements de la colère et de la vengeance et celle de pardonner sincèrement à tous nos ennemis.

Père éternel ! à la vue du nombre de nos iniquités, nous sommes couverts de honte et de confusion. Elles nous rendent indignes de nous présenter devant vous ; mais regardez la face de votre Fils ; voyez-y l'empreinte du cruel soufflet reçu pour nous et, par le mérite de son ignominie, effacez la nôtre et, rendez-nous dignes de votre protection, de votre confiance et de votre amour (2).

JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN (suite).

Les faux témoins.

« *Or, les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir et ils n'en trouvaient point, quoique beaucoup de faux témoins se fussent présentés. Car, plusieurs rendaient de faux témoignages contre lui, mais les témoignages ne s'accordaient pas. Enfin il vint deux faux témoins qui portèrent contre lui ce faux témoignage :* « *Nous l'avons entendu dire : Je détruirai le temple bâti de la main des hommes, et en trois jours, j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas de la main des hommes.* » *Mais ce témoignage ne suffisait pas. Alors, le Grand-Prêtre*

(1) Facerem, si non essem Christianus.

(2) Protector noster, aspice Deus ; et respice in faciem Christi tui. *Ps.* LXXXIII.

se levant, au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus, disant : Vous ne répondez rien à ce dont ceux-ci vous accusent ? Mais Jésus se taisait et il ne répondit rien (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Les princes des prêtres subornent de faux témoins. — Silence du divin Accusé. Cause de ce silence, et colère de Pilate.

I. *Les princes des prêtres subornent de faux témoins.*

Nous venons de voir que l'accusation portée contre le Sauveur ne repose sur aucun fait, ni précis, ni délictueux. Cependant, à tout prix, Caïphe et ses complices voudraient donner à leur meurtre, ou mieux à leur déicide, une forme judiciaire.

A cet effet, ils dépêchent partout des émissaires et des satellites, non pour connaître la vérité ou recueillir des faits délictueux, comme c'est le devoir des magistrats soucieux des intérêts de la justice, mais pour acheter des consciences vénales, comme autrefois Jézabel, dans le procès de l'innocent Naboth (2). Dans l'impossibilité de trouver un vrai chef d'accusation, ils ne rougirent pas de mander à leur tribunal, de faux témoins et des hommes surbornés. Une foule de faux témoins, gagnés à prix d'argent, se présentèrent devant le Sanhédrin ; mais, malgré l'échafaudage de leurs calomnies, que le texte sacré passe sous silence, les juges corrupteurs trouvèrent eux-mêmes

(1) Principes autem sacerdotum et omne concilium quærebant falsum testimonium contrà Jesum, ut eum morti traderent. Et non invenerunt, cum multi falsi testes accessissent. Et convenientia testimonia non erant. Novissime autem venerunt duo falsi testes et dixerunt : Quoniam nos audivimus eum dicentem : Ego dissolvam templum hoc manu factum et per triduum aliud non manu factum ædificabo. Et non erat conveniens testimonium illorum. Et exurgens summus sacerdos in medium, interrogavit Jesum dicens : nihil respondes ad ea quæ isti adversum te testificantur ? Jesus autem tacebat et nihil respondit. *Matth.*, XXVI, 59. *Marc*, XIV, 55.

(2) III *Reg.*, c, XXI, 8, 14.

leur témoignage insuffisant et contradictoire. Ils n'osèrent pas s'y appuyer, et l'oracle prophétique s'accomplit : « L'iniquité se mentit à elle-même (1) ».

Les ennemis du divin Accusé, en dépit de leur nombre et de leur astucieuse malice, ont beau fouiller sa vie immaculée, ils sont forcés de reconnaître leur impuissance à y trouver un seul fait ou une seule parole blâmable. « L'apparence même du péché leur fait défaut (2) ». Finalement, deux faux témoins se présentent, qui appliquent au temple matériel de Jérusalem, la prophétie que Notre-Seigneur avait faite de sa Résurrection. Voici ce faux témoignage : « Nous l'avons entendu dire : Je détruirai le temple bâti de la main des hommes, et en trois jours, j'en rebâtirai un autre qui ne sera point de la main des hommes ».

Ainsi, faute d'autres expédients, les ennemis de Notre-Seigneur l'accusèrent d'avoir *parlé mal* du temple, le *palladium* de leur nation. Cette accusation, aussi étrange qu'absurde, était un levier assez puissant, pour soulever contre lui le fanatisme et les passions populaires, ainsi que nous le voyons dans l'histoire de Jérémie et dans celle de saint Etienne (3). Le prophète d'Anathoth et le courageux diacre, furent accusés d'avoir blasphémé contre la majesté du temple, et ils payèrent, l'un de la prison, l'autre de son sang, cette fausse accusation. Caïphe fut donc heureux d'entendre une pareille déposition contre son Prisonnier ; il l'accueillit avec faveur, et il s'empressa de la propager par ses émissaires, parmi la multitude. Grâce à d'aussi odieuses manœuvres, il réussit à en changer les sentiments et à transformer les bénédictions en malédictions, les *Hosanna* en cris : *crucifige illum !*

Mais cette accusation même, qui sera reprochée à Jésus sur la Croix, a-t-elle le moindre fondement ? Elle appar-

(1) Surrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi. *Ps.*, XXVI, 12.

(2) *Ps.*, X. Quæretur peccatum illius, et non invenietur.

(3) Act., VI, 13.

tient à l'invention infernale de ses ennemis. C'est le travestissement grotesque d'une prophétie vraie et capitale de la divinité de Notre-Seigneur. La première année de sa vie publique, à la fête de Pâque, le Sauveur avec ses Apôtres s'était rendu au temple de Jérusalem. Il s'en montra le Maître par un coup d'autorité, comme cinq jours avant sa mort ; il en chassa les trafiqueurs des choses saintes, en leur disant : « Ne faites pas de la maison de mon Père, maison de prières pour toutes les nations, un lieu de trafic et une caverne de voleurs (1) ».

Les prêtres et les Pharisiens, lésés dans leurs intérêts mercantiles, demandèrent à Notre-Seigneur : « Par quel miracle montrez-vous que vous avez le droit d'agir ainsi ? (2) ». Sans entrer dans d'inutiles discussions avec ces âmes vendues à l'iniquité, le Sauveur leur donna comme marque de son pouvoir souverain sur le temple et sur toutes choses, et comme preuve irréfragable de sa divinité, sa Résurrection. Leur montrant son corps, temple vivant de sa divinité, et prophétisant sa mort, il leur dit : « Rompez les liens de ce temple, et dans trois jours je le ressusciterai (3) ». Dans le texte authentique et inspiré de saint Jean, le fidèle témoin, il n'est pas question de ces mots : *Détruisez ce temple bâti de la main des hommes, et en trois jours, j'en bâtirai un autre, qui ne sera pas de la main des hommes ;* mais il est dit : « *Déliez ou rompez les liens de ce temple, et dans trois jours je le ressusciterai ou le réveillerai* ». C'est à juste titre, que saint Marc appelle les rapporteurs de cette prophétie de *faux témoins ;* ils en dénaturèrent le sens et l'expression, le fonds et la forme.

Cependant, en dehors de cette prophétie sur sa mort et sa Résurrection, toujours présentes à sa pensée, comme la consommation de l'œuvre de notre Rédemption, comme

(1) *Joan*, II, 16, et *Luc*, XIX, 46.

(2) Quod signum ostendis nobis, quia hæc facis ?

(3) Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud. En grec : λύσατε τὸν ναόν τουτόν, και εν τρίσίν ἡμέραις εγερῷ αυτον. *Joan.*, II, 191.

nous l'avons dit plus haut. Notre-Seigneur fournit aux prêtres et aux Juifs de la capitale de nombreux titres de sa mission divine. Il opéra devant eux un grand nombre de miracles : beaucoup crurent en son nom, entr'autres le Sénateur Nicodème, avec lequel il eut un long entretien la nuit, sur la nécessité de la grâce et de la renaissance spirituelle (1). La prophétie de Jésus-Christ, relative à sa Résurrection, trois jours après sa mort, resta connue de ses ennemis, ainsi que nous le verrons, lorsqu'il reposera dans le Sépulcre.

II. *Silence de Jésus. — Cause de ce silence et colère de Caïphe.*

Si, devant Caïphe, de faux témoins dénaturèrent et incriminèrent la prédiction du Rédempteur, relative à sa Résurrection, ce ne fut que dans le but de le perdre aux yeux de la foule, en le faisant passer pour un blasphémateur qui s'attaque au boulevard suprême de leur nationalité. Cette accusation, suffisante pour le fanatisme des Juifs, ne l'était pas devant Pilate, gouverneur romain, dont l'approbation et le concours étaient nécessaires pour l'exécution d'un arrêt de mort. On ne pouvait pas demander à un païen l'exécution d'une sentence capitale, motivée sur une phrase, non suivie d'effets matériels, prononcée, il y a trois ans, contre le temple. Il fallait donc trouver un chef d'accusation qui pût être accepté du gouverneur de Rome, alors le pouvoir exécutif. Caïphe pensait que Jésus, piqué d'honneur, allait répondre à ses faux accusateurs, et qu'il lui arriverait de laisser échapper une parole qui servirait à sa malice de prétexte d'accusation. Mais le Sauveur ne répondit pas un mot à une pareille déposition. Le Grand-Prêtre, irrité de ce silence qui le confond, quitte brusquement son siège de président du Sanhédrin, et oubliant sa haute dignité, il s'avance plein de colère, au milieu de l'assemblée, et s'approchant du Prévenu, il lui dit d'un ton courroucé et insolent : « Tu ne réponds rien à ce dont ceux-ci t'accusent ! » Et Jésus continue à se renfermer

(1) *Joan*, III.

dans son mystérieux silence. Des accusations qui se contredisent, renferment leur propre réfutation. D'ailleurs à quoi bon répondre à une réunion ténébreuse de meurtriers, avides de son sang ? C'est pour les convaincre de sa connaissance de leur malice et de leur projet homicide qu'il garde le silence, reproche sanglant à leur cœur ulcéré. N'ignorant pas la prophétie qu'il leur a faite, trois ans auparavant, dans le sanctuaire, et qu'ils incriminent en la dénaturant, ils vont en accomplir la première partie et lui en accomplira la seconde ; ils s'apprêtent à rompre les liens de son temple vivant, à séparer son corps de son âme et lui, il se ressuscitera le troisième jour. Dans l'attente de ce moment, objet de ses désirs, couronnement de l'œuvre de notre Rédemption, le Verbe du Père est soumis aux jugements trompeurs des hommes. Il se tait comme la Victime réservée au dernier coup de l'immolation. Gardons-nous de croire que dans le silence de Jésus, il y eût une apparence de dédain ou de fierté. Ce silence était calme, digne, à la fois satisfactoire et instructif.

Ayant pris sur lui l'expiation de tous nos péchés, par conséquent ceux si nombreux de la langue, il s'avoue par son silence, non en son nom personnel, mais en notre nom, coupable de tous les crimes qu'on lui reprochait. Il expiait les mille et mille péchés commis avec la langue : médisances, calomnies, faux rapports, mensonges, parjures, blasphèmes, imprécations, propos impies et déshonnêtes, ces millions de paroles oiseuses dont nous rendrons compte au jugement dernier (1). C'est par la langue que les hommes pèchent le plus souvent et le plus communément. Les personnes même les plus pieuses offensent plus ou moins Dieu et le prochain dans leurs discours. Eh bien ! cette multitude effrayante de péchés que nous commettons tous les jours avec la langue, le Sauveur les a expiés par son silence et il nous applique le fruit de

(1) *Matth.*, XII, 36. Dico autem vobis : Quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuissent homines, reddent rationem, in die judicii.

ses mérites, chaque fois que nous lui en demandons sincèrement pardon.

De plus, nos premiers parents, au lieu d'avouer ingénûment leur faute, l'ont excusée et l'ont rejetée, Adam sur Ève et celle-ci sur le serpent. L'esprit d'orgueil qui poussa le premier homme à diminuer son péché, s'est perpétué dans ses descendants. Le péché d'excuse continue à être universel. C'est pourquoi, le Sauveur, chargé de satisfaire à la justice de Dieu pour nos excuses téméraires, se tient silencieux, il s'abstient de parler et demeure couvert de confusion, parce que permanents devaient être le silence et la confusion qui nous étaient réservés.

Seigneur-Jésus ! Vous, le Verbe éternel, qui donnez la voix aux chœurs des Anges, à l'harmonie des astres, à l'homme et à tout être qui vit ; Vous, qui formez le rugissement du lion du désert et le cri varié de l'animal, le bourdonnement de la mouche et de l'insecte, comme le bruissement de la feuille, de l'herbe, de la fleur des vallées et des montagnes ; Vous restez muet, sans parole, devant les faux témoignages, les calomnies et les insolences d'un tribunal humain. Par votre silence, vous avez daigné expier nos mille péchés de la langue, surtout ceux de nos orgueilleuses excuses, soyez béni, loué à jamais pour ce bienfait. A votre école, nous voulons apprendre la grande science du silence, afin que nous sachions parler et nous taire à propos, et que nous arrivions à bien gouverner l'instrument avec lequel nous bénissons Dieu ou nous le maudissons, le petit membre de notre corps qui, enflammé par le feu de l'enfer, peut souiller, tous les jours, le cercle de notre vie (1).

(1) *Jacob*, III, 9.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN (Suite).

Jésus est condamné à mort.

« *Le Grand-Prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu béni ! Jésus lui répondit : Vous l'avez dit ; je le suis ; et dès maintenant vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la vertu de Dieu et venant sur les nuées du Ciel. Alors le Grand-Prêtre, déchirant ses vêtements, dit : Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ; vous avez entendu maintenant le blasphème. Que vous en semble ? Ils répondirent tous : Il mérite la mort* (1) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Adjuration de Caïphe et réponse de Notre-Seigneur qui affirme sa divinité et sa double qualité de Messie et de Juge Souverain des hommes. — II. Le Grand-Prêtre déchire ses vêtements sacerdotaux. Sens de cette lacération. — III. Jésus est condamné à mort. Arrêt prononcé depuis longtemps et morale.

I. *Adjuration de Caïphe et réponse du Sauveur.*

Le silence mystérieux de Jésus-Christ sur le témoignage de faux témoins subornés, exaspère Caïphe et son Conseil, parce qu'il leur enlevait tout prétexte de condamnation, devant le gouverneur romain. Ne sachant quel parti prendre, le Grand-Prêtre s'avisa de conjurer son divin Accusé, parce qu'il y a de plus saint et de plus terrible dans la Religion juive, par l'auguste nom de Dieu qu'on ne prononçait que dans des moments solennels. Inspiré

(1) Rursum summus sacerdos interrogabat eum et dixit ei : Tu es Christus, Filius Dei benedicti ? Jesus autem dexit illi : Tu dixisti. Ego sum et amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei et venientem cum nubibus cœli : Tunc princeps sacerdotum scidit vestimenta sua dicens : Blasphemavit. Quid adhuc egemus testibus ? Ecce nunc audistis blasphemiam. Quid vobis videtur ? At illi respondentes dixerunt : omnes : Reus est mortis. *Matth.*, XXVI, 63 et seq. *Marc*, XIV, 61.

de l'enfer, il fit au Sauveur la même question que Satan dans le désert, lors de la tentation et avec une malice plus infernale encore, car Satan agit par esprit de curiosité, mais Caïphe n'invoqua le nom de Dieu que pour faire mourir son Fils. Dans l'esprit du président du Sanhédrin, l'interpellation adressée directement à son Prévenu, au nom de Dieu et de l'autorité souveraine de la nation, est un ordre formel auquel Jésus ne peut se refuser de répondre et en même temps une épée à deux tranchants, un dilemme qui le tuera infailliblement. Répondra-t-il *oui* ou *non*, il est perdu : s'il affirme sa divinité, il est condamné à mort comme blasphémateur ; s'il la nie ou donne une réponse ambiguë, équivoque et vague, il mérite la mort, comme un menteur, un faux prophète et un faux Christ, puisque souvent dans sa vie, il s'est proclamé le Fils de Dieu et le Messie attendu. Caïphe parut triompher d'avoir enfin trouvé un prétexte plausible à voiler une condamnation, longtemps arrêtée d'avance. Jésus, directement interpellé par le Grand-Prêtre, répondit avec calme, franchise et une majesté divine à la question qui lui fut clairement posée, au nom de Dieu et de l'autorité souveraine de la nation. Il se rendit témoignage et il ne sera donné ni à la science, ni à la bouche créée, ni à la malice conjurée de la terre et de l'enfer, d'effacer ce témoignage ; il vivra éternellement. Au moment solennel de sa vie, Jésus-Christ se définit lui-même, comme il s'est défini devant Moïse sur le mont Horeb, comme il s'est défini à ses Apôtres, à la femme Samaritaine, près du puits de Jacob, aux Juifs dans le temple (1) et à l'aveugle-né qu'il venait de guérir.

« *Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu béni ? Jésus lui répondit : Vous l'avez dit, je le suis. Dès maintenant, vous verrez le Fils de l'Homme, assis à la droite de la vertu de Dieu et venant sur les nuées du Ciel* ».

(1) *Joan*, VIII, 25. Principium qui et loquor vobis.

Voilà une réponse nette, claire, catégorique de la part du Sauveur, à la double question de Caïphe. Cette réponse renferme trois idées distinctes :

Celle du Messie ;

Celle du Fils de Dieu ;

Celle du Juge universel des hommes.

Pour plus de clarté, nous les traduisons ainsi avec la réponse :

« *Etes-vous le Christ, c'est-à-dire le Messie ? Vous l'avez dit : Je le suis. Etes-vous le Fils de Dieu vivant et béni ? Vous l'avez dit : Je le suis.* »

A ces deux qualifications de Messie, de Fils de Dieu, Notre-Seigneur ajoute une troisième, celle de *Juge universel* des hommes, qui est le *corollaire* des deux autres.

Remarquons-le bien ; Jésus-Christ donne sa réponse précise au Grand-Prêtre et au Sanhédrin, aux autorités constituées de son pays, qui l'interrogent juridiquement en leur qualité de représentants souverains de la nation et au nom de Dieu vivant et béni.

Cette réponse si affirmative, si absolue et si lumineuse du divin Accusé, est-elle le produit d'une imagination malade, exaltée, fantastique, ou repose-t-elle sur des preuves irréfragables ? Ne sort-elle pas de tous les actes et de toutes les paroles du Sauveur, comme le fruit vient de l'arbre qui le produit et la lumière de l'astre du jour ?

Pendant toute sa vie, Jésus-Christ n'a-t-il pas *agi* et *parlé* en Dieu ? Sans faire mention des figures des patriarches et des oracles des voyants, de toutes ces prophéties typiques et verbales accomplies en lui ; sans parler des événements politiques, de la succession des empires, du mouvement des esprits qui préparèrent son avènement, pour reconnaître la divinité de Jésus-Christ, il nous suffit de jeter un regard sur ce portrait si expressif qui le peint tout entier : « Il fut puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et les hommes » (1), ou sur cet autre éloge qui

(1) *Luc*, XXIV, 19. Potens in opere et sermone, coram Deo et omni populo.

caractérise encore mieux l'Homme-Dieu : « Il passa en faisant le bien (1) ».

Oui, Jésus-Christ a été puissant en *œuvres* et en *paroles ; il a passé en faisant le bien*. Oui, les œuvres et les paroles du Sauveur prouvent sa divinité et par là son caractère Messianique, aussi clairement que l'éclat du jour atteste la présence du soleil.

Les œuvres de Jésus se résument *dans l'exemple* de ses vertus et *dans ses prodiges*.

Depuis son berceau jusqu'à sa mort, qui peut l'arguer d'une faute ? N'est-il pas l'idéal de la perfection ? Toutes les vertus ne brillent-elles pas en lui d'une clarté incomparable : Vertu de pauvreté et de désintéressement, vertu d'obéissance, vertu de chasteté, vertu d'humilité, vertu de patience, vertu de pénitence et vertu de mortification, vertu de l'amour de Dieu et des hommes ? Toutes les conditions, tous les âges, ne trouvent-ils pas en lui leur Modèle ? En passant devant cette figure unique dans l'histoire, les générations humaines ne sont-elles pas forcées de s'incliner et de laisser échapper ce cri involontaire : « Voilà l'exemplaire qui nous a été montré ; l'imiter, c'est notre devoir, notre perfection ; l'atteindre, impossible ? »

Ses prodiges attestent encore sa divinité d'une manière plus frappante que ses vertus surhumaines. Et qui, avant lui, en a opéré de pareils ? Dans l'Ancien Testament, dans l'histoire des prophètes, il y eut des thaumaturges : Moïse, Elie, Elisée, les prophètes, ont opéré des miracles, mais dans les prodiges de ces envoyés d'en Haut, on aperçoit toujours le serviteur, l'agent d'un pouvoir délégué ; il y a dans leur manière d'opérer, je ne sais quoi de borné, de fini, de dépendant ; ils ne parlent et n'agissent qu'au nom d'un Maître, et tout en dérogeant aux lois de la nature, ils se servent, en quelque sorte, de moyens naturels et humains : Moïse d'une verge, Elie, Elisée et les prophètes de prières et d'efforts corporels ; mais Jésus-Christ, qu'on ne

(1) *Act.*, X, 38. Transiit benefaciendo.

l'oublie pas, *agit* et *opère* en Maître absolu, sans dépendance aucune : il fait ses miracles en son nom personnel, sans l'invocation d'une autre puissance et sans travail comme sans peine : « Une vertu sortait de lui et les guérissait tous (1) ». La simple confiance en sa personne, le contact de son corps et de sa robe, dissipent les maladies les plus désespérées. Comme le Créateur et le Seigneur de toute chose, il commande et tout est fait. *Dixit et facta sunt.* Il exerce un pouvoir illimité sur l'eau, le vin, le pain. En vertu de sa parole et de sa bénédiction, quelques pains et quelques poissons se multiplient dans le désert et nourrissent des milliers d'hommes ; il commande en Souverain à l'atmosphère, au vent, à la tempête, et les éléments de la nature en furie obéissent, s'apaisent et se calment, à l'instar de très humbles serviteurs ; il ordonne aux fièvres, à la lèpre, à la paralysie, à la cécité, à la surdidé, à la mort de lâcher leurs proies et leurs victimes, et toutes les maladies écoutent sa voix. *Je veux*, dit-il au lépreux, *soyez guéri*, et la lèpre a disparu. *Jeune fille*, levez-vous, et la jeune fille de Jaïre, laquelle était morte, se lève pleine de vie ; *jeune homme*, je vous le dis, *levez-vous*, et le fils unique de la veuve de Naïm surgit vivant de sa bière. *Lazare*, sortez du *tombeau*, et Lazare, mort depuis quatre jours, quitte sa tombe. *Paralytiques*, prenez votre *grabat* et *marchez*, et les paralytiques prennent leurs grabats et marchent. *Aveugles, voyez*, et la lumière du soleil les éclaire. *Oreilles, ouvrez-vous*, et les sourds entendent.

Tous les prodiges extérieurs qui coulent de Jésus-Christ, comme de source, ont trait à des prodiges plus grands encore, à l'amélioration morale. Car le monde intérieur des âmes, avec leurs souffrances poignantes et l'empire des esprits, ne lui sont pas moins soumis que le monde des corps. « Confiance, votre foi vous a sauvé ; allez et ne péchez plus ; vos péchés vous sont remis ; beaucoup lui a été pardonné parce qu'elle a aimé beaucoup ».

(1) *Luc*, VI, 19. Virtus ex illo exibat et sanabat omnes.

Tel est le langage consolant que Jésus-Christ adresse à diverses classes de pécheurs, lorsqu'il les a guéris de leurs langueurs corporelles. Son regard scrutateur, ce qui est l'apanage de la divinité seule, démêle les diverses pensées des hommes. « Hypocrites, pourquoi pensez-vous mal ? Qu'avez-vous dit en route ? Il n'avait pas besoin qu'on lui parlât de qui que ce soit, il savait tout ce qui se passait dans l'homme. Judas, ce que tu fais, exécute-le vite ».

A son aspect, les démons quittent les possédés, le reconnaissent pour le Fils du Très-Haut et proclament sa divinité. Ainsi, nature corporelle, nature spirituelle, monde visible et monde invisible lui obéissent comme à leur Maître Souverain. Nous le demandons à tout homme de bonne foi : qui jamais exerça une puissance aussi absolue, aussi indépendante, aussi entière sur tout ce qui existe ?

Ce qui est plus merveilleux encore, aucun thaumaturge n'a pu déléguer à autrui son pouvoir sur les lois qui régissent l'univers. Or, Jésus-Christ communiqua le sien à ses disciples, non seulement sous le rapport de l'ordre naturel, mais aussi sous celui de l'ordre surnaturel ; ils opèrent et opéreront à travers le cours des siècles, en son nom, qu'on le remarque bien, des prodiges aussi grands, plus grands même que les siens, et dans leurs actes et leurs paroles, ils ne seront que les agents, les organes, les délégués de sa Puissance.

Si Jésus-Christ a été puissant en *œuvres*, il ne l'a pas été moins en *paroles*. Celles-ci se résument dans sa *doctrine*, dans sa *morale* et dans ses *promesses* ou *prophéties*.

En général, Jésus-Christ enseigne peu de dogmes nouveaux ; il les suppose connus et admis de la saine partie de la Synagogue, il s'appuie sur l'unité de Dieu, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection des corps, sur l'éternité des peines et des récompenses, comme sur des fondements certains et incontestés. Il borne tout son nouveau dogmatisme au développement des mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, contenus en

termes voilés dans l'Ancien-Testament ; il prêche la nécessité de la pénitence et de la grâce. Il se dit égal à son Père, reçoit l'adoration de ses disciples et exige d'eux qu'ils portent l'amour pour lui, jusqu'au sacrifice de ce qu'il y a de plus cher, de plus héroïque, jusqu'au sacrifice de la vie même : « Qui ne m'aime pas plus que son père, sa mère, son épouse, sa vie, n'est pas digne de moi ».

Sa morale se réduit à ce mot, inconnu à tous les anciens systèmes de philosophie et de législation, à ce mot, cause de tant de profanations et de crimes : *aimer*. L'amour de Dieu au-dessus de tout objet créé, au-dessus de soi-même, au-dessus de la famille, au-dessus de la cité, au-dessus de la patrie, et l'amour du prochain comme de soi-même : voilà *la loi* et *les prophètes*. Par conséquent, pardon des injures, supports mutuels de bienveillance, de charité, de justice ; par conséquent, subordination de l'inférieur au supérieur, de l'homme à Dieu, du corps à l'âme, du temps à l'éternité ; obéissance, hiérarchie, respect de tous les droits, tels sont les corollaires de cette morale sublime.

Jésus réhabilite ce qui avait toujours été délaissé de tous les anciens législateurs, philosophes et philanthropes : *l'enfant*, par la vénération dont il l'entoure, en le couvrant de ses tendres baisers, en le proposant comme modèle de candeur et d'innocence à l'imitation de ses disciples, en le déclarant sous la protection d'un Ange du Ciel ; *la femme*, en prescrivant l'unité et l'indissolubilité du mariage, en opposition avec la polygamie et le divorce, passés dans les mœurs publiques d'alors ; *le pauvre*, par l'enseignement de sa communauté d'origne et de destinées ave le riche et par les faveurs dont il le rend l'objet, en se personnifiant dans le pauvre, en réservant le Ciel à la miséricorde et l'enfer à la dureté.

Les promesses ou les prophéties de Jésus-Christ, se rapportent à sa *Personne*, à sa *nation*, à ses *Apôtres* et au *monde entier*.

Il a prophétisé de lui sa Passion, sa Résurrection, le triomphe de la Croix ; à ses Apôtres, il a annoncé leur

apostasie momentanée, la descente du Saint-Esprit, leur succès dans leur apostolat, et leur genre de mort. Il a prédit la destruction prochaine de plusieurs villes rebelles à sa grâce, de Bethzaïde, de Corozaïm, de Capharnaüm, de Jérusalem, la dispersion finale des Juifs, et leur endurcissement. Il a prédit la conversion des gentils, la prédication de son Evangile sur toute la surface du globe, et la durée de son Eglise jusqu'à la fin du monde.

Tel est le pâle résumé des actes et des paroles du Christ, qui sont plus ou moins connus de Caïphe et de ses complices, et qui leur crient par la bouche du divin Accusé : « Oui, je suis le Christ et le Fils de Dieu, à jamais béni. Ils attestent que le Père m'a envoyé, et si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez au moins à mes œuvres (1) ».

Jésus-Christ ne se borne pas à répondre avec franchise et dignité à ses juges transformés en bourreaux et en accusateurs, qu'il est le *Christ* et le *Fils de Dieu*, il les instruit en Docteur infaillible, il leur parle en Dieu, il leur révèle un avenir, qui devrait les faire trembler sur leurs sièges. Il leur annonce qne Celui qui leur paraît si méprisable, qui est leur Accusé, les jugera à son tour ; qu'il est le Juge Souverain des hommes ; que personne n'échappera à sa justice ; qu'il est ce *Fils de l'Homme*, annoncé par le prophète Daniel, qui viendra sur les nuées du Ciel ; « qui a reçu de l'Ancien des jours, du Père éternel, la puissance sur tout peuple, toute tribu, toute langue, et qui règnera éternellement (2) ».

(1) *Joan*, V, 36. Ipsa opera quæ ego facio, testimonia perhibent de me, quia Pater misit me.

Non creditis quia Ego in Patre et Pater in me est, alioquin propter opera ipsa credite. *Joan*, XIV, 11, 12.

(2) *Daniel*, VII, 13. Ecce cum nubibus cœli quasi Filius hominis, veniebat, et usque ad antiquum dierum pervenit. Et dedit ei potestatem et honorem et regnum, et omnes populi, tribus et linguæ ipsi servient, et potestas ejus, potestas æterna quæ non auferetur et regnum ejus quod non corrumpetur.

« *Dès maintenant vous verrez le Fils de l'Homme, assis à la droite de la vertu de Dieu, et venant sur les nuées du Ciel* ».

Quelle affirmation de la puissance souveraine ! Dès *maintenant*, vous verrez que votre Prisonnier si humilié sous le poids de ses fers, juge souverainement, possède et exerce l'autorité divine. Les paroles du Sauveur, adressées et appliquées directement à Caïphe et à ses complices, renferment ce sens effrayant : « Si, jusqu'ici, vous avez fermé les yeux et les oreilles à mes miracles et à ma doctrine, preuves irrécusables de ma divinité, pour l'augmentation de votre aveuglement, de votre endurcissement et de votre impénitence finale, vous allez être les témoins de merveilles plus retentissantes encore ; sous vos yeux, toute la nature portera le deuil de mes souffrances et de ma mort ; le soleil s'obscurcira, les rochers s'ouvriront, la terre tremblera, le voile du Saint des Saints se déchirera ; le centurion romain avec ses soldats, en voyant toutes les convulsions de l'univers, frapperont leur poitrine, et s'écrieront : « C'est vraiment le Fils de Dieu (1) ».

« Vous entendrez parler de ma Résurrection, de mon Ascension au Ciel, de la descente de l'Esprit-Saint, par la voix de mes disciples, et même par celle de la garde que vous aurez mise sur mon Sépulcre ; vous achèterez cette voix comme vous avez acheté celle de Judas, mon apôtre ; vous chercherez à l'étouffer par l'or, le fer, les tortures et le sang ; mais ni caresses, ni menaces, ni vie, ni mort, ne l'arrêteront ; elle retentira avec d'autant plus d'éclat, que les obstacles auront été plus multipliés ».

En résumé, au nom de Dieu vivant, devant le Grand-Prêtre et le Sanhédrin, Jésus-Christ s'affirme :

Le Fils de Dieu ;

Le Messie promis et attendu ;

Le Juge souverain de tous les hommes.

(1) Verè Filius Dei erat iste. *Matth.*, XXVII, 54.

II. *Le Grand-Prêtre déchire ses vêtements sacerdotaux. — Sens de cette lacération.*

Devant cette triple affirmation, aussi éclatante que la lumière du soleil, les juges iniques se frappent-ils la poitrine, de douleur d'avoir méconnu le Libérateur du genre humain ? Tombent-ils à genoux aux pieds du Fils de Dieu ? Loin de là. Le Grand-Prêtre, Saducéen et libre-penseur, ainsi que nous l'avons vu, intérieurement content d'avoir trouvé un prétexte plausible à l'exécution de l'arrêt de condamnation, prononcé il y a longtemps, composant son visage sous les dehors d'une profonde tristesse, s'abandonne à tous les mouvements violents et désordonnés d'un homme sous le coup d'une douleur extraordinaire ; et transporté d'une fureur factice, il déchire les insignes de son sacerdoce et ses vêtements, ainsi que le faisait le commun des Juifs, lorsqu'ils entendaient blasphémer, et debout au milieu de la salle d'audience, il crie de toutes les forces de sa voix : « *Il a blasphémé. Vous tous ici présents, vous avez entendu le blasphème* ». Qu'avons-nous besoin de témoins, de chefs d'accusation ? Son propre témoignage nous suffit. Sa bouche a prononcé sa condamnation. Que vous en semble ?

III. *Jésus est condamné à mort. Arrêt prononcé depuis longtemps, et morale.*

Tous ces vils hypocrites, tous ces comédiens, tous ces libres-penseurs, adulateurs du succès du jour, hurlent à l'unisson de leur président : *Il a blasphémé* ; *il mérite la mort.* Malgré les répugnances de la nature d'entendre sortir de la bouche des juges la sentence de mort, Jésus l'accepta avec joie, et l'offrit à son Père, comme rançon du genre humain.

Quelle horrible jonglerie que la justice humaine, quand la haine et les passions l'inspirent ! Le hurlement tumultueux de l'arrêt de mort prononcé par Caïphe, contre le Sauveur, et répété unanimement par ses complices, n'est-il

pas le digne couronnement d'un conciliabule de brigands ? Arrestation, président, juges, témoins, sentence, tout forme l'image d'une caverne de voleurs, non celle du sanctuaire de la justice (1).

Lors du miracle de la résurrection de Lazare, Caïphe et son conseil s'étaient empressés de se réunir. Ne pouvant nier ni l'éclat ni la multitude des merveilles de Jésus-Christ, ils dirent dans leur embarras : « Que faisons-nous? Cet homme opère beaucoup de prodiges. Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront et perdront notre sanctuaire et notre nation. Le Grand-Prêtre, en qualité de président de l'assemblée, fit adopter la sentence de mort, motivée sur la raison d'Etat qui sert de prétexte à toutes les tyrannies : « Il faut qu'un homme meure pour le salut de tout le peuple (2) ».

Remarquons que le *bien public*, dont alors le Sanhédrin se drapait, se réduisait en définitive à l'intérêt particulier, égoïste, personnel des prêtres, des Scribes et des Pharisiens ; c'étaient leur orgueil, leur hypocrisie, leur cupidité, leur trafic des choses saintes que Jésus flagellait publiquement. Ici la sentence de mort, motivée sur le même fond de haine, prend un masque plus religieux et plus acceptable aux yeux de la multitude. Elle s'appuie sur de prétendues paroles de blasphème qui, légalement, méritent la mort, afin de pouvoir faire valoir ce considérant, à l'aide du mensonge et de la calomnie, aux yeux du peuple et du gouverneur romain.

(1) Les Abbés Lémann, juifs convertis et devenus de savants et excellents prêtres, signalent dans le procès de Jésus-Christ : *vingt-sept irrégularités* ou *cas de nullité;* irrégularité et nullité, par rapport au *président* Caïphe, qui se transforme en haineux accusateur ; par rapport aux *faux temoins*, qui *méritent la mort*, à raison de leur faux temoignage ; par rapport au *temps*, la nuit et la veille de la fête pascale, où le procès a eu lieu. Il nous serait trop long de citer toutes ces *vingt-sept irrégularités ou nullités.* Il nous suffit de constater le défaut de toute procédure légale, à l'égard de notre divin Maître.

(2) *Joan*, XI, 47.

On est consterné de voir que dans une assemblée où siègent des hommes considérables par la naissance, la fortune et la science, personne ne se soit levé pour protester contre les *nombreuses irrégularités*, et faire appel à la vie, à la doctrine, aux miracles de Jésus-Christ, et protester contre l'absence de tout vrai chef d'accusation, contre l'évidence des intrigues et le jeu des passions. Mais que tous, vils adulateurs, rivalisant de haine contre Jésus, sans preuve aucune, sans procédure légale, sur la seule assertion de Caïphe, aient ratifié et acclamé la sentence de mort contre le Messie, l'objet des vœux des patriarches, des prophètes et des justes et l'attente des nations, c'est là une preuve manifeste qu'ils étaient aussi corrompus que leur président. Joseph d'Arimathie et Nicodème n'assistaient pas à la réunion ; ils avaient refusé de paraître à des séances irrégulières, et étaient certains d'avance que leur voix ne serait pas écoutée.

Un pareil aveuglement n'accuse-t-il pas un état mental épouvantable, avant-coureur de la ruine d'une nation ? N'est-il pas l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe :

« La notion de tout droit et de toute justice est oblitérée ; nul ne s'en soucie. Tous courent dans le chemin de l'iniquité et se hâtent de verser le sang innocent (1) ».

« Caïphe, le plus hypocrite et le plus impie des hommes, malgré les miracles sans nombre, dont tu as été le témoin oculaire, tu oses appeler *blasphémateur* et le faire condamner par tes complices comme tel, le Fils de Dieu même, Celui qui est *la voie* de toute âme vertueuse, *la vérité* de l'intelligence des Anges et des hommes, *la vie* au Ciel, sur la terre et dans les abîmes ! Blasphémateur toi-même ! ton blasphême est évidemment un péché contre le Saint-Esprit qui ne sera pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre ; il tombera en traits de feu sur ta tête, sur celle de tes partisans et de tes semblables. Aveugle ! et

(1) *Is.*, LIX, 47. Non est qui invocet justitiam, neque est qui judicet vere... Pedes eorum ad malum currunt et festinant, ut effundant sanguinem innocentem.

vil histrion ! Contre la défense formelle de la loi (1), sous les dehors d'une piété feinte, tu as déchiré tes habits saints que tu ne devais pas déchirer, tu les as foulés aux pieds, tu t'es dégradé de tes propres mains. Indigne rejeton d'Aaron, en punition de tes crimes, de ceux de ta famille et de ta race, le sacerdoce Aaronique est condamné et aboli à jamais ; tu es devenu l'exécuteur de cette condamnation (2). Inspiré de Satan, tu as obstinément nié la divinité de Jésus-Christ et blasphémé le Pontife éternel de qui émane tout sacerdoce comme tout don parfait. L'Auteur de la dignité pontificale dont tu as solennellement méconnu la nature divine, a créé un sacerdoce nouveau, selon l'ordre de Melchisedech ; il t'a remplacé par un autre Pontife qui a publiquement confessé sa divinité. La robe sans couture de ce Pontife nouveau ne sera plus déchirée. Elle durera éternellement, comme le sacerdoce dont elle est la figure (3) ».

De la conduite de Caïphe et de ses partisans, ressort une leçon importante. En face du Christ, il y aura toujours à travers le cours des siècles deux camps : celui de la *négation* et celui de l'*affirmation*.

Ceux qui nient la divinité de ses vertus, la divinité de sa doctrine, la divinité de ses miracles, la divinité de sa personne, et ceux qui les affirment. Les premiers, enflés d'orgueil et agités de passions diverses, sous l'empire du prince des ténèbres, se croient des hommes de progrès, sages, habiles, libéraux, ce sont d'ordinaire :

Les incrédules, qui bornent toutes leurs espérances aux choses fugitives de ce monde ;

Les hérétiques, qui, idolâtres de leur raison individuelle, forgent symbole sur symbole, entassent erreur sur erreur, et finissent par démolir toutes les vérités du Christianisme ;

(1) Pontifex id est, sacerdos magnus inter fratres suos, vestimenta non scindet. *Lev.*, XXI, 10.

(2) Ipse se spoliat, et propriis manibus pontificalia indumenta discerpans, ipse sibi est sui executor opprobrii. *St Léon*, *Serm.* IV de Passione. — (3) *Ps.* CIX, 5.

Les rationalistes, qui, fiers de quelques éléments des sciences naturelles, prétendent rejeter toute croyance qui est au-dessus de la raison et ne veulent admettre que les choses palpables, visibles, mathématiquement démontrées par l'expérience. Cette coalition de libres-penseurs, sous certaines formes religieuses, politiques, scientifiques, comme celle du Sanhédrin, s'unira toujours pour persécuter Jésus-Christ dans ses disciples, pour les enchaîner par des lois odieuses, pour les calomnier par la plume envenimée des scribes à leur solde et à leurs gages, et pour ameuter contre eux la populace égarée, ignorante et inconsciente, par la presse, les livres, les mauvais journaux et les clubs.

Amis du Christ, rassurez-vous, en présence de ces adversaires armés de tous les moyens que donne l'autorité souveraine d'une nation. Devant le tribunal de Caïphe et du Sanhédrin, sous le poids des chaînes et des opprobres, Jésus-Christ proclame solennellement ce qu'il *est* et ce qu'il *sera* toujours; ce que nous croyons d'esprit et de cœur :

Le Messie promis et attendu ;
Le Fils de Dieu vivant ;
Le Juge universel des hommes.

En qualité de Juge Suprême, il exerce. dès cette vie, son jugement, dans son Eglise et par son Eglise. Les âmes de bonne volonté y trouvent, y voient et y adorent la vérité ; les esprits orgueilleux, ivres d'eux-mêmes et de leur prétendue science, passent en aveugles devant elle et la méprisent (1) ; craignons cet effrayant jugement, d'où dépendent nos destinées éternelles.

(1) *Joan*, IX, 39. In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant et qui vident cœci fiant.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN (suite).

Les opprobres.

« *Alors ils lui crachèrent au visage et le frappèrent avec le poing et la paume de la main ; ceux qui le tenaient enchaîné le firent servir de jouet public en le frappant ; d'autres se mirent à lui voiler la face et lui donner des soufflets, en lui disant : Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé ? Ils proféraient contre lui beaucoup d'autres paroles outrageantes* (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Les outrages dont le Sauveur est l'objet. — II. Causes morales de ces opprobres.

I. *Les outrages dont Jésus est l'objet.*

Sous l'inspiration de Caïphe, le Sanhédrin acclama tumultueusement Jésus-Christ coupable de blasphème et digne de mort. Dès que l'arrêt fut prononcé, la maison de Caïphe devint un enfer pour le Sauveur : juges, serviteurs, soldats, témoins, tous furent transformés en bourreaux, ou mieux en diables incarnés. Il est impossible à la plume de retracer et même à l'imagination la plus vive de se représenter, tous les opprobres et les outrages que Jésus subit cette nuit, dans cette caverne de brigands. Chez tous les peuples, la loi naturelle inspire au cœur de l'homme la pitié envers un condamné et le fait regarder comme une chose sacrée, *res sacra*. Ici, Jésus est moins qu'une pauvre brebis que des loups affamés dévorent, moins qu'un ver de terre qu'on écrase, moins que la balayure du monde.

(1) Tunc exspuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt ; alii autem palmas in faciem ejus dederunt. Et viri qui tenebant illum, illudebant ei, cœdentes et velaverunt eum et percutientes faciem ejus, et interrogabant eum dicentes : Prophetiza, quis est qui te percussit ? Et alia multa blasphemantes dicebant in eum. *Matth.*, XXVI, 65, 69. *Marc*, XIV, 65. *Luc*, XXII, 63, 66.

C'est le plus abject des êtres, qu'un génie infernal prend plaisir à tourmenter, à avilir, à rendre repoussant :

Crachats à la bouche, à la figure, sur tout le corps ;

Coups avec le poing, la paume de la main et des baguettes ;

Arrachement des cheveux et de la barbe ;

Railleries, insolences, bouffonneries ;

Affreux cachot.

Voilà quelques-unes des ignominies relatées par l'Esprit-Saint ou par la tradition, dont le Sauveur fut l'objet dans la maison de Caïphe.

Lorsque Samson, dépouillé de ses cheveux qui faisaient sa force, tomba entre les mains des Philistins, ceux-ci l'enchaînèrent, lui crevèrent les yeux, et l'ayant conduit à Gaza, ils le condamnèrent à tourner la meule en lui prodiguant toutes sortes d'outrages. Déjà les cheveux de Samson commençaient à croître, lorsque les princes Philistins s'assemblèrent pour célébrer une fête, en l'honneur de leur dieu Dagon, et pour rendre à leur idole de solennelles actions de grâces d'avoir livré entre leurs mains leur redoutable ennemi. Dans cette solennité, où il y avait plus de trois mille personnes, hommes et femmes, le malheureux Samson servit de jouet public ; on dansa autour de lui ; on l'accabla d'injures et de coups ; mais le fort d'Israël fit crouler le temple sacrilège, ensevelissant sous ses ruines les insulteurs de ses humiliations et de ses souffrances. C'est là une faible image des outrages que subit l'Homme-Dieu, dans la salle d'audience, dans la cour et dans la prison de la maison de Caïphe, après le prononcé de son arrêt de mort.

Cependant, une main invisible empêcha ses bourreaux de mutiler l'ouvrage de l'Esprit-Saint, de lui crever les yeux. Il leur fut permis de les couvrir d'un sale bandeau de haillons, afin de ne pas être troublés par la majesté de ses regards et de pouvoir l'insulter avec plus de liberté et d'audace. Les uns le poussent, d'autres le rudoient ; ceux-ci l'accablent de coups, ceux-là le frappent avec des hous-

sines à la figure, aux bras, aux jambes, sur tout le corps (1); d'autres impriment sur ses joues adorables de cruels soufflets, d'autres encore lui arrachent la barbe et les cheveux; d'autres enfin, par un rafinement de mépris et de cruauté, souillent son visage sacré d'impurs crachats. Ils joignent aux mauvais traitements d'horribles railleries et des blasphèmes, pour tourner en dérision la triple qualité *de Christ*, *de Fils de Dieu* et de *Juge universel* qu'il vient de se donner et le titre de *Prophète* dont le peuple l'acclamait. Comme il a les yeux bandés, ils fléchissent le genou devant lui, comme devant un faux Christ, un faux Dieu, un faux Juge, un faux Prophète. Et le frappant, ils lui disent avec une ironie cruelle et des rires insultants : « Christ, prophétise-nous ; qui est celui qui t'a frappé ? ». La plume inspirée de saint Luc se refuse d'entrer dans les détails et de rapporter tous les sarcasmes et les blasphèmes vomis à cette occasion contre le Sauveur. L'Evangéliste se borne à dire : « Ils l'accablèrent de bien d'autres paroles outrageantes et blasphématoires ».

Finalement, selon la tradition, les bourreaux jetèrent leur condamné, sous une bonne garde, dans un souterrain obscur qui se trouvait dans la maison de Caïphe, et l'enchaînèrent, en attendant le jour, à un rocher qu'on montre encore aujourd'hui aux pèlerins (2). Dans cet affreux cachot, le supplice du divin Patient n'était pas suspendu : sa tête, sa figure, ses bras, ses mains, ses pieds, tous les membres de son corps étaient meurtris, horriblement gonflés, brûlants des plaies reçues, et lui causaient des douleurs atroces. Et ces infâmes continuèrent leurs indignes outrages. Il resta dans ce cachot l'espace d'une heure. Non, jamais une créature vivante ne fut traitée avec au-

(1) Οἱ δὲ ἐῤῥάπισαν, ce qui signifie : frapper avec des baguettes. *Matth.*, XXVI, 67.

(2) On montre dans le couvent des Arméniens, situé sur l'emplacement de la maison de Caïphe, le lieu où le Sauveur était attaché. On l'appelle *la prison* de Jésus-Christ. *Mgr Mislin. Les Lieux-Saints.*

tant de mépris et d'indignité que le Rédempteur dans la maison de Caïphe.

Être le Créateur et le Souverain Seigneur de l'univers, l'inspirateur de tous les vrais prophètes, le Sauveur, le Juge des hommes, et recevoir, pendant plusieurs heures, tous les outrages de vils esclaves soudoyés, comme étant un imposteur, un faux Prophète, un faux Christ, un faux Dieu, un faux Juge ; se savoir les délices des cieux, la consolation de la terre, la terreur de l'enfer, le doux objet des éternelles complaisances du Père céleste, et subir la flétrissure de cruels soufflets, d'immondes crachats, d'horribles blasphèmes de la part des plus scélérats des humains, et cela sans se plaindre, sans pousser un gémissement, quelle indicible torture dans le cœur de Jésus !

II. *Causes morales des outrages de Notre-Seigneur.*

Pourquoi le Sauveur a-t-il permis d'aussi atroces traitements sur son corps et des dérisions aussi insultantes, adressées à sa quadruple qualité :

De Prophète ;

De Fils de Dieu ;

De Messie ;

De Juge suprême des hommes.

La cause principale en est à son office de Rédempteur et de Médiateur. Il endure ces opprobres, à raison de la sévère justice de Dieu et de son immense miséricorde envers nous. Par le péché, surtout par celui de l'idolâtrie, de l'adoration de la créature, nous avons poussé le désordre jusqu'au mépris, jusqu'à l'avilissement du nom auguste de Dieu. C'est pourquoi, pour expier tant de blasphèmes, d'impiétés, d'imprécations, d'amères dérisions, qui attaquent sans cesse la Majesté souveraine, le Sauveur a librement voulu souffrir une réunion indicible de tourments, d'ignominies et d'insultes. Il les a prédits jusque dans leurs moindres détails par la bouche de ses prophètes (1)

(1) *Ps.* XXI, 7. *Is.*, L, 4, 6.

et par la sienne (1). Grâce aux meurtrissures, aux crachats et aux outrages ; grâce au voile sur les yeux, dont l'Homme-Dieu a été couvert dans la maison de Caïphe, nous avons acquis le droit de contempler au Ciel, pendant toute l'éternité, l'éclat de sa face et de sa beauté divine.

Les humiliations volontaires du Rédempteur, ne constituent pas seulement pour nous un sujet d'espérance et de consolation, elles sont encore proposées à notre imitation.

Elles fortifieront et encourageront, à travers le cours des siècles, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, les missionnaires, tous les disciples du Christ, dans leurs luttes contre Satan, le monde et la chair. Si le Fils de Dieu souffre sans murmure, sans plainte, avec résignation et joie, tous ces soufflets, tous ces crachats, toutes ces ignominies qui lui donnent la physionomie d'un vrai lépreux ; s'il consent à être blasphémé, insulté, méprisé, moqué, souillé, ne continue-t-il pas à reproduire, par son exemple, la grande doctrine d'humilité et de douceur qu'il a semée verbalement (2) et qui est l'enseigne de ses vrais enfants et le chemin royal du Ciel ? Ne confond-il pas nos exigences, nos emportements de la vanité, de l'orgueil, qui, prétextant l'honneur de la personne, la dignité de la charge, le respect de l'autorité, cachent une estime démesurée de nous-mêmes et un profond mépris des autres ?

O tendre Jésus ! que d'actions de grâces ne devons-nous pas à votre charité infinie ! Vous n'avez enduré tant d'opprobres, qui paraissent incompatibles avec la Majesté divine, que pour les changer en remèdes, en joyaux, en leçons pour nous ; vous nous avez mérité par eux le bonheur d'être revêtus de gloire et de voir l'éclat de votre face adorable, si nous sommes fidèles aux préceptes de votre Evangile. Plus vous paraissez avili, sous cet affreux poids d'humiliations, plus vous serez cher à notre cœur, pendant ce court espace de temps, que dure notre pèlerinage terrestre, et nous l'espérons, pendant l'éternité (3).

(1) *Luc*, XVIII, 32. — (2) *Matth.*, XI, 29. — (3) Quanto vilior, tanto carior.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN (suite).

Le renoncement de Pierre.

« *Simon Pierre suivait de loin Jésus, ainsi qu'un autre disciple, et le disciple étant connu du Grand-Prêtre, entra avec Jésus dans la maison du Grand-Prêtre. Mais Pierre resta dehors debout, près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du Grand-Prêtre, sortit donc et parla à la portière, et elle fit entrer Pierre jusque dans le vestibule du Grand-Prêtre, et y étant entré Pierre s'assit avec les serviteurs pour voir la fin. Les serviteurs et les satellites, ayant allumé du feu, au milieu de la cour, rangés autour du brasier, se chauffaient, parce qu'il faisait froid. Et debout, parmi eux, Pierre aussi se chauffait, et une servante du Grand-Prêtre, la portière, s'approchant et le regardant à la clarté du feu, lui dit : Vous aussi, vous étiez avec Jésus le Galiléen. Mais il le nia devant tous, disant : Je ne sais et ne connais ce que vous dites. Et il sortit devant le vestibule, et le coq chanta. Comme il sortait hors de la porte, une autre servante le vit et dit à ceux qui étaient là : Celui-ci était aussi avec Jésus le Nazaréen. Et peu après, un autre le voyant, dit : Vous êtes aussi de ceux-là. Plusieurs lui dirent donc : Etes-vous aussi de ses disciples ? Et il le nia de rechef avec serment : Je ne connais pas cet homme. Environ une heure après, un des serviteurs du Grand-Prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin ? Un autre affirmait la même chose, disant : Certainement, celui-ci était avec lui, car il est aussi de la Galilée. Et ceux qui se trouvaient là, s'approchant de Pierre, lui dirent : Certainement, vous aussi, vous êtes de ces gens-là ; votre langage vous trahit. Alors, il se mit à jurer avec exécration qu'il ne connaissait pas cet homme. Et aussitôt, comme il parlait encore, le coq chanta de nouveau* (1) ».

(1) Petrus autem sequebatur Jesum à longe, et alius discipulus.

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Le triple renoncement de Pierre. — II. Les causes de ce renoncement. — III. Les renoncements de nos jours.

I. *Le triple renoncement de Pierre.*

Nous avons dit plus haut que les Apôtres, voyant leur Maître enchaîné et traîné captif, prirent tous la fuite sans attendre ses ordres, quoiqu'il leur eût garanti et sauvé la vie miraculeusement, au jardin des Olives. Cependant, Pierre qui, à la Cène, lui avait promis solennellement qu'il irait avec lui à la mort, tous dussent-ils l'abandonner, et avait protesté de sa fidélité constante, ne tarda pas à se repentir de sa fuite; il revint sur ses

Discipulus autem ille erat notus pontifici, et introivit cum Jesu in atrium pontificis. Petrus autem stabat ad ostium foras : Exivit ergo discipulus alius, qui erat notus pontifici et dixit ostiariæ, et introduxit Petrum. Et ingressus intra, sedebat cum ministris ut videret finem. Accenso autem igne in medio atrii, et circum sedentibus illis, erat Petrus in medio eorum. Stabant autem servi et ministri ad prunas, quia frigus erat, et calefaciebant se ; erat autem cum eis et Petrus, stans et calefaciens se. Venit una (ostiaria) ex ancillis summi sacerdotis. Quem cum vidisset ancilla calefacientem se et sedentem ad lucem et cum fuisset intuita dixit : Et tu cum Jesu Galilæo eras ! At ille negavit coram omnibus dicens ; neque scio ; neque novi quid dicas. Et exiit foras ante atrium et gallus cantavit. Exeunte autem illo januam, vidit eam alia ancilla, et ait his qui erant ibi : et hic erat cum Jesu Nazareno. Et post pusillum, alius videns eum, dixit illi. Et tu de illis es ? Et dixerunt ei : Numquid et tu ex discipulis ejus es ? Et iterum negavit cum juramento : Quia non novi hominem : Et intervallo facto, dicit ei unus ex servis pontificis, cognatus ejus, cujus abscidit Petrus auriculam : Nonne ego te vidi in horto cum illo ? Alius quidam affirmabat dicens : Vere et hic cum illo erat ; nam et Galilæus est. Et post pusillum accesserunt qui stabant et dixerunt Petro : Vere et tu ex illis es ! Nam et loquela tua manifestum te facit. Tunc cœpit detestari et jurare, quia non novisset hominem. Et continuo, adhuc illo loquente, cantavit gallus. Et conversus Dominus respexit Petrum. Et recordatus est Petrus verbi Domini, sicut dixerat : quia, prius quam gallus cantet, ter me negabis. Et egressus foras Petrus, flevit amare. *Matth*,, XXVI, 69. — *Marc*, XIV, 66. — *Luc*, XXII, 55. — *Joan*, XVIII, 15.

pas et suivit Jésus de loin, avec un autre disciple. Quelques interprètes croient que cet autre disciple, connu du Souverain Pontife, était saint Jean l'Evangéliste ; les Saints Pères pensent généralement que c'était Jean Marc, homme riche et considérable de Jérusalem, le propriétaire de la maison du Cénacle, où s'accomplirent les grands mystères de notre sainte Religion.

En suivant de loin Jésus, à raison de la crainte extraordinaire que lui inspirait la haine des Juifs, Pierre arriva irrésolu et le cœur glacé à la maison de Caïphe, où la soldatesque avait traîné son Maître prisonnier. Grâce à la médiation du disciple, son compagnon et ami du Grand-Prêtre, il obtint de la portière la faveur d'y pénétrer. Dans cette fatale demeure, nous allons assister à une des chutes les plus lamentables de l'histoire, laquelle attestera l'insondable faiblesse de l'homme et la grande miséricorde de Notre-Seigneur. Suivons Pierre, le chef de l'Eglise, dans les étapes de son apostasie, et dans celles de la grâce victorieuse de Jésus. Sondons les causes de cet éclatant scandale, afin d'apprendre à nous défier de nos propres forces, et d'imiter la pénitence du prince des Apôtres, si nous avons eu le malheur de céder à la fragilité de la nature corrompue.

A peine Pierre se trouve-t-il à la cour de la maison de Caïphe, qu'il se mêle au groupe des serviteurs et des soldats gardiens ; il se met à discourir familièrement avec eux ; il s'approche même, pour se chauffer, du feu qu'ils avaient allumé au milieu de la cour, et, debout près du foyer, se chauffant, il veut voir le dénouement de ce drame douloureux. Cependant, le voilà réuni à un groupe d'hommes qui, en qualité de serviteurs ou d'esclaves du Grand-Prêtre, et des membres du Sanhédrin, sont par position les ennemis acharnés de Jésus ; ils partagent nécessairement leur haine aveugle, selon la maxime du proverbe allemand : « *On danse au son du fifre de celui qui nous nourrit.* » Chacun répète à l'envi le mal qu'il a entendu dire à son maître contre Jésus de Nazareth. Pierre affiche

des airs d'indifférence, par la crainte d'être reconnu comme un de ses disciples. Cette prudence charnelle, ou mieux, cette froideur à défendre son divin Maître est un premier pas vers l'infidélité : elle vérifiera cette parole de l'Evangile : « Qui n'est pas pour moi est contre moi (1). »

A la clarté du feu devant lequel l'Apôtre chauffe son corps, pendant qu'il laisse son âme se glacer, la portière le reconnaît et le dénonce hautement à la foule environnante, en lui disant en face : « Vous aussi, vous étiez avec Jésus le Galiléen ». Pierre, sans se troubler, avec une impertubabilité étonnante, élevant la voix, dit devant tous : « Femme, je ne sais et ne connais ce que vous dites ».

O fils de Jonas ! ce n'est pas le Père céleste, mais la chair, et Satan même, l'inventeur du mensonge, qui t'ont inspiré ta réponse ! Quoi ! tu ne connais pas Jésus de Nazareth ! Tu affirmes ne rien savoir de ce qui le concerne ! Tu rougis d'être son disciple et d'avoir été dans sa société ! N'est-ce donc pas par amour pour lui, que tu as quitté famille, femme et parents, tes filets, ton gagne-pain, et toutes tes espérances dans le monde ! Ne t'a-t-il pas spécialement choisi, de préférence à tant d'hommes, pour être son Apôtre, le témoin inséparable et le prédicateur de ses vertus, de sa doctrine, de ses miracles, et le dispensateur de ses Sacrements ? Ne t'a-t-il pas associé à tous ses travaux, à sa puissance, en te donnant le pouvoir de chasser les mauvais esprits et de guérir les malades ? N'as-tu pas été le premier des mortels qui ait solennellement professé que Jésus de Nazareth est plus qu'Elie, que Jérémie, plus qu'un prophète ; qu'il est *le Christ*, *le Fils du Dieu vivant ?* N'est-ce pas, à raison de cette profession de foi, que Celui que tu renies a changé ton nom humain de Simon en celui de Pierre, de rocher, pour être le fondement inébranlable de son Eglise, à travers le cours mobile des siècles ? Ne t'a-t-il pas promis l'empire des âmes et les clefs du Ciel ?

(1) *Matth.*, XIII, 12. Qui non est mecum contrà me est.

Dans une autre circonstance, quand à Capharnaüm, après la promesse de l'Eucharistie, un grand nombre de disciples quittèrent Notre-Seigneur, parce qu'ils ne purent comprendre la profondeur du mystère eucharistique, n'as-tu pas répondu, au nom de tous les Apôtres, au divin Maître qui vous demandait : « Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? — A qui irons-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle ? Nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant (1) ». Et sur la remarque d'une servante, sans être interrogé juridiquement devant un tribunal ou menacé d'un châtiment quelconque, ayant la garantie formelle de la liberté et de la vie sauve, donnée par Jésus au jardin des Olives, tu oublies tes sacrifices, tes travaux antérieurs, ton passé glorieux, tes belles professions de foi, tes promesses solennelles de fidélité jusqu'à la mort, ta haute dignité d'Apôtre, d'évêque, de Chef de l'Eglise ; tu oses affirmer, en présence de vils esclaves, que tu ne connais pas cet homme ? Et tu sais qu'il est le vrai Messie, le vrai Fils de Dieu, le Sauveur et l'Espérance du monde ? Quel horrible mensonge et quelle étonnante faiblesse !

Ainsi, la *première étape* dans la chute de Pierre, fut son reniement pur et simple, à l'occasion d'une dénonciation de la portière de Caïphe. Assistons à la *seconde étape* :

Sous l'impression de la peur, Pierre quitta le feu qui avait chauffé ses membres et tué la vie divine en lui.

« Il sortit devant le vestibule et le coq chanta. »

Il y a longtemps qu'on a dit : « Dans toute faute grave, l'on trouve presque toujours l'action de la femme. » Le diable se sert du sexe faible, comme d'un de ses plus terribles instruments de perdition ; nous voyons malheureusement le fait accompli dans le Chef de l'Eglise.

Lorsque Pierre sortait hors de la porte, une autre servante le vit et dit à ceux qui étaient là : « Celui-ci était aussi avec Jésus le Nazaréen ». Elle le fait remarquer à ceux qui

(1) *Joan*, VI, 70. Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.

composent le même groupe. Le témoignage de la servante est confirmé par un serviteur. Alors plusieurs à la fois lui crient : « Toi aussi, es-tu de ses disciples ? ». A cette objurgation l'Apôtre se trouble. « Et il le nie de rechef avec serment, disant : « Je ne connais pas cet homme ». Ici la dénégation n'emprunte pas seulement la formule d'un pur mensonge ; c'est un effrayant parjure, à l'occasion d'une nouvelle dénonciation, de la part d'une servante dont le témoignage est confirmé par d'autres serviteurs. Au nom du Dieu du Ciel et de la terre, Pierre affirme qu'il *ne connaît pas cet homme*. Il atteste la vérité éternelle pour mentir. Encore une fois, quelle faiblesse ! Que l'homme, sous l'influence de Satan, tombe facilement d'un abîme dans un autre abîme ! (1)

Descendons à la *troisième étape* dans la chute du prince des Apôtres.

Après ces deux renoncements, l'Apôtre, bourrelé de remords, inquiet, en proie à des tourments intérieurs et extérieurs, reste comme abasourdi et enchaîné dans ce lieu si funeste à sa fidélité. Il circule ; il va du vestibule à la cour, de la clarté que répand le feu allumé, à l'obscurité de la nuit ; il ne peut se résoudre à quitter le seuil maudit de la maison de Caïphe. Une heure se passe dans ce va-et-vient fiévreux. Pierre est rencontré par un serviteur du Grand-Prêtre, parent de ce Malchus à qui il avait coupé l'oreille, qui lui dit : « Ne t'ai-je pas vu avec lui au jardin ? » Ce témoignage est confirmé par d'autres serviteurs qui, s'approchant du fils de Jonas, le reconnaissent comme Galiléen à son extérieur et à son langage. Devant l'indication et la précision du jardin où Pierre a été vu coupant l'oreille de Malchus ; devant la dénonciation de son habit et de son accent galiléens, l'Apôtre se trouble de plus en plus ; il se croit perdu sans ressources ; il craint de partager immédiatement les fers et la mort de Jésus de Nazareth ; et, non content d'être menteur, parjure, il lance contre lui et les autres de terribles imprécations : « il se

(2) *Ps.*, XLI, 8. Abyssus abyssum invocat.

met à anathématiser son Maître et à jurer avec exécration qu'il ne connaît pas cet homme ».

« Comme il parlait et blasphémait encore, le coq chanta. »

Ainsi s'accomplit à la lettre la prédiction de Jésus. Pierre renonce graduellement son divin Maître, et tombe dans un triple abîme : *abîme de négation*, *abîme de parjure*, *abîme de blasphème* : voilà les trois degrés et les trois étapes dans la chute lamentable du Chef de l'Eglise. Conformément à la parole prophétique du Sauveur à la Cène, Satan a vanné tous ses Apôtres ; il les a jetés bien loin, comme une paille légère ; mais il s'est acharné à cribler Pierre ; il a foulé, écrasé le bon grain ; il l'a rendu un grain un instant mauvais, corrompu et corrupteur.

II. *Les causes morales du triple renoncement de Pierre.*

Voyons sommairement les causes de cette marche descendante de Pierre jusqu'au fond du gouffre de l'infidélité et de l'apostasie. Car l'histoire de la chute de Pierre est celle du cœur humain et notre histoire. Les docteurs assignent au triple renoncement du prince des Apôtres les causes suivantes :

La présomption ;

La témérité et la curiosité ;

Le respect humain et la crainte des tourments.

Pour guérir l'homme de sa grande présomption et le convaincre de sa fragilité, Dieu permet souvent qu'il tombe dans des fautes graves. L'orgueil est l'avant-coureur de la chute. Malgré les avertissements réitérés de son Maître, le chef des Apôtres quitta le bouclier de la prière et de la vigilance ; il croyait posséder en lui-même assez de forces pour repousser tous les assauts ; abandonné de la grâce efficace dont son orgueil l'avait rendu indigne, il ne montra dans le combat que lâcheté et faiblesse. Dans la personne de Pierre, le Sauveur voulut enseigner à tous les hommes cette importante vérité, fondement de sa morale, savoir, « que sans la grâce, ils ne peuvent rien.

Dieu seul est leur appui, leur soutien, leur force (1) ».

A la présomption, l'apôtre ajoute, la *témérité et la curiosité*, seconde cause de sa chute.

En cherchant à dominer l'excessive crainte qui l'avait poussé à fuir, à la vue de son Maître captif ; en revenant sur ses pas, et en suivant Jésus de loin, Pierre témoigne d'un sentiment louable ; malheureusement son amour était plus humain que surnaturel. Il porta la témérité jusqu'à s'engager volontairement dans le péril, où le Sauveur lui avait prédit qu'il succomberait, de la manière la plus malheureuse. Sa témérité est doublée d'une vaine curiosité. Oubliant toutes les prophéties de Jésus-Christ, concernant sa Passion, sa mort, sa Résurrection, il ne veut pénétrer dans la maison de Caïphe, selon la remarque du texte sacré, « que pour voir le dénouement de ce drame douloureux ». En téméraire et en curieux, il se mêle aux groupes environnants ; il va de l'un à l'autre ; il parle familièrement à tous, il questionna, il feint d'être de leur parti, il dissimule, il ment, et la honte de deux renoncements ne lui fait pas quitter ce lieu, où il reste près de trois heures. Il ne fuit pas l'occasion ; or, l'occasion renferme une terrible puissance pour attaquer les esprits les mieux trempés et les vaincre. Toujours elle restera vraie cette sentence de l'Ecriture : « Qui aime le péril, y périra (2) ». L'ange du Seigneur ordonne à Loth et à sa famille, de sortir de Sodome et de ses environs, et de fuir sur une montagne, afin de n'être pas enveloppés dans les flammes, qui allaient dévorer les cinq villes coupables. Par cet ordre, Dieu voulait nous faire entendre, qu'il est des circonstances, où il ne suffit pas de briser les liaisons, et de fuir les sociétés dangereuses, mais il faut même quitter les lieux où brûle le feu des passions. En se jetant donc au milieu du danger, en s'exposant témérairement à l'occasion de pécher, par curiosité, Pierre chancelle au premier souffle de la tentation, et apostasie honteusement.

(1) *Joan*, XV, 5. — *Cor.*, III, 5.
(2) *Eccl.*, III. Qui amat periculum, in illo peribit.

A la présomption et à la témérité, qui ont perdu Pierre, il faut joindre encore le *respect humain et la crainte des tourments.*

Lorsqu'un esprit présomptueux, téméraire, curieux, nous excite à nous mêler à des hommes pervers et ennemis de nos croyances, on leur cède par crainte de leur déplaire ; on se laisse facilement gagner à la contagion de leur langage ; leur rire, leurs sarcasmes nous déplaisent d'abord, mais on finit par y être entraîné, même par en être charmé ; le courage s'amollit, les convictions s'affaiblissent ; on oublie ses engagements et ses promesses les plus solennelles ; on doute, les idées contraires se croisent, se heurtent, se combattent. Vienne le moment où l'on est obligé de faire une profession de foi nette et précise, et de défendre son symbole, on rougit de son passé, on le renie, on se rallie au parti dominant, et, de renoncements en renoncements, on tombe enfin dans l'infidélité et l'apostasie.

III. *Les renoncements de nos jours.*

Telle fut la malheureuse histoire du prince des Apôtres dans sa chute lamentable ; telle est souvent aussi notre triste histoire. Car, on peut renier Jésus-Christ de diverses manières, et aujourd'hui nous sommes les témoins attristés de honteux et scandaleux renoncements.

On renonce Jésus-Christ dans sa *vie et ses exemples :* il est notre Modèle, la Règle de notre conduite (1). A titre de chrétiens, ne devons-nous pas être ses images vivantes, mais y en a-t-il beaucoup d'entre nous qui aient un seul trait de sa vie pauvre, mortifiée, détachée des choses de la terre, et dévouée à Dieu et aux hommes ? On est croyant en paroles et infidèle dans les œuvres (2).

On renonce Jésus-Christ dans sa *doctrine et sa morale.* Les dogmes de l'Evangile, ainsi que le frein des passions qu'ils imposent, ne sont-ils pas publiquement niés et rejetés ?

(1) *Joan*, XIII, 15. Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum feci, ità et vos faciatis.

(2) Confitentes se nosse Deum, factis autem negant. *Tit.*, I, 16.

On renonce Jésus-Christ dans son *Baptême*. Le caractère ineffaçable du chrétien, qui nous rend enfants de Dieu, les temples du Saint-Esprit, qui fait notre grandeur et notre dignité, n'est-il pas renié aujourd'hui publiquement par les membres si nombreux et si influents de l'Internationale et de la Franc-Maçonnerie ?

On renonce Jésus-Christ dans la *prière*, l'*audition de la parole de Dieu*, dans le *sacrifice de la Messe*, dans les *sacrements, surtout dans ceux de la Pénitence et de l'Eucharistie*. Les exercices de piété, si doux à l'âme fidèle, et les sacrements, sources de la grâce et de la vie chrétienne, ne sont-ils pas abandonnés, méprisés et trop souvent bafoués par le plus grand nombre des hommes ?

On renonce Jésus-Christ dans sa *Croix*. Les justes afflictions que la Providence nous envoie, ne forment-elles pas le sujet de nos révoltes intérieures et de nos murmures ?

Les peines inséparables de la vie, que nous devons accepter et porter sur les traces du Sauveur, et unir à ses souffrances pour les rendre expiatrices et méritoires des récompenses éternelles, ne les rejetons-nous pas avec horreur ?

On renonce Jésus-Christ dans sa *mort*. Une société sortie de l'enfer ne s'est-elle pas organisée, en plein pays chrétien, dans le but d'entourer un pauvre moribond, qui a eu le malheur de s'affilier à cette secte diabolique, pour qu'aucun prêtre ne puisse l'approcher, le consoler, le fortifier, lui préparer le passage du temps à l'éternité, et qu'après la triste mort du malade, elle puisse s'emparer de son cadavre, et procéder, au grand scandale du public, à l'enfouissement civil et laïque, de celui que les frères adeptes regardent, non comme l'enfant de Dieu, le temple de l'Esprit-Saint, mais comme une bête, un descendant du singe ?

Que d'affligeants renoncements n'avons-nous pas journellement sous les yeux ! Devant ce navrant spectacle, en réparations de tant d'outrages et d'insultes, âmes fidèles, témoignez à Notre-Seigneur, encore plus de fidélité et d'amour.

JÉSUS DEVANT CAÏPHE ET LE SANHÉDRIN (suite).

La Pénitence de Pierre.

« *Et le Seigneur se retournant, regarda Pierre, et Pierre se ressouvint de la parole que le Seigneur lui avait dite : « Avant que le coq ait chanté deux fois, vous m'aurez renié trois fois. Il sortit, et pleura amèrement* (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. La Passion du cœur de Jésus. — II. Les causes de la pénitence de Pierre. — III. Caractères de cette pénitence qui doit nous servir de modèle.

I. *La Passion du cœur de Jésus.*

Après le triple renoncement de Pierre, Satan paraissait avoir complétement anéanti l'œuvre de Jésus-Christ. Tous les Apôtres étaient en fuite et cachés ; leur chef avait renié son Maître, avec serment et anathème ; Judas l'avait vendu à prix d'argent. Le Sauveur était captif, enchaîné, l'objet de toutes les ignominies et condamné à mort, comme blasphémateur ; ses vertus, sa doctrine, ses miracles, ses sacrements étaient regardés comme venant d'un séducteur et d'un agent de Béelzébuth, le prince de l'enfer. Selon toutes les probabilités humaines, tout ce qui concernait la mission du Rédempteur, semblait désespéré. Que restait-il au divin Condamné, sinon une Croix qu'on fabriquait pour y clouer ses membres, et le suspendre entre le ciel et la terre, comme le plus vil des criminels ? Mais la Croix sera son triomphe.

Cependant, la protestation trois fois répétée de Pierre, qui affectait publiquement ne pas connaître cet homme,

(1) Et conversus Dominus respexit Petrum. Et recordatus est Petrus verbi Domini, sicut dixerat, quia priusquàm gallus cantet ter me negabis. Et egressus foras Petrus flevit amare ». *Matth.*. XXVI, 75. *Marc*, XIV, 66. *Luc*. XXII, 63. *Joan*, XVIII, 38.

perça l'âme de Jésus-Christ; elle lui fut plus sensible que tous les autres outrages reçus ; c'était le supplice qui venait de l'ami le plus privilégié, du témoin inséparable de ses vertus, de ses prodiges, de son enseignement, de ses sacrements, de sa gloire sur le Thabor ; de celui qu'il avait établi le chef de ses Apôtres, le fondement de son Eglise ; à qui il avait promis les clefs du Ciel et l'empire des âmes, et qui s'était solennellement engagé à affronter la mort par amour pour Lui. — Eh bien ! Pierre, si favorisé de ses grâces, proteste, jure, qu'il ne le connaît pas ; il ne connaît plus son nom, sa Personne, ses disciples, sa Mère ; il ne connaît rien de sa doctrine et de ses miracles ; il ne connaît rien de la Cène, des touchants adieux et des prédictions de son Maître ; il ne connaît rien de son agonie, de sa captivité au jardin des Olives : il rougit de lui, de sa société, de ses rapports ; il rejette bien loin tout ce qui le regarde, comme une insulte à son caractère, à sa dignité, à sa qualité d'enfant fidèle de la Synagogue et de citoyen soumis aux lois de sa patrie. Et, remarquons-le bien : tous les renoncements du prince des Apôtres sont faits non devant un tribunal et des juges, non en face des tortures et de la mort, mais sur une simple dénonciation de deux servantes et de quelques esclaves. Une telle faiblesse et une telle lâcheté n'enfoncèrent-elles pas comme deux clous dans le cœur de Jésus ? Car il y eut en Notre-Seigneur deux *Passions*, celle du *corps* et celle du *cœur*.

« Etre lié, conspué, frappé de verges, couronné d'épines, cloué aux pieds et aux mains sur une Croix ; être percé d'une lance, supplice du corps horrible, tolérable en quelque sorte ; mais être vendu par un ami ; avoir choisi des hommes pour être nos familiers, nos frères, nos héritiers, et se voir renié par le premier d'entre eux, abandonné des autres ; subir successivement le baiser de l'hypocrisie, le trait de l'ingratitude, l'abandon de la pusillanimité ; endurer tour à tour la lâcheté de celui-ci, la vénalité de celui-là, l'impudeur d'une cour, la stupidité insolente des foules ; être Saint, Bon, Bienfaiteur, Sauveur, Père, Roi

et Dieu, et à cause de cela devenir la Victime de ceux qu'on est venu racheter ; avoir quitté le Ciel pour affranchir la terre, puis souffrir et mourir dans le délaissement de la terre et du Ciel : voilà le supplice du cœur ; ce fut principalement le supplice de Jésus-Christ (1). »

II. — *Les causes de la pénitence de Pierre.*

Pierre a contribué beaucoup à la Passion du cœur de Jésus. Mais Notre-Seigneur, qui tire le bien du mal, se servit de cette chute lamentable pour nous montrer, dans la personne de son premier Apôtre, la fragilité de l'homme abandonné à ses propres forces, sa grande miséricorde à l'égard du pécheur, et nous donner en même temps en Pierre un vrai modèle de pénitence et un instrument, un témoin de cette bonté sans bornes.

Nous venons de voir dans le prince des Apôtres un terrible exemple de la faiblesse humaine, contemplons maintenant un moment sur lui l'action de l'infinie miséricorde du Sauveur.

Si le malheureux fils de Jonas protesta trois fois qu'il ne connaissait pas son ancien Maître, au moment où, par amour pour nous, celui-ci subissait tous les outrages imaginables, Jésus n'oublia pas celui qu'il avait constitué le fondement de son Eglise ; il continua de l'aimer ; il entendit son *ignoble mensonge,* son *faux serment,* ses *imprécations horribles :* son cœur en fut brisé. A peine Pierre eut-t-il achevé ses anathèmes que le doux Jésus, oubliant ses chaînes, ses tortures physiques et morales, tourna la tête et jeta sur l'Apôtre infidèle un de ces regards que nous pouvons appeler, un *regard de compassion*, qui inspire la force et la confiance ; un *regard d'illumination*, qui éclaire soudain l'intelligence sur l'horreur du péché commis, enfin un *regard d'amour*, qui fend le cœur du coupable et fait jaillir de ses yeux les larmes amères du repentir.

(1) M. l'abbé Baunard. *L'Apôtre saint Jean.*

Ainsi dans ces paroles : « *le Seigneur regarda Pierre, et Pierre se ressouvint, sortit et pleura amèrement* ». nous avons l'histoire de la miséricorde de Dieu et celle de notre misère ; on y trouve l'excès de la faiblesse humaine et la nécessité de la grâce ; on y voit l'homme s'affaissant sous son propre poids et ne se relevant qu'avec le secours d'en Haut, suivant cette parole du prophète : « Notre perte vient de nous et notre salut de Dieu (1) ».

III. — *Caractères de la pénitence de Pierre.*

Pierre, touché du regard divin de Jésus, non-seulement pleure amèrement ses péchés, mais il est vraiment changé et converti. Sa conversion, comme sa chute, est formellement consignée dans l'Evangile (2). Elle renferme tous les caractères et toutes les conditions d'une vraie pénitence. Elle est :

Prompte ;

Sincère et intérieure ;

Efficace et réparatrice ;

Constante et zélée pour réparer le scandale donné.

La conversion de Pierre est *prompte*. Dès que le coq eût chanté pour la deuxième fois, et que Jésus-Christ eût laissé tomber sur son Apôtre son regard compatissant et miséricordieux. Pierre se reconnaît profondément coupable ; il ne renvoie pas sa conversion à un autre moment ; il n'attend pas un second regard ; il s'empresse de correspondre à la grâce qui lui est offerte. Il craint que cette grâce négligée ne soit la dernière. « *Respexit et flevit.* »

Pécheurs, voilà votre modèle : profitez de la grâce qui vous est donnée. Aujourd'hui que vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs : demain il sera peut-être trop tard. En différant votre conversion de jour en jour, d'année en année, vous vous exposez à ne plus entendre l'appel divin, et malheur à vous si vous êtes

(1) *Osée*. Perditio tua ex te, Israël ; tantummodo in me auxilium tuum.

(2) Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos. *Luc.* XXII, 32.

condamnés au silence de Dieu, le plus effrayant des châtiments ! Plus vous croupissez dans le péché, plus le sommeil de l'indifférence s'appesantira sur vous; plus les chutes deviendront fréquentes : l'horreur du mal sera moins vive, la volonté moins puissante, la grâce moins efficace, et vous serez plus près du désespoir que du pardon. Ne dites pas — et c'est l'avertissement de l'Esprit-Saint : « La miséricorde de Dieu est grande ; il aura pitié de nos nombreux péchés ». Craignez, au contraire, cette menace foudroyante : « Ne tardez pas de vous convertir au Seigneur ; ne différez pas de jour en jour, si vous ne voulez pas être surpris par sa colère et devenir un objet de sa vengeance (1). »

La conversion de Pierre est *sincère et intérieure*. Le regard de Notre-Seigneur, ainsi que nous l'avons remarqué, fut *illuminateur*. Il découvrit à Pierre tous les péchés renfermés dans son triple renoncement : péché d'incrédulité aux recommandations et aux prédictions de son Maître ; péché de présomption, péché de témérité, péché de curiosité, péché d'ingratitude, péché de lâcheté, péché de respect humain, avec leurs circonstances aggravantes ; tous ces péchés multiples, commis en face de son Maître, au moment même où il était enchaîné et accablé d'outrages, se présentent à l'esprit éclairé de Pierre, et pèsent de tout leur poids sur son cœur ; ils le déchirent, le brisent, le navrent, en un mot. Sa douleur, comme toute grande douleur, est silencieuse ; elle n'éclate pas au dehors en cris déchirants. Pierre ne parle pas, il pleure ; ses larmes sont à la fois sa confession extérieure et le signe visible de son repentir intérieur, et quoiqu'elles ne paraissent pas implorer son pardon, elles le méritent. Heureuses larmes qui, en prenant leur source dans un cœur véritablement contrit, acquirent l'efficacité d'un nouveau baptême, et effacèrent dans l'âme de l'Apôtre la tache de son infidélité : elles furent le bain salutaire qui en lava la souil-

(1) *Eccl.*, V, 8.

lure, le baume qui en adoucit la plaie, le remède qui la guérit. En sillonnant les joues amaigries du pénitent, elles rejaillirent douces et consolantes, portées sur les ailes de la contrition parfaite, jusqu'au trône du Très-Haut, et apaisèrent sa justice (1). — Telle doit être notre conversion, *sincère* et *intérieure*.

A-t-elle toujours ces deux caractères ? N'appartenons-nous pas à cette nombreuse catégorie de pénitents qui, au temps pascal, se présentent au tribunal de la réconciliation, poussés par des mobiles naturels, humains et non surnaturels et divins ; qui se confessent par routine, ou par manière d'acquit, pour gagner l'affection, l'estime, la protection de quelques parents ou amis, mais non pour se convertir sincèrement et mener une vie franchement chrétienne ; qui n'éprouvent aucun regret de leurs fautes ; qui les débitent au confesseur avec autant de sang-froid et de liberté que s'ils faisaient le récit d'actions vertueuses ? — Une telle confession n'est-elle pas l'impénitence que Jésus-Christ pleura, en contemplant l'obstinée Jérusalem ? (2)

La conversion de Pierre est efficace et réparatrice. — A l'instant où Pierre est touché du regard compatissant, illuminateur et amoureux du Sauveur, il sort de la maison maudite de Caïphe ; il fuit les lieux, les personnes si funestes à sa vertu. Cinquante jours plus tard, à la Pentecôte, il réparera publiquement, devant la foule du peuple, devant le Sanhédrin et leurs serviteurs, le scandale donné, en leur montrant le boîteux guéri, au nom de Jésus de Nazareth qu'ils ont crucifié, et en leur annonçant que son nom est le seul qui puisse sauver les hommes (3).

Ainsi la vraie conversion est *efficace* et *réparatrice* : elle renonce, non en paroles, mais effectivement, à l'iniquité ; elle rompt avec les occasions, les intrigues, les compagnons et les amis dangereux ; elle fuit les maisons, les spectacles, les lieux publics où la vertu est exposée au naufrage ; elle ne craint pas de réparer par une vie édi-

(1) A maxillâ enim ascendunt usque ad cœlum, et Dominus exauditor. *Eccl.*, XXXV, 19. — (2) *Luc*, XIX, 41. — (3) *Act.*, IV, 12.

fiante le scandale donné ; mais aussi elle ne présume pas de ses forces, et ne met sa confiance que dans le secours de Dieu (1).

La conversion de Pierre est *constante et zélée* pour le *salut des âmes*. En sortant de la maison de Caïphe, le chef du Collège apostolique, d'après une antique tradition, alla pleurer son péché dans une grotte, située derrière le mont Sion, qu'on montre encore aujourd'hui aux pèlerins. Sa pénitence dura toute sa vie. Le pape saint Clément, son disciple et son successeur, raconte qu'au chant du coq Pierre se levait, toutes les nuits pour demander à Dieu pardon de ses renoncements passés , et que ses fréquentes larmes avaient tracé autour de ses yeux un cercle rouge et creux, et deux sillons sur ses joues amaigries ; il ne mangeait plus que des lupins et des herbes amères.

Dans la personne de Pierre, Notre-Seigneur fait surtout éclater sa grande miséricorde, afin qu'il puisse mieux la prêcher, par son exemple et son enseignement, à tous les siècles. Sa conversion servira souverainement à exciter à la pénitence les hommes, ses frères (2), et le chant du coq sera la conscience d'un chacun qui l'avertira de sa chute et de la nécessité de faire pénitence.

Ne peut-on pas ici établir la coïncidence merveilleuse entre la chute d'Aaron et celle de Pierre, entre celle du premier Grand-Prêtre, désigné de l'Ancienne Alliance, et celle du premier Grand-Prêtre, désigné de l'Evangile.

Pendant que Moïse recevait sur le Sinaï les tables de la Loi et recueillait les instructions nécessaires de la bouche de Dieu, les enfants d'Israël oubliaient leur promesse récente de n'avoir d'autre Dieu que le Dieu de Jacob. Fatigués d'attendre le retour tardif de leur mandataire, ils allèrent trouver Aaron et lui dirent : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous ; car, pour ce Moïse qui nous a tirés de l'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé ». Aaron, au lieu de repousser avec indignation un projet aussi impie, résista mollement aux rebelles. Cédant à la

(1) *Joan*, XXI, 15. — (2) *Luc*, XXII, 32.

crainte, il fondit un veau d'or, sur le modèle du bœu-Apis, un des grands dieux de l'Egypte. On lui dressa un autel, et on se livra, en son honneur, à tous les excès de la dissolution. L'Ecriture Sainte a appelé l'infidélité d'Aaron le *plus grand* des crimes (1). Le péché d'infidélité de Pierre fut aussi un abîme insondable d'ingratitude, un péché monstrueux, le plus grand peut-être après celui de Judas, et cependant Dieu le pardonna comme celui d'Aaron. Le Seigneur, en choisissant pour chefs suprêmes de ses deux Testaments deux apostats, ne voulut-il pas nous faire comprendre la grandeur de sa miséricorde et l'abîme de notre misère ? Saint Paul confirme cette vérité quand il dit : « Tout pontife établi pour la direction des hommes est choisi parmi les hommes, afin qu'étant homme lui-même, faible, infirme, sujet à l'erreur, il puisse compatir aux faiblesses, aux infirmités, aux erreurs des autres (2) ».

C'est à l'homme peccable et pécheur, et non aux Anges, aux esprits célestes, que la bonté de Notre-Seigneur conféra le pouvoir divin d'absoudre le pécheur, afin que se souvenant de ses propres misères, il fût plus disposé à la bonté et à la miséricorde envers ses frères. Si Pierre qui reçut seul les clefs du Ciel et la plénitude du pouvoir d'absoudre le pécheur repentant, eut lui-même besoin d'une grande absolution, Notre-Seigueur nous enseigna par l'exemple du prince des Apôtres avec quelle indulgence le prêtre doit accorder le pardon sollicité par le repentir (3). Ainsi la chute de Pierre, le chef de l'Eglise, et sa résurrection à la grâce, nous excitent à espérer et à mettre une confiance illimitée en la bonté divine.

Seigneur, jetez aussi sur nous un regard de compassion, de miséricorde et d'amour ; éclairez notre intelligence d'un rayon de votre lumière ; touchez notre cœur, afin que les larmes du repentir en jaillissent, et que, coulant

(1) *Exod.*, XXXII. Induxisti maximum peccatum. — (2) *Heb.*, V.

(3) *S. Chrys. de Sacerdotio.* Petrus enim orbis terrarum doctor et magister, peccavit et veniam impetravit, ut hæc indulgentiæ norma et regula judicantibus præberetur.

de nos yeux, elles remontent jusqu'au trône de votre bonté, et obtiennent le pardon de nos fautes et le retour de votre amitié !

JÉSUS DEVANT CAÏPHE (suite).

La nouvelle réunion du Sanhédrin, le matin.

« *Le matin venu, tous les princes des prêtres, les Scribes et les anciens du peuple, tinrent précipitamment conseil contre Jésus, pour le faire mourir, et l'ayant fait amener devant eux, ils lui dirent : « Si vous êtes le Christ, dites-le nous ». Il leur répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas, et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas, et ne me renverrez point. Mais désormais le Fils de l'Homme sera à la droite de la puissance de Dieu ». Alors tous dirent : « Vous êtes donc le Fils de Dieu ? » Il répondit : « Vous le dites, je le suis. ». Eux s'écrièrent : « Qu'avons-nous besoin d'autres témoignages ? Nous l'avons nous-mêmes entendu de sa bouche ? » Et tous en foule se levant, le conduisirent lié chez Caïphe dans le Prétoire, pour le livrer au gouverneur Ponce-Pilate. Or, c'était le matin* (1). »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Le matin Jésus parait de nouveau devant le Sanhédrin. — II. Interrogatoire de la part du conseil et réponse de Jésus. Confirmation de la sentence de mort. — III. Jésus est conduit lié à Pilate. Causes. L'heure matinale.

I. *Jésus parait le matin de nouveau devant le Sanhédrin.*

Quelle horrible nuit passa le divin Rédempteur, depuis le jeudi soir jusqu'au vendredi matin ! Jamais ni les

(1) Mane autem facto, confestim concilium inierunt omnes principes sacerdotum, scribæ et seniores populi, adversus Jesum ut eum morti traderent et duxerunt illum in concilium suum dicentes : si tu es Christus dic nobis ? Et ait illis, si vobis dixero, non credetis

étoiles, ni la lune, n'auront jeté leur mélancolique lumière sur une pareille scène de douleur. Les émotions des derniers adieux de Jésus faits à sa Mère et à ses Apôtres ; la prière suppliante du jardin des Olives ; l'agonie, la sueur de sang, la trahison de Judas, la captivité, les chaînes, l'abandon de tous ses Apôtres, la marche pénible et douloureuse à travers un chemin rocailleux, sous l'escorte de séides brutaux ; la maison d'Anne, la maison de Caïphe, l'interrogatoire, les soufflets, les injures de toute sorte, l'apostasie de Pierre, la condamnation à mort, la prison, toutes ces angoisses et toutes ces tortures réunies, ne firent-elles pas subir à l'innocente Victime des péchés du monde, une double Passion, celle *du corps* et celle du *cœur* ? Qui pourra jamais en comprendre la poignante amertume ? Hélas ! le Calice présenté par la Justice éternelle n'est pas encore vidé; le Sauveur doit le boire tout entier. Le soleil s'est levé sur l'horizon : il éclairera des horreurs plus grandes encore que celles de la nuit ; il voilera bientôt de douleur sa face éclatante, et portera avec toute la nature le deuil du meurtre de son Créateur.

Si, pendant cette nuit d'expiation, le Rédempteur souffrit des tourments indicibles, il ne faut pas croire que ses ennemis jouirent d'un doux repos : *la paix n'est pas aux impies* ; ils furent agités d'une fièvre anxieuse ; ils voulurent hâter l'exécution de leur Condamné, à raison de la grande solennité de la fête de Pâque. Ils expédièrent dans tous les sens des émissaires pour convoquer les membres du Sanhédrin, afin qu'ils assistassent, dès l'aurore, à une dernière réunion, qu'ils confirmassent la sentence de mort et la fissent exécuter par Ponce-Pilate.

mihi : si autem et interrogavero non respondebitis mihi ; neque dimittetis. Ex hoc autem erit filius hominis sedens a dextris virtutis Dei. Dixerunt autem omnes : Tu ergo es Filius Dei ? Qui ait ; Vos dicitis : Quia ego sum. At illi dixerunt : Quid adhuc desideramus testimonium ? Ipsi audivimus de ore ejus ; et surgens omnis multitudo eorum et vinctum adduxerunt eum à Caipha in prætorium et tradiderunt Pontio Pilato, præsidi. Et erat mane. *Matth.*, XXVII, 1, 3. *Marc*, XV, 1. *Luc*, XXII, 71. XXIII, 1. *Joan*, XVIII, 28.

Pour le succès de cette exécution, ils avaient deux obstacles à vaincre : le *gouverneur romain* et la *foule des adhérents du grand Prophète de Nazareth*. Il fallait gagner l'assentiment du premier et détruire l'attachement des seconds. C'est pourquoi, le texte sacré dit que, le matin venu, les trois chambres qui composaient le Sanhédrin, la *chambre des prêtres*, *celle des Scribes et celle des Anciens* ou *notables*, s'empressèrent de s'assembler. La réunion de la nuit étant illégale et visiblement composée d'une minorité trop haineuse, Caïphe, en politique avisé, avec ses complices, crut prudent de convoquer, le matin, une nouvelle assemblée, afin de donner à son jugement, par un plus grand nombre de suffrages, une forme plus légale, de peser d'un plus grand poids sur l'esprit du gouverneur et de frapper davantage l'imagination du peuple. Dans cette séance, comme dans les précédentes, il n'est pas question de chercher la vérité ni la justice, ni de revenir sur le décret de la nuit dernière. Au mépris de toute loi, l'assemblée n'a qu'un but, dit l'Evangile, *celui de livrer Jésus à la mort, et à la mort la plus infâme, et de donner* à l'œuvre déicide l'apparence de la légalité. Caïphe, sûr des dispositions de son Sénat, n'interroge plus, le matin, Jésus qu'il a condamné deux fois ; il laisse ce rôle à d'autres membres de l'assemblée ; il se borne à présider, et communique à ceux qui n'étaient pas présents à la séance de la nuit, le principal chef d'accusation sur lequel est motivée la sentence de mort, savoir : le *crime d'impiété et de blasphème*, parce qu'il se dit « *le Christ et le Fils de Dieu* ».

II. *Interrogatoire du Conseil. Réponse de Jésus. Confirmation de la sentence de mort.*

Quand Jésus fut donc tiré de sa prison (1) et mené de-

(1) La maison de Caïphe a été convertie en un couvent qui appartient aux Arméniens. On y montre le lieu où Notre-Seigneur était attaché. On l'appelle *la prison* du Sauveur. Mgr *Mislin. Les Lieux-Saints.*

vant le Conseil dans l'état pitoyable où ses bourreaux l'avaient mis, les vêtements en désordre, une partie de la barbe et des cheveux arrachés et souillés de crachats, la tête, les mains, les pieds, tout le corps sillonné de plaies sanguinolentes, ce spectacle lamentable, loin d'exciter des sentiments de commisération dans les cœurs de ces juges iniques, les remplit au contraire d'une joie féroce. Ils adressèrent donc au Condamné, pour la forme seulement, la même demande que Caïphe, pendant la nuit : « Si vous êtes le Christ, dites-le nous ». Notre-Seigneur, qui voit les sentiments homicides de leurs cœurs, leur répond catégoriquement qu'il connaît leur parti pris, qu'ils ne changeront pas devant ses affirmations et ses interrogations ; il sait aussi que la sentence de mort prononcée contre lui est irrévocable dans leur volonté et qu'ils ne le renverront pas. Néanmoins, pour leur inspirer une crainte salutaire, il leur affirme de nouveau qu'il est le *Fils de l'Homme*, *le Christ*, *le Juge Souverain*, annoncé par le prophète Daniel, et à qui l'Eternel a donné l'empire sur tous les peuples de la terre.

Alors tous, comprenant bien l'application de la prophétie, dirent : « Vous êtes donc le Fils de Dieu ? — Il leur répondit : « Vous le dites, je le suis ». Devant cette affirmation si nette et si précise, la comédie tumultueuse de la nuit se répéta : « Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage ? Nous l'avons entendu de sa bouche ». Et la sentence de mort est de nouveau proclamée à l'unanimité. — Les sénateurs sont enchantés d'avoir trouvé un prétexte pour donner une forme judiciaire à leur condamnation. Jésus, s'affirmant le Christ, le Messie, le Juge des hommes, se proclamait par là même le Roi des Juifs, le Restaurateur du trône de David : ce qui est vrai dans un sens spirituel. Mais les esprits haineux entendaient cette vérité dans un sens matériel, et ils s'empressèrent de mener leur Condamné devant Ponce-Pilate et de réclamer la mort de la croix, due à un chef de rebelles.

III. *Jésus est conduit enchaîné à Pilate. Causes. L'heure matinale.*

Jésus est encore lié de plus fortes chaînes, afin qu'on le prenne pour un criminel des plus dangereux, indigne de pardon et de pitié, aux yeux de la multitude et du gouverneur. Et, spectacle unique dans l'histoire judiciaire, tous ces juges d'iniquité, prêtres, Scribes et notables, se lèvent de leurs sièges, et ces prétendus patriotes ne rougissent pas d'ameuter contre le Condamné la foule qui encombre la cour, le vestibule et le dehors de la maison de Caïphe, et de l'entraîner à leur suite pour conduire Jésus, fortement lié, dans le Prétoire et le livrer au pouvoir de l'Etranger.

La marche jusqu'au palais de Pilate, distant d'un kilomètre de la maison de Caïphe, était aussi pénible qu'humiliante pour le Sauveur, affaibli par l'insomnie et les indicibles tortures de la nuit. C'était une horrible voie de douleur. — Le Sanhédrin, marchant en corps devant Jésus, enchaîné et environné d'une cohorte de soldats, et suivi d'une multitude innombrable de serviteurs, d'habitants de Jérusalem et de pèlerins de toutes les provinces de la Judée et des vastes régions de l'empire romain, voulut donner en spectacle le Condamné, le discréditer et le déshonorer aux yeux de tous, en imposer à Pilate et lui forcer la main. Mais ici se manifeste clairement, comme dans toute l'histoire de la Passion, cette grande vérité : « L'homme s'agite et Dieu le mène ». Les plus grands impies concourent à l'accomplissement de ses admirables desseins. Le Sanhédrin, en conduisant lui-même son Condamné avec un si grand cortège, ne pense qu'à le flétrir aux yeux de l'opinion publique et à obtenir plus facilement son Crucifiement de la part du gouverneur ; et il n'est que l'exécuteur d'en haut. Il constate officiellement l'accomplissement de la prophétie de Jacob, relative à l'époque de l'arrivée du Messie, l'attente des nations. Sa démarche solennelle auprès de Pilate annonce publiquement

que « le sceptre de Juda est brisé, que la souveraineté et l'indépendance nationales n'existent plus, et que, par conséquent, le Messie est venu (1). » Car, depuis la conquête romaine, les Juifs avaient perdu le droit de vie et de mort, qui est le signe le plus marquant de l'indépendance d'une nation ; il ne leur restait que celui de juger les coupables, selon leurs lois, mais, sous la réserve expresse, que la sentence capitale, avant son exécution, serait confirmée par le gouverneur romain (2).

La démarche du Sanhédrin auprès de Pilate ne manifeste pas seulement l'accomplissement de la prophétie de Jacob, mais elle concourt à réaliser deux importantes prophéties de Jésus-Christ lui-même, concernant *ceux qui le feront mourir* et de *quel genre de mort* il mourra. Le Sauveur avait dit aux Apôtres, après sa transfiguration sur le Thabor : « Le Fils de l'Homme sera livré aux Gentils et ils le crucifieront ». Pourquoi les Gentils doivent-ils contribuer à la mort du Christ ? C'est qu'il est leur Rédempteur comme celui des Juifs, qu'il renversera tout mur de séparation entre les peuples, qu'il recueillera ses élus parmi toutes les tribus humaines, et qu'il n'en fera qu'une seule nation sainte, animée de son esprit et de sa vie, malgré la conjuration des hommes et la coalition de toutes les passions de la terre et de l'enfer (3).

Voilà pourquoi Caïphe et Pilate, César et Hérode, les Juifs et les Gentils, prennent part à la mort du Christ, leur Rédempteur commun. Jésus-Christ tombera le premier martyr de sa royauté et de sa divinité, sous les coups réunis de la Synagogue et de la gentilité. Il sera ainsi le Modèle et le Roi des martyrs.

L'Evangile remarque que c'était *le matin*, quand Jésus

(1) *Gen.*, XIX, 10.

(2) Les Romains accordaient la liberté aux Etats conquis avec cette formule : « Apud Romanos, jus valet gladii, cœtera transmittuntur. » Les Romains se réservent le droit du glaive. Les autres franchises sont laissées au peuple conquis.

(3) *Matth.*, XX, 19. *Ps.* 41.

fut ainsi conduit solennellement à Pilate, par les membres du Sanhédrin et la foule des Juifs. Chez les Romains. les Hébreux et les peuples Orientaux, les affaires judiciaires se traitaient le *matin*, parce qu'alors l'esprit est plus libre et moins énervé par les ardeurs du soleil. Horace mentionne cet usage, lorsqu'il loue l'homme des champs d'aller consulter, au chant du coq, les jurisconsultes de Rome (1).

Seigneur Jésus ! vous avez clairement affirmé pendant votre vie et à votre mort, par vos miracles et par vos paroles, que vous êtes *le Messie, le Sauveur des hommes et le Fils bien-aimé de Dieu, le Juge souverain ;* néanmoins, durant votre vie et à votre mort, des esprits pleins de haine et d'orgueil, ivres d'eux-mêmes et des créatures, se raidirent obstinément contre la vérité et la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises ; accordez-nous la grâce de toujours suivre les mouvements surnaturels de la conscience, de professer les vérités consolantes de votre sainte Religion et de vous dire avec la plus profonde conviction : *Oui, Seigneur, vous êtes notre Christ et notre Rédempteur ; oui, vous êtes le Fils bien-aimé de Dieu* et notre Juge souverain ; nous le croyons, parce que vous l'avez dit, et que vous avez confirmé vos paroles, par des œuvres de la Toute-Puissance divine. C'est pourquoi, nous vous adorons comme notre Créateur, notre Rédempteur et notre Souverain Juge. Nous vous rendons amour pour amour, et nous espérons le salut éternel de votre miséricorde infinie.

LE DÉSESPOIR ET LE SUICICE DE JUDAS.

« *Alors Judas, qui le trahit, voyant que Jésus était condamné, se repentit et rapporta les trente pièces d'ar-*

(1) Agricolam laudat juris legumque peritus
Sub galli cantum consultor ubi ostia pulsat.
Sat. I.

gent aux princes des prêtres et aux anciens, disant : « J'ai péché en livrant le sang du juste ». Mais ils lui dirent : « Que nous importe ? C'est ton affaire ». Sur quoi, ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira et alla se pendre. Mais les princes des prêtres, ayant pris l'argent, dirent : « Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang ». Et, s'étant consultés entre eux, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ est encore appelé aujourd'hui Haceldama, c'est-à-dire, *le champ du sang. Alors fut accompli ce qu'avait dit le prophète : « Ils ont reçu trente pièces d'argent, prix de Celui qui a été vendu, suivant l'appréciation des enfants d'Israël, et ils les ont données pour le champ d'un potier, comme me l'a ordonné le Seigneur* (1) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — I. La fausse pénitence de Judas. — II. Son désespoir. Les causes. Son suicide. — III. Parallèle entre la pénitence de Judas, celle de Pierre et celle du bon larron. Morale.

I. *La fausse pénitence de Judas.*

Nous avons considéré plus haut la pénitence de Pierre, les causes et les qualités de cette pénitence ; nous allons également voir la pénitence de Judas, mais pénitence

(1) Tunc videns Judas qui eum tradidit, quod damnatus esset, pœnitentià ductus, retulit tringinta argenteos principibus sacerdotum et senioribus dicens : « Peccavi tradens sanguinem justum ». At illi dixerunt : « Quid ad nos ? Tu videris ! » Et, projectis argenteis in templo, recessit, et abiens, laqueo se suspendit. Principes autem sacerdotum, adeptis argenteis, dixerunt : « Non licet mittere eos in corbonam, quià pretium sanguinis est ». Consilio autem inito, emerunt ex illis agrum figuli in sepulturam peregrinorum. Propter hoc vocatus est ager ille Haceldama, id est ager sanguinis, usque in hodiernum diem Tunc impletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam dicentem : « Et acceperunt triginta argenteos, pretium appreciati, quem appreciaverunt a filiis Israël. Et dederunt illos in agrum figuli, sicut constituit mihi Dominus ». *Matth.*, 3, 11.

sans foi, ni confiance, ni motifs surnaturels, et qui conduit au désespoir, au suicide, à la damnation éternelle. Résumons succinctement cette gradation dans la marche du crime, afin d'en retirer une leçon salutaire.

On ne saurait assez répéter et méditer cette maxime de l'Imitation de Jésus-Christ empruntée à l'antique sagesse : « Résistez à la passion naissante : le remède arrive trop tard, lorsque le mal a passé à l'état chronique, par un long laps de temps (1) ». Ce qui n'est que la paraphrase de cette vérité de l'Esprit-Saint : « Heureux celui qui tient ses petits enfants et les écrase contre la pierre (2) ». Ces enfants, dont parle le Psalmiste, sont nos mauvais penchants, qu'il faut réprimer dès leur principe, par la mortification chrétienne, figurée par la pierre qui est Jésus-Christ (3).

Autrement ils se changeront en lionceaux que nous aurons élevés, et qui, devenus grands, nous dévoreront ; ils seront des serpents qui se nourriront dans notre sein, et n'en sortiront qu'en le déchirant ; ils seront encore des étincelles entretenues sous la cendre, qui causeront de grands incendies : c'est ce qui est arrivé au malheureux Judas. Il a eu la grâce insigne d'être choisi par Jésus-Christ, même pour son Apôtre, le dépositaire de sa doctrine, le témoin de ses vertus, le ministre de ses bienfaits, le prédicateur de son Evangile et un des fondements de son Eglise. Comme tous les autres Apôtres, il était juste au moment de son élection, et il a tout abandonné pour suivre son Maître. Mais, hélas ! malgré son renoncement absolu, il se laissa tenter par la cupidité dont la racine, foyer du péché, reste toujours dans le cœur de l'homme dégénéré. Ayant été honoré de la confiance du Grand-Prophète de Nazareth et désigné pour être le pourvoyeur, l'économe du Collège apostolique et des pauvres, il eut entre ses

(1) Principiis obsta : sero medicina paratur,
Quum mala, per longas invaluere moras.
Im., 1, I, c, 13.

(2) *Ps.*, CXXVI, 17. — (3) *Cor.*, X, 4.

mains les aumônes des personnes riches et pieuses. Sous l'inspiration du dieu des fausses richesses de Mammon, il s'appropria une partie de ces largesses, il se fit un pécule particulier de ce qui ne lui appartenait pas; son âme se pervertit à mesure qu'il multipliait ses vols. En s'éloignant des règles de la justice, il perdit la foi en la divinité de Jésus-Christ; il devint le chef des hypocrites, des sacrilèges, des apostats, des traîtres, des désespérés, des suicidés, un des chefs des damnés. Tout lui était bon pour se procurer de l'argent, même la vente de la personne de son Maître, comme s'il eût été son esclave; il le vendit trente pièces d'argent, au prix de l'achat d'un esclave. En concluant son marché infâme avec les ennemis du Sauveur et en le trahissant par un baiser, Judas voulait-il sa mort? Non. Aveuglé par sa passion, il ne pensait qu'à l'argent; il croyait que son Maître se tirerait de tout péril par un miracle, en se rendant invisible, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois auparavant. Le tentateur lui voilà d'abord la noire malice de son crime; mais, une fois commis, il le lui montra dans sa hideuse nudité pour le pousser au désespoir.

Le traître apprit que le Sanhédrin, après avoir condamné à mort Jésus d'une voix unanime, s'était transporté en corps chez Pilate, avec leur Victime, pour lui demander la confirmation de l'arrêt, et le supplice de la Croix, sous le prétexte que Jésus était un Séducteur, un faux Prophète, un faux Christ, un faux Dieu et un Chef de rebelles. A cette nouvelle, Judas sentit tomber le bandeau fatal que son démon lui avait placé sur les yeux; une lumière infernale lui fit connaître toute la monstruosité de son péché, sans lui en inspirer un vrai repentir.

II. *Le désespoir de Judas. Les causes. Son suicide.*

Le souvenir de son Maître et de ses tendresses à son égard, se présente à sa mémoire; il se rappelle la bonté avec laquelle Jésus le choisit, entre des millions d'hommes,

pour être son apôtre, son confident, son ami ; la douceur de son amitié. la sainteté de sa vie, la pureté de sa doctrine, l'éclat de ses miracles ; il se rappelle le pouvoir qu'il lui donna de chasser les démons, d'instruire les ignorants, et de guérir les malades ; il se rappelle les derniers avis qu'il lui donna chez Simon le lépreux, à la Cène. au jardin des Olives, et quelle charité il lui témoigna toujours, malgré sa trahison qu'il connaissait, et malgré son baiser perfide. Son esprit épouvanté contemple cet affreux tableau d'ingratitude, de malice et d'apostasie. L'argent qu'il a touché, comme prix de son contrat diabolique, lui brûle la main ; il ne peut plus longtemps endurer ce feu cuisant. Sous la véhémence de sa douleur et de ses remords, il se repent de sa noire action, et court aux prêtres, aux anciens, aux membres du Sanhédrin, complices et témoins de son marché ; il leur rapporte son argent d'iniquité, il déclare son pacte rompu, en rendant le métal qui en a fait le lien : il veut réparer publiquement son scandale, en s'écriant : « J'ai péché en livrant le sang du Juste ». Il confesse hautement son crime, dans le temple, devant les prêtres et la foule ; il proclame l'innocence du Condamné, et confirme par cet aveu solennel la sainteté de sa vie, la vérité de ses miracles, et indirectement sa divinité, il demande par là même, sa délivrance et sa liberté.

Que lui répondent les hypocrites complices de son contrat infernal ? Retournent-ils sur leurs pas, et réforment-ils leur jugement, à l'exemple des enfants d'Israël, captifs à Babylone, qui, après avoir condamné à mort la chaste Suzanne, sur le faux témoignage de deux juges prévaricateurs, écoutèrent ce cri du jeune Daniel : « Je suis innocent du sang de cette femme », et appliquèrent la loi du talion aux infâmes calomniateurs ? Avec un sang-froid horrible, une indifférence brutale, et une ironie insultante à son repentir et à sa douleur, ils lui dirent : « Si cet homme est innocent, et si tu es coupable de nous l'avoir livré, que nous importe ? C'est ton affaire, cela te regarde ». Cette

réponse pleine de mépris ne signifie-t-elle pas : « Nous tenons Jésus, et nous l'avons condamné irrévocablement ; tes remords ne sont pas de notre ressort ; nous les méprisons ? » Ainsi l'horreur que le traître manifeste de son crime, n'inspire aucune crainte à ses complices, et les endurcit encore davantage.

Malheureux ennemis de Jésus-Christ, quelle impiété dans ce cri : « Que nous importe ? » Quoi ! la justice, la vérité vous importent peu ! L'honneur, la personne, la vie de l'innocent vous importent peu ! Votre conscience, votre Religion, votre Dieu, votre repos dans le temps et dans l'éternité vous importent peu ! Le repentir, la réparation du péché du coupable vous importent peu ! N'êtes-vous pas tombés dans la profondeur des abîmes du mal, où l'impie n'a plus que du mépris pour tout ce qui est sacré ? Mais qu'ils ne se fassent pas illusion : « l'opprobre et l'ignominie les suivront (1) ».

Juges iniques ! en attendant que la loi du talion vous soit appliquée, Judas, que vous repoussez maintenant, et qui a été l'instrument de votre haine, va vous apprendre quelle effrayante importance il y a à mettre une main sacrilège et impie sur la personne du Christ ; ses angoisses, son désespoir, sa mort, vous avertissent de ce que la justice vengeresse vous a réservé. Ce sera le triste sort de tous ceux qui vous ressemblent, et qui disent à leurs complices dans le crime : « Votre bonheur nous importe peu ! Dans le péché nous avons cherché notre intérêt et non celui des autres ». Se voyant un objet de répulsion universelle ; en horreur aux gens de bien, qui le fuient et le montrent au doigt ; en horreur même aux prêtres, ses complices, qui l'ont rendu l'instrument de leur haine, qui refusent maintenant l'argent qu'il leur rapporte, et pensent se souiller en le touchant, le traître jette l'argent maudit dans le temple, en présence des prêtres et de la foule, pour qu'il soit remis dans le trésor sacré.

(1) *Prov.*, XVIII, 3. Impius cum in profundum venerit, contemnit, sed sequitur eum ignominia et opprobrium.

Dans le sanctuaire se trouvait un tronc, connu sous le nom de *Corbona*, ou trésor sacré. On y déposait les offrandes légales ou volontaires, pour servir à l'entretien du culte. Ces offrandes étaient consacrées à Dieu, et lui appartenaient ; par conséquent, elles étaient aussi la propriété de Jésus-Christ, en tant que Dieu. C'est de ce trésor que les prêtres tirèrent les trente pièces d'argent, solde de leur marché infâme avec Judas. C'est donc avec son propre argent que le Sauveur fut acheté et vendu ; il devint le prix de sa vente, comme il est le Prêtre et la Victime de son sacrifice. Voyez maintenant les vils hypocrites, tels que Notre-Seigneur les a souvent dépeints dans l'Evangile : « des conducteurs d'aveugles, coulant le moucheron et avalant le chameau (1) ». Ils ne craignent pas de fouler aux pieds toute vérité, toute justice, tout principe religieux et moral, et ils se font scrupule de rendre à Dieu, l'argent qu'il lui ont volé, pour solder leur contrat diabolique. Ils regardent cet argent comme souillé, parce que c'est le prix du sang, et qu'il a servi à payer la trahison et la condamnation du Juste. Ils se regardent donc comme complices du crime, et ils se concertent ensemble, pour savoir à quel usage cet argent serait employé. Quelle fureur d'hypocrisie et d'impiété ! — Dieu, toujours admirable dans ses inscrutables desseins, tourna le scrupule pharisaïque à la confusion des ennemis de son Fils, à l'accomplissement visible d'une importante prophétie, et à la manifestation permanente et historique de la parfaite innocence de la Victime du Calvaire.

Hors des murs de Jérusalem, du côté du midi, sur le revers opposé du mont Sion, on voyait un petit champ de terre glaise, jadis propriété d'un potier, qui, après l'avoir exploité, l'avait abandonné. Le conseil des prêtres décida qu'avec l'argent restitué par Judas, on achèterait le champ et on l'affecterait à la sépulture des étrangers, c'est-à-dire des gentils prosélytes qui, venus à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu et surpris par la mort, n'avaient pas de cime-

(1) *Matth.*, XXIII, 24.

tière particulier. Ainsi s'accomplit à la lettre la remarquable prophétie de Zacharie, qui annonçait longtemps à l'avance l'emploi de l'argent du marché avec Judas.

En accomplissant cette prophétie, les Juifs déicides élevèrent de leurs propres mains un monument impérissable à leur infamie. Le peuple avait entendu Judas dire dans le temple : « J'ai péché en livrant le sang du Juste », il connut bientôt aussi le scrupule des prêtres qui refusèrent l'argent restitué, parce qu'il était le prix du sang; c'est pourquoi il donna au nouveau cimetière le nom d'*Haceldama*, le *champ du sang*, nom qui lui resta. Cette dénomination, inspirée d'en Haut, devait rappeler aux passants et aux générations futures, la perfidie de Judas qui avait livré le sang innocent, et la cruauté des Juifs qui l'avaient versé. La tradition rapporte que le sol de ce champ jouissait d'une propriété particulière et extraordinaire : il décomposait et dévorait, pour ainsi dire, la chair des cadavres dans l'espace de vingt-quatre heures (1).

Quoique ce champ rappelle un lugubre souvenir, il réveille aussi une idée consolante dans l'âme du chrétien. Il le fait se souvenir que par les eaux du Baptême, il est mort au péché et aux convoitises de la chair, et qu'il ne doit plus se regarder que comme voyageur sur la terre, et ne vivre que pour Jésus qui l'a racheté, au prix de son sang, afin d'arriver au repos de l'éternité et de ne pas finir, comme Judas, dans le tombeau du désespoir.

Le traître, se voyant donc l'objet d'un mépris universel, même de la part de ceux qui avaient acheté sa trahison, sort du temple et de la ville, agité du démon qui le tourmente intérieurement et extérieurement, l'œil hagard, la marche incertaine et précipitée ; il erre à l'aventure; le bruit du vent, la lumière du jour, la vue des hommes, tout lui fait peur ; il lui semble entendre sans cesse une voix qui lui crie : « Malheureux ! tu as vendu ton Maître, l'innocence, la sainteté, la tendresse même, et cela, pour trente pièces d'argent, pour un métal maudit, devenu

(1) *Cornélius à Lapide, in Matth.*

dans tes mains des charbons ardents ! Caïn, où est Abel ? Celui qui fut ton Père, ton Messie, ton Dieu ! »

Ne pouvant plus supporter le supplice de ces reproches, ni le poids d'une vie vouée aux remords; désespérant de la miséricorde de Dieu et de celle des hommes, Judas rencontre dans sa course délirante, à travers la campagne, un arbre ; poussé par le désespoir, il fait un nœud coulant de la bourse qui avait contenu l'argent maudit, et se pend de ses propres mains. Il se constitue ainsi juge de sa scélératesse et exécuteur de sa condamnation ; sa langue, instrument de son baiser perfide, pend d'une manière affreuse, hors de sa bouche ; son visage, livide, contracté, présente des traits horriblement difformes ; son ventre, gonflé, déchire sa peau et laisse échapper ses entrailles qu'une main invisible répand à terre ; de tout son cadavre sort une odeur infecte : horrible spectacle bientôt connu de tous les habitants de Jérusalem (1).

Et au moment où le Rédempteur va ouvrir les portes du Paradis, l'âme de Judas tombe dans les profondeurs de l'éternel abîme.

III. *Parallèle entre la pénitence de Judas et celle de Pierre et du bon larron. Morale.*

Telle fut la triste fin de l'apôtre prévaricateur. De juste qu'il était, au moment de son élection, il devint infidèle en trompant la confiance de son Maître. L'infidélité, le vol, le conduisirent de degré en degré à la perte de la foi, à la trahison, à l'apostasie, au désespoir, au suicide, à la damnation.

Qui que nous soyons, justes ou pécheurs, instruisons-nous à l'épouvantable catastrophe du disciple de Jésus-Christ. Justes, apprenons que ni la grandeur de la vocation, ni la sainteté de l'école, ni la sublimité du ministère, ni de l'éclat de la doctrine et des miracles, ni la vertu des sacrements, ni l'édification du bon exemple, ne nous ga-

(1) *Act.* I. 19. Crepuit medius et diffusa sunt viscera ejus, et notum factum est omnibus habitantibus Jerusalem. (2) *Ib.*, 25.

rantissent contre les périls. A côté, en compagnie, et sous les yeux de Jésus-Christ, on peut tomber et périr, lors qu'on oublie la crainte du Seigneur, pour s'abandonner une folle et téméraire assurance.

Pécheurs, apprenons surtout à résister à une passion naissante, à suivre les inspirations d'en haut, à profiter du temps favorable de la grâce. En différant notre conversion, en nous endurcissant dans le vice et les mauvaises habitudes, nous nous exposons aux coups de la justice divine et au sort du pécheur impénitent et désespéré.

Mais, ô pécheurs! oui, ô pauvres pécheurs, quels que soient le nombre et l'énormité de vos crimes, ne perdez jamais l'espérance; ne cédez point aux inspirations de Satan, qui, le crime commis, voudrait vous pousser au désespoir. N'oubliez jamais que la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres et de tous les péchés des hommes, et qu'elle est toujours prête à pardonner au cœur contrit et humilié.

Car, à la pénitence de Judas, sincère, selon les apparences, il manqua la condition essentielle, la *confiance en Dieu*, l'*espérance du pardon*. Le malheureux regretta sa faute, en fit publiquement une confession complète, répara le scandale, restitua l'argent mal acquis, proclama l'innocence de Jésus, voulut sa délivrance, annula son contrat infâme; et cependant, cette pénitence, avec tous ces caractères de repentir sincère, de confession, de réparation publique, ne suffit pas; Judas meurt dans l'impénitence finale, dans le désespoir, parce qu'il n'a plus la vraie foi, la confiance en la miséricorde divine. Si, au sortir du temple, après l'aveu public de son crime et la restitution du prix de sa trahison, il fût allé se jeter aux pieds de Jésus, dans le Prétoire de Pilate et eût imploré son pardon, ou aux pieds de Marie, eût invoqué sa puissante intercession, certes, il eût été exaucé. Mais, le nouveau Caïn trouva sa faute trop grande pour être pardonnée: il désespéra de la bonté du Sauveur, et se rendit coupable du péché contre le Saint-Esprit qui n'est pas pardonné. Il abhorra sa tra-

hison, non comme une offense faite à la Majesté divine, mais comme une honte et une dégradation pour sa personne, devenue un objet d'horreur et de répulsion universelle. L'avarice le conduisit au crime, l'orgueil au désespoir. Pécheur et pénitent, Judas ne cherche que lui-même, il fut son idole; sa pénitence mit le comble à ses péchés, parce qu'il ne se repentit qu'à raison de son honneur, de lui-même, et non pour avoir outragé Dieu, l'éternelle justice et l'infinie miséricorde.

Sa pénitence était donc purement naturelle, extérieure, pharisaïque, et par conséquent égoïste, coupable et réprouvée.

La *pénitence de Pierre* et celle *du bon larron* sur la croix se montrent avec d'autres caractères. Leur conversion fut *sincère*, *intérieure*, *réparatrice*, *confiante*, *inspirée* des motifs surnaturels : voilà nos modèles.

O bon Jésus ! qui n'avez jamais repoussé celui qui s'est sincèrement adressé à votre charité ; qui avez toujours accueilli favorablement et soulagé la misère des malheureux, ô tendre Sauveur et Médecin, qui avez dit que vous êtes venu sauver les pécheurs et guérir les malades ; voyez devant vous une âme grandement pécheresse et souffrante ; sauvez et guérissez-la ; donnez-lui la force de vous honorer toujours et en secret et publiquement, en paroles et en actes ; préservez-la de toute trahison ; si elle a le malheur de succomber à la tentation, ne permettez pas qu'elle se laisse abattre et vaincre par la tristesse, le découragement et le désespoir ; soyez toujours la source vivifiante de son repentir, de son espérance et de son bonheur.

JÉSUS DEVANT PILATE.

« Cependant, les sénateurs et les prêtres qui avaient conduit Jésus de chez Caïphe dans le Prétoire, n'y entrèrent pas, afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la Pâque. Pilate vint donc au-dehors, et dit : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils répondirent : « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené ». Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi ». Les Juifs dirent : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort. En sorte que fut accompli ce qu'il avait dit, lorsqu'il fit entendre de quelle mort il devait mourir. Et ils commencèrent à l'accuser, disant : « Nous avons trouvé Celui-ci pervertissant la nation, défendant de payer le tribut à César, et se disant le Christ-Roi.

« Or, Jésus comparut devant le gouverneur. Et Jésus se tint debout et le gouverneur l'interrogea, disant : « Etes-vous le Roi des Juifs ? » Jésus lui répondit : « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif ? Votre nation et vos prêtres vous ont livré à moi : Qu'avez-vous fait ? » Jésus répondit : « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais mon royaume n'est pas maintenant d'ici ». Pilate lui dit : « Vous êtes donc Roi ? » Jésus lui répondit : « Vous le dites, je suis Roi. Pour cela je suis né, et pour cela je suis venu dans le monde, pour que je rende témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix ». Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et, ayant dit cela, il sortit de nouveau et alla aux Juifs et dit aux princes des prêtres et à la foule : « Je ne trouve rien de criminel en lui (1) ».

(1) Adducunt ergo Jesum a Caipha in pretorium. Et ipsi non

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Caractère de Pilate ; il veut abandonner Jésus à la justice du Sanhédrin. — II. Des trois chefs d'accusation, Pilate ne retient que celui de Christ-Roi. Il interroge le Sauveur. — III. Jésus s'affirme le Christ-Roi et explique la nature de sa royauté. — IV. Pilate proclame l'innocence du divin Accusé. Réflexions morales.

I. *Caractère de Pilate ; il veut abandonner Jésus à la justice du Sanhédrin.*

Cependant Jésus, conduit enchaîné et en grand tumulte par les sénateurs et les prêtres, ainsi que nous l'avons dit plus haut, se trouvait dans le Prétoire et la maison de Pilate. Le Prétoire du gouverneur romain était au Nord-Ouest du temple, sur une éminence ; on y montait par un

introierunt in pretorium, ut non contaminarentur, sed ut manducarent Pascha. Exivit ergo Pilatus ad eos foras, et dixit : « Quam accusationem affertis adversus hominem hunc ? » Responderunt et dixerunt ei : « Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum ». Dixit ergo eis Pilatus : « Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate eum ». Dixerunt ei Judæi : « Nobis non licet interficere quemquam ». Ut sermo impleretur Jesu, quem dixit, significans quâ morte esset moriturus. Cœperunt illum accusare dicentes : « Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se esse Christum Regem ». Introivit ergo iterum in pretorium Pilatus, et vocavit Jesum. Jesus autem stetit ante præsidem et interrogavit eum præses dicens : « Tu es rex Judæorum ? » Respondit Jesus : « A temetipso hoc dicis, an alii dixerunt tibi de me ? » Respondit Pilatus : « Numquid ego Judæus sum ? Gens tua et pontifices tradiderunt te mihi : quid fecisti ? » Respondit Jesus : « Regnum meum non est de hoc mundo. Si ex hoc mundo esset regnum meum, ministri mei utique decertarent ut non traderer Judæis, nunc autem regnum meum non est hinc ». Dixitque ei Pilatus : « Ergo rex es tu ? » Respondit Jesus : « Tu dicis quia rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati. Omnis qui est ex veritate audit vocem meam. » Dixit ei Pilatus : « Quid est veritas ? » Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos, et dixit ad principes sacerdotum et scribas : « Ego nullam invenio in eo causam ». *Joan*, XXIII, 28, 29. *Matth.*, XVIII, 11. *Luc*, XXIII, 5.

escalier en marbre blanc qui conduisait sur une terrasse, d'où on dominait la grande place du marché. La terrasse formait l'entrée du Prétoire. Les impies et hypocrites sénateurs, qui, au mépris des lois divines et humaines, ne rougirent pas de suborner de faux témoins, de condamner sciemment un innocent, de le faire enchaîner, outrager d'une manière indicible, de le livrer à un gouverneur païen pour qu'il le crucifiât comme un chef de rebelles, de lui arracher la sentence de ce supplice par d'atroces calomnies et à force de menaces, les prêtres et les sénateurs, avec leurs scrupules pharisaïques, s'arrêtèrent au bas de l'escalier qui conduisait au Prétoire. Ils refusèrent d'y entrer, afin de ne pas contracter une souillure légale et de pouvoir manger la Pâque, c'est-à-dire les pains azymes et la viande des victimes qu'on immolait, pendant sept jours, durant la fête. L'agneau pascal, ils l'avaient mangé la veille. Quel fol et inique aveuglement ! Ces scélérats eurent horreur du contact d'une maison étrangère et d'un païen, et ils ne craignirent pas la souillure de leur propre crime.

Chez les Romains, l'on appelait *Prétoire* la maison et le lieu où l'on rendait la justice. Le magistrat qui la rendait avait à sa disposition l'armée ; il s'appelait préteur. Cette charge autoritaire était dévolue à tous les gouverneurs de province.

Lorsque Jésus parut devant son tribunal, Pilate gouvernait déjà la Judée depuis cinq années. Tibère l'y avait envoyé l'an 28 de la naissance de Jésus-Christ, deux ans avant sa vie publique. En décrivant la situation religieuse et politique de la Judée, au moment où le Sauveur commença à prêcher, l'Evangéliste saint Luc nomme déjà Ponce-Pilate gouverneur de la Judée. (1)

Voici ce que dit le jurisconsulte Dupin sur le juge romain qui va condamner le Sauveur à la mort de la Croix, et sur la situation politique de la Judée.

« Pilate était un de ces fonctionnaires qu'on appelait

(1) Procurante Pontio Pilato judæam. *Luc*, III, 1.

procuratores Cæsaris (lieutenants de l'empereur). A ce titre, il était placé sous l'autorité supérieure du gouverneur de Syrie, véritable *præses* de cette province dont la Judée n'était qu'une dépendance.

« Le Sanhédrin n'avait plus le droit de *juger à mort*. Il avait perdu le pouvoir *judiciaire* et *législatif*. Pilate, représentant de César en Judée, n'était pas seulement un agent du *pouvoir exécutif*; il n'était pas seulement préposé au soin de donner un *exequatur*, un simple *visa* à des arrêts rendus par une autre autorité, une autorité juive. »

« Quand il s'agissait d'une accusation capitale, l'autorité romaine n'avait pas seulement *executio*, mais elle avait la connaissance même du délit, *cognitio*, c'est-à-dire le droit de connaître *à priori* l'accusation et celle de juger souverainement (2) ».

Pilate était le troisième gouverneur de la Judée, depuis la conquête romaine. Il était d'un caractère violent, ennemi des Juifs; il laissait à ses soldats toute licence de piller et de massacrer ses subordonnés. Sous son gouvernement, à cause de l'éloignement et de la difficulté des relations, le recours à Rome étant très difficile, et les Juifs, pressurés de toutes parts, se trouvaient dans la plus grande misère. Les gouverneurs, au lieu de mettre fin au désordre public, le provoquaient souvent par leurs penchants rapaces et cruels: car l'empire romain, à cette époque, surtout dans les provinces éloignées, n'offrait plus qu'une immense proie, que des vautours, qui avaient le nom de gouverneurs, dépouillaient et déchiraient impunément. La Judée l'éprouva plus que toute autre contrée, à raison même de sa religion et de son culte exclusif, qui rendaient les Juifs l'objet d'une haine universelle.

Pilate, gouvernant la Judée depuis cinq ans, devait connaître par ses fonctionnaires, ses espions, et les Juifs courtisans, un personnage tel que Jésus, qui tenait, depuis trois ans, l'opinion publique en éveil. Il avait entendu

(2) *Dupin. Jésus devant Caïphe et Pilate.*

parler de ses vertus, de sa doctrine, des grands miracles qu'il opérait aux portes de Jérusalem et à Jérusalem même. Il savait aussi que c'était par haine et par envie que le Sanhédrin et les prêtres le lui avaient livré.

Cependant, ménageant dans cette circonstance les préjugés religieux de ces hommes impies et hypocrites, il sortit du Prétoire, et s'avançant vers la foule et les accusateurs de son Prisonnier, stationnant au dehors, il leur demanda :

« Quelle accusation portez-vous contre cet homme? » Pilate, naturellement violent, montra dans cette occasion plus de modération et de justice que les Juifs. Sans se laisser prévenir par l'autorité, le nombre, le caractère, l'appareil imposant des accusateurs, en leur adressant sa question, il semblait leur dire : « Je vois l'Accusé; mais où sont les chefs d'accusation et le crime ? Je veux des preuves et non des cris, des faits et non des paroles. » Les Juifs ne s'attendaient pas à une pareille demande; il s'étaient flattés que Pilate se contenterait de leur démarche, ratifierait sans examen leur sentence, et se ferait ainsi le complice et le ministre de leur haine et de leur cruauté. A cette question imprévue, déconcertés et cachant sous le voile du bien public leur désappointement, ils s'écrièrent : « Si cet homme n'était pas un malfaiteur notoire et dangereux, nous ne l'aurions pas amené à votre tribunal. » Pilate comprit qu'on voulait faire de lui, non le juge d'une cause à examiner, mais le bourreau d'un innocent. Feignant d'avoir confiance dans leur justice, il leur dit avec prudence et perspicacité : « Prenez-le, et jugez-le selon votre loi, c'est-à-dire, je renonce, dans le cas présent, à mon droit de glaive; je vous le cède; faites-en l'usage que vous voudrez, conformément à votre législation. » Les hypocrites ennemis du Sauveur ne voulaient pas seulement sa mort, qui pour eux n'était que le crime d'impiété et de blasphème, lequel n'entraînait que la peine de la lapidation (1); ils demandaient pour lui la mort la plus infâme,

(1) Qui blasphemaverit nomen Domini morte moriatur, lapidibus

celle des esclaves et des rebelles, *la mort de la croix*. A cette fin, il fallait obtenir à tout prix la condamnation de la part du gouverneur romain. Ils voulaient cette mort flétrissante pour plusieurs motifs; ils pensaient par ce supplice intimider tous les partisans de Jésus et les détacher d'un crucifié, objet de la malédiction publique et légale. De plus, craignant une réaction du peuple, dont Jésus était l'idole, ils cherchaient à détourner d'eux-mêmes l'odieux de cette mort et à en rendre responsable Pilate, universellement détesté.

Les Juifs répondirent donc aux astucieuses paroles du gouverneur : « Il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort ». Réponse qui signifie : « n'ayant plus le droit du glaive, nous n'en voulons pas dans cette circonstance; nous demandons l'application de la peine inscrite dans la loi romaine, le supplice de la croix. » Saint Jean nous fait remarquer que cette mort de la croix, Jésus-Christ l'avait prédite longtemps d'avance. Nous avons rapporté plusieurs fois cette prédiction.

II. *Des trois chefs d'accusation Pilate ne retient que celui de Christ-Roi ; il interroge le Sauveur.*

Alors les Juifs, passant sous silence le crime de blasphème contre leur Dieu, crime qui n'avait aucune valeur aux yeux d'un idolâtre, dans le but d'arracher son consentement au gouverneur, firent valoir contre leur condamné trois chefs d'accusation, tirés de l'ordre politique, et qui entraînaient pour peine le supplice de la croix, savoir ;

Il soulève la nation;

Il empêche de payer le tribut à César;

Il se proclame le Christ-Roi.

Rien de plus faux que les deux premiers chefs d'accusation : ils sont des calomnies manifestes. Toute la vie, tout l'enseignement de Jésus-Christ protestent contre l'idée

opprimet eum omnis multitudo, sive ille civis, sive peregrinus fuerit. *Lev.*, XXIV, 16.

même d'être un *factieux* et un *perturbateur de l'ordre public*. Il est le seul Législateur et Réformateur qui ait posé par sa conduite et par sa doctrine, le principe de la paix sociale. Il s'est toujours montré le fils soumis de la Synagogue ; il a même prêché au peuple le devoir d'obéir aux Pharisiens et aux Scribes, ses ennemis les plus acharnés, en tant que docteurs et interprètes de la loi de Moïse (1) En béatifiant, dans son Evangile, la pauvreté, la douleur, le pardon des injures, la croix quotidienne, la miséricorde et la charité envers tous les malheureux, amis ou ennemis, il a vraiment inauguré dans le monde l'union fraternelle entre les hommes et les peuples divisés par les passions et les intérêts.

Le *second chef d'accusation* est aussi évidemment faux et calomnieux que le premier : *Jésus empêche de payer le tribut à César*. N'ayant rien en propre, et possédant moins que l'oiseau du Ciel et le renard de la solitude, le Sauveur fit à Capharnaüm un double miracle pour payer sa taxe fiscale ainsi que celle de Pierre (2). Les impudents calomniateurs ont entendu et même admiré sa réponse à leur question perfide, relative au tribut à payer à César. Elle retentit encore à leurs oreilles, cette sentence solennelle : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ». — Pilate, au courant des intrigues pharisiennes, et parfaitement édifié sur la frivolité de ces deux accusations, les écarta, malgré le caractère élevé et officiel des membres accusateurs du Sanhédrin.

Quant au *troisième grief* : « *Il se proclame le Christ-Roi* », le gouverneur le trouva plus sérieux, quoiqu'il sût que Jésus s'était enfui, lorsque, près de Capharnaüm, après le miracle de la multiplication des pains, on voulait se saisir de sa personne et l'acclamer roi (3). C'est pourquoi, il laissa les Juifs s'agiter en tumulte, sur la place, hors du Prétoire ; il rentra dans la salle du tribunal, où il avait ordonné de conduire Jésus, lorsqu'on le remit entre ses mains, et le fit paraître en sa présence. Ce n'est pas

1. *Matth.*, XXIII, 2. — (2) *Matth.*, XVII, 23. — (3) *Joan*, VI, 15.

sans raison que l'Evangile remarque l'attitude humiliée de Jésus, en disant : « Jésus était debout devant Pilate ».

Quel abaissement pour le Fils de Dieu, le Juge des Anges et des hommes, de se voir traduit, comme un vil criminel, au tribunal des hommes, forcé d'être debout et d'entendre sa propre sentence, prononcée par un magistrat étranger et idolâtre. Le premier Adam se courba devant son divin Juge ; le second, pour expier les péchés du genre humain, est contraint de paraître enchaîné, debout, devant un juge terrestre. Pilate, en fin politique, dans le but de connaître les secrètes pensées de son Accusé, lui pose, d'un ton simple et bienveillant, cette question : « Etes-vous le Roi des Juifs ? ». Question identique à celle-ci : « Etes-vous le Messie attendu par les Juifs et les nations ? ». Notre-Seigneur, qui lisait dans le cœur du gouverneur, savait ce que ses accusateurs avaient dit sur son compte à Pilate, et ce qu'il avait appris de ses courtisans et de la tradition populaire. Avant donc de répondre à la question posée, il fit voir au gouverneur qu'il connaissait ce qui se passait en lui ; il l'obligea à s'expliquer catégoriquement sur la nature de sa demande, si elle a pour but de satisfaire seulement sa curiosité, ou si elle est l'ordre d'un magistrat souverain. Il lui dit donc, en l'interrogeant à son tour : « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? ». C'est-à-dire : « Me demandez-vous si je suis le Christ-Roi, le Messie, parce que mes miracles vous ont frappé ; ou, parce qu'étant le lieutenant de César, et, à ce titre, forcé de soutenir ses intérêts, croyez-vous, sur le rapport de mes accusateurs, que je sois un prétendant à la royauté des Juifs ? ».

Pilate, se voyant démasqué par cette interrogation embarrassante, laissa percer quelque chose de son caractère violent ; il répondit avec vivacité : « Est-ce que je suis Juif ? Votre nation et vos prêtres vous ont livré à moi : qu'avez-vous fait ? ». Cette réponse indique que Pilate rejette bien loin la pensée d'être Juif et de caresser l'opinion d'un règne messianique ; il est le délégué de

l'empereur de Rome et le défenseur de ses intérêts. « C'est à ce titre, dit-il au Sauveur, que les représentants de votre nation vous ont livré à mon tribunal, et vous accusent d'être opposé aux droits de mon Maître, et un prétendant à la royauté de la Judée. « Qu'avez-vous fait ? ». Pilate, ayant précisé le sens de sa question et sa qualité de juge des accusations politiques, portées à son tribunal, Jésus affirme solennellement sa *royauté* et son titre de *Messie*, comme il a proclamé devant Caïphe son triple titre de *Fils de Dieu*, de *Christ-Roi* et de *Juge des hommes*. Et il explique à Pilate la nature de sa royauté et ses divins caractères : royauté complètement dissemblable aux royautés de la terre.

Ecoutons la révélation de la constitution divine de l'empire du Christ et de celle de l'Eglise, brièvement faite, par le divin Accusé, quelques heures avant sa mort, au lieutenant de César alors le maître du monde, et il sera officiellement constaté, et par la Synagogue, et par l'empire romain, que Jésus-Christ mourra :

Martyr de sa divinité ;

Martyr de sa royauté ;

Martyr de sa qualité de Sauveur, et de Juge souverain des hommes.

Pilate a fait un rapport officiel à l'empereur Tibère sur les chefs d'accusations du Sanhédrin et la mort de Jésus-Christ : rapport qui se trouve dans les fragments d'Hégésippe (1).

A la question de Pilate relative à l'accusation qui est portée à son tribunal, savoir sur son titre de *Christ-Roi*, Jésus répondit :

« *Mon royaume n'est pas de ce monde. S'il était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs, mais mon royaume n'est pas maintenant d'ici. — Pilate lui dit : « Vous êtes donc Roi ? ». Jésus répondit : « Vous le dites : je suis Roi. Pour cela je suis né, et pour cela je suis venu dans le monde,*

(1) Liv V, *Cornélius à Lapide, in Matth.*

afin de rendre témoignage à la vérité : quiconque est de la vérité, écoute ma voix ». — *Pilate lui demanda :* « *Qu'est-ce que la vérité ?* ». — *Et ayant dit cela, il sortit de nouveau, et dit aux princes des prêtres et à la foule :* « *Je ne trouve rien de criminel en lui* ».

Comprenons bien le sens réel, profond et admirable de ce texte que les ignorants falsifient, au gré de leurs passions.

L'origine de la royauté de Jésus-Christ, son soutien, son mode d'expansion et de gouvernement, ses limites, sa durée, diffèrent du pouvoir humain. Sa royauté vient directement de Dieu et non des hommes ; elle est indestructible ; elle ne connaît ni les bornes du temps ni celles de l'espace ; elle s'étend à toutes les créatures même aux Anges.

« *Mon royaume n'est pas maintenant de ce monde* ».

Il ne relève pas des suffrages des hommes, des compromis d'une constitution, du succès d'un coup d'Etat. Il est fondé sur ma naissance, sur les droits imprescriptibles de ma nature.

« *Si mon royaume était de ce monde,* mes serviteurs seraient aussi de ce monde ; ils combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs. Ils voleraient à mon secours, à ma défense ; ils m'arracheraient à la violence et aux outrages ; mais mon royaume n'est pas maintenant d'ici ». Il n'a pas à sa disposition les pompes mondaines, une légion de fonctionnaires, des impôts forcés, une armée de soldats prêts à le soutenir par le fer et le feu. Il se base sur la foi, la grâce, le dévouement, la charité ; il est avant tout spirituel, juste et moral. Il ne pèse pas de tout le poids de l'oppression sur les corps et les âmes ; il suppose des esprits intelligents, libres, affranchis du joug des passions. Il n'est pas arrêté par le cours des siècles, les barrières de la nature et la diversité des nations, par une montagne, un désert, un fleuve, une race, l'esprit de nationalité. Il est aussi universel, aussi indestructible que la vérité, qui, dans son application sociale, n'est que l'au-

torité et la liberté ; par conséquent, l'expression des droits et des devoirs : autorité et liberté dans l'individu ; autorité et liberté dans le pouvoir ; obéissance et liberté dans le sujet ; la justice partout et l'arbitraire nulle part, avec l'ordre, et non avec les alternatives de l'anarchie et du despotisme...

« *Pour cela je suis né ; pour cela je suis venu au monde, afin de rendre témoignage à la vérité* ».

Lorsque ces idées auront pénétré famille, cité, Etat, toutes les institutions sociales, et transformé hommes et choses alors je régnerai par mon exemple et par ma doctrine sur les gouvernants et les gouvernés. Alors il y aura un droit *chrétien*, des pouvoirs *chrétiens*, une obéissance *chrétienne*. Jusque-là mon royaume n'est pas d'ici. Jésus-Christ est doublement Roi : *Roi spirituel* et *Roi temporel*. Il est le *Roi spirituel* de son Eglise, qu'il a fondée et établie sur une constitution permanente et invariable, avec ses lois et sa hiérarchie ; Eglise qui renferme des membres de toutes les tribus humaines, et qui, malgré la coalition des passions, durera jusqu'à la consommation des siècles. C'est là son royaume, promis par David, Daniel et les Prophètes.

Il est *Roi temporel* et le Roi des rois, en ce sens que, en sa qualité d'Homme Dieu, dès l'instant de sa Conception, il eut le haut domaine sur l'univers entier. Il a le droit de transférer la puissance, la couronne d'un prince à un autre, à qui lui plaît. C'est pourquoi, il s'appelle le *Roi des rois*, le *Seigneur des dominateurs*, le *Prince des rois de la terre* (1). Et il dit lui-même à ses Apôtres : « Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre (2) ». Ce pouvoir absolu sur toute chose appartient exclusivement à Jésus-Christ en tant qu'Homme-Dieu. Il ne l'a pas délégué à son Eglise.

III. *Réflexions morales.*

Dans un sens plus général encore, cette parole du Sau-

(1) *Ap.*, XIX, 10. — (2) *Matth.*, XXVIII.

veur : « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité », exprime l'esprit qui doit animer tous les enfants de son royaume. La vérité est ici synonyme de la vie de la grâce, qui vient de Dieu, qui est en Dieu et qui mène à Dieu. Car Dieu n'est que la vérité, ce *qui est, Deus veritas*. Jésus-Christ, en disant : « Je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité », manifeste qu'il est Dieu, et qu'il existait avant de venir en ce monde.

La vie de la grâce, l'homme la possédait primitivement : mais Satan, le père du mensonge, celui qui fut homicide dès le commencement, et qui ne resta pas dans la vérité, détruisit en nous la justice originelle, et introduisit dans le monde, avec le péché, le règne du mensonge, de l'erreur et des ténèbres spirituelles. Sous ce règne fatal, la vérité fut en quelque sorte sans témoignage. Les rayons épars de la Révélation primitive, patriarcale, mosaïque et prophétique, n'eurent pas assez de force pour pénétrer les couches ténébreuses du paganisme universel. La vérité, personnifiée dans l'Homme-Dieu, vint donc pour rendre témoignage à la *Vérité*, c'est-à-dire la manifester, la montrer, comme le soleil illumine le jour. Et Jésus rendit témoignage à la vérité par son exemple, sa doctrine, ses sacrements, ses miracles, ses souffrances, sa mort, sa Résurrection, son Ascension, l'envoi du Saint-Esprit.

« *Qui est de la vérité, entend ma voix* ». L'âme docile à l'inspiration de la vérité se rend à la voix de Dieu qui l'appelle à la foi, à l'espérance, à la charité, à la victoire de ses passions, à la pratique des vertus et des bonnes œuvres. L'homme orgueilleux, sensuel, avide des biens de ce monde, entend aussi la voix de la vérité, mais il la rejette et la méprise. Pilate a également entendu cette voix, mais en sceptique absorbé par les intérêts matériels, il a demandé d'un ton railleur et méprisant : « Qu'est-ce que la Vérité ? » Et sans attendre la réponse, rassuré sur la royauté toute spirituelle et morale de son Accusé, il se lève, quitte son tribunal et sort du Prétoire, pour proclamer du haut de la terrasse à la foule et aux

princes des prêtres, l'innocence de Jésus : « *Je ne trouve rien de criminel en lui* ».

Que de Pilates dans le monde ! Appelés à la vérité, mais l'écoutant d'un cœur orgueilleux, cupide et sensuel, ils s'y montrent indifférents ou s'en détournent, comme d'une voix inopportune. A l'exemple du gouverneur romain, insoucieux de leurs destinées éternelles, ils pensent que l'examen des questions religieuses et morales ne mérite pas leur préoccupation. Contents des biens de la vie présente, ils renferment le cercle de leur activité et de leur ambition dans les richesses, la fortune, les honneurs et l'éclat des positions sociales ; ils abandonnent la connaissance et la pratique des vérités d'un autre monde aux idéologues, aux faibles d'esprit, aux femmes et aux enfants. Souvent même leur indifférence se change en haine et ils flagellent et crucifient la vérité ; ils outragent et maltraitent ses ministres ; ils crochètent les portes de leurs asiles sacrés, jettent leurs paisibles habitants violemment dans la rue, les chassent de leurs demeures et de leur patrie. Aussi pour le malheur éternel de ces organes de l'enfer, la vérité les abandonne également, se retire d'eux, et ils meurent en réprouvés et en enfants du royaume des ténèbres.

Une autre leçon salutaire se dégage pour nous de l'acte solennel par lequel le Sanhédrin a livré Jésus au gouverneur romain. Dans cette démarche publique, les autorités de la nation juive ont répudié le Messie attendu, promis, la raison de l'existence de leur culte et de leur nationalité. En abandonnant ainsi à des étrangers, à des païens, pour qu'il soit crucifié, leur Concitoyen, leur Frère, leur Sauveur, la Gloire de leur race, la loi du talion leur sera appliquée ; les Juifs tomberont eux-mêmes sous le pouvoir des étrangers qui les écraseront et les détruiront comme nation. L'Ecriture sainte sera désormais pour eux un livre scellé : ils le liront sans le comprendre ; malgré leurs richesses, ils n'auront ni temple, ni autel, ni sacerdoce, ni sacrifice, ni ville, ni royaume.

Nous, chrétiens, sortis de la gentilité, et admis dans le royaume de Jésus-Christ par le Baptême et notre éducation religieuse, soyons reconnaissants pour cet inappréciable bienfait de la libéralité d'en Haut. Honorons toujours Notre-Seigneur Jésus, le Monarque de nos âmes par la vivacité de notre foi, la pureté de nos mœurs et la pratique de tous nos devoirs, afin de partager un jour l'éternité de sa gloire.

JÉSUS-CHRIST DEVANT PILATE (suite).

Mystérieux silence de Jésus.

« *Comme les princes des prêtres et les Anciens l'accusaient, il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit :* « *N'entendez-vous pas combien de choses ils disent contre vous ?* ». *Mais à tout ce qu'il dit, il ne répondit pas, de sorte que Pilate s'étonnait grandement. Mais eux insistaient, disant :* « *Il remue le peuple, enseignant par toute la Judée, de la Galilée jusqu'ici* ». *Pilate entendant parler de la Galilée, demanda si cet homme était Galiléen. Et, dès qu'il sut qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui était aussi à Jérusalem ce jour-là* (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Instantes accusations des membres du Sanhédrin. Silence de Jésus. Etonnement extraordinaire de Pilate. — II. Motifs de ce silence. Jésus est envoyé à Hérode.

I. *Instantes accusations des membres du Sanhédrin. Silence de Jésus. Etonnement extraordinaire du gouverneur.*

Pilate, étant sorti du Prétoire, et ayant fait amener Jésus avec lui, dit du haut de la terrasse aux prêtres

(1) Et cum accusaretur a principibus sacerdotum et senioribus, nihil respondit. Tunc dixit illi Pilatus : « Non audis quanta adversum te dicunt testimonia? ». Et non respondit illi ad ullum verbum, ita ut

et à la foule : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme » Il avait examiné les chefs d'accusation, interrogé l'Accusé, entendu ses explications sur la nature de sa royauté, qui ne pouvait porter aucun ombrage aux intérêts de l'empereur Tibère, son maître. Il prononça donc une sentence d'absolution claire et précise ; mais les Juifs, dans leur haine aveugle, ne voulaient pas la justice ni la vérité, ils demandaient un arrêt de mort. C'est pourquoi, déjoués dans leur barbare dessein, par cette solennelle déclaration et absolution de Pilate, ils laissèrent ouvertement éclater leurs cris de fureur, accumulant contre le Sauveur de nouvelles calomnies. A tous les mensonges inventés par les plus scélérats des hommes, Jésus opposa la seule justification qui convînt à sa grandeur, à sa dignité, à son innocence, un calme modeste et un majestueux silence.

Pilate, après avoir absous son Accusé, devait clore les débats et chasser avec indignation les Juifs calomniateurs ; il eut la faiblesse de tergiverser et de paraître revenir sur son jugement, en disant à Jésus : « *N'entendez-vous pas de combien de choses ils vous accusent ?* Il pensait que Jésus, étant si éloquent et si sage, il lui suffisait de donner quelques explications, pour faire crouler tout cet échafaudage de calomnies. Mais Jésus, qui connaissait mieux que Pilate, l'inflexible parti pris de ses ennemis, continua de garder le silence, et ne répondit pas un mot aux allégations mensongères des Juifs ; et cela, pour plusieurs motifs : elles étaient manifestement fausses et contradictoires, et par là, elles se réfutaient d'elles-mêmes. En présentant sa défense à des gens décidés à ne pas l'admettre, c'était affaiblir la justice de sa cause, fortifier la calomnie et reconnaître en quelque sorte, sa cul-

miraretur præses vehementer. At illi invalescebant dicentes : « Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæà usque huc ». Pilatus autem, audiens Galilæam, interrogavit si homo Galilæus esset. Et ut cognovit quod de Herodis potestate esset, remisit eum ad Herodem qui et ipse Jerosolymis erat illis diebus. *Luc*, XXIII, 5-8. — *Matth.*, XXVII, 12-15.

pabilité. Les furieuses clameurs, les cris frénétiques et tumultueux des accusateurs, mettaient en évidence leur haine et leur perversité, ainsi que l'innocence de leur Accusé. Devant la contradiction des pécheurs et les traits de la calomnie, Jésus resta silencieux, sans amertume, sans impatience, sans rancune, comme l'Agneau sous le couteau de l'égorgeur, ou, selon la prophétie de David, « comme le sourd, dont les oreilles sont fermées, et comme le mort, dont la langue est enchaînée (1) ». Un silence si calme, si sûr de soi-même, si majestueux, émeut l'esprit non prévenu plus vivement que le discours le plus éloquent. C'est pourquoi, le texte sacré remarque qu'il fit sur Pilate une impression profonde.

II. *Motifs de ce silence. Jésus est envoyé à Hérode.*

Par son silence, Notre-Seigneur nous enseigne à souffrir patiemment et à pardonner les torts faits à notre réputation ; il expie également les péchés de la langue, surtout ceux de nos vaines excuses. Ce silence était en même temps pour les Juifs, le plus terrible des châtiments. Malheur à l'âme à qui Dieu ne parle plus par le remords, par sa parole intérieure et extérieure, par la voix des malheurs et des afflictions ! L'amendement devient comme impossible, et la réprobation comme irréparable. « *Nulla quanta sit pœna !* ». Les impies accusateurs de Jésus-Christ ne tarderont pas à subir leur châtiment ; il n'entendront bientôt plus dans leur détresse la voix de leur Rédempteur.

Désespérant de faire passer leur Accusé pour un séditieux aux yeux du gouverneur, ils présentèrent sa doctrine comme subversive, et ne pouvant appuyer leurs calomnies sur des preuves, ils s'efforcèrent de les accréditer à force de cris et de frénésie. Ils poussèrent ensemble ces clameurs furibondes : « Il est coupable ! il est coupable ! c'est un homme dangereux et turbulent ; par ses prédica-

(1) Ps. XXVII, 14.

tions, il a soulevé le peuple juif, depuis les confins de la Galilée jusqu'à Jérusalem ; son enseignement a jeté le trouble dans les esprits et la discorde dans les provinces ».

Pilate, entendant parler de la Galilée, demanda si réellement son Accusé était Galiléen. Sur une réponse affirmative, il comprit qu'il était de la juridiction d'Hérode, et il s'empressa de l'envoyer avec sa cause à ce prince, qui se trouvait à Jérusalem pour célébrer la Pâque. Il saisit avec bonheur cette occasion de se débarrasser d'une épineuse affaire, qui le plaçait dans l'alternative, ou de condamner un Innocent, ou d'encourir la disgrâce et la colère des Juifs, en le renvoyant absous.

O Jésus ! dont tous les actes, comme toutes les paroles, sont des enseignements, accordez-nous la faveur de bien comprendre la science de votre silence. Devant vos impies calomniateurs, malgré les instances de Pilate, vous n'avez pas ouvert la bouche pour vous justifier. Nous vous conjurons, ô doux Maître, par votre silence si calme et si instructif, pardonnez-nous les péchés que nous avons pu commettre par la parole et les vaines excuses. Faites, qu'à votre exemple, nous ne nous laissions jamais troubler par les calomnies et les outrages ; que nous les pardonnions et les supportions avec patience et humilité.

JÉSUS-CHRIST DEVANT HÉRODE.

Hérode, voyant Jésus, en eut une grande joie. Car depuis longtemps il désirait le voir, parce qu'il avait entendu dire beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait le voir opérer quelque miracle. Il l'interrogea donc longuement, mais Jésus ne lui répondit rien. Les princes des prêtres et les scribes, là présents, l'accusèrent avec opiniâtreté ; Hérode avec sa cour le méprisa, et l'ayant par moquerie, revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à

Pilate, et de ce jour, Hérode et Pilate devinrent amis, car auparavant ils étaient ennemis l'un de l'autre (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Hérode. Son naturel. Sa joie à la vue de Jésus et causes de cette joie. — II. Ses questions. Silence absolu du Sauveur. Causes de ce silence. Acharnement de ses accusateurs. Hérode reconnait l'innocence de Jésus. — III. Hérode traite d'insensé le Sauveur avec toute sa cour, et le renvoie à Pilate ; et ils deviennent amis.

I. *Hérode. Son naturel. Sa joie à la vue de Jésus. Causes de cette joie.*

De la maison de Pilate au palais d'Hérode, Notre-Seigneur fit sa quatrième station, dans la voie douloureuse de sa Passion. Dieu seul connaît ce qu'il souffrit d'insultes, d'outrages, de mauvais traitements, du jardin des Olives à la maison d'Anne ; de la maison d'Anne à celle de Caïphe ; de celle de Caïphe au Prétoire de Pilate ; du Prétoire au palais d'Hérode. Etant toujours enchaîné, garrotté et conduit, comme le plus dangereux des criminels, au milieu des soldats, des membres du Sanhédrin et d'une foule innombrable de curieux et d'étrangers, accourus à ce triste spectacle. Le Sauveur épuisera jusqu'à la lie le calice d'humiliations et de souffrances présenté par son Père ; il sera vraiment, selon les oracles du prophète David, « un ver de terre qu'on foulera aux pieds ; non un homme raisonnable créé à l'image de Dieu, mais le rebut et la balayure du genre humain (2) ». Pilate qui, comme nous l'avons déjà dit, connaissait parfaitement

(1) Herodes autem, viso Jesu, gavisus est valdè. Erat autem cupiens, ex multo tempore, videre eum, eo quod audierat multa de eo, et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri. Interrogabat autem eum multis sermonibus ; at ipse nihil illi respondebat. Stabant autem principes sacerdotum et scribæ, constanter accusantes eum. Sprevit autem eum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste albâ et remisit ad Pilatum. Et facti sunt amici Herodes et Pilatus in ipsa die ; nam antea inimici erant ad invicem. *Luc.* XXIII, 8-12. — (2) *Ps.* XXI, 7.

l'innocence de son Accusé, les noires intrigues de ses ennemis, et qui, en qualité de juge suprême des questions politiques, devait le renvoyer après l'avoir publiquement absous, eut l'extrême faiblesse de le remettre aux mains d'Hérode, afin de ne pas s'attirer encore davantage la haine des Juifs, dont il était ouvertement détesté. Les ennemis de Jésus-Christ furent enchantés de cette mesure; ils espérèrent obtenir plus facilement une condamnation capitale d'Hérode que de Pilate, parce que ce prince était Juif et favorable aux membres du Sanhédrin.

Hérode, devant qui parut le Sauveur, était le fils d'Hérode I[er], le fondateur de la dynastie hérodienne, si connu sous le nom de Grand, non à cause de l'éclat de ses actions, mais à cause de la monstruosité de ses crimes. A l'occasion de la naissance de Jésus-Christ, Hérode I[er] avait moralement tué le Rédempteur dans le grand massacre des Innocents. Le fils, dont il est ici question, s'appelait Hérode Antipas. Grâce à ses intrigues et à ses flatteries, il avait réussi à rester tétrarque ou roi de la Galilée, sous le bon plaisir des Romains, maîtres de la Judée. Marchant sur les traces sanglantes de son père, et joignant à la cruauté une astuce raffinée, il séduisit et enleva à Philippe, son frère, sa femme Hérodiade et sa fille Salomé: ce qui causa une longue guerre entre le prince incestueux et Arétas, roi d'Arabie, dont il avait répudié la fille, sa première femme. Saint Jean-Baptiste, le précurseur et la voix de Jésus-Christ, tonna contre cet inceste et ce scandale public ; il paya de sa vie son zèle et son courage ; sa tête, dégouttante de sang, figura au banquet du jour anniversaire de la naissance d'Hérode. Après la mort du plus grand des prophètes, Jésus continuait à remuer la Galilée par ses vertus, son enseignement et ses miracles. Les Pharisiens, tout puissants à la cour d'Hérode et inspirateurs du meurtre de saint Jean, vinrent dire au Sauveur: « Retirez-vous, et partez d'ici, car Hérode veut vous tuer ». Il leur répondit : « Allez, et dites à ce *renard* : Voilà que je chasse les démons et guéris les malades ;

aujourd'hui et demain, et le troisième jour, tout pour moi sera consommé (1). »

Dans sa réponse aux Pharisiens, le Sauveur caractérise le naturel du roi libertin, aussi astucieux que sanguinaire, et annonce l'accomplissement de la prophétie de Daniel. Il a *trois jours*, c'est-à-dire *trois ans*, pour propager sa doctrine, combattre le mal, constituer son Eglise et consommer son sacrifice (2). — Et voilà maintenant Hérode, un des juges de la sagesse incréée ! Quel outrage pour l'Homme-Dieu, qui doit passer par toutes les humiliations imaginables et la coalition de toutes les passions ! Caïphe est le type de la cupidité, Pilate de l'ambition, et Hérode de la luxure.

En traçant l'histoire de la Passion, on est vraiment stupéfait de la profondeur de la malice, de l'ingratitude, de la barbarie des ennemis de Jésus-Christ, et de la grandeur, de la patience, de la mansuétude, de la charité de la Victime. Tout, dans ce drame douloureux, est satanique d'un côté, et divin de l'autre. C'est vraiment le combat suprême livré entre le Ciel et l'enfer, entre Lucifer et le Verbe incarné.

Le texte sacré dit : « En voyant Jésus, Hérode eut une grande joie ». Cette joie n'était pas la joie surnaturelle d'Abraham qui tressaillit d'allégresse d'avoir vu en vision le *jour du Seigneur* ; ce n'était pas la joie de la Vierge Marie, quand elle conçut le Sauveur dans ses chastes entrailles ; ce n'était pas la joie transfigurée de sainte Elisabeth, de saint Jean-Baptiste, de Zacharie, lors de la Visitation de la Mère de Dieu ; ce n'était pas non plus la joie de saint Joseph, des Mages, du vieillard Siméon, des Apôtres, enfin de toutes les âmes saintes qui eurent le bonheur de voir Jésus, pendant la vie. — La joie d'Hérode fut toute mondaine, perfide et malicieuse.

On peut assigner à cette joie coupable plusieurs causes : la *curiosité*, la *réputation du Sauveur*, l'*amusement*. Le prince avait souvent entendu parler de la doctrine, des

(1) *Luc*, XIII, 31. — (2) *Dan.*, IX, 20.

grandes merveilles du Prophète de Nazareth. Il désirait entendre un tel Docteur, voir un de ses miracles. Quel fut l'obstacle qui le retint dans ses velléités ? L'*orgueil* et la *volupté*. Aux yeux du public, Hérode ne voulait point passer pour crédule, comme le vulgaire, ni personnellement renoncer à sa vie scandaleuse. Jésus se trouve maintenant à son tribunal, dans le palais le plus splendide de la Judée, œuvre et résidence d'Hérode Ier, d'où sont sortis tant d'édits cruels. Le nouveau juge fait avancer son Accusé, au milieu de la principale salle d'audience où étaient réunis tous les grands de sa cour, tous les chefs de son armée, les membres du Sanhédrin, les acharnés accusateurs du Sauveur.

II. *Questions d'Hérode. Silence absolu du Sauveur. Causes de ce silence. Acharnement de ses accusateurs.*

Dans ce palais somptueux, il fut donné au meurtrier de saint Jean-Baptiste de contempler à loisir son Prisonnier, de l'interroger, de lui adresser de nombreuses questions que l'Evangile ne relate pas. La grande question du jour était l'arrivée du Messie. Probablement Hérode a-t-il demandé à Jésus des renseignements à ce sujet, et l'a-t-il interrogé sur l'époque de sa venue et la nature de son royaume. A toutes ces questions pressantes où il déploya sa science biblique et son astuce, Jésus ne répondit rien. Le roi dut lui faire également de belles promesses, celle de la liberté peut-être, s'il opérait un miracle en sa présence ; mais, loin d'obtenir la faveur d'un prodige, l'incestueux prince qui, malgré les cris de sa conscience, avait étouffé, dans le sang, la voix de Jésus par le martyre de son précurseur, ne mérita plus d'entendre l'accent de la miséricorde. Jésus, tout Accusé qu'il était, exerça sur lui un terrible jugement. Il l'abandonna à sa sagesse, à son orgueil, à sa vie voluptueuse ; il se garda de jeter les perles précieuses de la grâce à la profanation d'animaux immondes. Sa voix immaculée ne se laissera pas entendre dans cette enceinte, théâtre et témoin de tant d'orgies et

de crimes. Son majestueux et sévère silence n'y produira aucune impression.

Si Jésus se tait, les prêtres, les Scribes, ses implacables accusateurs n'ont pas la bouche close. Ils profitent du silence de Jésus pour accumuler contre lui accusations sur accusations ; ils n'avancent pour preuves que leurs cris et leurs gestes frénétiques. Hérode, qui connaît parfaitement l'état des esprits en Galilée, n'y voit que le parti pris de la haine et de la calomnie. Comme Pilate, il proclame hautement l'innocence de son Accusé ; mais, piqué de son silence obstiné, au lieu de le renvoyer absous, il le traitera d'insensé, plus digne de mépris que de châtiment. Ses yeux, obscurcis par le feu des plaisirs, apercevront l'Homme-Dieu ; ils l'examineront de près, et n'y distingueront aucun trait divin ; que disons-nous *divin ?* pas même *humain*. Ils n'y remarqueront pas même la physionomie d'un homme doué de la saine raison.

III. *Hérode revêt Jésus d'une robe blanche, le traite d'insensé avec sa cour, le renvoie à Pilate, et ils deviennent amis.*

Hérode, froissé du silence de Jésus, le revêt d'une robe blanche, costume des aliénés ; ensuite, lui, sa cour, ses serviteurs et l'insolente soldatesque, en font le sujet de leur amusement et de leurs railleries. Il n'y eut pas d'outrages que le Sauveur ne subît, de la part de vils satellites, qui s'étudièrent à se surpasser en fait d'injures, pour complaire à leur Maître.

O infortuné Hérode ! incrédule par orgueil, romain par politique, juif par raison d'Etat et par intérêt de famille, incestueux par passion, homicide par condescendance, en proie à toutes les agitations et à tous les remords de la conscience, vous avez en votre présence le céleste Médecin et vous ne le consultez pas ; le remède à vos maux, et vous n'y recourez pas ; la Vérité, et vous ne l'invoquez pas ; le salut éternel, et vous le repoussez ; le Fils de Dieu, le Sauveur, et vous le méprisez ; vous le couvrez d'ignominie, au mépris de la dignité royale, du caractère de juge

suprême et de celui de protecteur des malheureux ; vous insultez avec toute votre cour, comme insensé, Celui dont vous reconnaissez l'innocence, parce qu'il ne s'est pas prêté à vous aduler par ses réponses et à vous amuser par ses miracles. Quel aveuglement ! Et quel châtiment de la Justice divine ! En vous se réalise, à la lettre, la sentence de l'Esprit-Saint : « L'impie, arrivé dans les profondeurs de l'impénitence, méprise (1).

Oui, le malheureux Hérode méprisa le Sauveur et le renvoya à Pilate, le jugeant insensé et un personnage de nulle valeur. L'Evangile ajoute à l'occasion du renvoi de Jésus : « Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant ». La cause de cette inimitié n'est pas indiquée. On croit qu'elle était politique, et touchait à une question de juridiction. Selon quelques docteurs, elle venait de ce que le gouverneur romain avait fait massacrer dans le temple quelques Galiléens et avait ainsi mêlé leur sang à leurs sacrifices (2).

Le même phénomène continue de se reproduire, à travers le cours des siècles. Toutes les erreurs politiques, religieuses, sociales, si opposées qu'elles soient, le Judaïsme et le paganisme, le schisme et l'hérésie, la révolution, la libre-pensée, la Franc-Maçonnerie, le Musulmanisme, l'Athéisme et le Déisme, se coaliseront contre le Christ et seront *un* dans les attaques qu'ils lui livreront (3).

La morale à tirer de la conduite d'Hérode et de ses courtisans, c'est qu'ils ont de nos jours bien des imitateurs. Les ennemis de notre sainte Religion, s'intitulant hommes du *progrès et de la liberté*, soulèvent toutes sortes de questions sur nos croyances et nos mystères. Ne les comprenant pas, ils les tournent en ridicule, les appellent des niaiseries, indignes de la science et de la raison. A leurs yeux, la foi est ignorance ; la religion, esclavage, superstition ; la piété, faiblesse d'esprit ; la chasteté, folie ; l'humilité et la douceur, sentiment lâche et pusillanime, et ils repoussent loin d'eux Jésus et ses partisans, l'Eglise

(1) *Prov.*, XVIII, 2. — (2) *Luc*, XIII, 1. — (3) *Ps.*, II, 2.

catholique et ses enfants, en les honnissant et en leur jetant le manteau de l'insensé.

Devant tant d'ignorants blasphémateurs, nous tous vrais disciples du Christ, soyons fiers de participer aux opprobres du Rédempteur ; opposons aux outrages de nos ennemis souvent un compatissant silence, mais toujours une patience invincible; prions pour que le divin Médecin des âmes écarte d'eux le silence de la grâce et de la miséricorde.

JÉSUS, RENVOYÉ D'HÉRODE, PARAÎT UNE SECONDE FOIS DEVANT LE TRIBUNAL DE PILATE.

Barabbas est préféré à Jésus.

« *Et Pilate ayant convoqué les princes des prêtres et les magistrats et le peuple, leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple, et voilà que l'interrogeant devant vous, je n'ai rien trouvé en lui de ce dont vous l'accusez, ni Hérode non plus. Car je vous ai renvoyés à lui et on ne l'a convaincu de rien qui mérite la mort ; je le renverrai donc après l'avoir fait châtier. Un insigne voleur nommé Barabbas était en prison, avec d'autres séditieux pour avoir tué dans la ville un homme dans une sédition. Au jour de la fête de Pâque, le gouverneur avait coutume de délivrer un prisonnier, celui que le peuple voulait ; il y était obligé. Et le peuple étant monté dans le Prétoire, se mit à lui demander ce qu'il leur accordait toujours. Pilate leur répondit : Voulez-vous que je vous délivre le Roi des Juifs ? Car il savait que les princes des prêtres l'avaient livré par envie.*

« *Et pendant qu'il siégeait sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce qui touche ce Juste, car j'ai été étrangement tourmentée en songe, à cause de lui.*

« *Mais les princes des prêtres et les anciens du peuple, persuadèrent de demander Barabbas et de faire périr*

Jésus. Le gouverneur donc leur dit : Lequel des deux, voulez-vous que je vous délivre ? Ils répondirent : Barabbas. Pilate, désirant renvoyer Jésus, leur dit de nouveau : Que ferai-je donc de Jésus appelé le Christ ? Tous dirent : Qu'il soit crucifié ! Pilate leur répliqua : Quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve en lui aucun crime qui mérite la mort. Je le châtierai donc et le renverrai. Mais ils crièrent plus fort : qu'il soit crucifié ! Otez celui-ci, accordez-nous Barabbas. Pilate voulant complaire au peuple, leur délivra Barabbas qu'ils demandaient, lequel avait été mis en prison pour cause de sédition et de meurtre (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Retour pénible, humiliant et outrageant pour Jésus. Embarras de Pilate et dépit des membres du Sanhédrin. — II. Barabbas est trois fois mis en parallèle avec Jésus et trois fois préféré. La femme de Pilate. — III. Morale.

I. *Retour pénible, humiliant, outrageant pour Jésus. Embarras de Pilate et dépit des membres du Sanhédrin.*

Le retour de Notre-Seigneur, du palais d'Hérode au palais de Pilate, fut sa *cinquième étape* dans la voie douloureuse de sa Passion. Cette étape devint, en quelque sorte, plus pénible que les autres, non seulement par les mauvais traitements de ses barbares conducteurs, par la

(1) Pilatus autem convocatis principibus sacerdotum et magistratibus et plebe, dixit ad illos : obtulistis mihi hunc hominem quasi avertentem populum, et ecce ego coram vobis interrogans, nullam causam inveni in homine isto, ex his, in quibus eum accusatis, sed neque Herodes : Nam remisi vos ad illum et ecce nihil dignum morte actum est ei. Emendatum ergo illum dimittam. Habebat autem tunc vinctum insignem qui dicebatur Barabbas. Erat autem latro qui cum seditiosis erat vinctus, qui in seditione fecerat homicidium. Per diem autem solemnem consueverat præses populo dimittere unum vinctum quem voluissent. Necesse autem habebat dimittere eis per diem festum, unum in Pascha. Et cum ascendisset turba, cœpit rogare, sicut semper faciebat illis. Pilatus autem respondit eis et dixit : Vultis dimittam vobis regem Judæorum ? Sciebat enim

difficulté et la fatigue extrême de la marche, le mauvais état de la route, mais surtout par les outrages sans nom qu'il subit dans sa dignité d'*homme*, de la part de la foule ameutée. Il marchait enchaîné et revêtu de la robe blanche, costume de l'insensé ; la multitude qui le précédait, qui marchait à ses côtés, qui le suivait, qui encombrait les rues, les portes, les toits, les fenêtres et les places sur son passage, excitée par l'argent, les calomnies, les cris des Pharisiens, des prêtres et des sénateurs présents, le honnissait, le traitait de fou furieux, de séducteur, de charlatan, de magicien, bref, de criminel digne de mort. Et pour avilir encore davantage leur Victime et livrer Jésus à la risée publique, aux yeux de tous les habitants de Jérusalem et de la masse des pèlerins accourus de toute la Judée et des vastes provinces de l'empire romain, Caïphe et les membres du Sanhédrin firent faire au cortège, jusqu'à Sion, la ville haute où était situé le palais du gouverneur, un long circuit à travers l'*Agra*, la ville basse, neuve, de Jérusalem.

Quoique Pilate et Hérode se fussent donné une main amicale, sur le dos de Notre-Seigneur, néanmoins, le gouverneur n'éprouva aucun contentement du renvoi de son Prisonnier. Son embarras devint extrême ; il se vit placé entre sa conscience, qui reconnaissait l'innocence de l'Accusé, et son ambition, qui demandait sa condamnation. Hélas ! comme cela arrive généralement aux hom-

quod per invidiam tradidissent eum summi sacerdotes. Sedente autem illo pro tribunali, misit ad eum uxor ejus dicens : nihil tibi et justo illi ! multa enim passa sum hodiè per visum propter eum. Principes autem sacerdotum et seniores persuaserunt populis, ut peterent Barabbam, Jesum vere perderent. Respondens autem præses ait illis : Quem vultis vobis dimitti ? At illi dixerunt : Barabbam. Dixit illis Pilatus : Quid igitur faciam de Jesu qui dicitur Christus? Dicunt omnes : Crucifigatur ! Ait illis præses : Quid enim mali fecit ? At illi magis clamabant dicentes : Crucifigatur ! tolle illum et dimitte nobis Barabbam. Pilatus autem volens populo satisfacere, dimisit Barabbam, qui propter homicidium et seditionem missus fuerat in carcerem, quem petebant. *Matth.*, XXVII, 15, 30. *Marc*, XV., 6-15. *Luc*, XXIII., 13-24. *Joan.* XVIII., 39-40.

mes politiques, le plateau de l'intérêt l'emportera sur celui du devoir.

Si le lieutenant de César se trouve embarrassé, Caïphe et son Sanhédrin ne le sont pas moins. Ils bouillonnent de colère d'avoir publiquement éprouvé deux échecs : *celui de leur première comparution* devant Pilate et *celui de leur comparution* devant Hérode.

Malgré leur présence, leurs instances personnelles, leurs calomnies, leurs faux témoins, ils sont déboutés de leur demande ; non seulement leur arrêt de mort n'est pas confirmé, mais leur Accusé est solennellement proclamé innocent, et par là, ils sont flétris comme de vils calomniateurs. Furieux de ce double affront fait à leur autorité et à leur honneur, ils remueront ciel et terre pour l'emporter et avoir raison de leur Condamné. Renvoyés de nouveau à Pilate, ils ne voient d'autre moyen de réussite que celui d'intimider le faible et ambitieux gouverneur qui avait bien des injustices à se reprocher, relativement à son administration, et de le menacer publiquement d'une dénonciation faite en corps et portée à l'empereur de Rome, contre sa gestion. Nous allons voir comment, sous l'impression de pareilles menaces, malgré les remords de sa conscience, Pilate trahira les droits de la vérité et de la justice, et à quels excès de cruauté il se laissera entraîner par le parti furibond de la haine et de l'amour-propre blessé.

Dès que Hérode lui eût renvoyé Jésus, avec son appréciation sur la valeur des accusations, le gouverneur s'empressa de la communiquer *aux princes des prêtres, aux magistrats et au peuple,* lequel venait, par les excitations du Sanhédrin, d'entrer en scène. Il leur annonça que le roi s'accordait avec lui pour ne trouver rien de criminel dans leur Accusé ; il leur déclara en même temps qu'il le renverra, après l'avoir fait châtier. Quel révoltant mépris du sentiment de la justice dans l'âme de Pilate ! Il reconnaît l'innocence de son Accusé ; il l'absout publiquement une seconde fois ; il sait qu'il est la Victime de

la haine et de l'envie des autorités de la Synagogue, et cependant, n'osant ni ne voulant le condamner à mort, pour plaire à ses mortels ennemis et ne pas devenir lui-même l'objet de leur disgrâce, il ne craint pas de déclarer qu'il va user arbitrairement de son pouvoir pour soumettre Jésus à la peine sanglante de la flagellation, uniquement réservée aux esclaves, et qu'il le renverra libre, après l'avoir ainsi châtié.

II. *Barabbas est trois fois mis en parallèle avec Jésus par Pilate et trois fois préféré par les Juifs. La femme du gouverneur.*

Pendant que Pilate manifestait son inique arrêt de faire flageller le Sauveur, il se présenta soudain un autre expédient qu'il saisit avec empressement pour se tirer d'affaire. Une députation du peuple monta au Prétoire et lui demanda, selon sa coutume, la liberté d'un condamné à mort. Cette coutume était fondée sur la Religion des Juifs. La solennité pascale leur rappelait le souvenir de deux grands prodiges ; la délivrance de leurs pères de la tyrannie de l'Egypte et celle de leurs premiers-nés, échappés au carnage de l'Ange exterminateur. En mémoire de cette double merveille, il s'était établi parmi eux une coutume ancienne, qu'à la fête de Pâque, sur la demande et au choix du peuple, le Sanhédrin accordât la vie et la liberté à un prisonnier condamné à mort. Cette coutume religieuse, les Romains la respectèrent, après la conquête, avec cette clause que le gouverneur romain, dépositaire des droits souverains, prononcerait l'élargissement du prisonnier.

Or, il y avait dans la prison de Jérusalem un fameux brigand, nommé Barabbas, coupable de trois crimes : *de vol, de meurtre, de rébellion.* Il s'était attaqué aux trois fondements principaux de la société : à la propriété, à la vie et à l'ordre public. Pilate pensait avoir trouvé dans la personne de ce scélérat dangereux une occasion favorable de délivrer Jésus. Il se dit : Le peuple juif, étranger à la haine des ennemis de leur Prophète, me demande l'élar-

gissement d'un prisonnier; je vais proposer Jésus et le mettre en parallèle avec Barabbas si connu par ses crimes; il aura honte de préférer un tel scélérat à Celui qu'il a si souvent acclamé comme son Bienfaiteur et le Messie. Pilate ne douta pas que Jésus, au tribunal du peuple, ne fût préféré à Barabbas. Il dit donc à la députation : « *voulez-vous que je vous délivre le Roi des Juifs ?* » Et il lui laissa le temps de réfléchir sur sa proposition.

Etant occupé de ces pensées et siégeant sur son tribunal, un messager de sa femme augmenta son trouble et sa perplexité d'une manière étrange. Elle lui fit dire : « Ne vous mêlez pas de ce qui touche ce Juste, car j'ai été cette nuit même beaucoup tourmentée à cause de lui. » Le texte sacré ne parle pas de la nature des visions de cette matrone romaine. On croit que Dieu lui révéla le sort funeste de son mari qui, après la mort de Jésus-Christ, fut accusé par les Samaritains et les Juifs, destitué, exilé à Vienne dans les Gaules, où il périt de ses propres mains. D'autres disent que Pilate s'est converti au Christianisme par les prières de sa femme, et qu'il mourut en pénitent. Quoiqu'il en soit de cette conversion, sa femme s'appelait Claudia Porcula ; elle devint une fervente chrétienne. On pense que c'est d'elle que parle saint Paul dans sa seconde lettre à Thimothée, écrite de Rome : « Eubulus, Pudens, Linus et Claudia vous saluent (1). » Elle employa sa grande fortune à l'entretien des Apôtres et aux œuvres de miséricorde. Elle offre aux femmes pieuses un beau modèle de ce qu'elles doivent faire pour la conversion de leurs maris. Heureux les époux qui ont de pareilles épouses ! Mille fois plus heureux encore lorsqu'ils suivent leurs salutaires avis !

Cependant les princes des prêtres et les magistrats apprirent de la bouche des députés du peuple que Pilate voulait élargir Jésus. Consternés de cette nouvelle, ils mirent tout en œuvre pour noircir, calomnier leur Condamné et gagner le peuple par leurs émissaires, leurs pro-

(1) *Tim.*, IV. 21.

messes, leurs menaces. Grâce à leurs infâmes intrigues et leurs iniques procédés, ils persuadèrent à la multitude de demander l'élargissement de Barabbas et la mort de Jésus-Christ. Quand donc le gouverneur leur dit : Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? Ils répondirent : *Barabbas*, et quand il leur dit de nouveau : Que ferai-je *de Jésus, appelé le Christ* ? Il s'éleva de cette populace gagnée et furieuse une longue et infernale clameur : Qu'il soit crucifié ! Mort, mort à celui-ci ! Vive Barabbas ! Pilate à beau protester et s'écrier de toutes ses forces : « Quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve rien de criminel en lui ! Je le châtierai et le renverrai. » Les vociférations de la multitude étouffent sa voix et on n'entend de toutes parts que ce cri de fureur : Qu'il soit crucifié ! Otez celui-ci : Accordez-nous Barabbas !

III. *Morale.*

N'est-pas là le cri de démons incarnés plutôt que celui d'hommes doués de raison ? Quoi ! Barabbas, *un voleur, un meurtrier, un rebelle* est trois fois mis en parrallèle avec l'Auteur de la justice, de la vie et de l'ordre, et trois fois non-seulement il est préféré, mais le Bienfaiteur du peuple juif et le Sauveur du genre humain est proclamé indigne de l'existence et passible du supplice de la croix ! Quel contraste et qu'elle préférence si solennellement donnée à Barabbas ! Quelle humiliation pour le Fils du Très-Haut ! Quelle ingratitude de la part des Juifs, si privilégiés, envers leur Dieu qui les a tirés de la captivité de l'Egypte, établis dans une terre si fertile, donné des villes, des maisons qu'ils n'ont pas bâties, des vignes qu'ils n'ont pas plantées, qui les a toujours protégés, qui a choisi d'entre eux sa Mère, son père nourricier, ses Apôtres ; qui, exclusivement, les a favorisés de la manifestation personnelle de sa vertu, de son enseignement et de ses miracles ! Pour prix de tant de bienfaits, il se voit mis au-dessous du dernier des scélérats, déclaré indigne de voir la lumière du jour, de respirer l'air, de fouler le sol qui le porte. Voilà où le

mensonge, la haine, la calomnie peuvent entraîner le peuple, naturellement bon, juste et reconnaissant, lorsqu'il se laisse tromper, mener et égarer par d'habiles et perfides meneurs. Dans les infernales clameurs qu'il pousse contre le Sauveur, il craint même de prononcer le nom de Jésus, ce nom adorable, l'espérance, le salut de la terre, la terreur de l'enfer et les délices du Ciel. » *Mort à celui-ci! Liberté et vie à Barabbas!* Ce navrant spectacle continue et se renouvelle à travers le cours des siècles. De nos jours, ne voyons-nous pas des Barabbas, des meurtriers, des voleurs, des émeutiers, des communards, des destructeurs, préférés par le suffrage, mieux, par le mensonge universel, aux citoyens honnêtes, probes et vertueux qui sont la gloire et les bienfaiteurs de leur pays ?

Cette fureur insensée des Juifs est la tienne, ô pécheur, qui préfères le corps à l'âme, la terre au Ciel, l'intérêt du temps au bonheur de l'éternité. Malheureux peuple de Juda ! Tu as préféré Barabbas le voleur, au Propriétaire de toute chose, le meurtrier à l'Auteur de la vie, le rebelle au Fondateur de l'ordre social. Eh bien! jusqu'à la consommation des siècles, tu auras le père des voleurs, des meurtriers et des rebelles. Satan, pour chef, pour modèle et pour guide. Tu seras par excellence le peuple usurier, fomentant les révoltes et les persécutions contre les enfants du Christ.

O Jésus ! qui avez subi la torture de voir Barabbas choisi de préférence à votre sacrée personne, donnez-nous la grâce de vous préférer toujours à tous les biens de la terre, de vous connaître, de vous aimer au-dessus de toute chose, de faire mourir en nous tout Barabbas, toute préférence criminelle, et de vous posséder pendant le temps et l'éternité.

JÉSUS DEVANT PILATE (suite).

Pilate prit Jésus et le fit flageller.

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. La flagellation romaine. — II. Cruauté particulière de la flagellation par rapport à Jésus-Christ. Causes de cette cruauté. — III. Le Sauveur se soumit à cet horrible supplice, par amour pour nous. — IV. Nécessité de la mortification chrétienne.

I. *La flagellation romaine.*

Pilate connaît parfaitement l'innocence de son Accusé et les vils motifs qui ont poussé ses acharnés ennemis à le lui livrer. Il redoute la responsabilité de mettre à mort un tel Juste que sa femme vient encore de lui recommander particulièrement. Malgré les ténèbres de la gentilité, dont il est enveloppé, il sait que le sang du juste retombe en malédiction sur ceux qui le versent, ainsi que sur leur famille. C'est pourquoi, il cherche à tout prix à se soustraire à cette responsabilité. Craignant, d'autre part, la haine et les dénonciations des autorités de la nation juive, et voulant par ambition leur plaire, il eut recours à trois expédients révoltants pour sauver son Prisonnier : *à Hérode*, *à Barabbas*, à la *flagellation*. Nous avons vu comment ont réussi les deux premiers moyens, voyons à quoi aboutira le troisième, le plus cruel et le plus barbare. Assistons *à ce drame sanglant du Prétoire.*

L'Evangile ne consacre qu'une ligne à la flagellation, la scène la plus douloureuse et la plus humiliante de la Passion de Notre-Seigneur. Il se tait sur la nature des instruments employés, sur le nombre des coups, sur l'abondance du sang versé, sur la fureur brutale et le nombre des bourreaux, et sur les dispositions admirables de la Victime. La raison de ce silence peut venir de ce que les Evangélistes ne sentaient pas la nécessité d'entrer dans des détails sur la cruauté de la flagellation romaine, universellement connue. Peut-être aussi leur foi et leur amour envers le

divin Maître, répugnaient de retracer cette scène d'horreur et de tortures indicibles ; ils pensaient que pour la caractériser, il suffisait de dire :

« *Pilate fit flageller Jésus* (1). »

Ils disait tout en nommant la *flagellation romaine* que le Sauveur subit.

Cependant, si l'Evangile se tait sur les détails de cet horrible supplice, le récit de certaines particularités se trouve dans les prophètes de l'Ancien Testament que Jésus-Christ lui-même appelle ses *historiens* (2). Ainsi, pour connaître quelques détails des barbares tourments auxquels le Fils de Dieu fut condamné, il n'est pas nécessaire de recourir à des révélations spéciales, qui, tout respectables qu'elles sont, n'ont pas la certitude absolue de la foi catholique. Nous nous bornerons à résumer les circonstances de ce douloureux mystère, dépeint par les Prophètes, et à expliquer la flagellation romaine par rapport à Jésus-Christ.

Pilate n'ayant pas réussi avec ses deux expédients d'Hérode et de Barabbas revint à son arrêt irréfléchi de la flagellation ; il espérait par là apaiser la férocité des Juifs, vrais tigres avides de sang. Il remit donc le Sauveur au pouvoir d'une soldatesque aussi insolente que cruelle, pour le soumettre à la flagellation romaine ; supplice réservé aux esclaves et aux condamnés à la mort de la croix.

Le patient le subissait soit à la cour du Prétoire, soit sur la place du Marché, soit au moment du crucifiement. Les instruments dont on se servait, variaient. Ordinairement c'étaient des verges de bois flexibles que des licteurs romains portaient en *faisceau*, surmontées d'une hache, emblème du pouvoir exécutif. On se servait aussi de *lanières de cuir* (lora) ou d'une espèce *de martinet* fait de courroies, armées à l'extrémité de plomb et de fer, qu'on

(1) Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit. *Joan*, XIX. 1.
(2) Sicut scriptum est in Lege, in Prophetis et in Psalmis de me. *Luc.*, XXII. 44

appelait *scorpions*, *verges horribles*, *empoisonnées* (horrida, venenata flagella), et encore *verges lentes* (virgæ lentæ), à raison de l'intolérable douleur qu'elles causaient et du temps qu'il fallait pour cicatriser les plaies. Le patient était mis à nu, quelquefois seulement jusqu'au caleçon et attaché pieds et mains liés à une colonne de pierre ou de marbre, haute d'un mètre, de manière qu'il ne pût faire aucun mouvement, ni gêner la liberté des coups. Ainsi, tout le corps du patient: pieds, tête, poitrine, dos, bras, visage, se trouvaient librement exposés aux meurtrissures de ce supplice, sans qu'il pût alléger sa vive douleur par un mouvement corporel. Le nombre des coups n'était pas déterminé ; il dépendait de l'arbitraire. Un licteur procédait ordinairement à l'exécution du supplice ; quelquefois on désignait jusqu'à huit exécuteurs, qui alternaient deux à deux et se relayaient, quand leurs forces étaient épuisées. Les infortunés qu'on flagellait de la sorte étaient tellement décharnés, meurtris et en lambeaux, qu'on voyait leurs côtes sanglantes, leurs os tout nus. Généralement, ils mouraient sous la violence de la torture ou on était forcé de les fortifier par des cordiaux, avant le crucifiement. Telle était la flagellation romaine.

Dans la vie de la vierge et martyre Bibiane, de Rome, nous lisons que le préteur, furieux de ce que malgré ses promesses et ses menaces il ne pouvait pas réussir à la faire renoncer à la foi en Jésus-Christ, et à son vœu de virginité, l'attacha toute nue, les mains liées à une colonne et ordonna aux licteurs de la flageller avec des lanières armées de plombs, jusqu'à ce qu'elle expirât sous la violence des coups (1).

11. *Cruauté particulière de la flagellation romaine par rapport à Jésus-Christ.*

Appliquée à Notre-Seigneur, la flagellation romaine était la torture *la plus honteuse et la plus douloureuse* qu'on puisse imaginer.

(1) *Brév. Rom. 2 décembre.*

L'ordre étant donné par Pilate de flageller Jésus, des mains sacrilèges le saisissent ; on le traîne vers une colonne de marbre qui se trouve dans la cour du Prétoire (1) pour y être fortement attaché. Le Prophète David nous dit que, malgré la honte indicible de se voir exposé nu aux regards féroces et lubriques d'une foule innombrable, il alla de lui-même se placer à l'infâme poteau, en qualité de Victime de nos péchés (2). Il présenta aux coups son corps immaculé, chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, avec le même calme qu'il avait offert sa face adorable aux soufflets et aux outrages. A ce spectacle, dit Job, la foule des spectateurs ennemis du Christ réunit sa fureur contre lui ; grinçant des dents et fixant sur lui des regards terribles et menaçants, elle se prépara à se rassasier de ses tortures, et, de la voix et du geste, elle encouragea ses bourreaux à ne pas le ménager (3).

Etre attaché publiquement au poteau de l'infamie, comme le dernier des esclaves et des criminels, quelle honte pour le Fils du Très-Haut ! Et se voir exposé tout nu, et donné en spectacle aux regards licencieux, aux railleries impies de tout un peuple égaré, quelle confusion pour le Dieu qui couvre le ciel de l'éclat de la lumière ; qui étend sur la terre un rideau de nuages, qui revêt les oiseaux de plumage varié, les animaux d'une robe à couleurs diverses, les fleurs d'un émail parfumé, et le lis des champs de ses feuilles blanches ! Le prophète royal dit qu'une immense rougeur

(1) Il existe deux colonnes de la flagellation : l'une à Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre et l'autre à Rome, dans la basilique de Sainte-Praxède. La première vint du Prétoire, la seconde de la maison de Caïphe. *Mgr Mislin. Les Lieux Saints.*

Des auteurs prétendent que Notre-Seigneur subit deux flagellations : l'une dans la maison de Caïphe, après sa condamnation, l'autre dans le Prétoire. Celle-ci était la flagellation en usage chez les Romains ; celle-là la flagellation juive, moins cruelle et moins barbare.

(2) In flagella paratus sum. *Ps.* XXVII, 28.

(3) Collegit furorem suum in me et comminans mihi, infremuit contra me dentibus suis ; terribilibus oculis, me intuitus est. *Job*, XVI. 10.

colora son visage et se répandit comme un vêtement sur tout son corps virginal (1).

« Descendez, esprits saints, venez ombrager de vos ailes respectueuses ce corps sacré, miracle de candeur et de pureté ; sauvez-le des regards impudiques, des insolentes dérisions des enfants du péché. Mais non, suspendez votre vol ; souvenez-vous que nous sommes les criminels sur lesquels la justice divine a prononcé l'anathème d'une confusion éternelle. Sans l'ignominie qui couvre en ce moment le Fils de Dieu, la nôtre ne serait ni expiée, ni effacée. Il porte sur son visage, sur tout son corps et dans son cœur la honte et la responsabilité du châtiment de nos incalculables impudicités. C'est donc pour toi, libertin, pour toi, âme molle et sensuelle, que le Dieu de la pureté souffre la confusion et est ainsi exposé tout nu aux yeux du Ciel et de la terre, comme coupable de toutes les pensées, de toutes les complaisances intérieures et extérieures, contre la sainte vertu, de tous les discours licencieux, de tous les regards immodestes, de toutes les familiarités impudiques, de tous ces grossiers emportements des sens, dont rougiraient les brutes elles-mêmes, et dont les hommes se font un sujet de divertissement (2). »

A l'ignominie s'ajouteront les tourments les plus cruels, car :

La flagellation est pour Notre-Seigneur la torture la plus douloureuse.

Certes, c'était un spectacle de compassion et d'horreur pour les Anges, les hommes et l'univers entier, de voir l'Auteur et le Conservateur de tous les êtres, frappé comme le dernier des scélérats et de la manière la plus barbare. Jésus-Christ étant enchaîné et attaché au poteau d'infamie, ses bourreaux se jettent sur lui, semblables à des bêtes féroces qui attaquent un tendre et timide

(1) Ps. LXVIII. 8, Operuit confusio faciem meam. Tota die verecundia mea contra me est et confusio faciei meæ cooperuit me. *Ps*. XLIII. 16.

(2) *Père Ventura. Conférences sur la Passion.*

agneau ; ils développent l'énergie et la force de géant, en frappant de coups redoublés plaies sur plaies (1). Au milieu des cris de joie féroce et des applaudissements poussés à la fois par les prêtres, les magistrats, les soldats, le peuple et l'enfer, le corps délicat du Sauveur apparaît bientôt, sillonné en tous sens d'horribles meurtrissures et tout enflé par les contusions. On frappe sans mesure et avec une égale fureur, sur la tête et sur les épaules, sur les bras, les jambes et les pieds, sans épargner ni les flancs ni la poitrine. Sous ces coups non interrompus, la peau est déchirée ; un sang livide jaillit des blessures où il était d'abord retenu ; les chairs se découvrent jusqu'au vif : de la plante des pieds jusqu'à la tête, Jésus tout entier n'est qu'une plaie horrible (2).

Trois causes enflammèrent la rage des bourreaux : *la patience inaltérable de la Victime ; l'argent* des magistrats, qui, craignant l'élargissement de la part de Pilate, voulaient faire mourir Jésus sous les coups, s'ils ne pouvaient obtenir le crucifiement, et finalement *la rage des démons* qui désiraient connaître si vraiment il est le Fils de Dieu. Au corps du Sauveur, il ne reste plus de place à frapper, et cependant, les bourreaux le frappent encore; ils font de nouvelles plaies sur les plaies formées ; ils creusent sur des plaies sanglantes d'autres blessures plus larges et plus profondes, de manière que tous les muscles sont rompus, toutes les veines brisées, toutes les chairs déchirées, et qu'on peut même compter tous ses os (3). C'est alors que le Sauveur devint véritablement *l'homme de douleurs* (4), l'homme qui réunit en lui toute l'amertume, toutes les tortures, tout le feu de la douleur,

(1) *Job.*, XVI, 15. Concidit me vulnere super vulnus ; irruit in me quasi gigas.

(2) *Is.*, I. Marie de Jésus d'Agréda dit : « Le nombre des coups de fouet que reçut le Sauveur, depuis les pieds jusqu'à la tête, fut de *cinq mille cent quinze.* D'autres voyantes disent : *six mille six cents.* Sainte Brigitte, dans ses révélations, dit que, dans sa Passion, le Sauveur reçut *cinq mille quatre cent soixante-quinze blessures.* »

(3) *Ps.* XXI, 15. — (4) Virum dolorum.

la douleur, par conséquent l'homme d'une douleur sans mesure, sans exemple, comme sans expression (1).

La tradition rapporte que par cette cruelle flagellation Jésus avait à peine l'apparence d'une forme humaine : qu'il paraissait un vrai lépreux, couvert de plaies béantes ; que, pris de défaillance, il tomba aux pieds de la colonne ; qu'il y demeura quelque temps couché par terre, baigné dans son sang, perclus de tous ses membres et privé de l'usage de ses sens, sans mouvement, ni action, ni voix, ni parole, conservant à peine un dernier souffle et une étincelle de vie.

C'est dans la flagellation que s'est littéralement accomplie la prophétie de la dernière Cène, que son corps adorable, qu'il consacrait et qu'il donnait en nourriture à ses Apôtres, fut réellement brisé et broyé, selon l'expression de saint Paul. L'Eucharistie, monument toujours vivant de la Passion et de la mort du Rédempteur, est, d'une manière particulière, le souvenir impérissable de la cruelle flagellation. Lorsque nous assistons au sacrifice de la Messe, que nous communions ou que nous adorons le Sauveur exposé sur nos autels ou renfermé dans son tabernacle, n'oublions jamais que nous sommes devant le corps adorable, qui a été brisé, broyé pour nous (2).

III. *Le Sauveur se soumit à cet horrible supplice par amour pour son Père, et par amour pour nous.*

Pourquoi Notre-Seigneur s'est-il soumis aux tortures indicibles de la flagellation ? *Par amour envers son Père, et par amour envers nous*, pauvres pécheurs. Il avait été

(1) *Ps.* XXI, 15.

(2) I *Cor.*, XI, 24. Sainte Madeleine de Pazzi dit avoir appris de Notre-Seigneur que, durant une heure, trente paires de bourreaux, ensemble soixante, alternaient pour le frapper. Des docteurs disent aussi qu'en mémoire de la défaillance de Jésus, tombé par terre, baigné dans son sang, lors de la flagellation, le prêtre à l'autel pendant le Saint sacrifice de la Messe, jette une parcelle de la Sainte hostie dans le calice.

décrété dans le Ciel qu'il souffrirait pour nous, qu'il expierait nos péchés par ses souffrances, qu'il satisferait complètement par elles à la justice de Dieu, et qu'il témoignerait ainsi à son Père tout l'amour, tout le respect et toute l'obéissance qui lui sont dus. En second lieu, le Sauveur subit tous les affreux tourments de la flagellation *par amour pour nous*. Grâce à des tortures sans nom, infligées à sa chair vivifiante, vrai sanctuaire de la divinité, il acquitta la dette de notre chair corrompue, corruptrice, et souillée de crimes; il paya la rançon de notre mollesse, de notre sensualité, de notre luxe, de cette recherche effrénée de nos aises, de nos commodités. Par la vue de ce sanglant spectacle, il nous représente vivement la justice, la sainteté de Dieu, et l'horreur que nous devons avoir du péché, surtout de celui de la chair.

IV. *Nécessité de la mortification chrétienne.*

Toutes les plaies du corps de Jésus-Christ sont autant de bouches pour nous redire sans cesse cette maxime importante de son Evangile : « Quiconque aime son âme (sa chair) dans ce monde, y est attaché, et cherche à l'épargner, à la choyer, la perdra immanquablement. » Pour la sauver dans l'éternité, il est d'une nécessité absolue de la mortifier, de l'assujettir et de la dompter (1); maxime que le docteur des nations, saint Paul, traduit ainsi : « Ceux qui appartiennent au Christ doivent crucifier leur chair avec ses vices et ses concupiscences, et se conduire selon l'esprit, sans écouter les inspirations charnelles (2). » Portez dans vos corps la mortification de Jésus-Christ, afin d'y représenter sa vie pure et pénitente (3). Les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Solitaires, les Vierges, les Saints de tous les siècles et de tous les états, ont compris la nécessité de marcher sur les traces de Jésus mortifié. Il se sont réjouis, quand ils furent jugés dignes de souffrir quelque chose par amour pour

(1) *Joan,* XII, 25. — (2) *Gal.*, V., 24. — (2) II, *Cor.*, IV, 10.

lui. Ils suivirent tous plus ou moins le grand docteur, qui s'écriait : « Je châtie mon corps, je le réduis sous le joug de la servitude, de peur qu'ayant prèché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même (1) ; je porte les stigmates de Jésus-Christ dans mon corps (2). » Tous les élus ressemblèrent plus ou moins à Jésus-Christ crucifié, avant de partager son triomphe et sa gloire (3).

JÉSUS DEVANT PILATE (suite).

Il est couronné d'épines.

« *Les soldats du gouverneur le conduisirent dans la cour du Prétoire, et assemblèrent autour de lui toute la cohorte. Tressant une couronne d'épines, ils la mirent sur sa tête, et l'ayant dépouillé de ses habits, ils jetèrent sur lui un manteau de pourpre, et mirent un roseau dans sa main droite, et fléchissant le genou devant lui, ils le raillèrent, disant : Salut, roi des Juifs ! Et crachant sur lui, ils prenaient le roseau, en frappaient sa tête, et lui donnaient des soufflets* (4) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Horrible supplice de la couronne d'épines. — II. Les insignes de la royauté. Signification et puissance de ces insignes. — III. Caractères de la royauté de Jésus-Christ. — IV. Les sujets de la royauté de Jésus-Christ.

I. Horrible supplice de la couronne d'épines.

Les bourreaux de Notre-Seigneur, non contents de l'avoir couvert de plaies et de sang, continuèrent d'ajouter l'insulte à la cruauté. Après la flagellation, le voyant épuisé,

(1) I *Cor.*, IX, 27. — (2) *Gal.*, VI, 17. — (3) *Rom.*, VIII, 17.

(4) Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem. Et milites plectentes coronam de spinis, imposuerunt capiti ejus et exuentes eum, veste

ils lui avaient mis ses vêtements. Sous l'inspiration de la rage des magistrats de la Synagogue et sous celle de l'enfer, les soldats du gouverneur saisissent de nouveau, de leurs mains sacrilèges, le Sauveur, le conduisent au milieu de la cour du Prétoire, le font asseoir sur une colonne de marbre gris (1), et donnent à ce siège improvisé la forme d'un trône. Est-ce avec le consentement de Pilate ? Le texte sacré ne le dit pas, mais c'est probable. Puis les soldats ayant réuni, autour de Jésus, toute la cohorte, au moins six cents soldats, excités par les magistrats des Juifs, se mettent à le bafouer, à raison de son prétendu titre de Christ-Roi, et à l'affubler en roi de théâtre, d'une manière barbare et sanglante ; ils tressent et unissent ensemble des branches de ce jonc marin qui croit en abondance sur les bords de la mer Rouge et dont les épines sont longues, solides et aiguës. Ils en façonnent un horrible et ignominieux diadème, non en guise de couronne, mais en forme de casque et le lui posent sur la tête. Ces préparatifs achevés, ils s'arment de bâtons noueux, avec lesquels ils lui enfoncent cette couronne si violemment que bientôt les épines traversant la peau, percent le crâne et pénètrent jusqu'au cerveau ; quelques-unes, d'une longueur plus grande, déchirant les tissus si délicats de la tête, se font jour à travers le front et les tempes. Le sang ruisselle de toutes parts ; les cheveux et la barbe en sont imbibés, tout le visage en est inondé, de sorte que, selon le prophétie d'Isaie, le Sauveur devient méconnaissable et ne conserve plus aucune figure humaine (2). Qui pourrait, nous ne dirons pas exprimer, mais imaginer l'extrême douleur que ce couron-

purpurea circumdederunt eum et posuerunt arundinem in dextera ejus. Et genu flexo ante eum, illudebant ei dicentes : ave, rex Judæorum ! Et expuentes in eum acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus et dabant ei alapas. *Matth.*, XXVII, 27, 31. *Marc*, XV, 16, 21. *Joan*, XIX, 2, 4.

(1) On appelle la colonne des *impropères* celle sur laquelle Notre-Seigneur était assis au *Prétoire*, quand il fut abreuvé d'outrages : on la montre encore aujourd'hui aux pèlerins de Jérusalem.

(2) Vidimus eum et non erat aspectus. *Is.*, LIII.

nement atroce fit éprouver à la tête adorable du divin Rédempteur ?

A un roi couronné d'épines, il faut un manteau ignominieux et un sceptre ridicule. Après avoir arraché à Notre-Seigneur ses vêtements collés à ses plaies sanguinolentes, qui s'ouvrent de nouveau et qui lui causent d'affreux tourments, ses bourreaux le revêtent d'un haillon dégoutant de vieille pourpre, espèce de manteau militaire servant à étancher le sang des flagellés; ils lui mettent dans la main droite un roseau, plante frêle, mobile et creuse, afin d'avilir sa personne, d'indiquer en même temps la vanité de son titre, la fragilité de son pouvoir et de lui reprocher sa vaine ambition et son impuissance. Pour pousser l'insulte, la dérision jusqu'à la dernière limite, ces sauvages, ces vils courtisans vont rendre à ce vrai Roi du Ciel et de la terre des hommages en rapport avec sa couronne, son manteau et son sceptre. Ils se groupent donc en rond autour de lui, se mettent à danser, et au milieu des rires immodérés et des gestes insultants, il lui font des révérences moqueuses et lui jettent ces cris ironiques : « *Salut, Roi des Juifs !* » Les uns vomissent sur son visage d'impurs crachats, d'autres déchargent sur ses joues divines des soufflets retentissants; ceux-ci lui arrachent la barbe et les cheveux ; ceux-là le frappent avec le poing ou même avec les pieds ; d'autres enfin lui prennent violemment le roseau d'entre les mains, lui frappent la tête et enfoncent les épines plus avant, pour augmenter ses douleurs avec ses meurtrissures.

Satan inspirait tous ces actes monstrueux. Il voulait connaître si Jésus était vraiment le Fils de Dieu, par sa patience à supporter les outrages et les souffrances (1). Mais, la sainte Victime, au milieu de ces outrages et de ces tortures sans nom, se repaissait, selon l'expression de Tertullien, de la volupté d'une patience inaltérable (2). Et Lucifer ne put connaître le secret de sa filiation divine.

(1) Contumelia et tormento interrogemus eum et probemus patientiam illius, si est verus Filius Dei. *Sap.*, II, 18.

(2) Père Ventura. *La Passion.*

II. *Les insignes de la royauté de Jésus-Christ. Signification et puissance des insignes de cette royauté.*

Si Satan et ses satellites ne comprirent pas les mystères qu'à leur insu, ils aidèrent à accomplir dans la royauté bafouée de notre Seigneur, il nous est donné à nous chrétiens d'en saisir le sens et la portée.

Que signifient les *épines* dans la couronne de Jésus-Christ ? Elles nous rappellent la malédiction dont Dieu chargea la terre, à raison du péché d'origine. Cette malédiction figure une punition plus terrible encore qui tomba sur le cœur humain. Les ronces et les épines dont, dès lors, le sol terrestre commença à être tristement fécond, ne sont que le symbole des vices qui dominent dans l'homme dégénéré. Ainsi la couronne d'épines, qui ceint la tête du Rédempteur, désigne les péchés du genre humain qu'il prit sur lui et expia. Le bandeau d'ignominie se changera pour nous en un diadème de gloire au Ciel, si nous sommes fidèles à la loi du Christ. Le *manteau rouge* ou le *haillon de pourpre* dont Jésus fut revêtu au Prétoire renferme également une signification mystérieuse et morale.

En portant ce haillon sale, pourpré et tacheté, à travers lequel on aperçoit son corps meurtri de plaies, Notre-Seigneur voulut expier les scandales si nombreux des pompes du monde, du luxe des maisons, des ameublements et des vêtements, et nous rappeler la nécessité de la simplicité et de la modestie. C'est pourquoi, l'esprit prophétique d'Isaïe, en s'adressant au Sauveur, lui dit : « Pourquoi votre habit est-il rouge et ressemble-t-il à celui du vigneron qui foule le raisin sous le pressoir ? ». — Le Sauveur lui répondit : « J'ai foulé seul le pressoir et le sang a souillé mes vêtements (1) » ; en d'autres termes : Je fus l'unique Victime expiatrice des crimes du genre humain : voilà pourquoi mon corps, le vêtement de ma divinité, fut affreusement baigné dans le sang.

(1) *Is.*, LXIII, 2.

Le roseau d'ignominie que Notre-Seigneur prit dans sa main droite, marque que nous sommes naturellement légers, inconstants, vides de vertus et de mérites. Nous ne devenons forts, intrépides, fermes, capables de vaincre les obstacles et les difficultés, qu'entre les mains de Jésus-Christ et soutenus de sa grâce. Finalement, *les hommages dérisoires rendus à Notre-Seigneur* comme à un faux Dieu et à un Roi de théâtre et acceptés avec une patience admirable par le divin Rédempteur, sont une expiation des superstitions diaboliques de la gentilité, des excès hypocrites du culte matériel des Juifs, des sacrilèges sans nombre des mauvais chrétiens. Les hommes n'ont-ils pas fait en tout temps du Dieu trois fois Saint une divinité de bois et de théâtre ? (1).

Léon XIII, notre Saint-Père, glorieusement régnant, n'a-t-il pas raison de se plaindre solennellement des outrages qui sont journellement adressés à Jésus-Christ et à l'Eglise dans sa personne ?

« La Souveraineté, dit-il, encore reconnue au Pape, rappelle la pourpre et le sceptre de Notre-Seigneur au Prétoire. Les outrages, les calomnies, les injures dont il est abreuvé à tout instant, réveillent le souvenir des humiliations infligées au Fils de Dieu, et le Pontife suprême, privé de sa liberté, est à la merci des pouvoirs qui lui sont hostiles, comme le fut jadis son divin Maître (2). »

III. *Caractères de la royauté de Jésus-Christ.*

Sortons du Prétoire de Pilate. Voyons par la foi la véritable puissance et la grandeur de la royauté honnie de l'Homme-Dieu. Notons les caractères de sa-royauté, en opposition avec ceux du pouvoir humain.

La royauté de Notre-Seigneur diffère du pouvoir purement humain, *quant à l'origine*, *quant à l'exercice*, *quant à la durée*, *quant à l'étendue*, *quant au moyen de propagande et quant au but final.*

(1) Deum scenam facitis ?

(2) Discours adressé aux pèlerins français, le 17 octobre 1882.

Le pouvoir de Jésus-Christ, si avili dans le Prétoire et représenté sous des insignes si ridicules, est ce qu'il y a de plus grand et de plus majestueux. Il ne relève d'aucune influence humaine. Il se présente indépendant de tout intérêt mondain. Si, comme l'atteste sa généalogie, Jésus-Christ possède au suprême degré la noblesse du sang, seul privilège terrestre qu'il n'ait pas dédaigné, selon la remarque de Bossuet ; s'il appartient par la naissance à la race sacerdotale et royale, s'il s'appelle *Fils d'Abraham et de David*, il fait précisément son apparition sur la scène du monde, au moment ou les rejetons d'Abraham étaient soumis à l'empire romain et où la famille de David, réduite à la misère, avait humainement perdu la possibilité de jouer un rôle politique.

Le prophète Daniel, le grand historien, nous initie à l'origine de la royauté de Jésus-Christ ; elle ne vient pas, dit-il, de l'agitation des choses humaines : ce n'est pas une tempête qui s'élève sur une vaste mer en furie, ni un animal cruel, dévoré par un animal plus cruel, ni un dur métal succédant à un métal plus dur encore ; images qui toutes nous font connaître la mobile origine du pouvoir des hommes et son instinct brutal. Non, l'empire de Jésus-Christ ne se formera pas ainsi. Il est figuré par une petite pierre détachée de la montagne, sans le secours de l'homme, laquelle grandira rapidement, deviendra elle-même une haute montagne, et couvrira la terre entière ; image qui marque la divine origine et la solidité permanente du règne de Jésus-Christ. Son pouvoir ne doit rien à la créature ; il est descendu organisé du Ciel, sans aucun effort humain et il sera aussi ferme, aussi inébranlable, aussi éclatant qu'une montagne élevée qui, dominant le globe, reçoit les eaux fécondantes pour les épancher, et déchire la nue pour qu'elle verse sur la terre aride la pluie salutaire.

C'est pourquoi l'Archange Gabriel, annonçant à la Vierge Marie de Nazareth la royauté de son Fils, lui dit : « Votre Fils sera grand : il sera appelé le Fils du Très-

Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera éternellement dans la maison de Jacob, son règne n'aura point de fin (1) ».

L'Esprit-Saint, qui a parlé par la bouche de son ambassadeur, poussera les Mages d'Orient, ces prémices de la gentilité, à porter leurs hommages à l'enfant couché dans la crèche de Bethléem et à dire courageusement au cruel Hérode : « Nous sommes venus adorer et reconnaître pour notre souverain celui *qui est né roi*, c'est-à-dire celui qui n'a pas besoin d'être proclamé roi, mais celui qui en naissant *est roi* (2). Pour régner, il n'est pas obligé d'attendre le suffrage des hommes, l'âge de la majorité, la succession ouverte du trône, l'accomplissement de formalités légales. A l'état d'enfant, il est roi, comme lorsqu'il sera assis à la droite de son Père. Il sera toujours roi, à travers le cours du temps, comme pendant l'éternité, nonobstant les railleries, les haines et les persécutions des méchants.

Le pouvoir *humain,* quant à son *origine*, se présente sous un autre aspect. En dehors de l'influence chrétienne, il ne se trouve nulle part réglé suivant une loi fixe et tutélaire. Il ne connaît pas de tempérament. Avec l'absence de l'esprit de foi, disparaît la conscience de la responsabilité morale, et la lourde mission de diriger les hommes n'apparaît pas comme un fardeau redoutable, mais comme l'apogée de la grandeur, comme la source et le plus haut degré du bonheur humain. Autour de lui se forme et règne un cercle d'intrigues animé du souffle fébrile et malsain de toutes les passions. C'est pourquoi, il est souvent le résultat couronné du crime, et lors même qu'une loi ou une constitution en règle et en fixe le transmission, il repose finalement, si vous lui ôtez le frein tutélaire de la conscience, sur la volonté changeante des partis ou des majorités factices. Ainsi, grande est la différence entre la royauté de Jésus-Christ et celle des peuples, quant *à*

(1) *Luc*, I, 32. — (2) *Matth.*, II, 2. Qui natus est Rex Judæorum ; en grec : ὁ τεχθεὶς βασιλεύς.

l'origine. L'une vient directement du Ciel, sans secours terrestre, l'autre passe nécessairement par le canal des hommes et en contracte la mobilité et l'inconstance.

La royauté de Jésus-Christ diffère du pouvoir humain, *quant à l'exercice.*

Divine dans son *origine,* la royauté de Jésus-Christ, l'est également dans son *exercice.* Elle est essentiellement assise sur l'équité, le dévouement, le sacrifice de soi-même. Par son exemple et sa doctrine, le Sauveur relève la dignité de tout homme dégradé ; il se dévoue là où il y a plus de faiblesse, d'infirmité et d'oppression. Il prend, sous sa protection spéciale, ce qui toujours a été dédaigné des législateurs et des philosophes païens : l'*enfant*, la *femme*, l'*étranger*, le *barbare*, le *pauvre* et *l'esclave.*

L'enfant, en le couvrant de tendresse, en le proposant aux siens comme un modèle de simplicité, de candeur, et en prononçant des malédictions formidables contre quiconque lui ravirait son innocence.

La femme, en lui rendant son influence légitime dans le sein de la famille, par l'unité et l'indissolubilité du mariage. Le *barbare*, l'*étranger*, le *pauvre*, l'*esclave*, en se faisant étranger, pauvre, esclave lui-même ; en se personnifiant dans l'étranger, le pauvre, l'esclave (1) ; en déclarant rendu à lui-même, tous les services rendus aux malheureux. Il a faim dans celui que vous nourrissez ; il a soif dans celui que vous abreuvez ; il est nu dans celui que vous revêtez, et captif dans celui que vous visitez.

La solidarité entre Jésus et celui qui souffre, cette loi de la charité expansive, généreuse, universelle, caractérise sa royauté.

Le pouvoir purement *humain*, au contraire, se laisse connaître à l'arbitraire, à l'égoïsme, à l'appareil d'un éclat emprunté. Pour inspirer aux esprits une crainte, un respect forcé, le souverain d'une nation croit qu'il est de sa dignité de se distinguer par la somptuosité de ses habits, la richesse de ses palais, la magnificence de ses équipa-

(1) Formam servi accipiens. *Phil.*, II., 7.

ges, la multitude de ses courtisans, la force de ses armées. Sous ce faste extérieur se trouve cachée une source de larmes et d'injustices publiques.

La royauté de Jésus-Christ diffère aussi des gouvernements humains *quant à la durée* et le *moyen de propagande.*

Fondée sur le dévouement et la charité, la royauté du Christ ne se maintiendra et ne se propagera que par l'énergie de son principe par la *persuasion* et la *charité*, ces deux mains de *la vraie liberté.* Son immortel fondateur et modèle, s'est librement dévoué jusqu'à porter la couronne d'épines, le manteau d'ignominie et, en guise de sceptre, le frêle roseau de dérision, signe de sa Croix, et par ces insignes de faiblesse et d'impuissance apparente, il a triomphé de tous ses ennemis.

Pour maintenir et dilater son empire, le Christ n'emploiera que le dévouement, la charité, instrument faible en apparence, mais plus fort que le granit, que le diamant, que la mort même. Ce moyen céleste de propagande, bravera le déchaînement de la fureur des hommes et de l'enfer, et assurera à l'empire du Christ, deux caractères uniques : la *perpétuité* et *l'universalité*, avec une force de résistance invincible. Ni le temps, ni l'espace ne limiteront son royaume ; il ne reculera pas devant les barrières de la nature ; il ne se laissera pas borner par un fleuve, une montagne, une mer, un obstacle naturel quelconque. Il ne s'arrêtera pas à un tel degré de latitude, à un peuple particulier, à une race distincte. Il n'aura pas une somme fixe de durée. On ne lui dira pas « *Mané, Thécel, Pharès*, le nombre de vos jours est *compté ;* on vous a *pesé* et trouvé *trop léger ;* vous avez *passé* à d'autres mains. » Il se formera de toutes les tribus de la terre, il parlera toutes les langues et embrassera dans son unité toutes les générations et toutes les zônes du globe ; il passera pardessus la variété des climats, la différence des races et l'esprit de nationalité. Toutes les nations et tous les siècles lui sont donnés en héritage.

C'est pourquoi, comme Dieu même, le Christ porte le titre d'immortel et se nomme le Roi des siècles (1).

En regard de cette royauté universelle, permanente, que sont les pouvoirs éphémères des hommes? Ils ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que la bête qui succède à la bête, le métal qui remplace le métal, le glaive qui est brisé par un autre glaive. Ils sont nécessairement limités par le temps, l'espace, les obstacles accumulés de la nature. Un fleuve, une montagne, un désert, un idiôme, une nationalité, leur tracent des barrières souvent infranchissables, et leur rappellent que tout ce qui est terrestre, est transitoire et borné.

Enfin la royauté de Jésus-Christ diffère des pouvoirs humains, *quant au but final*. Que désire le Sauveur, en se déclarant le Roi des hommes ? Sous l'influence de sa doctrine, de sa morale, de ses sacrements et de ses pasteurs, il veut former du genre humain un grand peuple de frères, qui seront les enfants de Dieu, les habitants du Ciel, et les concitoyens des esprits célestes.

Le pouvoir purement *humain* oublie souvent sa mission. Loin d'être le représentant de la Providence, son lieutenant près des hommes, et de veiller à la sûreté des personnes, des biens et de l'honneur de ses administrés, afin qu'en qualité d'êtres moraux, ils puissent satisfaire en paix et avec tranquillité leurs besoins, tant corporels que spirituels, et atteindre leurs doubles destinées naturelles et surnaturelles, il opprime parfois, surtout de nos jours, non seulement les corps, mais les consciences; il prétend avoir dans ses attributions la haute direction du culte ; le peuple n'a de religion que celle qu'il lui laisse ; il en règle la qualité et la quantité ; il a en horreur des dogmes sévères qui enseignent des droits et des devoirs (2).

(1) I *Tim.*, I, 17. Regi sæculorum immortali, soli honor et gloria in sæcula sæculorum.

(2) Voir pour les détails, notre *Christ et César*.

Voilà quelques traits de la royauté du Christ, comparée aux pouvoirs de la terre.

Voyons maintenant sommairement les *sujets* qui font partie du royaume de Jésus-Christ.

IV. *Sujets de Notre-Seigneur.*

Dans le Prétoire de Pilate et dans sa Passion, Jésus-Christ est Roi ; mais c'est un Roi flagellé, honni, tourné en dérision. Il est couronné d'épines ; il porte un lambeau de pourpre et un roseau, en guise de sceptre. C'est donc un Roi de douleur et un Roi méprisable, aux yeux du monde. Mais cette couronne d'épines est la marque de sa sagesse, de sa puissance et de son amour. Une couronne d'or eût assimilé Notre-Seigneur à un roi de la terre ; une couronne de fleurs, à un roi voluptueux ; une couronne de lauriers, à un roi de conquêtes violentes. Toutes ces couronnes l'eussent avili, rendu semblable à un roi ordinaire ; au contraire, la couronne d'épines nous le montre un Roi nouveau, unique, supérieur aux autres, un Roi-Dieu. Il a reçu pour hommages, des soufflets, des crachats, des sarcasmes, des imprécations et des blasphèmes. C'est donc un Roi qui veut des sujets qui lui ressemblent ; c'est le Roi des pauvres volontaires, de ceux qui pleurent, de ceux qui ont soif et faim de la justice ; c'est le Roi des âmes pures, des persécutés et des maudits à cause de la vérité. L'Eglise le proclame le Roi des Apôtres, le Roi des Martyrs, le Roi des Confesseurs, le Roi des Vierges, le Roi de tous ceux qui préfèrent Dieu à la créature, le Ciel à la terre, le bonheur éternel aux choses passagères. Armé de son fragile roseau, symbole de sa Croix, notre Roi conquerra l'univers, non par la force matérielle, mais par les attraits de la grâce ; non par l'épouvante, mais par la paix ; non par le fer, mais par l'amour qui vivifie. Et avec ce roseau, en apparence si fragile, il brisera, comme des vases d'argile, les monarques les plus puissants qui l'auront insulté.

Vrais enfants du Christ, à l'exemple de notre divin

Maître, rejetons donc loin de nous la couronne de corruption et de fleurs artificielles. Environnons notre tête de la guirlande douloureuse d'une vie austère, pénitente, mortifiée. Revêtons notre corps d'un jour, non du luxe d'habits brillants, mais de la modestie chrétienne, de la pourpre de la pudeur. Ne rougissons pas, mais soyons fiers, si à raison de notre piété, de la délicatesse de notre conscience, nous passons aux yeux des mondains, pour des esprits faibles, arriérés, ignorants, esclaves de la superstition et des préjugés cléricaux ; nous sommes dans la réalité les fortes colonnes qui soutiennent le monde. Car ôtez les justes, et l'univers retournerait au néant, son origine. Oui, si, à cause de la vertu, nous paraissons faibles, méprisables, insensés, glorifions-nous. Nous sommes les enfants de la sagesse, de la force, de l'amour de Dieu, et dignes de la vie éternelle.

JÉSUS DEVANT PILATE (suite).

L'Ecce Homo. Voilà l'Homme.

« *Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus donc sortit, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre. Et Pilate leur dit : Voilà l'homme ! Les prêtres et les satellites, l'ayant vu, crièrent : Crucifiez-le, crucifiez-le !* (1) »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Ecce Homo : voilà l'Homme. — II Triple sens de l'Ecce Homo : le sens de Pilate, le sens des Juifs, le sens des chrétiens.

I. *L'Ecce Homo : voilà l'Homme.*

Pilate, informé de l'état pitoyable de Jésus, effet de la

(1) Exivit ergo iterum Pilatus foras et dicit eis : Ecce adduco vobis eum foras, ut cognoscatis, quia nullam invenio in eo causam. Exivit

flagellation qu'il avait ordonnée, tenta un nouvel effort pour l'arracher à l'acharnement de ses ennemis. Il le fit amener. A cette vue, il fut saisi d'horreur, de compassion et de dégoût; le Sauveur portait sur la tête l'horrible couronne d'épines; sur ses épaules, le haillon de pourpre; dans la main droite, le vil roseau, en guise de sceptre. Sa noble tête : front, oreilles, yeux, visage, bouche, menton, cou, étaient meurtris et souillés de sang et de crachats; sa belle chevelure et sa longue barbe se voyaient en partie arrachées ou couvertes d'ignobles souillures. De tout son corps si majestueux : bras, mains, poitrine, ventre, jambes et pieds, se trouvaient déchirés et labourés par des plaies saignantes. Ce spectacle devait amollir la férocité des tigres. Pilate, qui, par lâcheté, avait réduit le Rédempteur à cet état si lamentable, pensait par ce spectacle attendrir ses ennemis. Malheureusement, le magistrat qui glisse sur la pente de la faiblesse roule d'iniquité en iniquité, jusqu'au fond de l'abîme. Devant les membres du Sanhédrin qui lui avaient livré Jésus, le gouverneur s'est publiquement engagé, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à le faire flageller *et à le renvoyer.*

Après ce supplice, Pilate avait rempli, et au-delà de la mesure, la première partie de son engagement, mais non pas *la seconde*; il ne *renvoya pas son Accusé*, de peur de compromettre ses intérêts politiques. Ayant eu recours à *Hérode, à la flagellation, à Barabbas*, pour se tirer d'affaire, le juge faible va se réfugier dans la *pitié*, dans la commisération naturelle au cœur de l'homme, Poursuivi par deux idées qui se combattent, se heurtent dans son cœur : la *conviction invincible* de l'innocence de son Accusé et son *ambition politique*, il sort du Prétoire sur la terrasse et le perron, d'où il a coutume de parler au peuple, et dit aux Juifs qui encombrent l'immense place du Marché : « Voici que je vous l'amène dehors, afin

ergo Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum. Et dicit eis : *Ecce Homo.* Cum ergo vidissent eum Pontifices et ministri, clamabant dicentes : Crucifige, crucifige eum ! *Joan.*, XIX, 4, 7.

que vous sachiez que je ne trouve rien de criminel en lui ». En même temps, il fait avancer Jésus et le montre couvert de sang et de plaies, dans l'état lamentable où l'avaient mis la flagellation et la couronne d'épines. Sous l'impression d'une profonde émotion, il ne leur dit que ces deux mots bien significatifs ; « *Voilà l'Homme* (1). »

A cette vue, il s'établit un morne silence dans la foule qui parut s'attendrir, mais les prêtres et la tourbe des satellites à leurs gages élevèrent une clameur infernale et crièrent de toute la force de leurs poumons : *Crucifiez-le ; crucifiez-le !* »

II. *Triple sens de l'*Ecce Homo : voilà l'Homme : *le* sens de Pilate, *le* sens des Juifs *et le* sens des chrétiens.

En faisant contempler aux Juifs son Prisonnier, *affligé* de tant de maux et *abîmé* dans une douleur si profonde, Pilate voulait les gagner par la compassion et s'épargner le crime de crucifier un innocent. Dans sa bouche, ces deux mots : « *Voilà l'Homme* », signifiaient naturellement : « Voyez l'état pitoyable où il est réduit ; n'est-il pas assez puni à vos yeux ? De grâce, laissez entrer la pitié dans vos cœurs et ne demandez pas sa mort. Tel est le sens naturel de ces deux mots : *Voilà l'Homme*, pour un politique ambitieux et intéressé.

Mais elles ont un sens plus relevé, plus universel, ces paroles étranges que Dieu mit sur les lèvres de Pilate, comme autrefois sur celles de Balaam, les bénédictions qu'il donna aux Israélites à leur entrée dans la terre promise, et sur celles de Caïphe, la prophétie relative à la nécessité de la mort de Jésus-Christ.

Ces paroles : *Ecce Homo,* dites aux Juifs par la bouche de Pilate, signifient : *Voilà le vrai Homme*, la parfaite image du Père, l'Homme type, l'Homme modèle.

Ecce Homo, voilà l'Homme juste par excellence, sans péché ni souillure ; le Sauveur du genre humain.

(1) Ecce Homo : en grec : ἰδοὺ ὁ ἄνθρωπος.

Ecce Homo, voilà l'Homme annoncé et figuré par les patriarches, les prophètes, les sacrifices anciens; voilà le Désiré des nations.

Ecce Homo, voilà l'Homme, la *voix, la vérité et la vie du monde.*

Ecce Homo, voilà l'Homme, ô Juifs, qui a été plus particulièrement votre ami, votre frère, votre bienfaiteur. Il a pris chair et sang dans votre nationalité. Sa Mère, ses Apôtres sont Juifs. C'est dans la Judée qu'il choisit son berceau et son sépulcre, le théâtre de sa vie mortelle, de sa doctrine, de ses merveilles, de l'institution de ses sacrements, de ses souffrances et de sa mort, de sa Résurrection, de son Ascension au Ciel, et le berceau de son Eglise.

Ecce Homo, voilà l'Homme qui a guéri vos malades, ressuscité vos morts, bénit vos enfants, consolé vos veuves et donné la paix à l'âme des pécheurs.

Ecce Homo, voilà l'Homme en qui tout païen que je suis, je reconnais la sainteté, la justice, et que je proclame votre Roi, votre Messie.

Pour nous, chrétiens, qui avons la foi, ces paroles de Pilate renferment un sens plus émouvant encore.

Ecce Homo : Voilà l'Homme qui expie tous nos péchés; qui, dans tous les membres de son corps, porte les traces sanglantes de cette expiation.

Ecce Homo: *Voilà l'Homme*, *Notre Rédempteur*. Ne dédaignons pas sa grâce; notre *Docteur*, suivons sa doctrine; notre *Juge*, craignons sa justice; notre *Dieu*, ne foulons pas aux pieds son autorité; *notre Modèle*, par ses souffrances et sa patience. A son exemple, menons une vie de pénitence, de renoncement et de mortification.

A Venise vivait une autre Pélagie, connue par sa beauté séductrice et ses scandales. Un prêtre, plein de zèle, cherchait à la convertir. Sous le prétexte d'un miroir de prix, il lui porta caché, sous son manteau, un *Ecce Homo*, qui représentait au vif la physionomie et les plaies du Sauveur. Cette vue fut pour la pécheresse le regard

de Dieu ; elle se rendit à l'action de la grâce et devint une grande pénitente.

O Jésus ! Notre Sauveur, Notre Juge et Notre Modèle, imprimez profondément dans nos cœurs le souvenir de l'*Ecce Homo*, le souvenir de vos souffrances. Accordez-nous la grâce de ne pas les rendre inutiles par nos péchés et notre impénitence. Faites que par notre vie de mortification et notre mort nous méritions de recevoir de vos mains divines la couronne et le manteau de la gloire éternelle.

JESUS DEVANT PILATE (SUITE).

Jésus est accusé par les Juifs de se déclarer le Fils de Dieu.

« *Les princes des prêtres et les satellites l'ayant vu, criaient : Crucifiez-le, crucifiez-le ? Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le, car moi je ne trouve pas de crime en lui. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu. Ayant entendu cette parole, Pilate fut plus effrayé. Et rentrant dans le Prétoire, il dit à Jésus. D'où êtes-vous ? Mais Jésus ne lui répondit point. Pilate lui dit donc. Vous ne me parlez point : ignorez-vous donc que j'ai le pouvoir de vous crucifier et le pouvoir de vous délivrer ? Jésus lui répondit : Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, s'il ne vous était donné d'en Haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché. Et dès ce moment, Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient : Si vous le délivrez, vous n'êtes point ami de César. Car quiconque se fait roi, se déclare contre César* (1). »

(1) Cum ergo vidissent eum pontifices et ministri, clamabant dicentes : crucifige, crucifige eum ! Dicit eis Pilatus : Accipite eum vos et crucifigite ! Ego enim non invenio in eo causam. Et responderunt ei Judæi : Nos legem habemus et secundum legem debet mori, quia Filium Dei se fecit. Cum ergo audisset Pilatus hunc sermonem, magis timuit. Et ingressus est prætorium iterum et

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Pilate proclame pour la troisième fois Jésus innocent. Le sanhédrin l'accuse de se déclarer le Fils de Dieu. — II. Crainte respectueuse de Pilate; il interroge le Sauveur sur son origine. Silence de Jésus. — III. Paroles hautaines de Pilate adressées à Jésus. Réponse du Sauveur. — IV. Pilate cherche à délivrer Jésus. Menaces insolentes des Juifs.

I. *Pilate proclame pour la troisième fois Jésus innocent. Le Sanhédrin l'accuse de se déclarer le Fils de Dieu.*

Pilate, après avoir montré Jésus au peuple dans son état pitoyable et prononcé ces deux mots prophétiques: *Ecce Homo, voilà l'Homme*, avait obtenu de l'assemblée un morne silence et un certain attendrissement. Les magistrats et leurs satellites voyant le résultat heureux de la vue de Jésus couvert de sang et de plaies et celui des paroles émues de Pilate, sur l'esprit de la multitude, et voulant arrêter la contagion et les progrès de la commisération, se mirent à hurler en tumulte : *Crucifiez-le! Crucifiez-le!*

Devant ce vacarme infernal de la part des prêtres et des docteurs de la Synagogue qui, au mépris de toutes les lois divines et humaines, condamnent un innocent à la mort de la croix, le gouverneur reproche à ces cœurs de bronze leur insensibilité et leur injustice en leur disant d'un ton courroucé et ironique : « *Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le; car moi je ne trouve pas de crime en lui* ». En d'autres termes, si vous, les représentants et les légistes de la nation juive, qui vous vantez d'être plus

dixit ad Jesum: Unde es tu? Jesus autem responsum non dedit ei. Dicit ergo ei Pilatus : Mihi non loqueris ? Nescis, quia potestatem habeo crucifigere te, et potestatem habeo dimittere te? Respondit Jesus : Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper; propterea qui me tradidit tibi, majus peccatum habet. Et exindè quærebat Pilatus dimittere eum. Judæi autem clamabant dicentes: si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris! Omnis enim qui se regem facit, contradicit Cæsari. *Joan.*, XIX, 6, 13.

éclairés sur la vraie Religion et la vraie justice que les sages des autres peuples, vous pensez qu'il vous soit permis d'attacher à la croix un innocent, faites-le : pour moi, je ne veux pas participer à un pareil crime ; ma conscience, ma religion et la loi romaine me le défendent. Ces indignes interprètes de la loi mosaïque qui roule tout entière sur la venue du Messie et qui prononce la peine de mort contre quiconque rejette le prophète et le législateur promis, sentent l'amer reproche du gouverneur qui attaque leur honneur, leur religion et leur législation ; ils sont honteux d'être confondus par un païen et d'être renvoyés aux premiers éléments de la loi naturelle, qui protège la vie de l'homme et défend le meurtre de l'innocent. Ils changent donc de tactique et de chef d'accusation.

Abandonnant le terrain politique pour entrer dans la question religieuse, ils crient de toutes leurs forces à Pilate : « Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu ». Cette réponse signifie : Nous sommes dans l'esprit et la lettre de notre législation, dont la liberté et la protection nous sont garanties par la conquête romaine. Nous en demandons l'application. Elle nous oblige à punir de mort celui qui se *déclare le Fils de Dieu.*

Oui, ô Juifs insensés, selon votre loi, Jésus doit mourir. — Votre loi, c'est la loi mosaïque ; ce sont les Prophètes et les Psaumes où la mort du Messie se trouve clairement prédite. Cette loi, Jésus-Christ lui-même l'a faite, de concert avec son Père. Il mourra donc en conséquence de ses décrets librement émanés de sa volonté. — Votre haine coupable en sera l'exécutrice ; il mourra, non parce qu'il se dit le Fils de Dieu, mais parce qu'étant véritablement le Fils de Dieu, il s'est fait le Fils de l'Homme pour racheter le genre humain. Oh ! impies docteurs, assis dans la chaire de Moïse ! Vous avez une intelligence pour ne pas comprendre, des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre ! Comment, par ses ver-

tus, sa doctrine, ses miracles sans nombre, œuvres inimitables de la puissance divine, dont vous avez été les témoins oculaires et auriculaires, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Jésus ne vous a pas convaincus qu'il est *le Fils de Dieu*, le Messie, le Sauveur promis à vos pères, annoncé par tous les rites et sacrifices de votre religion ? Ici l'étranger, l'infidèle, le païen va encore vous donner une leçon et vous confondre. Sans s'informer près de vous de ce que vous entendez par la qualité de *Fils de Dieu* que vous lui donnez, il mettra à néant votre accusation contre Jésus d'être un faux Dieu, et un faux Messie.

Il n'a pas été favorisé comme vous de grâces spéciales ; il n'a pas eu, comme vous, ni l'exemple des patriarches, ni la consolation de l'Ecriture-Sainte, ni la connaissance des prophètes qui annoncent et figurent le Messie ; il n'est pas sorti comme vous du peuple de Dieu dont l'origine, la constitution et la conservation ne sont qu'un enchaînement de faits merveilleux pour préparer la venue du Sauveur. Loin de traiter en blasphémateur celui que vous accusez de se dire faussement le Fils de Dieu, Pilate entrevoit en lui une divinité qui lui inspire de la vénération et de la crainte.

II. *Crainte respectueuse de Pilate. Il interroge le Sauveur sur son origine divine. Silence de Jésus.*

Ayant entendu les magistrats de la Synagogue accuser Jésus *de se déclarer le Fils de Dieu*, Pilate fut saisi d'effroi. Elevé dans l'idolâtrie, qui admettait dans ses dieux la génération et les rapports familiers avec les hommes, sous une forme humaine ; frappé par les grandes merveilles de Jésus dont il avait entendu parler, par les remontrances pressantes de sa femme, par la connaissance de la haine furieuse des Juifs, les ennemis de l'Accusé, par la profonde sagesse de ses réponses, par le miracle de sa douceur et de sa patience, dont il est le témoin oculaire, par l'air de grandeur et le rayon de divinité qui, malgré son état lamentable, brillent sur son visage, Pilate pense sérieusement

que son Accusé peut être le Fils de Dieu ; il redoute sa vengeance. Sous l'impression de la terreur, il rentre dans le Prétoire, et ne dit plus à Jésus comme la première fois : « Qu'avez-vous fait ? Entendez les crimes dont on vous accuse ». Il lui demande d'un ton craintif et respectueux : « D'où êtes-vous ? ». En d'autres termes : « Venez-vous de la terre ou du Ciel ? Etes-vous un homme ou un Dieu ? ». Jésus-Christ s'est toujours clairement révélé aux humbles et aux petits qui cherchent, avant tout, le bonheur éternel, mais il refuse de satisfaire une vaine curiosité et l'abus des grâces.

Pilate ne méritait pas de recevoir de la bouche du Christ la révélation claire, précise de sa divinité. Malgré le remords de sa conscience et la connaissance qu'il avait de l'innocence de l'Accusé, il l'avait fait flageller d'une manière cruelle et barbare ; le silence de Jésus punit le crime de la faiblesse, de la lâcheté et du respect humain de ce juge prévaricateur. — C'est pourquoi, le Sauveur ne répondit pas un mot à sa question sur son origine divine. La grâce, qui appelle en vain, finit par se taire.

III. *Paroles hautaines de Pilate adressées à Jésus. Réponse du Sauveur.*

L'orgueil du gouverneur est offensé du silence dédaigneux de Jésus-Christ ; il cesse de lui parler avec le même respect. Reprenant le ton de hauteur naturel au magistrat mondain, il lui dit : « Vous ne me parlez pas. Ignorez-vous que j'ai le pouvoir de vous crucifier et le pouvoir de vous délivrer ? ». Coupable gouverneur !

Ces paroles, ô Pilate, sont votre honte et votre condamnation. Vous vous vantez, en face du Christ, d'avoir le pouvoir de le condamner ou de l'absoudre. Certes, votre pouvoir n'est pas arbitraire ; il est renfermé et limité par les lois de la justice éternelle. L'empereur, dont vous êtes le représentant, ne vous l'a donné que dans l'intérêt social, pour protéger l'innocent et punir le coupable. En avez-vous fait un usage légitime ? Le devoir du magistrat

qui vous oblige est inscrit dans le code pénal de votre empire. Il est ainsi formulé : « Le Juge ne doit pas se laisser intimider par les vaines clameurs du peuple, lorsqu'il demande la condamnation de l'innocence ou la liberté du coupable (1). » Avez-vous rempli ce devoir capital ? N'avez-vous pas abusé arbitrairement de votre position jusqu'à la cruauté la plus révoltante, par rapport à Celui dont vous avez proclamé l'innocence ? Aussi, devant cette vaine jactance, Jésus, la sagesse incréée, opposant puissance à puissance, rappelle l'orgueilleux parvenu à la source de son autorité et à sa terrible responsabilité. Il lui dit : « Vous n'auriez sur moi aucun pouvoir, s'il ne vous était donné d'en Haut. C'est pourquoi, celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché ». Quelle réponse digne de Celui de qui relèvent tous les empires et du Juge souverain des hommes ! Elle nous montre la *vraie source* du pouvoir humain, l'*usage* que les dignitaires doivent en faire et le *compte* qu'ils auront à rendre.

Le pouvoir de l'homme sur son semblable ne vient pas de la terre, des suffrages, des élections, des parlements, des constitutions. Ils peuvent en être les voies, les canaux, mais ils ne donnent pas dans la réalité une délégation de l'autorité divine ; comme le lit du fleuve où coule l'eau ne la donne pas ; elle descend de la montagne, sa source naturelle. La Providence permet la variété des formes du pouvoir, suivant le génie particulier des peuples et des races, la disposition de leurs tempéraments et les besoins complexes de la civilisation. Mais le pouvoir terrestre, quel qu'il soit, est une délégation de l'autorité divine, une communication du Ciel à la terre, une incarnation vivante de l'invisible, une ombre de l'immortelle réalité. En obéissant au pouvoir par le peuple, nous n'obéissons pas à l'homme, mais au représentant de Dieu même,

(1) Vanæ voces populi non sunt audiendæ, quando aut noxium crimine absolvi, aut innocentem condemnari desiderant. *Cod. de pœnis.*

ainsi que le dit saint Paul, l'interprète inspiré de son divin Maître (1).

De plus, Dieu étant la vérité, la justice et l'ordre, le pouvoir, quel que soit son nom ou sa forme, n'est donné à l'homme que pour protéger la vérité, la justice et l'ordre, et pour s'opposer à l'erreur, à l'injustice, au désordre.

Tout dépositaire de l'autorité qui manque à ce triple devoir est justiciable du tribunal du souverain Juge, qui récompense ou punit les peuples dans ce monde, et qui récompense ou punit les dignitaires dans ce monde ou dans l'autre.

C'est pourquoi, Jésus-Christ, le juste appréciateur des consciences, se manifeste devant le tribunal de Pilate comme devant celui de Caïphe, en qualité de Juge souverain des hommes; il déclare au gouverneur que Judas, Caïphe et les membres du Sanhédrin qui l'ont livré à sa juridiction sont plus coupables que lui; ils ont péché contre le Saint-Esprit, contre la vérité connue ; ils ont agi par haine, par malice et par intérêt; — mais que lui, non plus, n'est pas innocent; il s'est montré un magistrat faible, ambitieux et cruel. Telles sont les hautes idées qui ressortent de la réponse du Fils de Dieu au langage hautain de Pilate.

IV. *Pilate cherche à délivrer Jésus. Menaces insolentes des Juifs.*

La réponse de Notre-Seigneur, si calme, si douce, et en même temps si sage, sur l'*origine*, l'*usage* et la *responsabilité* du pouvoir, fit une impression profonde sur l'esprit de Pilate; il comprit encore mieux que son Accusé est un personnage extraordinaire. C'est pourquoi, il chercha plus ardemment à le rendre à la liberté. Les magistrats juifs, voyant ces dispositions bienveillantes dans le gouverneur et furieux de ce que leur accusation de sacrilège

(1) *Rom.*, XIII, 5. Non est potestas nisi a Deo. Voir notre *Christ et le Césarisme moderne.*

et d'impiété avait également échoué, se firent un point d'honneur de l'emporter. Abandonnant le terrain religieux, ils revinrent à celui de la politique ; ils renouvelèrent leur accusation de rébellion et de crime d'Etat. Ils crièrent tumultueusement : « Si vous le délivrez, vous n'êtes point ami de César. Car quiconque se fait roi, se déclare contre César ». Devant ces tumultueuses menaces d'être publiquement dénoncé par le Sanhédrin comme ennemi de l'empire, comme laissant un libre cours aux insurrections dans les provinces, comme permettant à des prétendants de lever l'étendard de la révolte et de se déclarer rois, Pilate faiblit dans sa résolution de délivrer Jésus. L'intérêt l'emportera sur la vérité ; l'éclat de la position présente sera préféré aux principes de la justice ; les faveurs de César auront plus d'attraits que l'amitié du Christ.

Que de Pilates ne voit-on pas tous les jours dans les tribunaux humains ! .

N'a-t-on pas souvent, sous les yeux, le triste spectacle de juges iniques qui, par peur de perdre leur position ou l'espérance de leur avancement, foulent aux pieds la conscience, la vérité, la justice, afin de complaire au pouvoir du jour ? Pour les âmes à conviction flottant à tout vent, « *Que dira César, voilà ce qui est à craindre, et non pas que dira le Christ, le Juge suprême ?* »

JÉSUS DEVANT PILATE (suite).

Le gouverneur prononce la sentence capitale, et Jésus est condamné à la mort de la Croix.

« *Ayant entendu ces paroles, Pilate fit amener Jésus dehors, et il s'assit sur le tribunal, au lieu appelé en grec, Lithostrotos ; en hébreu, Gabbatha. C'était le jour de la préparation de la Pâque, vers la sixième heure, et Pilate dit au Juifs : Voilà votre Roi. Mais eux, s'écrièrent : Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le ! Pilate leur dit : Crucifierai-je*

votre Roi ? Les prêtres répondirent : Nous n'avons de roi que César, Pilate voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte allait croissant, prit de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, dit : Je suis innocent du sang de ce juste, à vous d'en répondre ! Et tout le peuple s'écria : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! Pilate leur livra Jésus pour qu'il fût crucifié (1) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Acte solennel de la Passion du Sauveur. L'auteur sacré nomme le lieu, le jour et l'heure de cet acte. Pilate assis sur son tribunal, maintient publiquement à Jésus le titre de Roi des Juifs. — II. Les prêtres demandent sa mort, s'écriant : Nous n'avons d'autre roi que César. — III. Pilate lave publiquement ses mains, et déclare hautement, pour la quatrième fois, qu'il est innocent du sang de ce Juste. — IV. Pilate, par peur, prononce la sentence capitale, et Jésus est condamné à la mort de la Croix.

Pilate ayant entendu les menaces insolentes des magistrats juifs à son adresse, prit un parti définitif, malgré les bouleversements de sa conscience. L'Evangéliste saint Jean, témoin oculaire, entre ici dans certains détails, pour nous rendre attentifs à l'acte le plus émouvant de la Passion ; il précise le *lieu*, le *jour*, l'*heure* et les *circonstances* solennelles qui précèdent la sentence capitale de Notre-Seigneur. Nous sommes ici en présence de la lutte suprême de Pilate, qui veut délivrer Jésus, et du Sénat juif, qui demande le supplice de la croix. Le dernier l'emportera sur le premier, la haine sur la peur, et la violence sur la lâcheté. Pilate fit amener Jésus hors du Prétoire, et s'étant revêtu des insignes de sa suprême magistrature, envi-

(1) Pilatus autem cum audisset hos sermones adduxit foras Jesum, et sedit pro tribunali in loco qui dicitur Lithostrotos, Hébraïce autem Gabbatha. Erat autem Parasceve Paschæ, hora quasi sexta, et dicit Judæis : Ecce rex vester. Illi autem clamabant : Tolle, tolle, crucifige eum ! Dixit eis Pilatus : Regem vestrum crucifigam ? Responderunt pontifices : Non habemus regem nisi Cæsarem. Tunc ergo tradidit eis illum ut crucifigeretur. *Joan*, XIX, 13, 17.

ronné de licteurs et de l'appareil militaire, il alla s'asseoir sur le tribunal, où il avait coutume de prononcer la peine de mort. Ce tribunal était placé sur une éminence circulaire, et dallé en mosaïque. Le lieu où se trouvait ce tribunal s'appelait en grec *Lithostrotos*, dallage en belles pierres, et en Hébreu, *Gabbatha, éminence*. On y montait par un escalier en marbre blanc, conservé à Rome, près de la basilique de saint Jean de Latran, et appelée *sancta Scala*. C'était le vendredi, premier jour des azymes, la veille du grand sabbat, doublement solennel par lui-même, et parce qu'il tombait dans l'octave de la fête de Pâque. Il fallait, la veille, faire apprêter tout, cuire les aliments, et se procurer toutes choses pour le sabbat, où tout travail était interdit. De toutes les fêtes juives, les sabbats seuls ont une préparation obligatoire.

C'était vers la *sixième heure* (1).

Du haut du tribunal, dominant la place où se trouvait réunie la multitude des Juifs et des pèlerins de tous les pays connus, et montrant Jésus enchaîné, la couronne d'épines sur la tête, le lambeau de pourpre sur les épaules, le roseau dans la main, Pilate dit à l'immense foule « *Voilà votre Roi. Ecce rex vester* ». Ces paroles prophétiques de Pilate se lient à ces autres paroles mystérieuses que nous avons expliquées : *Ecce Homo. Voilà l'Homme*. Les dernières donnent aux premières une clarté plus nette, plus précise. Ces mots : *Ecce rex vester, Voilà votre Roi*, renferment comme ces autres : *Ecce Homo, Voilà l'Homme*, un triple sens : Le *sens de Pilate*, le *sens des Juifs*, et le *sens des chrétiens*.

« *Ecce rex vester : Voilà votre Roi* ». Ces paroles sont une prophétie et un reproche. Le gouverneur désirant sincèrement délivrer Jésus, parce qu'il le reconnaissait innocent, dit aux Juifs acharnés à sa perte :

« *Ecce rex vester : Voilà votre Roi* ». Regardez-le, et reconnaissez votre iniquité. Voyez si vous pouvez trouver

(1) Nous expliquerons plus loin la cause de la variante de l'Evangéliste saint Jean avec saint Marc,

un danger public dans un homme si profondément humilié et si malheureux.

« *Ecce rex vester : Voilà votre Roi* ». Voilà votre Messie, votre Sauveur.

Quant à nous, chrétiens, nous proclamons que Jésus est le Roi de nos intelligences et de nos cœurs, et qu'il n'y a pas d'autre nom au Ciel et sur la terre, en qui les hommes peuvent espérer leur bonheur.

II. *Les prêtres demandent la mort de Jésus-Christ, s'écriant : Nous n'avons d'autre roi que César.*

Devant les paroles inspirées de Pilate : « Voici votre Roi », les magistrats juifs, furieux, se trouvent insultés ; ils crient de toutes leurs forces : « *Otez-le, ôtez-le, à la mort !* qu'il disparaisse de nos yeux et de la terre ! » Pilate, sous l'inspiration d'une force divine, comme autrefois Balaam, sans se déconcerter, répond : « *Crucifierai-je votre Roi ?* En d'autres termes : « Oserez-vous prendre sur vous de crucifier votre Roi, votre Christ ? ». A cette objurgation, le peuple juif paraît hésiter et garde un morne silence. Les princes des prêtres, craignant une réaction dans les esprits, se mettent à crier avec tumulte : « Nous n'avons de roi que César ». O les impies et hypocrites représentants de la Synagogue ! Vous vous êtes vantés devant Jésus-Christ, enseignant dans le temple, il y a quelques mois, « qu'en qualité d'enfants d'Abraham, vous n'avez jamais servi personne (1). »

Et maintenant, en face du Ciel et de la terre, vous rejetez votre Roi, votre Sauveur ; vous le reniez officiellement et religieusement ; vous lui dites, selon sa prophétie sur votre compte : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous (2) ». Vous protestez que « vous n'avez d'autre roi que César ». Malheureux ! Vous avez choisi César.

(1) *Joan*, VIII, 59. Semen Abraham sumus et nemini servivimus unquam.

(2) *Luc*, XIX, 14. Nolumus hunc regnare super nos.

Eh bien ! César sera votre roi, le fléau qui vous broyera, la verge qui vous brisera. Vous verrez votre César, votre roi en Caligula, en Néron, en Vespasien, en Titus, en Adrien, qui ravageront vos campagnes, ruineront vos villes, votre temple, votre nation, et jetteront vos enfants aux quatre vents du Ciel, pour servir en esclaves, les Césars de tous les siècles, et être un monument visible, permanent de la juste vengeance du Christ-Roi, que vous avez renié, torturé et crucifié.

III. *Pilate lave publiquement ses mains et déclare hautement, pour la quatrième fois, qu'il est innocent du sang du Juste. Le peuple accepte la responsabilité de son sang, et demande qu'il tombe sur lui et sur ses enfants.*

Pilate voyant que, sur ces forcenés, il ne gagnait rien, que le tumulte allait augmentant, et craignant une insurrection, étant toujours assis sur son tribunal, entouré de l'attirail judiciaire et militaire, ayant devant lui Jésus, dans l'attitude d'une Victime destinée à l'immolation, ordonna qu'on lui portât de l'eau, selon l'usage des Juifs, et, fait extraordinaire dans l'histoire et les annales de la justice romaine (1), il se lava les mains aux yeux de tout le peuple, et dit à haute voix : « Je suis innocent du sang de ce Juste, je n'en prends pas la responsabilité, ni pour moi, ni pour ma famille, ni pour le présent, ni pour l'avenir, à vous d'en répondre, d'en supporter la vengeance.

En lavant ses mains, et en disant : « Je suis innocent du sang de ce Juste », Pilate ne lava ni sa conscience, ni son esprit versatile, ni sa faiblesse, ni sa cruauté. Son acte et ses paroles deviendront une locution proverbiale, un monument moral, vivant, indestructible, érigé à sa honte et au déshonneur de tous les magistrats politiques, ambitieux, faibles, et à l'innocence du Sauveur. On dira dans toutes les langues du monde civilisé : « *Je m'en lave les mains* », pour rappeler l'innocence du Rédempteur, et la faiblesse d'un juge prévaricateur. Notre éternel symbole

(1) *Deut.*, XXI, 5.

répétera à tous les échos du temps et de l'espace : « Le Christ a souffert sous Ponce-Pilate ». *Passus sub Pontio-Pilato.*

« Pilate, dit feu M. Dupin, était fonctionnaire public, il tenait à sa place, il fut intimidé par des cris qui révoquaient en doute sa fidélité à l'empereur, il craignit une destitution, il céda.

« *Lave tes mains*, Pilate ; elles sont teintes du sang innocent. tu l'as octroyé par faiblesse, tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté. Les générations ont dit jusqu'à nous : « Le Juste a souffert sous Ponce-Pilate, *passus est sub Pontio-Pilato* », « et ton nom est resté dans l'histoire, pour servir d'enseignement à tous les hommes publics, à tous les juges pusillanimes, pour leur honte à céder contre leur propre conviction. La populace en fureur, criait aux pieds de ton tribunal ; peut-être n'étais-tu pas en sûreté sur ton siège ? Qu'importe ! ton devoir parlait ; en pareil cas, mieux vaut recevoir la mort que la donner (1) ».

Cependant le peuple juif, excité par ses magistrats, s'écria avec insolence : « Nous assumons la responsabilité de la mort de l'Innocent, que son sang tombe sur nous et sur nos enfants ! ». Malheureux peuple ! Un païen, élevé dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans la cruauté de l'armée romaine, refuse de verser le sang innocent de votre Christ-Roi ; il s'en lave solennellement les mains, et déclare qu'il ne veut prendre aucune part à ce crime énorme. Et vous, qui connaissez la loi du talion, inscrite dans vos livres sacrés : « Le sang sera versé de quiconque aura répandu celui de l'homme créé à l'image de Dieu (2) ». Vous déclarez à la face du Ciel et de la terre, que vous porterez d'un cœur léger la responsabilité du sang, non seulement d'un Juste, mais de votre Messie et Sauveur ! Eh bien ! Vos vœux seront accomplis. Le sang de Jésus tombera sur vous et sur vos enfants ! Il vous poursuivra de

(1) *Dupin, Jésus devant Caïphe et Pilate.* — (2) *Gén.*, IX, 6.

pays en pays, de ville en ville, jusqu'à la consommation des siècles ; il vous rendra le ciel d'airain et la terre de fer. Vous allez dresser la Croix de Celui qui est la gloire d'Israël, et la lumière des nations ! Trente-sept ans après, Titus, général romain, autour de Jérusalem, où il vous aura renfermés comme dans une étroite prison, par un mur de circonvallation, fera élever en croix des milliers d'entre vous et d'entre vos enfants, de manière que le bois et l'espace finiront par manquer au supplice, et il vengera ainsi, par d'affreuses tortures et des châtiments inouïs, votre cri sauvage : « Son sang sur nous et sur nos enfants ! ».

Pour nous chrétiens, changeons l'insulte en hommage, l'imprécation en prière, la haine en amour, et disons à notre doux Sauveur : « Que votre sang tombe sur nous et sur nos enfants ». Qu'il soit sur nos esprits pour les éclairer, sur nos cœurs pour y allumer votre feu divin, sur nos corps pour les purifier, sur nos paroles et nos actes pour les sanctifier, sur nos familles pour les bénir et les protéger ; que votre précieux sang soit notre aliment, notre breuvage, notre force, notre consolation pendant la vie et à l'article de la mort, afin que dans le séjour du bonheur, nous puissions, avec tous les élus, chanter l'hymne de la reconnaissance à Celui qui nous a rachetés, au prix de son sang (1).

IV. *Pilate prononce la sentence capitale. Jésus est condamné à la mort de la croix. Morale.*

Jusqu'ici les magistrats juifs avaient vainement employé calomnies, clameurs, menaces, pour arracher à Pilate la condamnation de Jésus-Christ. Réduits à bout de ressources, ils organisent une émeute qui éclatera certainement dans cette foule immense, réunie et inflammable. A la vue de ce danger que le faible gouverneur eût pu facilement éviter, s'il eût montré plus d'énergie dès le com-

(1) Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo. *Ap.*, V, 9.

mencement, redoutant la responsabilité de perdre une riche province pour sauver un homme quelqu'innocent qu'il fût, il céda aux menaces si pressantes, prononça l'arrêt de mort et livra Jésus à ses soldats, pour qu'il fût crucifié.

Dans quels termes Pilate rédigea-t-il son arrêt de condamnation pour lui donner une forme judiciaire ? Le texte sacré n'en dit rien. Nécessairement, dans le but de voiler sa lâcheté et malgré les cris de sa conscience, il y fit entrer la raison politique, le crime d'Etat, prétexte banal de toutes les persécutions passées, présentes et futures. On sait, d'après les historiens et les apologistes de l'Eglise primitive, que Pilate fit à l'empereur Tibère une relation authentique sur la Passion et la Résurrection de Jésus-Christ, sur ses miracles et sur ceux que ses disciples ont opérés en son nom. Il ajouta que, par suite de ces prodiges, un grand nombre de personnes, augmentant tous les jours, l'adorent et l'invoquent comme Dieu. Cette relation, Tibère la communiqua au Sénat, pour qu'il adoptât la Religion chrétienne. Le Sénat n'ayant pas donné suite à cette proposition, Tibère défendit sous peine de mort de molester les chrétiens (1).

C'est ainsi que le Dieu du Ciel et de la terre fut renié et rejeté par son peuple privilégié, que le Roi des siècles fut humilié et condamné par ses sujets au supplice de la Croix, que le Sauveur et le Juge suprême des hommes subit les outrages et l'iniquité des tribunaux humains. Ni les lois romaines, ni les lois juives, ni même les règles les plus élémentaires de toute justice n'ont été observées dans le procès le plus mémorable de l'histoire. L'orgueil, la haine et l'intérêt, les viles passions du cœur humain ont été les juges, les accusateurs, les témoins et les auteurs dans le drame de la Passion. La justice et la légalité en sont complètement absentes. Humainement parlant,

(1) *Corn. à Lapide*, XXVII, *in Matth.* et *Tertullien*, *apol.*, c. V et XXI.

on n'y voit qu'une Victime du Sanhédrin, une Victime du peuple ameuté, une Victime de la faiblesse de Pilate. Mais aux yeux de la foi, c'est une Victime qui s'est offerte volontairement pour le rachat du genre humain.

Voici ce que dit feu M. Dupin dans sa réponse au Juif Salvator :

« Au point de vue purement humain, je veux me demander *si Jésus-Christ*, considéré comme *un simple citoyen*, a été jugé d'après la loi et les formes existantes chez les Hébreux.

« L'accusation de Jésus, suscitée par la haine des prêtres et des Pharisiens, présentée d'abord comme accusation de sacrilège, ensuite convertie en délit politique et en crime d'Etat, fut marquée dans toutes ses phases, des souillures de la violence et de la perfidie.

« C'est moins un jugement environné des formes légales qu'une *véritable passion*, une *souffrance* prolongée, où l'inaltérable douceur de la Victime rend plus manifeste encore l'acharnement des persécuteurs (1). »

Seigneur Jésus! Notre Dieu et notre Juge, si à raison de notre foi ou de nos œuvres, il nous est donné de voir la justice des hommes nous insulter et nous condamner, accordez-nous la force nécessaire pour mépriser leurs insultes et leurs iniques jugements. Nous mettrons toujours notre confiance en vous seul et nous attendrons de vous la justice et la récompense promises au serviteur fidèle.

JÉSUS PORTANT LA CROIX.

« *Alors les soldats du gouverneur l'emmenèrent. Après s'être joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau de pourpre, lui remirent ses vêtements et l'emmenèrent pour le crucifier, et il portait sa croix* (2) ».

(1) *Jésus devant Caïphe et Pilate.*

(2) Susceperunt autem Jesum et eduxerunt. Et postquam illuserunt ei exuerunt eum chlamyde et induerunt eum vestimentis ejus et

EXPLICATION.

Sommaire. — I. La soldatesque renouvelle ses outrages et la douleur du Sauveur. II. Notre-Seigneur se charge lui-même avec joie de sa Croix, instrument de notre Rédemption et de ses triomphes.

1. *La soldatesque renouvelle ses outrages et la douleur du Sauveur.*

Après le prononcé de l'arrêt inique de Pilate, les soldats prirent Jésus-Christ et l'emmenèrent dans un lieu écarté. Excités par les magistrats juifs, ils lui firent subir de nouveaux outrages, en attendant les apprêts du supplice de la Croix. L'ayant outragé à satiété, ils conduisirent à ses côtés, pour lui faire cortège, deux fameux meurtriers également condamnés à être crucifiés, et dont l'exécution avait été différée par la malice infernale du Sanhédrin, afin d'augmenter l'opprobre de sa mort et d'enlever à ses disciples la velléité de l'adorer et de vénérer sa mémoire, en leur montrant le spectacle d'un crucifié, entouré de vils scélérats, comme étant leur chef et le plus criminel des hommes. Ils jetèrent ensuite à ses pieds trois croix : une plus longue et plus lourde qui lui est destinée, et les deux autres, moins longues et moins lourdes, destinées aux deux assassins, ses compagnons. Puis, ils lui enlevèrent son manteau de pourpre et sa couronne d'épines qui avaient servi, pendant son humiliante exposition, à toutes les insultes et à toutes les tortures imaginables ; ils lui remirent ses habits ordinaires qui devaient mieux le faire reconnaître par l'immense foule, et qui, selon la coutume, leur appartiendront après le supplice. Ce changement de toilette devint un nouveau supplice pour le Sauveur. En lui enlevant le lambeau de pourpre et la couronne d'épines, les bourreaux rouvrirent toutes les meurtrissures qui couvraient son corps et sa tête, et en lui remettant son scapulaire, sa robe sans cou-

duxerunt eum, ut crucifigerent. Et bajulans sibi crucem exivit. *Matth.*, XXVII, 31. *Joan*, XIX, 16, 17.

ture et son manteau de laine, ils le revêtirent, dit l'esprit prophétique de David, d'un affreux cilice qui piquait ses plaies saignantes et lui causait des douleurs atroces (1). Ils l'entourèrent aussi de ses chaînes, sauf les bras et les mains qu'ils laissèrent libres, afin qu'ils pussent soutenir et porter la Croix selon la loi romaine.

II. *Le Sauveur se charge lui-même de sa Croix, instrument de son supplice et de ses triomphes.*

Les apprêts du crucifiement achevés, et le moment étant arrivé où le cortège devait se mettre en mouvement, le Rédempteur n'attendit pas que les soldats vinssent lui imposer la Croix, il courut au devant de l'instrument de sa mort et de notre salut, objet de ses vifs désirs dès l'instant de sa Conception. Le calme sur le visage, la joie dans le cœur, semblable au guerrier qui arme ses mains de l'épée du combat, il se charge lui-même de la Croix. Cette circonstance est clairement indiquée par l'Evangéliste saint Jean et par saint Paul (2). La Croix était très lourde, épaisse, faite de bois très dur. Elle avait environ cinq mètres de long, et avec ses deux bras deux et demi de large. En la chargeant sur ses épaules, il lui adressa intérieurement ces paroles, au dire de Marie de Jésus d'Agréda, paroles touchantes que nous croyons devoir citer :
« O Croix, si longtemps attendue et désirée, viens à moi, ma bien-aimée, reçois-moi entre tes bras, afin que mon Père éternel y reçoive, comme sur un autel sacré, le sacrifice de la réconciliation éternelle avec le genre humain. Je suis descendu du Ciel, dans une vie mortelle et dans une chair passible, pour mourir entre tes bras ; car tu dois être le sceptre, par lequel je triompherai de tous mes ennemis, la clef avec laquelle j'ouvrirai les portes du Paradis à mes élus, le sanctuaire où les criminels enfants d'Adam trouveront la miséricorde et le canal des trésors,

(1) *Ps.*, LXVIII, 12. Et posui vesti mentum meum cilicium.
(2) Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem. *Héb.*, XII, 2.

qui peuvent les enrichir dans leur pauvreté. Je veux me servir de toi pour ennoblir les déshonneurs et les opprobres des hommes, afin que mes amis les embrassent avec ardeur, pour me suivre dans le chemin que je leur fraierai par ton moyen. Je vous bénis, mon Père, Dieu éternel, Seigneur du Ciel et de la terre, et obéissant à votre divine volonté, je charge sur mes épaules le bois du sacrifice de mon humanité passible et innocente, et je l'accepte volontiers pour le salut éternel des hommes. Recevez-le, mon Père, pour satisfaire votre justice, afin que désormais ils ne soient plus des serviteurs, mais des enfants héritiers avec moi de votre royaume (1). »

A l'exemple de son divin Maître, l'apôtre saint André, arrivé au terme de son apostolat et voyant la Croix qui lui était préparée à Patras, capitale de l'Achaïe, par le proconsul Egée, et qui couronnera ses travaux, s'écria plein d'allégresse : « O bonne Croix ! qui avez acquis une beauté incomparable par les divins membres de mon Seigneur, depuis longtemps je vous ai désirée, aimée avec ardeur, cherchée sans relâche ; mes vœux sont enfin accomplis. Recevez-moi des mains des hommes, et rendez-moi à mon Maître, afin que par vous, il puisse me recevoir, lui qui par vous a daigné me racheter (2).

Voilà donc le *Fils adorable* de Dieu, et le Maître du monde, chargé de l'infâme gibet des plus scélérats d'entre les hommes.

Voilà le Roi de gloire qui, pour enseigne de sa royauté, ne laisse paraître que l'instrument de son supplice, et communiquera dorénavant à la Croix qu'il a ornée, ennoblie, sanctifiée par le contact de ses membres, un tel honneur, que les monarques les plus puissants et les hommes illustres de la terre, ambitionneront de la porter.

Voilà le héros des siècles qui, sous les apparences de la faiblesse, de la douleur et de l'opprobre, a élevé l'étendard de la force, de l'allégresse et du triomphe ; il règnera

(1) Cité mystique, l. VI, c. XXI.
(2) Fête de Saint André, le 30 novembre. *Brev. rom.*

par le bois et étendra son empire sur toutes les races humaines (1).

Voilà le vrai Isaac, qui, montant le mont Mauriat, le Calvaire, tient lié à ses épaules le bois du sacrifice par lequel seront bénies toutes les tribus de la terre.

Voilà le vrai Moïse, qui de sa verge miraculeuse ouvrira aux Israëlites de la Nouvelle-Alliance un passage à travers la mer orageuse du monde et les fera arriver sûrement à la véritable terre promise, au royaume des cieux.

Voilà le vrai Samson et le *vrai David*, qui avec une arme vile tuera les Philistins, les Goliaths de tous les temps et de tous les pays, opposés au règne de Dieu.

« Salut donc, ô Croix, balance où a été pesé le prix de notre Rédemption ! Salut ! O toi notre espérance, notre joie et notre gloire ! Par toi le Christ règne et règnera de plus en plus sur les nations conquises au doux joug de l'Evangile. (2) »

JÉSUS, CHARGÉ DE SA CROIX, EST CONDUIT AU CALVAIRE.

Le chemin de la Croix.

« *En sortant de la ville, ils rencontrèrent un certain Simon de Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus qui passait par là, revenant de sa maison des champs ; ils le forcèrent de porter la Croix derrière Jésus. Or, une grande foule de peuple et de femmes le suivaient qui pleuraient et se lamentaient. Jésus se tournant vers*

(1) *Is.*, IX, 6. Factus est principatus super humerum ejus.

(2) O Crux, ave, spes unica,
In hoc triomphi gloria.
Dicendo nationibus ;
Regnavit a ligno Deus.
Vexilla Regis.

elles, dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voilà que viendront des jours où l'on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté et les mamelles qui n'ont pas allaité. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois vert que sera-ce du bois sec ? On conduisait avec lui deux malfaiteurs pour les faire mourir et ils vinrent au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire lieu du Calvaire (crâne) (1). »

EXPLICATION.

Sommaires. — I. Tortures endurées par Jésus dans le chemin du Calvaire. — II. Diverses stations de ce voyage douloureux. Simon, de Cyrène est forcé d'aider Jésus à porter la Croix. Trait héroïque d'une dame nommée Véronique. Paroles du Sauveur aux femmes de Jérusalem. Son arrivée au Calvaire.

I. *Tortures endurées par Jésus dans le chemin du Calvaire.*

Lorsque tout fut prêt pour le crucifiement, le lugubre cortège se mit en marche. Selon la coutume romaine, il était précédé d'un hérault sonnant de la trompette pour annoncer l'ouverture de la marche et appeler le peuple au triste spectacle de ce supplice. Il est impossible à l'imagination la plus vive de se représenter toutes les douleurs

(1). Exeuntes autem invenerunt hominem Cyrenæum, et angariaverunt prætereuntem, quempiam Simonem Cyrenæum, venientem de villa, patrem Alexandri et Ruffi, et imposuerunt illi crucem, portare post Jesum. Sequebatur illum multa turba populi et mulierum quæ plangebant et lamentabantur eum. Conversus autem ad illas Jesus, dixit : Filiæ Jérusalem ! Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros, quoniam ecce venient dies in quibus dicent : Beatæ steriles et ventres qui non genuerunt et ubera quæ non lactaverunt. Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ! et collibus : Operite nos ! Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ? Ducebantur autem et alii duo nequam cum eo, ut interficerentur. Et venerunt in locum qui dicitur Golgotha, quod est Calvariæ locum. *Joan.*, *Matth.* XXVII, 32, 34. *Marc*, XV, 21, 22. *Luc*, XVIII, 26, 33.

que souffrit notre Seigneur, durant le voyage de la maison de Pilate au Calvaire ; ses forces se trouvaient entièrement épuisées. Sans un miracle, il eût certainement expiré, depuis longtemps, dans les tortures qu'il subit ; mais voulant racheter les hommes par le sacrifice sanglant de la Croix, il maintint miraculeusement la vie dans son humanité passible.

Depuis la veille à la Cène, il n'avait pris ni nourriture, ni breuvage ; il était surtout affaibli par les angoisses de l'agonie, la sueur de sang dans le jardin des Olives, par les divers trajets si longs, si accidentés et si pénibles du Cénacle à Gethsémani ; de Gethsémani à la maison d'Anne ; de la maison d'Anne à la maison de Caïphe ; de la maison de Caïphe au palais de Pilate ; du palais de Pilate au palais d'Hérode ; du palais d'Hérode de retour au palais de Pilate ; du palais de Pilate au Calvaire.

On a calculé que, dans ses six étapes de la voie douloureuse de la Passion, la longueur du chemin que le divin Rédempteur parcourut, forme plusieurs lieues, et qu'on ne l'oublie pas, le Sauveur marchait presque nu-pieds, avec de simples sandales, sans repos, ni merci, sur des pierres ou sur un terrain rocailleux, étant depuis le jardin des Olives toujours enchaîné comme le plus vil et le plus dangereux des criminels ; toujours environné d'une haie de soldats qui le précédaient, le suivaient ou cheminaient à ses côtés, et le tiraillaient en tous sens, et toujours accompagné des membres du Sanhédrin et d'une foule hostile qui vomissaient contre lui toutes sortes de blasphèmes et d'imprécations.

Ajoutez au jeûne, aux meurtrissures du corps, aux angoisses de l'agonie, à la sueur de sang, aux tortures de la captivité et celle des chemins, les soufflets, les crachats, les mauvais traitements d'une soldatesque excitée et payée pour insulter, railler ses titres de Prophète, de Roi, de Fils de Dieu, de Juge souverain ; ajoutez la sanglante flagellation, où toute sa chair a été meurtrie

comme celle d'un lépreux, où tout son corps a été broyé, comme la grappe d'un raisin sous le pressoir ; ajoutez le couronnement d'épines qui a déchiré ses veines, les fibres si délicates de la tête et du cerveau, et finalement l'exposition si honteuse et si humiliante, la couronne d'épines sur la tête, un haillon sale de pourpre sur les épaules sillonnées de plaies, un roseau dans la main droite, en guise de sceptre, devant tout un peuple qui donnait publiquement la préférence à Barabbas, à un voleur, à un meurtrier, à un rebelle et qui hurlait à Pilate : *Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le !* Ajoutez finalement la passion du cœur dont nous avons parlé, nous le demandons, quelle intelligence créée pourra jamais comprendre toutes les douleurs de cette double Passion extérieure et intérieure ?

Mais, ô Sauveur ! le calice amer que vous devez boire n'est pas encore vide ; il vous reste à subir encore d'effroyables tourments, dans l'âme et le corps, avant de jeter le cri de joie « *Consummatum est* », le rachat du monde est un fait accompli ! (1).

Nous allons donc vous suivre dans votre suprême étape, dans votre chemin si pénible du Calvaire, et prendre une part compatissante à vos indicibles tortures.

L'immense escorte étant mise en mouvement, Notre-Seigneur marchait garrotté et courbé sous le fardeau de la Croix. Il était immédiatement précédé de deux malfaiteurs qui étaient également liés de chaînes. Ils portaient leurs croix, moins lourdes que la sienne. Il ne tarda pas à succomber sous le poids qui l'accablait. Ce poids était surtout la masse incommensurable des péchés du monde, dont il s'était librement chargé. Sous ce poids qui l'écra-

(1) Jésus fut conduit enchaîné neuf fois : La première fois, du jardin des Olives à Anne ; la seconde fois, d'Anne à Caïphe ; la quatrième fois, de Pilate à Hérode ; la cinquième fois, d'Hérode de rechef à Pilate ; la sixième fois, il fut conduit dans la salle du Prétoire ; la septième fois, Pilate le mena hors du Prétoire avec les insignes de la royauté ; la huitième fois, Pilate le mena hors du Prétoire au lieu appelé *Lithostrotos*, où il prononça la sentence capitale ; la neuvième fois, lorsqu'il fut conduit au Calvaire.

sait, ses chutes furent nombreuses. La tradition en désigne *sept*, quoique dans les stations ordinaires du chemin de la Croix, il ne soit fait mention que de *trois*. Ses bourreaux, excités par les magistrats juifs et les inspirateurs de l'Enfer, le menaient avec une cruauté incompréhensible. Les uns le tiraient avec des cordes par devant, pour hâter sa marche, les autres par derrière, pour l'arrêter tout court, ou le faire tomber et renouveler ses plaies. Par ces violences, ses soubresauts, tantôt la Croix qu'il traînait à terre derrière son dos heurtait contre la tête, et tantôt la tête contre la Croix ; tantôt elle lui battait les jambes et les longues épines de la couronne s'enfonçaient davantage dans les parties vives de la chair. Toutes ces secousses fréquentes lui causèrent des douleurs atroces. Bientôt tout son corps fut réduit à un tel état de défaillance que les magistrats juifs crurent qu'il allait mourir en route. Craignant qu'ils n'eussent pas le barbare plaisir de le voir expirer sur la Croix, ils cherchèrent à le secourir, non pour lui procurer quelque soulagement, mais pour prolonger son supplice et le réserver à une mort plus lente, plus honteuse et plus cruelle.

II. *Les diverses stations de ce voyage. Simon, de Cyrène, est forcé d'aider Jésus à porter la Croix. Trait héroïque d'une dame nommée Véronique. Paroles du Sauveur adressées aux femmes de Jérusalem qui se lamentaient. Son arrivée au Calvaire.*

Dans nos temples, le chemin de la Croix se partage en quatorze stations. En offrant cet exercice de piété à la méditation des fidèles, l'Eglise s'est appuyée sur la tradition, aussi authentique que pieuse, et sur l'exemple du divin Maître, sur celui de la Sainte-Vierge, de saint Jean et des femmes pieuses de Jérusalem.

Les réflexions de ces diverses stations se trouvent dans tous les livres de piété ; il n'entre pas dans notre plan de nous y arrêter. Notre but est de coordonner, d'expliquer le texte sacré et d'en tirer l'instruction qu'il renferme. Dans le drame douloureux de la Passion, nous le répé-

tons, l'Esprit-Saint a soustrait à notre connaissance bien des détails et des circonstances. Pour ce qui concerne le chemin du Golgotha, l'Evangile relate spécialement l'incident de la cinquième station, c'est-à-dire la rencontre de Simon le cyrénéen, qui est forcé d'aider Jésus à porter la Croix ; il rapporte aussi les paroles prophétiques que Notre-Seigneur adressa aux femmes de Jérusalem qui se lamentaient sur son sort ; paroles qui font l'objet de la méditation dans la huitième station du chemin ordinaire de la Croix.

Nous allons expliquer ces deux incidents.

« *En sortant de la ville le lugubre cortège rencontra un certain Simon, de Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus, qui passait par là, revenant de sa maison des champs ; il le força de porter la Croix derrière Jésus.* »

Remarquons que c'est en sortant de Jérusalem, qu'un étranger, un gentil, alors prosélyte, fut choisi par Dieu pour l'honorable mission d'aider Notre-Seigneur à porter la Croix, l'autel de notre Rédemption. Selon les Saints Pères, cet étranger figure l'élection des nations païennes, et la réprobation du peuple juif. Car, malheur à la cité! malheur au peuple ! malheur à l'âme infidèle, ingrate et pécheresse, de laquelle le Seigneur est sorti! Hélas! nous avons aujourd'hui l'affligeant spectacle de voir ce malheur chez tous les peuples chrétiens. Partout les enfants apostats du christianisme, semblables aux Juifs déicides, chargent Jésus-Christ d'outrages et le forcent de sortir des cités et des institutions. Que de calamités ces impies n'attirent-ils pas sur eux et sur leurs enfants !

Le fortuné cyrénéen, en passant près du lieu où le Sauveur venait de tomber en défaillance, était loin de penser à l'honneur qui l'attendait. Dès qu'il fut arrêté, en qualité d'étranger, sur l'ordre des magistrats juifs, il regarda comme une ignominie de porter en plein jour et au milieu d'un peuple immense, le gibet d'un condamné, et d'être l'auxiliaire des bourreaux ; il se refusa à cette triste mission ; il fallut employer la violence et lui imposer le far-

deau. Certes, ce ne fut pas sans protestation qu'il se soumit à cet affront apparent et public. Mais la Croix sanctifiée par le contact des mains et des membres du Sauveur, et instrument de la grâce victorieuse, opéra bientôt dans le cœur indigné de l'étranger une révolution morale. Il ne tarda pas à se résigner et finit par porter avec joie son fardeau. Après la Résurrection, il embrassa la foi chrétienne avec toute sa famille, devint un saint, et ses deux fils, Alexandre et Rufus, d'abord évêques et prédicateurs de l'Evangile, donnèrent leur sang pour Jésus-Christ crucifié (1).

Cette histoire prouve que la Croix renferma, dès l'origine, une puissance merveilleuse de sanctification, et que pour aller au Ciel, il est d'une nécessité absolue d'unir nos tribulations à celles du Sauveur. Sur la Croix du Christ est inscrite cette maxime évangélique : « Quiconque veut être mon disciple, doit se renoncer soi-même, porter sa croix de chaque jour et me suivre », c'est-à-dire il doit unir ses souffrances, inséparables de la vie, à celles du divin Maître.

Notre-Seigneur portait sa Croix et Simon le cyrénéen la portait également, la soutenant derrière lui et marchant sur ses traces : voilà ce que doit faire tout vrai chrétien, porter sa croix de chaque jour en union avec celle du divin Maître. La croix volontairement portée résume l'Evangile ; de même l'amour de Dieu au-dessus de toute créature et l'amour du prochain comme soi-même, est l'abrégé de tous les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Dans la foule énorme qui suivait Notre-Seigneur, nous voyons éclater deux sentiments contraires qui se manifesteront toujours à travers le cours des siècles : *la haine et l'amour du Christ et de sa Croix*. Les uns insultent au supplice du Rédempteur ; les autres le pleurent et y prennent une part sympathique.

A cette dernière catégorie, appartiennent les femmes pieuses de Jérusalem, surtout cette matrone admirable,

(1) *Cornél. à Lapide in Matth.*, XXVII.

connue vulgairement sous le nom de Véronique. Malgré les flots pressés de la multitude, malgré la consigne donnée aux soldats, et la défense sévère de ne laisser approcher personne, malgré les cris, les huées de la populace, cette héroïque femme, pleine d'une foi qui déplace les montagnes, à la vue de la figure méconnaissable de son divin Rédempteur, couverte de sang, de sueur, de crachats, de poussière et d'immondices, se fend un passage à travers tous les obstacles, et un blanc suaire à la main, va se jeter aux pieds du Sauveur, et de son suaire elle lui essuie le visage. En retour d'un si généreux et compatissant amour, elle reçoit imprimée au vif sur son suaire, la figure sanglante de son cher Christ (1). A la vue de ce don et de ce souvenir miraculeux, on peut se représenter, mais non exprimer la grande émotion produite dans le cœur de cette pieuse femme. C'est ainsi qu'au moment de la plus profonde humiliation et de sa faiblesse extrême, le Sauveur fait des merveilles et prêche d'exemple ; il nous instruit aussi par les paroles qui sont un dernier et terrible avertissement.

Rendant immobile le funèbre cortège qui le conduit, comme au jardin de Gethsémani il renversa ses ennemis, le Rédempteur se retourne vers le groupe de femmes qui, par leurs larmes et leurs gémissements, rendent hommage à son innocence et protestent contre l'injustice de leurs magistrats ; il prend le ton de Juge suprême et adresse en leurs personnes, à ses juges, à ses bourreaux et à tous les hommes impénitents, des avertissements aussi salutaires que charitables et des menaces prophé-

(1) On croit que cette Véronique est l'hémorrhoïsse de l'Evangile que Notre-Seigneur guérit. Elle devint l'amie de la Sainte-Vierge. Après la dispersion des Apôtres, elle accompagna saint Martial, disciple de saint Pierre, dans les Gaules. Etant âgée, elle se rendit à Rome où elle laissa son précieux suaire, instrument d'un grand nombre de prodiges. Cette vénérée relique se trouve encore aujourd'hui au Vatican, dans la basilique de saint Pierre, et est exposée tous les ans, le Vendredi-Saint, à la vénération des fidèles. (*Corn. à Lap. in Matth.*, XXVII).

tiques, qui glaceront d'épouvante le cœur qui y réfléchira sérieusement. « *Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants* ». En d'autres termes : « Enfants d'une cité qui tue ses prophètes et qui, pour combler la mesure de l'iniquité, crucifie son Dieu et son Juge suprême ; les larmes que vous versez sur moi sont compatissantes, mais inutiles ; le déicide s'accomplit sur vous et sur vos enfants, mon sort est décidé. Fléchissez par votre pénitence la colère du Ciel et arrêtez les châtiments terribles qui vont tomber sur l'aveugle cité et sur votre ingrate et endurcie patrie. Voici venir des jours qui rendront les mères doublement malheureuses : malheureuses dans leurs personnes et malheureuses dans leurs enfants. Dans l'excès de leur malheur et contre les lois de la nature, elles maudiront leur fécondité et proclameront *heureuses les entrailles qui n'ont point conçu et les mamelles qui n'ont point allaité* (1). Elles verront leurs enfants, la vie de leur vie, mourir soit par la famine, soit par l'épée ennemie, soit par la dent des bêtes féroces, soit par le glaive des gladiateurs dans les amphithéâtres, soit dans les fers de l'esclavage, et elles mourront moralement de douleur, autant de fois qu'elles perdront leurs enfants (2).

Lors de la vengeance de Dieu, pour échapper à la cruauté des Romains, les malheureux Juifs chercheront à se cacher dans les cavernes, les rochers de leurs collines et de leurs montagnes, ils préféreront vainement être écrasés sous leurs débris, plutôt que de tomber entre les mains de leurs ennemis ; leur refuge sera découvert et ils tomberont sous le glaive du vainqueur. Cette invocation aux montagnes et aux collines, les réprouvés la feront aussi au jugement dernier ; ils devront paraître devant le tribunal de l'Agneau et entendre l'arrêt de sa justice (3). Notre-Seigneur ajoute le motif pour lequel les méchants

(1) Allusion au siège de Jérusalem, où des mères, poussées par le désespoir et la faim, ont tué et mangé leurs propres enfants.

(2) Joseph, de *Bello Jud.*-C., VI. — (3) *Ap.*, VI, 16.

demanderont aux cavités des rochers un refuge et un abri contre la colère du Ciel. C'est à raison de l'iniquité qui est leur honte et leur supplice et du jugement sévère du Très-Haut. Cette insondable justice, il l'a représente sous l'image biblique du *bois vert et du bois sec*, qui représentent les justes et les pécheurs. « *Si moi*, dit-il, *bois vert*, source de la vie, de l'innocence et de la sainteté, qui ai pris par amour pour les hommes, l'apparence, le vêtement du péché, je me trouve dans un état si lamentable, sous le coup de la Justice divine, que sera-ce du *bois sec*, du pécheur impénitent, qui, intérieurement et extérieurement, n'est que corruption et pourriture ?

En qualité de Juge souverain des hommes, ayant achevé d'adresser cette leçon sévère et prophétique, à ses compatriotes et à tous les siècles, Notre-Seigneur permet au cortège funèbre de s'avancer, et confondu avec deux malfaiteurs condamnés au même supplice que lui, il arrive au Golgotha, c'est-à-dire au Calvaire où doit se consommer notre Cédemption.

O divin Agneau ! vous êtes arrivé au lieu désigné dans les décrets éternels où vous devez être immolé pour expier les péchés du monde; Faites qu'à votre exemple, à celui de votre Mère, et des femmes pieuses, à celui de Simon, de Cyrène, et à celui de la courageuse Véronique, nous vous aidions à porter la Croix, à suppléer à ce qui manque à votre Passion, à nous appliquer le prix de vos souffrances, par nos mortifications volontaires ou forcées. Daignez graver profondément dans nos cœurs, votre face sanglante et meurtrie pour nos péchés, afin d'exciter en nous un amour de gratitude et de pénitence, et afin de nous éviter la honte, la confusion et le désespoir final, lorsque vous viendrez juger les vivants et les morts.

LE CRUCIFIEMENT.

« *Et arrivés au Golgotha (au Calvaire), ils lui donnèrent à boire du vin mêlé avec du fiel et de la myrrhe, et l'ayant goûté, il ne le voulut pas boire, et ils le crucifièrent, et les voleurs aussi, et l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, et Jésus au milieu. Ainsi fut accompli ce que dit l'Ecriture : « il a été rangé parmi les criminels », et il était la sixième heure, lorsqu'ils le crucifièrent.*

« *Pilate écrivit l'inscription qui marquait la cause de sa condamnation, et la fit mettre au haut de la Croix. Et il était écrit : « Jésus de Nazareth roi des Juifs. » Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce que le lieu où Jésus était crucifié, se trouvait près de la ville et qu'elle était écrite en hébreu, en grec et en latin. Les prêtres Juifs dirent donc à Pilate : N'écrivez point Roi des Juifs, mais parce qu'il dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit* (1) ».

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Pourquoi Jésus a-t-il choisi le Calvaire, comme lieu de son crucifiement ? Avant d'être crucifié, on lui présenta du vin mêlé de fiel et de myrrhe. Il le goûta et refusa de le boire. Motifs de ce refus. — II. Tortures indicibles du crucifiement, au milieu de deux voleurs. Heure du crucifiement et inscription inspirée de Pilate.

I. *Pourquoi Jésus a-t-il choisi le Calvaire, comme le lieu de son crucifiement. Avant d'être crucifié, on lui présenta du vin mêlé de fiel et de myrrhe. Il le goûta et refusa de le boire. Motifs de ce refus.*

Dans ses desseins éternels, Dieu désigna le Calvaire, pour la consommation de l'œuvre de notre Rédemption.

(1) Et venerunt in locum qui dicitur Golgotha, quod est Calvariæ locus. Et dederunt ei bibere myrrhatum vinum cum felle mistum, et cum gustasset noluit bibere : ibi crucifixerunt eum et cum eo duos latro-

Les Saints Pères donnent plusieurs motifs à ce choix providentiel. Ils disent que le nom de Golgotha, le *lieu du crâne*, en hébreu, en grec et en latin (1), vient non seulement de ce qu'on y suppliciait les plus grands criminels, mais de ce que, suivant une tradition constante, le crâne d'Adam, premier limon organisé par les mains du Créateur, se trouvait enseveli dans ce lieu. Noé, inspiré de Dieu, et par respect envers le culte des morts et le dogme de l'immortalité, prit les ossements du père du genre humain dans l'arche. Au sortir du vaisseau sauveur, il distribua ces reliques à ses trois fils. Sem, en qualité d'aîné, obtint la tête et l'ensevelit au Calvaire, parce qu'il eut en partage l'Asie et la Judée. C'est pourquoi, disent les Saints Pères, « il convenait que le Rédempteur, principe de notre vie, fût crucifié sur le lieu même où, dans la personne d'Adam, se trouvait le principe de notre mort (2) ». A raison de la tradition que la tête d'Adam était enterrée sur le Calvaire, on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix.

D'autres souvenirs historiques et religieux se rattachent à ce lieu ; il rappelle le sacrifice d'Isaac, figure saisissante de celui de Notre-Seigneur, et tous les sacrifices symboliques de l'Ancien Testament et du temple, assis sur le mont Moriah ou Sion, qui n'est qu'une pointe du Calvaire, et forme avec lui une seule et même montagne.

nes, unum a dextris et alium a sinistris ejus, medium autem Jesum. Et impleta est Scriptura quæ dixit : et cum iniquis reputatus est, Scripsit autem et titulum Pilatus et posuit super crucem. Etat antem scriptum: *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum*. Hunc ergo titulum multi Judæorum legerunt, quia prope civitatem erat locus, ubi crucifixus est Jesus, et erat scriptum Hebraice, Græce et Latine. Dicebant ergo Pilato pontifices Judæorum : Noli Scribere, Rex Judæorum ; sed, quia ipse dixit : Rex sum Judæorum. Respondit Pilatus. Quod scripsi, scripsi ! *Matth.*, XXVII, 34. *Marc*, XV, 23-29. *Joan.*, XIX, 18-23.

(1) κράνιου τόπος, Calvariæ locus. *Joan.*, XIX, 17.

(2) Congruebat ut ibi vitæ nostræ initia locarentur, ubi fuerunt mortis exordia. *S. Amb.*

Tous ces sacrifices figuratifs si répétés, si solennels et si magnifiques, offerts sur cette montagne, n'ont eu de valeur et d'efficacité, que par l'immolation de l'Homme-Dieu sur la Croix : immolation qui réalisera toutes les figures et accomplira toutes les prophéties. Le Calvaire, sur lequel Jésus-Christ s'immolera, est hors de Jérusalem, pour annoncer que la vertu de la Croix abandonnera les Juifs et passera aux nations païennes. « Car la Croix, dit très bien le pape saint Léon, ne sera pas l'autel d'un peuple particulier, mais celui du monde entier. »

Il était d'usage de donner aux condamnés à mort un vin mêlé de myrrhe, afin de les reconforter, de diminuer le sentiment de la douleur, en les faisant tomber dans une espèce de léthargie. Ce breuvage était préparé par des dames de qualité, sous l'inspiration de la pitié naturelle au cœur de l'homme, surtout à celui de la femme. La haine infernale des ennemis de Jésus-Christ empoisonna le breuvage de la charité compatissante, y versa du vin corrompu et du fiel ; les scélérats désiraient changer en tourment nouveau, cette sorte de soulagement traditionnel. Ayant effleuré des lèvres cette boisson corrompue, Notre-Seigneur la refusa : il repoussa non l'amertune de ce nouveau calice, mais la malice qui l'a préparée ; en découvrant la fraude barbare de ses ennemis, il leur montra que sa mort était libre et indépendante de la scélératesse des hommes ; il voulut aussi remplir la prescription de la loi, qui défendait au Grand-Prêtre de boire une liqueur enivrante, dans les fonctions de son ministère.

II. *Tortures indicibles du crucifiement de Jésus-Christ, au milieu de deux voleurs.*

Tous les préparatifs du crucifiement étant achevés, les bourreaux de Notre-Seigneur lui ôtèrent ses habits collés à sa peau couverte de plaies saignantes, ainsi que sa couronne d'épines. Ils lui remirent celle-ci immédiatement, après l'avoir mis à nu. L'imagination peut se représenter, mais il est impossible à la plume d'exprimer la douleur

atroce de cette nouvelle opération Césarienne. Voilà la quatrième fois, que le Sauveur est dépouillé de ses habits et exposé nu aux insolences et aux regard lubriques de la foule. La première fois, lorsqu'on le lia à la colonne pour le flageller ; la seconde fois, après la flagellation, quand on lui mit les insignes de la royauté, pour le livrer aux outrages et à la dérision de la soldatesque ; la troisième fois, quand on lui ôta les insignes de la royauté, pour le revêtir de ses habits ordinaires et lui imposer la Croix ; la quatrième fois, sur le Calvaire, pour le crucifier nu, sauf un linceuil qu'une main charitable lui présenta afin de couvrir ce que la modestie doit cacher à tous les regards.

On peut dire, en vérité, que si le Rédempteur souffrit au-delà de toute expression, dans tout le cours de sa Passion, il subit, dans le crucifiement, toutes les tortures réunies, et cela avec une patience, une dignité incomparables, étant toujours maître de lui-même, de ses actes et de ses paroles.

Voyons-le donc monter spontanément tout nu, sur son trône de douleur, pour nous acquérir les vêtements glorieux de l'immortalité. Spectacle unique ! Il n'attend pas que les bourreaux viennent le saisir et le traîner avec violence sur le gibet, pour l'y attacher.

Sous la double impulsion de l'obéissance à son Père, et de l'amour sans bornes envers les hommes, il se penche vers la terre, et se place de lui-même, le dos déchiré et sanglant, sur le bois grossier de la Croix ; il étend ses mains, ses bras et ses pieds, et les présente pour être percés par des clous horribles. Le bourreau fixe, au milieu de la paume de la main, un clou énorme, sur lequel il fait retomber un lourd marteau, et frappe à coups redoublés, jusqu'à ce qu'il ait traversé de part en part la main et le bois. Quelle intelligence créée peut concevoir les convulsions et les douleurs qu'éprouva le Sauveur, dans ce déchirement des chairs, dans cette rupture violente des nerfs, des muscles, des veines et des artères, qui aboutissent à cette partie du corps ? L'autre main est sou-

mise au même supplice, et celle-ci, ne pouvant plus s'étendre jusqu'au trou préparé à l'autre bras de la Croix, à cause de la contraction des muscles déchirés, les bourreaux la tirent violemment avec des cordes. On fait subir le même tourment à ses pieds sacrés ; cette violence déboîte les os, et les laisse apparaître

Ainsi s'accomplit littéralement cette prophétie de David : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os (1). » Ensuite on renversa la Croix, pour river les clous ; on foula, on écrasa, en quelque sorte son corps sacré. Pour plus de solidité, on attacha encore à la Croix, ses mains et ses pieds avec de grosses cordes (2). Cette opération sanglante et de douleurs sans nom étant achevée, les bourreaux soulevèrent la Croix, et la laissèrent tomber avec tout son poids, dans le trou préparé d'avance dans la roche. Il est impossible de dire les tortures indicibles que souffrit alors l'innocente Victime, lorsque levée entre le ciel et la terre, elle rebondit sur elle même par le balancement, le choc et les secousses de l'arbre de la Croix, jusqu'à ce que la partie inférieure fut fixée et enfoncée dans le trou du rocher.

Les ennemis de Notre-Seigneur ne se contentèrent pas de ces atrocités physiques ; ils y ajoutèrent les douleurs morales que leur malice satanique put inventer. Pour avilir davantage le Sauveur et le faire passer comme le plus criminels des hommes, ils crucifièrent, à ses côtés, deux insignes malfaiteurs ; ils le placèrent au milieu, afin d'annoncer au public qu'il est le Roi, le Chef de tous les scélérats. En haine de sa personne, l'estimant indigne de regarder la Cité sainte, ils fixèrent la Croix, de manière, qu'il eût la face opposée à Jérusalem et tournée vers l'Europe, vers les peuples païens. Ce que ces malheureux firent par méchanceté, était une prophétie en action. Elle an-

(1) *Ps.* XXI, 17. Foderunt manus meas et pedes meos. Dinumeraverunt omnia ossa mea.

(2) On montre les cordes du crucifiement à Rome, dans la Basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, bâtie par sainte Hélène.

nonçait que la colère de Dieu allait tomber sur la ville coupable, écraser la nation juive, et que les yeux de la *miséricorde divine* toucheraient l'Europe infidèle, qui deviendra le centre et la propagatrice de l'Evangile. C'est pourquoi, conformément à une tradition apostolique, les chrétiens d'Occident se tournent en priant vers l'Orient, vers la face du Christ crucifié, qui les regarde ; ils donnent souvent la même direction au chœur de leurs églises (1).

IV. *Heure du crucifiement. Inscription inspirée de Pilate.*

L'heure du crucifiement, ainsi que nous l'avons déjà dit, est soigneusement indiquée dans l'Evangile. Saint Marc parle de la *troisième heure* et saint Jean de la *sixième heure*. Cette contradiction n'est qu'apparente. Les deux évangélistes s'accordent parfaitement ; ils emploient une manière de compter différente. Saint Marc emprunte le comput romain, celui de la conquête, qui consistait à partager le jour, comme la nuit, en quatre parties de trois heures chacune. Les quatre parties de la nuit s'appelaient *veilles* ; les quatre parties du jour se nommaient : *Prime, Tierce, Sexte, None. Prime* durait depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures ; *Tierce*, depuis neuf heures jusqu'à *midi ; Sexte*, depuis midi jusqu'à trois heures ; *None*, depuis trois heures après midi jusqu'à six heures du soir. Saint Jean emploie le comput hébreu, qui partageait le jour en douze heures, et la nuit également en douze heures et comptait d'un soir à l'autre soir. Ainsi, en disant environ *six heures*, le disciple bien-aimé indique notre *midi ;* et saint Marc, en disant également *Tierce*, indique non le commencement, mais la fin de *Tierce*, qui est également *midi*.

Notre-Seigneur est mort le vingt-cinq mars, à l'équinoxe du printemps ; il était âgé de trente-quatre ans révolus, depuis le jour de son Incarnation, le 25 mars, ou trente

(1) *Cornél. à Lapide, in Matth.*, XXVII.

trois ans, trois mois, en partant du jour de sa naissance, le vingt-cinq décembre, au solstice d'hiver.

Les saints Pères trouvent entre la création, la chute et la Rédemption de l'homme une grande analogie. Ils disent que l'homme fut créé le *sixième* jour, et pécha, vers l'heure du midi (1), et le Rédempteur expia le péché du genre humain à la même heure. Si l'instant du crucifiement, indiqué dans l'Evangile, a une signification, l'inscription de Pilate est encore bien plus significative.

Chez les Romains, il était d'usage d'afficher la cause d'une sentence capitale. C'est pourquoi, Pilate fit mettre en haut de la Croix l'inscription qui marquait la raison de la condamnation du Sauveur. Cette sentence était ainsi conçue : « *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* ». Les prêtres et les membres du Sanhédrin, ayant lu cette inscription, en furent blessés ; ils se rendirent en corps auprès du gouverneur pour qu'il changeât cette incription en celle-ci : *Jésus de Nazareth, prétendu roi des Juifs* ».

Pilate, sous l'action de l'Esprit-Saint, comme autrefois le devin Balaam, répondit à toutes leurs instances : « *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.* » En d'autres termes : Ce que le Ciel a dicté, je ne puis le changer. Cette inscription fut écrite dans les trois langues de la civilisation ancienne ; langues parlées par tous les grands génies et hommes illustres de l'histoire ; langues sanctifiées par le contact de la Croix ; langues qui, jusqu'à la consommation des temps, seront l'écho immortel de la parole divine et interprèteront l'Ecriture-Sainte ; langues qui seront la source permanente de la vraie science sacrée et profane ; langues dont les harmonieux accents se répercuteront à travers tous les âges et les générations humaines, dans la liturgie et le culte catholique. — Au moment du crucifiement, la langue *hébraïque* ou *syro-chaldéenne* était la langue du peuple de la Judée ; la *langue grecque*, celle des Juifs dispersés dans les villes commerçantes, autour de la Méditerranée, et appelés aussi les *Hellénistes*, qui se rendaient à Jéru-

(1) *Gen.*, III, 8.

salem aux grandes solennités ; la *langue latine*, celle du peuple romain qui dominait la Judée et l'univers connu. C'est dans ces trois langues que sont écrits tous nos Livres Saints. L'Ancien-Testament est écrit en *hébreu*, le Nouveau en *grec*, et les deux en *latin ;* une version authentique, uniquement approuvée par l'Eglise et connue sous le nom de *Vulgate*. Et l'Ecriture-Sainte restera, selon sa signification radicale, la *Bible*, le livre par excellence, l'inspirateur du génie, de la vraie science, de la vraie poésie, de la vraie philosophie et de toutes les vraies vertus, bref, la source et la splendeur du *vrai*, du *beau* et du *bien*.

L'inscription de Pilate fut la proclamation la plus solennelle de l'innocence et du caractère divin, royal, messianique de Jésus-Christ, et la honte éternelle des Juifs déicides. Cette inscription, brillant au-dessus de la tête du Christ, est plus qu'une couronne d'or et de pierres précieuses, qui reste exposée à la rouille du temps ou à la cupidité des voleurs ; c'est un monument indestructible élevé par les mains du lieutenant de César, alors le maître du monde civilisé. Ce monument dira toujours, dans toutes les langues parlées sous le soleil : « Non, Jésus-Christ n'est pas un faux Dieu, un faux Roi, un faux Messie ; mais le vrai Dieu, le vrai Roi, le vrai Messie, le vrai Sauveur des Juifs et de tous les hommes. Il dira en même temps : Vous, ô Juifs perfides, ingrats, rebelles, vous avez rejeté, mis à mort, crucifié votre Dieu, votre Roi, votre Messie et votre Rédempteur. Son sang vengeur sera sur vous et sur vos enfants (1).

O Jésus ! chaque fois que nous jetterons nos regards sur notre Crucifix, ornement de nos poitrines et de nos autels, nous nous souviendrons des douleurs indicibles de

(1) Cette inscription, écrite en encre rouge, est conservée dans la *Basilique de la Croix de Jérusalem*, à Rome. Le texte grec et le texte latin restent encore lisibles, mais le texte hébreu ne conserve plus que quelques linéaments de ses caractères. (*Cornel. à Lap. in Matth.*, XXVII.

votre crucifiement ; nous nous rappellerons aussi que les quatre lettres *Inri*, inscrites au haut de votre image douloureuse, annoncent votre innocence, votre immense amour, votre grandeur de Dieu, de Roi, de Sauveur, et la malice obstinée de vos ennemis ; nous nous ferons toujours un honneur et un bonheur de vous adorer de cœur, de vous remercier comme notre Dieu, notre Roi et notre Rédempteur, et nous vous demanderons humblement que votre nom soit béni, dans les siècles des siècles, par nous et par tous les hommes.

JÉSUS SUR LA CROIX.

Partage de ses vêtements. Blasphèmes de ses ennemis.

« *Les soldats qui l'avaient crucifié prirent ses vêtements, et ils en firent quatre parts, à chaque soldat une part. Et comme sa tunique était sans couture d'en haut jusqu'en bas, ils se dirent entre eux : Ne la divisons point, mais tirons au sort à qui elle sera, afin que s'accomplît ce que dit l'Ecriture : « Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont jeté ma robe au sort. » C'est ce que firent les soldats, et s'étant assis, ils le regardaient* (1). »

« *Les passants le blasphémaient, branlant la tête et disant : Toi qui détruis le Temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la Croix. Et le peuple était là, regardant, et avec lui les princes des prêtres, les scribes et les anciens le raillaient, disant : Il a sauvé les autres*

(1) Milites ergo cum crucifixissent eum acceperunt vestimenta ejus (et fecerunt quatuor partes, unicuique militi partem) et tunicam. Et erat autem tunica inconsutilis desuper contexta per totum. Dixerunt ergo ad invicem : Non scindamus eam, sed sortiamur de illa cujus sit, ut Scriptura impleretur dicens : « Partiti sunt vestimenta mea sibi, et in vestem meam miserunt sortem. » Et milites quidem hæc fecerunt. *Joan*, XIX, 23, 25.

et il ne peut se sauver lui-même ; s'il est le Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la Croix, et nous croirons en lui. Il se confie en Dieu ; que maintenant il le délivre, s'il l'aime ! Car il a dit : « Je suis le Fils de Dieu » ; que le Christ, roi d'Israël, l'élu de Dieu descende de la Croix, afin que nous voyions et que nous croyions ! (1) »

EXPLICATION.

Sommaire. — 1. Les vêtements de Notre-Seigneur sont partagés entre quatre soldats. La robe sans couture, laissée intègre, est tirée au sort. Signification de ces actes de la cupidité. — II. Les nouveaux blasphèmes du peuple et du Sanhédrin adressés à Jésus-Christ sur la Croix.

I. *Les vêtements de Notre-Seigneur sont partagés entre quatre soldats. La robe sans couture, laissée intègre, est tirée au sort. Signification de ces actes de la cupidité.*

Pendant que le Sauveur était exposé tout nu sur la Croix, couvert seulement du voile de son sang, il eut la douleur de voir partager ses vêtements, selon la loi romaine, entre les quatre soldats qui avaient servi de bourreaux et qui, après cet acte de sauvagerie, s'étaient assis tranquillement. Ces vêtements étaient ceux de la pauvreté ; ils consistaient en une robe sans couture qui avait touché sa chair divine, en un long manteau traditionnel en usage chez les Juifs, composé de plusieurs pièces, et d'un scapulaire. De ce manteau, les quatre soldats firent quatre parts, pour chacun une part. Quant à la robe ou la tunique

(1) Et sedentes servabant eum. Et prætereuntes blasphemabant eum, moventes capita sua et dicentes : Vah ! Qui destruis templum Dei, et in triduo illud reædificas, salva temetipsum ! Si Filius Dei es, descende de cruce. Et stabat populus spectans. Similiter et principes sacerdotum, illudentes cum scribis et senioribus dicebant : Alios salvos fecit, semetipsum non potest salvum facere ! Si Rex Israël est, descendat nunc de cruce, et credimus ei ! Confidit in Deo ; liberet nunc, si vult, eum, dixit enim : Quia Filius Dei sum. Christus rex Israël, Dei electus, descendat nunc de Cruce, ut videamus et credamus ! *Matth.*, XXVII, 39, 44. *Marc*, XV, 29, 33. *Luc*, XXIII, 35.

sans couture, ouvrage de sa Mère, la voyant d'un seul tissu et d'un seul fil, diversement tressé sans interruption, par la même main de haut en bas, ils ne voulurent point la couper en morceaux qui se fussent disjoints et ne leur eussent servi de rien ; ils convinrent de la tirer au sort à qui elle appartiendrait et, sans le savoir, ils accomplirent à la lettre cette prophétie claire et précise de David : « Ils ont partagé mes vêtements et tiré ma robe au sort (1). »

Dans cette circonstance, la conduite de ces soldats, ou mieux de ces bourreaux, n'est pas sans une signification mystérieuse. Les vêtements sacrés de Jésus figurent son Eglise. Nos habits enveloppent notre corps qui les porte et les soutient. Ainsi Jésus-Christ est caché dans son Eglise ; il la porte et la soutient. Les quatre parts du manteau de Notre-Seigneur, partagés entre les quatre soldats, figurent l'universalité de l'Eglise, qui s'étend aux quatre vents du ciel, à l'Orient, à l'Occident, au Nord et au Sud ; la robe sans couture représente son unité, produite par le même lien d'une charité commune. Les divers peuples n'appartiendront à l'Eglise que par une grâce qui, aux yeux des hommes, ressemble à un effet du sort, tandis qu'au fond, c'est Dieu qui la prépare et la dispense, dans la libre action de sa souveraineté. Le hasard n'existe pas : une Providence sage et juste règle toute chose. Si les hérétiques et les schismatiques sortent de l'unité de l'Eglise par leurs erreurs et leurs divisions, il ne leur est pas donné de la détruire ; elle les abandonnera et sera le lot d'âmes plus fidèles à la lumière de la vérité.

Et nous, catholiques, gardons-nous de déchirer la robe divine de l'Unité, en semant la défiance entre le pasteur et le troupeau, en séparant le dogme de la morale, la foi des œuvres, les habitudes religieuses de la vraie piété.

Pendant que les quatre soldats se partagent, sous les

(1) *Ps.* XXI, 19. Les vêtements des Juifs étaient composés de plusieurs pièces : d'une tunique, d'un manteau et souvent d'une espèce de scapulaire, par-dessus le manteau. *Mgr Mislin. Les Lieux-Saints.*

yeux attristés du Sauveur attaché à la Croix, ses pauvres dépouilles, ses ennemis lui adressent des insultes et des blasphèmes bien plus pénibles encore. Tout sentiment de pitié est éteint dans leur cœur : leur malice se manifeste aussi implacable que celle de Lucifer, leur chef; par leurs paroles et leurs gestes, ils attaquent et tournent en dérision tout en la personne du Sauveur : divinité, royauté, miracles, vertus. Passant et repassant devant sa Croix, triomphant du succès apparent de leur œuvre, branlant la tête et répétant toutes leurs fausses accusations et calomnies, ils crient au Crucifié qui agonise, sous leurs yeux : « O toi, qui te vantais de pouvoir détruire et rebâtir le temple en trois jours, sauve-toi toi même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la Croix ! Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver soi-même. — Roi d'Israël, le Christ choisi de Dieu, hâte-toi de descendre de la Croix, afin qu'à la vue de ce miracle, nous croyions en ta mission ».

L'Evangile cite formellement ces insultes et ces blasphèmes ; vraies inspirations diaboliques ; car ils ne sont pas naturels à l'homme. Ils sont adressés à Notre-Seigneur de la part du peuple égaré, de la part des trois Chambres du Sanhédrin : de celle des *prêtres,* de celle des *Scribes* ou *docteurs*, de celle des *anciens*. Nous le répétons, il n'est pas dans l'histoire humaine un fait qui ait réuni autant de cruauté, de sauvagerie, d'outrages, et épuisé le vocabulaire d'amères railleries, comme la Passion du Sauveur.

Seigneur ! si vos ennemis continuent à vous insulter et à vous blasphémer sur la Croix comme un faux Dieu, un faux Roi et un faux Thaumaturge, vous serez toujours pour nos cœurs notre Roi, notre Christ, le Dieu béni de notre jeunesse, de notre âge mûr et de notre vieillesse, le Dieu de la vie et de la mort. Nous mettons en vous seul notre espérance, notre joie, notre gloire et notre amour, et nous voulons vous appartenir, pendant le temps et l'Eternité.

JÉSUS SUR LA CROIX (suite).

Première et deuxième paroles d'amour prononcées par Jésus-Christ du haut de la Croix. Jésus prie pour ses ennemis et promet le Paradis au bon larron.

« *Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Les soldats aussi, s'approchant et lui présentant du vinaigre, se moquaient, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi.*

« *Les voleurs qu'on avait crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes reproches. Mais, lorsque l'autre voleur, suspendu en croix, le blasphémait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous ; le voleur de droite le reprenait, disant : Ne crains-tu point Dieu, toi non plus qui subis la même condamntaion ? Et pour nous, c'est justement, car nous recevons ce que nos actions méritent, mais celui-ci n'a fait aucun mal. Et il disait : Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous viendrez en votre royaume. Et Jésus lui dit : En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis* (1). »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Prière de Jésus-Christ en faveur de ses ennemis. Effets de cette prière. — II. La conversion du bon larron. Vivacité de sa foi. Son apostolat. Sa confession publique ; le pardon qu'il demande à Jésus. Réponse de Jésus qui lui promet le Ciel pour ce jour-là même. Les trois croix du Calvaire.

I. *Prière de Jésus-Christ, en faveur de ses ennemis.*

Toutes les classes du peuple juif, jeunes et vieux, riches et pauvres, prêtres et laïques, gouvernants et gouvernés, continuent d'insulter, de blasphémer, d'outrager

(1) Jesus autem dicebat : Pater, dimitte illis ! Non enim sciunt quid faciunt. Illudebant autem ei et milites accedentes, et acetum offerentes ei et dicentes : Si tu es rex Judæorum, salvum te fac. Idipsum autem et latrones qui crucifixi erat cum eo, improperabant ei. Unus autem de his qui pendebant latronibus, blasphema-

Jésus-Christ, et de manifester que tout sentiment de pitié et de commisération est éteint dans leur cœur ; ils le défient avec insolence de descendre de la Croix et de leur prouver qu'il est le Fils de Dieu, le Messie attendu, le Roi d'Israël. Comment le Sauveur répond-il à tant de blasphèmes et d'outrages ? Il remplit à leur égard l'office du grand Sacrificateur de la Nouvelle-Alliance. Tout couvert de son propre sang, ayant la tête couronnée d'épines, les yeux élevés vers le Ciel, et pleins de larmes et de sang, la langue brûlée par le feu de la douleur, les bras étendus vers les deux pôles du monde, le cœur gonflé de gémissements, il offre avec sa vie à son Père ses souffrances indicibles et il laisse sortir de ses lèvres enflammées cette sublime prière, la plus touchante qui ait jamais été dite, au profit d'ennemis acharnés :

« *Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font* ».

La *première parole* qui interrompt donc le silence de la Victime du genre humain, c'est une prière solennelle, en faveur de ses bourreaux et de tous ses ennemis.

Remarquons bien toutes les expressions de cette prière courte, nouvelle, incomparable, qui embrasse tous les temps et toutes les générations humaines, et s'étend à tous les ennemis de Jésus-Christ, aux Juifs et aux gentils, aux étrangers et aux barbares.

« Père », Notre-Seigneur donne à Dieu ce doux nom de Père, afin de l'attendrir par le souvenir de leurs liens réciproques. N'était-ce pas lui dire : N'êtes-vous pas mon Père et ne suis-je pas votre Fils ? N'êtes-vous pas le Père le plus tendre, et ne suis-je pas le Fils le plus respectueux et le plus soumis ?

« Père », ne remarquez pas qu'ils me donnent la mort,

bat eum dicens : Si tu es Christus, salvum fac temetipsum et nos. Respondens autem alter increpabat eum dicens : Neque tu times Deum quod in eadem damnatione es ! Et nos quidem justè, nam digna factis recipimus : hic vero nihil mali gessit. Et dicebat ad Jesum : Domine memento mei, cum veneris in regnum tuum. Et dixit illi Jesus : Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso. *Matth.*, XXVII, 44. *Luc*, XXIII, 34, 44.

mais considérez que je meurs volontiers pour eux ; ne regardez pas ce qu'ils font contre moi ; mais voyez ce que je souffre par amour pour eux ; ils ne méritent pas de pardon, parce qu'ils sont vos ennemis, mais moi qui le sollicite pour eux, j'en suis digne, en qualité de Fils ; j'y ai droit par le sang que je verse, par l'agonie que je souffre, et par la mort à laquelle je me dévoue.

Pardonnez à mes ennemis, passés, présents et futurs ; pardonnez aux pécheurs de l'Ancienne-Alliance ; pardonnez à mes bourreaux, aux prêtres, aux scribes, aux anciens et au peuple ; pardonnez aux Juifs et aux païens, qui ont contribué à mes horribles souffrances ; pardonnez à tous les hommes qui, dans le cours des siècles, s'acharneront à vous persécuter dans mes disciples, dans ma doctrine, mes préceptes, mes conseils, mes sacrements. Pourquoi « *Père* », devez-vous leur pardonnez ?

« *Ils ne savent ce qu'ils font.* » Sans doute, la malice des Juifs est inexcusable ; mais, *ô Père*, ils ne me connaissent pas, ni ma mission, ni les rapports intimes qui existent entre vous et moi ; ils ignorent que je suis votre Fils, et leur Sauveur.

Notre-Seigneur cache les châtiments de ses ennemis et des pécheurs, sous le voile de l'ignorance. Car, il y a dans tout péché, une certaine ignorance des choses de Dieu. Certes, le péché de propos délibéré et de crasse ignorance, est coupable, parce que c'est le désordre de la volonté individuelle, opposé à l'ordre de la volonté de Dieu ; mais dans le moment où l'homme pèche, il ignore ou oublie souvent Dieu, la grandeur de l'outrage, les biens célestes qu'il perd, les châtiments qu'il s'attire.

Telle est la première parole d'amour sortie du cœur si aimant du Grand-Prêtre de la Nouvelle-Alliance, au moment de la consommation de son sacrifice.

C'est à juste titre que saint Augustin s'écrie : « Jamais avocat n'a plaidé la cause d'un client avec un art si ingénieux, pour l'arracher à une mort temporelle, que Jésus-Christ sur la Croix, pour sauver ses ennemis de la dam-

nation éternelle. Il a fait valoir en leur faveur la dignité du Suppliant et les circonstances atténuantes de l'ignorance dans leur crime. A cette fin, il a employé larmes, sang, voix, gémissements et gestes. C'est ainsi que le Sauveur ajoute l'exemple au précepte et au conseil de prier pour les ennemis, les calomniateurs et les persécuteurs (1) » : Exemple qui sera suivi par tous les martyrs : saint Etienne, saint Paul, saint Cyprien, et par tous les saints et saintes de l'Eglise.

Cette prière du Rédempteur fut exaucée, elle produisit, dès l'instant, un effet merveilleux de conversion sur l'esprit du larron placé à sa droite, et plus tard sur le centurion romain, sur la foule au moment de sa mort, et sur la multitude des Juifs, qui se convertiront le jour de la Pentecôte, à la prédication de saint Pierre et des Apôtres. Cette prière obtint même à tous les Juifs, un répit de trente-sept ans, jusqu'à la destruction de Jérusalem, afin de laisser à tous le temps de faire pénitence (2).

La prière de Jésus-Christ continuera de produire des effets merveilleux à travers le cours des siècles. Grâce à son efficacité, des millions d'hommes de toute langue, de tout rang et de toute condition, se convertiront. Les insulteurs, les persécuteurs de Jésus-Christ, deviendront souvent des saints, et se transformeront en Apôtres. Témoin, l'exemple de saint Paul, de saint Cyprien, et d'une infinité d'autres.

O tendre Jésus ! nous vous remercions avec toute l'effusion de notre cœur, de nous avoir tous compris dans votre prière sur la Croix, d'avoir en elle et par elle, fait valoir nos excuses, présenté notre défense, plaidé notre cause, désarmé la colère divine, et de nous avoir obtenu notre pardon. C'est pourquoi, confondus par l'excès de votre charité, nous détestons, au pied de la Croix, nos péchés, et nous prenons la ferme résolution de ne plus vous offenser à l'avenir. Si, cependant, vu notre faiblesse, nous avions le malheur d'ajouter à la malice l'ingratitude, nous ne

(1) *Matth.*, V, 44. — (2) *Heb.*, V, 7. Exauditus est pro sua reverentia.

nous laisserions jamais aller au désespoir ; nous nous souviendrons toujours que nous avons en vous, auprès de la justice de votre Père, un Avocat puissant, qui défendra notre cause, et lui montrera ses plaies plus éloquentes que le sang d'Abel (1).

II. *Conversion du bon larron. Vivacité de sa foi. Son apostolat. Sa confession publique, le pardon qu'il demande. Réponse de Jésus Christ. Les trois croix du Calvaire.*

La prière de Notre-Seigneur, disons-nous, eut un effet immédiat *sur le cœur* du bon larron. Qu'au commencement, ce malheureux se soit joint aux blasphémateurs, comme semble l'indiquer le texte de saint Mathieu, et selon le sentiment de quelques saints Pères, ou qu'il ait toujours gardé une grande réserve, selon l'opinion la plus probable, peu importe. Ce qui paraît certain, c'est qu'immédiatement après la prière du Rédempteur, en faveur de ses ennemis, il se montra tout changé et transformé. Ce malfaiteur s'appelait Dismas, ainsi que nous l'apprend la tradition. Illuminé des lumières de la foi, de l'espérance, de la charité divines, non seulement il conçoit une contrition parfaite de ses meurtres et vols, mais il les confesse publiquement ; il accepte son supplice avec résignation, comme le juste châtiment de ses péchés. Pendant que la pitié est éteinte dans le cœur de la foule qui entoure la Croix, que Juifs et Romains, princes et peuple, spectateurs et passants, se montrent dominés d'une fureur incompréhensible, et que les femmes pieuses, et les rares amis du Sauveur, laissent couler leurs larmes et poussent de secrets gémissements, le bon larron devient un zélé et intrépide apôtre, il cherche à ramener son compagnon ; il proclame la parfaite innocence du Sauveur, sa divinité, sa royauté et son caractère messianique.

Ecoutons le larron crucifié et pénitent reprocher à son

(1) *Joan.*, II, 1. *Heb.*, VII, 25. Advocatum habemus apud Patrem. Jesum Christum justum.

compagnon, crucifié à ses côtés et impénitent, son aveuglement, son insensibilité, et lui rappeler, avant de mourir et de paraître au jugement du Très-Haut, la nécessité de la crainte de Dieu, celle de la résignation, de l'expiation de ses crimes et celle encore d'attendre, d'espérer le salut de Celui qui est crucifié avec eux, et au milieu d'eux.

« *Lorsque l'autre voleur, suspendu en Croix, le blasphémait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous; il le reprenait, disant : Ne crains-tu point Dieu, toi non plus qui subis la même condamnation ? Et pour nous, c'est justement, car nous ne recevons que ce que nos actions méritent, mais celui-ci n'a fait aucun mal.* »

Cet avertissement charitable ne veut-il pas dire : « Insulter quelqu'un qui souffre, c'est trangresser la loi de la nature, qui regarde comme sacré l'homme malheureux ? Mais l'insulte n'est-elle pas criante, ne demande-t-elle pas vengeance à Dieu, le protecteur de l'innocence opprimée, lorsqu'elle vient d'un criminel, justement condamné à mort et qu'elle s'adresse à l'innocent, également condamné, mais à qui on ne peut faire le moindre reproche ? (1) »

Après cette correction fraternelle, la proclamation de la parfaite innocence du Sauveur, et l'aveu de ses crimes et de la justice qui les frappe par la peine capitale, le bon larron se tourne vers Jésus qu'il regarde comme son Dieu, son Roi, le vrai Messie. A l'exemple de Joseph, qui, dans la prison d'Egypte, ne voulait *qu'un souvenir* de l'heureux échanson, à qui il avait prédit sa réintégration dans ses fonctions à la cour de Pharaon, lui non plus ne demande au Sauveur qu'un *souvenir* : « Seigneur, *souvenez-vous de moi, quand vous viendrez en votre royaume.* » Quelle profession de foi, quelle humilité et quelle admirable conversion ! Ne peut-on pas s'écrier avec les Saints Pères : La conversion du bon larron est *plus merveilleuse* que celle de Madeleine, témoin et sujet de tant de prodiges, de la part du Sauveur ; *plus merveilleuse* que celle de saint

(1) Le mot grec οὐδὲν ἄτοπον, signifie rien d'*inconvenant*.

Paul, renversé et illuminé miraculeusement sur le chemin de Damas; *plus merveilleuse* même que celle du centurion dont Notre-Seigneur exalte la foi au-dessus de celle qu'il a trouvée en Israël? Car ne l'oublions pas, ce voleur est un mourant, en proie à toutes les convulsions de l'agonie; il voit Jésus mourant et il lui demande la vie; « un crucifié s'adresse à un Crucifié, et sa foi lui représente un trône (1) »; et il ne désire de ce Crucifié, qu'il proclame Dieu et Roi, qu'un petit souvenir dans son royaume. Sauf quelques femmes pieuses, tous autour de la Croix blasphèment Jésus, lui seul le défend, tous le méprisent, lui seul l'adore! N'est-ce pas l'héroïsme de la foi?

Ce saint voleur, confus de ses crimes, n'a demandé à Notre-Seigneur qu'un souvenir dans son royaume. Entendez la réponse de notre Dieu, de notre Roi, de notre Juge et du distributeur libéral des couronnes; il récompense en Dieu, en Roi, ceux qui le confessent devant les hommes. « *En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis.* »

Quelle magnifique promesse! Ni patriarche, ni prophète, ni juste de l'Ancienne-Alliance n'en ont reçu de pareille. A aucun d'eux il n'a été dit: « Vous serez aujourd'hui dans le paradis »; avant la fin du jour vous jouirez de ma divinité, de ma gloire, de mon bonheur; vous serez éternellement associé à la félicité des Anges élus. Si la promesse de Notre-Seigneur est consolante pour le bon larron, elle reste aussi non seulement une affirmation solennelle, mais l'exercice *de sa divinité, de sa royauté* et de sa qualité *de Juge* souverain des hommes.

Appuyés sur les accents brûlants de la foi du saint voleur et la splendide récompense qui lui est promise, les Saints Pères prodiguent à Dismas toutes sortes de titres. Ils l'appellent: *docteur*, *martyr*, *prophète* et *ravisseur* du Paradis. Ils assignent à cette *conversion si subite*, si *merveilleuse*, si *héroïque*, une des trois causes suivantes:

(1) *Bossuet. Sermon sur la Passion.*

Saint Vincent Ferrier affirme que le bon larron fut converti par l'ombre de la Croix du Sauveur. Se trouvant placé à sa droite, il fut couvert de l'ombre du Sauveur, comme d'*un voile* de miséricorde ; elle éclaira son âme, ainsi que plus tard, l'ombre de Pierre guérit les corps à Jérusalem (1).

D'autres disent qu'au moment du crucifiement, le sang de Jésus-Christ jaillit sur lui et le convertit.

D'autres enfin avancent que la Sainte Vierge, placée entre la Croix du bon larron et celle de son Fils, pria pour lui et lui obtint son pardon (2).

Ces trois causes isolées ou réunies ont pu coopérer à la conversion du malheureux. Quoiqu'il en soit, les trois croix du Calvaire renferment une instruction à la fois consolante et pleine de terreur ; elles nous présentent l'image du jugement dernier. Nous voyons le Juge suprême, assis sur son tribunal, qui est sa Croix, et à ses deux côtés, se trouvent les deux grandes classifications des hommes, les *bons* et les *méchants*. Les *premiers* sont placés à sa droite, les seconds à sa gauche ; à ceux qui auront confessé Jésus-Christ devant les hommes, qui auront fait pénitence, pratiqué sa Religion, uni leurs souffrances aux siennes, et seront morts dans la grâce sanctifiante, le Juge dira comme au bon larron : « Venez les bénis de mon Père, dans mon royaume » ; à ceux qui auront persévéré dans leurs blasphèmes et leur impénitence, à l'imitation du mauvais larron, le Juge divin dira : « Allez maudits, au feu éternel ».

Où serons-nous placés dans ce jour redoutable? Nous trouverons-nous à droite, partageant la joie des justes, ou à gauche, en proie au désespoir des réprouvés ?

Seigneur, préservez-nous du malheur du larron impénitent. Changez nos cœurs, séparez-nous de la société et des vices des pécheurs ; accordez-nous dès maintenant et toujours une place parmi vos brebis dociles.

(1) Serm. de *bono latrone*.

(2) *Cornél. à Lapide*, *in Luc*, XXIII. — La Croix du bon larron est conservée dans l'île de Chypre.

JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX (suite).

La troisième parole d'amour prononcée par Jésus-Christ du haut de la Croix. La Sainte Vierge nous est donnée à titre de Mère.

« *Debout près de la Croix de Jésus, se tenaient sa Mère et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus ayant vu sa Mère, et debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils, et ensuite au disciple : Voilà votre Mère. Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui* (1) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — I. La coopération de la Sainte Vierge, dans l'œuvre de notre Rédemption. — II. La Sainte Vierge nous est donnée à titre de Mère ; don le plus consolant et le plus honorifique, après celui de l'Eucharistie.

I. *La coopération de la Sainte Vierge, dans l'œuvre de notre Rédemption.*

Dieu, créateur et conservateur du Ciel et de la terre, fait servir toutes les créatures à ses fins. Les obstacles deviennent des moyens entre les mains de sa Toute-Puissance. Dès qu'il décréta que son Fils s'incarnera pour sauver l'homme déchu, de l'esclavage de Satan, il associa, dans le même décret, la femme à cette œuvre divine et réparatrice. Sous l'inspiration de Lucifer, trois facteurs entrèrent dans le péché originel : *Adam*, *Eve*, le *bois* ou l'*arbre* de la science du bien et du mal. Les mêmes facteurs, l'*homme*, la *femme*, le *bois* ou l'*arbre* de la Croix, nous délivreront et briseront le règne de Satan.

(1) Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus, et soror matris ejus, Maria Cleophæ et Maria Magdalene. Cum vidisset ergo Jesus matrem et discipulum stantem, quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. *Joan*, XIX, 25, 28.

Le premier facteur, de notre régénération, le second Adam, à la fois Dieu et homme ; plus innocent, plus parfait que le premier, satisfera la justice éternelle ; il relèvera le genre humain de sa déchéance ; il formera à son image une nouvelle humanité, composée des membres tirés de toute langue et de tout peuple, laquelle s'appellera l'Eglise catholique. A ce second Adam, comme au premier, il sera dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; donnons-lui un aide qui lui ressemble (1) ».

La Vierge Marie, la *seconde Eve*, la vraie Mère des vivants, coopérera avec son Fils, à l'œuvre de notre Rédemption. Le *bois* qui a servi à notre perte sera choisi, comme l'instrument de notre salut. Non seulement la Croix détruira le funeste arbre de la science du bien et du mal, mais elle deviendra l'arbre de vie, en servant d'autel à l'immolation de la sainte Victime du genre humain, et en nous montrant le cœur ouvert de l'Homme-Dieu immolé, d'où sortiront comme d'une source unique et immortelle, l'*eau* et le *sang*, les sacrements régénérateurs et vivificateurs qui, à travers le cours des siècles, enfanteront, vivifieront, purifieront, et sanctifieront les enfants de l'Eglise.

N'oublions pas que le corps de l'Homme-Dieu, rançon de nos péchés et aliment de nos âmes, provient de la substance de Marie ; que le sang du Fils versé pour nous racheter a passé par le cœur immaculé de la Mère, et qu'elle seule lui a fourni toute la matière de son humanité corporelle. Eve, séduite par le serpent, offrit à Adam le fruit défendu, et l'entraîna à sa perte ; la seconde Eve, sur la parole de l'Archange Gabriel, donna au second Adam tous les éléments de notre Rédemption. C'est à cette Vierge incomparable que nous devons tous les membres du corps de l'Homme-Dieu : la tête qui fut couronnée d'épines, les yeux qui pleurèrent nos péchés, la langue qui promulgua l'Evangile, les pieds et les mains qui furent cloués sur la Croix par amour pour nous, le cœur qui fut

(1) *Gen.*, II, 18. Non est bonum esse hominem solum, Faciamus ei adjutorium simile sibi.

ouvert par la lance, pour laisser échapper le fleuve de vie, dans lequel nous sommes régénérés à travers le cours des siècles. Ce fut par ses membres et avec ses membres que le Sauveur arracha aux puissances infernales la cédule de notre condamnation, et l'attacha en triomphant à la Croix (1).

Voilà pourquoi, selon le plan divin, dans l'Ancien-Testament, la Vierge Marie est associée à toutes les figures, à toutes les prophéties qui concernent le Sauveur, comme dans le Nouveau, elle se trouve intimement unie à toutes les phases de l'existence terrestre du Sauveur.

Dans le Paradis, nous la voyons figurée par Eve ; figurée à la vocation d'Abraham, dans Sara, mère d'Isaac ; figurée au désert dans le buisson ardent, qui, brûlant sans se consumer, représente sa perpétuelle Virginité ; figurée dans la verge d'Aaron, qui produit miraculeusement des fleurs et des amandes ; figurée dans Judith, qui coupa la tête d'Holopherne ; figurée dans Esther, qui abattit Aman ; figurée dans la mère des Machabées, qui triomphèrent des persécutions d'Antiochus.

Elle est également, comme son Fils, verbalement prophétisée ; elle écrasera *la tête du serpent*, c'est-à-dire elle détruira par son Fils l'empire de Satan ; elle enfantera le *vrai Isaac*, par qui toutes les tribus humaines seront bénies ; elle sera la *Vierge* annoncée par Isaïe, laquelle enfantera l'*Emmanuel*, l'Homme-Dieu, le Prince de la paix ; elle sera encore *la chaste Epouse* de l'Esprit-Saint que nous trouvons dans le Cantique des cantiques, et la *femme forte*, universellement louée et chantée par le roi Salomon.

Si nous jetons un regard sur l'Evangile, nous voyons Marie, la Mère incomparable, étroitement unie à toutes les épreuves de son Fils, comme un instrument nécessaire à l'œuvre de notre Rédemption. Nous la voyons souffrir avec lui, lors de sa naissance, dans l'étable de Bethléem.

(1) *Col.*, II, 14.

Le glaive de douleur qui doit percer son cœur, et qui lui est annoncé par le vieillard et prophète Siméon, lors de la présentation de son Fils dans le temple, ne se reposera jamais. Pendant toute sa vie mortelle, il continuera à la torturer.

Elle sait que son Fils est l'Agneau de Dieu qui ôtera les péchés du monde, la Victime du genre humain. En embrassant ce cher objet, cœur de son cœur, âme de son âme, en le regardant, en l'entendant parler, ses entrailles maternelles sont émues ; elle songe à la cruelle mort qui l'enlèvera à sa tendresse, et le glaive de douleur percera la Mère. Elle sentira ce glaive de douleur durant la persécution d'Hérode, dans son exil en Egypte, pour échapper au massacre des Innocents. Elle sentira ce glaive lorsque son Fils, à l'âge de douze ans, pour lui donner une image des angoisses de sa mort et de la joie de sa Résurrection, se soustraira à sa présence pendant trois jours, et qu'elle le trouvera dans le temple, assis au milieu des docteurs.

Durant sa vie publique, elle est sa compagne inséparable ; elle suit toutes ses courses apostoliques ; elle souffre avec lui, faim, soif, privations et fatigues de toute espèce. Ses yeux voient ses miracles ; ses oreilles entendent sa divine doctrine ; elle est présente aux bénédictions, aux hosanna de la foule, comme aux intrigues, aux complots de ses ennemis. Elle conserve fidèlement dans sa mémoire, faits et enseignements, pour les communiquer en temps et lieu, aux Evangélistes et aux enfants de l'Eglise primitive.

Mais quelle langue pourra dire, quel esprit concevoir, ce que souffrit, durant la Passion, cette Mère si tendre, si constante, qui ne semblait former avec le cœur et l'âme de son Fils, qu'un seul cœur et qu'une seule âme ?

L'Evangile garde un silence mystérieux sur la douleur de cette Reine des martyrs, comme sur ses actes et ses paroles. Il ne cite d'elle que sept paroles qui furent toutes créatrices d'un monde supérieur, comme les paroles du

Créateur, pendant les six jours de la création, firent le monde visible.

La première parole de Marie à l'Archange Gabriel eut pour but de connaître le rapport entre *la Virginité* et *la maternité divine.* La réponse à sa demande rendra toutes les vierges consacrées au service de Dieu, fécondes en enfants spirituels et en œuvres saintes, et leur apprendra le mérite de leur haute vocation.

La seconde parole de Marie à l'ambassadeur céleste, produira l'Incarnation du Fils de Dieu dans ses chastes entrailles, et donnera à la terre comme au Ciel, le Sauveur et le Restaurateur de toutes choses

La *troisième* parole de Marie sanctifiera saint Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère, le remplira de l'Esprit-Saint, lui donnera la voix prophétique et se communiquera de l'enfant à Elisabeth, qui connaîtra le mystère de l'Incarnation et la haute dignité de Marie, devenue la Mère de Dieu.

La *quatrième* parole de Marie, c'est l'hymne *Magnificat*, chantée dans la maison d'Elisabeth et de Zacharie ; hymne qui révèle le renversement de l'ordre actuel des choses et annonce ses glorieuses destinées ainsi que celles de son Fils.

La *cinquième parole* de Marie est à l'adresse de son Fils, lorsqu'après trois jours de recherche, d'angoisses indicibles et de larmes, elle l'a retrouvé dans le temple. La réponse du Fils trace aux parents et aux enfants, malgré le cri de la nature, leurs devoirs réciproques, lorsqu'il s'agit d'une vocation certaine.

La *sixième* parole de Marie, aux noces de Cana, fait opérer à son Fils le premier miracle qui enfantera la foi des Apôtres, fondement de la foi de tous les siècles ; miracle qui, avant l'heure de la Passion, préludera à celui de la Cène, où entre les mains de Jésus-Christ le pain est changé en son corps et le vin en son sang, pour célébrer à jamais les noces de l'Agneau et consommer l'union parfaite de l'Homme-Dieu avec l'Eglise et l'âme sainte.

La *septième* parole de Marie, adressée aux serviteurs des noces de Cana: « *Faites ce que mon Fils vous dira* », nous laisse entendre à quelle conditions nous pouvons compter sur la protection efficace de la sainte Vierge. Ce coup d'œil général, jeté sur la coopération de Marie dans l'œuvre de notre Rédemption, voyons brièvement pour quels motifs et dans quelles circonstances elle nous est donnée à titre de Mère.

II. *La Sainte-Vierge nous est donnée à titre de Mère; don le plus consolant et le plus honorifique, après celui de l'Eucharistie.*

En nous donnant du haut de la Croix, à titre de Mère, sa propre Mère, Notre-Seigneur nous révèle, par cet acte solennel, notre grandeur et nos hautes destinées, mieux encore que par son enseignement. Un jour, qu'au milieu des contradictions des Scribes et des Pharisiens, il enseignait le peuple, on vint l'interrompre, lui disant : « Votre Mère et vos frères (cousins), se tiennent à la porte et désirent vous parler. Il répondit : « Qui est ma Mère et qui sont mes frères ? Et étendant la main vers ses disciples, il dit : Voici ma Mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est au Ciel est mon frère, ma sœur, et ma Mère (1) ». Ces paroles si consolantes nous enseignent qu'en observant personnellement les préceptes du Sauveur, qui sont ceux de son Père du Ciel, nous entrons comme enfants adoptifs, dans la famille de la sainte Trinité, nous devenons les frères, les sœurs, les héritiers de Jésus-Christ, et qu'en les faisant accomplir aux autres, nous nous associons à l'honneur, au bonheur et à la grandeur de sa Mère. Nous lui donnons une vie spirituelle dans l'âme du prochain. Eh bien ! ce haut enseignement sur notre dignité, Notre-Seigneur l'a rendu, en quelque sorte, sensible dans l'institution de l'Eucharistie, et va le manifester encore d'une manière frappante, en nous donnant et en nous léguant, dans son dernier Testament, sa

(1) *Matth.*, XII, 47.

propre Mère, à titre de Mère. Entre l'institution de l'Eucharistie et le don ou le legs de sa propre Mère, il y a une certaine analogie et un rapport logique. Le dernier acte est la suite du premier ; il s'y rapporte comme l'effet à la cause, la conséquence au principe, le ruisseau à la source et le fruit à l'arbre.

Dès que la charité sans bornes du Rédempteur nous donna sa chaire à manger et son sang à boire, afin de nous soulever de la terre, de changer nos affections, de nous transformer en lui, de nous faire vivre de sa vie d'obéissance, de chasteté, de mortification, il est naturel que, devenus ses frères et par son sang et par ses vertus, nous ayons encore la même Mère, comme le même Père au Ciel.

Le don de sa Mère du haut de la Croix, comme celui de l'Eucharistie la veille de sa mort, nous découvre le plan divin, dans l'œuvre de notre Rédemption, dont le dernier mot est la *déification de l'homme*. Considérons un instant les circonstances dans lesquelles Notre-Seigneur nous légua sa Mère, et nous trouverons que ce don, le plus magnifique après celui de l'Eucharistie, mérite toute la gratitude de notre cœur.

L'Evangile nomme trois Marie debout près de la Croix de Jésus : *Marie, sa Mère*, *Marie, sa cousine*, femme de Cléophas et mère des Apôtres Jude et Jacques le Mineur, et *Marie Madeleine*, l'illustre pénitente.

Si, durant toute l'histoire de la Passion, le texte sacré ne nous parle pas de la Mère de Jésus et ne nous rend attentifs que sur son attitude, au moment de son crucifiement, n'allons pas croire qu'elle n'ait partagé avec son Fils toute l'amertume de son calice. Si elle se trouve présente et debout, au pied de la Croix, si elle assiste à la scène la plus douloureuse de ce drame inouï ; si l'Evangile nous la montre la compagne inséparable de tous les actes importants de son Fils, nous pouvons conclure par voie d'induction, suivant le rapport fidèle de la tradition, qu'elle a parcouru toutes les étapes de sa Passion avec

les tortures de son cœur maternel et avec sa parfaite conformité à la volonté de Dieu, unissant le glaive de douleur qui la perça aux souffrances indicibles de son Fils, pour le salut et la rédemption du monde.

C'est pourquoi, depuis le soir du Mercredi-Saint, où le Sauveur lui fit ses adieux et lui révéla les principaux traits de sa Passion, son cœur étroitement uni au sien, fut mis dans le même pressoir. En compagnie probablement des deux Marie qui sont avec elle, au pied de la Croix, elle le suivit à la Cène ; elle apprit, soit par saint Jean, soit par un autre disciple, les angoisses, l'agonie, la sueur de sang, l'arrestation de son Fils, au jardin des Olives, ainsi que tous les outrages dont il fut l'objet, au moment de sa captivité.

A cette triste nouvelle, malgré les tortures de son cœur de Mère, toujours accompagnée des deux Marie, de saint Jean et d'autres disciples, elle s'empressa de rejoindre son cher Fils, dans les alentours de la maison d'Anne, se mêlant au cortège tumultueux de soldats, de prêtres, de Scribes, de Pharisiens et de vils valets, qui traînaient l'objet de son amour, d'un tribunal à l'autre, et elle voulait partager tous les outrages, toutes les insultes qu'il subissait par amour pour nous. Dieu seul connaît toutes les transes, angoisses et tortures de son cœur maternel, dans le parcours des diverses étapes de la voie douloureuse de son Fils. Car quelle intelligence créée pourrait jamais concevoir, ce qu'une telle Mère souffrit, en voyant son cher Fils enchaîné, conduit, traîné comme le plus vil des criminels, et poursuivi par les huées, les cris féroces et les malédictions de la populace et de la foule à travers les rues étroites, tortueuses et accidentées de Jérusalem, du tribunal d'Anne à celui de Caïphe ; de Caïphe à Pilate ; de Pilate à Hérode ; d'Hérode de retour à Pilate ; de Pilate au Calvaire et à la Croix ? Ici elle se tint debout, s'immolant elle-même et immolant son Fils, pour le salut du genre humain ; devenant comme son Fils, à la fois prêtre et victime, sans murmurer, sans se lamenter sur son sort,

sans maudire ses bourreaux, elle resta dans l'attitude du calme, de la dignité de la Mère de Dieu, de la Reine des Vierges, des Confesseurs, des Martyrs et des Apôtres, plongée dans des douleurs indicibles.

Dans cette immolation de son Fils et d'elle-même, elle montra un courage plus généreux que celui d'Abraham, lorsqu'il sacrifia Isaac sur la même montagne ; plus généreux que celui de la mère des Machabées, qui encouragea à la mort ses sept fils, pour la défense des lois de Dieu ; plus généreux que celui de sainte Félicité et de sainte Symphorose, qui exhortèrent également au martyre leurs sept fils.

Si ces mères héroïques de l'Ancienne Loi et de l'Evangile furent sept fois martyrisées, autant de fois qu'elles virent mourir leurs fils, sous leurs yeux, on peut dire que la Sainte Vierge fut martyrisée dans toutes les plaies du corps et de l'âme de son Fils ; martyrisée dans *la tête* du Fils, couronnée d'épines ; martyrisée dans les *yeux* du Fils, pleins de sang et de larmes ; martyrisée dans les *oreilles* du Fils, assaillies d'horribles blasphêmes et d'imprécations ; martyrisée dans la *bouche* du Fils, brûlée d'une soif ardente ; martyrisée dans les *mains* et les *bras* du Fils, cloués à la Croix ; martyrisée dans la *poitrine* du Fils, gonflée et couverte d'ulcères, suite de la flagellation et du crucifiement ; martyrisée dans les *pieds* du Fils, également cloués à la Croix. Toutes ces tortures du Fils eurent leur contre-coup dans le cœur de la Mère, à raison de son triple et ardent amour : amour *naturel*, amour *surnaturel*, amour *acquis* par l'habitude et le laps de temps.

Le côté extérieur de la Passion de Jésus-Christ ne nous offre qu'une faible image des souffrances du Fils, ainsi que de celles de la Mère. Les plaies de l'âme du Sauveur furent plus douloureuses que celle du corps ; il souffrit dans ses *Apôtres* : l'un l'a trahi, le chef *l'a renié*, les autres l'ont lâchement abandonné ; il souffrit dans les *Juifs* ses compatriotes, ils payèrent ses innombrables bienfaits de la plus noire ingratitude : il souffrit dans *ses ennemis* ;

malgré sa prière en leur faveur, ils persévérèrent dans leur haine implacable ; il souffrit dans le *passé*, le *présent* et *l'avenir;* il eut devant les yeux le peu de fruit que la plupart des hommes retireront de sa Passion.

Cette Passion morale du Fils était celle de la Mère ; elle redoubla la violence du glaive de douleur qui la perçait. Eh bien ! c'est dans ce moment solennel, que les deux cœurs, les plus purs et les plus innocents de la création, étroitement unis et immolés pour le salut des hommes, par le même amour et par la même souffrance, se donnèrent et se livrèrent à nous, malgré les outrages et les ingratitudes des siècles, comme gages perpétuels de leur tendresse incompréhensible à notre égard. A la Cène, en instituant l'Eucharistie, mémorial de sa Passion et son éternel Testament, le Sauveur nous donna son corps et son sang comme aliment et breuvage spirituels ; don inconcevable, le plus consolant et le plus merveilleux qui réalise déjà le Ciel dans les âmes pieuses ; elles jouissent de la substance du même Dieu qui forme la béatitude des élus. A ce Testament insondable, du haut de la Croix, le Sauveur ajouta une cédule qui le complète et le rend, en quelque sorte, plus admirable encore.

« *Jésus ayant vu* sa Mère et *debout, près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère :* « *Femme, voilà votre fils* », *et au disciple :* « *Voilà votre Mère* ».

Dans l'Eucharistie, le Rédempteur disposa de son corps en notre faveur, pour être dans le sacrifice de la Messe le mémorial de sa Passion et, dans le sacrement de nos autels, la nourriture, la force, la consolation des âmes. Grâce à l'Eucharistie, nous devenons chair de sa chair, os de ses os, sang de son sang ; nous sommes vraiment déifiés, par conséquent enfants de Dieu, ses frères. Il n'est donc pas étonnant, nous aimons à le répéter, que, dans son incommensurable charité à notre égard, le Rédempteur nous ait légué sa propre Mère, la Mère du Dieu, dont le sang Eucharistique vint primitivement de son cœur, afin qu'entre nous et lui, comme entre de vrais amis, tout soit com-

mun. Sur l'autel de notre Rédemption, ses yeux pleins de sang et de larmes, rencontrent ceux de sa Mère et de Jean, disciple qu'il aimait, et il laisse tomber ces paroles créatrices qui sont la signature de son testament :

« *Femme, voilà votre fils*, et au disciple : *Voilà votre Mère.* »

Femme, par excellence, choisie de toute éternité pour coopérer à la déification et au bonheur des créatures raisonnables, des Anges et des hommes ;

Femme destinée à écraser la tête du serpent, à détruire l'empire de Satan ;

Femme forte, figurée par l'histoire des patriarches, et chantée par les prophètes ;

Femme, qui m'avez fourni seule toute la substance du corps qui est immolé, toute la substance du sang qui est versé ; corps et sang que j'ai laissés à mon Eglise pour la nourrir, la fortifier, la consoler jusqu'à la consommation des siècles.

Femme, ma Mère, voici Jean le disciple que j'aime, et en sa personne tous les enfants de l'Eglise que j'aime ; voici *votre fils* et vos *enfants* à jamais. *Mulier ecce Filius tuus.*

Vous porterez sur tous la même affection, le même dévouement et la même sollicitude que vous m'avez constamment témoignés. Vous les aimerez comme vous m'avez aimé, vous serez Mère à leur égard ; vous en aurez le cœur. Votre cœur maternel sera plus vaste que l'océan ; il s'étendra de l'Orient à l'Occident, d'un pôle à l'autre ; il embrassera toutes les générations, tous les peuples, toutes les langues, toutes les tribus humaines. Il aura, en quelque sorte, l'ampleur et la tendresse du cœur même de Dieu. Et vous, tous les fidèles de mon Eglise, enfantés par la foi apostolique, à travers le cours des siècles, vous aurez pour votre nouvelle Mère, qui est la mienne et en même temps la Reine des Anges, des patriarches et des prophètes, l'affection, la confiance, le respect, la docilité de l'enfant. *Ecce mater tua.*

Le texte sacré remarque que saint Jean s'empressa d'exécuter le testament de son divin Maître. A l'heure même, il prit chez lui la Vierge Marie. Il rendit tous les devoirs, tous les honneurs, tout l'hommage de respect, de confiance, de pieuse affection, dus à la divine Mère. Le cœur du Fils avait en quelque manière passé dans le cœur du disciple vierge. Jésus l'avait préparé à sa nouvelle mission d'être le tuteur, le consolateur de la Reine des vierges, en lui faisant reposer sa tête sur son cœur, lors de la dernière Cène. C'est à ce cœur vierge et à l'école de Marie, que l'aigle de Pathmos est redevable de son vol prodigieux, au-dessus de tout ce qui est créé, pour nous introduire par son Evangile et par le livre de l'Apocalypse ou des prophéties, dans le monde invisible, pour nous laisser voir, entendre, palper le Verbe de vie ; pour nous le montrer dans son activité avant tous les temps et toute chose, et dans son passage sur la terre, et dans son règne ici-bas sur les peuples et au Ciel sur les élus.

Le cœur de Jésus et celui de Marie, toujours étroitement unis, sont donc deux foyers d'illuminations.

Malheur aux hommes et aux peuples qui laissent tarir ces deux sources de vie surnaturelle.

Merci ! éternel merci ! ô Jésus, pour le don ineffable que vous nous avez fait, en nous donnant, à titre de Mère, votre propre Mère : vos paroles sont créatrices ; elles ont créé immédiatement en Marie un cœur maternel, envers tous les enfants de votre Eglise. Créez aussi en nous, ô divin Sauveur, un vrai cœur d'enfants, pour aimer, honorer, glorifier notre divine Mère. *Auxilium Cristianorum.*

Pécheurs, qui que vous soyez, un regard de confiance sur votre Mère ; elle est le refuge de tous les dévoyés : *Refugium peccatorum.*

Enfants d'Ève, qui, dans la vallée de larmes, gémissez sous le poids des afflictions et de la faiblesse, un regard d'espérance et de consolation sur votre Mère ; elle est la consolatrice des affligés et le salut des faibles. *Salus infirmorum.*

Vous qui luttez contre les ténèbres, les orages et les écueils du monde, un regard d'assurance sur votre Mère ; elle est l'étoile du matin, toujours lumineuse, l'arche de la Nouvelle-Alliance, qui mènera sûrement au port ceux qui s'y réfugieront. *Stella matutina, Turris Davidica ; Fœderis arca.*

O Mère tendre et puissante ! dans toutes les situations de la vie, surtout à l'article de la mort, nous vous invoquerons et nous nous souviendrons de votre tendresse et de votre puissance.

JÉSUS SUR LA CROIX (suite).

Les quatre dernières paroles prononcées par Jésus-Christ sur la Croix.

« *Or, il était environ six heures* (*midi*) *et les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure* (*trois heures après midi*). *Le soleil s'obscurcit, et vers la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri, disant : Eloï, Eloï, lammà Sabacthani. C'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Ce qu'entendant quelques-uns qui étaient là, disaient : Il appelle Elie ; d'autres disaient : Attendez, voyons si Elie viendra le délivrer. Mais Jésus, sachant que tout était accompli, afin qu'une parole de l'Ecriture s'accomplit encore, dit : J'ai soif. Il y avait là un vase plein de vinaigre. Et aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il remplit de vinaigre, et la mettant au bout d'une canne d'hysope, ils lui présentèrent à boire. Et Jésus ayant pris le vinaigre, dit : Tout est consommé, et jetant de nouveau un grand cri, il dit : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, et baissant la tête il rendit l'esprit* (1). »

(1) Erat autem fere hora sexta et tenebræ factæ sunt in universam terram, usque ad horam nonam. Et obscuratus et sol. Et hora nona exclamavit Jesus, voce magna dicens : Eloi, Eloi, lamma Sabacthani ? Quod est interpretatum : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Les ténèbres couvrirent la terre durant le temps que Jésus-Christ agonisait sur la Croix. — II. L'abandon de Jésus. La quatrième parole de Notre-Seigneur sur la Croix. — III. La soif de Jésus. La cinquième parole du Sauveur sur la Croix. — IV. La Consommation. La sixième parole de Notre-Seigneur sur la Croix. — V. Jésus remet son âme entre les mains de son Père. La septième parole du Sauveur, suivie de sa mort.

I. *Les ténèbres couvrirent toute la terre durant le temps que Jésus-Christ agonisait sur la Croix.*

Les ténèbres qui couvrirent la terre, commencèrent à midi, où Jésus-Christ fut attaché à la Croix, et durèrent jusqu'à trois heures, moment de sa mort. C'était précisément de midi à trois heures, durant l'intervalle où l'astre du jour répand sur la nature ses rayons les plus lumineux et les plus ardents, qu'une nuit affreuse s'étendit miraculeusement sur tout le globe. Le soleil, la lune et les étoiles portèrent le deuil de leur Créateur ; ils eurent horreur du déicide et refusèrent d'éclairer la terre coupable d'un pareil crime. Cette invasion subite d'une horrible obscurité, en plein jour, est annoncée par le prophète Amos : « En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera à midi, et je changerai en ténèbres la lumière du jour (1) ».

Cette obscurité de trois heures était figurée par la neuvième plaie de l'Egypte, lorsque Moïse répandit, durant

me ? Et quidam de circumstantibus, audientes dicebant : Ecce Eliam vocat. Cæteri vero dicebant. Sine ! Videamus, an veniat Elias. liberans eum. Postea sciens Jesus, quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura dixit : Sitio ! Vas ergo erat positum aceto plenum. Et continuo currens unus ex eis, acceptam spongiam implevit aceto, et hyssopo circumponentes obtulerunt ori ejus. Cum ergo accepisset Jesus acetum dixit : Consummatum est. Et clamans voce magna, ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Et hæc dicens, inclinato capite, tradidit spiritum. *Matth.*, XXVII, 45, 51. *Marc*, XV, 33, 38. *Luc*, XXIII, 44, 47. *Joan.*, XIX, 28, 31.

(1) *Amos*, VIII, 9. Et erit in die illa, dicit Dominus Deus, occidet sol in meridie, et tenebrescere faciam terram in die luminis.

trois jours, d'épaisses ténèbres sur toute la terre de Misraïm (2).

L'opinion commune est que ces ténèbres extraordinaires ne couvrirent pas seulement la Judée, comme celles de Moyse l'Egypte, mais elles enveloppèrent toute la surface du globe. Elles furent produites non par d'épais nuages, mais par une éclipse miraculeuse et totale du soleil. Saint Denys, l'aréopagite, témoin oculaire de ce phénomène, le raconte ainsi : « Nous étions en Egypte, à Héliopolis, Apollophane, mon compagnon et moi. Tout à coup, nous vîmes la lune intervertissant son cours naturel de l'Occident à l'Orient venir de l'Orient et couvrir le milieu du soleil et rester dans cette position jusqu'au soir, où elle s'éloigna, en suivant un mouvement opposé à son mouvement ordinaire (3) ». Dans cette éclipse extraordinaire, tout fut *prodigieux:*

Prodigieuse l'éclipse elle-même, elle arriva en pleine lune, le vingt-cinq mars du premier mois de nisan, où aucune éclipse n'est naturellement possible, puisque la lune se trouve opposée au soleil et ne peut le rencontrer dans son mouvement. Les éclipses n'ont lieu qu'avec la nouvelle lune.

Prodigieuse sa durée. Elle dura trois heures, au lieu que les éclipses ordinaires passent dans quelques minutes.

Prodigieuse son intensité. Le soleil n'envoya à la terre aucun rayon de lumière. Cependant la lune, plus petite que l'astre du jour, ne peut jamais le couvrir entièrement. Dans les éclipses ordinaires, il laisse toujours échapper une partie de sa clarté, mais ici l'obscurité fut complète. C'est pourquoi saint Matthieu l'appelle *ténèbres*, non *éclipse*. A la vue d'un phénomène si miraculeux, saint Denys s'écria : « Ou le Dieu de l'Univers souffre ou la machine de l'Univers se détraque ». C'est pourquoi, lorsque saint Paul était cité à Athènes, devant l'Aréopage, et an-

(2) *Exod.*, X, 23. *Sap.*, XV, II, 3.
(3) Lettre à saint Polycarpe. *Cornélius à Lapide.*

nonçait le *Dieu inconnu*, saint Denys instruit de la vie, des miracles et de la mort de Jésus-Christ, se convertit au christianisme, devint Apôtre et le premier évêque de Paris.

Plégon, affranchi de l'empereur Adrien, connu par son calcul sur les Olympiades, parle de cette éclipse extraordinaire. Il dit qu'à la quatrième année de la 202e Olympiade (33 ans de l'ère chrétienne), il arriva au soleil une défaillance telle qu'on n'en vit pas d'exemple antérieurement. A la sixième heure (midi), le jour disparut subitement, et il y eut un si fort tremblement de terre qu'à Nicée, en Bithynie, plusieurs maisons furent renversées (1).

Cette disparition soudaine et extraordinaire de la lumière du soleil et de la lune, qui sont les deux yeux de notre monde sidéral et physique, pendant toute la durée que le Sauveur agonisa sur la Croix, n'atteste-t-elle pas sa divinité et l'horrible aveuglement des Juifs ?

II. *L'abandon de Jésus. Sa quatrième parole du haut de la Croix.*

Pendant que toute la nature semblait visiblement périr avec la mort de son Auteur et que les Juifs ne cessaient de l'insulter, Notre-Seigneur continua, sur l'autel de la Croix, l'œuvre de notre Rédemption. Il prononça à haute voix, en langue hébraïque, ou mieux syriaque, sa quatrième parole d'ardente charité :

« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Le cri déchirant du Sauveur est le premier verset du vingt-et-unième Psaume de David. Dans ce Psaume se trouve résumée l'histoire de sa Passion, de sa mort et de sa Résurrection. Ayant poussé une puissante clameur, il récita le Psaume où est prédit ce qui se passait sur le Calvaire, afin de rappeler aux Juifs et aux prêtres insulteurs, les souffrances prédites du Messie, et de leur faire voir que, si à leur demande, il ne descendait pas de la Croix, c'était pour accomplir le décret de son Père, qui voulait

(1) Liv. XIVe. Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.

ainsi sauver le monde. Par là, il les invita à reconnaître dans le Crucifié qu'ils insultaient le Messie annoncé depuis des siècles.

Quel nouveau trait de tendre miséricorde de la part du Sauveur envers ses ennemis ! Il cherchait à les instruire et à les amener au repentir, au moment même qu'ils continuaient à le blasphémer.

Le cri de Notre-Seigneur n'est pas seulement une leçon à l'adresse des Juifs endurcis, mais aussi à celle de tous les hommes. Il nous avertit de l'énormité du péché et du châtiment rigoureux qui lui est réservé. Jésus-Christ sur la Croix est le vrai Fils de Dieu, pur, innocent, l'objet des complaisances de son Père. Cependant s'étant revêtu, non par nécessité, mais par amour pour nous, du vêtement extérieur du péché, de la ressemblance du pécheur, son Père semble ne plus le connaître ; il détourne les yeux de lui et paraît l'abandonner entièrement. Il ne l'épargne pas, il le traite à l'égal d'un objet odieux (1).

Pour mieux comprendre ce délaissement sur la Croix, dont Notre-Seigneur se plaint, rappelons-nous, selon une réflexion de saint Augustin, que le Sauveur éprouva dans sa Passion toutes les peines du péché: *peines intérieures*, crainte, tristesse, ennui ; *peines extérieures* de la part des créatures et *peines* de la part de Dieu, dont la plus grande est celle du *dam*, du *délaissement*, de la *privation* de la vision *béatifique*. Il subit, sur la Croix, cette dernière peine, quand, abandonné de la terre, il parut délaissé du Ciel et jeta ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Dans cet état de désolation extrême, Notre-Seigneur offre le modèle d'une parfaite résignation aux âmes saintes qui passeront par les sécheresses, les angoisses de l'esprit et qui, malgré leur justice, se croiront réprouvées de Dieu qu'elles aiment tendrement.

Pierre, martyr de l'ordre des frères prêcheurs éprouvant ce purgatoire intérieur, fut visité et consolé dans sa cellule par sainte Cécile, sainte Agathe et sainte

(1) Proprio Filio non pepercit. *Rom.*, VIII, 32.

Catherine. Des passants ayant entendu le saint converser avec des saintes du Paradis, allèrent le dénoncer d'avoir introduit des femmes dans sa cellule. Ses supérieurs le condamnèrent à une longue et rigoureuse pénitence. Un jour qu'il se plaignait à Notre-Seigneur, aux pieds de son crucifix, en lui disant : « Vous connaissez, ô mon Dieu, mon innocence, pourquoi ne prenez-vous pas la défense de ma réputation et me laissez-vous si longtemps gémir sous le poids d'une injuste condamnation ? ». Le Christ lui répondit : « Et moi, étais-je coupable, Pierre, lorsque sur la Croix, par amour pour toi, je souffris tant de tourments et d'opprobres ? ». Cette réponse fit sur l'esprit du religieux une telle impression que jamais il ne se plaignit plus et qu'il désira souffrir toute sa vie, et qu'il n'eût pas changé ses souffrances contre un trône terrestre.

Cependant Notre-Seigneur ne tarda pas à faire éclater son innocence et à changer en gloire l'ignominie qu'il endura injustement.

Ames pieuses ! qui passez par l'épreuve de la sécheresse et de la désolation, ne perdez jamais ni courage, ni confiance ! Pour vous détacher davantage des créatures, le Seigneur peut vous éprouver et vous faire traverser l'eau et le feu ; il ne vous abandonnera jamais ; il a des regards d'amour fixés sur vous. En temps opportun, il viendra à votre secours et vous rendra au centuple en consolations, votre désolation passagère, endurée par amour pour lui.

III. *La soif de Jésus. Sa cinquième parole d'amour prononcée du haut de la Croix.*

Les soldats romains et les Juifs qui environnaient la Croix, ayant entendu dire à Notre-Seigneur : « Eloï, Eloï » pensaient qu'il appelait Elie à son secours ; ils se dirent l'un à l'autre : « Voyons si Elie viendra le délivrer ». Mais Jésus sachant que toutes les prophéties relatives à sa vie et à sa mort étaient accomplies et qu'il ne restait plus à réaliser qu'une circonstance prédite par David, celle qu'on

lui présenterait du vinaigre pour étancher sa soif (1), jette ce cri :

« *J'ai soif* ». Nous avons vu plus haut qu'à l'arrivée de Jésus au Calvaire, les Juifs, aussi malicieux que cruels, au lieu de lui donner le vin traditionnel mêlé de myrrhe et préparé par des dames généreuses de Jérusalem, afin de le fortifier et d'adoucir le sentiment de la douleur, confisquèrent ce vin ; ils lui offrirent un vin empoisonné de fiel qu'il refusa de prendre. Cette boisson ne réalisait pas littéralement la prophétie de David dont il est ici question. Ce fut donc pour accomplir cet oracle, comme le remarque saint Jean, que Jésus mourant laisse échapper ce cri :

« *J'ai soif* ». Cette cinquième parole de Notre-Seigneur du haut de la Croix renferme, comme toutes les autres, une salutaire instruction. Elle nous révèle qu'au milieu de toutes les douleurs et de tous les opprobres, le Sauveur est toujours maître de lui-même, qu'il voit et dirige tout pour la consommation du grand sacrifice d'où sortira la rédemption du monde.

Ce cri : « *J'ai soif* », est en quelque sorte la conséquence de celui que nous venons d'expliquer : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? ». La soif de Notre-Seigneur vint d'une double cause : *naturelle* et *surnaturelle.*

N'ayant rien mangé ni bu, depuis la veille ; étant complètement épuisé par son agonie, sa sueur de sang, les diverses flagellations, par tant de plaies dont son corps est couvert, par les fatigues de tant d'étapes, du Jardin des Olives jusqu'au Calvaire, et par toutes les tortures indicibles de ces divers voyages, le Rédempteur sentit naturellement au-dedans de lui un feu dévorant, une soif brûlante, de manière que, suivant le prophète, sa langue demeura attachée à son palais, aride et désséché, comme un vase d'argile exposé au feu (2). Selon l'usage on devait avoir au pied de la croix un vase rempli de vin,

(1) In siti mea potaverunt me aceto. *Ps.* LXVIII. 22.
(2) *Ps.* XXI.

mais les Juifs, par un raffinement de cruauté, le remplirent de vinaigre. En entendant Jésus jeter ce cri : « *J'ai soif* », un de ses bourreaux court prendre une éponge, la plonge dans le vase, et quand elle est chargée de vinaigre, il l'a place au bout d'une canne d'hysope et l'approche de la bouche du Sauveur. De ses lèvres desséchées, Notre-Seigneur aspire la liqueur amère qui lui est présentée.

Cette soif ardente symbolise le feu de l'enfer qui tourmente le damné et que Notre-Seigneur voulut souffrir pour expier les péchés des hommes. Elle est aussi le symbole de son amour infini envers nous et celui de son désir de nous voir tous sauvés. Du haut de sa Croix, il crie à tous les égarés : « Rentrez en vous-mêmes, venez à moi ; j'ai soif de votre salut. Pourquoi vous obstinez-vous à périr ? Apaisez ma soif de votre bonheur, non en me présentant le vinaigre d'une vie déréglée, mais en pleurant vos fautes, en profitant de mes grâces et en me présentant le vin généreux des vertus chrétiennes ».

IV. *Consommation. La sixième parole de Jésus-Christ sur la Croix.*

Notre-Seigneur ayant accompli la dernière prophétie qui concerne sa Passion, en buvant à la place d'un vin fortifiant le vinaigre amer de la cruauté des Juifs, jette un regard de satisfaction sur l'œuvre de notre Rédemption, comme après les six jours de la création, sur l'ensemble des créatures ; il s'écrie du ton d'un vainqueur :

Tout est consommé. Consummatum est.

Tout est accompli en moi et par moi. Ma mission est achevée ; ma carrière terrestre terminée ; la mesure de mes tourments et de mes ignominies est comblée.

Tout est consommé. Consummatum est.

Selon le plan de Dieu, tracé dans les décrets éternels, j'ai réalisé les figures, les oracles des patriarches, des prophètes et les représentations des anciens sacrifices.

Tout est consommé. Consummatum est.

L'attente de la terre est satisfaite, le Ciel plein d'allégresse, l'univers racheté, Satan vaincu, son empire dé-

truit, la loi ancienne abolie, la Nouvelle-Alliance scellée. Dieu connu et honoré, l'homme sauvé, l'Eglise fondée, le véritable sacerdoce établi.

Tout est consommé. Consummatum est. Ma Religion est parfaite ; il n'y a pas de vérités à révéler ici-bas, ni de nouvelles lois religieuses à inventer ; ni la raison ni la philosophie ne pourront rien ajouter à ma doctrine, ni en retrancher un iota. Le véritable progrès de l'humanité est dans l'entier développement, dans la pratique fidèle de ma Religion, dans l'application sincère de ma loi. En dehors de mon Evangile, c'est le règne de l'erreur et de la corruption.

V. *Jésus remet son âme entre les mains de son Père. Sa septième parole prononcée sur la Croix est suivie de sa mort.*

Notre-Seigneur ayant prononcé le *consummatum est*, jeta un grand cri ; il appela la mort qui, naturellement, ne pouvait pas s'approcher de sa nature humaine, unie à sa personne divine. La mort obéit à la voix du Tout-Puissant. Il lui commanda de séparer momentanément l'âme du corps dans son humanité ; mais, en qualité de Maître absolu de la vie et de la mort, il dirigea tous les mouvements de cette dernière ennemie du genre humain.

C'est pourquoi, ayant jeté de nouveau un grand cri mêlé de larmes, cri qui n'est pas possible à un mourant purement homme, il prononça à haute voix cette parole du prophète David :

« *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (1) », et, inclinant la tête sur sa poitrine, il sépara lui-même miraculeusement l'âme du corps, il rendit l'esprit, il confia son âme comme un précieux dépôt à la garde de la tendresse de son Père.

En recommandant ainsi son âme, Notre-Seigneur offrit ses enfants à son Père ; car vivifiés par lui, nous sommes ses membres, nous ne formons avec lui qu'un corps et un même esprit (2).

(1) *Ps.* XXX, 6.
(2) 1 *Cor.*, VI. Qui adhæret Domino, unus Spiritus est.

Que cette recommandation du Sauveur est consolante! Elle adoucit notre mort et nous donne la ferme espérance de mourir de la mort du Juste par excellence, qui nous a tous justifiés et éternellement unis à la société divine. Sans doute, le temps, le lieu, le genre de notre mort ne dépendent pas de notre volonté. Elle est la solde du péché; mais Notre-Seigneur, en courbant la tête devant la mort, en l'acceptant librement, en a changé les conditions pénibles. Elle n'est plus pour le vrai chrétien, qui meurt en union avec Jésus-Christ, la terrible inconnue, comme pour les enfants de la Synagogue qui allaient dans les limbes, dans les lieux obscurs et souterrains, attendant la venue du Rédempteur, ou comme pour les infidèles et les pécheurs, le passage à des peines éternelles.

A la mort, le vrai chrétien, c'est l'exilé qui retourne dans sa patrie, vers sa famille ; c'est le pèlerin qui reprend la route de sa maison et de celle de ses parents ; c'est le navigateur qui se réfugie dans le port; c'est l'enfant qui s'endort sur le sein de sa mère , dans un repos tranquille. Précieuse et consolante est donc la mort des élus du Christ. Puisse-t-elle être la nôtre !

MIRACLES

QUI ACCOMPAGNÈRENT ET SUIVIRENT IMMÉDIATEMENT LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

« *Aussitôt le voile du temple se déchira en deux, de haut en bas, et la terre trembla, les rochers se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps de saints qui étaient endormis se levèrent, et sortant de leurs tombeaux, après sa Résurrection, ils vinrent dans la cité sainte et furent vus de plusieurs. Le Centurion qui était debout, lui, ayant entendu son dernier cri et voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu, disant : Certaine*

ment cet homme était juste ; il était vraiment le Fils de Dieu. Et ceux qui étaient avec lui gardant Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une grande crainte et dirent : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu. Et ceux qui assistaient en foule à ce spectacle et qui virent ces choses, s'en retournèrent frappant leur poitrine. »

« *Il y avait aussi, non loin de la Croix, ceux de la connaissance de Jésus et plusieurs femmes qui de la Galilée avaient suivi Jésus pour le servir, parmi lesquelles étaient Marie-Madeleine, et Marie, mère de Jacques le minèur et de Joseph, et Salomé la mère des fils de Zébédée, et plusieurs autres qui avaient monté avec lui à Jérusalem* (1) ».

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Le déchirement du voile du temple. Le tremblement universel de la terre. Les fentes violentes des rochers. L'ouverture des tombeaux de plusieurs saints et leur résurrection, après la Résurrection de Jésus-Christ. — II. La conversion du Centurion romain et celle de ses compagnons. L'épouvante de tous les Juifs spectateurs. — III. La douleur des parents de Jésus-Christ et celle des femmes pieuses de la Galilée.

I. *Le déchirement du voile du temple. Le tremblement universel de la terre. Les fentes violentes des rochers. L'ouverture des tombeaux de plusieurs saints et leur résurrection, après la Résurrection de Jésus-Christ.*

Au milieu de ses plus profondes humiliations, Jésus-Christ laissa toujours échapper un rayon de la divinité. A peine incarné dans le sein de la Vierge Marie, il commença sa mission de Sauveur des hommes ; il conduisit

(1). Et ecce velum templi scissum est in duas partes, à summo usque deorsum, et terra mota est et petræ scissæ sunt. Et monumenta aperta sunt et multa cæpora sanctorum qui dormierunt surrexerunt. Et exeuntes de monumentis, post resurrectionem ejus, venerunt in sanctam civitatem, et apparuerunt multis. Videns autem centurio, qui ex adverso stabat, quia sic clamans exspirasset; videns quod factum fuerat, glorificavit Deum dicens vere: Hic homo justus

sa Mère dans la maison du prêtre Zacharie; il sanctifia son précurseur saint Jean-Baptiste, encore renfermé derrières les barrières de la maternité; il le remplit de l'Esprit-Saint, et par lui Elisabeth, sa mère, et plus tard Zacharie, son père.

A sa naissance, couché dans la crèche de l'étable de Bethléem, le Fils de Marie remua le ciel et la terre; les Anges chantèrent sa gloire au-dessus de son humble berceau; l'étoile amena les Mages de l'Orient ; il épouvanta Hérode sur son trône, ainsi que ses vils courtisans de Jérusalem. Présenté au temple, quarante jours après sa naissance, il agita le lieu saint, communiqua l'esprit de prophétie et d'aspostolat au vieillard Siméon, qui annonça publiquement ses destinées et celles de Marie, sa Mère; il donna le même esprit à la prophétesse Anne. Enfant exilé en Egypte, il y renversa les idoles. Dans l'atelier de son père nourricier, à Nazareth, à l'âge de douze ans, il ravit par la sagesse de ses demandes et de ses réponses, les docteurs de la loi, qui lui dressèrent, au milieu d'eux, un siège d'honneur. Commençant sa vie publique, à l'âge de trente ans, il s'humilia jusqu'à recevoir des mains de Jean-Baptiste le baptême de pénitence; mais au sortir des eaux du Jourdain, le Ciel s'ouvrit, l'Esprit-Saint descendit sur lui en forme de colombe, et une voix éclata du haut du ciel, disant : *Voici mon Fils bien-aimé.*

Si immédiatement après son baptême, il se rendit dans le désert, où il jeûna quarante jours et quarante nuits, et où il se laissa tenter par le démon ; si au bout d'un jeûne si rigoureux, il eut faim, les Anges vinrent le servir et lui

erat; vere hic homo Filius Dei erat. Et qui cum eo erant, custodientes Jesum viso terræ motu et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes: vere Filius Dei erat iste. Et omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant percutientes pectora sua revertebantur. Stabant autem omnes noti ejus à longè et mulieres quæ secutæ erant eum a Galilæa, ministrantes ei, inter quas erat Maria Jacobi et Joseph mater, et mater filiorum Zebedæi et aliæ multæ quæ simul cum eo ascenderant Jerosolymam. *Matth.*, XXVII, 51, 57. *Marc*, XV, 38, 42. *Luc*, XXIII, 47, 51.

porter à manger. Sans parler de sa vie publique, où chaque pas est un miracle et un bienfait, jetons un regard sur sa Passion et sur sa mort, sur ces deux derniers actes les plus douloureux et les plus humiliants de sa carrière terrestre.

Ici, à travers toutes les angoisses, tous les outrages, toutes les horreurs, nous voyons éclater la divinité et la royauté de Jésus-Christ. Au jardin des Olives, ne renverse-t-il pas d'un seul mot Judas et toute sa troupe, venus pour s'emparer de sa personne, et ne leur donne-t-il pas, quand cela lui plaît, le pouvoir de l'arrêter et de le lier ? Ne guérit-il pas, par son seul attouchement, l'oreille de Malchus, et ne garantit-il pas la vie sauve à tous ses Apôtres ? Devant Caïphe, Pilate et Hérode, ne déconcerte-t-il pas tous ses accusateurs, ses calomniateurs et ses ennemis, par la majesté de son silence et par la sagesse de ses réponses ? Ne les fait-il pas trembler, en s'affirmant le vrai Fils de Dieu, le vrai Christ-Roi, le Messie et le Juge souverain des hommes ? Sur la route du Calvaire, chargé de sa pesante Croix, n'impose-t-il pas miraculeusement une halte à l'escorte tumultueuse qui le conduit pour adresser aux femmes en pleurs de Jérusalem ses avertissements prophétiques ? Agonisant sur la Croix, ne trouble-t-il pas le cours régulier du soleil et de la lune ? N'arrête-t-il pas le rayonnement de ces deux luminaires du monde et ne couvre-t-il pas la terre d'épaisses ténèbres ? Ne convertit-il pas le bon larron à qui il promet le Paradis ce jour-là même ? Dès qu'il a rendu l'âme, le temple et toute la nature pleurent sa mort, et reconnaissent en lui le Souverain Seigneur de toute chose. C'est une explosion de la douleur universelle.

Le voile du temple est déchiré de haut en bas. Ce déchirement annonce les funérailles du culte national des Juifs; car ce voile magnifiquement brodé et représentant des figures de chérubins, fermait le *Saint des saints*, situé au milieu du temple, et le dérobait à tous les regards mortels. Le Grand-Prêtre seul osait pénétrer derrière ce voile, une fois l'an, le jour de l'expiation.

En déchirant ce voile, en ouvrant à tous les yeux l'intérieur du sanctuaire, toujours fermé à l'heure du sacrifice du soir, Jésus-Christ voulut montrer que toutes les figures de la loi Mosaïque sont réalisées, que les ombres anciennes ont fait place à la lumière nouvelle ; qu'étant le véritable Agneau de Dieu, par son immolation sur l'autel de la Croix, les victimes figuratives sont devenues inutiles, le sacerdoce d'Aaron reste détruit, et la majesté du temple a disparu, la porte de l'éternel tabernacle du Ciel est ouverte. Saint Ephrem rapporte qu'au moment où le voile du *Saint des saints* se déchira, on vit s'envoler du temple une colombe, figure de l'Esprit-Saint, qui abandonnait le lieu saint, profané par des prêtres déicides.

« *La terre trembla* ». Ce tremblement fut universel, comme l'éclipse du soleil. La terre fut secouée jusque dans ses fondements. Job prédit cette secousse terrible du globe et l'ébranlement de ses colonnes (1). La mer bouillonna avec furie, et franchit, dans plusieurs localités, ses barrières naturelles. Pline et Suétone parlent de cet effrayant bouleversement de la nature, et le mettent sous le règne de Tibère, au temps de la mort du Sauveur (2).

Cette secousse du globe présageait le soulèvement des princes et des peuples, pour arrêter le cours de la prédication de l'Evangile, les horreurs des persécutions, la lutte des Martyrs, la chute de l'idolâtrie et l'établissement de l'Eglise, qui ébranlera les trônes, agitera les nations et changera la face de l'univers.

Les rochers se fendirent. Cette fente des rochers ne fut pas limitée au Calvaire. Dans l'univers entier, il y eut un craquement général et des fentes dans les rochers des montagnes. Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, raconte que de son temps, on montrait au Calvaire des crevasses, des pierres fendues à la mort du Christ (3). Le célèbre

(1) *Job*, IX, 7. Commovet terram de loco suo et columnæ ejus concutiuntur.

(2) *Pline*, I, 11, *et Suétone*. Histoire de Tibère.

(3) *De Cathéch.*, XIII.

Baronius, s'appuyant sur une tradition constante, affirme que les affreuses crevasses du mont Alverne, dans l'Etrurie, datent de la mort du Sauveur (1). Un ange révéla la même chose à saint François d'Assise. C'est pourquoi, ce grand patriarche eut une dévotion particulière pour ce lieu. La fente violente des pierres, représentait au saint les douleurs du divin Crucifié. En les méditant, il désirait les partager, et être crucifié avec l'objet de son amour ; c'est pourquoi il y reçut les stigmates.

Les tombeaux s'ouvrirent et les corps des saints en sortirent, après la Résurrection de Jésus-Christ. Ils apparurent à Jérusalem à un grand nombre de personnes, pour leur annoncer la Résurrection du Crucifié, sa divinité, l'Auteur de la vie et leur délivrance du purgatoire et des limbes.

Notre-Seigneur réalisa ce qu'il dit un jour aux Juifs, dans le temple : « Comme le Père ressuscite et vivifie les morts, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut (2) ». Il est probable que ces morts ressuscités ne s'endormirent plus, mais accompagnèrent Jésus-Christ, entrant triomphant dans le Ciel, le jour de l'Ascension. Quels saints ressuscitèrent ? L'Evangile n'en dit rien. On croit que ce furent ceux qui avaient avec le Sauveur une relation particulière : Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Melchisédech, Moïse, David, saint Joseph, Zacharie et d'autres. On croit qu'aucune femme ne ressuscita que le jour où la Sainte Vierge fit, corps et âme, son entrée triomphante dans le Ciel, afin d'orner son triomphe.

La mort du Rédempteur attrista les Anges et troubla violemment l'empire de Satan ; car Eusèbe, le premier historien ecclésiastique, raconte, sur le témoignage de Plutarque, que, sous le règne de Tibère, dans l'île de Paxos, on entendit une voix formidable qui criait : « Le grand Pan est mort, et en même temps des hurlements effrayants ». Lucifer et ses démons se lamentaient de la perte de leur pouvoir sur les hommes.

(1) *Ann.*, 34 ans après J.-C., n° 107. — (2) *Joan*, V, 21.

II. *La conversion du Centurion romain et celle de ses compagnons. L'épouvante de tous les Juifs spectateurs.*

Le Centurion, avec une compagnie de soldats sous ses ordres, était chargé par Pilate d'exécuter la sentence du crucifiement, et de veiller à tout. Il s'était placé en face de la Croix, les yeux fixés sur le Crucifié. Ayant entendu sa prière en faveur de ses bourreaux, la confession du bon larron, la promesse du Paradis faite à ce malheureux, et les autres paroles d'amour du Sauveur, surtout son dernier cri qui recommandait son âme à son Père ; témoin de son inaltérable patience, de son calme et de sa dignité, ainsi que des profondes ténèbres qui couvraient l'univers ; et dès qu'il expira, sentant la terre trembler sous ses pieds, et effrayé du craquement des pierres et des rochers du Calvaire, sous l'impression de l'action de la grâce, il brava tout respect humain, tout sentiment d'égoïsme et d'intérêt personnel, il rendit publiquement gloire à Dieu, et témoignage à la vérité, à la justice ; il confessa hautement, devant les prêtres, les membres du Sanhédrin et les Juifs présents au Calvaire, que celui qu'ils ont crucifié comme le plus scélérat des hommes, est *juste, innocent, vraiment le Fils de Dieu.* Cette proclamation de l'innocence et de la divinité de Jésus-Christ, faite devant ses ennemis, pendant qu'il était encore attaché mort au gibet infâme, et cette conversion si subite, si spontanée, si courageuse d'un capitaine romain et idolâtre, ne constituent-elles pas un miracle éclatant dans l'ordre moral ?

Ce Centurion, qui avait la garde du Christ en croix et qui se convertit si miraculeusement, quitta plus tard l'état militaire et se retira dans la Capadoce, où il fut martyrisé par les Juifs. On croit que ce Centurion se nommait Oppius, espagnol de nation ; il fut baptisé par saint Barnabé, prêcha l'Evangile à ses compatriotes et devint le troisième évêque de Milan.

Le bien est contagieux, comme le mal .La conversion du Centurion ne resta pas isolée. Elle fut suivie par la

compagnie de ses soldats. Ces malheureux idolâtres, égarés et excités par la haine des Juifs, dans le Prétoire, avaient flagellé, souillé, couvert de crachats et de plaies Notre-Seigneur et l'avaient bafoué comme un Roi de théâtre. Au Calvaire, ils l'avaient crucifié, ils avaient partagé ses vêtements, tiré au sort sa robe sans couture et insulté à sa douleur et à sa patience. Et les voilà transformés en d'autres hommes ; ils réparent leurs blasphèmes par leur bénédiction, leur férocité par leur compassion, leurs outrages par leurs louanges, leur mépris par la confession publique de leurs crimes, bref, toutes leurs iniquités par un repentir sincère.

Au spectacle des convulsions de la nature, saisis d'une grande crainte et touchés de la grâce, ils rendent également hommage à la vérité ; ils proclament publiquement la divinité du Crucifié ; ils disent d'une voix unanime : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu. » Ainsi, en vertu de la puissance et de l'amour du Rédempteur, des monstres de cruauté et de barbarie sont changés, transformés en apologistes de son innocence et en premiers apôtres de sa divinité.

Les Juifs eux-mêmes, plus durs que la pierre, sentirent l'impression de l'action miséricordieuse du Crucifié. Sans confesser sa divinité, ils s'en retournèrent, frappant leur poitrine en signe de douleur et de pénitence. Ils devinrent des semences préparées pour la prédication des Apôtres.

III. *Douleur des parents de Jésus-Christ et celle des femmes pieuses de la Galilée.*

Si les Anges au ciel, les démons en enfer, les hommes sur la terre, païens et Juifs ; si les créatures inanimées, soleil et astres, terre et mer, montagnes et rochers, ont pleuré à leur manière la mort du Christ et éprouvé une commotion universelle, quelle ne fut pas la douleur de ses parents, de ses amis et connaissances venus avec lui de la Galilée ?

L'Evangile parle de ce groupe de femmes pieuses, dé-

vouées, héroïques, présentes au Calvaire. En dehors de la Vierge Marie et de saint Jean, il cite trois noms de femmes plus héroïquement dévouées et plus profondément affligées, parce qu'elles ont aimé davantage. L'amour est la mesure de l'affliction, à la vue de la souffrance et de la perte de l'objet aimé.

Ces femmes admirables sont : *Marie Madeleine*, *Marie, mère de Jacques le Mineur*, et *Salomé*, la mère des fils de Zébédée. Guéries de leurs maladies soit physiques, soit morales, par la charité du Sauveur, elles le suivirent dans ses courses apostoliques ; elles lui sacrifièrent santé, temps, fortune, et même les deux dernières leurs fils, les soutiens de leur vieillesse et le lien indestructible de la tendresse maternelle.

Femmes du Calvaire, vrais types de la femme chrétienne, si généreuses, si fidèles et si compatissantes, au nom de la nature humaine, indignement outragée par l'ingratitude, la malice et la cruauté des hommes, daignez recevoir dans le séjour du bonheur, où vos mérites vous ont placées, le faible témoignage de notre vive reconnaissance pour tous les services que vous avez rendus au divin Rédempteur, pendant son passage terrestre. Obtenez-nous la grâce d'imiter votre générosité, votre dévouement et votre constance.

Et vous, Seigneur Jésus, qui sur la Croix avez la tête inclinée pour nous donner le baiser de paix, les bras étendus pour nous recevoir, les pieds cloués pour nous attendre, déchirez le voile des passions qui nous dérobent la vérité ; secouez notre torpeur coupable ; brisez la dureté de nos cœurs par les larmes d'un repentir sincère ; ouvrez les sépulcres de nos consciences souillées, afin que spirituellement, nous apparaissions vivants aux yeux de votre sainte Eglise !

LE CŒUR DE JÉSUS SUR LA CROIX EST OUVERT.

« *Or, ce jour était celui de la préparation. Afin que les corps ne demeurassent point en Croix, durant le Sabbat, car ce jour de sabbat était grand, les Juifs prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes et de les enlever. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes du premier et de l'autre qui avait été crucifié avec Jésus. Etant venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes. Mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui le vit, en rend témoignage, et son témoignage est vrai, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Ceci advint pour que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : « Vous ne briserez pas un de ses os ; et cette autre : Ils verront celui qu'ils ont transpercé* (1). »

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Pourquoi les ennemis de Jésus-Christ s'empressent-ils de demander à Pilate de hâter sa mort et de l'enlever de la Croix ? — II. Ordre de Pilate dont l'Esprit-Saint dirige l'exécution. Les jambes du Sauveur ne sont pas rompues, comme celles des deux larrons ; mais son cœur est ouvert. Il en coule du sang et de l'eau. Signification de ce double prodige. — III. Saint Jean appuie sur l'attestation de ces deux prodiges.

I. Pourquoi les ennemis de Jésus-Christ s'empressent-ils de demander à Pilate de hâter sa mort et de l'enlever de la Croix ?

Le crucifiement avait été exécuté, par les ordres de Pilate, gouverneur romain. Les mœurs du peuple romain

(1) Judæi ergo, quoniam Parasceve erat, ut non remanerent in cruce corpora sabbato (erat enim magnus dies ille sabbati) rogaverunt Pilatum, ut frangerentur eorum crura et tollerentur. Venerunt ergo milites et primi quidem fregerunt crura, et alterius qui crucifixus est cum eo. Ad Jesum autem cum venissent, ut viderunt eum

voulaient que le corps de tout crucifié restât sur la croix, jusqu'à l'épuisement de toutes ses forces vitales (dût son agonie se prolonger plusieurs jours, comme cela arrivait souvent) et qu'il y demeurât après la mort, sans sépulture, pour être la proie de la décomposition et des bêtes sauvages. La loi pénale de Moïse était plus clémente que la législation de Rome. Elle ordonnait que celui qui avait été condamné à mort et attaché au gibet infâme, fût enlevé et enterré le même jour. Elle s'appuyait, comme considérant, sur la sainteté de l'Eternel : « Maudit de Dieu ! celui qui est attaché à la croix, et vous ne souillerez pas la terre que le Seigneur vous donnera en possession (1). »

Durant toute la scène du crucifiement de Notre-Seigneur, les Pharisiens montrèrent ce qu'ils étaient réellement, des gens qui avalaient le *chameau et coulaient le moucheron* ; mais leur malice infernale tourna à l'accomplissement des prophéties, à notre utilité, et à la manifestation de l'immense charité du divin Rédempteur. Ces hypocrites, qui n'avaient eu nul scrupule à commettre le déicide et à accabler leur innocente Victime, sous le poids de leurs noires calomnies et de leur ignominieux traitement, se montrèrent soucieux de la législation de Moïse, défendant de laisser les crucifiés jusqu'au coucher du soleil.

Outre ce motif général, tiré de la loi, ils en avaient encore d'autres, fondés sur la religion et sur l'état des esprits. C'était l'approche du sabbat, qui tombait dans l'octave de la fête de Pâque et qui à ce titre était doublement saint, d'abord comme sabbat, et puis, comme faisant partie de la solennité pascale qui durait sept jours. La violence des remords de leur conscience et la manifestation de l'esprit populaire, les pressaient plus que le souci de la légalité et

jam mortuum, non fregerunt ejus crura. Sed unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo exivit sanguis et aqua. Et qui vidit testimonium perhibuit, et verum est testimonium ejus, et ille scit, quia vera dixit, ut et vos credatis. Facta sunt enim hæc, ut Scriptura impleretur : « Os non comminuetis ex eo. » Et iterum alia Scriptura dicit : « Videbunt in quem transfixerunt. » *Joan.*, XIX, 31, 38

(1) Maledictus Deo est qui pendet in ligno. *Deut.*, XXI, 22.

de la religion. Témoins des prodiges qui accompagnèrent le crucifiement et la mort de Notre-Seigneur, des ténèbres extraordinaires qui couvraient la terre et des convulsions de la nature, ils craignirent une réaction du peuple. C'est pourquoi, ils voulurent enlever Celui qui, sur la Croix même, semblait déjà triompher. Sous l'impression d'une secrète terreur, ils allèrent trouver Pilate et le prièrent de faire rompre les jambes aux suppliciés, afin de hâter leur mort et de pouvoir les enlever. Le gouverneur agréa leur demande et donna des ordres en conséquence : ordres dont l'esprit de Dieu dirigea l'exécution.

II. *L'Esprit-Saint dirigea l'exécution de l'ordre de Pilate. Les jambes de Jésus ne sont pas rompues, comme celles des deux larrons, mais son cœur est ouvert par une lance. Il en sort du sang et de l'eau. Signification de ce double prodige.*

Les soldats envoyés par Pilate se rendirent sur le Golgogotha ; ils s'approchèrent des trois croix et ils rompirent les deux jambes aux deux voleurs qui vivaient encore, afin de hâter leur mort ; mais ici se manifesta l'action de la Providence. Les soldats romains, habitués à une discipline sévère, avaient ordre de rompre les jambes aux trois crucifiés, et arrivés près de Jésus, ils ne lui rompirent pas les jambes. Mais l'un d'eux lui ouvrit le côté avec une lance et aussitôt il en sortit du *sang et de l'eau*. Qui arrêta près du Sauveur le bras qui avait frappé les deux autres ? Qui fit qu'ils n'exécutèrent pas l'ordre reçu et qu'ils furent infidèles à la consigne donnée ? Qui inspira, contre tout ordre, à un soldat, la pensée et l'acte de percer le cœur de Jésus, en faisant entrer avec force sa lance du côté droit et atteindre de la pointe le côté gauche ? N'est-ce pas Celui, sans la volonté duquel aucun cheveu ne tombe de notre tête. Celui dans lequel nous avons l'*être*, le *mouvement* et *la vie* ? (1). Ce soldat, divinement inspiré, accomplit à son insu les prophéties et un mystère d'amour,

(1) *Act.*, XVII, 48.

d'espérance et de consolation. Sans doute, la lance qui perça le cœur du Fils, fendit aussi celui de la Mère et ajouta de nouvelles douleurs aux tortures indicibles de la Vierge Marie.

Il était défendu de briser un os à l'agneau pascal (1). Or, l'Esprit-Saint n'avait dicté cette défense que par rapport à Jésus-Christ, le vrai Agneau pascal et le vrai temple de la divinité, construit par l'Esprit-Saint avec le sang immaculé, sorti du cœur très pur de Marie : temple dont la structure admirable ne devait pas être endommagée. Le soldat ne lacéra pas, mais *ouvrit* (2) le cœur de Jésus, cette Arche de la Nouvelle Alliance, dans laquelle seule les hommes seront sauvés, dans laquelle nous devons entrer ; et aussitôt il en sortit du *sang et de l'eau.* Quel prodige de charité !

Durant sa vie terrestre, Notre-Seigneur avait tout sacrifié pour notre salut. Le prodigieux abaissement de sa naissance dans l'étable de Bethléem, sa fuite en Egypte, sa profonde retraite dans l'atelier de Nazareth, les fatigues de sa vie publique, ses vertus, sa doctrine, ses miracles, ses Sacrements, surtout l'Eucharistie, tout a été pour nous lumière et sanctification. Durant sa Passion et son crucifiement, il avait donné pour la rançon de nos péchés : les affreux traitements et les outrages dont il avait été l'objet, les ignobles crachats qui voilaient la beauté de sa figure, la sueur de sang qui ruisselait de tout son corps ; le sang de ses épaules et le sang de ses veines ouvertes par la flagellation ; le sang de sa tête déchirée par la couronne d'épines, le sang de ses mains et de ses pieds percés par des clous. Ilnous avait légué sa propre Mère, à titre de Mère. Après sa mort, il restait dans son cœur encore chaud quelques gouttes de son sang précieux. C'était le sang de l'amour qui ne se refroidit pas et qui dure toujours.

Sans doute, Jésus avait souffert la Passion du cœur, mais extérieurement le cœur était le seul membre épargné par les coups violents des Juifs ; il devait également être

(1) *Exod.*, XII, 46. — (2) Aperuit, ἔνυξε.

frappé et verser le peu de sang qu'il renfermait, de manière que Jésus pût vraiment dire : « C'est par le cœur que j'ai commencé toutes mes œuvres (1) et c'est par le cœur que je les ai consommées (2) ». Voyez les plaies de mon corps et de mon cœur : voilà les marques sanglantes et visibles de mon amour invisible ! C'est pourquoi, après sa Résurrection et son entrée dans le Ciel, le Sauveur portera l'empreinte de ses plaies intérieures et extérieures, comme signes de son amour éternel (3).

Ce *sang* et cette *eau* qui coulent du cœur ouvert de Jésus n'expriment pas seulement son extrême tendresse à notre égard, ils ont encore une signification plus haute ; ils symbolisent les deux principaux Sacrements qui sont la source, le centre et le pivot des autres : le *Baptême* et l'*Eucharistie,* ainsi que la *formation* de l'Eglise.

L'*eau*, qui nous purifie dans le Baptême, annonce les *Sacrements des morts* ; le sang qui continue de couler, dans le sacrifice de la Messe, dont l'Eucharistie n'est que le prolongement, annonce les *Sacrements des vivants.* L'Eglise naît par le Baptême ; elle se fortifie par la Confirmation ; elle se nourrit par l'Eucharistie ; elle se guérit par la Pénitence ; elle se soutient par l'Extrême-Onction ; elle se gouverne et se propage spirituellement par l'Ordre, et se propage matériellement par le Mariage. Le *sang* et l'*eau* qui sortent du cœur ouvert de Jésus se mêlent et s'unissent dans le fidèle ; ils le régénèrent, le purifient, l'alimentent, le fortifient, lavent ses plaies à travers le désert de la vie, et lui communiquent le germe d'une résurrection glorieuse. *Ce sang et cette eau* sont le fleuve de

(1) Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. *Gal.*, II, 20.

(2) Cor suum dabit in consummationem operum. *Eccl.*, XXXVIII, 31.

(3) Selon une pieuse tradition, le soldat qui perça le cœur de Jésus s'appelait Longin ; il souffrait des yeux. Le sang qui coula du cœur ouvert de Jésus jaillit jusque sur sa main. Il la porta instinctivement au foyer de son mal et il fut à l'instant guéri. Frappé de ce prodige, il crut à la divinité de Jésus-Christ. Il renonça à la profession des armes, se fit instruire et baptiser par les Apôtres : il devint évêque de Césarée en Cappadoce où il mourut martyr.

vie, figuré dans cette source jaillissante qui arrosait le Paradis terrestre (1) et se partageait en plusieurs branches ; fleuve de vie, figuré encore par l'eau coulant de la roche d'Horeb, qui, pendant quarante ans, suivit et abreuva les Israélites dans leurs laborieuses pérégrinations (2). Ce *sang et cette eau,* tirés du cœur ouvert du second Adam, pendant son sommeil, formeront l'Eglise, son Epouse, la mère des vivants, qui est os de ses os, chair de sa chair, comme du cœur du premier Adam dormant est sortie Eve, la mère des mortels, et qui a été os de ses os, chair de sa chair.

Nous tous, qui avons eu le bonheur d'être régénérés dans l'eau baptismale et de participer au banquet eucharistique, rappelons-nous sans cesse que nous sommes des membres du corps mystique de Jésus, que nous recevons de lui seul toute notre force, toute notre beauté, toute notre vie surnaturelle, et que nous sommes, en quelque sorte, une partie intégrante de son cœur (3).

S'il nous est arrivé le malheur de briser notre union avec notre divin Chef, hâtons-nous de rentrer dans son cœur, toujours ouvert au vrai repentir. Regardons avec des sentiments de componction Celui que nos péchés ont percé (4). Que le cœur si aimable, si doux de Jésus devienne notre refuge, notre espérance et notre consolation !

III. *Saint-Jean appuie sur l'attestation du double prodige du sang et de l'eau qui sortent du cœur de Jésus sur la Croix.*

L'Evangéliste saint Jean, historien de cet écoulement du *sang* et de l'*eau*, atteste que ce fait prodigieux, il ne le tient non du témoignage d'autrui, mais qu'il en a été lui-même témoin oculaire ; que lui, apôtre infaillible, organe lui-même de tant de miracles, a tout vu, tout vérifié, et que son témoignage est vrai, irrécusable ; qu'en dehors de l'inspiration divine, ses sens ne l'ont pas illusionné et qu'il ne veut tromper personne.

(1) *Gen.*, II, 10. — (2) I *Cor.*, X, 4.
(3) *Eph.*, V, 30. Membra sumus corporis ejus. — (4) *Joan.*, XIX, 27.

Ce prodige, le disciple bien-aimé l'avait déjà consigné dans sa première Epître, pour prouver aux hérétiques de son temps et à tous ceux de tous les siècles que Jésus-Christ est vraiment revêtu de la nature humaine, qu'il n'a pas pris un corps fantastique, aérien, qu'il est réellement composé de chair et de sang ; qu'il est mort et ressuscité. « Jésus, Fils de Dieu, dit-il, s'est manifesté par l'*eau* et le *sang*. Trois lui rendent témoignage sur la terre : l'*âme* qui s'est séparée de son corps, l'*eau* et le *sang*, et ces trois attestent la même vérité » (1).

O ouverture du cœur aimant du Sauveur ! approchez-en, âmes pécheresses, elle est votre refuge ; la justice divine ne peut vous y poursuivre et punir. Entrez-y avec joie, âmes justes, c'est ici que vous aurez la paix et l'assurance contre les ennemis de votre salut ; venez-y aussi, âmes tièdes, voici la fournaise de l'amour divin qui enflammera votre lâcheté ; venez aussi, âmes affligées et souffrantes, vous y trouverez le baume de la force et de la consolation.

LA SÉPULTURE DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

« *Après cela, un Décurion, homme riche, bon et juste, d'Arimathie, ville de la Judée, du nom de Joseph, qui était du conseil, et fort considéré, qui n'avait point consenti à leur dessein et à leurs actes, qui était disciple de Jésus, mais en secret, par la crainte des Juifs, et attendait lui aussi le royaume de Dieu, vint trouver hardiment Pilate et lui demanda le corps de Jésus. Pilate s'étonnant qu'il fût mort si tôt, fit venir le Centurion et lui demanda s'il était déjà mort ; s'en étant assuré par le Centurion, il commanda qu'on donnât le corps à Joseph. Et Joseph ayant acheté un linceul blanc, détacha Jésus de la Croix, l'enveloppa dans le linceul. Nicodème, qui était venu premièrement trouver Jésus de nuit, vint aussi, appor-*

(1) *Joan.*, I. *Epit.* V, 6.

tant une composition de myrrhe et d'aloës, environ cent livres. Ils prirent donc le corps de Jésus, l'enveloppèrent dans le linceul avec d'autres linges et des aromates, comme c'est la coutume chez les Juifs d'ensevelir les morts. Au lieu où il avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans le jardin un sépulcre neuf que Joseph avait fait tailler dans le roc où nul n'avait encore été mis. Là donc, à cause de la parascève (préparation) des Juifs et de la proximité du sépulcre, ils mirent Jésus. Et Joseph ayant roulé une grande pierre, à l'entrée de ce sépulcre, s'en alla.

Les femmes qui étaient venues de la Galilée avec Jésus, virent le monument. Il y avait là Marie-Magdeleine et Marie, mère de Joseph, assises près du sépulcre, elles virent comment le corps de Jésus y avait été mis, et s'en retournant, elles préparèrent des aromates et des parfums, et pendant le sabbat, elles demeurèrent en repos, selon la loi (1). »

EXPLICATION.

Sommaire. — I. Joseph d'Arimathie demande à Pilate le corps de Jésus, qui lui est gracieusement accordé. Nicodème s'associe à Joseph. — II. Le corps de Jésus est pieusement descendu de la Croix, enseveli et embaumé par Joseph et Nicodème. — III. Joseph cède pour la sépulture du corps de Jésus son propre monument taillé dans le roc. Il ferme l'entrée du Sépulcre par une grosse pierre. — IV. Les femmes pieuses de la Galilée, auprès du Sépulcre et morale.

I. Joseph d'Arimathie demande à Pilate le corps de Jésus, qui lui est accordé. — Nicodème s'associe à Joseph.

Jésus, mort et encore attaché à la Croix, continue d'opérer des miracles dans l'ordre moral. Il a déjà

(1) Post hæc, ecce vir nomine Joseph qui erat dives, nobilis decurio, bonus et justus. Hic non consenserat consilio et actibus eorum ab Arimathæa civitate Judææ qui exspectabat et ipse regnum Dei, eo quod esset discipulus Jesu, occultus autem, propter metum Judæorum et audacter introivit ad Pilatum et petiit corpus Jesu. Pilatus autem mirabatur si jam obiisset. Et accersito centurione, interro-

converti et tranformé le Centurion et les soldats romains, témoins des convulsions de la nature, au moment qu'il expira ; il inspira aussi à deux membres influents du Sanhédrin le courage, ou plutôt l'audace de braver tout respect humain, la haine des princes de la Synagogue et de leurs partisans, ainsi que la politique tortueuse de Pilate, et de donner au Crucifié, contrairement à la loi de Moïse et à celle de Rome, une sépulture plus honorable que n'a jamais reçue aucun prophète.

Joseph, originaire d'Arimathie, ville de la Judée, patrie de Samuël, et habitant de Jérusalem, aussi distingué par la noblesse du sang que par ses richesses, Décurion, c'est-à-dire l'un des dix sénateurs qui, sous les Romains, exerçaient la plus grande autorité à Jérusalem, était disciple secret de Jésus, parce qu'il craignait les Juifs. Cette crainte n'était ni lâcheté ni calcul d'une politique égoïste, mais prudence ; il se réservait, attendant l'occasion de faire triompher la vérité. Car, saint Luc remarque formellement qu'il ne s'était pas associé aux desseins homicides du Sanhédrin, mais qu'il avait protesté contre l'injuste condamnation du Sauveur. C'est pourquoi, l'Evangile en fait un éloge égal à celui du vieillard

gavit eum, si jam mortuus esset, et cum cognovisset a centurione, donavit corpus Joseph. Joseph autem mercatus sindonem et deponens eum involvit sindone munda. Venit autem et Nicodemus qui venerat ad Jesum nocte primum, ferens mixturam myrrhæ etaloes, quasi libros centum. Et ligaverunt illud linteis cum aromatibus, sicut mos est Iudæis sepelire.

Erat autem in loco ubi crucifixus est hortus et in horto monumentum novum, quod exciderat in petram, in quo nondum quisquam positus erat. Ibi ergo propter Parasceven Judæorum, quia juxta erat monumentum, posuerunt Jesum. Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti et abiit.

Subsecutæ autem mulieres quæ cum eo venerant de Galilæa, viderunt monumentum. Erat autem ibi Maria Magdalena et altera Maria, sedentes contrà sepulcrum, viderunt monumentum et quemadmodum positum erat corpus ejus. Et revertentes paraverunt aromata et unguenta, et sabbato quidem siluerunt, secundum mandatum. *Joan*, XIX, 38. *Luc*, XXIII, 50-56. *Marc*, XV, 42. *Matth.*, XXVII, 37-62.

Siméon, il l'appelle un *homme bon et juste* qui attendait avec foi le royaume de Dieu et la rédemption d'Israël.

Aussi courageux que prudent, n'ayant pas réussi, dans les réunions du Sanhédrin, à prévenir le déicide, lorsque Jésus fût mort, il crut que le moment était arrivé de ne pas rougir de son divin Maître, de ne pas tenir la vérité captive et de se déclarer publiquement en sa faveur. D'un cœur résolu et intrépide, il alla trouver le gouverneur qui le connaissait et il lui demanda hardiment le corps de Jésus. Comment a-t-il formulé sa demande ? De quels considérants l'a-t-il appuyée ? Quel fut le dialogue entre les deux interlocuteurs ? Pilate a-t-il objecté que le corps d'un supplicié appartenait à la justice publique et que ni la loi ni les mœurs ne lui permettaient pas de le donner à un particulier ? L'Evangile garde là-dessus le silence. Il se borne à dire que Pilate, surpris d'apprendre que Jésus fût déjà mort, fit venir le Centurion chargé d'assister à la sanglante exécution du Calvaire, et il s'informa près de lui, si Jésus était véritablement mort. Ayant entendu de la bouche de ce témoin, aussi loyal que fidèle, que Jésus avait réellement expiré en jetant un grand cri, et produit sur la Croix un grand nombre de miracles, le gouverneur comprit parfaitement que le corps de Jésus ne pouvait pas être jeté dans la fosse commune des suppliciés du Calvaire, et soit remords, soit repentir, soit sentiment de justice tardive, à la vue des bouleversements de la nature, il ordonna que le corps de Jésus fût donné en don (1) à Joseph et qu'il pût en disposer à son gré.

Don magnifique ! précieux trésor ; sujet de grande joie pour Joseph de se voir le dépositaire et l'arbitraire du corps de son Seigneur ! « C'est avec raison, dit Saint-Ambroise, que l'Evangile appelle cet homme fortuné, *riche* ; car comment ne pas être riche, quand on possède Jésus-Christ ? (2).

(1) Donavit. ἐδωρήσατο. — *Marc*, XV. 45.

(2) Merito dives hic dicitur, ubi corpus accepit Christi, *S. Amb. in Luc.*

Joseph, joyeux de l'ordre et de la donation de Pilate, s'empressa d'acheter un linceul blanc (1), pour envelopper le corps de son Maître. Sa joie fut encore augmentée, n voyant arriver à son secours, Nicodème, un ami, un collègue du Sénat, également disciple secret de Jésus-Christ.

C'était le même qui, au commencement de la vie publique du prophète de Nazareth, le voyant opérer beaucoup de miracles à Jérusalem, à la fête de Pâque, alla, tout chef de pharisiens qu'il était, le trouver de nuit et lui dit : « Maître, nous savons que vous êtes venu de Dieu pour enseigner, car nul ne pourrait opérer les prodiges que vous opérez, si Dieu n'était avec lui (2) ».

Le Sauveur, qui n'a jamais éteint la mèche fumante, condescendit à épurer les dispositions imparfaites de ce prince de la Synagogue ; il lui révéla les plus grands mystères de notre foi : *la nécessité* de la régénération spirituelle par le baptême ; *sa filiation divine* dans le Ciel ; *son crucifiement futur,* figuré par le serpent d'airain de Moïse ; *son amour infini* et la *cause* de la damnation éternelle des hommes, ouvrage de la perversion et de l'aveuglement volontaires. Nicodème ne perdit pas le fruit de ce haut enseignement. S'il ne se déclara pas ouvertement le disciple de Jésus-Christ, il le sera en secret, il le défendra au Sanhédrin et après sa mort ; il se joindra à Joseph pour lui donner une sépulture honorable. Il se montrera aussi intrépide et généreux que son ami et collègue ; il achètera et fera porter par ses serviteurs une composition de myrrhe et d'aloës, environ cent livres, pour embaumer le corps de son divin Maître. Tous les deux en se déclarant ouvertement disciples de Jésus-Christ après sa mort, rendent à son innocence et à sa divinité un témoignage public et éclatant.

Que la Providence est admirable dans ses voies !

(1) Ces linceuls blancs étaient d'un tissu très fin ; on les nommait *Sindones*, parce qu'ils venaient originairemsnt de Sidon, ancienne ville de la Phénicie.

(2) *Joan.*, III.

A l'effet de faire rendre à Jésus les honneurs de la sépulture, elle choisit non les Apôtres ou des disciples obscurs, mais les chefs les plus considérables et les plus influents de la Synagogue. Elle conduisit devant Pilate, Joseph d'Arimathie, qui lui demanda courageusement le corps du Christ. Le gouverneur ayant officiellement constaté la mort du Crucifié, le donna à l'intrépide sénateur. Le nom de Joseph se présente dans toute l'Ecriture comme un nom de bénédiction. Joseph, fils de Jacob, sauva sa race en Egypte ; Joseph, le chaste époux de la Vierge Marie, initié à tous les mystères de l'Incarnation, à Nazareth, à Bethléem et au temple, sauva le Sauveur lui-même, en se réfugiant avec l'Enfant et la Mère dans la terre de Misraïm. Joseph d'Arimathie, conformément à la prophétie d'Isaïe (1), eut le bonheur de sauver de l'outrage d'une fosse commune le corps de Jésus après sa mort et d'aider à rendre son Sépulcre, lieu de sa seconde naissance, plus glorieux même que l'étable de Bethléem, témoin de sa première naissance dans le monde. Les deux Joseph, celui de la cité de David et celui du Calvaire, revêtirent la nudité de Jésus-Christ, l'un à son berceau et l'autre à son Sépulcre. Nicodème goûta la joie de s'associer à la gloire de son collègue, comme les trois Mages celle de donner de l'éclat à la grotte de Bethléem.

II. *Le corps de Jésus est pieusement descendu de la Croix et embaumé, enseveli, et porté dans le Sépulcre par Joseph et Nicodème.*

Les deux sénateurs, escortés de leurs serviteurs et munis de l'autorisation de Pilate et de tout ce qui était nécessaire à l'accomplissement de leur pieux office, traversèrent courageusement les rues encombrées de Jérusalem et se dirigèrent vers le Calvaire.

A la vue de ce nouveau cortège qui arrivait directement à la Croix de Jésus, la Mère, toujours au pied de l'instrument de notre salut, le cœur percé du glaive de dou-

(1) Et erit sepulchrum ejus gloriosum. *Is.*, XI, 10.

leur, fut d'abord saisie d'une grande frayeur, pensant que le corps de son cher Fils allait être l'objet de nouveaux outrages; mais elle se sentit bientôt rassurée par les paroles respectueuses, douces, compatissantes des deux sénateurs ; ils lui déclarèrent le motif de leur venue, la part sympathique qu'ils prenaient à sa légitime affliction dont ils étaient innocents, et ce qu'ils allaient faire pour la sépulture de son enfant chéri. Devant cette consolante déclaration, Marie, quoique plongée dans un océan d'affliction, éprouva un baume fortifiant. La sépulture de son cher Fils pesait sur son cœur maternel du poids d'une montagne. Elle avait ardemment supplié Dieu d'avoir pitié de son embarras extrême; sa prière était exaucée.

Cependant Joseph et Nicodème, riches sénateurs, ne rougissent pas de remplir les fonctions propres aux bourreaux et d'enlever de leurs mains le Crucifié ; ils ne craignent pas d'encourir l'impureté légale, l'excommunication, en touchant un cadavre. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, ils savent que le conctact du corps du Christ ne produit pas de souillures, mais les efface.

C'est pourquoi, environnés d'une foule immense, ils montent sur la Croix et s'approchent avec respect de ce corps, tabernacle de la divinité. Ce corps flexible, odoriférant, chef-d'œuvre de l'opération du Saint-Esprit, exhale un parfum divin. Nicodème, selon la tradition, détache les clous, Joseph reçoit le corps sacré entre ses bras et le presse avec amour contre son cœur. Puis, Marie, toujours absorbée dans sa propre douleur, assiste à cet acte de piétié avec un maintien digne d'un tel Fils et d'une telle Mère. Ayant reçu d'abord, dans son sein, les clous qui ont percé les mains et les pieds de son Fils, elle reçoit également entre ses bras son corps adorable et le pose sur le même sein virginal qui l'enfanta.

Quelle indicible déchirure pour le cœur d'une Mère de voir ce corps, hier encore si beau, si plein de vie et de charmes et maintenant si pâle, si défiguré par la mort

et les plaies dont il est couvert ; plaies qu'elle arrose de ses larmes et parcourt de ses tendres baisers. Jean, le disciple bien-aimé, se précipite sur la divine dépouille et penche une seconde fois sa tête sur cette poitrine sacrée, sanctuaire de l'amour divin et source de tant de secrets et de délices célestes. Madeleine prend dans ses mains, arrose de ses larmes, couvre de ses baisers ses pieds divins d'où elle avait senti jaillir tant de vifs sentiments de repentir, de paix et d'amour. Bref, toutes les âmes aimantes et pieuses présentes à cette triste cérémonie, les saintes femmes, le Centurion et les soldats convertis s'empressent à l'envi de toucher avec un respectueux attendrissement cette chair divine d'où émanent un parfum, et une vertu ineffable.

Ces hommages de respect, de reconnaissance et d'amour étant rendus au corps de Jésus-Christ, Joseph et Nicodème, heureux de porter ce précieux fardeau, descendirent de la colline et le déposèrent sur le riche linceul qui couvrait un quartier de roche non loin du Sépulcre. Cette roche s'appelle encore aujourd'hui la *pierre de l'Onction*. Puis ayant écarté les femmes, ils se mirent à embaumer le corps de Notre-Seigneur et à l'ensevelir, suivant la coutume observée dans les familles riches des Juifs. Après lui avoir ôté sa couronne d'épines, ils lavèrent soigneusement le sang de ses blessures, disposèrent les cent livres de parfums, lièrent les bras et les pieds de bandelettes, enveloppèrent le corps du linceul très-blanc et voilèrent la face d'un suaire également très-blanc ; de là, dans le sacrifice de la Messe, l'usage d'envelopper la sainte hostie ou le corps de Jésus-Christ d'une toile très-blanche, faite de lin ou de chanvre, appelée *corporal*.

III. *Joseph cède pour la sépulture de Jésus-Christ, son propre monument taillé dans le roc vif.*

Le Sépulcre neuf, dans lequel Joseph et Nicodème, au milieu d'une foule immense de spectateurs, déposèrent le corps enseveli de Notre-Seigneur, appartenait, ainsi que

le jardin où il se trouvait, à Joseph lui-même. Il était distant du lieu du crucifiement, d'environ trente-six mètres, au bas du monticule. C'était une chambre sépulcrale de forme circulaire, ayant près de trois mètres de haut, sur trois de long, ouverte du côté du Midi ; elle était d'un seul tout, taillée dans le roc vif, adossée au Calvaire, et inaccessible aux reptiles et aux hommes. Joseph l'avait préparée pour lui ; aucun cadavre n'y avait jamais été déposé ; elle était restée, et elle restera intacte, vierge comme le sein virginal de la Mère de Dieu. Ayant déposé avec respect et piété le corps de l'Homme-Dieu, dans cette crèche sépulcrale, la face tournée vers l'Occident, comme sur la Croix, les deux sénateurs réunissant tous leurs efforts et ceux de leurs serviteurs, roulèrent à l'entrée unique du monument un rocher énorme, et s'éloignèrent (1).

IV. *Les femmes pieuses de la Galilée près du Sépulcre, et morale.*

Cependant le jour est à son déclin et la nuit s'approche avec ses ténèbres. Le grand samedi de la fête pascale va s'ouvrir avec ses sévères prescriptions : Madeleine et les autres femmes pieuses de la Galilée, ne pouvant plus se tenir debout de fatigues, assises près du Sépulcre, lorsque Joseph et Nicodème y déposèrent le corps de leur bien-aimé Maître, observèrent attentivement les lieux et le mode de sépulture. Elles remarquèrent que l'embaumement avait été trop précipité. A raison de l'approche du sabbat, elles suspendirent leurs plaintives lamentations, et descendirent à Jérusalem, dans le dessein d'acheter et de préparer des parfums, afin de compléter le lendemain l'embaumement.

Quoique Métaphraste affirme que la Sainte Vierge n'a

(1) Dans la première grande persécution de Jérusalem, Joseph fut exposé avec la famille de Lazare et d'autres chrétiens, sur un vaisseau sans gouvernail ni pilote. Le vaisseau, dirigé par la Providence, arriva miraculeusement à Marseille. Joseph alla prêcher l'Evangile en Angleterre, et devint le premier apôtre de cette grande île ; il y mourut.

jamais quitté le Sépulcre qui renfermait le cher objet de sa tendresse, jusqu'au moment de la Résurrection, dont elle ne douta jamais, on croit généralement qu'elle suivit le cortège de deuil, se dirigeant vers la ville. Elle avait à ses côtés Jean, son fils d'adoption, devenu son gardien et son tuteur. Sans cesser d'être la Mère de Dieu, elle fut dès lors la Mère de tous les disciples du Christ son Fils, comme nous l'avons dit plus haut.

O divin Rédempteur ! à l'imitation des âmes saintes qui, les premières, ont vénéré votre Croix et suivi les diverses stations de la voie douloureuse, nous ne quitterons pas votre Sépulcre, votre dernière station, sans y déposer le tribut de notre adoration, de notre gratitude et de notre repentir, et sans y puiser les salutaires leçons qu'il renferme. A votre naissance et à votre mort, vous n'eûtes pas où reposer votre tête. Dans la crèche de Bethléem, comme dans le tombeau du Calvaire, vous êtes couché sur la propriété d'autrui ; mais dans les deux extrémités de votre vie terrestre, comme toujours, vous voulûtes autour de vous des cœurs purs et innocents. L'humble étable de la cité de David était ornée de la virginité de Marie, de la foi vive et de la virginité de Joseph, de l'innocence des pasteurs, de l'humilité des Mages. De la Croix, votre lit funèbre, jusqu'au Sépulcre, toutes les vertus suivirent le cortège de votre deuil, et firent éclater l'héroïsme de votre digne Mère le dévouement et la virginité de Jean, votre disciple bien-aimé, les larmes de pénitence de Madeleine, la piété des femmes de la Galilée, le courage et la géné rosité de Joseph et de Nicodème, la foi du Centurion et de ses soldats convertis.

Les fleurs du jardin du Sépulcre s'épanouirent même, dit-on, lors de l'arrivée de votre corps, et s'inclinèrent avec respect sur leurs tiges, pour vous pleurer et vous rendre hommage ; emblême des vertus que nous devons apporter à la réception de votre Chair sacrée, dans l'Eucharistie. Tout ce qui se passe autour de votre tombeau, ô Dieu de toute sainteté, nous crie : « En recevant l'auguste Sacre-

ment des autels, que votre cœur, nouveau sépulcre, soit innocent et pur de toute affection terrestre ; qu'il soit taillé dans le roc, constant dans le bien, et à l'abri des reptiles et des voleurs ; qu'il soit fermé par une grosse pierre, par des résolutions viriles ; qu'il ressemble à celui des hommes intrépides et des femmes dévouées du Calvaire, qui ont embaumé le corps pur de l'Homme-Dieu, par le parfum de leurs vertus, plus encore que par l'odeur de l'aloës et de la myrrhe

« O Jésus ! vous voilà aussi le captif de la mort. En adoptant notre nature, vous vous êtes soumis à la sentence portée contre nous, et vous avez voulu passer par tous les états de notre malheureuse humanité, jusqu'à celui du tombeau. C'est pour nous que vous êtes mort ; et c'est pour vous que désormais nous devons vivre. Nous vous le promettons sur votre tombeau creusé par nos péchés, nous aussi, nous voulons mourir au péché et vivre à votre grâce. Nous acceptons de mourir à notre tour, lorsque le moment sera venu de subir la sentence si méritée, que la justice de votre Père a prononcée contre nous. Vous nous avez adouci, par votre mort, le passage du temps à l'éternité, si redoutable à la nature.

« Par vous, avec vous et en vous, la mort n'est plus que le chemin de la vie, et, si en quittant votre Sépulcre, nous avons l'espoir de saluer dans trois jours votre glorieuse Résurrection, ainsi en laissant à la terre sa dépouille mortelle, notre âme pleine de confiance, s'envolera vers vous, afin de se réunir un jour à cette poussière coupable, qui se transformera dans la tombe, et sortira corps glorieux et immortel (1) ».

(1) *Dom Guéranger. La Passion, le Vendredi Saint.*

ADORATION DE LA CROIX.

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. Pourquoi l'Eglise adore-t-elle la Croix, le Vendredi Saint et invite-t-elle tous ses enfants à l'adorer? Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, et le groupe de femmes et d'hommes pieux du Calvaire, ont les premiers vénéré la Croix. — II. La Croix est le symbole, l'abrégé de la Religion chrétienne, celui de ses dogmes, de sa morale et de son culte. — III. Elle est encore le miroir de la perfection évangélique.

I. *Motifs de l'adoration de la Croix.*

Si, matin et soir et plusieurs fois par jour, dans toutes les circonstances importantes de la vie et dans les épreuves souvent si pénibles d'ici-bas, l'Eglise conseille à ses enfants de se souvenir des souffrances du Sauveur, prix de notre rédemption, elle consacre spécialement à ce pieux souvenir, une notable partie de son cycle liturgique, c'est-à-dire le temps du Carême, de la Passion, tous les vendredis de l'année, surtout le Vendredi-Saint.

Le Vendredi-Saint, mémorial de la mort de son divin Epoux, après avoir mis sous nos yeux l'histoire du drame horrible et douloureux qui racheta le genre humain ; après avoir prié en faveur de tous les membres de la société, ainsi que pour tous les fidèles et infidèles, amis et ennemis, l'Eglise convie ses fils à rendre les hommages de vénération, de respect et de gratitude à la Croix. Pourquoi, conduite par l'Esprit-Saint, vénère-t-elle d'un culte particulier la Croix, autrefois l'objet de l'exécration universelle ? A cette vénération privilégiée on assigne plusieurs motifs.

Notre-Seigneur honora le premier la Croix, en la choisissant comme le trophée de ses victoires, l'instrument de notre Rédemption et l'étendard de ses disciples.

La Sainte Vierge, en marchant sur les traces de son Fils,

et le groupe de disciples pieux, *vénérèrent également les premiers la Croix.*

De tous les genres de mort, le Sauveur préféra la mort la plus pénible, la plus ignominieuse, celle qui réunit toutes les tortures. En effet, dans le crucifiement, on trouve concentrées toutes les peines imaginables. En les supportant, Notre-Seigneur présente à toutes les âmes qui souffrent, et qui ne souffre pas? surtout à ceux qui sont persécutés injustement, un noble exemple de courage, de patience et de résignation. Le supplice de la Croix renferme tous les tourments des martyrs : chevalet, feu, sanglante flagellation, dislocation ou lacération des membres. Selon la tradition ainsi que nous l'avons vu plus haut, le Rédempteur, à la vue du gibet infâme auquel il était condamné, alla l'embrasser, et s'inclinant le porta joyeusement sur ses épaules, malgré sa pesanteur. Accablé sous son énorme poids, il tomba plusieurs fois, mais en tombant il maintint fermement dans ses mains et serra contre son cœur sa chère Croix, l'instrument de notre Rédemption.

Arrivé au Calvaire, il se coucha spontanément sur cet autel et présenta ses mains et ses pieds aux clous de ses bourreaux. Elevé entre le ciel et la terre, le Rédempteur reconcilia le monde inférieur avec le monde supérieur. En expiation des péchés des hommes, il offrit à son Père un holocauste parfait consumé par le feu de l'amour, plus encore que par celui de la douleur. Il étendit ses bras vers les deux pôles de l'univers, et appela les hommes des quatre points cardinaux, du Nord, du Sud, de l'Orient et de l'Occident, à la hauteur et à la profondeur, à la longueur et à la largeur de sa tendresse (1).

La Croix est la fronde avec laquelle le Christ, véritable David, terrassa les trois géants ennemis du genre humain : le *péché* la *mort* et *Satan* et les mena captifs, dans son char triomphal, après y avoir attaché la cédule de

(1). *Eph.* II.

notre condamnation (1). Du haut de ce char de triomphe il put dire en vérité : « Tout pouvoir au ciel et sur la terre m'est donné ; tout est soumis à ma souveraineté, et j'attirerai tout à moi (2). » La Croix, autrefois infâme, à peine est-elle teinte du sang du Rédempteur, qu'elle acquiert une puissance divine. Ne l'oublions jamais, la Croix fut à la fois *l'autel*, *le tribunal* et *le trône* du Sauveur.

L'*autel* où il s'offrit en holocaute pour la salut du genre humain, et réalisa d'une manière sanglante le sacrifice de la Cène. Eternel prêtre et Victime des hommes, du haut de cet autel, il intercéda pour nous, plaida notre cause et supplia son Père de nous pardonner tous nos outrages. Du haut de cet autel, il nous délivra de l'esclavage de Satan, des peines éternelles de l'enfer, nous obtint l'honneur et le bonheur de devenir les enfants de Dieu, ses propres frères, et à raison de cette haute noblesse, il nous donna à titre de Mère sa propre Mère.

La Croix ne fut pas seulement l'autel où s'accomplit le mystère de notre Rédemption, mais elle devint aussi *le tribunal* où le Sauveur exerça sa justice ; de ce tribunal, il appela le larron pénitent à la récompense du Ciel et laissa le malfaiteur impénitent mourir en réprouvé.

La Croix fut encore le *trône* du Rédempteur. Il s'en servit pour agiter l'univers entier, pour produire les convulsions de la nature, envelopper la terre d'épaisses ténèbres, pour convertir ses ennemis : le bon larron, le Centurion romain, ses soldats et une foule de Juifs qui proclamèrent hautement son innocence et sa divinité. La Croix est l'aimant tout-puissant qui attire tout. C'est pourquoi, Madeleine et les femmes pieuses de la Galilée, le groupe des disciples convertis sur le Calvaire, s'empressèrent d'honorer l'instrument de notre salut et de notre haute dignité.

Si les grands de la terre érigent des mausolées magnifiques sur leurs tombes et y inscrivent leurs vains titres de

(1). *Col*, II, 15. — (2). *Joan*, XIV, 32.

gloire, le Sauveur voulut aussi être mis dans un Sépulcre qui se trouva au pied de l'autel de son immolation. Ce trône de douleur porte en trois langues l'inscription : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* La Croix du Christ restera le monument unique et impérissable de son incomparable exaltation, celui de sa Religion et de notre propre grandeur.

II. *La Croix présente le symbole de la doctrine chrétienne et le miroir de la perfection évangélique.*

La Croix résume visiblement, comme l'Eucharistie invisiblement, les *dogmes*, la *morale*, la *liturgie* catholiques. Elle est par excellence *l'école* et le *livre des saints*. La Croix nous rappelle le mystère de la Sainte-Trinité, la clef de voûte de tous les dogmes de l'Eglise. Elle nous fait souvenir du Père, qui, dans sa puissance, créa l'univers et par amour envers les hommes livra son Fils unique à la mort pour les racheter ; elle nous fait souvenir du Fils, qui, par obéissance envers son Père et par amour envers nous, se soumit à la mort la plus ignominieuse ; elle nous fait souvenir du Saint-Esprit, qui, également par amour pour nous, dans le sein très pur de la Vierge Marie, revêtit le Fils de Dieu de la nature humaine, et en descendant publiquement sur lui, en forme de colombe, l'oiseau choisi par Dieu pour le sacrifice du pauvre, le désigna, au moment de son baptême par saint Jean-Baptiste, comme la Victime pure, innocente, d'agréable odeur, qui ôtera les péchés du monde.

La Croix nous fait souvenir de la création, du péché originel, des sacrifices figuratifs de la loi patriarcale et mosaïque, qui demandaient et annonçaient le sang du divin Rédempteur. Elle nous fait souvenir de la gravité du péché et des peines éternelles. Car si le Juste par excellence, qui n'a pris que l'apparence de l'homme pécheur, subit tant de tourments de la part de la justice du Très-Haut, que ne souffrira pas le pécheur même, qui s'est incorporé la malice du péché et qui meurt dans l'impénitence finale ?

La Croix ne résume pas moins la *morale* que *le dogme chrétien*. Elle symbolise au vif les deux préceptes qui renferment tous les devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers nous-mêmes et envers nos semblables, savoir : *l'amour de Dieu* et *l'amour du prochain*, poussé au degré le plus héroïque. Qui jamais aima Dieu et l'homme plus que le divin Crucifié ?

Nous ne nous lassons jamais de le redire, la Croix fut toujours le principal livre des âmes saintes, dans la Religion chrétienne. Les Apôtres, spécialement saint Paul, saint André, les martyrs, surtout saint Ignace, évêque d'Antioche ; les docteurs de l'Eglise, saint Chrysostôme, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, saint Liguori ; les fondateurs d'ordres religieux, saint François d'Assise, saint François de Paule, saint Jean de Dieu, saint Jean de la Croix ; toutes les grandes vierges et femmes héroïques, sainte Catherine d'Alexandrie, sainte Madeleine de Pazzi, sainte Brigitte, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Hedwige, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, et une foule d'autres que nous passons sous silence, firent de la Croix leur méditation quoditienne. Ils puisèrent dans ce livre, délices de leur cœur ardent, leur science étonnante des choses surnaturelles, l'héroïsme de leurs vertus, la pureté de leur vie. La Croix fut pour eux la lumière illuminatrice du passé, du présent et de l'avenir. Elle vivifia sans cesse leur foi, leur espérance et leur charité.

A juste titre Bossuet nous dit : « Toute la science du chrétien est renfermée dans la Croix. C'est le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des conseils de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire nos mœurs, enfin un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile et de toute la théologie chrétienne (1). »

Voilà pourquoi tous les saints nous crient : « Que la Passion de Notre-Seigneur soit l'objet constant de notre

1) *Sermon. Le Vendredi Saint.*

méditation et l'inspiratrice de nos actes. En cela surtout soyez nos imitateurs, comme nous le fûmes de Jésus-Christ. »

Philippe III à l'article de la mort, légua à son fils *un Christ,* héritage de ses pères, en lui disant : « Souvenez-vous toujours des ignominies de notre Rédempteur et ne cessez de défendre sa gloire. »

La Croix est aussi l'âme du culte catholique. Toute la liturgie, et principalement le sacrifice de la Messe qui est le centre et l'âme de notre culte, se résument dans le sacrifice de la Croix.

L'administration de tous les sacrements, toutes les cérémonies religieuses commencent et se termine par le signe Rédempteur. C'est pourquoi, la Croix est élevée sur nos autels, nos tabernacles, nos églises, comme l'étendard de nos combats et de nos triomphes ; elle orne la poitrine du héros chrétien, de l'évêque, du missionnaire, du religieux, de la vierge, de l'âme pieuse. Elle se trouve dans la maison de tout vrai fidèle, au chevet du malade, dans les mains du moribond, sur le cercueil et la tombe des morts. Le crucifix est donc le signe visible de notre foi, de notre espérance et de notre amour. Nous avons ajouté :

III. *La Croix est le miroir de la perfection chrétienne.*

La Croix évoque le souvenir de toutes les vertus. Outre l'amour de Dieu et du prochain, elle nous représente encore l'idéal de la pauvreté, de l'obéissance, de la pureté. Les trois clous qui attachent le divin Crucifié sont les trois vœux qui lient spécialement les religieux et les religieuses au cœur de Jésus. La Croix nous rappelle, avec la pauvreté, avec l'obéissance, avec la pureté, la patience, la résignation, le pardon des injures de la Victime du Calvaire.

En résumé, la Croix est le symbole matériel, visible, palpable de la Religion chrétienne. Elle résume les dogmes, la morale, le culte de l'Eglise catholique. Elle parle

aux yeux des gouvernants et des gouvernés, du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant, du vieillard et de l'enfant, de celui qui rit et de celui qui pleure. Elle est pour tous un signe de foi, d'espérance, de force, de consolation ou de terreur. Elle rappelle à tous leurs hautes destinées, l'esprit de sacrifice, la valeur de leur âme et la nécessité de travailler au salut éternel. C'est pourquoi, la Croix, portée sur les ailes de la foi apostolique, fera le tour de l'Univers. Du Calvaire elle alla à Rome, à Athènes, à Ephèse, à Alexandrie, à Carthage ; et durant les persécutions, dans les Catacombes. Avec la paix de Constantin, elle rayonna dans les rues, dans la boutique des artisans, dans l'ergastule des esclaves, dans la chambre des maîtres, dans le gynécée, dans le Sénat, au forum, dans le palais impérial, dans les écoles, dans les hospices. Elle sera la compagne, l'amie inséparable du missionnaire, qui la plantera dans les glaces du Nord, dans les sables brûlants de l'Afrique, dans les forêts de l'Amérique et de l'Océanie, au haut des glaciers du globe. Du cœur ouvert du Christ sortira toujours une voix qui redira à tous les échos du temps et de l'espace, et à tous les rangs et à toutes les conditions de la société : O hommes ! qui que vous soyez, voyez combien je vous ai aimés ; souvenez-vous de mes travaux et de mes douleurs ; rendez amour pour amour. *Inspiciendo Christi effigiem, memento laborum.*

Si aujourd'hui des sectaires s'acharnent à briser les Croix, les Calvaires, sur les routes, sur les places publiques, dans les cimetières, à les enlever des écoles, des tribunaux, des hospices, ils sont évidemment les agents de l'enfer. Les esprits de ténèbres connaissent la puissance de la Croix ; ils la détestent et voudraient l'anéantir : telle une bête féroce qui mord avec furie la chaîne qui la captive.

A raison de tous les pieux souvenirs que réveille en nous la Croix et aussi à cause des outrages qu'elle reçoit de la part des impies, l'Eglise le Vendredi Saint, expose

la Croix à l'adoration, à la vénération et aux baisers des fidèles, afin qu'ils s'unissent pour témoigner au Christ, qui l'a choisie comme l'instrument de notre salut, leur tribut de respect, de gratitude et d'amour réciproque. Pendant que ses enfants dociles vont adorer le Christ et imprimer, sur le Signe rédempteur, leurs tendres baisers, elle chante la belle hymne qui résume avec tant de poésie les bienfaits de la Croix :

« Levons l'étendard du Roi des rois ; le mystère de la Croix est resplendissant. Grâce à elle, la vie subit la mort et la mort enfanta la vie. Les temps annoncés par le fidèle prophète David sont accomplis : un vil bois servira à Dieu pour régner sur l'univers.

« O arbre précieux et teint du sang pourpré de notre Souverain Seigneur, tu fus choisi pour l'autel de la Victime du genre humain ; tu fus l'heureuse balance qui pesa la rançon effrayante des péchés du monde, et tu enlevas au prince des ténèbres sa proie séculaire ! Salut, ô sainte Croix, notre unique espérance ! Dans cette vallée de larmes, obtiens aux justes l'accroissement de la grâce et de la sainteté, et aux pécheurs le pardon de leurs fautes.

« Trinité adorable, source de notre salut, que toute intelligence vous loue et vous exalte ; faites que, ayant obtenu la victoire par la Croix, nous puissions triompher dans votre éternelle société ! (1) »

LE SAMEDI SAINT.

EXPLICATION.

SOMMAIRE. — I. L'âme de Jésus dans les limbes. — II. Son Sépulcre est environné de soldats par l'autorité du Sanhédrin. — III. La douleur de la sainte Vierge et les divers offices.

I. *L'âme de Jésus dans les limbes.*

La grande Victime du Calvaire, que nous venons de vé-

(1) Vexilla Regis prodeunt.

nérer, a communiqué sa vertu vivifiante aux hommes de tous les temps et de tous les lieux. De son cœur ouvert est sorti le fleuve de vie pour les générations présentes et futures ; l'arbre de nos bonnes œuvres doit, sous peine de stérilité perpétuelle, croître sur ses bords et en recevoir la fécondité nécessaire, c'est-à-dire, il n'est pas un acte méritoire du Ciel qui ne doive être produit sous l'influence de la Croix. Car, comme dit excellemment saint François de Sales : « La divine bonté donne la gloire ensuite des mérites ; les mérites ensuite de la charité ; la charité ensuite de la pénitence ; la pénitence ensuite de l'obéissance ; l'obéissance à la vocation ensuite de la Rédemption du Sauveur, sur laquelle est appuyée toute cette échelle mystique du grand Jacob du côté du Ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux du Père éternel, dans lequel il reçoit les élus, en les glorifiant, comme aussi du côté de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur, mort sur le mont du Calvaire (1) ».

Le *consummatum est* a été prononcé. A cette parole, le Christ, ainsi que nous l'avons vu plus haut, inclina sa tête et expira : il sépara l'âme de son corps : le Ciel fut ouvert et l'enfer sentit la présence du Sauveur.

Pendant que l'amitié rendait le dernier devoir à son corps et qu'il reposait dans le Sépulcre, son âme alla prêcher l'Evangile, annoncer la bonne nouvelle de notre Rédemption aux âmes des justes, retenus *dans les limbes* et *dans le Purgatoire*, conformément à la prophétie de Salomon : « Je paraîtrai jusqu'aux parties inférieures de la terre ; j'illuminerai tous ceux qui dorment et espèrent dans le Seigneur » (2). Saint Pierre parle de cette vérité dans sa première lettre (3) ; le symbole des Apôtres et celui de Nicée font un article de foi de cette doctrine : « Jésus *est descendu aux enfers* ». L'Eglise rappelle aux fidèles ce dogme tous les jours au sacrifice de la Messe, immédia-

(1) *Traité de l'amour de Dieu*. L. III, C. V.

(2) *Eccl.*, XIV, 45. — (3) 1 *Pet.*, III, 19. In quo et his qui in Carcere erant, spiritibus veniens prædicavit.

tement après la consécration, en disant : « Nous ressouvenant de la bienheureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils et de *sa Résurrection des enfers*, nous offrons à votre incomparable Majesté les dons que vous avez faits, l'hostie sainte, l'hostie pure, l'hostie immaculée, le saint pain de la vie éternelle et le calice du salut perpétuel. »

Dans l'intérieur de la terre s'étendent *quatre vastes régions* inaccessibles à tout mortel, dont l'existence ne nous est connue que par la lumière de la Révélation.

Dans la première région, au centre de notre globe, est placé l'*Enfer*, où Lucifer, avec les anges apostats et ses partisans de la race humaine, sont voués éternellement au feu vengeur. Du fond de ce terrible cachot, le prince des ténèbres avec ses satellistes, par haine et envie, ne cesse de conspirer contre le plan de Dieu relatif au salut des hommes.

La *seconde région* est le *limbe des âmes des enfants*, morts sans avoir été régénérés. La doctrine de l'Eglise permet de croire que les hôtes de ce séjour, sans jamais pouvoir jouir de l'essence divine, ne sont pas incapables d'un bonheur naturel, proportionné à leurs désirs.

La *troisième région*, au-dessus de celle des enfants, est le *Purgatoire*, où les âmes ornées de la grâce sanctifiante, achèvent de se purifier de leurs souillures, afin de pouvoir être admises à la récompense éternelle.

La *quatrième région*, la plus rapprochée de nous, est le *limbe des justes*. Depuis Abel jusqu'au moment de la mort du Christ sur la Croix, ils y restaient captifs sans autre souffrance que leur captivité et l'attente de leur rédemption.

Le Fils de Dieu ayant accepté toutes les conditions de l'humanité et ne devant triompher que par sa Résurrection, et entrer dans le Ciel que par son Ascension, son âme séparée du corps, descendit, accompagnée d'un grand nombre d'Anges, dans ces lieux inférieurs de la terre, et partagea pendant quelques heures le séjour des justes

exilés, selon sa propre prophétie : « Le Fils de l'Homme sera trois jours dans le sein de la terre ». Mais dès que son âme, unie à sa divinité, y descendit, les portes éternelles s'ouvrirent et ce lieu d'exil fut illuminé des splendeurs du Ciel et changé en vrai Paradis, comme il l'avait dit sur la Croix au bon larron. Les âmes des justes qui y étaient, furent béatifiées par la claire vision de la divinité.

Qui pourrait exprimer le bonheur et la gratitude des justes, à la vue de leur Sauveur, attendu depuis tant de siècles, qui vint partager, pendant trois jours, leur exil et le finir ? Ils formaient, depuis quatre mille ans, une foule immense d'élus ; il les acquit tous par son sang dont le mérite leur était appliqué, avant qu'il ne fût versé. Si l'apparition de l'âme de Jésus remplit d'une consolation indicible *les limbes des justes*, il fit également sortir du *Purgatoire* quelques âmes et porta certaines consolations *au limbe des enfants coupables* seulement du péché originel ; il jeta une terreur épouvantable dans le *séjour du prince des ténèbres*.

Sans descendre substantiellement dans ce dernier séjour, il y fit sentir son pouvoir et sa présence ; il força le père de l'orgueil et tous ses adhérends à s'humilier devant lui, à l'adorer, à le reconnaître comme le vrai Fils de Dieu, le Dominateur de toutes choses. En qualité de Juge souverain ; il confirma la sentence de leur éternelle condamnation (1).

O divin Rédempteur ! nous nous joignons aux élus des limbes, pour vous adorer et vous témoigner notre reconnaissance, d'avoir brisé la barrière des prisons de la terre , d'avoir délivré nos pères et de les avoir associés à votre triomphe, le jour de l'Ascension. Nous vous remercions de nous avoir rendus plus heureux que nos frères de l'Ancienne Alliance. Grâce à votre Rédemption, si, au moment de la mort, nous sommes entièrement purifiés, nous entrerons immédiatement dans le séjour fortuné du Ciel, sans passer par la captivité des justes de la loi patriarcale et mosaïque, ni par le feu du Purgatoire.

(1) La cité mystique de Dieu. Liv., VI, C. XXV. *Marie de Jésus d'Agréda*, et Dom Guéranger. — *La Passion*.

II. *Le Sépulcre de Jésus-Christ est muré et environné d'une garde de soldats par l'autorité du Sanhédrin.*

Pendant que le Sauveur dans les limbes réjouissait les justes et terrifiait les anges apostats de l'enfer, ses ennemis de la terre, agités également de secrètes terreurs, n'étaient pas satisfaits de sa mort. Craignant, en faveur du Crucifié, la réaction des esprits qui se manifestait déjà partiellement, et connaissant sa prophétie relative à sa Résurrection dans l'espace de trois jours, ils tentèrent les derniers efforts pour empêcher l'accomplissement de cet oracle; mais ici, comme toujours, Jésus confondra ses contradicteurs, qui, hélas, resteront endurcis, malgré les prodiges de sa Passion et de sa Résurrection ; tant il est vrai que, pour la conversion d'une âme, il faut un miracle plutôt intérieur qu'extérieur. Suivons le drame d'endurcissement pour les uns et de consolation pour les autres.

« *Le lendemain, qui était le jour d'après la préparation du sabbat, les princes des prêtres et les Pharisiens s'étant assemblés, vinrent trouver Pilate et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes rappelés que ce séducteur a dit, lorsqu'il vivait encore : « Après trois jours je ressusciterai. » Commandez donc qu'on garde le Sépulcre, jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : il est ressuscité d'entre les morts, et la dernière erreur serait pire que la première. » Pilate leur dit : Vous avez des gardes, allez et gardez-le comme vous l'entendez. S'en allant donc, ils fermèrent soigneusement le Sépulcre, en scellèrent la pierre et y mirent des gardes* (1). »

Le mystère de la sépulture de Jésus-Christ se lie étroitement aux deux dogmes si importants de sa *mort* et de

(1) *Matth.*, XXVII, 62, 66. Altera autem die, quæ est post Parasceven, convenerunt principes sacerdotum et Pharisæi ad Pilatum, dicentes : Domine, recordati sumus quia seductor ille dixit, adhuc vivens : Post tres dies resurgam. Jube ergo custodiri sepulcrum, usque in diem tertium, ne forte veniant discipuli ejus, et furentur

sa *Résurrection*. C'est pourquoi, le symbole des Apôtres le place entre les deux vérités :

« Il *est mort*, il *a été enseveli*, et il *est ressuscité* le troisième jour. »

L'Evangile s'appesantit sur les détails de sa sépulture, afin de faire mieux ressortir le miracle de la Résurrection. Le lendemain, le jour d'après la *préparation*, c'est-à-dire le *samedi soir*, après le coucher du soleil, suivant le comput hébreu qui comptait les jours d'un soir à l'autre, les membres du Sanhédrin se rendirent ensemble auprès de Pilate, et lui demandèrent des soldats, pour garder le Sépulcre contre l'enlèvement du corps de leur Supplicié, qu'ils nommèrent *un séducteur*. Pilate les autorisa à prendre, parmi la cohorte romaine chargée de la police du temple, les soldats qu'ils jugeaient nécessaires. Ils s'en vinrent donc au Sépulcre. Ayant constaté officiellement l'identité du corps enfermé dans le tombeau, ils fixèrent avec de la chaux et du bitume l'énorme pierre qui en fermait l'entrée ; ils l'environnèrent de barrières et de sentinelles militaires ; ils apposèrent autour du couvercle, les sceaux de la Synagogue, de l'intégrité desquels ils rendirent les soldats responsables.

Mais, ô Juifs insensés ! plus vos précautions seront minutieuses pour empêcher la Résurrection, plus le miracle sera éclatant. Jésus-Christ voulut passer par l'humiliation du tombeau pour nous en ôter l'horreur naturelle ; il s'y est reposé momentanément, après les travaux de sa vie qui créèrent une nouvelle humanité, comme il se reposa après la création de l'Univers. Il en sortit glorieux, amenant avec lui en triomphe la foule des justes de l'Ancienne-Alliance, et le jour de l'Ascension il les introduisit triomphalement dans le Ciel, pour les associer à jamais à son règne éternel.

cum, et dicant plebi : Surrexit a mortuis, et erit novissimus error pejor priore. Ait illis Pilatus : Habetis custodiam. Ite, custodite, sicut scitis ! Illi autem abeuntes munierunt sepulcrum, signantes lapidem cum custodibus.

Puisse notre tombe nous reposer aussi de nos peines. devenir le berceau de notre résurrection glorieuse et de notre participation au règne de notre Rédempteur !

III. *La douleur de la Sainte-Vierge.*

Après toutes les secousses indicibles de la Passion, du Crucifiement, de la descente de la Croix, de l'ensevelissement et de la sépulture de son Fils, la Mère de Jésus resta absorbée dans la douleur, auprès de son Sépulcre (1). Elle ne pouvait quitter le lieu qui renfermait le cher objet de sa tendresse. Néanmoins, sur les pressantes instances de Joseph, de Nicodème, de Jean son fils adoptif, de Madeleine et du groupe de femmes pieuses de la Galilée, elle consentit à les accompagner dans la ville de Jérusalem. Tous les disciples fidèles compatirent à son immense affliction et cherchèrent à la soulager.

Tout en conservant dans son âme la foi à la Résurrection prochaine de son Fils, la Mère resta inconsolable d'être privée de sa présence visible. On croit qu'elle se retira avec St-Jean, avec Madeleine et ses parents de l Galilée, chez le riche propriétaire de la maison du Cénacle. C'est là que saint Pierre et les autres Apôtres vinrent la visiter, et lui demander pardon d'avoir abandonné ou trahi leur Maître, la consoler ; mais quelle consolation à apporter au cœur d'une telle Mère, brisée par les scènes barbares et toujours présentes à sa mémoire de la Passion et du Crucifiement de son Fils ! Les plaies horribles et saignantes de son cher enfant, restaient les plaies de son cœur maternel. Quelles angoisses l'oppressaient, durant la nuit du vendredi au samedi, et durant la journée du samedi et de la nuit du samedi au dimanche, jusqu'au moment de la Résurrection ! En souvenir de cette immense tristesse, l'Eglise, pendant l'année liturgique, consacre un

(1) On montre encore aujourd'hui aux pèlerins sur le Calvaire la *Chapelle* de *Notre-Dame* des douleurs, c'est-à-dire le lieu où elle se tenait pendant le crucifiement

jour de chaque semaine, le samedi, à sa grande et vénérée Protectrice.

O Marie, Mère de douleurs, nous vous supplions par les larmes que vous avez versées sur les plaies et le corps inanimé de votre cher Fils, obtenez-nous la grâce de pleurer nos péchés et de ne jamais oublier vos souffrances et celles de Jésus, Notre-Seigneur, afin de mériter que la tristesse de la vie présente soit changée en joie, pour nous comme pour vous, *en perpétuelle allégresse.*

IV. *Les divers offices du Samedi-Saint : la bénédiction du feu nouveau, celle de l'encens, les diverses lectures, la bénédiction du cierge pascal et celle de l'eau baptismale. La Messe et l'Alleluia.*

Durant les premiers temps du christianisme jusqu'au onzième siècle, le *Samedi-Saint* tout entier était consacré, comme le Vendredi-Saint, au souvenir de la Passion, et de la mort du divin Rédempteur. Le sacrifice de la Messe était seulement célébré la nuit du samedi au dimanche, vers le temps de la Résurrection. Les fidèles veillaient toute la nuit dans l'église, en foule et plein d'enthousisme, attendant le moment où le Christ, vainqueur de la mort, sortit du Sépulcre ; ils prenaient part en qualité de témoins à l'administration solennelle du Baptême, conféré cette nuit aux catéchumènes : cérémonie qui figurait la Résurrection, et qui était le passage de la mort spirituelle à la vie de la grâce. Les Orientaux suivent encore l'ancienne tradition qu'ils défigurent par des abus scandaleux. En Occident, l'Eglise latine, après la conversion des peuples barbares, n'ayant presque plus d'adultes à baptiser, avança l'heure de la Messe de la Résurrection, jusqu'au matin même du Samedi-Saint, et remplit, dès le milieu de ce jour, les cœurs de ses enfants de l'allégresse pascale. Malgré cette modification, l'office du Samedi-Saint, qui se célébrait autrefois la nuit, est le plus long de l'année, et conserve les rites imposants et symboliques de l'Eglise primitive.

La bénédiction du feu renferme un sens profond. On

tire le feu nouveau d'un caillou. La pierre et le feu figurent Jésus-Christ, qui, dans l'Ecriture Sainte, s'appelle *la lumière du monde et la pierre angulaire.* L'étincelle, qu'on fait jaillir du caillou, le Samedi-Saint, offre l'image du Sauveur, qui, lors de sa Résurrection, s'élança hors de son Sépulcre, à travers l'énorme pierre roulée à l'entrée. Ce feu mystérieux reçoit une bénédiction particulière ; il sert à allumer le cierge pascal, les cierges de l'autel et toutes les lampes de l'église, qui ont été toutes éteintes.

Autrefois, les fidèles, avant de se rendre à l'office, éteignaient aussi le feu dans leurs maisons, et ne le rallumaient que par la communication de ce nouveau feu : figure de la Résurrection, qui a tout renouvelé dans le monde ; l'extinction de toutes les lumières dans l'église, et l'arrivée du feu nouveau, signifient aussi l'abolition de la loi ancienne et la présence de la clarté de l'Evangile.

Pendant plusieurs siècles, la production de ce feu nouveau était miraculeuse dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. La nuit du samedi au dimanche, le clergé et le peuple étaient réunis devant le tombeau de Notre-Seigneur, dans l'attitude de la prière et du recueillement ; toutes les lampes étaient éteintes. Tout à coup, l'une des lampes suspendues au-dessus du Saint-Sépulcre, s'allumait d'elle-même ; sa lumière, après avoir servi à allumer les autres lampes et les flambeaux de l'église, était communiquée aux fidèles pour renouveler le feu dans leurs habitations. Ce prodige annuel est attesté unanimement par les historiens contemporains ; il a cessé depuis la seconde domination des infidèles dans la Terre-Sainte ; le clergé grec abusant de la crédulité de coreligionnaires ignorants, cherche, tous les ans, à reproduire ce miracle qui a cessé depuis longtemps au Saint-Sépulcre (1).

Outre le feu nouveau, l'Eglise bénit l'*encens*, cinq *grains* ou *larmes* qui doivent entrer dans le cierge pascal et l'orner. Cet encens représente les parfums que Madeleine

(1) Dom Guéranger. — *Le Samedi Saint.*

et ses pieuses compagnes ont préparés, pour embaumer le corps du Rédempteur.

Les *diverses lectures* sont relatives à l'instruction des catéchumènes qu'on baptisait cette nuit dans l'Eglise primitive.

Le *cierge pascal* est un flambeau unique, il a la forme d'une colonne. Non allumé, il figure le Christ qui, comme une nuée obscure, conduisit dans la terre promise les Hébreux sortis de l'Egypte ; il représente encore le Christ sans vie dans le tombeau ; allumé, c'est la colonne de feu qui éclaire les pas du peuple saint, vers la patrie céleste ; c'est encore la figure du Christ, radieuse des splendeurs de sa Résurrection.

Le prêtre ou le diacre vêtu de blanc *en bénissant ce flambeau* est le héraut de la Résurrection de l'Homme-Dieu et la trompette sacrée pour annoncer la victoire du Souverain-Roi. Il invite les Anges, la terre, l'Eglise et tous les assistants à tressaillir d'allégresse, à la nouvelle que cette nuit le Christ est sorti de l'enfer, après avoir brisé les liens de la mort. Puis il enfonce les cinq grains d'encens bénits vers le haut du Cierge, de manière à figurer la Croix et les cinq plaies du divin Crucifié.

Pour annoncer l'instant de la Résurrection, le ministre allume ce Cierge avec la lumière nouvelle, tirée du caillou, et tous les autres cierges de l'autel sont ensuite allumés. Cette illumination générale signifie que nous ressusciterons tous et que notre Résurrection sera la conséquence et l'imitation de celle de Jésus-Christ.

La *bénédiction de l'eau du Baptême* est d'institution apostolique. Comme l'eau sert de matière au plus nécessaire des Sacrements et d'instrument à la plus divine des merveilles, à la régénération spirituelle, l'Eglise environne cette bénédiction d'une grande pompe et l'accompagne de sublimes prières et de mystérieuses invocations. C'est pourquoi, on appelait primitivement les chrétiens qui venaient de recevoir le Baptême les *heureux poissons du Christ* : allusion au mot grec ιχθυς qui signifie *pois-*

son et dont les cinq lettres sont les initiales de *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.*

En quittant les fonts baptismaux, et après le chant des litanies des Saints, le prêtre commence la Messe.

L'Epitre étant chantée, le célébrant ou le prêtre le plus digne des assistants entonne le joyeux *Alleluia*, le cantique de l'éternelle béatitude. A ce moment, toute la tristesse de la sainte Quarantaine est passée et la fête pascale est annoncée.

A l'exemple de tous les Saints, puissions-nous souvent méditer la Passion de Notre-Seigneur, sa mort, sa sépulture, afin d'ensevelir tous nos péchés dans le tombeau de la pénitence, de mériter la grâce de ressusciter glorieux, de partager le règne de Notre-Sauveur et de chanter l'Eternel Alleluia, avec les chœurs des Anges et des élus !

LOUÉ SOIT JÉSUS-CHRIST.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LE JEUDI SAINT.

LES TENDRES ADIEUX DE JÉSUS-CHRIST.

LES TENDRES ADIEUX DE JÉSUS-CHRIST (suite).

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST DOMINE LE NOUVEAU TESTAMENT.

LE RÉCIT ÉVANGÉLIQUE.

EXPLICATION DE LA PASSION DE J.-C.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES.

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES (suite).

Pages

JÉSUS SUR LA CROIX (suite).

JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX (suite).

JÉSUS SUR LA CROIX (suite).



Nancy. — Imprimerie de N. COLLIN, rue du Crosne, 5.

